

« Quand je sens sa main calleuse serrer la mienne, j'éprouve une sensation très douce. » (Voir page 58.)

LA LECTURE ILLUSTRÉE

ROMANS, CONTES, NOUVELLES, POÉSIES
VOYAGES, MÉMOIRES ET SOUVENIRS, SCIENCES
BEAUX-ARTS, CRITIQUE, VARIÉTÉS
ACTUALITÉS, ETC., ETC.

TOME PREMIER

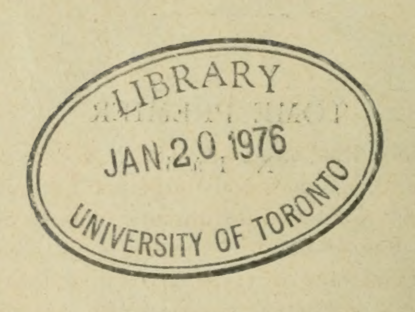
Nos 1 à 6

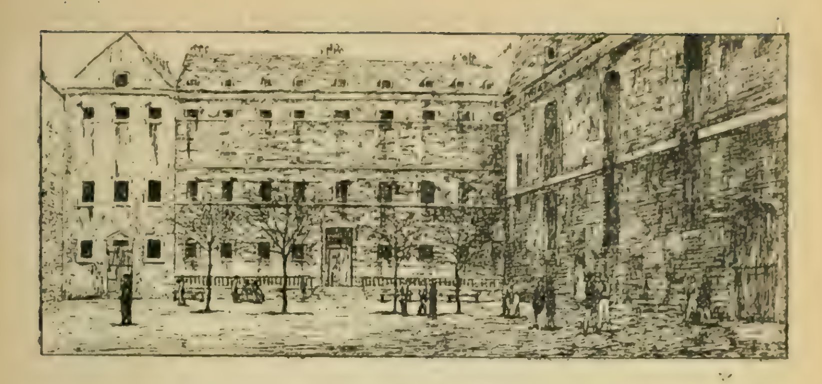
F. JUVEN ET Cie

ÉDITEURS

10, — RUE SAINT-JOSEPH, — 10

PARIS


LIBRARY
JAN 20 1976
UNIVERSITY OF TORONTO



Rue du Roi-de-Sicile, La Grande Force (cour intérieure).

L'ENFERMÉ

I

Le jour de l'année 1832 où meurt à Paris, rue du Harlay, Jean-Dominique Blanqui, l'ancien conventionnel devenu sous-préfet de l'Empire, tombé à la retraite obscure et à la médiocrité de fortune, à défaut d'un dénombrement de biens meubles et immeubles, il pourrait être procédé à un inventaire moral des opinions du défunt et des actes significatifs qui ont marqué sa carrière publique. Peut-être, si l'on y songeait, pourrait-on discerner, à travers les notes biographiques et les papiers jaunis, la double et mystérieuse influence héréditaire qui doit affecter la descendance du vieillard tout à l'heure cloué au cercueil. Deux des fils du mort ont déjà, en cette année-là, atteint l'âge d'homme et manifesté leur activité. Un visionnaire qui regarderait au delà des jours présents constaterait, avec le frémissement de la certitude, les corrélations existant entre ces deux jeunes gens et les liasses imprimées enfouies en la poussière de la bibliothèque. S'il y a un partage d'âme et un partage de destinée, les voici, tous les deux, Adolphe et Auguste, qui mettent instinctivement la main sur ce qui constitue leur avoir dans l'énigmatique testa-

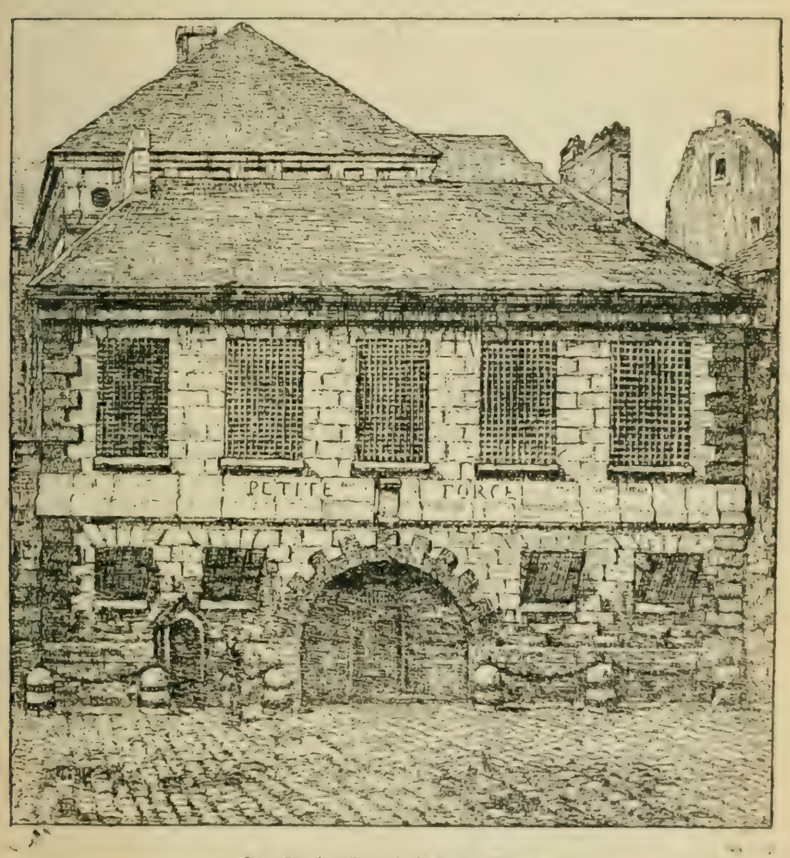
ment paternel. A l'aîné échoient les dissertations pondérées et studieuses, rapports sur les monnaies et les poids et mesures, travaux de commissions, études économiques, qu'il va reprendre, développer, recommencer sans cesse. Au plus jeune, l'histoire de la détention subie en 1793, écrite et publiée avec ce titre : *L'Agonie de dix mois*, dix mois de la vie du père qui vont avoir un prolongement de quarante années dans la vie du fils. La double indication est écrite avec une inflexible netteté. La route bifurque. D'un côté s'en va le régulier, de l'autre, le révolté.

II

A remonter les soixante-treize ans de cette existence de Blanqui le père, qui réfléchit la fin d'un siècle et le commencement du siècle suivant, la filiation s'établit et les influences se définissent. La naissance italienne, d'abord, à Drap, près Nice, le 24 avril 1757, à la veille de la guerre de la succession d'Autriche, de l'entrée en France de l'invasion piémontaise. En même temps que les armes se choquent, les idées vont se mêler. Mais le sol, la lumière, le caractère de la race restent les mêmes. Il y a, au tuf d'un pays, au profond des êtres, dans la matière et dans le mystère, une persistance qui réapparaît après le va-et-vient de soldats et de chevaux, les départs et les retours de fortune, les bombardements et les prises de villes, les signatures des conventions finales.

En 1792, Jean-Dominique Blanqui, fils d'un tanneur, continue la profession de son père avec la préoccupation du monde nouveau, il a été instruit, il est lettré, et il se trouve appelé à jouer un rôle. Depuis trois ans, les nobles de Provence émigrent sur cette terre de Nice, semblable à la terre de leur Midi, chauffée par le même soleil. Mais ils sont peu occupés d'y boire l'air et d'y respirer les fleurs. Ils manifestent, agissent, veulent regagner leur cause perdue. Le peuple, lui, croit voir la Révolution s'avancer comme une guerrière juste, armée du glaive et portant la balance. L'Italien se sent le cœur envahi par l'idéal latin de nouveau visible, il palpe avec des doigts qui se souviennent le faisceau de piques, le profil sévère, la couronne civique, qui se gravent sur ces pièces de monnaies pareilles à celles qu'il trouve parfois dans son champ, sous le soc luisant de sa charrue.

C'était un temps de fièvre où l'on passait vite du désir à l'action, où la pensée avait à peine conçu que la main avait déjà exécuté. Les aspirations éclatent en révolte, les troupes de Savoie se retirent, et bientôt entrent à Nice les soldats à guêtres blanches



Rue Pavée. Cour de la Petite Force.

et à chapeaux de voltigeurs. Le général qui est en tête a nom Anselme, ce chef de bataillon s'appelle Masséna, et ce capitaine d'artillerie, Bonaparte.

Pendant plus d'un an, jusqu'en avril 1794, ce sont des batailles, des coups de main, des fusillades résonnant aux défilés des montagnes, aux creux des rochers de la côte. Enfin, l'armée passe par-dessus les derniers escarpements, comme la vague par-dessus

l'obstacle, et se répand en Italie comme une eau qui s'étale. Des noms de victoires et des noms de traités surgissent dans les chronologies. Le comté de Nice devient le département des Alpes-Maritimes.

III

Le Niçois gagné à la république nouvelle par la philosophie de la veille, impatient de voir son coin de terre échapper à la tutelle des paresses aristocratiques et des activités cléricales, est délégué à la Convention pour demander le changement des Italiens en Français. L'annexion votée, la région divisée administrativement, c'est celui qui a été chargé de porter et de lire les pétitions qui est nommé député et envoyé à Paris.

Il s'assied, le 24 mai 1793, sur les bancs de la Gironde. Dans la France d'alors, en révolution compliquée d'imitation, où il y avait des districts d'intelligences correspondant à des organisations de cités antiques, le Niçois ne veut aller ni à Rome, ni à Sparte : il va, ou il croit aller, à Athènes. Pas plus que les autres, il ne voit d'un regard clair autour de lui, il n'a l'idée de rester à Paris. Son incorporation dans le parti des bien disants et des apitoyés fut le résultat de son éducation de lettré et de ses goûts d'homme tranquille. Sur le tard de sa vie, le conventionnel regardant en arrière avouera que, s'il est resté l'homme de la Plaine, il eut souvent envie de se lever et d'enjamber les gradins de la Montagne, que les convictions de là-haut étaient les siennes, mais qu'il fut toujours invinciblement éloigné de ceux qui les professaient, jacobins et cordeliers, par la violence de leur langage et la rudesse de leur gesticulation. Le visage enflammé, la voix grondante et les gros poings de Danton ne l'attiraient pas davantage que la tenue cynique, le masque de méfiance morbide de Marat, la déclamation mystique, passionnée et cruelle de Saint-Just, le poète de la mort, le profil mince et aigu, les yeux pâles, la phrase coupante du pur Robespierre. Se décidant pour les idées à travers les individus, il fut acquis à la Gironde par la cadence des discours de Vergniaud, la finesse de Buzot, l'attitude réfléchie de Valazé, la bonhomie narquoise de Pétion, la flamme intelligente et la politesse d'ancienne cour de Gensonné, de Guadet, de Lanjuinais, de Brissot, la mise en ménage paisible d'un bourgeois et d'une muse qu'était le couple Roland.

IV

La préférence est admissible. On peut reconnaître, à distance, combien les Girondins, à travers leurs erreurs, furent fidèles au credo philosophique et républicain qu'ils avaient proclamé. Dans la mêlée des haines et des envies, au milieu des discussions où les bas moyens de gouvernement sont réclamés sans cesse, ils



Journées des 31 mai, 1er et 2 juin 1793. (Vue extérieure de la Convention.)

apportent naturellement et obstinément la préoccupation des théories. Les calomnies dissipées, que reste-t-il des vouloirs politiques exprimés par eux ? L'horreur raisonnée de l'homme de pouvoir, de l'individu disposant de la force, le refus au despotisme administratif de Paris, la fédération opposée à la centralisation. Rien d'incompatible avec l'unité véritable. Ils sont des hommes de parole et d'écriture. Libres d'esprit, nés de la pensée et de l'action de Voltaire, ils ne pouvaient travailler à la même œuvre, et surtout de la même façon, que le religiosâtre jacobin qui met en lois et en décrets les idées de Rousseau. Un seul homme pourrait leur expliquer les cruels mystères auxquels ils assistent, et leur montrer un but au delà des étapes boueuses et sanglantes. Mais celui-là est insouciant, et eux restent

immobiles le seul jour où il fait le vague mouvement d'aller les rejoindre. La combinaison si décisive qui eût réuni Danton et les Girondins échoua, et ceux qui auraient pu aider à consommer la Révolution restèrent désorientés et indécis, à mi-côte entre le sommet de la Montagne et le marais de la Plaine.

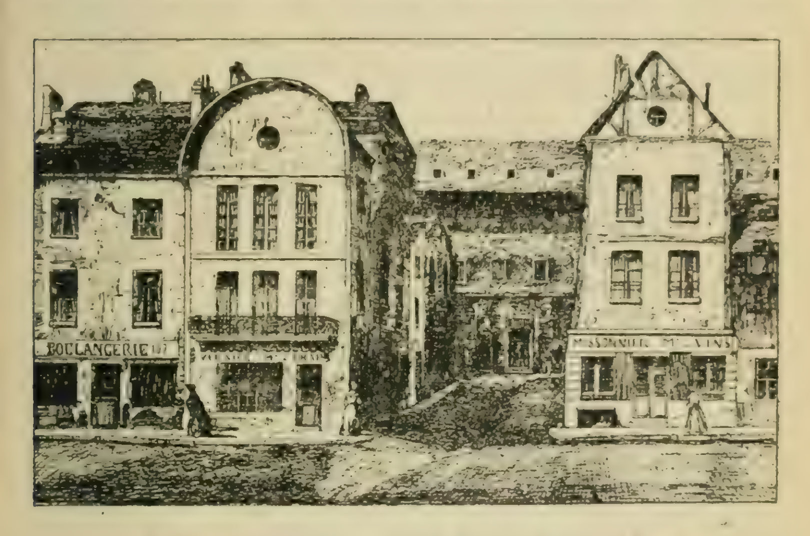
V

On ne s'enquiert pas, en des jours semblables, des illogismes de caractère, des inclinations de convenance, de l'état d'esprit de l'homme scrupuleux qui hésite à prendre un parti. Aux heures décisives des luttes civiles, celui qui a accepté de jouer un rôle est tenu d'agir après avoir parlé. Ou bien son inaction est considérée comme prudence, son manque d'opinion comme calcul. Le représentant de Nice le comprit, le 31 mai, huit jours après la prise de possession de son siège, quand l'insurrection décrétée par la Commune, les insurgés assurés de quarante sous par jour, la Convention fut cernée par les sectionnaires. La pétition apportée à la barre demandait le pain à trois sous, l'organisation d'une milice révolutionnaire, la suppression du comité des Douze chargé d'examiner les actes de la Commune, l'arrestation des ministres et des députés girondins. Pétition forcée, dont l'assemblée allait délibérer sous la gueule chargée des canons d'Henriot. Canonniers, à vos pièces! Députés, à vos urnes! Le général des émeutiers est à la porte et Marat est à la tribune. La menace du soldat de la rue se croise avec l'injonction du terroriste de la salle. La majorité de la Convention livre les deux ministres et les vingt-deux députés. Jean-Dominique Blanqui vote contre l'arrestation, signe une protestation contre l'attentat, refuse de prendre dorénavant part aux travaux législatifs. En octobre, il est arrêté avec soixante-douze autres représentants, sur la proposition de Robespierre, en même temps que les vingt-deux de la Gironde sont envoyés au tribunal et à l'échafaud.

VI

L'Agonie de dix mois! c'est le titre du récit d'indignation et de sentiment où Jean-Dominique Blanqui énumère les transferts des députés prisonniers et les traitements qu'on leur inflige, de-

puis le moment où ils quittent la barre de la Convention jusqu'à la délivrance après Thermidor. Ils sont les locataires inquiets et effarés de ces prisons peu sûres exposées aux envahissements des clubistes : la Force, les Magdelonnettes, les Bénédictins anglais, les Fermes générales, la Caserne des Carmes. Ils subissent, debout, ou couchés sur des bancs, des attentes dans des couloirs



Rue Saint-Antoine et rue des Ballets. Entrée de la Grande Force.

et dans des escaliers, ils respirent dans l'air des latrines, des baquets communs, des loges à cochons, ils couchent dans des caisses qui ressemblent à des bières, sur des paillasses vermineuses qui bruissent, qui grésillent dans l'obscurité. Ils cohabitent avec des voleurs, des assassins, des faussaires, mangent avec eux, à la même table et à la même gamelle, la morue et le hareng pourris, la viande où se tortillent les vers, les légumes qui semblent venir du tas d'ordures. Dans les étroites salles voûtées comme des caves, où les pierres de taille suent l'eau glaciale, où trente lits se touchent et se confondent, ils connaissent, la nuit, les réveils en sursaut, le fracas des verrous tirés par de rudes mains, les apparitions, dans le cadre de la porte, des ombres de guichetiers ponctuées par la tache d'or triste d'une lanterne, ils sont brutalisés par les perquisitions, mis en émoi par les appels.

Ils n'échappent à la pouillerie et à la gale de la promiscuité, aux fièvres putrides de l'infirmerie, qu'aux jours où ils changent de logis. Ils retrouvent un instant la rue et l'air libre. Mais une rue forcenée, remuante de groupes qui les invectivent, de femmes qui leur montrent le poing et leur crient l'outrage, de colporteurs de journaux qui les dénoncent à plein gosier populaire, une rue où des gens du peuple, craintifs et silencieux, rasent les murs, essayent de passer loin des mégères escorteuses de charrettes.

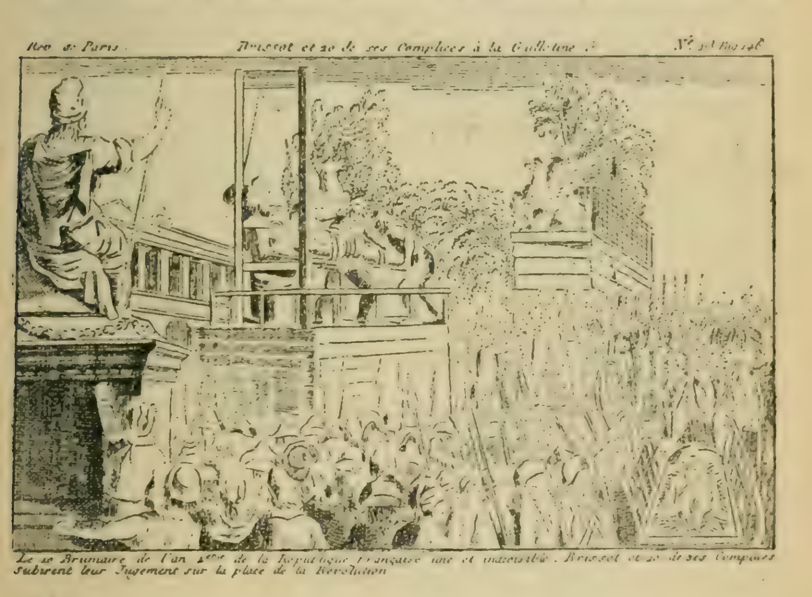
Ils ont des accalmies, pourtant, à l'intérieur de ces prisons qu'ils considèrent comme les antichambres successives de la Mort. Ils conversent, réussissent à s'égayer, plaisantent sur les vingt-deux livres de location exigées d'eux tous les mois, ils peuvent croire, par moments, qu'on les oublie, malgré les violents placards qu'on leur donne seuls à lire et qui réclament leur tête avec la monotonie d'un aboi. Des travaux matériels et des installations symboliques les distraient, ils déblaient l'allée de leur promenade, construisent, avec les briques et les décombres, des sièges à dossiers, des terrasses, des autels patriotiques, plantent des arbustes, des fleurs, des herbes odoriférantes, disposent des gazons, érigent des bustes, dessinent des jardins que les étrangers viennent visiter. Les après-midi sont occupées par des jeux de ballons, de tric-trac, de dames, d'échecs.

L'homme s'habitue même à la monotonie du danger. Qu'une situation de douleur et d'effroi se prolonge, l'intinct de vivre est si fort, que les vaincus, les abandonnés s'installent une nouvelle existence, se donnent un programme de travaux qu'ils accomplissent mécaniquement au milieu des agents provocateurs et des geôliers. Ils se familiarisent avec les visages de leurs gardiens, sont sensibles à la politesse d'un concierge qui leur fait tenir un verre de vin. Un musicien qui a promis une ariette à un ami la compose, la copie, l'essaie sur sa flûte, s'excuse de ne pas en fournir davantage parce qu'il doit être guillotiné le lendemain. A la caserne des Carmes, tous sont réjouis par les visites de chaque jour d'une citoyenne de douze ans, la petite Brionville, dont la mère était logeuse d'un député. La gentille personne, musicienne, causeuse, sensible, attend, pour voir les détenus, pendant des journées entières. Elle vient, vêtue en garçon, d'une mince carmagnole, pieds nus dans la neige, ses sabots à la main pour courir plus vite. Elle a tout écouté, elle sait tout, elle raconte tout, et son apparition éclaire la sombre

bâtisse, dessine une sveltesse gracieuse dans cette atmosphère de mort où tous sont obsédés par la vision de la gueule ouverte, de la mâchoire de fer toujours levée de la permanente guillotine.

VII

Après le tocsin de Thermidor, les représailles politiques se compliquent de l'assouvissement des haines personnelles. La



réaction des modérés emplit les prisons et ensanglante les places comme la révolution des violents. On continue à charrier par la ville les gagnants à la loterie de la Veuve. L'œil pour œil et dent pour dent qui régit souverainement les rapports des hommes entre eux apparaît plus visiblement que jamais comme la loi sociale et la loi individuelle. Ceux qui ont tué sont tués à leur tour. Samson travaille jusqu'au jour où plus une tête ne dépasse de la foule, où il ne reste plus dans les rues apaisées et les maisons rouvertes que les habiles qui ont vécu, les prudents qui attendent, les indifférents qui cherchent le plaisir.

Le jour où sont remisés les bois de justice, les femmes en

robes romaines et en tuniques grecques, nues sous le linon clair et la gaze transparente, les hommes en habits carrés, bleus, jaunes, verts, engoncés dans les grands collets, dans les hautes cravates, s'en viennent danser sur le pavé où le sang bruni est devenu comme la rouille de la pierre. Puis, brusquement, on n'entend plus les violons. Paris est rempli des sons de cuivre des clairons, du tapage sonore des tambours, de tout le bruit de caissons roulants et de pas cadencés qui précède en avant-garde le maigre général enflé tout à l'heure en César. Le temps est venu des soldats d'aventure, des errants de champs de bataille, marchant lourdement parmi les citadins timides au retour des campagnes meurtrières, exhibant leurs blessures et leurs panaches, leurs cicatrices et leurs décorations, faisant sonner les trottoirs sous les bottes qui appuient et les sabres qui traînent. La chair à mitraille est cataloguée, immatriculée, enrégimentée, expédiée aux frontières. Les Français laissés chez eux avec les femmes et les enfants n'ont plus qu'à faire la haie sur le passage des troupes victorieuses. L'acclamation, ou le silence. Il y a, là-bas au bivouac, ou ici aux Tuileries, un maître qui n'aime pas plus les discuteurs que les idéologues.

Ce maître, le girondin sorti de prison consentit à le servir. Assis de nouveau, en l'an IV, sur son banc de député, siégeant aux Cinq-Cents, jusqu'à floréal an V, il est prêt en Brumaire à remplacer son mandat électif par une fonction publique. Il ne fut pas le seul à désirer et à accepter un tel changement de sort. La séduction autoritaire de Bonaparte s'exerça à la fois sur les émigrés revenus et sur les républicains survivants. L'Ancien régime et la Révolution, gagnés par les titres rendus et les titres créés, par les habits à galons, les croix enrubannées, les épées inoffensives, se réunirent dans le même brancard et s'attelèrent au même char. C'est par suite d'une de ces déformations particulières à l'Histoire que le terme de conventionnel est devenu synonyme de bouderie héroïque, d'inflexibilité farouche. Si Merlin de Thionville vendit sa propriété de Bougival pour ne plus apercevoir les toits de la Malmaison, si Cambon retourna en exil volontaire après avoir vu les illuminations d'un Quinze Août, le grand nombre se rua à la curée napoléonienne et brigua l'habit de sénateur ou la clef dans le dos du chambellan.

Le méridional qui avait voulu autrefois l'annexion de sa province italienne à la République française devait être superstitieu-

sement frappé de cette mainmise sur le pouvoir par un Corse, par un homme de chez lui. Existait-il donc un mystérieux échange de forces entre les deux pays, une solidarité d'infortune et de triomphe établie par le hasard, ou par la fatalité, qui est le hasard de l'Histoire ? Il n'y avait, alors, qu'à accepter les faits,



Supplice des Girondins. Gravure de RAFFET (1).

qu'à proclamer la journée du 18 Brumaire « mille fois heureuse », comme le fit l'ancien représentant protestataire de juin 1793, et qu'à s'en retourner à l'endroit d'où l'on était parti. Le Niçois est d'abord nommé, en germinal an VIII, juge au tribunal correctionnel des Alpes-Maritimes, puis, en floréal de la même année, s'en va comme sous-préfet à Puget-Théniers, dans le même département, au bord de la rivière du Var.

VIII

C'est là que naît Louis-Auguste Blanqui, le 19 pluviôse an XIII, 1er février 1805, à une heure du matin. La naissance du

(1) Les reproductions des gravures de Raffet sont dues à l'obligeance de MM. Jouvet et Cie, éditeurs.

fils issu de Dominique Blanqui et d'Augustine-Sophie Brionville est déclarée devant le maire Cayla, en présence des témoins Guibert, secrétaire, et Papon, employé de la sous-préfecture.

Puget-Théniers, au bord de l'eau, au creux d'un massif montagneux, aligne ses maisons en un étroit espace. Les façades, les toits, le clocher carré, dessinent une humble géométrie sur les hautes pentes qui les surplombent, les écrasent. La petite ville semble en prison au devant de ces grandes murailles obliques. Les enfants, ils sont nombreux, ils seront sept ici, peuvent se croire incarcérés par cette épaisse et dure nature mamelonnée en dômes et effilée en pointes. Quelques rues à traverser, à la main du père et de la mère en promenade, ou de la bonne en commissions, les jours animés de marchés, et on a bien vite la fin du sol à reconnaître et de l'air à respirer. Les yeux neufs se sont faits peu à peu familiers au commerce et aux occupations des quelques centaines d'habitants, ils ont enfantinement mesuré la tour de la vieille église, les ruines de la forteresse, ils se sont récréés à la culture du mûrier et à la vie travailleuse des vers à soie. Les oreilles sont bourdonnantes, dans ce fond de pays résonnant d'échos, des bruits monotones des quelques manufactures, des tanneries, des coups de battoirs tapés au bord de la rivière.

A mesure que les années passent, que la taille s'accroît, la pensée agrandit cet espace, et les pas plus hardis le parcourent. Sûrement, il y a quelque chose derrière ces robustes contreforts alpins, il y a une autre nature, d'autres villes, d'autres hommes. Le désir d'aller toujours plus haut, toujours plus loin, une inquiétude à voir l'horizon barré, à regarder surgir les nuages et les astres par de subites ascensions, ce sont les sentiments qui oppressent la poitrine et qui font virer les yeux dans ces abîmes aux parois si hautes. Mais les évasions voulues deviennent possibles, les jarrets des jeunes marcheurs sont plus résistants, les montées sont plus sûres. Ils se résolvent à passer ce pont, ils sont déjà instruits de lecture et ils savent que cette eau courante, presque tarie en été, mais grosse et charrieuse en hiver, les porterait à une Méditerranée immense et toute bleue, où des voiles blanches rasent la vague, décrivent des courses vers l'orient. Ils découvrent des issues, ils osent quitter le pavé et s'engager dans les sentes, ils gravissent les degrés des rocs, et soudain tout le contournement intime de la montagne les ravit, les panoramas

des flancs verts, des sommets de neige transparente, des lointains bleus et roses, leur apparaissent.

Les premières végétations de vignes et de figuiers leur sont déjà familières. L'entrée dans la lumière verte et sur le sol rouge des forêts de sapins donne des éblouissements, puis un apaisement à se croire aux profondeurs sous-marines, dans l'eau glauque et transparente. Mais il n'y a pas le poids et la densité de l'eau, l'air est léger, subtil, odorant d'âcre et mielleuse résine. Les châtaigniers aux troncs robustes, aux fortes branches coudées gesticulent auprès des calmes conifères aux rameaux paisibles, droitement étendus, et les fruits en boules vertes hérissées tombent auprès des strobiles à écailles. Les ébéniers aux fleurs jaunes s'entrelacent autour des arbres verts. Le pollen se meut en nuages autour des branches à aiguilles et descend lentement sur la terre en une épaisse pluie couleur de soufre. A courir les pentes et à monter les rampes, d'autres essences se dressent et odorent, l'if triangulaire aux fruits rouges, les cyprès noirs qui s'espacent comme des suivantes d'enterrement en mantes de deuil, les genévriers aux graines enflammées, les sombres mélèzes. Plus haut, ce sont les arbres aux poumons solides, ceux qui sont les plus durs de troncs et les plus résistants. Les cèdres se projettent en forts branchages horizontaux, les épicéas grandis étalent dès le sol leurs rameaux en pyramides, les éphèdres mûrissent leurs faux raisins, les sapinières se serrent et s'élancent aux penchants abruptes, de toutes parts coulent la poix noire et la térébenthine. Plus haut encore, après les pâturages, la terre disparaît presque, le roc affleure, les interstices sont percés de pâles fleurettes suffoquées par l'air vif. Et si les gravisseurs osaient monter jusqu'à ces sommets dénudés, ils y trouveraient de place en place les lichens humbles et les mousses malades de l'extrême septentrion, les tristes parasites qui palpitent si faiblement, proche le pôle, quand le pâle soleil a fondu la neige.

Où ils sont arrivés déjà, la course des nuages les effleure, le bleu de l'éther meurtri à tout instant par de brefs orages les baigne comme s'ils entraient en un océan de lumière. Les hauts pics surgissent avec une violence tranquille au-dessus des chevauchements escarpés. Au loin, des taches plus élevées encore, indistinctes, des pics, des nuées, que sait-on ? brûlent en or ou se rosent au couchant. Les petits regardent, boivent des yeux, se

hâtent à nommer les sommets d'après la géographie apprise la veille, à deviner un passage d'après l'échancrure d'un col, la sinuosité d'une route qui doit serpenter, surplomber, et se précipiter en cascade pierreuse dans la vallée d'Italie.

Ils redescendent à travers les coupées ferrugineuses, s'appuient de la main aux roches primitives, piétinent les calcaires, se retrouvent bientôt dans la senteur fine des citronniers, dans la verdure d'argent des oliviers. Auguste adore ces courses, il est petit, nerveux et infatigable, il s'en va souvent seul, il passe des journées à respirer les plantes fortes, les fouillis d'herbes, les émanations des simples, toute la puissante herboristerie de la montagne. Aussi despotique que l'odeur, le bruit des eaux emplit le silence, les sources s'égouttent des trous feuillus, la pluie en marche tombe en doux égrènements ou en violentes ondées, partout, dans toutes les rigoles, à tous les escaliers de gneiss, de schistes et de granits, la claire eau diamantée tombe en nappes, se brise en facettes, coule, murmure, parle, chante.

Arrête-toi longtemps, petit enfant, dans ce gazouillis de nature, connais la joie de respirer libre, délecte-toi de cette ivresse du parfum des feuilles, bois au creux de ta main l'eau emperlée. Il boit, en effet, il boit souvent et il se hâte, il est furtif et sensuel, et jamais vin ne lui paraîtra plus délicieux, et il se gorge et se rafraîchit, comme s'il ne devait plus jamais connaître que l'eau de la cruche, dans les réduits où son sort s'accomplira.

IX

Au même moment où Napoléon, devenu le roi dérisoire de l'île d'Elbe, devait, pour éviter les vociférations et les pierres des provençaux royalistes, faire le voyage d'Avignon à Fréjus, déguisé sous l'uniforme blanc et bleu d'officier autrichien, le sous-préfet de Puget-Théniers était contraint, lui aussi, de sortir de sa maison, de laisser là sa famille. Avec les alliés, rentraient les Piémontais chassés par l'annexion et qui se souvenaient de 1792. Les enfants vécurent leur vie innocente dans ce tumulte. Pour la première fois, de leurs yeux inconscients, ils virent les irruptions de la soldatesque, les allées et venues des dénonciateurs, les perquisitions brutales où les crosses des pistolets sondent les murs, les arrestations où l'arrêté est jetédans la rue, poussé par des poings qui

frappent, par des fusils qui meurtrissent, par des sabres qui piquent.



Portrait de Blanqui.

Le fonctionnaire, pendant ce temps, essayait de se faire admettre par les Bourbons. Il avait pris l'habitude et le goût de

l'administration, et un rapport de son supérieur, le Préfet de Nice, M. Du Bouchage, affirmait en 1812 sa considération, ses talents, son caractère ferme, « même un peu sec », son éloignement des relations, son activité, sa bonne manière de gérer, faisant beaucoup par lui-même, son économie, son absence de passions dispendieuses. Mais le même rapport relate aussi le chiffre médiocre de la fortune de la famille : quinze cent francs de revenus. C'est peu pour élever sept enfants, et c'est la principale explication de la démarche de l'ancien conventionnel auprès du roi rétabli.

C'est la raison aussi d'une idée qui hante le père et la mère anxieux de l'avenir : ils voudraient se rapprocher d'une tante de Mme Blanqui, tante octogénaire, veuve depuis quinze ans, fixée dans le département d'Eure-et-Loir, et qui pourrait bien laisser sa fortune à la nombreuse et intéressante famille. Jean-Dominique a tout essayé, a mis sous les yeux du ministre de l'Intérieur un mémoire exposant sa situation et concluant à l'obtention de la sous-préfecture d'Eure-et-Loir ou d'un proche département. Sa femme Sophie a écrit à leur protecteur Fabre de l'Aude, président du Tribunat, et la mère de Sophie, Mme Brionville, a écrit aussi au ministre de l'Intérieur. Mais aucune sous-préfecture n'a été vacante, et voilà Napoléon en exil, et les Bourbons peu empressés, malgré le dossier favorable, à user des services de l'ancien Girondin. Celui-ci obtint seulement ses lettres de naturalisation.

L'empereur revient, le fonctionnaire retrouve sa place. Napoléon débarque, met l'empreinte de ses bottes de conquérant sur le sol, son aigle vole de clocher en clocher, et lui, marche d'un pas pesant et rapide de ville en ville, à travers les campagnes, monte et descend les contreforts des Alpes, parcourt la vallée du Rhône, touche Paris. L'aigle est à Notre-Dame, Napoléon est aux Tuileries. De nouveau, pendant Cent jours, il règne, et le sous-préfet administre. Non plus à Puget-Théniers redevenu italien, mais à Marmande, à deux journées de Bordeaux, sur la Garonne.

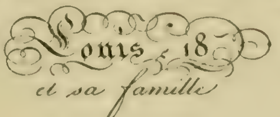
X

La partie décisive jouée et perdue à Waterloo, le bateau anglais cinglant vers Sainte-Hélène, c'est la fin de la vie publique de Jean-Dominique Blanqui, malgré ses nouveaux efforts pour prendre faveur auprès des Bourbons.

Il a cinquante-six ans, il va cultiver son jardin, soigner ses arbres dans une maison d'Aunay-sous-Auneau, entre Dourdan et Chartres, non loin de la tante octogénaire. La maison est humble, mi-campagnarde, mi-bourgeoise, néanmoins elle est ornée du nom du château de Grandmont. L'important est que l'on peut arriver à y vivre, grâce à une prairie, aux deux vaches, au lait, au fromage, aux légumes. L'agrément non plus n'est pas absent. Les fenêtres s'ouvrent au soleil, les jardins descendent en pente



1 S. M. Louis 18
2 Mgr le Comte d'Artois
3 Mme la Duchesse d'Angoulême
4 Mgr le Duc d'Angoulême



5 Mgr le Duc de Berry
6 Mgr le Prince de Condé
7 Mgr le Prince de Bourbon
8 Mgr le Duc d'Orléans

douce, les allées sablées encadrent les parterres, les arbustes fleurissent dans les caisses, les pêchers blancs et roses s'accrochent en espaliers aux murailles tièdes, les jeunes enfants grandissent, emplissent l'habitation de leurs jeux, de leurs pleurs puérils, de leurs rires contagieux. Les aînés courent le pays, traversent les champs où les protestants bataillèrent contre les catholiques, font ébouler sous leurs pas les ruines d'un prieuré ou d'un château, longent l'étang bordé d'aulnes, si livide et mystérieux le soir.

Le père et la mère ont d'autres soucis. Ils leur faut bientôt venir à Paris pour l'éducation de leurs fils, de leur fille aînée. Il leur faut recommencer à postuler auprès du gouvernement de la Restauration. Ce sont pétitions sur pétitions, suppliques sur suppliques, de Jean-Dominique, de sa femme, des apostilles de Lanjuinais, de Boissy d'Anglas, du baron de Capelle, du baron

Hély d'Oissel, avec toutes les formules et toutes les mises en valeur de la modération prouvée autrefois, dans des circonstances difficiles. Rien n'y fait. En 1818 et 1819, les époux sont rue des Minimes, toujours pétitionnant, et Auguste commence ses études.

XI

L'enfant de treize ans a été mis en pension à Paris. Son frère Adolphe est déjà répétiteur, le futur professeur reçoit les leçons de Jean-Baptiste Say. Auguste entre comme interne à l'institution Massin, rue des Minimes. Pendant six années, de 1818 à 1824, il est à son rang dans les longues files d'écoliers aux doigts tachés d'encre qui sortent de la maison rébarbative, piétinent dans la rue de la Chaussée-des-Minimes, traversent la place Royale, jettent des regards d'envie aux mioches qui jouent dans la poussière, sous les marronniers, débouchent dans la rue Saint-Antoine par la rue Royale, vont s'asseoir sur les bancs luisants de Charlemagne.

Sur la fin de ses classes, l'enfant devenu jeune homme a la tournure et les allures des enfiévrés de travail, le visage pâle et la barbe naissante des vieux collégiens préparés aux concours qui se battent volontiers avec leurs maîtres d'études. Il a des succès, sa nature amoureuse des règles et des proportions classiques a fait de lui un grécisant et un latiniste, son cerveau à la fois exact et imaginatif s'est approprié les formules des mathématiques et la poésie de l'algèbre, sa curiosité a absorbé la géographie et l'histoire, son opiniâtreté triomphe des difficultés des compositions. Et Adolphe, l'élève de Jean-Baptiste Say, l'économiste Adolphe qui déjà prépare le cours qu'il professera à l'Athénée, est pris d'enthousiasme devant ce prodige d'application et de mémoire, et écrit au père Blanqui, retourné là-bas, dans le verger d'Aunay-sous-Auneau : « Cet enfant étonnera le monde. »

XII

Ce qui se passait entre 1818 et 1824, pendant ces six années de collège, était fait pour passionner jusqu'à la colère et pour rendre sérieuses jusqu'à la mélancolie ces âmes écolières réduites au silence pendant les heures des classes et qui voletaient comme des

oiseaux rebelles dans les préaux et les cours des récréations. La rumeur de la rue entrait par les fenêtres grillagées, et les gamins en vacances trouvaient chez eux le mécontentement de leurs familles bourgeoises.

Sur un fond de rêve et d'apothéose, les années qui viennent d'être vécues revivent. Des lueurs éclairent des dates, dans des



Exécution des quatre sergents de la Rochelle. (Gravure de RAFFET.)

nuages de gloires transparaissent les symboles, le rouge bonnet phrygien, le triangle égalitaire, l'aigle éployée, le laurier, la courte épée. La même clarté fait reluire l'acier du couperet et les baïonnettes des régiments en marche. Une tribune se dresse au-dessus d'un grouillement de foule comme un rocher dans une mer en tempête. Des mains d'acclamation se lèvent vers des drapeaux qui se penchent. Des charrettes remplies d'orateurs cahotent au long d'un faubourg. Des champs de batailles traversés de vols d'oiseaux semblent des cimetières qui auraient vomi leurs morts. Des figures mystérieuses d'Idées en costumes de déesses apparaissent et disparaissent, grandissent et planent dans les clartés et dans les cris. Un cheval blanc qui porte un empereur passe

dans le frais matin d'un jour de victoire. Tout se mêle dans cette vision d'hier qui semble si lointaine. Ceux qui ont survécu hésitent devant leur souvenir, et tous s'éprennent du disparate idéal à double profil de République et de César.

C'est en avant de ce décor fumeux et de cette mêlée tragique que surgissent, à ras de terre, les personnages, et que s'accomplissent les événements de la seconde Restauration. L'origine du pouvoir protégé par les armées étrangères n'a pas été oubliée, les yeux des patriotes voient encore le tsar russe et le roi prussien défiler sur les boulevards aux acclamations des royalistes, les cosaques d'Alexandre briser, pour se baigner, les glaces de la Seine, devant les anciens soldats de Napoléon en faction aux Tuileries. Les citadelles ont été occupées, les arsenaux vidés, les canons emmenés comme des bêtes captives traînées en laisse. Blücher a fait miner le pont d'Iéna, les Parisiens ont dû fournir du tabac et de l'eau-de-vie aux Prussiens, la maraude a été poussée jusqu'en Bretagne. Il a fallu payer sept cents millions pour indemnité de guerre. Le duc d'Anhalt-Bernbourg a réclamé la solde de quatre mille reîtres mis autrefois par sa famille au service de Henri IV. Brune a été assassiné à Avignon, et Ramel à Toulouse. Dans la plaine de Grenelle, on a fusillé Labédoyère, avenue de l'Observatoire, Ney, à Bordeaux, César et Constantin Faucher, à Lille, Chartran, et encore à Paris, Mietton et Mouton-Duvernet. Bonnaire est mort en prison, Debelle et Travot ont été condamnés à vingt ans de détention. Drouet d'Erlon, les frères Lallemand, Clauzel, Brayer, Ameilh sont proscrits. L'avocat Didier et ses compagnons d'insurrection sont guillotinés à Grenoble. Plaignier, Carbonneau et Tolleron, organisateurs du complot des Patriotes, condamnés comme parricides, ont le poing coupé avant d'avoir la tête tranchée. Louis XVIII, podagre, les cheveux poudrés, des épaulettes tressées sur son habit bleu, règne en France comme à Mitau, par permission de l'Europe. Marmont, duc de Raguse, caracole aux revues ou attend son tour de courtisan dans les antichambres. Fouché fait horreur et Talleyrand inquiète.

Tout cela accompli, les voyez-vous, les élèves de chez Massin, de tous les âges et de toutes les opinions, se communiquant ce qu'ils ont appris chez eux, ce qu'ils ont lu dans le bulletin d'une gazette, les voyez-vous, s'enthousiasmant dans un élan semblable, ou s'encolérant dans une dispute, se montrant du regard, dans la traversée de la place Royale aux briques roses, le fin, souple et autori-

taire jésuite à rabat noir qui passe, le rouge garde-royal qui se dandine à la place où se dressait le Louis XIII de bronze. Les grands qui s'isolent et mutuellement s'échauffent, se racontent, en ces années-là, des nouvelles terribles qui les font pâlir, des nouvelles heureuses qui leur font monter aux yeux la flamme de l'es-



"Grâce! Grâce pour l'homme qui m'a frappé!"

(Paroles adressées au Roi par le duc de Berry.)

poir : — Des exécutions ont été ordonnées à Lyon par le général Cannel. — M. Laffitte vient d'être envoyé à la Chambre, et aussi Lafayette, Manuel, le général Grenier. Les députés indépendants sont maintenant quarante-cinq. — Kotzebue a été tué par l'étudiant Sand. — L'étudiant Lœnig, qui a voulu assassiner le régent de Nassau, s'est suicidé dans sa prison en avalant des morceaux de verre. — Arndt est en prison. — Gœrres s'est réfugié en France. — Au quartier latin, les étudiants en droit ont protesté contre la

destitution de leur professeur M. Bavoux. — L'abbé Grégoire est nommé député à Grenoble. Les libéraux sont maintenant quatre-vingt-dix. — Révolutions à Madrid, à Lisbonne, à Naples, à Turin. — Ferdinand d'Espagne est chassé, Ferdinand de Naples abdique. — Ferdinand de Naples est revenu. — Maroncelli et Silvio Pellico sont emprisonnés au Spielberg. — Hier soir, le duc de Berry a été tué d'un coup de couteau, à la sortie de l'Opéra. — Louvel a été exécuté ce matin. — La suspension de la liberté individuelle est votée, et une loi contre la presse, et la censure, et une loi électorale restrictive qui envoie une majorité d'ultras à la Chambre. — Il est né un duc de Bordeaux. Des chansons outrageantes sont chantées dans les études et dans les dortoirs. — La veuve de Brune, qui a conservé le corps de son mari chez elle, depuis six ans, obtient un jugement contre l'assassin contumax. — Napoléon est mort à Sainte-Hélène! Si l'on respire plus librement aux Tuileries, Paris tombe en stupeur. Hé quoi! ne devait-il pas revenir comme il était revenu de l'île d'Elbe. Les uns ne croient pas à cette disparition. D'autres songent au vague Napoléon II qui vit en Autriche. Mais pour un grand nombre, l'empereur tombé, la République reparaît. — M. de Villèle est ministre. — La Grèce brûle dans la Méditerranée, autour de Scio le rouge du sang se mêle au bleu de la mer. — Conspirations militaires. Le colonel Caron est fusillé à Strasbourg. Le capitaine Vallé est fusillé à Toulon. Le docteur Caffé, le général Berton, et quatre autres, sont fusillés à Saumur. La guillotine a été ajustée en place de Grève pour Bories, Goubin, Pommier, Raoulx, les quatre sergents ramenés de la Rochelle. Ils sont quelques-uns qui ont vu de loin la quadruple exécution en un de leurs jours de vacances de septembre. Le cri de Vive la Liberté! a traversé la place. C'est Bories qui a crié. Oui. Non, c'est Raoulx. Tous les quatre ont crié, celui-ci en est sûr. — On va faire la guerre à l'Espagne. Manuel, qui a protesté, a été expulsé de son siège de député. C'est M. de Foucault qui lui a mis la main au collet. — Ferdinand d'Espagne est rétabli. Riego a été pendu à Madrid. — Élections nouvelles. — Il n'y a plus que dix-neuf libéraux élus. — La Chambre est la Chambre Retrouvée...

Ainsi vont s'exaltant les imaginations neuves. Avant les prochaines aventures de la rue, le branle-bas de combat s'organise et résonne dans les consciences tressaillantes, dans les profondeurs des jeunes esprits.

XIII

Dix-neuf ans! c'est l'âge des grandes lectures, des lectures sans fin, où les yeux absorbent tout l'imprimé qui est à leur portée, où la cervelle aux cases impatientes boit les récits, les systèmes, les histoires, les philosophies, s'emplit de phrases, en reste gonflée comme une éponge, fatiguée et délicieusement lourde. Tout cela se répartira de soi-même, sans hâte, en élément intellectuel sûr désormais d'une solide habitation. Les livres fermés, les notes prises, le jeune homme peut se livrer à l'action, songer à autre chose. La filtration s'accomplira à son insu, l'excédent viendra en écume et sera rejeté. Aux heures de sommeil surtout, dans la petite mort de tout le corps, au plus profond de la nuit et de la perte de personnalité, quand la face est blanche, les lèvres gonflées, la respiration profonde, régulière et douce, poussée en soupirs prolongés, c'est alors que l'intime travail d'assimilation s'accomplit. Dans l'agglomérat de cellules, si fragile, si petit, et qui peut contenir tant d'infini, le savoir acquis pendant le jour et entré comme un flux bouillonnant, s'apaise, se concentre en des résidus, élimine l'inutile ou le moins utile, se subdivise par les menus couloirs, s'en va séjourner aux intimes réservoirs de la connaissance, marque des étiages.



Flotard, un des fondateurs de la Charbonnerie française.



Buchez, un des fondateurs de la Charbonnerie française.

Le collégien libéré connut cette boulimie de l'adolescence intelligente et cette progressive assimilation. Désormais, son esprit gardera le concept facile, la production incessante, comme les matrices de certains animaux, fécondées pour toute une existence. Naturellement aussi, en même temps que le désir général de connaître, des goûts particuliers s'affirmeront en lui, sa mentalité recevra une marque qui subsistera. Le temps et les expériences personnelles amenderont et augmenteront ce premier fonds, mais il restera une préférence, un *a priori* de jugement, un siège fait de philosophie, de morale et de tactique politique. L'initiation, ici, est venue des souvenirs du père, de la facilité du latiniste, du sang italien. Blanqui jeune va aux auteurs latins, aux beaux acteurs glabres de la République romaine, et à la tragédie cornélienne, racinienne, et même voltairienne, considérée, malgré tant d'autres éléments compliqués, comme la transposition française de l'antiquité classique. Les serments des conjurés, les poignards agités aux mains des Brutus, l'émurent. L'individu lui parut peu auprès de l'entité, il prit la foi aux syllabes émouvantes de Patrie et de République.

La forme d'opposition violente et secrète forcément employée sous Louis XVIII et sous Charles X, le carbonarisme, surexcite et accapare pour toute sa vie le jeune homme sous l'influence du Livre. L'importation italienne réussit en France, comme le méridional s'est acclimaté à Paris. La charbonnerie française est fondée par Bazard, Flotard et Buchez, le 1er mai 1821, dans une maison de la rue Copeau. Au-dessous de la Haute-Vente s'étagent les Ventes Centrales et les Ventes Particulières. Dans l'armée, il y a les Légions, les Cohortes, les Centuries, les Manipules, c'est le triomphe du vocabulaire romain. Mais en haut seulement, quelques-uns possèdent le secret absolu de l'organisation générale. Les Ventes de canton enverront un député aux Ventes d'arrondissement, ces Ventes d'arrondissement correspondront, par l'un des leurs, avec la Vente suprême. Le carbonaro est seulement tenu à posséder un fusil et cinquante cartouches. On pense pour lui, on le préviendra à temps, il n'a qu'à attendre les ordres des chefs inconnus.

Blanqui, né à la politique sous la Restauration, restera immuablement conspirateur du temps de la Restauration, et la Vente charbonnière sera pour lui, l'affilié d'autrefois, le type idéal de la société secrète, de l'opposition possible.

XIV

Il travaille alors de concert avec son frère aîné, il essaie de trouver une situation et de venir en aide aux siens. Tous deux collaborent au *Courrier français* de Valentin de la Pelouse et au *Journal du Commerce*, tous deux trouvent à s'employer à



Château de Blagnac. (État actuel.)

l'Ecole du Commerce, tous deux, allègrement, s'en vont à pied, le samedi soir, passer leur dimanche à Aunay-sous-Auneau. Ils passent pour avoir des opinions dangereuses. Adolphe est très surveillé par la police, et Auguste est déjà signalé. Aucun fait, pourtant, ne peut être allégué à l'appui de la suspicion. Leur père a même obtenu d'eux qu'ils fassent une démarche auprès du baron Louis, ministre des finances de Napoléon et de Louis XVIII, et auquel le conventionnel a rendu autrefois quelque service. Mais les deux jeunes gens sont reçus avec tant de morgue et de dureté qu'ils s'en sont allés, ulcérés, furieux, et que le plus jeune a jeté la porte derrière lui avec violence. Il leur faudra, décidément, ne compter que sur eux-mêmes. Adolphe s'engage de plus en plus dans les voies de l'économie politique. Auguste cherche et trouve une place de précepteur.

LE ROI DE FRANCE,

Dans la Salle du Trône.



PORTRAIT DE CHARLES X

C'est au château de Blagnac, bâti dans les rocs qui surplombent la Garonne, qu'il a son premier contact avec la vie. Il est le précepteur du fils du général Compans, qui a eu les mêmes phases d'existence que Dominique Blanqui, qui est parti volontaire sous la République et qui est revenu dignitaire de l'Empire. Le jeune précepteur instruit son élève, parcourt le pays, continue ses lectures. Il partage sa vie en sociabilité et en solitude, causeur et gai avec le général, travailleur et réfléchissant dans la chambre où il loge. Des habitudes d'enfance se prolongent et s'incrustent en lui, il n'a pas souci du froid, couche en hiver sa fenêtre ouverte, la neige voletant jusqu'à son lit. Le goût d'une alimentation particulière s'affirme. Le vin, le café, les liqueurs, les épices, la viande, lui causent des répulsions, font se contracter son estomac. Sa nervosité n'admet guère que les légumes, les salades sans huile ni vinaigre, ni sel ni poivre, les fruits, le lait, l'eau surtout, bue à longs traits. Il n'a pas souci des cuisines où les volailles tournent devant les troncs d'arbres embrasés, des celliers où se rangent les fioles rouges et noires. Il mange vite, se promène sur la terrasse haute de trente mètres au-dessus du fleuve, court l'habitation XVIIe siècle qui a appartenu à des enrichis, à des magistrats, et dont les pelouses et les charmilles dessinées par Le Nôtre ont été changées en parc anglais. Il écoute converser longuement le vieux soldat qui se repose là des batailles et des sièges, qui achève de cicatriser ses blessures, qui songe à Ney dont il a voté la mort, qui finit sa vie en simplicité et en bienveillance, ouvrant sa maison à tous, aux buveurs et aux amoureuses qui font de son parc anglais un endroit de déjeuners, de danses et de baisers, un Tivoli et un jardin d'amour.

Le petit précepteur de vingt ans, pâle et silencieux, passe au milieu de tout cela, les yeux déjà ouverts en dedans sur le commencement du songe intérieur. Son caractère s'indique et se façonne à l'égal de son maigre corps, sa dure sobriété se complète jour par jour de douceur voulue, de moquerie errante au sourire, d'ironie cachée derrière le masque maigre, couvrant de calme la vivacité inquiète d'un méridional taciturne.

Gustave Geffroy.

(A suivre.)

GAVINARD

I

Alexandre de Gavinard, le grand financier que tout Paris a connu, travaillait en son cabinet. D'une plume sereine et sans remords, il rédigeait, en face de son portrait peint par Carolus Duran, le septième rapport qu'il devait présenter, le jour même, à la septième Société de crédit, dont il était l'inévitable président. Il s'agissait de *mettre dedans* une quantité incálculable d'actionnaires, et Alexandre de Gavinard — Gavinard, comme on l'appelait — se trouvait très en verve. A plusieurs reprises, il s'était frotté joyeusement les mains, ce qui chez lui ne pouvait passer pour une marque de banale satisfaction.

Joseph, le valet de chambre, entra, présenta à son maître un plateau au centre duquel une carte de visite se pavanait.

« Armand de Gavinard ! » dit le grand financier, après avoir tourné et retourné la carte, « Armand de Gavinard ! C'est assez curieux. Connais pas de Gavinard... Et qui est-ce, ce Gavinard ?... Comment est-il, ce Gavinard ?

— Un chasseur d'Afrique, répondit gravement Joseph.

— Un chasseur d'Afrique ! Gavinard ! Ah ! par exemple, c'est trop fort !... Est-ce que j'aurais de la famille, maintenant ? Voilà une chose qui serait bien parisienne... Fais entrer. »

Et, sans le moindre trouble, Alexandre de Gavinard se mit à terminer la phrase que l'entrée du valet de chambre avait malencontreusement interrompue. Quelques instants après, la porte s'ouvrait. Joseph annonça :

« M. Armand de Gavinard ! »

II

M. Armand de Gavinard était bien réellement un chasseur d'Afrique. Un beau chasseur d'Afrique, même. Les cheveux coupés en brosse, l'œil brillant, le teint chaud, la moustache longue, très noire et relevée en crocs au-dessus de lèvres épaisses et rouges, la taille souple, la charpente solide, un air de jeunesse désinvolte et de force exercée, tel était M. Armand de Gavinard. Le bonnet à la main, le sourire sur les lèvres, il salua le grand financier avec une aisance aimable et digne.

« Monsieur, dit-il, je vous demande pardon si je vous dérange, mais ce que j'ai à vous révéler est très important et ne souffre pas de retard. »

Gavinard fit un geste qui, évidemment, signifiait : « Parlez, monsieur. » Le chasseur d'Afrique continua :

« Je vais grandement vous étonner, monsieur... Je suis votre fils... »

S'il avait eu quelque peu de lettres, Alexandre de Gavinard eût pu se rappeler ce qui advint à La Fontaine, en des circonstances analogues, et dire comme lui : « Enchanté de vous voir, monsieur; donnez-vous la peine de vous asseoir ». Il se contenta de se renverser sur son fauteuil, de croiser les mains sur son ventre, qu'il avait très gros.

« Continuez », fit-il doucement.

Le chasseur d'Afrique, nullement décontenancé, reprit :

« Voici la chose... Marie Rebassut, ma mère, Marie Rebassut est morte, il y a deux mois environ... Avant de mourir, dans des lettres qu'elle m'écrivit et que j'ai là, sur moi, à votre disposition, elle voulut bien me révéler le secret de ma naissance... Les preuves sont écrasantes... je veux dire évidentes... Il en résulte que je suis votre fils, que vous êtes mon père et que...

— Vous avez pris mon nom, comme cela tout de suite? » interrompit le grand financier, sans faire un mouvement.

« Dame! naturellement!

— C'est beaucoup d'intelligence; c'est peut-être aussi beaucoup de précipitation... Je ne conteste pas, remarquez bien... Marie Rebassut, madame votre mère, était une charmante femme, certainement, mais enfin, à ma connaissance, durant notre liaison

— veuillez excuser l'intimité de ces détails — elle avait de nombreux protecteurs, comme moi, sans compter le hasard, qui est un grand maigre, ainsi que vous ne l'ignorez point... D'un autre côté, la mère mourante, les lettres révélatrices, le chasseur d'Afrique, tout cela me paraît d'une conception bien mélodramatique... M. d'Ennery lui-même, qui les a inventées, ne croit plus guère à ces balivernes... Il y a quarante ans, mon Dieu! je ne dis pas, mais vraiment de nos jours!... Vous retardez un peu, monsieur.

— Enfin, monsieur, s'écria le chasseur d'Afrique, irrité par les manières calmes et gouailleuses du financier, êtes-vous mon père, oui ou non?

— Je vous donne ma parole d'honneur que je n'en sais rien... Il n'importe, d'ailleurs... Mes observations étaient purement d'un virtuose. Au fond, la situation ne manque pas d'originalité. Et puisque vous semblez désirer que je sois votre père — ce que je comprends — je ne vois à cela aucun inconvénient; grâce à vous, monsieur, je pourrai, à mes heures de loisir, m'imaginer que j'ai de la famille, chose qui ne m'est jamais arrivée, depuis que j'existe... Asseyez-vous, je vous prie. »

Alexandre de Gavinard sonna, et le valet de chambre apparut.

« Joseph! dit-il, monsieur est mon fils, et je t'ordonne dorénavant de le traiter comme tel. Tu prépareras l'appartement du second que je lui destine, et tu auras soin de faire venir aujourd'hui même les fournisseurs; car j'imagine que votre garde-robe est mince, continua-t-il, en se tournant vers Armand, et décemment vous ne pouvez vous promener, tout le temps, déguisé en chasseur d'Afrique, dans Paris. »

Il congédia d'un geste son valet de chambre, et s'adressant à Armand que ces façons étranges stupéfiaient, il lui demanda :

« A part votre métier de soldat, savez-vous quelque chose?

— Rien du tout, répondit Armand.

— Très bien... Dites-moi, vous êtes bon cavalier?

— Ah! oui!

— Tirez-vous l'épée?

— J'étais prévôt au régiment.

— Avez-vous des scrupules d'éducation, des délicatesses de conscience, des préjugés d'honnêteté? »

Armand ouvrit de grands yeux étonnés.

« Non, n'est-ce pas?... C'est au mieux... Voyons, vous n'êtes

pas un homme non plus à vous intéresser à des choses graves, à braver le succès, à avoir des idées, à ne pas commettre toutes les lâchetés et toutes les infamies qui pourraient vous rapporter quelque chose ?... Je vous en félicite... De l'audace, vous en avez jusqu'à l'effronterie... Avec cela que votre beauté banale et vos allures de caserne doivent plaire aux femmes ! Eh bien ! monsieur, rappelez-vous que vous possédez toutes les qualités qu'il faut à un ambitieux adroit pour conquérir la première place dans la société parisienne. Si vous savez les mettre en jeu, un peu de réclame aidant, vous arriverez où vous voudrez... Maintenant, laissez-moi, car j'ai un travail à terminer... »

III

Au bout de trois ans, Armand de Gavinard était devenu l'un des jeunes gens les plus à la mode de Paris. Il était d'un club coté, d'une écurie presque célèbre. On le citait partout et en toutes occasions, soit qu'il *galopât son cob*, le matin ; soit qu'il menât son attelage russe, l'après-midi, dans l'allée des Acacias ; soit que, le soir, il apparût dans une baignoire d'avant-scène, en compagnie d'une jolie fille, et dans un salon recherché où, les nuits de bal costumé, ses fantaisies étaient fort appréciées et du plus haut renom. Il eut même la bonne fortune d'inventer à plusieurs reprises un de ces vocables essentiellement parisiens que la mode consacre pendant quelques mois et qui reçoivent toujours l'accueil le plus enthousiaste, aux soupers du duc de Ramo, dans les petits hôtels de la rue de Prony et les journaux mondains. Il eut surtout des amours retentissantes, des duels dont on parla, et jusqu'à des aventures louches de femme et de tripot, qui laissent traîner derrière leurs héros une sorte de respect mystérieux, d'admiration inquiète, et qui les classent définitivement au premier rang des élégances incontestées. Enfin, il arriva que Mlle Irma de Runsberg, fille naturelle de feu le vieux baron Salomon de Runsberg, dont elle avait hérité d'une fortune de douze millions de francs, s'éprit d'Armand et déclara qu'elle voulait l'épouser.

Pendant ce temps, le père Gavinard payait sans un reproche, sans une hésitation, les dettes de son fils, et chaque fois qu'il le

rencontrait chez une actrice, dans le monde ou ailleurs, il se montrait avec lui d'une correction et d'une politesse charmantes.

IV

Un matin, Alexandre de Gavinard fit prier son fils de vouloir bien passer en son cabinet.

« Monsieur, lui dit-il, je vous demande pardon de vous déranger, à une heure aussi matinale. Je suis fort pressé et nous avons à causer sérieusement.

— Monsieur, je vous écoute. »

Alexande de Gavinard balançait dans sa main un joli couteau d'ivoire. Sa physionomie, ordinairement immobile et sans expression, paraissait agitée, soucieuse. Ses yeux gonflés, ses joues flétries et pâles disaient la fatigue d'une nuit de travail. Sur le bureau, toujours méthodiquement rangé, des dossiers pêle-mêle s'étalaient en un désordre inusité, et l'on voyait des feuilles de papiers, couvertes de chiffres, froissées, déchirées, éparses tout autour de la table, sur le tapis.

« Monsieur, dit le financier, après quelques minutes de silence, j'ai une mauvaise nouvelle à vous annoncer. Je suis ruiné, radicalement ruiné, aussi ruiné qu'un homme peut l'être... Comment? Pourquoi? Cela ne vous intéresserait guère, je pense, si je vous contais par le menu cette triste histoire. Ce qui vous intéresse, c'est le fait en lui-même, il n'est malheureusement que trop vrai. Je vous engage donc à ne plus compter sur moi désormais, et à chercher votre existence tout seul et de la façon qui vous paraîtra la meilleure. Je dois vous dire que votre situation ne me préoccupe pas beaucoup, car vous avez montré jusqu'ici une grande intelligence de la vie. Vous saurez fort bien vous tirer d'affaire sans moi.

— Hé ! monsieur, s'écria Armand, vous en parlez très à votre aise. Voilà, je vous assure, une désagréable nouvelle et qui, précisément, tombe le plus mal du monde. Vous n'ignorez point que je dois épouser Mlle Irma de Runsberg, et je ne sais vraiment pas si, après votre krach, l'affaire sera encore possible. Ce n'est point que vous soyez ruiné qui me gène, mon Dieu, non ! C'est la conséquence morale de votre ruine qui m'épouvante. Il doit y

avoir là dedans beaucoup de choses fâcheuses et qui ne sont pas faites pour donner de la considération, ni pour inspirer confiance. Réfléchissez un peu, si vous ne pouvez retarder l'événement de quelques semaines... Un homme de votre ressource, que diable!... Vous me rendriez un grand service, — ce qui vous est sans doute indifférent, — vous vous en rendriez peut-être un à vous-même, ce qui doit vous toucher davantage. Enfin, monsieur, laissez-moi me marier d'abord, ruinez-vous ensuite, si tel est votre bon plaisir, nous verrons après.

— Je crois, monsieur, répondit Gavinard, que vous vous exagérez beaucoup les scrupules de Mlle Irma de Runsberg; entre elle, vous et moi, il ne saurait être question de considération. C'est un point de vue tout à fait bourgeois qui ne doit guère arrêter des gens comme nous, mais à un autre point de vue, tout personnel, vos observations ne manquent pas d'une certaine justesse... J'y songerai.

V

Un mois après, on célébrait, à Saint-Pierre de Chaillot, le mariage de Mlle Irma de Runsberg avec M. Armand de Gavinard. Ce fut un événement parisien du plus haut *chic*. Les gazettes *respectueuses* vantèrent, sur le mode pindarique, la richesse de la mariée, l'élégance entraînante du mari, l'extraordinaire probité, l'inépuisable bienfaisance et les goûts artistiques d'Alexandre de Gavinard. A cette occasion, l'hôtel du grand banquier fut passé en revue de la cave au grenier, et pas un bibelot ne fut omis. On n'oublia, en cette nomenclature, ni un cheval, ni un tableau, ni un domestique,

Le lendemain de la cérémonie, qui avait attiré à l'église tous les divers mondes de Paris, même le monde des Altesses royales, Alexandre de Gavinard se présenta chez son fils.

« Monsieur, lui dit-il, vous voyez, j'ai tenu parole... Mais aujourd'hui je suis à bout d'expédients... Et pourtant !... Tenez, je vais vous proposer une belle affaire... Soyez mon associé; deux millions, pour vous, ce n'est rien. Et non seulement j'évite la faillite, mais j'étonne le monde par mes combinaisons. Je vais vous expliquer mon plan, en deux mots...

— Vous plaisantez, monsieur, je pense, répondit Armand, qui alluma une cigarette... Comment, vous, le grand Gavinard, en être réduit à d'aussi vulgaires *carottages !* En vérité je ne vous reconnais plus... Deux millions, peste, comme vous y allez ! Et vous avez pu croire, une seule minute, que je serais assez enfant, assez actionnaire, pour me laisser prendre à ce piège... Vous vous êtes ruiné ; vous me frustrez par conséquent d'une grosse fortune qui devait m'appartenir, c'est déjà fort ennuyeux, convenez-en... Mais venir m'extorquer deux millions par surcroît... ha ! ha ! ha ! c'est un comble, monsieur, et vous savez que la mode est passée de ce petit jeu. »

Il se leva, et dit en prenant congé :

« Mille pardons, mais on m'attend. »

Gavinard était devenu tout pâle. Pour la première fois de sa vie, une émotion le serrait à la gorge. Il s'écria, tendant les bras, suppliant :

« Armand, par pitié ! Armand ! sauve-moi... Quand tu es venu, souviens-toi, Armand, quand tu es venu à moi, j'aurais pu te jeter à la porte... Je t'ai recueilli, je t'ai fait riche, heureux, je t'ai gorgé ! Et je ne te devais rien, pourtant ! Armand, je t'en supplie, aie pitié ! Mon fils ! Mon fils ! »

Armand ne put réprimer un discret sourire de dédain.

« Votre fils !... Ah, monsieur, finissons cette comédie, n'est-ce pas ?... Vous savez bien que vous n'êtes pas mon père !... »

Exécutant une pirouette définitive et gracieuse, il sortit, tandis que Gavinard, anéanti, plié en deux, regardait les fleurs du tapis de ses yeux hébétés.

Octave Mirbeau.

JOURNAL D'UN PHILOSOPHE

Paris, 1er juillet 1892.

Tantôt, au Club, en causant avant le dîner, Barentin m'a dit en riant :

— Vous devez écrire vos mémoires, vous, Villiers-Neaufle ?.....

Et comme je protestais :

— Eh ! je ne dis pas que vous écrivez vos mémoires pour en faire un livre... mais je suis certain que tous les soirs vous vous racontez à vous-même ce que vous avez fait, ce que vous avez vu... que vous jugez les gens que vous rencontrez... que vous appréciez ceci ou cela ?...

— Non, pas du tout, je vous assure...

— Eh bien ! vous avez tort !... mêlé comme vous l'êtes aux choses politiques, littéraires et mondaines... écrivant comme vous écrivez, ils seraient intéressants, vos mémoires... je sais bien que vous êtes très occupé par des travaux sérieux et délicats, mais il faut si peu de temps pour raconter beaucoup de petits faits... ça reste, on relit ça et ça amuse... voyez Saint-Simon, il n'a pas fait autre chose... d'ailleurs je suis sûr que, dans ce moment-ci, vous me faites monter à l'arbre, et qu'il y a beau temps que vous les écrivez, vos mémoires ?...

Barentin se trompait, mais il m'a donné (involontairement sans aucun doute) un bon conseil. Je vais écrire, non pas mes mémoires peut-être, mais mes souvenirs... Je les écrirai pour moi seul. Je tâcherai d'être moi franchement, sincèrement moi, car c'est le seul instant de ma vie où je pourrai être tel, et encore, le pourrai-je ? Parviendrai-je jamais à me départir de certaines réserves inhérentes à ma nature ?...

. . . .

Je suis né en mai 1845, à dix heures du matin, de Jacques-François-Honoré marquis de Villiers-Neaufle, et d'Ernestine-Yolande-Joséphine de Laubardemont, dont je suis l'enfant unique. J'ai fait de très bonnes études, et, sans être un colosse, je me porte généralement bien. J'ai l'appétit régulier et l'humeur égale. Mes goûts sont sains. Comme écrivain j'apprécie particulièrement M. de Bonald et, comme peintre, M. Machard. En musique, je n'ai pas de préférence. Je n'aime ni le cheval, ni l'escrime, ni la chasse, ni en général aucun exercice violent, et je déplore que le prince auquel j'ai consacré toute ma vie, prise autant les sports et les sportsmen. Je suis bien de ma personne, et j'ai assez haute mine, quoique d'aucuns me trouvent l'air un peu efféminé (ce qui est faux et prouve que ceux-là n'ont pas le tact des nuances). Je l'ai moi, ce tact, au suprême degré. Je sais approprier l'allure, la parole, le salut, le regard même, à celui à qui je m'adresse dans l'instant. J'étais né diplomate, mais quand a sonné pour moi l'heure où l'on choisit une carrière, l'Empire était là qui me fermait la seule porte par où j'eusse consenti à passer.

J'ai épousé en 1868 Sybille-Marie-Rolande de Roncevaux. Ma femme est née en janvier 1846. Elle est belle et bien faite ; distinguée et supérieurement intelligente, et je dois reconnaître que son contact m'a été profitable en tous points. Elle a su faire de notre maison un foyer aimable, intellectuel et politique, où le premier rôle a toujours été taillé et réservé pour moi. Nous n'avons pas d'enfants, nous sommes parfaitement heureux. Ma femme a aujourd'hui 40,000 livres de rentes, moi j'en ai 60, ce qui nous en fait tout juste 100. Ce n'est pas la richesse, mais c'est de quoi tenir honorablement sa place dans notre milieu. Et puis, il y a bien des petites choses qui grossissent notre revenu. Quelques affaires auxquelles je me trouve mêlé... des placements heureux conseillés par des amis renseignés ; les bénéfices réalisés grâce aux étonnantes fluctuations de la Bourse pendant ces dernières années. Enfin, nous avons un aléa qui vient certainement doubler nos revenus réguliers. Ce soir, Rolande m'a encore appris une bonne nouvelle. Une rentrée de 7,000 francs sur laquelle elle ne comptait pas. Un fermier qui ne payait pas depuis cinq ans, et qui s'est décidé à envoyer la moitié de son dû. Ma femme administre elle-même sa fortune, mes travaux littéraires et mes occupations politiques me laissant très peu de loisirs.

Il n'y a presque plus personne ici. Nous y restons pourtant jusqu'à la fin du mois. A présent, on quitte Paris très tard, et Rolande trouve que c'est encore trop tôt. Elle n'aime pas la campagne, ni même la Suisse, ou les eaux, ou la mer. Elle n'aime que Paris, et je ne saurais l'en blâmer positivement. Je ne blâme, d'ailleurs, jamais ses goûts ; je ne la heurte jamais de front. Elle est adorable, ma femme, et se montre charmante pour moi ; mais, néanmoins, je me demande parfois si elle a trouvé dans notre union tout ce qu'elle s'attendait à y trouver. Je crains qu'elle n'ait cru avec trop de ferveur à la rapidité d'une carrière politique qui, — comme dit Barentin, — après avoir fait un merveilleux départ, a dérobé au premier tournant. Je suis sûr qu'elle m'en veut au fond, tout au fond d'elle-même, de cet arrêt qu'elle n'avait pas prévu. Elle doit se répéter sans cesse qu'à ma place elle eût réussi où j'ai échoué, et elle regrette — j'en suis sûr — de ne pas être « l'homme ». Je lui laisse, en dédommagement de ses illusions perdues, — ou à peu près, — une liberté absolue, de laquelle elle n'abuse pas, étant une personne d'un tact exquis. Jamais, depuis que nous sommes mariés, elle n'a eu un soupçon de flirt, ni une allure équivoque avec qui que ce soit. On nous cite — grâce à sa tenue — comme le modèle du ménage correct et, dans la famille, on nous croit très unis.



Mme de Villiers-Neaufle.

Très unis ?... Ne le sommes-nous pas, en effet, comme on

l'entend entre gens bien élevés ?... Mme de Villiers-Neaufle est heureuse de mes succès d'orateur et d'écrivain ; moi, je suis flatté de voir l'effet produit par son élégance et sa beauté très réelle encore. L'un de nous est à l'autre ce que l'autre veut qu'il lui soit.

Je suis, d'ailleurs, un mari modèle, et ce, je dois l'avouer, parce que je trouve l'infidélité chose risquée et encombrante dans ma situation d'homme en vue et d'homme occupé. Je ne prétend pas affirmer que depuis mon mariage... cela, non !... mais enfin, les occasions n'ont pas été cherchées, ni même saisies quand elles passaient à portée. J'ai vécu beaucoup seul avec mes travaux et mes livres, et je m'en suis fort bien trouvé.

Et, à propos de vivre seul, je me tâte pour savoir si j'irai ou n'irai pas demain à Saint-Germain avec les Tripoly ? Rolande vient de me dire qu'il nous offrent deux places dans leur mail. Elle, elle ira sûrement ; il me semble que cela doit suffire. C'est qu'ils sont un peu « sur l'œil », ces excellents Tripoly ! lui surtout ; sa femme a plus de laisser-aller, plus d'entrain.

Mme Tripoly est très jeune, très belle et très charmante, mais elle manque d'autorité et ne tient à son foyer qu'un rôle de second plan. Elle n'a pas su prendre son mari qui est pourtant, je crois, très facile à dominer si une femme intelligente veut s'en mêler. Tripoly est un grand financier. Il m'a fait faire de merveilleuses opérations. C'est aussi un aimable homme ; vivant largement, élégamment, en grand seigneur, si j'ose ainsi dire. Chez lui, la mesquinerie accoutumée de la race est combattue par cet amour du faste qui est le propre des Orientaux.

Je viens de recevoir les deux derniers volumes de Thureau-Dangin. Nous possédons à présent dans son entier cette œuvre considérable et magistrale, que l'Académie a cru de son devoir de récompenser à plusieurs reprises. Cette histoire de la monarchie de Juillet est impartiale et bien comprise et, quoi qu'en puissent penser les blagueurs et les grincheux, le jugement qui la termine est un jugement vraiment sain :

« Le gouvernement qui peut s'honorer d'avoir laissé la France en pareille position », — nous dit Thureau-Dangin, — « ne doit pas, quels qu'aient pu être, d'ailleurs, ses fautes ou ses malheurs, être inquiet du jugement qui sera porté sur lui. »

Comme c'est vrai et bien pensé !... Et traduit dans un style élevé et noble !

Dire qu'il y a des gens, — il en est même parmi ceux-là d'intelligents, — qui croient que la place de M. Zola est à l'Académie !

Samedi, 2 juillet.

J'ai décidément renoncé à cette partie de Saint-Germain, et ma femme y est allée seule. J'ai prétexté de mon courrier, considérablement grossi du fait de la lettre du pape à l'évêque de Grenoble. Elle a fait, cette lettre, pas mal de mécontents dans le parti. Quant à moi, je la tiens tout simplement pour admirable.



M. de Villiers-Neaufle.

Cette prétention de mettre à l'index certains individus par ce fait qu'ils sont d'un culte différent du nôtre, me semble purement absurde. Et quelles difficultés de vie cela ferait naître !... Quelles complications pour les relations, pour les rapports mondains !... Ainsi, nous, je suppose, liés comme nous le sommes avec les Tripoly, quelles « têtes » pourrions-nous leur faire ?... quelle attitude pourrions-nous prendre vis-à-vis d'eux ? Je suis, pour ma part, infiniment reconnaissant au Saint-Père d'avoir ainsi tranché cette difficile question. On crie bien un peu parmi les intransigeants et, — disons le mot, — les encroûtés du parti, mais ils sont au fond ravis comme les autres de cet intelligent éclectisme. Qui donc oserait à présent, dans le monde religieux, se déclarer contraire à la lettre du pape ?... Et c'est une merveille d'habileté et de fine rouerie italienne, cette lettre mira-

culeusement tournée ! Être pape ! Quelle situation splendide ! Jussieu disait tantôt au club qu'un pape peut tout faire en s'y prenant bien, et je suis un peu de son avis. Au club, la lettre à Mgr Fava a produit son effet. Tous sont plus ou moins dans la situation où je me trouve. Tous comptent, comme moi, parmi leurs relations un Tripoly — ou plusieurs, — et étaient inquiets de la façon dont paraissaient vouloir tourner les choses. Cette lettre, qui, en somme, est un ordre, a mis du baume dans bien des sangs.

Ce matin, ma femme est entrée dans mon cabinet en brandissant *le Gaulois*, qui donnait cette bienheureuse lettre. Elle exultait, et elle m'a crié d'une voix qui sonnait comme un clairon : « A la bonne heure ! le pape n'est pas un imbécile, ni un illuminé, lui, au moins ! »

Pour que Rolande, si parfaitement correcte dans ses propos, se soit laissée aller à un tel abandon de langage en parlant d'un être revêtu d'un caractère aussi sacré, il fallait qu'elle fût vraiment « emballée à fond », comme on dit aujourd'hui dans un argot que je déplore, mais dont je ne peux néanmoins nier la saveur et la force expressive. Évidemment, ma femme était comme moi inquiète du mouvement qui semblait devoir se préparer. Elle voit chaque jour les Tripoly, de qui mes multiples occupations m'éloignent un peu, et c'eût été pour elle un véritable bouleversement de vie, non pas de supprimer, — il est de ces extrémités auxquelles les gens bien élevés n'en sauraient jamais venir, — mais d'espacer ces si agréables relations. La voilà à ce sujet bien tranquille.

Autre chose la tourmente. Elle trouve, avec raison, que Villiers-Neaufle a besoin de réparations sérieuses. En effet, le château n'est plus en très bon état, et surtout n'est plus du tout *dans le train* par ce temps de progrès et de confort. Nous n'avons ni l'eau dans les appartements, ni calorifère, ni salle d'hydrothérapie, ni tout ce que nous voyons chez les autres. Les boiseries de la galerie des fêtes s'abîment. Les écuries, qui datent de François Ier, sont incontestablement mal comprises. J'avais demandé des devis, et mon architecte m'avait remis une estimation de 200 à 220,000 francs. Rolande, elle, a trouvé à faire établir la chose à meilleur compte. Pour 100 ou 110,000 francs, Villiers-Neaufle peut être remis en état. Les réparations seront plus superficielles sans doute, mais elles seront néanmoins assez

durables pour un temps où — semble-t-il — rien ne doit durer beaucoup. La question est donc de trouver ces 100,000 francs, et je ne sais comment m'y prendre. Je suis, par principe, décidé à



Mme Tripoly.

n'hypothéquer rien jamais en aucun cas et, dans ces conditions, un emprunt est assez difficile. D'autre part, je perdrais à l'heure actuelle sur toutes les valeurs que je pourrais vendre. C'est très embarrassant, et Rolande s'impatiente de cet involontaire retard. Elle boude un peu, en dépit de son humeur ordinairement si égale, et cela me met au supplice. J'ai besoin, pour être pleine-

ment satisfait, de ne voir autour de moi que des gens pleinement satisfaits eux-mêmes.

Ce petit ennui m'a gâté une journée que la lettre du Saint-Père avait délicieusement commencée. Je crains de ne pas dormir tout à fait bien cette nuit.

Dimanche 3 juillet.

Quel jour odieux que le dimanche!...

Écrit plusieurs lettres au sujet de cet emprunt. J'espère réussir, mais les affaires, ce n'est décidément pas mon fort!

Lundi 4 juillet.

Nous avons dîné ce soir chez les Barentin. Un dîner exquis, bien compris; où chacun a les voisins de son choix; où le monde s'est trié avec soin. C'est une des rares maisons que je fréquenterais avec plaisir, si ce diable de Barentin était moins sceptique et surtout moins narquois. Il méprise absolument les gens qui sont au pouvoir et, en même temps, il parle des princes avec une indifférence gouailleuse qui fait peine à voir. Et puis, il semble toujours qu'il se moque de vous, mais on n'en est pas assez sûr pour se fâcher; d'autant plus que c'est un amusant et charmant compagnon avec lequel on souhaiterait se trouver sans cesse. Mme de Barentin est fort différente de son mari. C'est une très jolie femme; bonne comme presque toutes les très jolies femmes, aimable, accueillante, et bête juste comme il faut. Avec elle on se sent à l'aise et enveloppé d'une vague admiration qu'elle prodigue, peut-être un peu à tort et à travers, à tous ceux qui lui semblent supérieurs à un titre quelconque. Elle a la passion des hommes politiques qui jouent un rôle; des poètes, des peintres, des écrivains, et elle se fait une joie de les recevoir, à condition toutefois qu'ils soient un peu gens du monde.

Signe particulier du salon des Barentin: jamais un financier, ni un journaliste proprement dits, n'y sont entrés.

Barentin a horreur de la réclame et hait ce qu'il appelle d'un air écœuré: « les gens de Bourse », d'une haine sauvage qui le rend injuste jusqu'à la férocité. Si sa nonchalance et son peu de foi ne l'empêchaient d'être jamais « un militant », il serait certainement en tête du regrettable mouvement qui se produit aujourd'hui contre les étrangers de la haute banque.

Et comme, — sauf nous et le petit de Jalon qui, lui, vit pres-

que exclusivement dans ce monde-là, — les intimes de Barentin ignorent la société cosmopolite et financière, on a frappé ce soir à tour de bras sur « l'envahissement de Paris par les hordes étrangères », etc., etc... Moi, naturellement, je ne disais rien, mais Rolande a cru devoir protester (avec beaucoup de mesure, mais enfin protester tout de même), contre ces idées stupides et rétrogrades. Alors, Barentin est intervenu et s'est excusé d'avoir oublié, en parlant ainsi, que nous sommes en relations avec plusieurs familles étrangères et, notamment, avec les Tripoly. Il s'est excusé avec un tact parfait, mais il a terminé par un : « Mon étourderie est impardonnable ; j'aurais vraiment dû me rappeler cette liaison !... » si profondément impertinent que, ma parole, j'ai eu un instant envie de le gifler.

En revenant, dans le coupé, j'ai demandé à M[me] de Villiers-Neaufle si elle n'avait pas ressenti la même impression que moi. Elle m'a dit ne s'être aperçue d'aucune intention désagréable ou ironique dans la phrase de Barentin. Comme elle est plus fine que moi, elle doit avoir raison. J'aime mieux cela.

Mardi 5 juillet.

Le Pays va changer de directeur... et peut-être aussi d'opinion? C'est un vieux journal dont le titre est resté, malgré tout, populaire. Il eut l'honneur d'être dirigé par M. de Lamartine, auquel succéda La Guéronnière et, plus tard, les Cassagnac. Si ce journal eût pu aujourd'hui devenir nôtre, c'eût été un bien, je crois. Je regrette de n'être pas en fonds pour l'acheter.

Je songe, à ce propos, que c'est aujourd'hui mardi et que je devrais avoir une réponse aux lettres écrites dimanche. Les réparations de Villiers-Neaufle me trottent par la tête sans cesse, et je voudrais voir Rolande satisfaite de ce côté.

Mercredi 6 juillet.

J'ai dû aller aujourd'hui au Parlement pour prendre part au vote des crédits de la marine.

D'Allières a fait une déclaration que Doudeauville a appuyée, et le tour a été joué. Cavaignac a son crédit par 431 voix contre 23, et moi j'ai perdu une journée ! Je me demande si je me représenterai aux élections prochaines? A quoi bon devenir député pour rester député sans plus ?...

Jeudi 7 juillet.

J'ai reçu des réponses défavorables. Personne ne veut prêter dans des conditions possibles. Personne n'a d'argent, d'ailleurs. Tout va mal, on est mécontent ou inquiet. Il est quelqu'un à qui je pourrais évidemment m'adresser et qui se ferait un véritable plaisir de m'obliger; c'est Tripoly, mais nous sommes si liés avec lui que cela me gêne de lui demander ce service... bien léger pourtant. J'en ai parlé à ma femme, ce matin. Je voulais prendre son avis à ce sujet. Elle m'a répondu qu'à ma place elle ne demanderait rien du tout à Tripoly. Ainsi ferai-je.

Vendredi 8 juillet.

Barentin est vraiment trop « rosse »! Il vient de faire à ce malheureux Jalon une abominable farce qui le couvre de ridicule et le coule, du moins pour un temps. Le plus fâcheux, c'est que cette farce retombe en partie sur nos amis Tripoly, qui n'en peuvent mais et sont très ennuyés. L'histoire serait drôle, si elle ne chagrinait un gentil garçon et de très bons amis. Dans tous les cas, elle vaut d'être contée, quand ce ne serait que pour donner l'idée des façons de faire en cette singulière fin de siècle.

Le prince de Galles, de passage à Paris, devait dîner chez les Tripoly. Or, chaque fois que les Tripoly ont l'honneur de recevoir le prince, ils s'ingénient à l'amuser, à lui offrir quelque primeur infiniment rare. Je ne parle pas ici de primeurs de table, mais de primeurs de théâtre ou de société. C'est ainsi que nous avons eu de délicieux dîners, après lesquels apparaissaient Yvette à ses débuts, ou la jolie Mme de *** à peine entrevue encore. A son dernier voyage, le prince ayant entendu parler de Barentin et citer une drôlerie quelconque de lui, exprima, — très légèrement d'ailleurs, — le désir de le voir. Aussitôt Tripoly eut la tête aux champs. Il ne connaît pas Barentin, mais, comme il a du flair, j'imagine qu'il soupçonne vaguement l'antipathie que lui inspirent les gens de sa sorte. A ce moment, il me parla de son projet. « Je vais, — me dit-il, — prier le marquis de Namur de me faire connaître le comte de Barentin. »

Comme je le pensais, Namur qui prévoyait une terrible boutade, répondit que Barentin ne voulait pas connaître d'étrangers. Malheureusement, ce pauvre Tripoly n'en resta pas là. Il alla trouver le petit Jalon et lui parla de façon irrésistible.

Le petit de Jalon, — parent très éloigné de Mme de Barentin, — est un gentil petit bonhomme qui a de grands besoins et fort peu d'argent pour les satisfaire. Ayant quatre sous à lui, il a placé ces quatre sous dans la banque Schlemmerei qui les fait, — dit-on, — prospérer magnifiquement. La vérité est que les Schlemmerei rétribuent très largement mille petits services mondains que Jalon leur rend quotidiennement.

Tripoly, très au courant de la source des revenus de Jalon, s'en fut donc le trouver et lui tint à peu près ce langage :

— Je voudrais avoir à dîner le comte de Barentin ?...

Jalon bondit :

— Il dînerait avec le prince de Galles, — continua Tripoly insinuant.

— Le prince de Galles, il s'en bat l'œil !... et, quant à dîner chez vous, jamais il n'y dînera !... jamais, jamais, jamais !

Tripoly ne se déconcerta pas.



Yvette Guilbert à ses débuts.

— Je payerai volontiers dix mille francs la présence du comte de Barentin à ce dîner... et cinq mille de plus si la comtesse l'accompagne...

Le malheureux petit Jalon fut affolé. Il entrevit la possibilité de gagner une somme importante et se dit résolument :

— Tant pis !... j'essayerai toujours...

Barentin, après avoir ri pour commencer, s'emporta quand il

compris qu'on lui demandait *sérieusement* de dîner, lui, chez des « gens de bourse ».

Jalon insista :

— Voyons, vous n'êtes pas du tout dans le train ?... il faut tout connaître, ne serait-ce que pour pouvoir blâmer en connaissance de cause... allez chez les Tripoly !... et montrez-leur, en les recevant à votre tour, qu'avec moins d'argent vous faites les choses tout aussi bien qu'eux...

Naturellement, Barentin se fâcha tout à fait. Alors, le petit Jalon, avant de renoncer à cette belle aubaine, voulut tenter un dernier effort.

— Écoutez, mon cher ami, — dit-il suppliant, — vous, vous êtes riche, moi, je ne le suis pas... Eh bien, je toucherai dix mille francs si je vous décide à dîner chez les Tripoly avec le prince, et quinze mille si ma cousine vous accompagne...

Barentin avait écouté de son air narquois. Il répondit avec un peu d'embarras :

— Je ne suis pas pauvre, mais pourtant je considère que dix mille francs, c'est une somme... pour moi tout comme pour vous... je ne voudrais pas vous faire perdre complètement cet argent et, d'autre part, je ne veux pas, pour le seul plaisir de vous le faire gagner, m'encanailler de telle sorte... voici donc ce que je vous propose : je dînerai chez les Tripoly et nous partagerons... ça vous va-t-il ?...

Jalon — stupéfait — accepta tout en tirant un peu la langue, et il s'en allait presque content, quand Barentin le rappela.

— Ah ! vous savez, mon petit Jalon, vous êtes Normand, mais moi aussi !... nous allons faire un petit papier... c'est pas que j'aie pas confiance... mais j'aime mieux tout de même un petit papier...

Sans méfiance, bêtement, le petit Jalon écrivit sous sa dictée :

« Je m'engage à partager avec M. de Barentin la somme de dix mille francs, que je recevrai de M. Tripoly pour amener à dîner chez lui M. de Barentin. »

Et il signa.

Barentin, qui se tordait, plia le petit papier, le mit dans sa poche, et le fit lire à tout le monde le soir au Club.

C'est une farce désagréable pour tous, même pour le prince. Il sera peut-être vexé qu'on sache qu'il désirait connaître un monsieur qui, bien que n'étant pas très millionnaire et n'ayant



Floquet a refusé la parole à Loubet.

rien à redouter à ce point de vue, ne s'est pas soucié de dîner avec lui.

J'avais raison de me méfier de Barentin!

Samedi 9 juillet.

Encore été au Parlement aujourd'hui pour les votes des crédits. Pourquery de Boisserin doit interpeller lundi sur la situation au Dahomey. Cela ne finira donc jamais?...

Dimanche 10 juillet.

Ma femme est rentrée ravie d'Auteuil où elle était allée avec les Tripoly. Ils l'ont pour ainsi dire forcée, — elle qui ne parie habituellement que sur le Grand-Prix, à mettre 200 louis sur *Sylversmith* dans le *Prix Saint-Sauveur*, et elle en a gagné 1,200. Ce soir, j'ai raconté cela au Club, et cet animal de Barentin a dit d'un ton qui ne m'a pas convenu :

— Pour une belle veine, c'est une belle veine, car le cheval partait à 6 contre 4!...

Les autres ont ri. Moi, je n'ai rien dit, puisque ne sachant rien du jargon des courses, je n'ai que très imparfaitement compris.

Certes, je déplorerais fort que Rolande prît le goût du jeu, mais 1,200 louis c'est une somme, et, — comme le dit fort bien Barentin, — il n'est pas désagréable, mais seulement rare, de la rencontrer sous les pas d'un cheval.

Lundi 11 juillet.

Cavaignac a donné sa démission ; Floquet a refusé la parole à Loubet, qui voulait monter trop tard à la tribune ; Millevoye et Pourquery de Boisserin ont quêté pour les gens du Caucase ; on a fait de tout à cette séance. Quels drôles de gens! Quel drôle de pays !

Tout de même, Ravachol a été exécuté ! Cela m'étonne, je ne le croyais pas.

On va voir que Wilson sortira blanc comme neige de son procès en corruption, et ce sera bien fait.

Mardi 12 juillet.

C'est horrible, cette catastrophe de Saint-Gervais! L'an dernier, à pareille époque, j'étais dans ce ravissant petit pays. J'ai pensé à ces malheureux pendant toute la journée.

Rolande est allée voir l'affaire Raymond à la cour d'assises. Elle est rentrée satisfaite. Moi, je trouve que cet acquittement prouve surabondament ce que personne n'ignorait d'ailleurs, à savoir que, — comme dit Barentin, — « par ce seul fait qu'on tombe du jury, on tombe du même coup dans l'imbécilité ». Dans ce cas, à mon avis, l'homme qui tue est un goujat et la femme un monstre, et il est profondément coupable d'acquitter un être théâtral et malfaisant qui tue « pour faire de l'effet », bien plutôt que pour supprimer une rivale gênante. Pour ces monstres-là, il me semble que je trouverais des condamnations raffinées et sinistres ?...

Mercredi 13 juillet.

J'ai vu ce matin mon architecte, ou plutôt l'architecte que Rolande a choisi. On va commencer les travaux à Villiers-Neaufle, et ce sera déjà très avancé quand nous reviendrons de la mer.

Tripoly est venu me parler de nouveau d'une affaire dont il m'avait déjà dit quelques mots. Ce qui m'ennuie un peu, c'est qu'il faut y figurer *en nom*, mais c'est une superbe affaire qui, tout de suite, comme entrée de jeu, me rapporterait 80,000 francs. Tripoly, qui sait que je n'entends rien de rien aux combinaisons financières, n'a pas perdu son temps à essayer de m'expliquer celle-là. Je suis d'ailleurs absolument passif dans ce cas. J'apporte seulement — ce sont les propres paroles de Tripoly — l'autorité de mon nom et de ma situation. Néanmoins, je tenais, avant d'accepter, à consulter Rolande et je lui en ai parlé ce soir en voiture, en rentrant d'un dîner chez les Juvisy. Elle m'a répondu, et je trouve sa réponse fort juste : « Une affaire dans laquelle est M. Tripoly est toujours une bonne affaire. » Je suis donc résolu à accepter. Je sais qu'on va crier. On me blâme de faire des affaires et de recevoir aussi intimement Tripoly qui, en somme, n'est pas de mon monde, et qui — dit-on — n'a pour lui que son argent. Moi, je laisse dire. Il faut, en ce monde, être philosophe ; arranger sa vie pour le mieux et laisser criailler la galerie.

Jeudi 14 juillet.

Fête (dite nationale).

Pas bougé de chez moi. Vu personne.

Vendredi 15 juillet.

La ville est encore meurtrie de la fête d'hier. Ce ne sont que papiers, verres cassés, détritus de toutes sortes.

Décidément, les réjouissances populaires sont laides à voir !

Samedi 16 juillet.

Il paraît que les Tripoly abandonnent Biarritz cette année. Ils vont, me dit Rolande, venir à Deauville avec nous. Hier, j'avais revu Tripoly au sujet de notre affaire et il ne m'avait pas parlé de ce projet. C'est sa femme qui a annoncé cela à la mienne.

Les gens d'argent sont vraiment étonnants ! Tripoly m'a apporté ces 80,000 francs roulés en un petit bouchon dans sa poche, avec une indifférence, un mépris de cette « somme minime » qui m'a presque fait rougir, moi qui recevais cette somme minime avec respect. Certes, ces gens-là ont leur grandeur ! Elle est fort différente de la nôtre, mais elle n'en est pas pour cela moins réelle.

Dimanche 17 juillet.

Le ministre d'Haïti se fâche parce que, à propos de la femme assassin, — qui est sa compatriote, — un avocat général un peu verbeux a manqué de tact à l'égard de « la colonie haïtienne ».

Ricard en est pour ses frais de poursuites, escamotage de juges gênants, etc., etc. Wilson et son « complice » ont en tout et pour tout mille francs d'amende.

Nous avons dîné ce soir aux Ambassadeurs avec Jalon et les Tripoly. Toutes les femmes y sont laides et toutes les chansons ineptes; mais c'est une façon de passer la soirée à l'air.

Lundi 18 juillet.

Nous avons eu à dîner ce soir les Tripoly, Lagardie, Morteville et les Juvisy. Un dîner un peu compassé, sans conversation suivie. Je remarque que quand les Tripoly sont à la maison, nos autres amis se tiennent sur la défensive, si je puis ainsi dire, et, comme les Tripoly y sont toujours, cela jette forcément un froid. J'avais signalé cet inconvénient à ma femme, afin de voir avec elle s'il n'y aurait pas une combinaison pour éviter ces mélanges mal assortis, mais elle dit que c'était impossible; que les Tripoly se

rendraient compte d'un changement et en seraient extrêmement froissés.

Je ne comprends d'ailleurs pas ce qu'on peut leur reprocher, aux Tripoly? La femme est ravissante, bien élevée et point du tout sotte. Elle m'écrit, pour me remercier, lorsque je lui envoie quelqu'un de mes ouvrages, de petits billets fort bien tournés, ma foi. Le mari est assez bien de sa personne, — sans exagération, mais enfin suffisamment bien, — très intelligent et pas mal élevé. Il sait comprendre que tout son argent ne le fait pas l'égal de nous autres, et il y a dans sa façon d'être avec moi, par exemple, une sorte de réserve déférente dont je lui sais fort bon gré. Ce soir, pourtant, il a manqué à cette réserve et m'a mis très mal à l'aise.



M. Tripoly.

Lagardie parlait de l'article que Vogüé a fait dans *La Revue* sur *La Débâcle* de Zola et, à ce propos, Tripoly nous a dit sur l'armée et sur la France des choses que je ne lui dirais jamais sur le pays d'où il sort (et que j'ignore d'ailleurs); des choses absolument pénibles et blessantes à s'entendre dire. Non pas que je sois nullement chauvin ni même patriote. Oh! non, cela pas du tout! Mais enfin, il est certaines choses qu'on ne peut pas laisser dire. J'avais fortement envie d'imposer silence à Tripoly, mais comme j'étais chez moi, cela compliquait la situation. D'autre part, je me demande si, au fond, la France telle qu'elle est aujourd'hui vaut que, pour ses beaux yeux, on se brouille avec un ami utile et même agréable?... J'opinerais presque à croire que non.

Mardi 19 juillet.

En voici bien d'une autre !

Hier, en sortant de chez moi, Morteville a giflé Tripoly comme épilogue de la discussion sur *La Débâcle*. La discussion avait été certainement aigre-douce, mais il ne m'avait pas semblé qu'elle fût pire que cela. Morteville, qui a pris Lagardie comme premier témoin, est venu me demander d'être le second. Naturellement, j'ai refusé. Je suis trop lié avec Tripoly pour être mêlé à une histoire où il est en jeu. Et puis, dans ma situation et à mon âge, je n'aime plus à me compromettre dans ces sortes d'affaires. Une heure après, Tripoly venait me demander le même service. J'avais, pour refuser, ce prétexte excellent que j'avais envoyé promener Morteville pour ne pas le désobliger, lui, Tripoly et que, après ce refus, il m'était impossible d'être témoin de son adversaire. Il n'a pas, je crois, senti cette nuance et il est parti un peu piqué. Quels témoins aura-t-il trouvés ?...

Ma femme est très nerveuse, ce soir. Elle n'a pas voulu venir chez les Faucher où il y avait une soirée intime. J'y suis allé seul. On ne savait rien du duel.

Mercredi 20 juillet.

Tout est arrangé.

Tripoly a affirmé qu'il n'avait jamais eu l'intention de rien dire de blessant pour la France. Il vaut mieux qu'il en soit ainsi.

Jeudi 21 juillet.

Resté à travailler tout le jour. Dîné au Club. Ma femme était à Saint-Germain. On a beaucoup parlé de l'affaire Morteville-Tripoly et on a traîné dans la boue ce malheureux Tripoly. J'avoue n'avoir pas eu le courage de le défendre.

Vendredi 22 juillet.

Mon courrier m'a absorbé tellement encore aujourd'hui que je n'ai même pas pu faire mon tour habituel au Club.

Samedi 30 juillet.

J'arrive de l'étranger. Mes voyages étant politiques, je ne me reconnais pas le droit d'en écrire, même pour moi seul, la relation. Là-bas, je ne suis plus moi, le moi pensant, mais seulemen

un instrument agissant sous l'impulsion donnée. Je ne m'appartiens pas dans ces moments-là.

Ma femme m'a raconté ce soir la série des « grands mariages », — comme disent les journaux, — qui ont eu le bon esprit de se faire en mon absence. Il paraît que c'était très brillant.

Elle embellit encore, ma femme, et elle est plus fraîche et plus appétissante que jamais !

Dimanche 31 juillet.

La chambre des mises en accusation renvoie devant la cour d'assises Morès et ses témoins, et j'en suis ravi pour ma part. Je hais ces tempéraments de démolisseurs et de socialistes. Puisse la condamnation être sévère ! Je le souhaite bien vivement.

Lundi 1er août.

Je ne suis pas réélu au Conseil général ! C'est pour moi une grande surprise et, pourquoi ne pas l'avouer, une réelle déception. J'étais allé à Pont-sur-Dhuys en juin, et je me croyais sûr du succès. Mon voyage à l'étranger m'a empêché d'y retourner ces derniers jours, mais je ne m'imaginais pas que ce fut nécessaire, ni même utile. Dans ces notes, écrites au jour le jour et au courant de la pensée, je n'ai pas exprimé un doute au sujet de ma réélection ; je n'ai même pas eu l'idée d'en parler d'aucune façon. Je n'y pensais pas, voilà la vérité !

C'est le vétérinaire de Pont-sur-Dhuys qui est élu avec 800 voix de majorité. C'est énorme !

Ma femme est fort mécontente. Elle dit, avec raison, que ce n'est pas pour rien qu'elle faisait du bien dans le pays et visitait les pauvres. Et puis, elle prévoit un échec aux élections générales. Montabort, mon plus sérieux concurrent, est un gros raffineur du pays qui pourra semer l'argent sur les routes. Il m'est impossible de le suivre dans cette voie et je serai battu.

C'est Rolande qui parle ainsi, mais elle est plutôt pessimiste. Et puis, elle n'est pas de bonne humeur depuis ces derniers jours. Elle a été très énervée de cette discussion qui a eu lieu à la maison et ensuite de ce duel manqué. Elle ne veut plus inviter Morteville. Moi, je trouve cela excessif, attendu que ce garçon s'est montré plein de tact vis-à-vis de nous. Il s'est tu, alors que, — paraît-il, — il rageait terriblement, et il a attendu d'être au club. pour gifler Tripoly. Mais Rolande n'a rien voulu entendre

Demain, je lui représenterai que cette rupture pourrait surprendre et être mal interprétée, et certainement elle cédera. Nombre de situations qui ne sont pas absolument telles qu'elles doivent être sont acceptées à condition d'avoir du « doigté », si je puis ainsi dire, et je suis convaincu que ma femme en aura.

ardi 2 août.

Je pars pour aller présider à Bar-sur-Indre un grand banquet démocratique où je dois prendre la parole, et Rolande part en même temps que les Tripoly pour Deauville, où je la rejoindrai lundi si je peux, afin de l'accompagner dimanche aux courses de Caen où elle désire aller. Si, — comme il me faut absolument passer deux jours à Villiers-Neaufle, — je ne parviens pas à être à Deauville samedi, alors je filerai directement sur Caen. Je tiens à assister aux courses. Non pas que cela m'amuse, grand Dieu ! mais parce qu'il ne convient point trop que ma femme y paraisse seule avec ses amis. Ce pays de Caen est bête et potinier entre tous, et il faut, là surtout, redouter la malveillance. Ma présence met Rolande à l'abri de tous les sots commérages. Elle est un peu hautaine et elle a l'air d'avoir pas mal d'années de moins que presque toutes ses contemporaines. Il n'en faut pas tant pour attirer sur elle les foudres du cru.

GYP.

(*A suivre.*)

MADAME DE MARTEL



La femme, aussi distinguée d'esprit que de race, qui s'est acquis une célébrité de pur aloi sous l'alerte pseudonyme de « Gyp » a pris dans la littérature contemporaine la place que méritent le talent et le caractère.

La publication que commence aujourd'hui La Lecture Illustrée, du *Journal d'un Philosophe*, une de ses œuvres les plus personnelles est une excellente occasion pour rendre un hommage à Mme de Martel et chercher à étudier en quelques lignes le talent de Gyp.

Chez elle le caractère, plus que pour un grand nombre d'artistes, explique l'œuvre, aussi c'est par là qu'il faudrait commencer l'esquisse. Seulement, on voudrait avoir autant de sûreté que de délicatesse de trait pour bien dépeindre cette vivacité d'esprit, cette rapide perception des situations, cette prompte faculté de juger les hommes et les femmes, enfin cette malice

à raconter leurs ridicules et leurs travers. Ce sont là les qualités pour ainsi dire combatives de Gyp, mais qui ne sont que le côté brillant, étincelant, de sa franchise, de son bon sens et de sa bonté.

Dans tous les mondes, même dans *le* monde, dans les situations de famille, de fortune, de rang les plus enviées, on est toujours aux prises avec la vie. Il y a lutte dès qu'il y a société, et mieux on est doué, plus on est forcé de se tenir en garde contre l'hostilité des autres, ou plus on perçoit vivement leurs défauts : c'est déjà près de la moitié de ce qu'il faut pour devenir un excellent écrivain. La seconde partie des qualités nécessaires, est un sentiment très naturel, très spontané, de l'art sous toutes ses formes, et cela aussi, Mme de Martel le trouva comme une sorte d'héritage.



Supposez donc une jeune fille du monde, d'une éducation extrêmement sérieuse et solide (on n'imagine pas assez combien il faut un fond sérieux pour faire de bons badinages), de nature fine, gracieuse et sensible, mise en garde par cette nature même, contre le respect exagéré, sinon des principes, du moins de leurs représentants; en même temps douée d'une curiosité et d'une indépendance rares que la bonté de sa race et la distinction de son esprit maintiendront toujours sans reproches, quelles que soient leurs hardiesses. Voilà-t-il pas déjà de quoi faire un personnage de premier ordre, saillant entre tous, au milieu de l'indifférence guindée, de la bonne tenue, de l'absence d'idées et de sensations qui caractérisent l'ensemble de la bonne société.

Que de tact exquis, que de souplesse, que d'énergie en même temps, il faudra pour se faire pardonner tant de qualités en dehors du commun! Et plus tard que de bravoure il faudra à la jeune femme pour faire profession de ces qualités mêmes, pour les arborer fièrement, pour les cultiver avec art, pour s'en faire une personnalité !

On n'imagine pas combien Mme de Martel est brave. Elle a toujours montré tant d'aisance dans ses manières, dans ses



Mme de Martel chez elle. — Dessin d'HEIDBRINCK.

conversations, dans ses écrits, qu'elle a paru dire et faire les choses les plus simples du monde. Mais si l'on voulait bien se donner la peine d'y réfléchir un peu, l'on verrait que sur vingt hommes faisant métier d'écrire, et capables de tirer l'épée pour des causes futiles, il n'y en a pas deux qui auraient le pied aussi ferme, et qui accepteraient de gaieté de cœur les chances de se faire un nombre aussi formidable d'ennemis. Les autres paraîtraient de vils opportunistes préoccupés de ménager les situations et d'encenser les personnes.

Or, les qualités de pénétration et d'observation de Mme de Martel se doublent justement d'une franchise fougueuse et de dons d'expression saisissants et rares. Ce qu'elle a vu, ce qui l'a amusée ou irritée, il faut qu'elle le dise, et elle ne peut le dire que d'une façon rapide, imagée, entraînante, avec cet accent indéfinissable qui constitue l'artiste vrai. Mme de Martel, parlant avec une verve, une abondance et une justesse admirables, écrit comme elle parle, j'entends avec la même aisance et le même bonheur. On jurerait volontiers qu'elle est devenue écrivain sans s'en apercevoir.

Si je reprends en mots plus précis cette sorte d'analyse, je dirai donc que le caractère de Mme de Martel est fait de la noblesse de sentiments qui est l'apanage d'une femme de race et d'éducation supérieures, puis d'observation très philosophique, de courage très viril, du besoin de donner à ses observations une forme artistique ; enfin que sur tout cela est répandu le charme et la bonne grâce qui sont le meilleur des talismans contre les rancunes et les sottises.

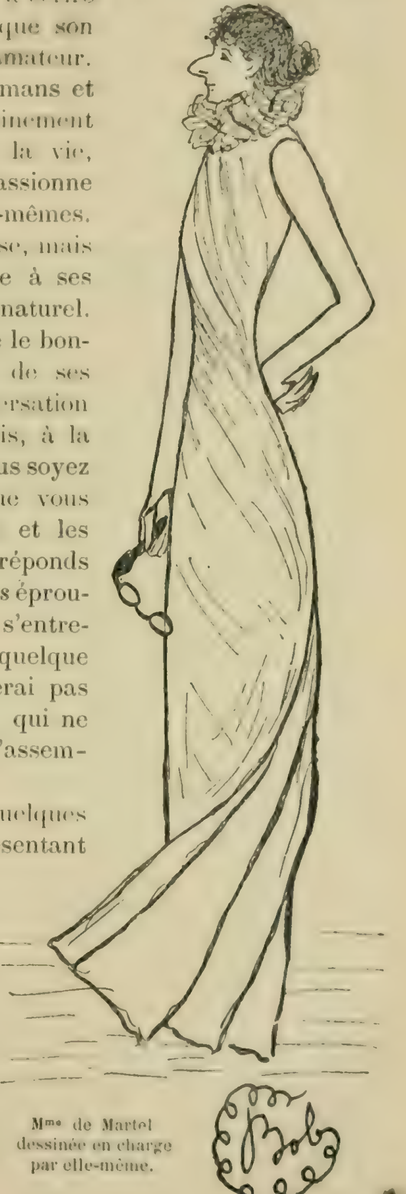
Le besoin d'exprimer artistement est un des traits les plus curieux de Gyp. Elle est arrivée à un entraînement d'écriture qui fait l'étonnement et l'envie de plus d'un écrivain (homme s'entend) très laborieux. Je ne sais plus dans quel portrait, non exempt d'un petit filet de malveillance, où Mme de Martel me semble avoir été visée, l'auteur faisait dire à la femme de lettres qu'il essayait de mettre en scène toutes sortes de choses sur toutes sortes de sujets pour arriver à un étonnement profond lorsque son interlocuteur lui rappelait qu'elle avait fait des livres, beaucoup de livres. « Mais je ne sais pas, moi! s'écriait-elle. Cela regarde mon éditeur, qui vient peut-être de temps en temps prendre par surprise des feuillets de papier que je griffonne à mes moments perdus. »

L'intention caricaturale était un peu appuyée, et Mme de Martel,

soyez-en certains, éprouve le plaisir que doit éprouver tout véritable écrivain à composer et à écrire un livre ; elle sait fort bien que son œuvre n'est pas caprice d'amateur. Mais la préparation de ses romans et de ses études l'amuse certainement autant que leur exécution, et la vie, dont elle fait des livres, ne la passionne pas moins que ces livres eux-mêmes. En un mot elle est laborieuse, mais vivante, et c'est ce qui donne à ses ouvrages ce tour si courant et si naturel.

Il n'en faut pour preuve que le bonheur avec lequel elle cause de ses modèles favoris. Une conversation avec elle est un plaisir exquis, à la condition, bien entendu que vous soyez de son parti, c'est-à-dire que vous haïssiez les mêmes ridicules et les mêmes méchancetés. Car je ne réponds pas que tel ou tel des *gens chics* éprouverait le même amusement à s'entretenir avec elle. Il y aurait quelque froideur. Mais je ne supposerai pas une situation aussi anormale : qui ne se ressemble pas se garde de s'assembler.

Telle vous la voyez en ces quelques portraits gravés ici et la représentant à divers moments de sa vie, telle elle est, mobile, gracieuse, avec de la gaieté plein les yeux, une vivacité de souvenirs, de traits, de réflexions drôles qui se pressent, qu'elle jette à pleines mains, mais qui sont si relevés d'élégance et de bon sens que l'on pense encore plus qu'on ne rit.



Mme de Martel dessinée en charge par elle-même.

Comme je l'ai dit, son talent

ressemble à elle, et ce qui vient d'être écrit de sa conversation pourrait être répété textuellement pour ses livres. Elle s'est fait tout naturellement, d'abord, une originalité de forme incontestable. Cela consiste en une espièglerie, une gaminerie particulière, un époussetage rapide et léger des gens très corrects et très vides, ou très brillants et très méprisables, ou encore une espèce d'attention très amusée et légèrement ironique apportée à l'étude physiologique et psychologique (autant qu'il peut y avoir psychologie lorsqu'on étudie des âmes réduites à la plus simple expression) à l'étude, dis-je, du bel animal qu'est la *jolie femme*, belle à faire peur, et bête à faire plaisir.

Pour tout cela, en quelques mots, Gyp trouve des silhouettes guindées de diplomates, ou des poses alanguies de mondaines, ou des bedonnements de financiers, ou des sécheresses ahuries de douairières qui sont les choses les plus réjouissantes du monde, et les plus philosophiques en même temps que les plus littéraires.

Elle s'est créé, pour camper ses personnages, tout un répertoire de noms propres plaisamment caricaturaux, mais qui font mieux image que les Léandre, Octave, Isabelle et Lucinde d'autrefois : ce sont les Belœil, les Fryleuse, les d'Houbly, les Mme de Rebondy, Mme d'Ancoche, Mme d'Hoasys, que sais-je encore ? personnages de la troupe parisienne, non moins alertes, comiques ou sautillants que furent de leur temps ceux de l'antique troupe italienne.

Elle a aussi tout un système de réticences, des phrases coupées, comme dans la conversation naturelle, quand les gens sont très bêtes ou très malins, ne sachant pas exprimer leurs pensées ou coupant court pour la rattraper ou la déguiser. Puis encore des réponses muettes, des répliques consistant en une ligne de points, ou une rangée de points d'interrogation, d'exclamation, qui n'ont l'air de rien, qui ont l'air facile à trouver, mais qui soulignent drôlement la phrase précédente, et qui sont en même temps comme le clin d'œil échangé entre le narrateur et ceux qui le lisent lorsqu'un personnage est par trop odieux ou par trop naïf. Tout cet attirail de ponctuation, de noms propres, de sobres grimaces, de tics saisis, de mordantes petites flèches, appartient en propre à Gyp, et on n'a pas pu la copier car tout pastiche aurait été insupportable.

Quant aux mérites du fond, ils dépassent encore à notre gré, la curiosité piquante de la forme. Elle s'est attaquée bravement

à tout ce qui se rencontrait sur son chemin de sottises, de vices et de lâchetés avec l'intrépidité de la frondeuse, mais frondeuse pour le bon motif. C'est Mme Gavroche en robe de bal, mais l'esprit de Gavroche mis au service d'une très belle sensibilité et d'une générosité très raisonnée. Aussi le monde la craint, mais ne saurait lui rendre une méchanceté pour ses mille cinglades, tant il la sent vraiment distinguée et tant il la sait irréprochable. Les puissants la haïssent ferme, ce qui fait son bonheur, un amusement



Mme de Martel dans son jardin, avec sa chienne « La Fouille ».

qu'on ne saurait exprimer. Elle a eu la curiosité de voir de très près, sans s'y mêler, en passant, mais en regardant très attentivement, le haut personnel politique. Le joli chapelet de gaffes, de béotismes, de dépaysements, de niaiseries et de prétentions qu'elle a rapporté de son exploration ! Quant au monde de la haute finance, elle en dit sans cesse l'insolence et l'épaisseur ; elle hait les races exotiques d'une bonne haine bien française, mais avec tant de prestesse encore et tant de fine ironie s'exprime cette haine, que toute la puissance de ces ennemis ne peut s'emparer d'un des pavés de sa barricade pour le lui lancer. Tout cela est net et brave, et tout cela a du succès parce que c'est présenté avec un franc et joli rire, avec une imagination de romancière qui impose, sans qu'on y prenne garde, les convictions de la penseuse ; le conte fait passer la bataille avec lui. D'ailleurs, je ne serais pas surpris qu'en lisant ceci, Mme de Martel se prît à rire, en disant qu'elle n'y entend pas tant de profondeur. Elle a en effet bien trop d'esprit pour « prendre une attitude », cette chose ridicule qui transforme un écrivain, s'il n'y prend garde, en sa propre statue.

Je ne vous conduirai pas, à la façon d'un reporter, chez Mme de Martel, pour vous décrire sa maison de Neuilly, son jardin, son home, ses bibelots favoris. Cela a été fait dans des livraisons spéciales pour ces sortes de curiosités. Je dirai seulement qu'il y a chez elle un goût d'arrangement très original, très personnel, qui a trouvé entre autres une de ses expressions dans ce très curieux costume qu'elle s'était fait naguère, avec une robe de bonne femme, un chapeau cabriolet, une « face-à-main » braquée sur les objets et les gens d'un air de sang-froid et d'interrogation comique. Pour être étrange ce n'était pas moins de fort bon ton. C'est dans ce costume que j'ai vu une fois, n'ayant pas alors l'honneur d'être en relations avec elle, Gyp exerçant au salon le Sacerdoce de la Critique d'Art. Ayant eu l'indiscrétion d'écouter un instant ce qu'elle disait devant les tableaux, je crois que ceux que le hasard aurait favorisé de la même aubaine, même s'ils avaient été les exposants qu'elle époussetait en passant, n'auraient pu se tenir de rire. Mon Dieu, que c'était drôle ! Ce que fut son Salon écrit, je ne m'en souviens pas, mais son Salon parlé était un rêve !

Si j'en suis venu à parler d'art c'est que c'est une des passions et un des instincts de Mme de Martel. Les dessins de Bob, qui

font l'admiration, par leur comique aisé et ébouriffant, d'artistes tels que Bracquemond, Forain, Toulouse-Lautrec et l'excellent peintre, son amie, Louise Breslau ; les pastels de Gyp, tout baignés de lumière, et avec un sens réel de l' « enveloppe », sont des choses d'art réel, et non des caprices d'amateur. Les dessins de Bob ont trouvé dans le *Rire* et dans l'illustration de ce livre de premier ordre, les *Gens chics*, leur plus surprenante expression, forme et couleur.

Pour résumer ce portrait, autant qu'on peut donner ce nom à une hâtive et médiocre esquisse, il me semble qu'il n'y aurait rien de mieux à faire que d'appliquer, en l'arrangeant un peu, à Mme de Martel ce qu'elle dit de Mme de Thièle dans *Le Bonheur de Ginette* : elle passait, aux yeux des gens qui étalent à tout propos le « respect des vieilles traditions » pour irrespectueuse, révolutionnaire, que sais-je, « mais elle avait infiniment plus qu'eux la dignité de la race et l'aristocratie du goût. »

Arsène Alexandre.





J'AI TUÉ MA BONNE

— Oui, monsieur le président, répondis-je, j'ai tué ma bonne. Mais aussi vrai que me voici là devant vous, je n'avais pas l'intention de la tuer. Je voulais seulement lui donner une petite leçon.

— A coups de revolver?

— Oui. Je voulais faire siffler une balle à son oreille. Je suis très bon tireur, j'étais sûr de moi. Malheureusement, cette fille a fait un mouvement; le projectile a touché la tempe. Elle est tombée raide.

— Regrettez-vous ce que vous avez fait?

— Je regrette d'avoir donné la mort. Mais je ne regrette pas ma bonne.

— Vous nourrissiez bien votre domestique. Vous lui payiez largement et régulièrement ses gages... Quelle mouche vous a piqué soudain?

— Ce n'est pas une mouche qui m'a piqué, monsieur le président. Je succombais sous les morsures incessantes d'un formidable bataillon de mouches. Lorsqu'une mouche me pique, je suis, Dieu merci, assez maître de moi pour garder tout mon calme. Dix mouches même pourraient m'attaquer sans réussir à m'exaspérer. Mais cent mille mouches, c'est trop !

— Je regrette d'avoir employé cette expression métaphorique, car vous voici lancé dans des explications qui manquent absolument de clarté. La vérité, c'est que vous avez tué votre bonne. Qu'avez-vous à dire pour votre défense ?

— Monsieur le président, ma bonne était Alsacienne...

— Ce n'est pas une raison !

— Si vous m'interrompez, il me sera difficile de me disculper, monsieur le président !

— Allez !

— Ma bonne était Alsacienne. Elle était native de Bischwiller, arrondissement de Strasbourg. (Elle en profitait pour porter des coiffures un peu excentriques, mais passons.) Elle était à mon service depuis trois ans. Puissent ces trois années m'être, par la suite, défalquées sur mon temps de Purgatoire !

— Ne faites pas de phrases, s'il vous plaît.

— Je suis chrétien, monsieur le président, et ce funeste événement me fait songer, malgré moi, à la vie future.

— C'est bien. Continuez.

— Donc, elle était à mon service depuis trois années. Jamais je n'avais vu fille aussi terrible. Elle se livrait à de constantes déprédations sur le mobilier, cassait les glaces, renversait l'encre sur les nappes, crevait les tableaux, et rendait podagres les fauteuils. Lorsqu'il pleuvait, elle ouvrait les fenêtres du salon, sous prétexte de faire partir les microbes. Elle buvait chez le charbonnier durant des heures et racontait toutes nos histoires aux commères. Elle n'était pas plus bête qu'une autre, mais elle était douée d'un flegme extraordinaire et d'une incommensurable mauvaise volonté. Elle faisait semblant de ne rien comprendre. Lorsqu'on lui disait : « Allez me chercher une bouteille de porto. — Quel bordeaux ? disait-elle. Celui qui a des gachets verts ? » Et quoi qu'on lui demandât, elle répétait votre phrase avec un air égaré. Il lui arrivait fréquemment de laisser tomber des piles entières d'assiettes, et quand il en réchappait une : « Tiens ! disait-elle, une qui n'a pas gassé, c'est ébatant ! » Chaque jour,

c'étaient de nouveaux massacres; j'en avais des attaques de nerfs...

— Arrivons au crime.

— Ce n'est pas un crime, monsieur le président, c'est un homicide par imprudence...

— Allez!

— Ce jour-là donc, ou plutôt ce soir-là, car c'était un soir, ma sœur vint dîner à la maison avec sa petite fille, une enfant de trois ans et demi. (Nous devions manger des asperges pour la première fois de la saison.) Vers les sept heures, nous nous mîmes à table, et nous constatâmes alors que la petite était mal assise. Elle avait le nez au niveau de son assiette. J'appelai la bonne :

— Joséphine, lui dis-je, la petite est trop bas; allez chercher le Bottin, nous l'assiérons dessus.

— Le potin? Quel potin?

— Comment le potin? Ce n'est pas le potin que je vous demande, c'est le Bottin, le gros livre où il y a des adresses. Il y en a deux dans mon bureau. Allez.

Elle revint au bout d'un instant, avec un grand album rouge à peine épais de trois centimètres.

— Mais non, fis-je, ce n'est pas ça! Je vous demande le Bottin, le gros livre d'adresses. Le mot *Bottin* est écrit sur le dos. La couverture est en toile grise : vous ne connaissez que cela, vous l'avez prêté l'autre jour à l'épicier... Allons, dépêchez-vous; je vous dis que c'est pour asseoir la petite! Vous voyez bien qu'elle est trop bas sur cette chaise!

Elle partit au grand trot, faisant trembler tous les meubles, et fut cinq minutes absente. Mais elle revint les mains vides.

— Eh bien? Et ce Bottin, où est-il? criai-je, rouge de colère.

— Ch' ai ouplié demander à monsieur...

— Quoi? quoi? Qu'est-ce que vous avez oublié?

— C'est-il zelui de Paris ou zelui des Débartements qu'il faut?

A ces mots je devins fou de rage. Je tirai mon revolver et je fis feu!... et maintenant, devant Dieu et devant les hommes, qu'auriez-vous fait à ma place, monsieur le président?

— J'aurais fait de même, dit-il.

George Auriol.

LA VIE EN ABYSSINIE

— SOUVENIRS D'ÉRYTHRÉE —



Kadidja.

Le 13 décembre 1892, un yacht battant pavillon français quittait Suez à destination d'Aden. C'était une fine goëlette à vapeur de 700 tonnes, un des plus beaux navires qui aient jamais porté le guidon étoilé de notre marine de plaisance; les grands paquebots anglais, étonnés de cette rencontre, si loin de Cowes et de Nice, saluaient, pensant qu'il y eut à bord quelque prince. Ils auraient été bien plus étonnés, les capitaines anglais, s'ils avaient su que la cabine du maître était vide, qu'elle n'attendait plus son hôte, et que le yacht partait pour une longue croisière avec une mission scientifique pour seul objectif.

Mme Jules Lebaudy avait acheté la *Sémiramis* pour un fils bien-aimé qu'elle voulait arracher à l'existence de plaisirs faciles où il gaspillait, en même temps que sa fortune, sa santé et son intelligence. Ce projet, dicté par des inquiétudes qui devaient plus tard être cruellement justifiées, échoua contre les intrigues d'une bande de parasites intéressés à ne pas laisser échapper le jeune homme qu'ils exploitaient; circonvenu par eux, Max Lebaudy refusa le voyage merveilleux qu'on lui offrait et qui aurait été son salut.

Au milieu de ses angoisses maternelles, Mme Lebaudy trouvait le temps de penser à la science : elle avait offert à son bord l'hos-

pitalité à un jeune naturaliste qui devait, en cours de route, glaner les observations intéressantes dont l'occasion ne pouvait manquer. Lorsque, après des mois de lutte, le but essentiel du voyage dut être abandonné, Mme Lebaudy, avec une généreuse fermeté, décida que le yacht partirait quand même, et elle donna à son capitaine, avec plein pouvoir, ces seules instructions : « Faites ce qu'il faudra pour que la mission réussisse. »

La *Sémiramis* voguait vers l'Océan Indien, où elle allait à la recherche des Négritos, une curieuse race d'hommes qui disparaît et dont les derniers débris se cachent dans les recoins les moins connus des Indes et de la Malaisie. En traversant la Mer Rouge, elle tomba, le 17 novembre, dans un coup de vent du Sud si violent qu'il fallut fuir devant la tempête. Par le travers, sur la côte africaine, Massaoua offrait un port de relâche, où l'on courut chercher un abri. Par suite des craintes du capitaine, qui ne voulut pas se remettre en route avant le changement de mousson, cette relâche a duré près de deux mois. J'ai dû, pour utiliser ce temps, étudier les Abyssins qui n'étaient pas dans mon programme ; les autorités italiennes m'accordèrent gracieusement toutes facilités, et c'est ainsi que j'ai visité l'Erythrée.



Escadron de cavalerie indigène.



Femmes écrasant le grain.

Massaoua, vu de la mer, est d'aspect agréable. Le port s'ouvre largement et s'arrondit entre quatre îles couvertes de constructions. Au Sud, la véritable ville, la Massaoua des Arabes; une rangée de belles maisons neuves dressent sur le quai leurs étages d'arcades superposées, en arrière pointent des minarets et des dômes de mosquées; à ce quai viennent accoster les paquebots et les navires de commerce. Au fond du port, vers l'Ouest, se présente en pointe l'île de Taouloud : là, c'est le gouvernement de la colonie; tout à l'avant, le *séraï*, l'ancien palais du pacha égyptien, résidence du gouverneur, dessine vigoureusement ses arcades et ses coupoles d'une blancheur éclatante; le *palais colonial* est derrière, quatre hautes casernes grises, décorées assez heureusement de vérandahs en fer ouvragé.

Entre les deux îles, une digue de construction récente forme la seule route de Massaoua à la côte. C'est un passage très animé; tout le jour, des mulets, des porteurs, des marchands de poissons vont et viennent, de longues files de chameaux traversent lentement; au pied de la digue s'entassent en désordre les *sambouces* des caboteurs arabes.

Au Nord, se trouvent *Gherhar* et *Abd-el-Kader*, occupées par les services militaires et maritimes, amas de hangars légers aux parois de nattes, parmi lesquelles se détachent les habitations des officiers, avec des vérandahs blanches et vertes. Dans tout cela, pas un arbre.



Groupe d'enfants abyssins.

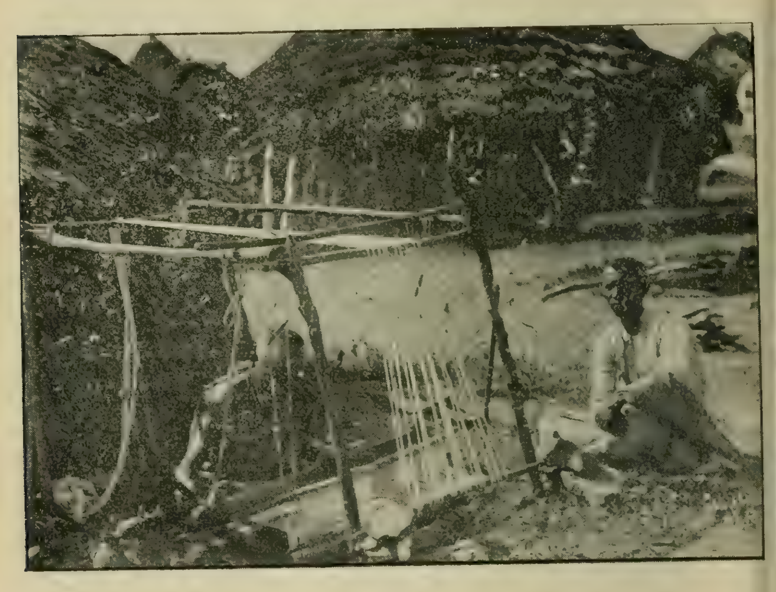
Le fond du tableau est formé par une muraille de hautes montagnes, violettes dans l'éloignement ; des vapeurs blanches les enveloppent à demi, étendues en nappes sur leurs flancs ou roulées en volutes sur leurs sommets. C'est l'Abyssinie.

Autour de Massaoua, c'est le désert : du sable sur du corail. Entre la mer et les montagnes, il y a ainsi une bande de quelques lieues de large qui est un des pays les plus désolés du monde ;



Un marché.

on l'appelle le *Samhar*. Sur la route des caravanes qui va au plateau, des agglomérations pourtant se sont établies, amas de cahutes basses et rondes, guère plus grandes que des niches à chien, abritant une population misérable, tous les meurt-de-faim du plateau qui descendent pour tâcher de gagner leur vie en s'engageant comme bêtes de somme. Sur le rivage, près de la ville, au bout de la digue, il y a plusieurs milliers de ces pauvres



Tisserands.

semblants de demeures. Cette banlieue lamentable porte le nom significatif de *Mesquinopoli*.

Si, remontant vers le Nord, on s'éloigne de la route des caravanes, c'est au commencement de décembre la solitude absolue.

Le littoral de la Mer Rouge est une des régions les plus chaudes et les plus sèches du globe; deux ou trois averses dans un hiver, quelques heures de pluie torrentielle survenant tout à coup interrompent seules d'un bout de l'année à l'autre l'azur implacable du ciel. Ces averses suffisent pour opérer une transformation magique : du jour au lendemain, vous trouvez l'herbe où vous aviez vu le sable, une végétation éphémère qui n'a qu'un

mois pour croître, fleurir et mourir, et qui pousse avec rage. Le désert s'est peuplé d'une vie intense. Le gibier est descendu de la montagne; sous vos pas, les cailles s'envolent par centaines, les lièvres galopent par escadrons, au loin bondissent les gazelles. L'homme aussi descend avec ses troupeaux, et derrière le gibier et les troupeaux, s'en viennent les bêtes de proie. Le lion et le léopard rôdent la nuit autour de la *zerriba*, enceinte de haies épineuses qui protège, avec l'aide d'Allah, le bétail et les gens. Les bergers, pour aller paître, sont armés en guerriers, le bouclier au bras, la lance au poing, l'épée au côté.

Vers le Sud, les montagnes viennent presque jusqu'au bord de l'eau, montagnes arides, crête de basalte noire et nue, dressée comme un mur. La terre, pourtant ayant une pente et de l'humidité, est moins inhospitalière. Une ville a pu s'établir là. *Arkiko*, jadis puissante et rivale de Massoua, jadis peuplée de commerçants arabes et suzeraine du pays d'alentour, aujourd'hui bourgade de pêcheurs. La Mer Rouge est poissonneuse à un degré incroyable. A l'abrupt des bancs de corail, tout est vie. La nuit l'eau, chargée de matières vivantes, au moindre mouvement éclate en phosphorescences; la brise fait courir des arcs de feu; par les temps calmes, le sillage d'une embarcation semble une fantastique pyrotechnie; les coups d'aviron allument à la surface des éclairs bleuâtres, et dans les profondeurs, éveillent de larges blancheurs; parfois on traverse un banc de poissons, qui sautent éperdus, par centaines, et c'est un feu d'artifice éblouissant.

Pour pêcher, les riverains s'embarquent à califourchon sur trois branches d'arbres liées ensemble; ce radeau primitif, nommé *rhames*, se conduit à la pagaie. A quelque distance du rivage, le pêcheur jette sa ligne, le poisson ne manque jamais. Mais aussi, les requins pullulent; les jambes qui pendent dans l'eau sont souvent happées par les monstres.



Porteuse d'eau.

Il y a quelques arbres à Arkiko, des palmiers d'une espèce particulière à cette région, le *doum*,

remarquable entre tous les palmiers par sa ramification. Au bout des tiges régulièrement bifurquées se dressent de maigres bouquets de feuilles. Le fruit est une espèce de noyau gros presque comme le poing, dur comme du bois, blanc comme de l'os; c'est en somme la même substance que le *coroso* employé à faire des boutons. En temps de famine, les indigènes trouvent moyen de manger cela.



Prêtre copte et cloches de guerre (en pierre) devant l'église d'Asmara.

La montagne proche est la demeure d'une tribu farouche, les *Assaorta*, qu'on n'a jamais pu soumettre. Tout près d'Arkiko, il y a quelques unes de leurs grandes huttes de branchages arrondies. Alentour on peut voir les femmes cuire le pain dans le plus primitif des fours. Un trou creusé en terre est rempli de charbons ardents; quand la chaleur s'est suffisamment emmagasinée dans le sol, on retire les braises, et la ménagère, prenant de grosses boulettes de pâte, les applique l'une après l'autre contre la paroi chaude; chacune de ces boulettes forme un pain où quatre doigts restent nettement imprimés.



Le palais du ras Aloula, à Asmara.

Les commerçants arabes et la garnison italienne, les pauvres portefaix attendant du travail, les nomades descendus pour la courte saison des pluies, toute la population de cette région est là comme en exil. Si l'Abyssinie n'était proche, ce littoral de la Mer Rouge serait inhabité, parce qu'il est inhabitable. Là-haut, voilé par les brumes blanches qui couronnent les montagnes violettes, est le pays réel, patrie des uns, objet de convoitise des autres. Le plateau! Au bout de quelques jours, c'est pour le voyageur une attraction irrésistible. Le gouverneur a mis à ma disposition des mulets, une escorte, et pour guide un confrère qui a visité l'Ethiopie entière en naturaliste, joyeux compagnon autant que docte cicérone, le capitaine médecin de marine Ragazzi.

De Massaoua à Saâti, 25 kilomètres en chemin de fer. Le voisinage de la montagne s'accuse là par des ondulations capricieuses, amas de pierrailles noires ou grises. Cela a tout juste le pittoresque des terrains vagues où l'on jette les scories des hauts-fournaux. Un lit de torrent dessine en clair une traînée de sable; de loin en loin fait tache une grande euphorbe aux larges feuilles vert pâle. Une de ces collines porte des croix funéraires, c'est *Dogali*, un nom sinistre; en 1887, quatre cents Italiens cernés par les bandes du ras Aloula, se sont réfugiés en cette butte et y ont été massacrés jusqu'au dernier; sur la colline voisine, le ras s'emplissait les yeux de la belle tuerie.

A Saati on prend les mulets. On franchit une petite chaîne volcanique, les monts Digdigta, rocailleux, semés de buissons où les feuilles se voient moins que les épines, puis une large vallée plate et aride, et l'on se trouve au pied d'une muraille verdoyante, qui se dresse jusqu'aux nuages. La montagne commence brusquement et, avec elle, la forêt. Sous les grands arbres feuillus drus et verts, les rochers sont tapissés d'herbes fleuries; la vigne sauvage s'enlace aux branches, un grand lis rouge fait des jonchées éclatantes. On monte ainsi une journée entière, parmi les croupes boisées qui s'étagent en gradins rapides. La sensation de fraîcheur est délicieuse. Est-on vraiment en Afrique?

Vers mille mètres d'altitude, le coude d'un torrent buttant contre une coulée de basalte a découpé un grand cirque qui fait palier au flanc du talus. C'est *Ghinda*, un village indigène et un poste militaire italien, avec cinq ou six maisons de colons. Tout l'espace que le cirque dégage au milieu de la forêt est en cultures; la *dourrha* pointe dans les sillons des petites feuilles vertes. Les

hauteurs qui entourent Ghinda sont couvertes d'oliviers sauvages. Des ravins humides, abritant des sources qui ne tarissent jamais, s'enfoncent dans les flancs du majestueux Bizen, dont la cime, occupée par un couvent célèbre, est perdue dans les nuages à plus de deux milles mètres. Des oiseaux au plumage éclatant jacassent à la lisière du bois, et des bandes de singes bondissent de branche en branche.

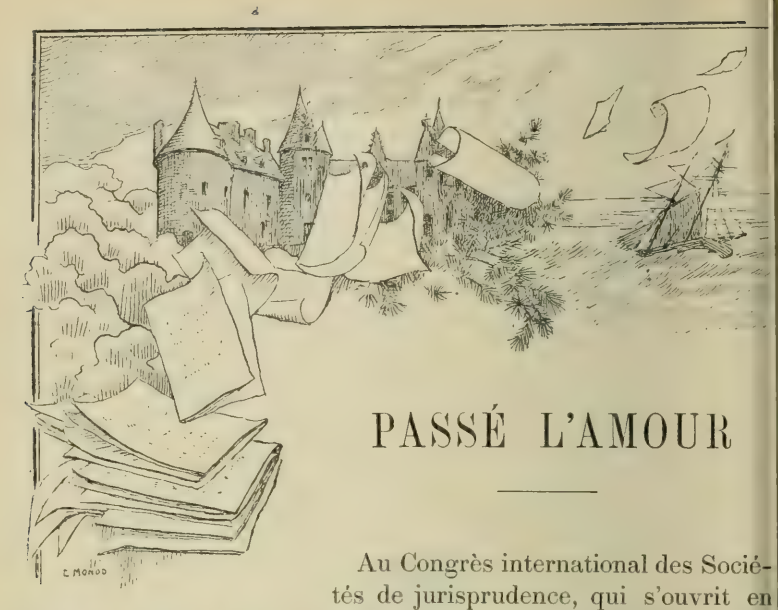
Pour la première fois depuis la France, j'ai l'impression d'un pays où il fait bon vivre.

Dr Louis LAPICQUE.

(*A suivre.*)



Porteuse d'eau.



PASSÉ L'AMOUR

Au Congrès international des Sociétés de jurisprudence, qui s'ouvrit en 1821 à Bologne, pour le quatorzième centenaire de la fondation de l'Université, mon grand-père eut l'occasion de prendre la parole comme délégué de la section française de procédure civile sur la question si controversée et si délicate de la recherche de la paternité. Le rapport qu'il présenta à la docte assemblée lui valut l'approbation spontanée de l'illustre doyen de l'Académie de Lucques, M. Cipriano Maffei, lequel n'éleva de réserves que sur quelques points de détail sans grande importance. La courtoisie même dont il les formula lui fut une nouvelle preuve de sa flatteuse sympathie et mon grand-père ne voulut point différer à lui en marquer sa gratitude.

Il l'alla voir à son hôtel et l'y rencontra comme il s'apprêtait à sortir. Il le supplia de ne se donner aucune contrainte, et, pour l'y engager davantage, il lui proposa de l'accompagner. M. Maffei était un homme fort vif et qui avait toute la franchise de sa vivacité. Il ne se fit pas prier et ils sortirent ensemble. Mais ils n'étaient pas plutôt dehors que M. Maffei se mit à battre la terre du pied et à se frapper les tempes avec impatience.

— Voyez le sot que je fais, dit-il à mon grand-père. Je pensais que vous me seriez venu voir et j'avais mis de côté pour vous un Mémoire qui vous aurait intéressé. Cela touche à ce que vous nous avez lu, hier, sur la recherche de la paternité, et en ces

matières il n'est encore que l'exemple pour appuyer le précepte. Permettez-moi de réparer mon oubli sur-le-champ.

Il le quitta et revint après quelques instants avec un manuscrit assez fort qu'il feuilletait tout en parlant.

— Vous me le rendrez un de ces jours, lui dit-il. Vous remarquerez que l'écriture en est un peu brouillée et fiévreuse dans les dernières pages. Trop de lyrisme. Cela tient, je pense, à l'agitation singulière où était l'auteur quand il les écrivait. C'est, du reste, un de vos compatriotes et peut-être avez-vous entendu parler en Bretagne du comte de Langomen ?

— Je le connais de nom, répondit mon grand-père. Si je ne me trompe, les Langomen sont une branche de cette célèbre maison des Cominges, dont les démêlés avec la famille du marquis de Lussan ont fait si grand bruit autrefois. L'adjonction du préfixe *lan* et le changement de désinence qui s'y remarquent sont dans les habitudes bretonnes.

— Fort bien, repartit l'excellent homme. Quant au sujet du Mémoire, la lecture que vous en allez faire vous l'apprendra. Ce Mémoire même n'est point si étendu que vous ne puissiez en avoir achevé la lecture avant la fin du Congrès. Je vous serais obligé de me faire part des réflexions qu'elle vous aura inspirées. Le malheureux homme qui m'a fait cette confession attend de moi un avis que je ne saurais lui donner encore. Il habite près de Lucques, à Fruginone. Mes faibles lumières de jurisconsulte l'ont abusé ; il a eu entre les mains quelques-uns de mes travaux sur le mariage et le divorce, et il s'est persuadé que je pourrais soulever les doutes qui le tourmentent. Il se trompe : ce n'est pas un jurisconsulte, mais un casuiste qu'il y faudrait.

M. Maffei s'arrêta en disant ces mots. Il sonna à la porte d'une maison et, tandis qu'on venait ouvrir :

— M. de Langomen attribue tous ses malheurs à son dédain des conventions sociales, dit-il à mon grand-père. C'est possible. Mais il est possible aussi qu'il ait été le premier artisan de sa mauvaise fortune. Vous en jugerez. Je ne lui trouve point d'équilibre ; il n'a jamais su être heureux et il n'est point de condition où il eût pu l'être. Il y a de l'excès à tout ce qu'il fait, et jusque dans son honnêteté. Voici son manuscrit, ajouta-t-il.

C'est celui qu'on va lire et dont la copie était restée dans ma famille. Pour la réponse qu'y fit mon grand-père, je ne l'ai jamais connue.

LE COMTE DE LANGOMEN A M. CIPRIANO MAFFEI

Il est probable, Monsieur, que bien peu d'hommes, et surtout de maris, approuveront la conduite que j'ai tenue dans les douloureuses circonstances où la Fortune m'a placé. Cependant, vous verrez qu'elle s'explique et qu'en agissant comme j'ai agi, j'ai fait attention à suivre ma conscience beaucoup plus que de vains préjugés. Hélas! mon malheur n'a peut-être pas d'autres causes : si je m'étais déterminé d'après les usages du monde et que je n'eusse pas reculé devant le scandale d'une rencontre et celui, plus regrettable encore, d'un divorce ou d'une séparation judiciaire, je ne me trouverais point aujourd'hui dans une aussi cruelle extrémité. Il y a là, sans doute, une leçon pour mes pareils : ce que nous appelons préjugés n'est peut-être que le travail de l'expérience humaine; le danger est de se conduire dans la vie comme si l'on n'avait à consulter que soi-même sur ses actes. Nous ne nous appartenons pas, ou, du moins, nous appartenons tout autant à la société. Quoi que nous fassions, il nous faut compter avec elle et avec ses usages. S'il nous arrive de les heurter, c'est le plus souvent à nos risques. Pour moi, Monsieur, et quelque difficulté que j'éprouve à regretter la conduite que j'ai tenue et qui fut jusqu'au bout d'un honnête homme, je ne puis, cependant, me défendre d'un vif sentiment d'amertume par la comparaison que je fais des maux que j'en ai recueillis avec la tranquillité relative dont une conduite plus conforme aux usages du monde m'eût tôt ou tard assuré le bénéfice.

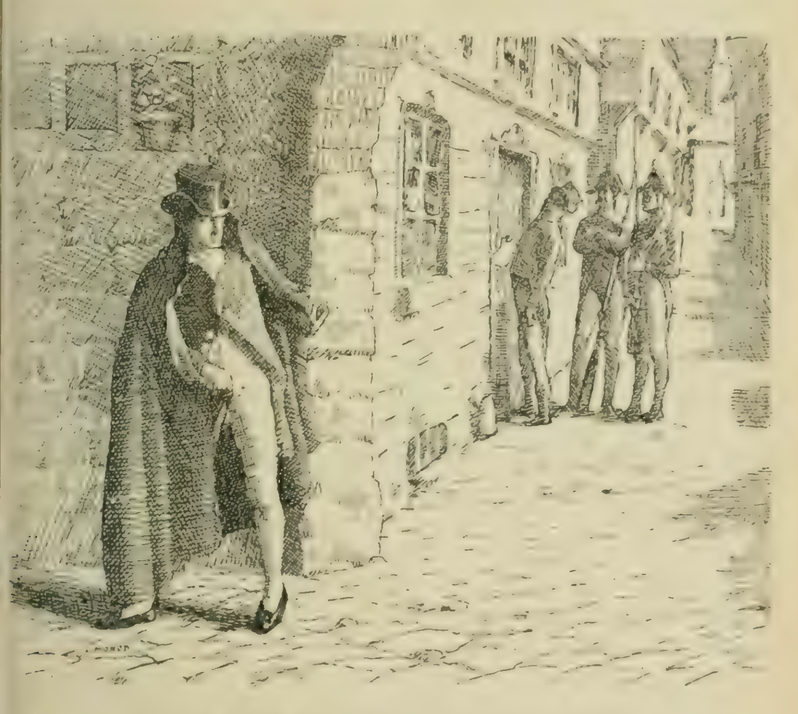
Il y aura onze années bientôt que je me suis marié; il y en a six que je suis veuf. Mlle Adélaïde du Créhu, que j'épousai, appartenait comme moi à une ancienne famille de Bretagne. Orpheline et sans fortune, c'est sans doute à ces deux raisons qu'elle dut d'attendre si longtemps un mari. Elle avait vingt-six ans; c'était une personne très douce, d'apparence délicate et qui, à un air de mélancolie naturelle ou acquise, joignait une parfaite distinction de visage. Je m'intéressai à elle du moment que je la vis. Son âge, sa langueur, l'extrême médiocrité de sa fortune servaient les desseins que j'avais formés. Il me parut que, dans

l'état d'esprit où je me trouvais et avec la volonté arrêtée de chercher dans le mariage une distraction et, s'il se pouvait, un apaisement à mes inquiétudes, je ne pouvais m'arrêter sur un choix plus heureux.

Je venais de quitter une maîtresse longuement et tendrement aimée. Je l'aimais encore ; je pensais que je l'aimerais toujours. Cependant je m'étais résigné à rompre un attachement qui durait depuis plusieurs années et dont je n'aurais su prévoir la fin. Que cette résolution m'avait coûté ! Combien j'avais versé de larmes ! Que de nuits d'insomnies passées à me débattre contre une apparition trop chère, que j'appelais pour la repousser aussitôt ! Il le fallait. Je n'oserais assurer que ma maîtresse ne m'aimait pas. Elle m'aimait peut-être ; elle le disait et je crois qu'il y eut des moments où elle fut sincère en me le disant. Mais elle m'aimait, comme elle faisait toutes choses, par des sortes d'emportements qui la rendaient la plus difficile personne du monde. Elle-même le reconnaissait : elle ne s'appartenait pas ; elle se sentait le jouet de sa mobilité d'âme et agissait comme si elle eût été sollicitée tour à tour par les intérêts les plus divers. Je ne pense point qu'elle soit demeurée un seul jour dans le même dessein. Elle cédait à la première impression et, par cette perpétuelle mobilité, elle se rendait insupportable aux autres et à soi. Sa maison était en l'air les trois quarts du temps ; il était impossible d'y fixer un domestique ; et moi-même qui l'aimais, que de souffrances n'ai-je point endurées par elle, que de déboires et d'intimes vexations ! Elle réparait tout d'un sourire, d'une larme, d'une étreinte passionnée et rapide qui la jetait toute pardonnée entre mes bras. Fragile délice d'un moment ! Je retombais, presque aussitôt, dans des transes mortelles. Vingt fois je fus au point de la quitter. Je revenais toujours. Mais quand, après tant d'années, il n'est pas encore en moi d'évoquer de sang-froid l'énigmatique beauté de ses yeux, ce sourire où je me déchirais, ce corps fier et pur qui gardait jusque dans l'amour le secret de sa magnifique jeunesse, comment m'étonnerais-je d'être resté si longtemps sous le charme, ou plutôt comment ne m'étonnerais-je pas qu'il se soit rencontré un jour, une heure dans ma vie où j'aie trouvé assez de courage pour m'éloigner de mon amie, pour mettre, entre cette forme adorable et mes bras qui se tendaient vainement et ne pouvaient plus la ressaisir, la fuite, le pont d'un navire et les mille lieues de l'Océan ?

Mon frère aîné, le comte Roger de Langomen, habitait dès cette époque près de Wheeling, dans la Virginie occidentale. Ses aventures et sa fin tragique ont fait assez de bruit dans le monde pour que je puisse me dispenser de vous le présenter. Roger était plus âgé que moi d'une dizaine d'années. La Révolution le trouva qui venait de passer major au régiment du maréchal de Turenne. Il émigra et, son corps s'étant reformé derrière le Rhin, il alla l'y rejoindre à Ath et servit quelque temps sous les ordres de M. le duc de La Châtre. Mais la mollesse de ce corps, les compétitions qui s'y faisaient jour et l'incapacité de son chef furent cause que Roger l'abandonna peu après pour celui qu'avait formé en Bretagne M. de la Moussaye et qui opérait entre Redon et Vitré. Il n'y fut pas plus heureux, du reste, et, quoiqu'il fît pour conjurer la mauvaise fortune, force lui fut de gagner Saint-Servan où il savait trouver passage sur un bâtiment qui allait en Hollande. Il y arriva pour se jeter dans Menin avec quelques officiers du Royal-Émigrant. Échappé par miracle à la meurtrière sortie qui coûta la vie à la moitié de ce corps, il eût infailliblement péri à Quiberon si, deux jours avant le débarquement de l'armée, on ne l'eût chargé de prendre terre pour porter à M. de Cadoudal des dépêches et des fonds. Cadoudal avait été signalé près de Grandchamp; Roger pensait l'y trouver, mais il était parti vers l'intérieur pour tenter une diversion et Roger ne put le joindre qu'à Châtelaudren dont il venait de s'emparer. La nouvelle du désastre de l'armée l'y surprit deux jours après. Tout espoir était perdu, et Cadoudal, faisant retraite par Quintin et Corlay sur Moustoir-Locminé, licencia ses bandes et ne garda près de lui que quelques hommes résolus, dont mon frère et les trois officiers qui l'accompagnaient, MM. de Penanster, de Kerdaniel et de Kéranflec'h. A la reprise des hostilités, Cadoudal le choisit pour adjudant-major, d'où il passa au commandement de la division de Fougères en remplacement de M. de Boiguy. Mais, sur ces entrefaites, Bonaparte signa le Concordat; la paix se fit et Roger, compris sans le vouloir dans l'amnistie générale, se rendit à Paris. Qu'y allait-il chercher? Suivait-il un mot d'ordre? Toujours est-il qu'il entra, avec Saint-Réjant et Clorivière, dans le complot de la rue Saint-Nicaise et qu'il ne dut son salut qu'à son extraordinaire présence d'esprit. Tandis qu'on le cherchait à tous les endroits où on le soupçonnait de s'être pu cacher, Roger paraissait en public et figurait à une grande soirée d'une dame

de ses amies, Mme Magon de la Ballue, veuve du banquier de la famille royale guillotiné en 1794. Comme il quittait le bal, la police entrait pour l'y arrêter. Roger, cette fois, jugea prudent de disparaître; caché quelques jours à Rueil, il gagna la mer par petites étapes et de là les États-Unis. Ce fut la fin de ses aventures. Des débris de son patrimoine, il acheta au gouvernement



Comme il quittait le bal, la police entrait pour l'y arrêter.

de la Virginie une portion d'un vaste territoire confisqué aux Indiens Sioux et qu'il croyait propre à l'élevage. Il y établit une colonie d'émigrants bretons et vendéens, qu'il dirigeait lui-même. L'exploitation n'était encore qu'à ses débuts. Mais Roger se montrait fort satisfait des premiers résultats, et il me l'avait marqué dans une lettre récente. Les colons avaient bien maille à partir de temps à autre avec leurs voisins de la Prairie. Encore n'y avait-il eu jusqu'alors aucun engagement sérieux, et l'opinion

courante, tant à Wheeling qu'à Bellaire, était que les Sioux renonceraient sans délai à leurs revendications et s'en iraient camper plus loin, vers le Muskingum ou la rive méridionale de l'Erié.

La juste défiance que j'avais de moi-même et de la fermeté de mes résolutions me fit décider d'aller rejoindre mon frère. Je pensais qu'une fois en Amérique je n'aurais point la faiblesse de reprendre mes liens; je comptais sur les quatre ou cinq semaines de la traversée pour commencer ma guérison: ils ne firent qu'aiguiser mes regrets et j'étais à peine à New-York que je voulus me rembarquer pour la France. Malheureusement, le voilier que j'avais pris à l'aller ne repartait que dans la quinzaine. Il y avait bien tout près de là, à Sandy-Hook, un corsaire de Saint-Malo, qui achevait son armement et qui n'attendait qu'une marée de nuit pour sortir. Mais l'équipage était au complet et le plus que j'obtins du capitaine fut qu'il se chargerait d'une lettre pour ma maîtresse. Je lui mandais ma folle odyssée et je la conjurais de me pardonner. J'espérais qu'elle aurait le cœur de le faire et, pour hâter encore l'instant de notre réunion, je la priais de venir à mes devants jusqu'au port du Havre. Enfin le capitaine de notre vaisseau marchand m'avertit qu'il était prêt à lever l'ancre. Les vents étaient bons et, si la chance nous favorisait, nous pouvions être au Havre dans un délai assez court. La traversée fut telle que nous la souhaitions. Il ne se trouva aucun Anglais sur notre route ni à l'entrée du port. J'étais sur le pont du navire; je dévorais l'horizon; je pressais de mes soupirs et de mes vœux l'heure où je découvrirais enfin les falaises de la Hève, Ingouville et le blanc triangle du fleuve. Bientôt la terre apparut; les jetées se rapprochèrent. Je ne les perdais pas des yeux; je cherchais dans la foule qui couvrait le rivage une figure chère entre toutes et si ardemment désirée. Je ne reconnus point celle que je souhaitais. Et quand notre vaisseau atterrit, quand je posai moi-même le pied sur le quai du débarcadère, il me fallut quitter tout espoir : mon amie n'était pas là, et je compris que je ne la verrais plus.

Je ne l'ai plus revue. A Paris, on me dit qu'elle avait congédié ses gens, vendu son hôtel et qu'elle était disparue sans laisser d'adresse. Je l'ai cherchée partout; je n'ai jamais su si elle était morte ou si elle s'était condamnée à quelque retraite de longueur; mais sa mobilité excessive n'était point d'une sorte à s'accommo-

der de ce dernier parti. C'est le hasard, peut-être, qui a disposé les choses pour que nous ne nous revoyions plus, et il est vrai



J'étais sur le pont du navire; je dévorais l'horizon.

que je n'arrêtai mes recherches qu'après avoir épuisé tous les moyens de la retrouver.

Que vous dirai-je, monsieur? Je pleurai longtemps celle que j'avais mis tous mes efforts à perdre. Telle est cependant, la vanité des sentiments que nous formons qu'une manière de consolation se mêlait peu à peu à ma peine de songer que c'était moi qui l'avais voulu et que c'était là le sort que je m'étais préparé. « Il le fallait, répétais-je, il le fallait. Si les choses s'étaient présentées autrement et que vous eussiez ensemble repris la vie commune, il fût venu un moment où, cette existence intolérable, tu l'eusses dénouée par quelque coup funeste, en voyant que la fuite ne réussissait pas à la trancher. Remercie Dieu, qui t'a ainsi épargné une fin plus triste et puisque ce misérable attachement devait avoir une fin. »

Ces idées et d'autres que j'agitais dans la solitude où je m'étais réfugié, à Kerlavoz, dans la plus sauvage partie de la Bretagne, m'amenèrent peu à peu à regarder l'avenir d'un œil si différend dont on le voit parmi le monde. Je pensai que le remâchement du passé ne ferait qu'entretenir mes regrets; qu'un foyer, des devoirs, m'aideraient davantage vers l'oubli; que le cœur n'y avait point à faire nécessairement et qu'il y suffisait d'une vague conjonction de sympathies. Je n'avais plus qu'à découvrir quelque jeune fille du monde auquel j'appartenais, bien née, sans fortune et d'une âme assez peu romanesque enfin pour concevoir le mariage à la façon dont je voulais l'entendre. Il me parut que Mlle du Créhu remplissait quelques-unes de ces conditions et, quoiqu'elle eût une manière de beauté touchante qui n'était point nécessaire ici, l'âge qu'elle avait atteint me fit passer condamnation sur ce point, et je l'épousai.

Les choses succédèrent comme je l'avais souhaité. Mlle du Créhu ne montra ni empressement ni fausse honte à m'accorder sa main. De mon côté, je m'attachai, pendant les jours qui précédèrent notre mariage, et pour l'éclairer, autant qu'il était décent, sur les conditions où il se faisait, à ne point affecter un amour que je ne ressentais aucunement. Mlle du Créhu s'en rendit parfaitement compte et, loin de m'en tenir rigueur, il me sembla qu'elle m'en était plutôt reconnaissante. Elle s'attendait à demeurer fille et à finir sa vie près du capitaine du Créhu, son frère. En lui offrant une fortune et un nom, j'allais au delà de ses espérances, et, comme c'était une personne excessivement simple et fort délicate à la fois, elle eut la bonté de m'en confesser son obligation.

Cependant le mariage ne laissa pas d'amener quelques chan-

gements à nos rapports. Peu soucieux de renouer avec un passé dont je fuyais jusqu'au moindre vestige, j'avais aisément décidé Adélaïde à se fixer à R..., une des villes les plus importantes de la province et où je comptais quelques parents éloignés, parmi lesquels M. de Lorges, premier président de Cour. Nous passions l'année, partie à R..., partie dans mes chasses du bas pays. La vie à R..., sans rouler dans un cercle bien étendu, n'est point dépourvue d'un certain mélange. R... est restée, à travers tous les régimes, une cité parlementaire, et le ton y est plus qu'ailleurs, de bonne compagnie, mesuré et grave sans solennité. Des trois tribunaux qui y siégeaient en permanence pendant la Révolution, un seul avait survécu, la Cour criminelle, transformée en Cour d'appel par le Premier Consul qui y avait maintenu l'ancien président Bouassier. Mais ce Bouassier mourut presque aussitôt, et il est vrai que les remords le tenaient à la gorge depuis qu'il avait envoyé à la guillotine les deux demoiselles de Renac dont il était l'obligé et qui n'avaient commis d'autre forfait que de recevoir chez elles un prêtre insermenté. Son teint jaune, sa voix caverneuse et les soupirs continuels dont il coupait ses discours faisaient paraître le misérable état de son cœur. Un jour qu'il allait faire sa promenade sur la Motte-à-Madame, comme il passait devant l'hôtel Renac, il s'entendit appeler par son nom : Bouassier! Il se retourna, et, ne voyant personne, il crut s'être trompé; mais, à quelques pas de là, le même appel se fit entendre : Bouassier! et, non plus que la première fois, il ne put distinguer d'où il venait. Une sueur glacée l'enveloppa ; il voulut courir, il buta contre le pavé et, pour la troisième fois, le même appel de Bouassier retentit tout près de lui. Le malheureux n'y put résister. Il avait cru reconnaître la voix d'une des demoiselles de Renac. Rentré chez lui, il s'alita et mourut dans la semaine qui suivit. L'empereur lui donna pour successeur M. de Lorges dont les sentiments et la naissance lui étaient pareillement agréables. D'une vieille famille de robe, M. de Lorges avait heureusement échappé à la Terreur et, plus tard, s'était rallié au nouveau gouvernement qui en avait fait un des assesseurs de Bouassier à la Cour d'appel. Devenu président, M. de Lorges redonna quelque ton à la société et, par sa souplesse, un caractère insinuant et conciliant tout ensemble, un grand art des nuances et des concessions, il se fit accepter de l'ancienne noblesse sans trop se nuire dans l'esprit de la nou-

velle. Mme de Lorges y aidait, il est vrai, dans une forte mesure, et son salon était le seul de toute la province où l'on était sûr de trouver, avec les manières de la bonne compagnie, les plaisirs et les entretiens les plus variés. Il me parut que cette vie de R..., ainsi entremêlée d'enjouement et de sérieux, convenait à ma femme et que, tout en se gardant d'une ardeur déplacée, Adélaïde apportait à ses relations mondaines un sentiment de plaisir assez marqué.

Je ne m'en plaignis pas d'abord, car l'estime véritable et la solide amitié que j'avais conçues pour elle du premier jour n'avaient fait que se fortifier à l'usage. J'observais aussi qu'à mesure que notre vie commune s'asseyait et se réglait et qu'il apparaissait que l'établissement en était définitif, le caractère un peu hésitant et timide d'Adélaïde gagnait en assurance. Non point qu'elle y eût laissé de sa délicatesse et qu'elle se montrât autre que douce et réservée envers moi ; mais dans ses rapports avec le monde, dans son intérieur même, il y avait comme le sentiment d'une sécurité longtemps cherchée et désirée, enfin trouvée quand on ne l'espérait plus. Et ce sentiment, si rare et gâté d'inquiétude dans les âmes longtemps éprouvées, agissait chez elle de la façon la plus singulière : elle n'avait plus dans les yeux et le sourire cette langueur, cette sorte de désenchantement que j'y avais relevés d'abord ; un sang plus chaud, des formes plus harmonieuses, des traits aussi fins, mais auxquels la coloration et l'élasticité du tissu donnaient un moelleux incomparable, c'étaient les signes visibles de ce développement inattendu et dont on trouve quelques exemples dans les femmes de trente ans.

Encore que l'habitude d'une vie commune émousse l'observation, il est constant que les retours qu'il m'arrivait de faire sur le passé et qui me présentaient en Mlle du Créhu une personne si différente et presque méconnaissable auraient suffi à me prévenir du changement qui s'était fait chez elle, si l'attitude des étrangers, la nature et l'empressement de leurs hommages, le remous d'admiration que soulevait son entrée dans les salons ou son passage dans les lieux fréquentés de la foule m'avaient permis de garder la moindre hésitation sur le caractère d'un tel changement qui, plus il servait la beauté d'Adélaïde, plus il allait à l'opposé de mes intérêts.

Cette découverte (car c'en est une pour un mari) me causa, je l'avoue, un dépit assez fort. Non que j'eusse conçu de l'amour

pour Adélaïde ; mes sentiments, sur ce point, n'avaient pas varié avec le temps. Si j'étais jaloux d'elle, c'était à la façon des maris, qui n'est point celle des amants. Il n'est pas besoin d'aimer ce qu'on possède, il suffit qu'un autre le veuille posséder pour qu'on s'attache à sa possession : c'est toute la jalousie des maris. Mais je pense que je n'avais même point cette jalousie-là, et que l'estime où je tenais Adélaïde expliquait toute seule et fort bien qu'il me fût pénible de la lui ôter.

Sans doute aussi le regret causé par la perte d'un être cher s'était à la longue amorti en moi ; je me flattais que mes calculs étaient justes et que j'avais eu raison d'attendre du mariage un adoucissement à mes peines. Cependant, et sans que j'eusse encore osé me l'avouer à moi-même, une secrète amertume gâtait la tranquillité dont je paraissais jouir : quatre ans s'étaient passés sans que nous eussions eu d'enfants, et il y avait apparence que nous n'en aurions jamais. Il me semblait que tant que ce lien n'existerait pas entre nous, l'établissement que nous avions formé garderait quelque chose de précaire. Je me prenais à croire, par moments, que du succès des vœux que je faisais dépendait, sinon tout mon bonheur, du moins, pour une grande part, la sécurité de ma vie. Un enfant, tant d'affections, de soins, de craintes, d'espérances et de rêves déposés sur cette tête chère d'un petit être innocent et doux qui dort à poings fermés dans ses couches, c'est l'oubli assuré, me disais-je, la paix du cœur enfin reconquise, comme un autre sens qui s'ouvre en nous, et, par ce petit ange, le rapprochement insensible de l'époux et de l'épouse se touchant sur son berceau. Si vif que fût mon regret, je me gardai néanmoins d'en faire part à Mme de Langomen. Je sentais obscurément qu'elle en eût témoigné quelque surprise et qu'elle se fût de bonne foi étonnée de le partager. Aujourd'hui que j'y réfléchis, je pense qu'il en est ainsi chez beaucoup de femmes, que l'appétit de la maternité n'est ni si précoce ni si violent qu'on le suppose, qu'elle n'est un besoin que dans l'amour, qui y trouve sa vraie fin, et que la simple possession ne suffit point pour en éveiller le désir. Or, Adélaïde avait pour moi toutes les sortes de respect et d'estime qu'un mari peut souhaiter ; son affection était la plus raisonnable du monde, mais qu'il y avait loin de là au véritable amour ! Pouvais-je m'en plaindre, cependant, puisque c'était ce que j'avais cherché, et, ici encore, si les choses tournaient contre moi, ne me fallait-il point reconnaître que je les

avais menées délibérément où elles en étaient venues ? Il y avait toujours une certaine réserve dans mes rapports avec Adélaïde, cette sorte de froideur polie qui, dans les unions comme la nôtre, se révèle au parfait désintéressement des deux associés pour les menues aventures de leur vie privée. Mais, après tout, comme cette attitude n'était point nouvelle, qu'avant comme après le mariage je m'étais tenu dans la même réserve, qui, à mon âge, pouvait sembler de la discrétion, qu'enfin je n'avais jamais donné lieu à Mme de Langomen de suspecter les sentiments d'estime que je lui portais, il n'est point étonnant qu'elle ne conçut aucune surprise et que l'habitude même où elle était de considérer d'abord en moi le protecteur et l'ami lui fût une raison de s'assurer davantage de la persistance de mes sentiments.

Adélaïde était, je l'ai dit, la plus simple personne du monde. D'une sensibilité excessive, elle ne s'élevait point contre les choses, ne les raisonnait point et les subissait naïvement. Jeune fille, rien n'eût découvert, sans sa langueur, l'abandon où on la laissait et qu'elle acceptait avec docilité. Le mariage l'avait ravivée et comme épanouie, mais sans qu'elle y eût fait le moindre effort. Elle avait aujourd'hui trente ans. La simplicité de son âme, l'absence de toute idée étrangère ou supérieure à celles qui avaient jusqu'alors conduit sa vie, se précisaient aux lignes de sa beauté douce et reposée, en harmonie soutenue avec le cadre où elle apparaissait.

C'était de quoi, sans doute, me rassurer pleinement sur le présent ; aussi mon dépit provenait-il moins des craintes que j'aurais pu concevoir sur la fidélité d'Adélaïde que des ennuis sans fin que je prévoyais pour elle et pour moi de la fâcheuse situation qui allait lui être faite dans le monde, du jour qu'elle y passerait au rang de beauté à la mode. J'avais rêvé, en me mariant, à ma femme et à moi, une situation plus discrète, plus effacée et plus libre. Je me doutais si peu de la métamorphose qui se ferait en Adélaïde, que je n'avais pas hésité à lui ouvrir le monde et à l'y encourager. Pouvais-je exiger maintenant qu'elle y renonçât et quand elle s'y était créé des habitudes que la vie intime, telle que je l'avais établie entre nous, n'aurait su par quoi remplacer ? Dans une conjoncture si délicate, il me parut que le parti le plus sage était de m'en remettre aux événements du soin qui m'occupait ; ils s'en acquittèrent avec une rapidité et une énergie dont je demeure encore effrayé.

Nous avions rejoint, depuis quelques jours, notre hôtel de R... et repris nos relations accoutumées. L'hiver était venu, et le troisième bal de la saison devait s'ouvrir chez notre parente, la présidente de Lorges. Rien ne distingua les jours qui précédèrent ; au bal même, je n'eus à reprendre quoi que ce fût à l'attitude naturellement si digne et réservée d'Adélaïde. Cependant, je la perdis de vue le temps d'une partie que je m'étais laissé aller à tenir à la table du président. Quand je la retrouvai à la fin du bal, il me parut bien qu'il y avait à son attitude quelque gêne et comme une surprise douloureuse. Mais ce fut seulement dans la voiture qui nous ramenait que je saisis les véritables symptômes d'un état qui me parut d'abord exclusivement maladif et dont je ne laissai pas de lui marquer mon inquiétude. Les bras d'Adélaïde étaient glacés ; elle pâlissait et elle rougissait tour à tour ; ses yeux avaient je ne sais quoi d'égaré et elle était agitée par instants de grands frissons.

— De grâce, lui dis-je, Adélaïde, parlez. Qu'y a-t-il ? Vous souffrez, mon amie ?

Je ne me souviens plus de la réponse qu'elle me fit ; mais la vivacité qui s'y décelait me frappa sur le coup. Elle s'en rendit certainement compte elle-même, car, presque aussitôt, elle ajouta d'un ton différent :

— Ce n'est rien. J'ai pris froid en sortant. Cela sera passé demain.

Je crus d'abord qu'elle disait vrai et je fis signe au cocher de pousser ses chevaux. Nous arrivâmes bientôt à l'hôtel. Je donnai la main à Adélaïde pour l'aider à monter à sa chambre. Il me parut qu'elle la prit avec hésitation et comme à regret. Puis, sur sa prière, je l'abandonnai à ses femmes et je rentrai dans mon appartement.

J'avais recommandé qu'on m'éveillât s'il survenait quelque complication dans l'état de la malade ; mais la nuit se passa sans encombre et le lendemain, quand je me présentai pour demander de ses nouvelles, je la trouvai dans sa robe fleur-de-pêcher, parfaitement remise, et qui lisait. Elle se leva pour me recevoir, m'accueillit avec sa bonne grâce accoutumée, et rien n'eût trahi le désordre où elle était tombée la veille, si la pâleur inaccoutumée de son visage n'avait persisté.

Comment mes soupçons reprirent-ils, quand rien de plus que ce que je raconte ne vint s'ajouter pour les confirmer en quelque

façon ? C'est ce que je ne saurais dire. Peut-être l'obligation où je fus amené le jour même, par un événement tout à fait imprévu, de me rendre aux États-Unis près du comte de Langomen, mon frère, en me contraignant d'abandonner Adélaïde au moment où ma présence eût semblé le plus nécessaire, me donna-t-elle le pressentiment du danger qui la menaçait. Je venais, en effet, de recevoir une longue dépêche de Wheeling, me mandant que le malheureux Roger, grièvement blessé dans une rencontre avec les Indiens, me conjurait de le venir assister dans ses dernières dispositions. Les jours étaient comptés ; je devais faire en sorte d'arriver à New-York par le prochain navire. Ma détermination fut prise aussitôt : je partirais. Mais partirais-je seul ? Emmènerais-je Adélaïde ? Quand la destinée me tendait un moyen si naturel et si commode de la soustraire à ce danger mystérieux dont je sentais obscurément la menace, irais-je le négliger de propos délibéré ? Mais ne m'abusais-je point aussi, et ce danger existait-il vraiment ailleurs que dans mon cerveau ? Si la sensibilité d'Adélaïde m'inquiétait par instants, ne savais-je pas que cette sensibilité n'avait d'effet que sur son esprit, qu'elle n'allait pas au delà, qu'il fallait bien craindre de l'éveiller sur quelque autre point et que, cette crainte même écartée, il est de ces âmes que le soupçon d'une mauvaise pensée ne saurait toucher sans meurtrir leur pulpe délicate ? Ces idées, si contradictoires, luttaient en moi et je ne pouvais décider celles qui l'emporteraient, ou plutôt, en triomphant tour à tour les unes des autres, elles se détruisaient et me laissaient plus incertain qu'avant.

A bout d'arguments, je résolus, pour trancher au court, de m'ouvrir le plus discrètement possible à ma parente, la présidente de Lorges, dont il m'avait été donné d'apprécier en diverses rencontres le jugement plein de droiture. Mme de Lorges n'était ni jeune, ni jolie et, quoiqu'elle eût une fortune ordinaire, elle n'en était pas moins considérable à tous ceux qui la pratiquaient. C'était par une finesse enjouée sans persiflage, une grande sincérité et mille sortes de bons offices qu'elle était toujours prête à rendre et qui engageaient la reconnaissance de ses amis. Elle fut d'avis qu'Adélaïde devait demeurer à R...

La longueur et les dangers d'un pareil voyage, l'hiver qui était venu, le sujet même, si douloureux, qui m'appelait près de mon frère, lui furent autant de raisons pour appuyer le parti qu'elle me proposait.

— Laissez-nous Adélaïde, me dit-elle, et partez en paix. Vous savez comme moi qu'il n'est point de personne plus sage. Si cette assurance ne vous suffit pas, ajouta-t-elle en souriant, eh bien! comptez que je la surveillerai. C'est un peu mon droit de parente et plus encore de vieille femme (Mme de Lorges exagérait à plaisir : elle avait, en réalité, quelque quarante ans). Adélaïde



Je résolus d'en parler à ma parente.

ne s'en froissera aucunement, d'autant que, comme elle n'aura rien à me cacher, je n'aurai vraisemblablement rien à vous dénoncer.

— Vous avez raison, lui dis-je, et je vous remercie.

Cependant, comme il me demeurait un doute dans l'esprit, je voulus l'éclaircir sur-le-champ et je demandai à Mme de Lorges si elle n'avait rien remarqué de singulier, à son dernier bal, dans la conduite d'Adélaïde.

— Que voulez-vous dire? me répondit-elle. Adélaïde se trouvait

près de moi pendant la plus grande partie du bal. Elle a dansé comme d'habitude, mais avec une extrême modération et sans plus cacorder, je pense, à l'un qu'à l'autre de mes invités. Je n'ai remarqué aucune bizarrerie en elle, ni trouble, ni altération.

— Cependant, lui dis-je, quand je l'ai rejointe pour partir, elle était toute frémissante et j'ai eu peur un moment qu'elle ne se trouvât mal.

— Je n'étais point là en ce moment, répondit Mme de Lorges, et ne saurais ainsi vous répondre. Vous vous souvenez qu'il m'était tombé à l'improviste et, comme le bal allait son plein, deux amis sur lesquels je ne comptais guère, l'ex-prince médiatisé de Val... et le chevalier d'Armont, son parent. La berline qui les amenait de Paris avait eu un retard de je ne sais combien d'heures. Vous ne connaissez ni le prince, ni M. d'Armont. Ils ne sont point, non plus, de mes intimes. Tout ce que je sais du prince, vous le savez comme moi, est qu'il habitait Florence depuis l'annexion de ses États, quand l'empereur, à qui l'on avait donné l'éveil sur le salon qu'y tenait la princesse, les manda tous deux à Paris et leur fit entendre qu'étant un obstacle à ses projets de fusion entre les Toscans et nous il verrait d'un bon œil qu'ils demeurassent en France et en société de Français. La princesse, jeune, fort vive et intrigante, n'a pu supporter cet exil déguisé; elle est morte il y a quelques années, et l'empereur, qui sait quel profond politique est le prince, n'a plus fait d'effort pour le retenir à Paris. Il voyage une grande partie de l'année avec M. d'Armont. Je les ai rencontrés aux eaux l'automne dernier, et, en manière de gageure, nous avons fait le pari, moi qu'ils ne viendraient point à mon bal, eux qu'ils y viendraient ensemble, coûte que coûte et à quelque endroit du monde chrétien que leur arrivât l'invitation. Ils ont tenu parole, et comme ils avaient poussé l'intrigue jusqu'à refuser qu'on les annonçât, il s'est trouvé que j'ai dû quitter la danse quelques instants pour aller tirer le masque à ces beaux ténébreux.

— Je n'ai, en effet, jamais rencontré le prince ni M. d'Armont, répliquai-je. J'ai entendu parler du prince. Il n'est plus de la première jeunesse, si je ne me trompe, mais sa galanterie est célèbre, tant elle s'applique à lui survivre, et je ne m'étonne point qu'il se soit piqué d'honneur en cette occasion. Quant à M. d'Armont, il m'est tout à fait étranger.

— Je le connais moins aussi, me dit Mme de Lorges. Je sais

seulement qu'il est parent du prince, que ses terres sont quelque part vers la Meurthe, près de N..., je crois, et qu'il voyage pendant la plus grande partie de l'année. C'est, du reste, tout l'opposé du prince pour le caractère et la physionomie. Il est jeune encore, d'une figure un peu sombre, mais assurément fort belle, et d'une âme que je croirais plutôt mélancolique. Il a tenu le pari du prince et parce qu'ils se trouvaient en ce moment ensemble, mais je doute que seul il y eût jamais songé... Mais voyez! s'écria tout à coup M[me] de Lorges, en s'interrompant au milieu du portrait qu'elle me faisait de ses deux amis, voilà que nous parlons du prince et de M. d'Armont, comme s'ils avaient quelque chose à démêler dans ce que nous disions d'Adélaïde. C'est bizarre, au moins.

— Qui sait? ne pus-je m'empêcher de répondre.

— Oh! pour le coup, c'est de l'insanité, dit M[me] de Lorges. Le prince ne danse plus, et M. d'Armont n'a peut-être pas fait deux tours de valse durant tout le reste du bal. En tout cas, s'il a vu Adélaïde et s'il lui a parlé, ce que je ne sais point, soyez sûr qu'il n'a point dansé avec elle. Ainsi...

— Décidément, vous avez mille fois raison, dis-je à M[me] de Lorges. Je suis fou.

— Non point, me dit-elle en riant, vous êtes jaloux tout uniment. Prenez garde, c'est dangereux.

— Ah! que vous me connaissez mal! lui dis-je.

Mais comme je ne voulais point qu'elle entrât dans le secret des sentiments qui m'avaient fait agir et qui me dominaient encore, je ne poussai pas plus loin ma défense et la laissai persuadée que je me conduisais seulement en mari jaloux.

— D'ailleurs, dis-je moitié riant moi-même, qu'ai-je à craindre de M. d'Armont pendant mon absence? Il n'habite point R... et il a dû, je suppose, reprendre avec son inséparable la diligence de Paris.

— Je le suppose aussi, me dit M[me] de Lorges. Pourtant, je n'en suis point assurée. Vous l'avouerai-je? J'étais toute possédée du prince et n'ai prêté qu'une assez faible attention à ce terrible M. d'Armont.

Notre conversation en resta là, et je pris congé de M[me] de Lorges, me reprochant mes soupçons et y démêlant un léger ridicule que cette charmante femme m'avait fait toucher sans appuyer. J'étais bien résolu désormais à partir seul et à laisser Adélaïde à R... Je me décidai même à montrer la plus entière

confiance et à lui parler de mon départ comme d'une absence ordinaire.

C'est dans ces dispositions que je me fis annoncer chez elle. Elle me reçut aussitôt. Elle me parut toujours un peu pâle et plus nerveuse qu'elle ne m'avait semblé au matin. Je lui demandai si elle se sentait de nouveau souffrante ; elle m'assura que non, qu'elle avait eu la veille une sorte d'éblouissement et comme un choc prolongé au cœur, qu'elle ne savait trop à quoi rapporter ce malaise, au froid, à la chaleur, à la fatigue, peut-être, mais qu'il n'en restait plus trace chez elle qu'une grande fièvre de tête qui disparaîtrait après un ou deux jours de repos.

Je ne sais pourquoi, mais ce mot de cœur, dont s'était servi Adélaïde et qu'elle entendait évidemment au physique, me parut en la circonstance malsonnant au possible, et, quittant la réserve que je m'étais commandée, je la suppliai tout à coup de se montrer franche, comme d'habitude, avec moi, de se rappeler que je n'avais d'autre souci que son bonheur et qu'il dépendait de la réponse qu'elle m'allait faire que je pusse la garantir contre un danger qu'elle ne distinguait peut-être pas encore et que mon expérience et aussi quelque secret instinct de mari me faisaient pressentir.

— Je ne vous ai pas tout dit, ajoutai-je. Je suis obligé de partir. Voici une lettre que j'ai reçue ce matin de Wheeling. Roger, gravement blessé dans une rencontre avec les Indiens, m'appelle auprès de lui. Vous allez rester seule ; je ne puis, dans votre état, vous imposer les soucis d'un pareil voyage. Je vous en supplie, parlez, ne me cachez rien.

Adélaïde m'écoutait avec un étonnement douloureux. Quand j'eus fini de parler, elle se leva, fit quelques pas dans la chambre, sans rien dire, mais sa main posée sur son cœur en comprimait mal le tumulte. Je l'observais et la voyais tout enfiévrée à se ressaisir. Elle vint enfin à moi et me dit d'une voix saccadée :

— Non, non, je ne vous cache rien, je ne veux rien vous cacher. Je ne sais pas au juste ce qui s'est passé hier ; je ne peux pas m'en rendre bien compte moi-même...

— Vous parliez d'une secousse au cœur, lui dis-je.

— Au cœur, répéta-t-elle, au cœur... Vous avez peut-être raison ; c'est au cœur, en effet, que cela a dû frapper.

Elle se tut. J'attendais qu'elle s'expliquât et je le redoutais en même temps. Sans que j'en comprisse la raison, le nom du prince

de Val... et celui de M. d'Armont me brûlaient la bouche. Vingt fois je fus sur le point de les prononcer; vingt fois je m'arrêtai. Était-ce la lumière que j'allais porter dans cette pauvre âme tâtonnante et obscure? Ne devais-je point m'inquiéter plutôt de l'espèce d'innocence qui paraissait à ses réponses? Si durement



Adélaïde s'était affaissée dans un fauteuil.

froissée déjà par les soupçons dont je la pressais, que deviendrait-elle, quand une fois j'aurais fait tomber tous les voiles et forcé sa pudeur de se découvrir?

Adélaïde s'était affaissée dans un fauteuil, le coude sur un guéridon et soutenant sa belle tête pâle où l'agitation de son âme courait en ondes rapides.

— Pourquoi m'avez-vous fait part de vos doutes? me dit-elle J'en avais eu aussi. Mais la réflexion les avait chassés et c'est que l'honnêteté ne me permettait point de croire qu'il y eût une autre cause à ce malaise singulier que celle que je vous avais dite d'abord.

— Et maintenant? m'écriai-je en lui serrant la main.

Elle frémit et regardant devant elle :

— Maintenant? répéta-t-elle.

— Oui, lui dis-je, maintenant, que croyez-vous que ce fût?

Elle hésita longtemps, fit un grand effort de réflexion, puis, secouant son visage couvert de larmes :

— Épargnez-moi, monsieur, répondit-elle. Je ne sais plus ce qui s'est passé et je ne veux pas le savoir.

Nous nous tûmes tous les deux, sans que je puisse dire combien de temps dura ce silence où tant de pensées amères se heurtaient en nous.

Je me levai enfin, mon dessein arrêté, et, d'une voix que j'essayai d'affermir, je dis à Adélaïde :

— Je partirai seul, cependant. Vous resterez à R... Un voyage comme celui qu'il me faut entreprendre et les tristes circonstances qui l'amènent pourraient ébranler votre santé. J'ai confiance en vous, mon amie. C'est vous sans doute qui avez raison et je me reproche d'avoir jeté cette ombre dans votre âme. Pardonnez-moi. Je vous laisse d'ailleurs à notre parente, Mme de Lorges. Vous l'aimez comme moi et vous savez qu'il n'y a point de guide plus sûr, de conscience plus éprouvée et plus probe. S'il vous arrivait de sentir quelque hésitation, allez à elle et parlez-lui avec la franchise à laquelle vous m'avez accoutumé. Ce qu'elle vous dira de faire sera juste et bon. Écoutez-la.

Ch. Le Goffic.

(A suivre).

UN LIVRE UNIQUE

L'AFFAIRE CLÉMENCEAU[1]

PEINTE ET ILLUSTRÉE



Ida prenant la pose.
Dessin de MEISSONIER.

M. Alexandre Dumas fils vit, un matin, entrer dans son cabinet de travail un amateur de beaux livres qui avait eu l'idée de peindre et de dessiner en marge de l'*Affaire Clémenceau*, tiré sur papier de Hollande, les principales scènes et les types originaux du roman. Cet amateur était à la fois un bibliophile et un curieux. Il se composait ainsi lui-même — et pour lui-même — un livre unique dont il offrait, avant de le faire relier en maroquin plein pour sa propre bibliothèque, la primeur à l'auteur de l'ouvrage, en lui demandant un autographe. Ce fut pourtant cette visite et l'entreprise de cet inconnu qui donnèrent à M. Dumas l'idée de rassembler à son tour, sur un même exemplaire de son livre, une certaine quantité de dessins, d'aquarelles, de sépias, de gouaches, de

(1) Le livre moderne qui a été vendu certainement le plus cher, ne saurait manquer d'être décrit dans *La Lecture*.

C'est à M. Jules Claretie que nous devons une notice sur ce livre qui est lui-même d'une actualité toute particulière, puisqu'il a passé tout récemment en vente publique.

L'*Affaire Clémenceau*, à la vente qui a suivi la mort d'Alexandre Dumas fils, a dépassé le prix de 23 000 francs, et a été adjugée à un des gendres de l'écrivain, M. d'Hauterive.

Tous les dessins illustrant cette Notice sont reproduits d'après cet exemplaire unique.

coups de crayon et de coups de pinceau, de manière à former une sorte de Musée spécial, en raccourci, un *Salon* en petit format, une rareté artistique et bibliographique qui tînt du livre et de l'album, et groupât, s'exerçant à l'envi sur un même sujet, la plupart des artistes de ce temps, les plus distingués, les plus illustres et les plus rares.

La première édition, aujourd'hui introuvable, de l'*Affaire Clémenceau*, avait eu un tirage spécial de cent exemplaires sur papier de Hollande. M. Dumas prit le n° 10 de ces exemplaires de choix, et, envoyant ou portant tour à tour chaque feuillet détaché à quelqu'un de ses amis, il réunit, avec les années, un nombre considérable d'œuvres d'art sur ce livre.

L'exemplaire de l'*Affaire Clémenceau* de M. Alexandre Dumas fils est célèbre dans les ateliers. C'est un honneur pour les artistes d'avoir signé quelque invention charmante en marge d'une page du maître écrivain. Ce beau roman qui parut au mois de juillet 1866 en pleine guerre austro-prussienne, et qui fit du bruit, même dans le retentissement du canon de Sadowa, n'avait pas besoin, pour durer, de l'enrichissement de ces petites merveilles artistiques ; mais il est bien certain qu'un tel livre, admirablement commenté, orné, caressé ainsi par tant de mains célèbres, aura un jour, et a dès aujourd'hui une valeur considérable, inappréciable. C'est une œuvre magistrale illustrée par des maîtres.

M. Dumas avait eu déjà un de ses ouvrages, la *Dame aux Camélias*, interprété par Gavarni d'abord, puis par M. Eugène Lami, dans une suite d'aquarelles tout à fait supérieures. M. Henri Didier possédait un *Musset* unique, avec des aquarelles de Lami intercalées dans les volumes de la grande édition Charpentier. En ce genre de l'illustration directe, — j'entends du livre orné de la sorte par des artistes à la façon des missels, — on cite également un exemplaire du volume de M. Paul de Saint-Victor, *Hommes et Dieux*, dont un feuillet entre autres, le chapitre relatif à *Gil Blas*, a figuré à la première Exposition des aquarellistes, avec un lumineux encadrement de M. Louis Leloir : des bandits espagnols attendant, l'escopette au poing, un voyageur qui passe. M. de Saint-Victor possède aussi, sur beau papier, un exemplaire analogue de la *Légende des Siècles*, de Victor Hugo, avec les dessins de Jean-Paul Laurens, de Chifflart et de Victor Hugo lui-même. Ce sont là, encore un coup, des livres

uniques, à faire pâlir d'envie tous les bibliophiles à la fois.

Mais le plus précieux, le plus riche en ornements de toutes



Frontispice du livre. — Dessin de G. BOULANGER.

sortes, le plus complet et le plus varié sans doute est ce prestigieux exemplaire de l'*Affaire Clémenceau*, ces 353 pages dont

presque toutes contiennent un ornement et qui sont comme un placer artistique où l'on n'aurait qu'à puiser pour en tirer des pépites d'or.

Ce fut M. Gustave Boulanger qui signa le premier dessin et orna tout d'abord sans doute la première page, le titre même du livre. Vint ensuite un homme de vrai talent, M. E. Guillaume, non pas le sculpteur, mais un peintre qui a exposé deux ou trois fois au Salon, puis qui, — riche d'ailleurs, — s'est retiré à la campagne et ne fait plus de la peinture que pour lui.

Marges et bas de pages, sépias ou aquarelles en forme de culs de-lampe, ornementation mordant sur le texte même, bleu cobalt ou vermillon s'étalant sur les lignes noires de l'imprimerie, voilà ce qui fait l'originalité de l'illustration d'un semblable livre. Les artistes amis se sont donné sur ces feuillets libre carrière, n'obéissant qu'à leur fantaisie, et, dans ces inventions rapides, hardiment jetées, ils sont arrivés plus d'une fois à montrer une note inattendue, à se dépasser, si je puis dire, eux-mêmes. Vivent les gens qui ne sentent plus le licol!

Cette façon de fondre le texte et l'*imagerie*, en quelque sorte, les artistes qui illustrèrent jadis le *Paul et Virginie* de Curmer, les Tony Johannot, les Isabey, les Français, les Meissonier, les Paul Huet, l'avaient déjà fort bien comprise, mariant avec soin leur art avec celui du conteur. « On parle d'une fleur, dit Théophile Gautier, à propos de cette édition ; la fleur grimpe aux jambages d'une M ou d'une N et s'épanouit subitement à côté de la description... La mer retentit dans le style sonore de Bernardin de Saint-Pierre : aussitôt une mer d'Eugène Isabey s'élance avec furie contre les récifs, écume, bouillonne et déborde sur les marges de la page. » C'est précisément ce qu'ont recommencé les *imagiers* de l'*Affaire Clémenceau*, dont plusieurs avaient collaboré d'ailleurs à l'édition demeurée fameuse de *Paul et Virginie;* mais ce qui fait le prix, la valeur extraordinaire de ce livre, c'est que M. Dumas possède les originaux des *illustrateurs*, et des originaux que nul graveur, nul éditeur, personne ne reproduira.

Ici, depuis le faux titre, orné d'un entourage de Le Poittevin, où le héros du livre apparaît derrière les barreaux de sa prison, jusqu'à la dernière page représentant les ossements d'Iza et de Clémenceau réunis dans une promiscuité funèbre au fond de la vallée de Josaphat, — le Temps passant dans une tragique envolée au-dessus des tombes ouvertes, — chaque chapitre, je me

trompe, chaque page, presque chaque alinéa est enrichi d'une interprétation artistique. M. Gustave Boulanger groupe, au début du livre, Clémenceau désespéré et Iza nue, les cheveux épars, dans la splendeur insolente de sa chair de fille, debout et le couteau au cœur, entre les deux seins, tandis qu'entre le père désolé et la femme coupable, l'enfant dort, innocent, dans son berceau. En manière de frontispice, la *Buveuse*, de Mazerolles, fine comme une statuette d'ivoire, fait face à cette première page du roman, où M. Édouard de Beaumont a mis un entourage si ingénieusement dramatique : la robe et la toque noires de l'avocat, le Code, les pieds du Christ et les poignets de la victime à demi broyés entre les mains d'un meurtrier invisible.



Dessin de BALLU.

Je le répète, à parcourir ce livre, il semble qu'on circule à travers un *Salon* en miniature, où presque tous les artistes éminents de ce temps-ci ont exposé, sans compter les morts, ce pauvre Victor Giraud, par exemple, dont on trouvera, ici reproduites, de saisissantes compositions marginales. Tournons les pages : voici cette mère travaillant sous la lampe, par M. F. Bonvin, un de ces *intérieurs* tranquilles, presque austères, où excelle ce maître, d'une intimité si profonde. Nous rencontrons bien des noms divers : Eugène Lavieille, Saintin, qui, en marge, avec deux aquarelles curieuses, montre un panorama de Paris et une rue de Boston ; l'excellent Cham, avec deux aquarelles spirituelles et

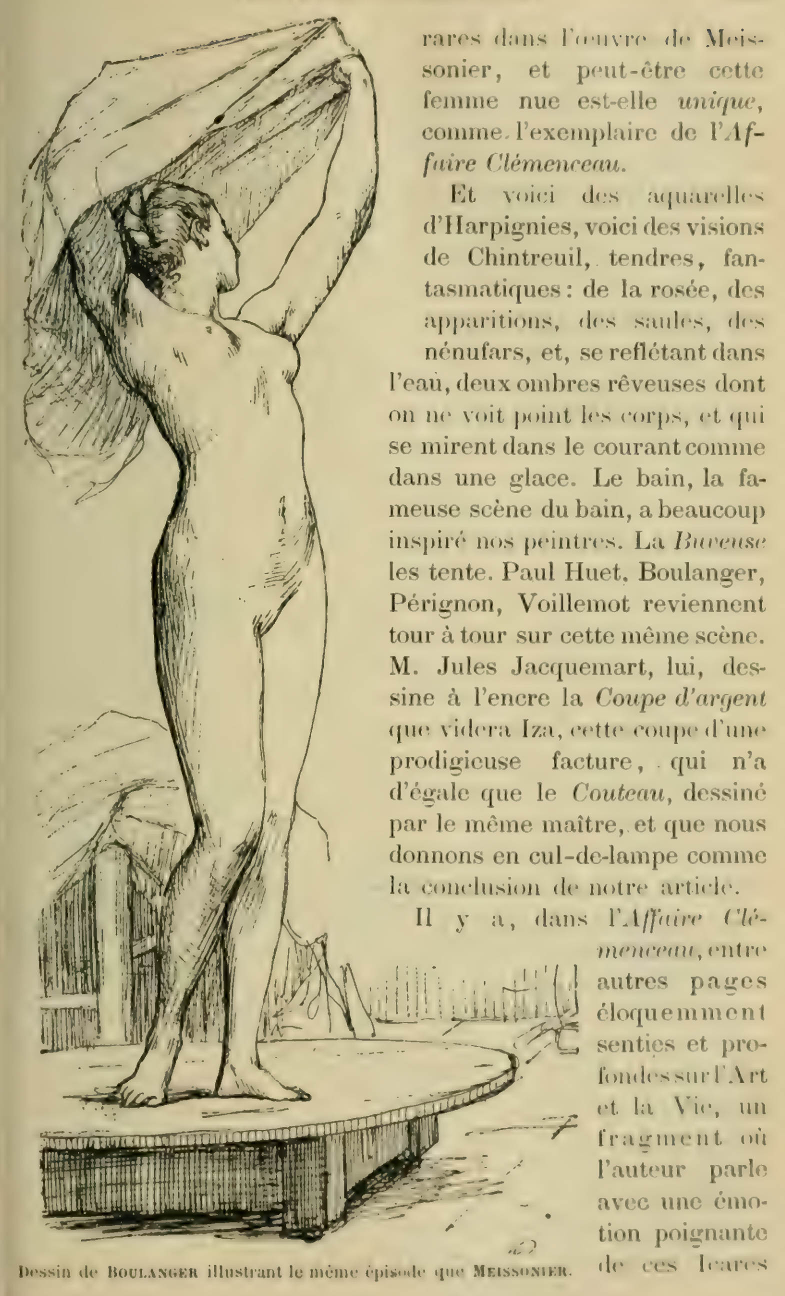
d'une beauté de coloris imprévue, une querelle d'écoliers et un fiacre jaune étonnant; Worms, *enlevant* à la plume une distribution de prix et l'habit brodé du comte d'Anglepierre; Bellel crayonnant un dîner, sous les grands arbres de Saint-Cloud, dans un petit restaurant; — puis encore et toujours, et çà et là, au hasard des pages, de naïfs encadrements de Schlosser; un modèle demi-nu, ôtant ses bas, de Charles Jacque; une étude de Meissonier, unique peut-être dans l'œuvre du maître, une femme nue, la tête renversée, les cheveux dénoués, d'une réalité criante, qui rappelle le naturalisme des primitifs allemands et qui fut exécutée dans l'atelier de Charles Marchal, lequel, entre parenthèses, n'a rien signé dans ce livre d'un homme qui fut son ami.

On se rappelle la page exquise où, pour la première fois, Clémenceau se trouve placé par M. Ritz, son maître, devant un modèle nu. On prétend que Dumas fils a songé à Pradier en dessinant cette figure de sculpteur. Mariette, le modèle, se déshabille sans façon devant le jeune homme, tout ému, presque frémissant.

« ..... Le plus simplement du monde, et comme si elle eût accompli une chose naturelle, cette fille dégrafa son corsage, déboutonna ses manches, fit couler sa robe le long de son corps, la ramassa et la déposa sur une chaise. Puis elle ôta son col qu'elle étala dessus avec soin, et, tirant le cordon de son jupon, elle se trouva en chemise, car elle n'avait pas de corset, bien entendu. Elle s'assit, et, plaçant sa jambe droite sur sa jambe gauche, elle délaça ses bottines, dans cette pose que Pradier a donnée à l'une de ses plus jolies statuettes; puis elle tira ses bas, et, laissant tomber sa chemise à terre, elle l'enjamba et, de son pied nu, la poussa derrière elle. Enfin, droite, rejetant légèrement sa tête en arrière et relevant de ses deux mains ses cheveux, qui tombaient sur ses épaules:

« — Comment faut-il me poser? » dit-elle.

C'est la « pose » choisie que Meissonier a précisément traduite et il avait tout d'abord *enlevé* à l'aquarelle cette même femme, ici dessinée seulement, d'un trait si ferme. Il la présentait nue, au moment où, d'après elle, Clémenceau faisait une *étude*, mais cette aquarelle (un chef-d'œuvre) était d'une dimension trop grande pour entrer dans la reliure du volume : elle est encadrée à part dans le cabinet de Dumas, et Meissonier l'a remplacée par le dessin que nous donnons, un peu réduit. Les *femmes* sont

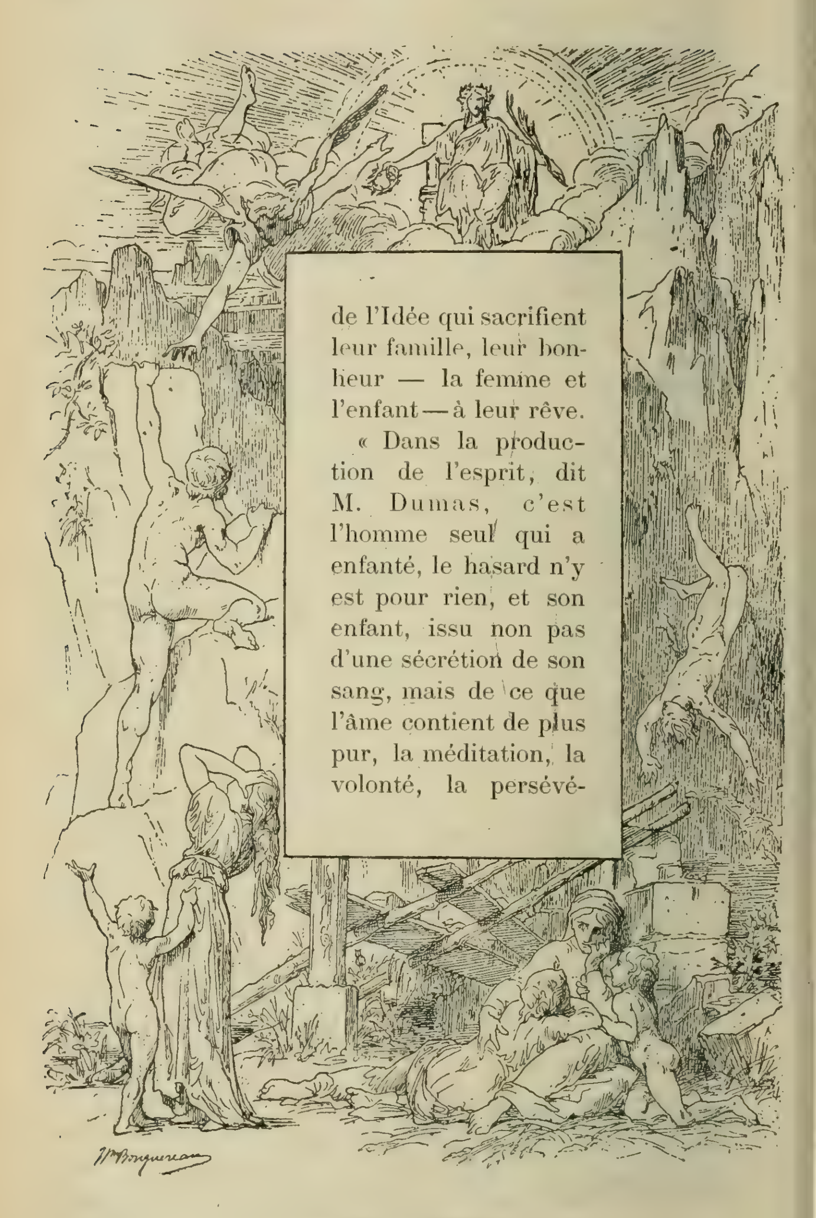


rares dans l'œuvre de Meissonier, et peut-être cette femme nue est-elle *unique*, comme l'exemplaire de l'*Affaire Clémenceau*.

Et voici des aquarelles d'Harpignies, voici des visions de Chintreuil, tendres, fantasmatiques : de la rosée, des apparitions, des saules, des nénufars, et, se reflétant dans l'eau, deux ombres rêveuses dont on ne voit point les corps, et qui se mirent dans le courant comme dans une glace. Le bain, la fameuse scène du bain, a beaucoup inspiré nos peintres. La *Buveuse* les tente. Paul Huet, Boulanger, Pérignon, Voillemot reviennent tour à tour sur cette même scène. M. Jules Jacquemart, lui, dessine à l'encre la *Coupe d'argent* que videra Iza, cette coupe d'une prodigieuse facture, qui n'a d'égale que le *Couteau*, dessiné par le même maître, et que nous donnons en cul-de-lampe comme la conclusion de notre article.

Il y a, dans l'*Affaire Clémenceau*, entre autres pages éloquemment senties et profondes sur l'Art et la Vie, un fragment où l'auteur parle avec une émotion poignante de ces leares

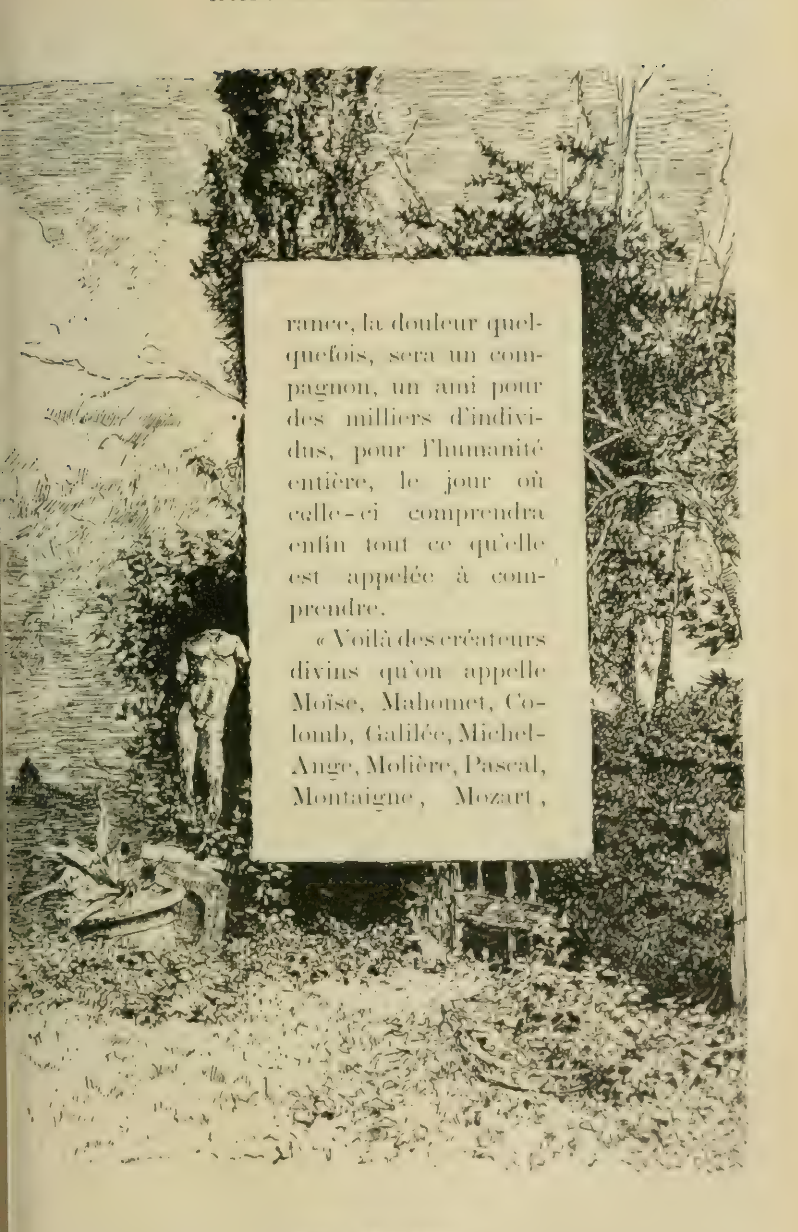
Dessin de BOULANGER illustrant le même épisode que MEISSONIER.



de l'Idée qui sacrifient leur famille, leur bonheur — la femme et l'enfant — à leur rêve.

« Dans la production de l'esprit, dit M. Dumas, c'est l'homme seul qui a enfanté, le hasard n'y est pour rien, et son enfant, issu non pas d'une sécrétion de son sang, mais de ce que l'âme contient de plus pur, la méditation, la volonté, la persévé-

Dessin de Bouguereau



rance, la douleur quelquefois, sera un compagnon, un ami pour des milliers d'individus, pour l'humanité entière, le jour où celle-ci comprendra enfin tout ce qu'elle est appelée à comprendre.

« Voilà des créateurs divins qu'on appelle Moïse, Mahomet, Colomb, Galilée, Michel-Ange, Molière, Pascal, Montaigne, Mozart,

Dessin de Fortuny.

Voltaire, Newton! Quelle émotion comparable à celle que leur cause l'enfantement par l'esprit peut apporter à ces hommes la mise au monde d'un petit être vagissant et mortel, que le dernier des portefaix engendre aussi bien qu'eux? Va-t-il se réduire à la famille, ce chercheur à qui le monde visible ne suffit pas? Va-t-il se concentrer dans l'adoration d'un atome, ce géant qui veut escalader le ciel, et déserter le royaume sans limite des idées pour le domaine étroit des sentiments? Non. Jésus lui-même a été forcé de choisir, et, pour prouver qu'il était Dieu, de n'être ni fils, ni époux, ni amant, ni père. Aussi a-t-il enfanté la plus grande idée connue! »

Cette page supérieure, M. W. Bouguereau l'a commentée dans un encadrement admirable, *Les Créateurs escaladant l'idéal escarpé*, dessin d'un symbolisme puissant, qui rappelle Overbeeck.

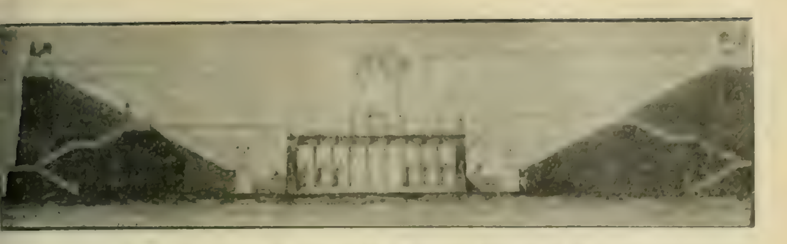
Jules CLARETIE.

(*A suivre.*)



Dessin de CHAUVEL.

Le Gérant : F. JUVEN. Paris.-Imp. PAUL DUPONT, 62.3.96.



Le Stade, d'après un dessin de M. Metaxa, architecte du Palais.

LES JEUX OLYMPIQUES



Un Gladiateur (Musée national de Rome).

La Grèce a convié le monde aux grandes fêtes qui viennent de s'achever, il y a quelques jours, pour la célébration à Olympie des « jeux » renouvelés de l'antique, première manifestation internationale de la Ligue de l'Éducation physique. Au congrès qui fut tenu à Paris, à la Sorbonne, en 1894, on décida que l'on instituerait des concours de jeux internationaux, tous les quatre ans, à l'imitation des grands jeux, qui réunissaient tous les cinq ans les champions du monde grec. Par déférence pour une si antique et glorieuse tradition, la Grèce fut le premier champ désigné pour la rencontre des modernes athlètes, car c'est aux jeunes gens qu'a été réservé le

nouveau stade d'Olympie. La France a obtenu la seconde célébration, qui coïncidera avec l'Exposition universelle de 1900.

Il nous a semblé intéressant, à cette occasion, de reconstituer pour nos lecteurs, par le texte et l'illustration, ces grandes cérémonies des jeux olympiques, qu'ont immortalisés les artistes de la Grèce, adorateurs de la beauté du corps humain ; de faire revivre ces nobles combats de l'adresse et de la force, dont nos récents Lendits, avec leurs nouveautés d'importations anglaises, ne sont que de chétives imitations. Nous ne pouvions mieux faire que d'emprunter la description de ces fêtes au magnifique ouvrage de MM. V. Laloux et Paul Monceaux : la *Restauration d'Olympie* (1).

En principe, c'est pour honorer Zeus, le Jupiter olympien, et ses hôtes divins, que les peuples grecs se donnaient rendez-vous dans la plaine d'Olympie. On venait adorer le maître de l'Altis, le dieu tout-puissant, roi des dieux souverains de l'Olympe. Là s'élève, en effet, la cité religieuse, le sanctuaire de la Grèce, le temple de Zeus ; avec son peuple de prêtres, de magistrats, de devins et de sacrificateurs ; là est gardé le riche trésor sur lequel veille jalousement le sénat olympique, le trésor des offrandes et des revenus de la Grèce. Là sont reçus les vœux, rendus les oracles officiels, les oracles sacrés. Toute la vie de ce coin du monde est concentrée dans les cérémonies multiples du culte et dans les fêtes, celles d'Héra entre autres, réservées aux femmes. Mais toutes les dévotions d'Olympie s'effacaient devant la grande cérémonie quinquennale, la fête de Zeus.

« Tous les cinq ans, l'approche de cette fête causait à Olympie une vive émotion qui gagnait bientôt toute l'Elide, puis tous les peuples grecs. Bien longtemps d'avance, on avait nommé les juges des futurs concours, qui, pendant des mois, étudiaient minutieusement tous les règlements des jeux et recueillaient les traditions. Déjà étaient arrivés la plupart des concurrents qui s'exercaient chaque jour dans les gymnases d'Elis et d'Olympie : on comparait les talents, on escomptait les chances de ses favoris.

(1) Librairie May et Motteroz.

Les ambassadeurs sacrés de Jupiter allaient de ville en ville porter la bonne nouvelle et inviter tous les membres de la grande famille hellénique depuis Marseille jusqu'en Egypte ou en Crimée. Bientôt arrivaient les pèlerins. Pendant quelques jours, dans les chemins de l'Altis, sous les portiques des temples, sur les talus du stade et de l'hippodrome, se poussaient des cohues vivantes. A Olympie se mêlaient, dans une étrange confusion, les dialectes et les costumes; on courait d'un temple à l'autre, d'un autel à l'autre.



Ruines du Temple de Zeus à Olympie.

Tout à coup, dans le recueillement d'un religieux silence, défilaient de saints cortèges; des prêtres rentraient dans un temple en chantant des hymnes; des familles chargées d'offrandes, les mains tremblantes de reconnaissance, venaient accomplir un vœu; les députés d'une ville, au nom de leurs concitoyens, offraient un sacrifice à Zeus; un orateur célèbre haranguait la foule sur les marches de l'opisthodome; la voix d'un héraut proclamait un traité solennel qui liait deux États; les magistrats s'avançaient lentement vers le souterrain du stade, suivis des concurrents pâles d'ambition. On s'arrêtait, on écoutait, puis on courait retenir sa place au pied du grand autel, aux portes du Bouleutérion ou du gymnase, au stade, à l'hippodrome; on ne voulait manquer ni un sacrifice, ni un cortège, ni une lutte, ni une course. Puis, dans une éclatante fanfare, couronnés de fleurs, les veines gonflées d'émotion, en cortège radieux, les vainqueurs

gagnaient le Prytanée. Seuls des gens graves, des politiciens, des philosophes s'isolaient au milieu des clameurs assourdissantes pour discuter les termes d'un traité, pour déterminer l'essence de la nature ou de Dieu. Mais, pendant ces grands jours de divin loisir, la foule se moquait de la philosophie, de la politique, de tous les problèmes insolubles. On ne vivait que pour de beaux spectacles, de belles statues, de belles courses, une belle lumière. On eût dit que la fête olympique concentrait pour quelque temps dans l'Altis toute la vitalité de la race hellénique.

Enfin, le long des voies sacrées, s'écoulaient la foule des pèlerins, l'âme satisfaite, avec une gaieté bruyante que voilaient par intervalles des pensées mélancoliques.

On songeait aux chers absents, cloués au sol natal, qui longtemps, au départ, vous avaient suivis des yeux. On songeait aussi qu'on retombait pour quatre ans dans les tristesses de la vie réelle; l'amertume du retour s'augmentait du souvenir des joies de la veille. Et du haut des collines qui bordent l'Alphée on promettait à Zeus de répondre toujours à son périodique appel.

Pour longtemps, le silence s'étendait sur la ville sainte. Pourtant, chaque jour de l'année, on y voyait circuler des ombres pieuses, des magistrats, des prêtres, des sacristains, des pèlerins isolés venus pour consulter l'oracle ou sacrifier sur un autel, tous gens recueillis et discrets, dont le pas glissait sur l'herbe. Pendant ces quatre années d'entr'acte, chaque dieu, chaque héros de l'Altis recevait régulièrement les honneurs auxquels il avait droit, s'enivrait du parfum qu'il aimait. Seuls, le monotone écho des prières et la psalmodie des hymnes troublaient la paix somnolente du sanctuaire.

Les processions, les sacrifices, les expositions d'art et les parades oratoires, voilà, dans l'imagination des Hellènes, les intermèdes de la fête olympique. Mais ce qu'on y venait contempler avant tout, c'étaient le concours hippique et les jeux du stade. Ces exercices occupaient en grande partie trois journées du pèlerinage. Pendant d'interminables heures, quarante ou cinquante mille personnes venues de tous les points du monde, et parmi elles tout ce que la race comptait de plus distingué par le talent ou la fortune, goûtaient une volupté divine à voir des

hommes se meurtrir à coups de poing et des chevaux lutter de vitesse. L'attrait de ce spectacle n'était point, comme aux courses de l'Europe moderne, dans l'émotion vulgaire des enjeux, dans le plaisir équivoque de confier son argent au caprice du hasard. Ce qui entraînait les Hellènes, c'était un besoin esthétique, confus chez les gens du peuple, très net pour les philosophes et les intelligences cultivées, le besoin d'admirer, dans l'épanouissement de leur beauté et l'emportement de leur audace, les deux rois de la



Les Pugilateurs (Musée de Latran).

nature, l'homme et le cheval. A ce plaisir se mêlait une inquiétude patriotique : dans ces arènes où se rencontraient tous les peuples grecs, chacun appelait de ses vœux impatients le triomphe de sa ville natale. Il va sans dire que les concurrents cédaient surtout à l'aiguillon de l'ambition personnelle ; ils voulaient faire applaudir leur force ou leur luxe ; mais ils savaient aussi que leur victoire illustrerait leur pays. Les succès olympiques, qui mettaient un individu hors de pair, comptaient même dans la vie des peuples. Aussi, dans l'organisation des jeux, rien n'était laissé au hasard. Bien longtemps à l'avance, on avait désigné les membres du jury, qui se préparaient scrupuleusement à leurs fonctions et présentaient toutes les garanties d'impartialité. Les concurrents avaient été soumis à une série d'épreuves pour éviter le scandale d'un succès illégal. Des règlements sévères fixaient l'ordre et les conditions des concours. Bien rarement des protes-

tations et des cris de colère couvrirent les acclamations dont la foule enthousiaste saluait le défilé des vainqueurs dans l'Altis.

A tous les concours présidaient les hellanodices ou juges des Hellènes. C'étaient des magistrats désignés pour chaque olympiade, tirés au sort dans une classe restreinte de citoyens, sans doute entre les familles qui composaient l'aristocratie sacerdotale.

Ils entraient en fonctions dix mois avant l'ouverture de la fête olympique. Ils demeuraient à Élis dans un palais spécial, voisin du gymnase, où ils passaient la plus grande partie de leur temps.

Là, ils dirigeaint les exercices des athlètes et des cochers.

Quelque temps avant les fêtes, les dix juges, comme les athlètes, partaient pour Olympie. Ils suivaient la voie sacrée. Avant d'entrer dans l'Altis, ils s'arrêtaient à l'ancienne frontière de Pise et d'Elis. Ils s'y baignaient et immolaient un porc.

Dès lors, ils étaient tout à la préparation des jeux. Ils recevaient au Bouleutérion le serment des concurrents, de leurs familles et de leurs maîtres. Eux-mêmes, sur l'autel de Zeus Herkeios, juraient de remplir leur devoir et de ne point révéler le motif de leurs arrêts. Ils examinaient les athlètes, les enfants, les chevaux et les poulains, les classaient par catégories et dressaient, pour chaque concours, la liste des rivaux. Ils veillaient enfin à l'aménagement matériel des champs de course.

Les concurrents devaient se faire inscrire environ un an à l'avance, sur un registre que tenaient les magistrats d'Elis. Tous les candidats, excepté les anciens vainqueurs d'Olympie et quelques athlètes universellement connus, devaient faire un stage de trente jours au gymnase d'Élis. La plupart y passaient leurs dix mois d'exercices, dans l'enceinte des divers champs d'exercices, tandis que dans les salles et les esplanades se donnaient rendez-vous des lutteurs, des artistes, des philosophes et des poètes, tous ceux qui enfin s'intéressaient aux progrès de l'athlétisme.

Avant de paraître aux champs de courses, les hommes comme les chevaux devaient s'être soumis à un véritable entraînement. On suivait un régime. Anciennement on ne mangeait que du fromage mou. Mais un habile homme, Dromeus de Stymphal, préféra la viande et remporta plusieurs victoires. Depuis, il fut entendu que les athlètes, pour fortifier leurs muscles, devaient

absorber des quantités énormes de viandes généreuses. Milon de Crotone, comme autrefois Heraklès, se promenait avec un bœuf sur les épaules, puis le tuait et le mangeait. Une cérémonie imposante clôt la série des épreuves préliminaires. Tous les concurrents, suivis de leurs pères, de leurs frères et de leurs maîtres, se rendent en grand cortège au Bouleutérion. Là, tous étendent la main sur l'autel de Zeus où fument les entrailles d'un sanglier et jurent, en présence des hellanodices, de se comporter loyalement dans les concours.



Le Discobole, bronze trouvé à Herculanum (Musée national de Rome).

Dès lors, tous se recueillent dans une solennelle attente. Les uns ont pleine confiance dans le succès; on en voit qui, sur la foi d'un oracle, font exécuter leur statue d'avance. D'autres ont eu des visions; l'athlète a vu en songe un lionceau étendu sous son lit; ou sa mère a rêvé qu'elle embrassait son fils couronné. La plupart offrent un sacrifice à Zeus, interrogent son oracle. Les cochers immolent des victimes à Taraxippos, le démon qui se cache dans la borne de l'hippodrome, pour effrayer les chevaux. Chacun va où le pousse sa superstition de joueur ambitieux.

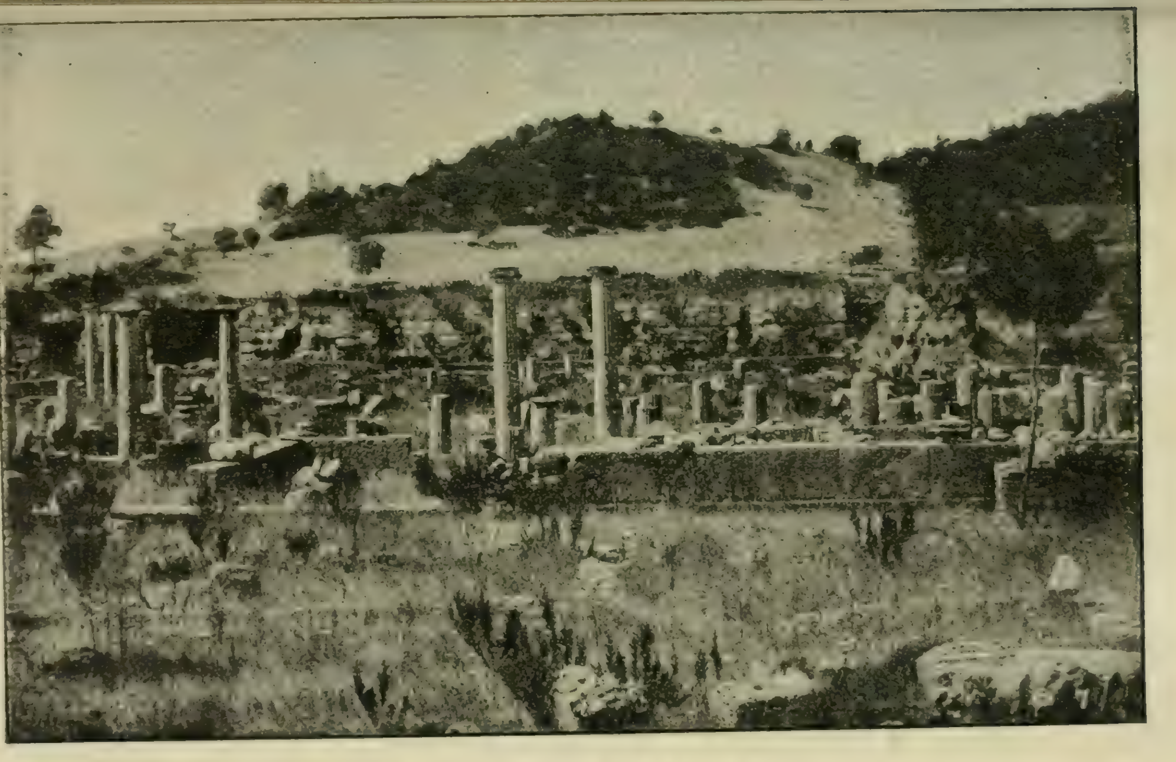
Enfin se lève le grand jour : le cortège des concurrents s'aligne derrière les robes rouges des hellanodices, sort du gymnase, pénètre dans l'Altis, adresse en passant une dernière prière à Zeus, puis se livre, les cœurs bouillonnants, au caprice des champs de course.

De siècle en siècle, souvent d'une fête à l'autre, s'enrichit le programme des jeux olympiques. Longtemps on ne connut que la course simple à la mode spartiate. En 724 avant notre ère, on inaugure la course double, puis le pugilat, la course armée. On imagine aussi des concours spéciaux pour les enfants : la course simple et la lutte, le pentathle, le pugilat, le pancrace. Peu à peu s'introduit la mode des exercices hippiques ; successivement paraissent les quadriges, les chevaux montés, les attelages de mulets, les juments ; les chars à deux chevaux, les chars à quatre poulains, les chars à deux poulains, les poulains montés. La physionomie des jeux varia donc suivant les époques.



Un Gladiateur (Rome, Capitole).

C'est toujours par les courses du stade, les plus anciens de tous les exercices et les plus honorés, qu'on inaugurait la première journée. Bien avant l'aurore, tous les pèlerins, groupés par nations, se sont massés sur les talus. Au lever du soleil retentit un coup de trompette. De l'allée souterraine débouchent trois hellanodices vêtus de pourpre, couronnés de lauriers; derrière eux, se déroule l'imposant cortège des athlètes. Les juges traversent tout le champ de course et gagnent leur tribune dressée en face de la borne. Autour d'eux, à des places d'honneur, siègent les magistrats et les prêtres d'Élis, les hôtes publics, les députés des États, tous les étrangers de marque. Près de là, sur son autel, fière de son privilège envié, trône la seule femme mariée admise au spectacle, la prêtresse de Déméter Chamyne. Voici qu'éclate une nouvelle fanfare. Un héraut s'avance dans



Ruines du temple de Zeus à Olympie.

l'arène et dit d'une voix forte : « Que les coureurs du stade se présentent ! » Un des officiers de paix fait l'appel des concurrents, pendant qu'un crieur les désigne à la foule en indiquant leür nom et leur patrie, en demandant si quelqu'un conteste leur qualité de citoyen ou d'honnête homme. Un hellanodice harangue les athlètes, ordonne aux candidats indignes de se retirer. Puis les coureurs entrent dans la Barrière, le bâtiment situé entre le stade et l'hippodrome, pour se dépouiller de leurs vêtements et se frotter d'huile. Ils reparaissent complètement nus. On apporte l'urne de Zeus, vase d'argent qui renferme des jetons de bois où sont gravés des caractères alphabétiques. Chaque concurrent tire au sort celle des vingt places qu'il doit occuper sur la bordure de pierre. L'alytarque reçoit le jeton, le contrôle, et fait conduire l'athlète au poste qui lui est assigné. Chaque coureur, séparé de ses voisins par deux poteaux, assure ses pieds en les appuyant sur les deux rainures du pavé. Au coup de trompette, les quatre premiers concurrents s'élancent; on met en réserve le vainqueur de cette première épreuve, le premier arrivé à la borne en face des hellanodices. Successivement partent les groupes de quatre coureurs. Puis on met aux prises les triomphateurs. Les juges rendent leur arrêt et un héraut proclame le vainqueur définitif, l'olympionike par excellence, celui qui donnera son nom à l'olympiade.

Telle est la course simple. A la course double, les athlètes partent de la bordure voisine des hellanodices, s'élancent vers l'autre extrémité, tournent le but, puis reviennent à la borne principale. A la course sextuple, on parcourt six fois la longueur de l'arène. Pendant tous ces exercices, la foule s'agite, crie, hurle sur les talus, encourage ses favoris, siffle les maladroits. Souvent les coureurs vont si vite que leurs pas s'impriment à peine sur le sol. Le Béotien Euchidas en un jour allait de Platées à Delphes et en revenait. Un Argien, vainqueur du stade d'Olympie, part aussitôt après son triomphe et arrive le soir dans sa patrie. C'étaient de précieux messagers en cas de guerre : quand les Perses menacent l'Attique, les Athéniens dépêchent aussitôt à Sparte le coureur Philippide. Un autre expire en annonçant au bout de quelques heures la bataille de Marathon.

Ces trois courses, simple, double et sextuple, ouvraient les jeux. Au contraire l'on rejetait tout à la fin la course armée. A cet exercice, il fallait parcourir deux fois la longueur du stade en

costume de guerre. Primitivement on portait l'attirail complet, bouclier, casque, lance, jambières. Peu à peu on allégea la charge des athlètes. A partir du IV[e] siècle, ils n'eurent plus à porter que le bouclier. A cet usage on réservait les vingt-cinq boucliers de bronze conservés dans le temple de Zeus.

Comme les courses, les luttes se compliquèrent de plus en plus. A la lutte simple, on se battait à main plate. Au signal, les deux adversaires, frottés d'huile et de sable, se prenaient par les bras, front contre front, se poussaient, se penchaient, se soulevaient; il fallait par trois fois terrasser l'antagoniste et lui faire toucher le sol avec les épaules. C'est d'après le sort qu'on accouplait les



Les Préliminaires de la lutte.

lutteurs. Les jetons préparés dans l'urne en nombre égal à celui des concurrents se correspondaient deux par deux. Les athlètes, après leur prière à Zeus, plongeaient la main dans l'urne, et gardaient leur billet sans le lire. Quand tous avaient tiré, l'alytarque, suivi de ses policiers, faisait le tour des concurrents rangés en cercle, inspectait les lettres, désignait A pour combattre A, B pour combattre B. Les concurrents étaient-ils en nombre impair, le privilégié qui avait amené la lettre isolée s'asseyait jusqu'à la fin de la première épreuve : on l'appelait l'éphèdre. Après cette lutte préliminaire, les vainqueurs de chaque groupe et l'éphèdre tiraient encore au sort. On accouplait ainsi de suite les athlètes, jusqu'au moment où l'on pouvait proclamer un triomphateur unique.

On procédait de même pour décerner le prix du pugilat et le prix du pancrace. Au pugilat, les athlètes avaient la tête protégée

par une calotte de bronze; leurs poings étaient garnis de lanières de cuir avec des bossettes de métal. C'était une lutte terrible, sauvage. On s'observait avant de porter un coup, on levait le bras pour couvrir sa tête, on tâchait que son adversaire fût aveuglé par le soleil. Alors, de toute sa force, on lançait sur les côtes, le visage ou les membres de l'antagoniste, son poing bardé



Les Lutteurs, groupe de marbre (Galerie Uffizi à Florence).

de fer. Le médecin Antaeos prétendait que le pugilat était le meilleur remède contre les étourdissements et les migraines. Mais il faut y reconnaître un remède bien radical. D'ordinaire on sortait de cet exercice défiguré ou estropié, tout ensanglanté; souvent on en mourait. Le combat durait jusqu'au moment où l'un des adversaires se déclarait vaincu. Mais parfois les athlètes blessés poussaient l'amour-propre jusqu'à un étrange héroïsme : l'un d'eux, sentant sa mâchoire brisée, avale ses dents et reste si calme que son antagoniste renonce à la lutte. Cet exercice passionnait les gens du peuple. La foule jugeait les coups, excitait

les combattants. Un paysan d'Eubée, Démylos, avait vu un jour son fils Glaucos enfoncer avec son poing un soc de charrue; frappé de cette vigueur, il le conduit aux jeux d'Olympie. Pendant le combat, il voit le jeune homme faiblir. Alors, d'une voix terrible qui couvre les clameurs de la foule, il lui crie : « Mon fils, souviens-toi de la charrue! » Le garçon, dans un suprême effort, porte un coup droit qui décide de la victoire.

Le pancrace était une combinaison de la lutte et du pugilat. On avait le droit de frapper, de renverser, de serrer la gorge. Mais on ne devait pas faire usage des dents, et les mains n'étaient pas armées de gantelets; on paralysait souvent son adversaire en



Le Pancrace.

lui tordant ou lui écrasant les doigts. On peut se faire une idée du pancrace d'après le beau groupe des lutteurs à la Tribune de Florence.

De tous les exercices du stade, le plus compliqué était sans contredit le pentathle. Il comprenait cinq épreuves : le saut, le disque, le javelot, la course simple et la lutte. Nous connaissons déjà les deux dernières. Pour le saut on montait sur un tertre; les concurrents prenaient de l'élan en balançant des haltères; ils franchissaient ainsi des distances énormes, jusqu'à cinquante pieds, dit-on. On se servait pour l'épreuve suivante des trois disques de bronze, en forme de lentille, très lourds et polis, percés d'un trou, que l'on conservait dans le trésor des Sicyoniens; l'athlète montait sur le tertre et lançait son palet le plus loin possible. Avec le javelot, on tirait à une cible. Des airs de flûte sur le mode pythique accompagnaient les mouvements des athlètes. On s'est demandé souvent par quelle méthode on pouvait décerner

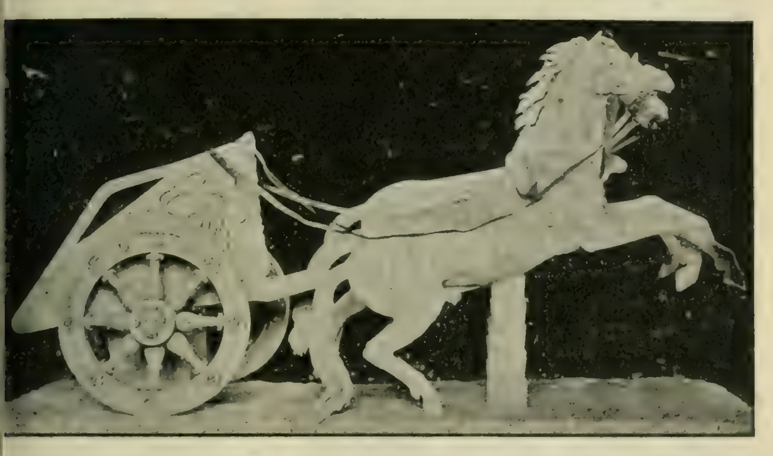
le prix du pentathle. On a proposé bien des explications dont aucune ne satisfait complètement l'esprit. A notre avis, les trois premiers exercices, le saut, le disque et le javelot, étaient simplement trois épreuves préliminaires dont il fallait triompher pour prendre part aux deux épreuves décisives, la course et la lutte. Avec ses jambes, son palet ou sa flèche, il s'agissait, non point d'arriver premier, mais d'atteindre une certaine limite fixée par les juges. On écartait du concours quiconque restait en deçà : les auteurs anciens nous disent en effet que pour gagner le prix du pentathle il fallait commencer par triompher dans les trois premières épreuves. Les athlètes qui restaient s'élançaient ensuite dans le stade par groupes de quatre, comme à la course simple ; les vainqueurs des divers groupes étaient enfin accouplés d'après la méthode ordinaire de la lutte simple et combattaient jusqu'au moment où, tous les rivaux étant écartés, on pouvait proclamer le roi du pentathle.



Le Discobole (Rome, Vatican).

Les exercices des enfants, course, lutte, pugilat, pancrace et pentathle, étaient la reproduction exacte de ceux des hommes. Mais on supprima presque aussitôt le pentathle, trop pénible pour de tout jeunes gens. On vit des enfants de douze ans remporter des couronnes. Mais le plus souvent ces petits prodiges ne tenaient pas les promesses de leurs débuts. Pendant tant de siècles, à peine deux ou trois vainqueurs aux combats d'enfants obtinrent des prix plus tard aux vrais concours.

A l'hippodrome, la plus ancienne course, celle des chars à quatre chevaux, resta toujours la plus populaire. D'abord l'on tire au sort les différentes stalles. La partie centrale de la barrière s'avance en pointe, comme un éperon de vaisseau. Au bout de l'éperon, sur l'autel de brique, se tient l'aigle de bronze, les ailes étendues, et, près de l'aigle, le dauphin. Au premier coup de trompette, le gardien de l'hippodrome met en mouvement sa machine, le dauphin tombe à terre, et l'aigle s'élève aux yeux des



La Biga (Rome, Vatican).

spectateurs. En même temps, à chacune des extrémités de la barrière, on abat la corde qui ferme les stalles ; de chaque côté, un char s'avance lentement, puis un second, un troisième, jusqu'au moment où tous les concurrents sont alignés en face la pointe de l'éperon. Au second coup de trompette, tous s'élancent dans la carrière. Le vent gonfle la tunique légère des cochers aux couleurs voyantes. Les attelages se perdent dans la poussière. Les chevaux redoublent de vitesse ou s'affolent quand ils approchent de la borne où se cache le lutin Taraxippos, ou bien quand ils passent devant l'estrade des trompettes. Des chars sont emportés hors de la carrière, d'autres s'entrechoquent, se brisent, se heurtent aux débris ou roulent dans un ravin. Les conducteurs les plus intrépides pâlissent à la vue de cette borne maudite qu'il faudra doubler douze fois. La course est finie, les hellanodices rendent leur arrêt, et un héraut proclame le nom du triomphateur, le propriétaire de l'attelage.

La course des quadriges sert de modèle pour tous les exercices introduits plus tard, les attelages de mulets, les chars à deux chevaux, les chars à deux ou à quatre poulains. L'innovation la plus importante est celle des courses de chevaux montés, qu'ont imitées les peuples modernes. A Olympie l'on ne connaissait pas les sauts d'obstacles ; mais, avant d'arriver au but, le cavalier



Le Palestre, le disque, le javelot, le pancrace, le saut.

devait s'élancer à terre et suivre son cheval les rênes en main. On ajouta plus tard les courses de juments et de poulains. Dans ces exercices, le prix était décerné au cheval plus qu'au cavalier. Un jour, Pheidolas tomba dans l'arène ; sa jument continua sa route, doubla la borne, arriva la première et s'arrêta net devant les juges, qui lui donnèrent la couronne. La jument de Pheidolas, surnommée le Vent, eut, comme plusieurs chevaux célèbres, une statue de bronze dans l'Altis.

Les hérauts et les trompettes en titre, assistés de leurs aides, ouaient un rôle des plus actifs dans les champs de courses omme aux cérémonies et aux processions de l'Altis. Dès le comnencement du IVe siècle avant notre ère, on imagina d'ouvrir eux concours partiuliers de crieurs et e trompettes. Debout ur l'autel des hérauts rès de l'entrée du tade, dominant toutes es têtes de la foule, ls tiraient de leur insrument ou de leur gosier leurs notes les plus sonores que comparaient gravement les iellanodices. Comme es athlètes, ils couaient d'Italie en Asie Mineure, paraissaient à tous les jeux, récolaient des couronnes, souvent obtenaient des statues. Les plus habiles voulaient faire consacrer leur talent à Olympie. Le géant Iorodoros de Mégare y gagna dix fois le prix les trompettes. Il souflait à la fois dans deux nstruments, et si fort que personne autour le lui ne pouvait en supporter le bruit. Il est vrai qu'il avait huit pieds de haut et mangeait chaque jour huit livres de viande.



La Victoire, de Pæonios.

Immédiatement après chaque exercice, le vainqueur du concours entrait dans sa gloire. Un héraut s'avançait dans le champ

et criait à la foule le nom du triomphateur, de son père et de s patrie. L'athlète ou le maître du char s'approchait des hellano dices qui lui remettaient une branche de palmier et l'invitaient se présenter le jour de la distribution des récompenses. Alors parents, amis, compatriotes, admirateurs connus ou inconnus saluaient le vainqueur, lui jetaient des fleurs, s'emparaient d lui, le soulevaient sur leurs épaules. Diagoras de Rhodes, lui même ancien olympionike, avait conduit à Olympie ses deux fil qui gagnèrent chacun un prix. Les deux jeunes gens couronnen leur père, le portent en triomphe, pendant que les pèlerins cou vrent de fleurs l'heureux vieillard. « Meurs, Diagoras, lui crien des enthousiastes ; meurs, car tu n'as plus rien à désirer. » D joie, le brave homme rendit l'âme.

La distribution des prix était fixée au dernier jour de la fête A l'origine, on distribuait des objets précieux, des trépieds, d riches étoffes. A l'époque romaine on adopta souvent le systèm des primes en argent. Mais, pendant toute la grande époque d la civilisation hellénique, les vainqueurs recevaient seulemen une couronne d'olivier sauvage ornée de bandelettes. Un de enfants de chœur, qui appartenait à une grande famille sacer dotale et devait avoir encore son père et sa mère, avait coup avec une faucille d'or les branches de l'arbre sacré planté pa Hèraklès et qu'on voyait encore sous l'empire romain près d l'opisthodome. Le crieur, qui vient de remporter lui-même l prix au concours des hérauts, proclame l'un après l'autre tous les vainqueurs de l'olympiade. En présence des magistrats et des prêtres éléens, devant les représentants de toutes les races grecques, les hellanodices posent les couronnes sur le front des triomphateurs.

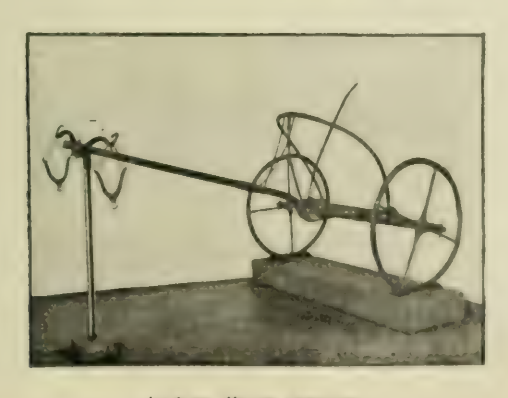
Puis l'on se forme en cortège. Les nouveaux olympionikes, précédés des hellanodices, accompagnés de toutes les autorités civiles et religieuses, des hôtes publics et des députés des diverses nations, même des statues des dieux qu'on porte en grande pompe, descendent dans l'Altis où la foule trépigne d'enthousiasme. Vêtus de couleurs éclatantes, couronne en tête, palme en main, au son des flûtes et des voix, ils s'avancent lentement; derrière eux, harnachés de fleurs, le col relevé, piaffent les chevaux, les juments et les poulains vainqueurs. Autour d'eux, des chanteurs entonnent à pleins poumons des poésies de circonstance. Après les strophes ou les couplets, tous les assistants, magistrats,

rêtres, athlètes ou pèlerins, reprennent en chœur le refrain onsacré des vers d'Archiloque : « Gloire à toi, puissant Hèraklès, ainqueur dans les jeux ! Gloire à toi, Iolaos ! Gloire au noble ouple ! Tenella, tenella, gloire au vainqueur ! » Le cortège rrive aux autels des Douze Dieux ; au milieu de la foule recueillie, s triomphateurs offrent leurs sacrifices et leurs actions de râces.

La procession s'ébranle de nouveau. Elle se dirige cette fois ers le Prytanée, où les Éléens ont fait préparer un grand festin. u banquet des vainqueurs sont invités tous les privilégiés 'Olympie, magistrats, prêtres, proxènes et théores. La foule roupée aux portes recueille avidement l'écho des joyeux vivats. a gloire des vainqueurs sera entièrement consacrée, dès que s hellanodices auront fait inscrire leurs noms au gymnase sur liste des olympionikes.

Pendant toute la vie, même plusieurs siècles après la mort, se rolongeait l'effet d'une victoire olympique. On s'enivrait d'orueil dans les processions et les banquets de l'Altis, on rentrait n triomphe dans sa patrie, on voyait son image se dresser en ronze sur plusieurs points du monde. Renté et nourri par ses oncitoyens, on vivait de l'estime et de l'admiration publiques. n pouvait prétendre à tous les honneurs, on lisait d'avance son om inscrit dans l'histoire. Après avoir marché vivant dans sa ropre gloire, on avait encore l'espérance de mourir dieu.

Paul Monceaux.



La Biga. Musée égyptien.

L'AMIE INCONNUE

Le dernier mot de ce petit roman, pressenti, deviné plut
qu'observé, créé peut-être par ma fantaisie de songeur mélan
colique — le saurai-je jamais ? et que m'importe ! Il m'arrive pou
tant d'y penser parfois plus qu'aux événements mêmes de m
propre vie, lorsque la saison est triste, comme maintenant,
lorsqu'il fait automne en nous et hors de nous, dans le ciel d'e
haut et dans ce ciel intime de la rêverie qui a son azur, comm
l'autre, et ses nuages... Je revois alors, aussi distinctement qu
si elle datait de la veille, la première des trois rencontres qui se
virent de canevas à mon imagination... Je me rendais en Alle
magne, où je devais entendre une suite d'opéras de Richard Wa
gner ; le temps ne me pressait pas et j'avais décidé de faire mo
excursion par petites journées. Ma première étape était Nancy. J
voulais y voir le tableau de Delacroix qui représente la mort d
Téméraire. Le tableau fut vite vu et le musée ensuite, et je tra
versai la jolie place garnie de grilles en fer doré, avec ses palai
ses fontaines, sa statue, son silence heureux, afin d'entrer dar
le vert jardin qui la termine et qui, par cette fin d'après-mid
faisait une oasis de fraîcheur délicieuse. Ce petit coin de pa
était presque vide de promeneurs, mais quand une foule compac
se fût pressée sous les grands arbres et le long des vertes pelouse
je n'en aurais pas moins remarqué, je crois, les deux personn
dont je me souviens à l'heure présente avec l'intérêt poignant q
ne s'attache d'habitude qu'aux visages familiers. Ces deux visage
et l'un surtout, n'ont-ils point passé, repassé cent fois dans la fa
miliarité de ma rêverie ?



Les deux personnes dont je me souviens avec un intérêt poignant...
(Page 132.)

De ces deux personnes rencontrées dans une des allées de c calme jardin, l'une était une femme et l'autre un jeune homm La femme était brune, délicate et gracieuse, avec une de ces toi lettes de voyage qui attestent au premier coup d'œil le ran social de celle qui possède ainsi le secret d'être jolie, même dan un miroir d'auberge, — quoi qu'en ait dit Alfred de Musset. Il y un art de simplicité raffinée, qu'une grande dame saura seul pratiquer, tant qu'il y aura des bourgeoises et des grandes dame c'est-à-dire toujours. Celle-ci portait un costume d'une étoffe an glaise à carreaux, avec une sorte de petit veston qui dessinait peine sa taille, et une toque de la même nuance posée sur l masse serrée de ses cheveux sombres. [Son col droit, sa cravat longue, ses gants brodés, ses minces souliers vernis achevaier de lui donner une physionomie un peu masculine, qui lui seya d'autant mieux, qu'il se dégageait un charme si féminin de se yeux et de son sourire. Ah! les beaux yeux et qui étaient à eu seuls le plus passionné, le plus mystérieux des romans! Ce son ces yeux de femme aimante qui me firent malgré moi suivre le deux promeneurs, ou plutôt la suivre. Ah! les yeux vivants, dont je ne me rappelle plus la couleur, je n'ai vu d'eux que leu regard! Ils étaient noyés d'une félicité qui rayonnait sur tout l visage et finissait de se montrer par un sourire d'une divine dou ceur, par un abandonnement de tout son être dans sa démarche Elle s'appuyait au bras de son compagnon, et on sentait qu chaque mouvement qu'ils faisaient ensemble lui communiquait, elle, une émotion tendre. Elle n'était plus une toute jeune femm et, quoique sa beauté fût demeurée entière, l'expression seule d ses traits suffisait à montrer une différence de bien près de di années entre elle et celui qu'elle semblait tant aimer, et il comp tait déjà vingt-cinq ans. Il était lui-même charmant à regarde mince, un peu pâli, et comme reconnaissant d'être aimé ainsi. Se gestes se faisaient doux, ses yeux répondaient aux yeux, so sourire répondait au sourire de son amie. Ils marchaient, et je le suivais, cherchant à deviner quel rendez-vous de mystère le avait amenés dans ce jardin provincial. Ils appartenaient visible ment à un monde comblé, à une vie opulente et supérieure. Il n'étaient pas mariés, la distance de leurs âges l'indiquait tro bien. Au timbre de sa voix, entendue par intervalles, je l'aurai prise volontiers pour une Anglaise, mais comment juger de l nationalité d'une femme de cet âge-là, lorsqu'elle fait partie d

ette société européenne qui confond si bien les plus extrêmes ifférences de races? Ils marchaient toujours, hâtant, retardant pas, absorbés dans leur causerie et ne remarquant pas l'innoent espion qui les suivait, et qui marchait à leur suite, s'assiilant en pensée toute une existence de délices clandestines, nviant à ce jeune homme le sentiment qu'il inspirait, et plus ncore à cette femme le sentiment qu'elle ressentait. — Qui n'a onnu cette dernière envie-là, peut-être la seule qui soit tout à ait noble, celle d'une émotion si profonde qu'on se juge incapable e l'éprouver à ce degré?...

Quatre années s'étaient écoulées depuis lors, quatre années urant lesquelles j'avais regardé bien des physionomies humaines t participé à la vie intime de bien des âmes, en proie à cette trange curiosité de la sensation d'autrui qui s'exalte avec le emps au lieu de s'apaiser. Ce soir-là je me trouvais à Paris, asis dans un des fauteuils d'orchestre d'un théâtre de genre, et, urant l'entr'acte, je fouillais la salle du bout de ma lorgnette. On donnait la cinquantième représentation d'une opérette en voue, et je ne rencontrais pas, dans cette salle d'été, une seule igure de moi connue sur laquelle je pusse mettre un nom et un aractère... Et voici que ma lorgnette tomba sur une première oge dans laquelle se tenaient un homme et une femme, seuls, — homme âgé d'environ cinquante ans, lourd, massif et de face rutale, mais la femme? Où donc avais-je vu ce profil qui s'apuyait maintenant sur une main gantée? Où, ces beaux yeux? Où, cette chevelure? Mais la noire chevelure avait blanchi par ouffes, mais une meurtrissure cernait les yeux, mais le noble rofil gardait l'empreinte de soucis longuement supportés, et la ouche amère ne devait plus s'épanouir souvent dans un sourire le félicité, comme jadis, lorsque le vert jardin de la vieille ville aissait passer son amoureuse et son aimé. Oui, c'était bien elle, t malgré le ravage des années, malgré l'expression de lassitude mpreinte sur tous ses traits, je reconnus, sous le chapeau fermé, e visage de femme que j'avais suivi d'un si complaisant regard, sous la toque de voyage de la même nuance que sa robe.

Avec qui donc se trouvait-elle dans cette loge d'un petit théâtre où elle serait venue deux mois plus tôt si elle avait été une Parisienne? Pas plus que je n'avais hésité l'autre fois à croire

qu'elle se promenait au bras de son amant, je n'hésitais à croire cette fois qu'elle était auprès de son mari. J'examinai cet homme avec une curiosité singulière et sans ironie, — la sorte de comique propre à l'adultère m'ayant toujours échappé. — Si c'était sa femme, à coup sûr, c'était une femme dont la présence le laissait parfaitement calme et indifférent. Les deux coudes sur le rebord rouge de la loge, le torse moulé dans sa redingote, il lorgnait, lui aussi, la salle de temps à autre, formulait quelque observation, puis, penché en arrière, abandonné sur son fauteuil, il bâillait sans se donner la peine de mettre devant sa bouche sa large et forte main. Comme personne ne vint dans la loge pendant les entr'actes, j'en conclus davantage encore qu'ils étaient étrangers, et comme cette femme était si triste, comme elle semblait si lassée, si revenue de toute joie, elle que j'avais vue ravie et radieuse, je pensais involontairement au jeune homme qu'elle m'avait paru tant aimer. Où était-il ? Que faisait-il ? Était-il mort, absent, infidèle ? Y avait-il entre eux l'inévitable séparation du tombeau, ou bien celle de la volonté, plus cruellement inévitable? Non, ce n'était pas elle qui l'avait quitté la première. Elle n'avait, hélas ! ni l'âge, ni surtout l'âme des abandons. Ses yeux mentaient merveilleusement si elle n'était pas constante et sûre, et je me pris à revenir sur le roman esquissé jadis par ma fantaisie. J'en arrivais aux derniers chapitres, ceux de la rupture, où tout ce qui fut la joie du cœur en devient le martyre. Je devinais cette période affreuse où la maîtresse espère tour à tour et désespère, où l'amant ne sait ni avouer ni cacher la métamorphose de sa tendresse. Benjamin Constant a fait *Adolphe* avec l'histoire d'une de ces agonies. L'Ellénore de son terrible roman a deux bonheurs dans son désespoir : elle est libre de se livrer à ce désespoir et elle peut en mourir, tandis que les Ellénore du monde continuent de vivre et doivent s'habiller, sortir, aller au bal, au théâtre, en visite, — avec leur démon dans le cœur !...

L'observation a ses heureux et ses mauvais hasards, — plus souvent d'heureux, car celui qui tient toujours ses yeux ouverts, recueille toutes sortes de détails invisibles à la plupart des passants de la vie, si pareils aux passants de la rue par leur indifférence et leur incuriosité. En aurai-je, moi, perdu des heures, assis à une table de restaurant, enfoncé dans un coin de wagon, debout sur un trottoir de rue, partout enfin où l'animal humain se laisse



La jeune femme demeurait insensible à l'attention du jeune homme. (Page 138).

voir, en aurai-je perdu des heures, à déchiffrer de mon mieux le caractère et la destinée de créatures dont je ne savais rien, sinon l'afflux de leur sang sur leurs joues, le pli de leurs lèvres dans le clignement, le son de leur voix, leur geste, leur costume?... Perdu? Quelquefois oui, quelquefois non, et, à coup sûr, je fus inspiré de mon bon génie lorsque, voici trois mois, je me mis à me promener sur le paquebot qui va de Boulogne à Folkestone, au lieu de contempler la mer. Elle était pourtant d'un bleu divin, cette mer adoucie, de ce bleu sombre et tendre qu'elle a dans ses beaux jours, et qui contraste avec le bleu tendre aussi, mais tout clair, du ciel. J'allais en Angleterre, et déjà ce pont de bateau me procurait un avant-goût des gares de Londres, grâce à la singularité des toilettes, grâce au teint pourpré de quelques-uns d'entre les passagers. Par combien de verres de porto certains sujets de Sa Majesté Britannique ont-ils dû acquérir cette rouge ardeur de tout leur visage? Ce fut justement à côté d'un de ces gentlemen qui ressemblent à la statue vivante et allante de l'apoplexie, que mon regard rencontra, — et du premier coup je le reconnus, — le jeune homme du parc de Nancy, l'ami ancien de la douloureuse étrangère aperçue au théâtre l'autre soir. Il avait à peine changé. Sa moustache s'était un peu épaissie. Il conservait la même élégance de manière et d'attitude, mais les yeux, les beaux yeux noyés de la promeneuse du jardin si vert, n'étaient plus là pour l'envelopper de leur caresse continue. Une femme se tenait pourtant auprès de lui, toute jeune, blonde et jolie, mais de cette joliesse qui résulte de l'âge et sous laquelle transparaît déjà la sécheresse future et la dureté du masque. Ses yeux étaient bleus, mais si les yeux bleus sont les plus tendres, ils sont aussi les plus froids, et les siens étaient glacés. L'ondée lumineuse de l'émotion intime passerait-elle jamais dans ces prunelles?... Pour l'instant, et ces yeux et la jeune femme demeuraient insensibles à l'attention du jeune homme, qui visiblement, était très épris de sa compagne. Il lui parlait avec un souci de lui plaire qui la faisait se détourner à peine et répondre du bout de ses lèvres minces, destinées à être un jour des lèvres si sèches et si pincées. Était-elle sa maîtresse? Était-elle sa femme? Je penchais pour la dernière hypothèse, à cause de l'air de parfaite convenance qui se dégageait de toute sa personne, habillée évidemment par un couturier à la mode, mais sans ce rien de personnel que l'autre, la promeneuse de Nancy, possédait jusque dans ses moindres gestes. C'est

d'elle, en effet, que je me souvenais, et j'épiais sur le visage du jeune homme inconnu un passage triste, un regret, une mélancolie. Je savais, moi, quoique je ne pusse dire ni son nom, ni son histoire, ni même sa patrie, qu'il avait été aimé, qu'il ne l'était plus. Mais lui, ne semblait pas se douter qu'il eût connu des heures plus douces. Après tout, s'il aimait, comme il semblait le faire, cette froide et jolie enfant, n'était-il pas plus heureux près d'elle qu'il ne l'avait été près de l'autre, puisque de cette autre il était aimé plus qu'il ne l'aimait ?... Et c'est à cette dernière que je ne peux m'empêcher de songer toujours par ces après-midi voilées de la mort de l'année. Ah ! que je voudrais encore une fois me rencontrer sur son passage et recevoir d'elle une confidence qu'elle n'a jamais pu faire, sans doute, et que j'accueillerais avec une émotion si douce, avec une pitié presque religieuse ! Mais cette confidence, je ne l'aurai pas, et je continuerai longtemps à me sentir l'ami inconnu d'une douleur que j'aurais comprise, consolée peut-être, l'ami inconnu d'une amie inconnue et qui l'ignorera toujours.

Paul Bourget.



La place Royale

L'ENFERMÉ [1]

(Suite.)

XV

Après les deux ans passés à Blagnac, au retour à Paris, fin de 1826, pour être répétiteur chez Massin et préparer son droit et sa médecine, Blanqui retrouve la ville fort excitée. Charles X a aggravé Louis XVIII. Le milliard a été distribué aux émigrés, la loi du sacrilège a été votée, la loi d'amour va l'être. Les étudiants sortent des écoles, se rassemblent devant les cafés, tiennent la chaussée devant les manifestations et les charges. Le répétiteur de chez Massin est parmi eux, reçoit un coup de sabre rue Saint-Honoré, un autre coup de sabre sur le pont Saint-Michel. Mais c'est le 19 novembre 1827, lendemain d'élections libérales, qu'il

(1 Voir le numéro du 10 avril 1896.

a la nette perception de la guerre des rues, à l'angle de la rue aux Ours et de la rue Saint-Denis. C'est le soir, au carrefour soudainement élargi, entre les hautes maisons fermées en hâte, muettes et tragiques, qu'il entend distinctement le pas de discipline des soldats, qu'il les voit tous habillés semblablement, faisant les mêmes gestes. Le bruit du chien qu'on arme, la rangée des fusils abaissés, une fusillade qui part en éventail avec du crépitement et des sifflements, et le maigre jeune homme vêtu de noir, tombe, une balle au cou, se relève, est emporté, caché, ramené chez lui. La mère est la patiente garde-malade, peut prévoir déjà avec mélancolie le destin de ce fils blessé qui attend la guérison pour recommencer ses équipées.

XVI

Amélie-Suzanne Serre écoute la leçon de son professeur dans une pièce de l'appartement ouvert à grandes fenêtres sur la place Royale. La jolie fillette bien coiffée, en corsage blanc haut monté, en robe mince, presque déjà une femme, brune de cheveux et rose de visage, est tout heureuse et attentive auprès de ce jeune maître d'apparence sévère, qui se fait si bienveillant pour elle. A coup sûr, de l'homme de vingt-deux ans et de la jeune fille de treize ans, c'est celle-ci qui éprouve la première sympathie mystérieuse. La vive et émotionnante passion de l'adolescence fait battre son petit cœur sous la robe canezou et la couleur zinzoline. Amour d'aurore, premier balbutiement de la passion que l'homme ne sait pas toujours entendre et comprendre. Entendra-t-il, ce préoccupé Blanqui, sorti pour retourner à la politique, et que des yeux brillants suivent du balcon, se retournera-t-il pour voir les gentilles mains impatientes et la gracieuse silhouette penchée?

Il entendit et il comprit, et l'architecte Serre ne dit pas non le jour où il devina l'inconsciente entente. Il n'y avait qu'à laisser vieillir un peu le jeune homme, qu'à laisser grandir la jeune fille.

XVII

Blanqui voyage en 1828 et en 1829. Instinctivement, il est retourné à son lieu d'origine, vers les pays de soleil aux tièdes hivers. Il veut parcourir le midi de la France, entrer en Italie, retrouver la fraîcheur de l'eau, l'odeur des feuilles, marcher sur

les routes, entrer dans les villages pierreux, dévorés par le feu du ciel, sans une tache de verdure, les maisons poussiéreuses indistinctes des talus arides, sous le despotisme du soleil.

C'est au cours de ce voyage de lumière que Blanqui entre pour la première fois dans l'ombre d'un cachot. Son nom, inscrit et prononcé à Nice, éveille le souvenir de son père dans la mémoire des fonctionnaires italiens. Il est inquiété, interrogé, incarcéré. Subitement, il se trouve seul, dans un jour mesuré, écoutant des pas de guichetiers dans les couloirs.

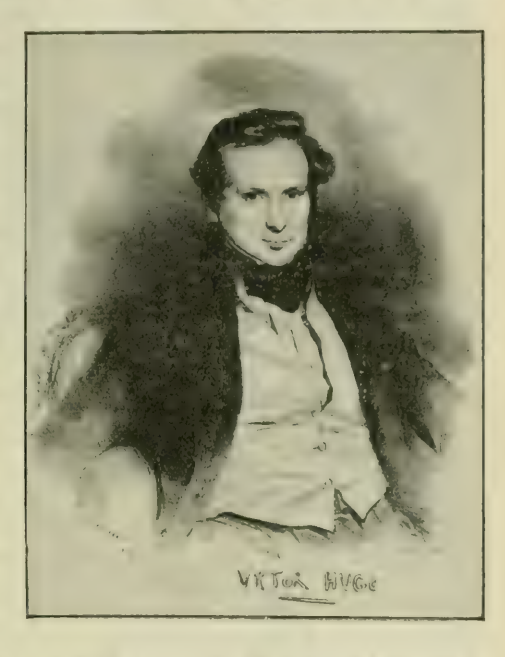
Mais il était difficile, quelque envie qu'on en eût, de garder longtemps ce jeune homme coureur de routes. La porte s'ouvrit sur le soleil, le prisonnier recommença de circuler. Il brusqua son voyage en Italie, partit pour l'Espagne, subit la brûlure et la cuisson du soleil sur les chemins poussiéreux et dans les défilés de roches. Il rentrait à Paris le 9 août 1829.

XVIII

La littérature de cette année-là était passionnée et batailleuse comme la politique. Pendant trente ans de révolution et de guerre, l'homme tout à l'action n'avait pas connu l'enfièvrement des fibres intellectuelles. Les passions spéciales que font naître les éclosions d'idés et les formes de phrases ne furent éprouvées de nouveau qu'au moment de l'accalmie sociale, de la lassitude de mouvement. On s'avisa alors de la grandeur de Chateaubriand. Lamartine et Vigny résonnèrent comme des harpes dans le silence d'un soir. Avec Hugo, les cervelles s'échauffèrent. Les jeunes hommes qui n'avaient pu jouer de rôle sur les places publiques, dans les assemblées et sur les champs de batailles, se créèrent des clubs dans les cafés littéraires, s'enrôlèrent pour des Jemmapes et des Austerlitz de théâtres, se fusillèrent de reparties et d'articles devant des tableaux du Salon.

Il y eut une interversion de rôles dans cette évolution littéraire du temps de la Restauration parallèle à l'évolution politique. L'opposition libérale et l'opposition révolutionnaire furent classiques, gardiennes des traditions de l'ancienne France, les révoltés du langage et de la mise en scène furent des néo-catholiques et des légitimistes. La génération républicaine et bonapartiste avait été habituée à l'imitation latine des orateurs et des pamphlétaires de la Révolution, avait été asservie par le profes-

sorat de David érigeant en lois esthétiques l'entêtement des copies et la banalité des réminiscences. La tragédie, l'ode, la satire, la fable, les coupes admises, les règles du goût, telles étaient les revendications inscrites au programme d'art des novateurs de la politique. Mais ce n'était pas seulement dans leur camp que s'affirmait le singulier malentendu. Ceux qui arrivaient avec la volonté de bouleverser les formes anciennes et de mettre la langue en liberté se réclamaient de directions de pensées retardataires et aboutissaient à des formules d'agaçante et despotique rhétorique. Leur vision et leur amour de la nature, c'était là le nouveau, apporté au siècle dernier par Rousseau, qu'ils reprenaient en ce siècle. Par contre, leur connaissance de l'humanité n'était pas d'accord avec leur compréhension des choses. Leur enthousiasme était pour le christianisme et pour le moyen âge, ils officiaient dans la cathédrale et s'attendrissaient sur le château en ruines. Leur aversion pour la tourmente sociale qu'ils ne jugeaient pas d'ensemble, leur fatigue de la vie, les enflammaient de l'amour pour ce qui n'existe plus, les conduisaient aux solitudes où subsistent des décors d'autrefois, les incitaient aux apologies de la tiare et de l'épée. Ce qui différencie les romantiques des vrais classiques, c'est le goût du factice et l'absence de conviction. Il faudra encore du temps, presque jusqu'au milieu du siècle, pour que les illusions cessent et que les compréhensions s'établissent, pour que la tradition soit reprise et continuée, pour que l'équilibre réapparaisse. L'œuvre d'Hugo racontera cette évolution. La grande histoire de ce temps de



recherche et d'inquiétude sera écrite par Balzac, venu du passé et découvrant l'avenir.



Paul-Louis Courier.

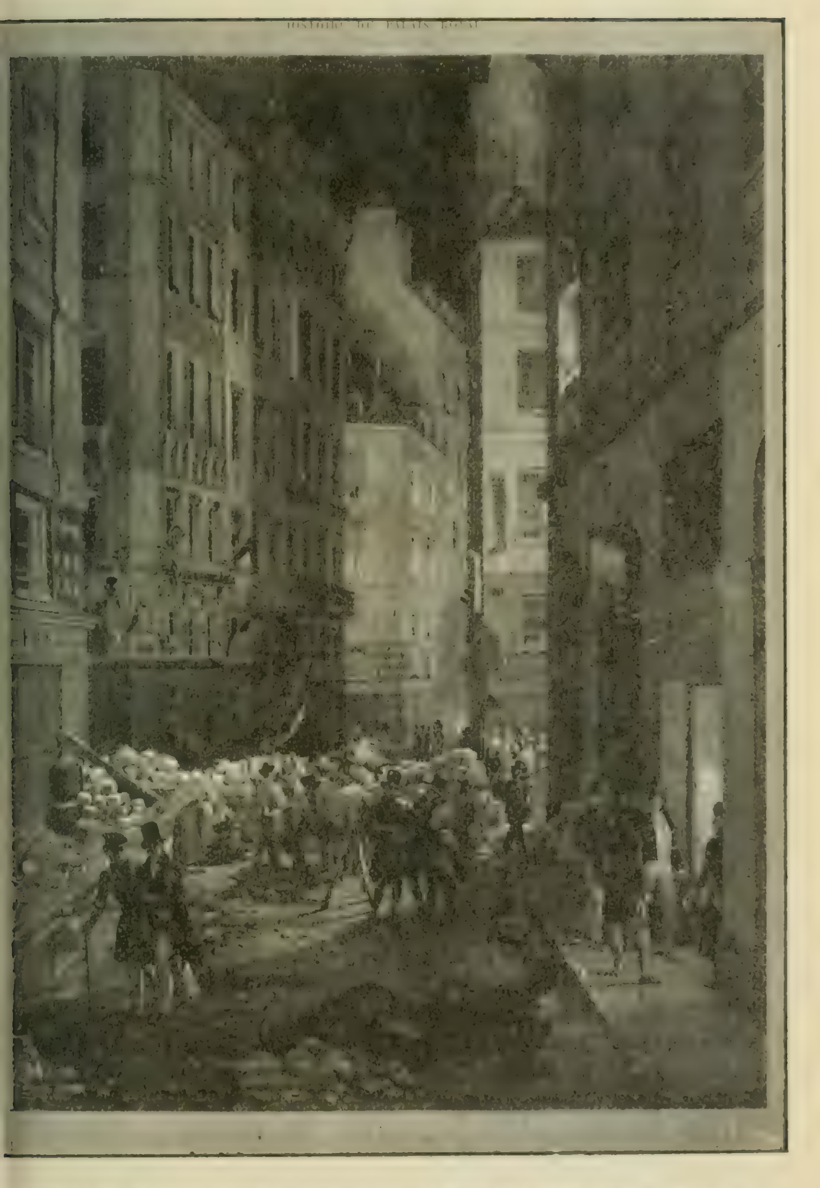
Vers 1830, nul doute n'existe sur les préférences des agissants. Les romantiques sont épris de costumes, de silhouettes de vieilles villes, d'amours fatales, d'héroïnes livides, de fioles de poison, de trônes, d'autels, de manoirs et de cloîtres. Les républicains applaudissent Casimir Delavigne, apprennent ses poésies par cœur, se délectent de Courier, chantent les chansons de Béranger.



Béranger.

XIX

Que des cerveaux de ce temps-là aient pu trouver une satisfaction d'art dans les odes et les drames de Casimir Delavigne qui fut une manière de Paul Delaroche de la littérature et le précurseur de Ponsard, il n'y a qu'à constater ce fait stupéfiant. Pour Courier et pour Béranger, il subsiste des rai-



Arrivée du duc d'Orléans au Palais-Royal dans la soirée du 29 juillet 1830.

sons valables, et même à distance, les solidarités d'esprit peuvent s'expliquer par les communautés d'opinions. Courier fut un lettré, un aiguiseur d'épigrammes, et le charme de son ironie laborieuse devait être goûté par ceux qui avaient encore aux oreilles le bourdonnement des leçons de leurs professeurs. Le vigneron de la Chavonnière, apte à doser la gaîté, la bonhomie et l'indignation, tenant de la littérature académique et prophète de l'orléanisme, connut un immense succès de circonstances pour ses pamphlets de village limés dans son cabinet d'helléniste. Il eut, hors de l'habileté, un échauffement de passion bourgeoise, et il sut dépasser les escarmouches de l'actualité et fixer en phrases durables certains traits de l'existence et du caractère des puissants et des humbles, des courtisans, des fonctionnaires, des ecclésiastiques, des paysans et des gens de classe moyenne.

De même que ses pamphlets furent lus avec avidité, de même les chansons de Béranger furent chantées en sourdines convaincues. Aujourd'hui, beaucoup d'entre elles font, sur l'oreille et sur l'esprit, le même effet que produisent sur l'œil les gravures de mode où vieillissent les faux-cols à guillotine, les pantalons à pont, les chapeaux à la Bolivar. L'observation n'était pas assez profonde, le chansonnier s'était arrêté aux surfaces, satisfait lorsqu'il avait emprisonné dans un couplet le bruit qui était dans l'air, le chuchotement qui courait la foule. Cela s'est en partie ridé, lézardé, est tombé en poussière. Seules, certaines chansons politiques, le *Roi d'Yvetot*, *Monsieur le Sénateur*, seuls certains couplets vivent rétrospectivement. Le sentiment qui les a inspirés était vif et sincère, et les flèches lancées, subtiles comme des dards d'abeilles, sont restées dans les blessures. Les hommes et les choses sont toujours visibles sous les vers gracieux et pétillants, les inspirations légères ont pris rang parmi les documents historiques. Quelques autres strophes survivent encore, apparaissent, maintenant qu'elles sont débarrassées des airs de complaintes et de ponts-neufs qui les banalisaient, comme l'expression d'une placide philosophie de terre-à-terre, qui aimait son chez-soi, le coin du foyer, et se trouvait dépaysée dans les champs et dans la rue. La *Bonne Vieille* est une de ces jolies inspirations, moitié d'observation attendrie, moitié de rêverie.

Malheureusement, celui qui trouva parfois, pour célébrer la liberté, le vin et les amours, les accents d'un Anacréon en redingote à la propriétaire, cultiva opiniâtrement les fleurs de rhéto-

rique qui poussaient dans les plates-bandes du centre gauche. Sa conception du monde est un compromis philosophique, occasion nouvelle de rasade et de gaudriole, et l'alliance entre la démocratie et le césarisme fut une des plus lourdes imprudences poétiques de ce siècle. Béranger la commit gaiement, en politique de courte vue, précurseur bachique des buveurs de litres du café-concert, en penseur du Caveau, épris de l'arbitraire du dieu des bonnes gens et du sublime de la garde nationale.

XX

Blanqui, en ces années de politique et de littérature, fit honneur à son éducation et à son parti. Il eut en dédain les ennuyés excentriques vêtus de pourpoints, il sourit en sectaire politique des émeutes de théâtres, il eût signé les réquisitoires d'Armand Carrel contre Hugo. D'ailleurs, il s'intéressait davantage aux bulletins des journaux, aux dissertations des premiers-Paris, aux débats doctrinaires des Chambres. Le jour où Polignac devenait ministre, le jeune homme entrait au *Globe* comme sténographe. Il ne fournit au journal d'opposition que son apport des comptes rendus des Chambres, ne recherchant pas les conversations de rédaction, parlant peu, écoutant beaucoup, observant à la façon des fermés et des méditatifs. Il y avait là, comme dirigeants de littérature, de philosophie et de politique, Guizot, Cousin, Villemain, Barante, Broglie, et le nouveau venu put entrevoir des silhouettes importantes et entendre des paroles mesurées. Il apercevait plus souvent ceux qui étaient les actifs confectionneurs du recueil doctrinaire, Rémusat et Jouffroy, Damiron et Vitet, Duchâtel et Duvergier de Hauranne, Mignet et Ampère. Sainte-Beuve essayait là sa littérature, et Thiers cherchait à arriver à tout par la critique d'art. Mais les rapports étaient sur-



tout habituels avec Pierre Leroux, administrateur et secrétaire de rédaction, et Dubois, directeur. Ambitieux de belles destinées pour ce *Globe* auquel il donnait sa vie, Dubois l'avait fondé d'abord en recueil de critique philosophique et d'indépendance littéraire, en 1824, examinant librement les opinions, prenant parti contre la littérature endormie et poncive de l'Empire, et il l'avait transformé immédiatement en journal politique, en 1828, après la chute du ministère Villèle et l'abolition de la censure. Journal politique détesté du pouvoir, surveillé, condamné, et qui s'annonçait déjà comme la serre-chaude du juste milieu, la tiède atmosphère où devaient croître les hommes d'État de l'orléanisme.



M. de Polignac.

XXI

Le militant de la politique ne fut pas seulement occupé alors par ces physionomies à grands cols et à cravates solennelles. Les débats législatifs autour du ministère Polignac ne lui prirent pas non plus tellement son temps qu'il ne lui restât aucunes heures pour ses fréquentations d'intellectualité et de sentiment. Sa physionomie s'éclaire et il raisonne sur la vie du cœur, il écoute et il cause, dans le salon de Mme de Montgolfier, où le jeune précepteur des femmes préoccupées d'esprit, des jeunes gens en travail de pensée. Et surtout, il retourne chez son élève, Amélie-Suzanne Serre : elle a seize ans, lui, vingt-cinq,

l'union de leurs deux vies apparaît possible, il lit dans son cœur à lui, et dans son cœur à elle, ils s'expliquent, et ils se fiancent. L'aube d'une existence d'affection profonde se lève sur le vieil hôtel et sur le jardin tranquille de la place Royale. Mais toutes



Estampe de Delacroix pour le tableau de *La Liberté sur les barricades*.

les paroles de ces dialogues de douceur se sont évaporées dans l'air, leur signification n'est restée qu'au cœur des morts en confidences définitivement scellées. C'est à peine si l'on peut évoquer, dans l'embrasure de la fenêtre où d'autres sont passés depuis, le jeune homme et la jeune fille de 1830, qui causent avec les gestes vagues de figures très anciennes. L'amour lointain, qui fut si ardent et si profond, n'est plus, dans la reculée du temps, qu'un souvenir fixé par les attitudes et par les vêtements, le puéril et le vieillot d'une gravure de modes.

XXII

Au matin de Juillet où les ordonnances paraissent au *Moniteur*, Blanqui entre au *Globe*, trouve les rédacteurs réunis, toute la maison inquiète et bouleversée. Il se renseigne, il lit, devine la conclusion des événements, il affirme : « Avant la fin de la semaine tout sera terminé à coups de fusil. » Jouffroy veut prophétiser l'ordre en face du révolutionnaire : « Il n'y aura pas de coups de fusil. » Le lendemain, nouvelle réunion, Blanqui invite ses collaborateurs à former un comité insurrectionnel. Ceux-ci préfèrent attendre, laissent partir leur dangereux auxiliaire : « Les armes décideront, dit-il en sortant, quant à moi, je vais prendre un fusil et une cocarde tricolore. » — « Monsieur, dit Cousin, le drapeau blanc est le drapeau de la France ! » Mais l'autre est déjà loin, il est dans le brouillard de fumée et dans le tumulte de fusillade des trois journées qui s'appelleront les Trois Glorieuses.

XXIII

C'est une rumeur énorme, éclatant en catastrophe, un assaut de vent et un déchaînement d'orage. La foule irrégulière se forme ici, se disperse là pour se reformer ailleurs, en inondation capricieuse et volontaire qui chercherait le point faible à envahir. Il y a, autour de certains îlots, le Palais-Royal, les Tuileries, l'Hôtel-de-Ville, de grandes arrivées d'hommes, en vagues d'abord silencieuses et irrésistibles, puis précipitées et bruyantes, une marée qui envahit et qui tout à coup recule, comme une tempête de mer qui avorte. Le flot compact se retire, se disperse en ruisseaux par d'étroites rues. Quelqu'un qui aurait regardé Paris à vol d'oiseau, et n'est-ce pas le cas lorsque l'on observe avec la reculée du temps, équivalente à la reculée de l'espace ? celui-là aurait vu ces noires arrivées et ces rétrogradations subites comme de torrentielles coulées d'eau, de désordonnés bouillonnements, des remous furieux, des vides subitement produits, de mornes accalmies, et des retours plus vifs et plus furieux que les premiers assauts.

Le flux révolutionnaire bat à pleine eau et avec toute sa force les vieux contreforts des forteresses monarchiques. Les pierres grises, les hautes murailles des églises et des palais, sont tristes

aux soirs, après la chaleur et la lumière du jour, se dressent inutilement comme des falaises friables et des rochers rongés, au-dessus de cet élément nouveau qui les assaille sans cesse, qui mine leurs assises et fait trembler leurs faîtes. La violence s'ordonne, se canalise et se renforce. Les fleuves de foules, hurlants de voix et phosphorescents de coups de feu, trouvent leur cours, se précipitent dans toute la largeur de chaussée des boulevards, de la rue Saint-Antoine, des quais, se cherchent, se rejoignent, enserrent et baignent Notre-Dame et le Louvre, y règnent en une amplitude et une enflure de haute mer victorieuse.

XXIV

Pour le détail des événements de ces journées et de ces nuits, si l'on consulte les témoignages, journaux, mémoires, relations écrites par des acteurs et des spectateurs de ce bref drame politique en trois parties, c'est la classique agitation commençant en émeute et finissant en révolution. Le 27, on lit les journaux dans le jardin du Palais-Royal, des jeunes gens montent sur des chaises avec la juvénile certitude de recommencer Camille Desmoulins, la force armée chasse les discuteurs. Il y a une fusillade imprudente rue Saint-Honoré, vers la rue du Coq, des cadavres sont portés à la Charité, et le mécontentement frondeur devient immédiatement, au spectacle de ces morts, de la fureur en action, du désir de vengeance, de l'enthousiasme de sacrifice. Le soir, les régiments de la garde sont venus de Courbevoie, Rueil, Versailles, il y a de l'artillerie sur la place du Carrousel, Marmont est à la tête des troupes. Les passants très excités attaquent les patrouilles, enlèvent les armes et la poudre des armuriers, barrent les rues de poutres et de cordes pour empêcher les charges de cavalerie. Trois mille réverbères ont été brisés. Paris néanmoins se couche et dort.

Mais le 28, il se lève de bonne heure. Les yeux à peine ouverts, il crie : Vive la Charte ! A bas les Ordonnances ! Il ne sait pas exactement ce que produira la Révolution, mais il va d'abord la faire. Charles X parti, on verra après. Tous les gens qui apparaissent à pointe d'aube, sur le seuil de leurs portes, ont un insigne guerrier sur le corps, un baudrier, une giberne, un képi, et à la main une arme, sabre, bâton, fusil, outil. Les Écoles de Droit et de Médecine s'organisent. Polytechnique se montre. Les

escouades s'en vont, en blouses, en paletots, en manches de chemises, livrer une bataille sans ordre aux dix-sept mille deux cents hommes de troupes royales et aux douze pièces d'artillerie massées sur la place de la Concorde. Les groupes vont et viennent, battus ici, recommençant là, prenant l'Hôtel-de-Ville, le



quittant, le reprenant, piquant un drapeau tricolore aux tours de Notre-Dame, sonnant le tocsin, montant des pavés sur la porte Saint-Martin. Puis, une correction d'attaque s'affirme, les futurs ingénieurs de Polytechnique dressent des plans de terrain, dirigent les marches. La tentative de Marmont pour cerner les insurgés par les boulevards et les quais, cette tentative n'aboutit pas, la jonction de ses troupes échoue rue Saint-Antoine, sous la tombée de pavés et de meubles lancés des fenêtres. Malgré la distribution aux troupes d'un mois et demi de solde, et l'installation de baquets de vin dans les campements et dans les casernes, les soldats commencent à se lasser de cette harcelante guerre des

rues, murmurent, manœuvrent et tirent au hasard, lèvent la crosse en l'air. Ce soir-là Paris ne se couche pas. Pendant que l'armée est inactive, il dépave toutes ses rues, barricade toute la ville. De cinquante pas en cinquante pas, les voies sont obstruées par les charrettes, fiacres, omnibus, diligences, tonneaux remplis de terre et de pavés, arbres des boulevards. Il y a des pavés



plein les maisons, les femmes et les enfants les lanceront sur les soldats de Raguse.

Le 29, la royauté ne garde plus à Paris que les apparences en décors de son autorité séculaire, les soldats de Charles X tiennent seulement les Tuileries, le Louvre, le Palais-Royal. Le chef proclame une suspension d'hostilités, mais c'est une proclamation sans solennité, presque à huis-clos. Il en est réduit à faire distribuer des affiches manuscrites, par ses officiers, aux premiers rangs des insurgés qui cernent les régiments fatigués. D'ailleurs, il n'est plus temps. Les Tuileries, le Palais-Royal sont pris, le drapeau tricolore, sur le Louvre, ondoie dans la lumière.

XXV

Il est bien difficile, dans une telle mêlée confuse, d'apercevoir des attitudes particulières, dans une telle énormité de bruit, d'entendre une phrase nette. Le mouvement et la clameur emportent les détails. C'est à peine si, aux premiers plans, hors de la brume de la bataille, les journalistes et les caricaturistes qui ont été, ces jours-là, les petits observateurs de la rue, ont pu trouver à fixer quelques traits de la physionomie de Paris combattant. Ce qu'ils nous en ont transmis suffit toutefois à nous renseigner sur l'en-avant populaire, sur l'enthousiasme atmosphérique respiré par les rues, sur l'héroïsme de grand drame et sur le comique puéril.

Cette situation exceptionnelle de dépaveur de rues, de gardien de barricades, de tireur de coups de fusil sur des uniformes, devient immédiatement légendaire, et l'ouvrier de Paris en révolution reste dans le livre et dans l'image comme un grognard de la guerre des rues, un révolutionnaire expérimenté, circulant à moitié nu, une giberne et un sabre attachés en sautoir sur sa chemise, coiffé en roi de l'Afrique centrale, d'un képi galonné ou d'un chapeau à plumes, sans argent, éreinté, magnanime, noirci de poudre et suant sous le soleil, réclamant avec ostentation de l'eau quand on lui offre un verre de vin, s'installant sur le fauteuil du trône à la façon des sans-culottes de 93, fouillant ses compagnons à la sortie des appartements royaux, fusillant les voleurs. Regardez les dessins de Charlet et de Raffet, lisez une relation en forme d'apothéose vendue, quelques jours après la bataille, au profit des veuves, des orphelins et des blessés, et le combattant faubourien vous apparaîtra :

« On remarquait surtout un ouvrier, placé en faction à la grille du côté de l'eau ; son costume annonçait la plus grande pénurie ; sa tête était couverte d'un chapeau d'officier général qui lui donnait un air d'autorité ; il fouillait les individus qui sortaient du jardin, pour s'assurer qu'ils n'emportaient rien, et on l'a vu châtier sévèrement un autre ouvrier qui avait voulu s'approprier une petite tasse de porcelaine.

« Au quartier des gardes du corps du quai d'Orsay, tous les effets particuliers ont été respectés ; à tel point qu'un individu ayant voulu s'emparer d'une épaulette, une acclamation unanime a sur-le-champ réprimé cette action.

« Un jeune homme, vêtu d'une blouse bleue et armé d'un pistolet, s'est fait ouvrir la grille du Louvre par les Suisses ; il se nomme Garaud, sculpteur, âgé de 22 ans, natif de Dijon. C'est lui qui a fait, en 1828, la sculpture de la maison égyptienne,

Mercredi



HOTEL DE VILLE (Pont d'Arcole)

place et passage du Caire. Lorsque le général La Fayette a eu connaissance de ce trait de courage, il a fait venir ce brave jeune homme, et l'a vivement pressé sur son cœur.

« Après la retraite de l'armée royale, les factionnaires du jardin et de la rue de Rivoli étaient restés à leur poste; ils furent invités avec douceur à se retirer, et ces militaires reconnaissants se jetèrent avec cordialité dans les bras de leurs concitoyens.

« Lorsque le château des Tuileries fut pris de vive force, Charles Gauthier, apprenti, demeurant rue Saint-Avoie, n° 58, y pénétra un des premiers, et trouva, sous des meubles, des

bijoux et des bracelets d'une grande valeur qu'il s'empressa de remettre à la mairie du septième arrondissement.

« Stéphanie Pillaud, ouvrière, a également déposé une robe brodée d'un grand prix.

« Nous ne pouvons passer sous silence les services importants rendus à la cause nationale par M. Milbert, entrepreneur de charpente, boulevard Montparnasse, qui s'est distingué dans la journée du jeudi au Louvre, tant en combattant qu'en préservant le musée égyptien de la dévastation. Honneur à ce brave citoyen!

« A l'attaque du Louvre, un jeune homme de dix-huit ans, nommé Charles Bourgeois, ouvrier serrurier, né à Rocroy (Ardennes), est monté le premier, armé de pistolets non chargés (il manquait de poudre), et a été planter le drapeau sur la colonnade. Bourgeois, poursuivi par cinq Suisses, a reçu plusieurs coups de baïonnette, qui l'ont mis hors d'état de travailler. Bourgeois nous dit, comme ce soldat d'Alger : « Accordez-moi une ligne dans le journal ; que mon père lise mon nom imprimé ; voilà tout. » Accordons cette ligne au brave Bourgeois ! »

« Le nommé Benoît, cocher de cabriolet, sans autres armes qu'un sabre, s'est jeté le premier sur une pièce de canon qu'on venait de tirer dans la rue Richelieu. Ce brave, qui n'a pas même reçu une égratignure, a été amené, jusque sur la place de la Bourse, à cheval sur la pièce qu'il avait prise, et aux acclamations de tous ses compagnons d'armes. »

« Un ouvrier dont la mise annonçait peu d'aisance, et qui, dans la journée de mercredi, avait coopéré depuis cinq heures du matin à l'enlèvement de plusieurs postes, n'avait encore rien pris à trois heures du soir. Un jeune homme lui offre cinq francs, mais l'ouvrier répond : « Je ne me suis pas battu pour de l'argent, monsieur, mais j'accepte dix sous. »

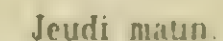
« On a vu des patriotes, dans la rue Saint-Honoré, laver religieusement le sang français dont le pavé était inondé; ils se disaient les uns aux autres : « Il ne faut pas qu'il soit foulé aux pieds. »

« Plusieurs hommes se trouvant vis-à-vis la boutique d'un marchand de vins, se détachèrent pour y entrer : mais bientôt, à la voix de leur chef, ils sont revenus dans les rangs. « Aujourd'hui, leur a-t-il dit, pas d'eau-de-vie, pas même de vin sans eau, au corps-de-garde les ivrognes ! » Et tous ces braves gens de s'écrier : « Il a raison ! » et de continuer leur route prêts à

affronter la mort sans autre stimulant que le généreux, que l'ardent amour du pays et de la liberté. »

« Quelqu'un dit à un vétéran : « Vous avez donc rendu vos armes? — Rendu mes armes? dit le vieux brave. Je les prête; mais je ne les rends pas. »

« Les israélites se sont fait honorablement remarquer dans


Jeudi matin.

QUAI DE LA MÉGISSERIE

Ce Quai fut témoin d'un Combat opiniâtre entre les troupes les Suisses et le peuple

les derniers événements. Quelques-uns ont succombé dans cette lutte glorieuse. M. Michel Goudchaux, banquier, qui a contribué à la prise de plusieurs postes importants, vient d'être nommé adjoint du maire du 6e arrondissement. »

« On cite l'adresse, funeste aux soldats de la garde, de M. Bernard Trefous, qui, placé en tirailleur depuis cinq heures jusqu'à huit près du boulevard Saint-Denis, n'a pas tiré un seul coup qui n'ait fait tomber un des aveugles ou malheureux instruments du despotisme. »

« Un citoyen de Paris disait, en déposant son fusil : « Le

14 Juillet a été un bien beau jour ; mais le 28 en vaut deux. »

« Un israélite, Lévi Abraham, demeurant rue des Vieilles-Étuves-Saint-Martin, n° 9, montre, durant toute l'affaire, la plus grande intrépidité. Après le combat, des secours lui sont offerts, il les refuse d'abord en disant qu'il ne s'était pas battu pour avoir de l'argent. Pressé d'accepter dix francs, il consent enfin à les prendre, en ajoutant : « Puisque vous voulez absolument que je les accepte, je les prends, mais sous la condition que je vous les remettrai à l'instant à vous-même, pour que vous en disposiez en faveur des orphelins. »

« Honorable victime de son dévouement aux lois et au pays, M. Jenneson a été tué à l'attaque de la rue Saint-Nicaise ; son corps a été porté par ses compagnons de périls et de gloire au cimetière Montmartre. Notre célèbre Charlet marchait en tête du convoi. Arrivé au bord de la fosse, M. Gabriel, auteur dramatique, a improvisé le discours suivant : « Brave garde national, tu es mort en repoussant une indigne agression ; que ton sort est à envier et qu'en même temps il est à plaindre ! Tu ne seras pas témoin du bonheur dont nous allons jouir sous l'égide d'une sage liberté ! Reçois en ce moment le dernier tribut de notre reconnaissance ; tes frères viennent t'accompagner au champ d'éternel repos et verser des larmes sur ta cendre. Adieu, adieu, digne enfant de notre chère patrie ! Vive la France ! »

« A la Bourse, deux hommes de la classe ouvrière étaient préposés à la garde de quelques Suisses prisonniers auxquels on avait accordé la vie. « Nous n'avons pas mangé depuis douze heures, disent ces deux factionnaires. » Aussitôt M. Darmaing, rédacteur en chef de la *Gazette des Tribunaux*, qui se trouvait là, leur présente une pièce de 5 francs en leur disant : « Mes amis, allez manger, je prends votre place, et j'y resterai jusqu'à votre retour. » Ils semblent hésiter. « Prenez donc, ajoute le rédacteur ; dans un moment comme celui-ci, celui qui en a donne à celui qui n'en a pas. » Les ouvriers acceptent alors, reviennent un quart d'heure après, et rapportent cinquante-cinq sous, qu'ils rendent à leur remplaçant, en le remerciant. »

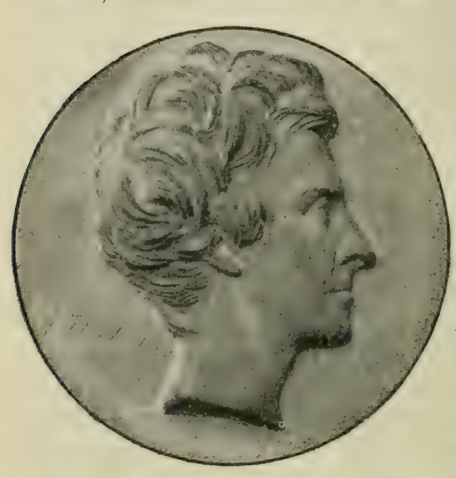
« Un bourgeois aborde un homme du peuple qui venait du combat dans tout le désordre de la circonstance et auquel ajoutait sa pauvreté. « Salut, mon brave ! lui dit-il, c'est bien ! le peuple a fait son devoir ! — Oui, répond le brave, le peuple s'est bien battu, et n'a pas même pris pour boire. »

Il en est bien d'autres encore, de ces violents coloriages et de ces naïfs récits qui constituent une sorte d'imagerie d'Épinal des révolutions. On trouve en eux les mémoires bavards de la rue, la croyance spontanée à toutes les vertus populaires, l'apothéose de toutes les silhouettes qui ont surgi à travers Paris dépavé. Dans ces relations hyperboliques, il y a des extases devant un médecin qui a tiré cinq cartouches sur les lanciers, et qui se livre ensuite avec zèle au pansement des blessés qu'il a faits, il y a des étonnements extraordinaires devant la mort de cet Anglais frappé d'une balle à la tête, au moment où il s'avançait à la fenêtre de l'hôtel qu'il habitait, rue Saint-Honoré, pour jeter des pavés sur les troupes royales. Un homme du peuple trouve l'épée de Charlemagne. Des troupes défilent portant des pains et des poulets embrochés aux baïonnettes. De nombreux héros subissent les embrassements de Lafayette. Des femmes habillées en hommes vont au combat comme des amazones de faubours. Des lousties d'ateliers font des mots sur leur fusil. Ce n'est pas seulement l'israélite qui joue un rôle : on voit se manifester le Polonais. On voit surgir aussi Gavroche. C'est lui, l'adolescent, qui s'empare d'un homme à cheval armé d'un fusil et porteur de dépêches de la Cour. C'est lui, le jeune citoyen qui va prendre un officier supérieur à la tête de son régiment et qui l'amène désarmé et dévêtu. C'est lui, le jeune écolier qui dirige cent cinquante hommes environ, et qui monte la garde pendant deux jours et deux nuits. C'est lui, l'enfant de quinze ans qui ordonne à un officier de cavalerie de crier « *Vive la Charte !* » qui lui casse la tête d'un coup de pistolet, qui se jette à plat ventre pour éviter une décharge, qui se sauve et revient chercher sa casquette tombée sur la place.

La conclusion, c'est l'emprisonnement des ministres à Vincennes, Louis-Philippe, le roi-citoyen, sur le trône à la place de Charles X, et c'est la lente descente sur la Seine, de la Morgue au Champ de Mars, d'un bateau chargé de cadavres, les uns dans des bières, les autres, nus, enfouis dans un lit de paille et de chaux vive. Le drapeau noir flotte à grands plis sur le ponton funèbre. Une odeur de chair en putréfaction traîne sur l'eau de la rivière, toute bleue, dorée et miroitante sous la lumière torride du ciel d'août. Le peuple s'accoude aux parapets des quais, grouille sur les berges, acclame le charnier humain qui s'en va à la dérive.

XXVI

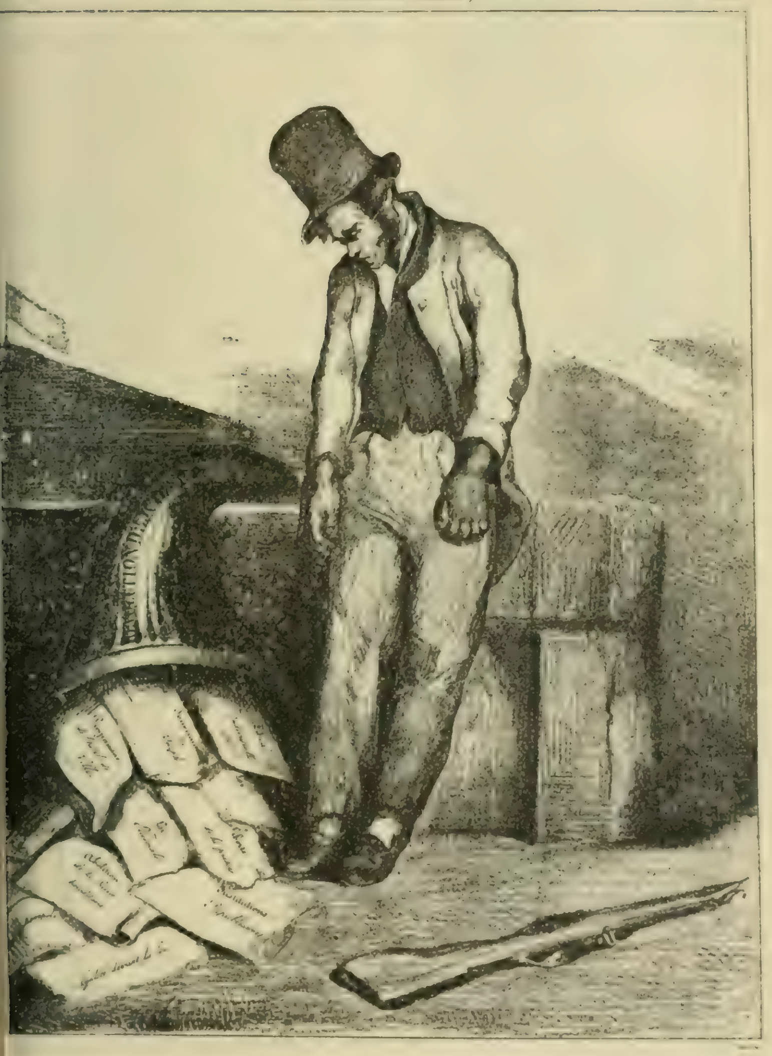
Le dernier soir, le 29, alors que les nuages cuivrés des coups de feu se mêlaient encore aux vapeurs roses du couchant, il y avait, dans le salon de Mlle de Montgolfier, quelques personnes rassemblées, causant, tombant en de longs silences, allant aux fenêtres, écoutant les bruits de la rue. Après qu'un pas a monté l'escalier et que la porte s'est ouverte, c'est Blanqui l'insurgé qui apparaît avec la décision du triomphe, la bouche et les mains noires des cartouches déchirées et des balles parties, odorant de poudre et aspirant l'âcre parfum de la bataille gagnée, aussi doux qu'un bouquet de printemps et qu'une chevelure de femme. Il s'arrête sur le seuil et laisse tomber son fusil dont la crosse pèse lourdement sur le parquet, dont le canon et la baguette sonnent avec un bruit de cristal et de chanson. Et le bruit, et la pesée, et le geste sont en rapport avec les paroles brutales et ironiques qui sont prononcées les premières. « *Enfoncés, les Romantiques !* » s'écrie l'étudiant qui rassemble en un cri ses haines politiques et ses colères littéraires, son goût de la mesure et des règles, son aversion du lyrisme, de la phrase et de la cathédrale. Parole profonde et significative, nette et brève comme un éclair qui illumine subitement les cerveaux de 1830, épris de traditions opposées, acquis à la tragédie ou au drame, influencés par l'École, par le Musée, par la Bibliothèque, par toutes les formes d'art, par tout l'imprimé, par toute la vie morte, songeant au forum ou au cloître, éblouis par le tribun et par le consul, ou par le pape et par l'empereur.



J. Michelet en 1834.

(Médaillon de David d'Angers.

L'annonce que la révolution du jour équivalait à la défaite de la littérature nouvelle fut au moins entendue, sinon admise, par



l'un de ceux qui se trouvaient là. Ce jeune homme au fin et long visage, émacié et pâle, qui a publié un précis d'histoire moderne et une étude sur Vico, c'est Michelet, Michelet dont l'esprit erre alors à travers les cryptes romanes et les nefs gothiques, et qui s'efforce à réveiller les morts de l'Histoire.

XXVII

Lendemains de révolutions ! Réveils surpris de ceux qui se sont endormis dans la fièvre de l'action, dans les rêves agités des héroïques turbulences, et qui se retrouvent au matin, engourdis dans la stupeur des rapides événements accomplis, rappelant leur mémoire, s'efforçant de se formuler en notions exactes les péripéties troublées de la veille. Les enthousiastes qui couraient par les rues, bondissaient aux péristyles des palais, jetaient vers le ciel de grands cris d'espoir et de triomphe, sont étourdis de la victoire et lassés du mouvement. Leur corps est abattu par la fatigue, leur esprit immobilisé par la courbature morale. Ils s'interrogent, surpris, les bras cassés comme au second jour des ivresses et des coups de passion, se demandant quel vin d'illusion ils ont bu, quelle ardeur de jeunesse et d'amour est montée à leur cerveau. L'énergie s'en va donc en contemplations, le vouloir n'a pas de suites, les acteurs redeviennent spectateurs. C'est qu'ils ont cru jouer une pièce entière alors qu'ils n'ont figuré que dans un prologue. Une autre troupe va venir qui s'est tenue à l'écart pendant le tumulte, et que le manque de persistance des bruyants encourage. Ces nouveau-venus vont ordonner le désordre, remettre presque tout en place, changeant seulement quelques étiquettes. Ce sont les fins, les méticuleux, les avisés, les huissiers, les notaires, les avocats, les hommes d'affaires qui liquident les révolutions. Ils ont apporté en naissant le sens gouvernemental, ils connaissent les rouages précis et les ressorts dirigeants, ils savent les marches prudentes et les concessions utiles, et qu'il faut bien se garder de rien changer au train des choses et au sort des hommes. Ils sont graves, s'expriment avec solennité, et on les croit volontiers sur parole quand ils affirment leur prédestination et leur compétence. Après les coups de feu et les renversements de trônes, ce sont eux qui rassurent la société par des affiches et des décrets que lisent bénévolement les combattants de la veille redevenus les bons flâneurs de la rue.

XXVIII

C'est cette sensation de force épuisée, de désillusion soudaine, qui retentit aux vers de la *Curée* de Barbier, quand, les barricades encore dressées, la royauté orléaniste s'annonça comme le résultat de la bataille des trois jours. L'effet fut prodigieux, à la vue de cette Muse brutale sautant d'un tel élan sur la place publique encore sonore des coups de fusils, encore brouillée sous l'atmosphère de la bataille. Tout se tut pour écouter cette voix haletante qui racontait les héroïsmes de la lutte et les compromis du lendemain de la victoire. L'accent était rauque, le mot cru, la langue fruste. Les vers de longueur inégale, les terribles iambes boiteux et furieux semblaient bondir par-dessus les pavés bouleversés.



LE ROI CITOYEN.

Tous ceux que l'a-

vènement de la « meilleure des Républiques » avait déçus, tous ces démocrates qui avaient pris le fer au poing et armé leur fusil pour jeter la monarchie à bas, et qui voyaient une nouvelle monarchie profiter du sang versé, tous ceux-là applaudirent aux dénonciations et aux anathèmes du poète. Ils crurent sans doute que tout n'était pas perdu puisque les jeunes gens retrouvaient de tels accents. Cette poésie révolutionnaire, cette verve faubourienne, cette formidable satire étaient des armes avec lesquelles on pouvait recommencer le combat.

Ils ne savaient pas que la littérature a ses lendemains de sommeil, de mollesse et de scepticisme comme la politique, et que le poète qui avait jeté ce cri était déjà retombé au silence. Les barricades purent s'élever et s'écrouler, les combattants purent s'affaisser sous la fusillade ou mourir dans les cachots : la voix s'était tue et jamais plus on ne devait l'entendre. On attendit que des pages de colère semblables à celles de 1830 vinssent donner encore l'expression aux rumeurs et aux cris de la multitude. On attendit au moins que celui qui avait dit, sur un rythme de mélancolie, avec des paroles si désolées, les tristesses de l'Italie morte, les horreurs de la misère de Londres, trouvât une plainte, une larme pour les prolétaires des faubourgs de Paris. Rien. Celui qui jeta un tel cri révolutionnaire que l'écho en est encore prolongé, celui qui fut le poète enflammé de l'*Idole* alors que tant d'autres étaient éblouis par la rouge gloire napoléonienne, prit peur de lui-même et resta désormais timide devant l'œuvre de sa jeunesse. Le belluaire effrayé passa sa vie à vouloir museler le lion qu'il avait déchaîné.

G. Geffroy.

(*A suivre.*)



JOURNAL D'UN PHILOSOPHE[1]

(*Suite.*)

Bar-sur-Indre, mercredi 3 août.

Arrivé éreinté à Bar-sur-Indre. Causé avec quelques membres des comités. Il me faut retravailler mon discours qui n'est pas dans « la note ».

Je me demande parfois, quand je suis seul avec moi-même, si je peux l'avoir, « la note » qu'il faut pour parler au peuple, et il est des fois où je me réponds que non. Ces fois-là sont celles où je suis sincère...

Bar-sur-Indre, jeudi 4 août.

Enfin, c'est fini ! Le banquet a duré cinq heures ! j'ai cru deux fois m'évanouir de chaleur. C'est, à mon sens, « un four noir », ce qui n'empêchera pas les journaux monarchistes de demain d'annoncer l'immense succès de mon beau discours.

Tant mieux, d'ailleurs !...

Villiers-Neaufle, vendredi 5 août.

Je suis toujours heureux quand je me retrouve ici seul avec mes vieux souvenirs d'enfant ; entouré des vieux portraits de famille et de toutes ces pauvres vieilles choses qui ont vraiment bon air.

Je suis allé dire bonjour à l'ancien jardinier qui a 98 ans et ne peut plus bouger. Quand j'étais tout petit, il me prenait dans ses bras pour me faire cueillir des pêches, et lorsque je me salissais ou que je défaisais mes boucles (qui ne frisaient qu'à grand renfort de papillotes), il me disait d'un ton navré :

— Oh ! mossieu Agénor !... quoi donc qu'vous avez core fait à vos mains et à vos ch'veux... qu' vous étiez si beau tout à l'heure et coiffé, comme l' roi Louis-Philippe ?.

Cette idée que j'étais coiffé comme le roi Louis-Philippe, ou même comme le roi tout court, — dans ce temps-là, je n'avais

(1) Voir le numéro du 10 avril 1896.

pas de préférence, — me flattait profondément, et je me redressais, convaincu que j'étais un personnage considérable, et qu'il ne fallait pas défriser mes boucles, ni farfouiller dans la terre à pleins bras sous peine de me diminuer.

Il n'y voit plus très clair aujourd'hui, le père Magloire, mais il me reconnaît toujours, et quand j'entends sa pauvre vieille voix me dire en pleurant presque : « V'là donc que j' vous ai r'vu core un' fois, mossieu l' marquis », — quand je sens sa main plissottée et calleuse serrer la mienne de tout ce qui lui reste de force, j'éprouve une sensation très douce. Il me semble que je prends comme un bain d'honnêteté, et je respire avec joie l'air de mon enfance, cet air si éloigné du boulevard, de la politique... et des Tripoly ?...

Caen, samedi 6 août.

J'ai lu dans le train l'interview du pape par Séverine !

Est-ce bien possible, Seigneur ?... Le pape se laisser interviewer !... et sur une question si incroyablement grave ! Quel signe des temps est celui-là !...

Enfin, heureusement, il n'a dit que ce qu'il devait dire et il l'a bien dit. C'est égal ! je ne suis pas encore remis de la stupeur où m'a plongé cette lecture. Je me demande vers quoi nous marchons ?...

Plusieurs journaux « blaguent », en ayant l'air d'en faire l'éloge, mon discours de Bar-sur-Indre. Ils insinuent que je ne sais pas parler aux masses et ils sont dans le vrai.

En arrivant ce soir à Caen à l'hôtel d'Angleterre, j'ai demandé si ma femme était là. On m'a répondu que non, mais que M. Tripoly venait d'arriver et de retenir pour demain des chambres pour sa femme et pour Mme la marquise de Villiers-Neaufle. Je n'ai pas osé demander par quel train on attendait ces dames. J'ai craint qu'on ne s'étonnât de me voir si mal informé.

L'interview du Saint-Père me trotte en tête, j'en suis, comme on dit aujourd'hui, « baba ! »

Caen, dimanche 7 août.

Les courses ont, paraît-il, été superbes. Moi, je trouve que des courses c'est toujours laid. L'arrivée de *Lagrange* a fait gagner une somme très ronde à Rolande. Tripoly avait pris pour elle beaucoup du cheval. Elle était très belle, tantôt, ma femme, dans une toilette rosée qui se fondait merveilleusement avec sa peau.

Nos cousins Laubardemont étaient venus de Deauville avec les Barentin (de ceux-là je me passerais bien, à cause de l'impertinence de Barentin...). Il y avait aussi Jalon, Lagardie, Morteville (qui tourne à droite quand Tripoly tourne à gauche et réciproquement). Il affirme que, le plus drôle, c'est que c'est lui, Morteville, qui est gêné depuis l'aventure du duel et non pas l'autre.

Tantôt aux courses, pendant qu'on courait le *Prix de la ville de Caen*, j'ai surpris un singulier regard que M[me] Tripoly, habituellement si bonne et si charmante, posait sur Rolande qui causait avec Tripoly. C'était un regard noir, presque mauvais, tout chargé d'hésitante rancune, de colère, de soupçon, de tristes pensées... que sais-je, moi ?... Il faut s'attendre à tout, avec ces petites têtes de femmes mal équilibrées. Dans tous les cas, son regard n'était pas bon, j'en réponds ! Je voudrais avertir Rolande ? Oui !... c'est facile à dire... mais comment s'y prendre pour l'avertir ? C'est terriblement délicat !

Caen, lundi 8 août.

Encore une journée fatigante et désagréable ! Comment peut-on prendre plaisir à voir courir des chevaux ? Rolande adore cela (maintenant, car autrefois nous ne mettions jamais les pieds aux courses), ce sont les Tripoly qui lui ont donné ce goût-là. Eux, je comprends qu'ils l'aient, ce goût ! Ils ont une écurie, ils s'y intéressent, c'est tout naturel ; mais ma femme n'a aucun motif plausible de s'intéresser ostensiblement autant à des chevaux qui ne sont pas siens, et elle a le tort de le faire. Il est vrai que ces chevaux appartiennent à des amis intimes, mais c'est égal.

Les journaux ont donné les résultats des scrutins de ballottage. Quelques conservateurs sont élus ; mais, en somme, nous perdons plutôt des sièges.

Que sortira-t-il de tout cela ?

Dîné ce soir à l'hôtel d'Angleterre avec les Faucher. M[me] Faucher est admirablement jolie, mais coquette à faire frémir. Je ne voudrais pas être le mari d'une femme comme celle-là. On est, quoi qu'on fasse, ridicule dans cette situation effacée. Vraiment, elle manque un peu trop de tenue. Elle pourrait en faire dix fois plus en ayant une attitude différente et, dans ce cas, personne n'y ferait attention.

Je me demande parfois avec terreur ce que nous ferons — quand le prince reviendra — de ces femmes-là ?... Il y en a

quelques-unes comme cela qui traînent dans le parti et que, grâce au dévouement sans bornes des excellentes créatures de maris, il est impossible d'exécuter. Je sais bien qu'il y a toujours un peu de... comment dire? un peu d' « interlòperie » autour des gouvernements qui commencent. Enfin, elle est rudement jolie tout de même, Mme Faucher, et elle le sait bien, la mâtine!



Léon XIII.

Deauville, mardi 9 août.

Nous voici à Deauville, ce n'est pas malheureux! J'ai eu peur un instant que Tripoly ne se cramponnât pour voir les courses au trot. C'est cela qui aurait été dur!

Nous sommes revenus de Caen dans le même compartiment que les Givray et Lagardie. Lagardie gagne à être connu. C'est un garçon simple, bon enfant, et beaucoup moins gommeux qu'on ne le croit. Il a même au besoin de l'esprit. Mais aujourd'hui je l'eusse souhaité au diable. Il ne s'était pas trouvé avec Tripoly depuis l'histoire du duel Morteville, où il était le témoin de Morteville, et la situation était embarrassante. Lagardie a fait des gorges chaudes de la façon dont les excuses avaient été faites (après que les conditions un peu sévères étaient réglées), et Tripoly l'a su. Heureusement, il s'est montré dans cette circonstance, comme toujours, homme d'esprit, et il a gentiment tendu la main à Lagardie. On aurait juré que rien ne s'était passé entre eux depuis le jour où ils ont dîné ensemble chez moi. Lagardie, un peu surpris d'abord, a été bon garçon ensuite, et tout s'est arrangé.

Si ce choc s'est produit, c'est la faute de Mme de Givray qui est



Une soirée chez les Barentin.

Dessin de C. Léandre.

venue, comme une folle, se jeter au milieu de nous en y amenant Lagardie. Je ne peux pas la souffrir, moi, cette petite femme étourdie et mal élevée, et si Givray n'était pas un de mes plus anciens amis, il y a longtemps que j'aurais prié Rolande de cesser avec elle toutes relations. Du reste, je crois que Rolande ne l'aime pas plus que moi. Elle a des mots cinglants, et une façon blagueuse et indulgente de parler de tout qui m'exaspère. Ce n'est pas qu'elle soit bête, tant s'en faut. Elle a, au contraire, infiniment de verve et d'humour. Pas méchante non plus, à proprement parler, car je ne lui entends jamais dire de mal des absents, mais elle se dédommage en leur présence de son silence, et elle s'en dédommage souvent de terrible façon. Quel âge ? On ne sait pas !... Jolie ?... On ne sait pas non plus. Tout ce qu'on peut affirmer, c'est qu'elle est drôle. Je ne puis mieux expliquer sa personnalité qu'en disant qu'elle serait, dans l'ordre naturel des choses, « la femelle » de Barentin.

Or, je ne supporte pas, quant à moi, ces sortes d'individus qui ne mettent aucun frein à leurs boutades, et ne veulent pas s'astreindre à respecter, de parti pris et sans contrôle, les choses considérées comme respectables. Avec ceux-là, il n'est pas de sécurité possible. La société ne peut solidement s'édifier que par le respect des situations établies, et non par celui des situations méritées. Si j'avais une femme comme Mme de Givray, j'aurais perpétuellement envie de lui donner le fouet. Cet imbécile de Givray rit au contraire de ce que dit la sienne, et je crois qu'il a, ma foi, fini par penser comme elle.

Je n'ai pas eu le long de la route un instant de tranquillité. Je sais que Mme de Givray ne peut pas sentir Tripoly, je crois qu'elle déteste aussi Rolande, et je craignais qu'elle ne fût venue se fourrer au milieu de nous que pour avoir une occasion de « rigoler » — comme elle dit volontiers — de Caen à Deauville. Par bonheur, elle a été relativement modérée. A peine deux ou trois lardons à l'intention de Tripoly, dont un seul tout à fait direct.

Comme on parlait d'amour, — quand Lagardie est quelque part, on finit toujours par parler d'amour, — on a demandé quelle était la qualité la plus nécessaire à un homme pour plaire à toutes les femmes, sans distinction de caste ou d'éducation ?

— La noblesse d'âme... — ai-je répondu sans hésiter.

— La beauté... — a crié en riant Givray, qui est laid.

— L'intelligence... — a dit ma femme.

— L'argent !... — a déclaré la petite de Givray.

Et, comme nous protestions, elle s'est adressée directement à Tripoly :

— N'est-ce pas, monsieur Tripoly, que j'ai raison ?...

Lagardie et Givray ont éclaté de rire et, ce qui m'a vivement surpris, Mme Tripoly aussi. Son mari était vexé considérablement je crois, mais il a fait très adroite contenance.

En rentrant, j'ai trouvé un des chevaux malade. Le cocher croit qu'il ne pourra pas être attelé d'ici à quinze jours. Il affirme, du reste, que les deux chevaux bais sont très usés et que c'est pour cela qu'ils ont toujours quelque accroc. Cela va être encore une dépense de trois à quatre mille francs. Avec une seule paire il est impossible de faire le service, d'autant plus que le cheval dépareillé est trop léger pour s'atteler seul.

Mercredi 10 août.

Je n'aime pas la mer ! Cette houle perpétuelle me cause une sorte d'agacement et ce vent me fatigue. Il m'engourdit pendant le jour et m'empêche de dormir pendant la nuit.

Jeudi 11 août.

Été aux courses de Cabourg. Journée assommante et chaude.

De Mun et Schneider continuent à discuter, par l'intermédiaire du *Figaro*, les prescriptions pontificales.

De Mun ! Voilà un orateur dont j'ai souvent envié le tempérament ! Pourquoi faut-il qu'il applique si mal cette belle intelligence au lieu de l'apporter à notre cause ? La question ouvrière ? Nous aura-t-on assez « rasés », — comme dirait Mme de Givray, — avec la question ouvrière ! Et le juste salaire ? Et « toute la lyre » — comme dirait également la petite de Givray. Mais, moi aussi, je m'en occupe de ces questions-là ! Seulement, c'est parce qu'il le faut, ce n'est pas par goût... Ah non, certes !

Vendredi 12 août.

Ils sont tous aux courses de Cabourg. Moi je suis resté pour le courrier. J'attendais une lettre qui va probablement m'appeler là-bas ces jours-ci... Elle n'est pas venue.

Samedi 13 août.

Breteuil a donné sa démission. J'avais envie de donner la mienne aussi, — dans quelque temps, pour n'avoir pas l'air de

répéter le mouvement fait par un autre, — mais Rolande ne veut pas. Elle dit que je peux être plus utile au parti en restant au Parlement. Elle a peut-être raison, et pourtant il me semble que si j'étais tout à fait libre de mes actions, je serais à même de remplir là-bas, d'une façon plus suivie, des fonctions que mon mandat rend forcément intermittentes et incomplètes. Enfin, ma femme est de bon conseil et je me range à son avis.

Je ne l'ai guère vue depuis deux jours, Rolande! Ce n'est, en ce moment, que courses le jour et bals la nuit. Ils ne sont rentrés de Cabourg qu'à trois heures du matin; ils y sont retournés après le déjeuner, et demain, les courses recommencent ici! C'est dur pour ceux qui n'aiment pas ce divertissement d'être obligés d'y prendre part.

Lussac est arrivé d'Aix. Il n'y est bruit que de la façon dont le roi de Grèce (qui vient faire une saison à Aix), a été reçu au débotté par l'envoyé de la République. Comme il entrait, accompagné dudit envoyé, dans la salle de jeu, ce fonctionnaire lui aurait dit d'un air gracieux, en lui montrant les joueurs plus ou moins louches qui se pressent aux tables :

— Eh bien, Sire, vos sujets s'amusent?...

On annonce que, sa saison faite, le roi Georges ira rendre visite à M. Carnot à Fontainebleau.

Dimanche 14 août.

On dit que les courses d'aujourd'hui étaient superbes et que celles de demain seront plus intéressantes encore. Il y aura le *Prix de deux ans* et, le *Prix de deux ans*, il paraît que c'est palpitant!...

Lundi 15 août.

Retourné aux courses bien malgré moi, mais ma femme préfère que je l'y accompagne et je trouve qu'elle a raison. L'écurie Tripoly n'a rien gagné et Tripoly était ce soir d'une humeur massacrante. C'est lui qui m'a ramené des courses, — parce que j'avais offert aux Faucher de revenir avec ma femme — et il ne m'a pas dit un mot. Nous avions l'air d'une voiture de deuil.

La démission de Breteuil continue à faire beaucoup de bruit. N'est-ce pas un peu le cas de dire que c'est beaucoup de bruit pour rien?...

Quelques journaux veulent voir là un mot d'ordre; un signe que, dans la droite, on renonce — momentanément au moins, —

à la lutte, et que les membres actifs rentrent sous leur tente. Il n'en est rien, puisque je suis toujours là et que je n'abandonnerai point la partie. Rolande a dit vrai : il ne faut jamais déserter le poste qui vous a été confié.

Mardi 16 août.

Enfin, c'est fini, les courses! Je craignais un troisième jour... il me semblait que l'an dernier cela avait duré plus longtemps? Mais il n'a été question de rien, et j'ai pu travailler en paix à mon livre sur *Les origines et les causes de la démoralisation en France*. Il y a plus de deux mois que je n'en avais écrit une ligne.

Le soir, nous avons dîné chez les Lussac avec les Givray, les Barentin, Lagardie, et les Faucher à propos desquels, — soit dit en passant, — Rolande m'a fortement réprimandé. Elle m'a démontré que j'avais eu le plus grand tort de leur offrir hier de revenir des courses avec elle; qu'elle ne voulait pas être vue en public avec Mme Faucher dont la liaison avec Porchefontaine n'est plus un mystère pour personne, et patati et patata...

Elle était furieuse et j'ai vivement déploré ma maladresse, d'autant plus que je reconnais qu'elle était réelle. Mme Faucher s'affiche absolument avec Porchefontaine, avec lequel on la voit partout sans que jamais Faucher fasse acte de présence. C'est qu'il manque un peu de « monde », ce bon Faucher! mais quel être excellent et dévoué au prince! Je sais bien que, dans ce dévouement, il est entré au début un brin de calcul. Il est clair que si Faucher s'est déclaré monarchiste, c'est uniquement pour pouvoir se lier avec tous les conservateurs, c'est-à-dire avec tous les gens chics de son département. Mais à présent, il est convaincu pour tout de bon et dévoué à s'en faire mourir. Le dîner s'est assez bien passé, mais Barentin a trouvé moyen pendant la soirée d'être d'une inconvenance absolue.

A la suite de je ne sais quoi, on en est venu à parler du personnage innomable, mari d'une actrice, qui a organisé à Londres cet ignoble chantage contre un prince français. Givray, qui est allé récemment là-bas, a raconté que le prince, très énervé, avait dit dans un moment de colère :

— Ma fois, tant pis!... j'en ai assez des procès!... j'aime mieux lui flanquer un coup d'épée puisqu'il prétend qu'il veut se battre!...

Naturellement, je me suis récrié de toutes mes forces. J'ai démontré que le prince ne peut se battre avec un individu appartenant à cette catégorie...

— Oui, d'abord, — a dit la petite de Givray, — et puis, dans ce moment-ci, il fait joliment chaud pour se battre!....

— Qu'est-ce que ça fait?... — a répondu Barentin — ils se battraient dans l'eau, n'est-ce pas?...

Et, comme on demandait des explications :

— Eh bien, quoi?... un... poisson (je dis *poisson*, lui, il a dit autrement), et un dauphin?...

On a beaucoup ri! Moi, j'avoue en toute sincérité ne point apprécier ce genre de plaisanterie, et je trouve qu'on ne doit jamais, — même pour faire ce qu'on croit être de l'esprit, — se permettre de « blaguer » les princes.

Mercredi 17 août.

Hélas! les courses n'étaient pas finies! Elles ont recommencé de plus belle. On a, — dit-on, — piqué à la morphine le cheval de M. Blanc pour l'empêcher de gagner. Les parieurs étaient nerveux. Quant à Tripoly, il y a longtemps que je ne l'ai vu d'aussi charmante humeur.

Jeudi 18 août.

Un rédacteur du *Figaro* a interviewé Doudeauville sur la question sociale, et il résulte de cet interview que son grand-père (à Doudeauville), qui était un grand philantrope, le trouvait riche, beau et bien fait, et l'engageait à se faire pardonner ces qualités en étant bon, serviable et charitable (ce qu'il est d'ailleurs absolument). Puis, il a terminé en renvoyant son interlocuteur à M. de Mun.

C'était sagement agir. Mais cette modestie n'a pas désarmé les journaux mal pensants qui, aujourd'hui, commentent assez durement cette manière fantaisiste d'apprécier la question sociale.

Certes, je ne crois pas être méchant, mais je ne saurais m'empêcher de sourire en moi-même de cet incident. On peut être très noble, très riche, très beau, et même très plein d'esprit, sans avoir pour cela ce qu'on nomme « l'esprit politique », et je me demande si, dans le parti, parmi nous tous tant que nous sommes, il en est beaucoup qui aient cet esprit-là? Je ne le crois point.

Vendredi 19 août.

Encore, toujours les courses! C'est odieux!

Les journaux continuent à s'occuper de l'interview Doudeauville et, à ce propos, on parle des autres membres actifs du parti. Naturellement, il est question de moi et je ne suis pas ménagé.

Ceci ne m'étonne nullement; mais ce qui me surprend, c'est que tantôt, aux courses, Mme Tripoly, d'ordinaire si gentille et si douce, m'a lancé un petit mot désagréable, presque agressif à ce sujet, et j'ai cru comprendre qu'elle faisait allusion à un article paru ce matin dans un journal gouvernemental que je n'ai pas lu. En rentrant, j'ai voulu me procurer ce journal. Il était épuisé et la marchande m'a dit d'un air ahuri :

— Y a longtemps qu'on m'a pris l' dernier!... J' sais pas c' qu'on a tous aujourd'hui à vouloir c' journal-là! Ordinairement j'en ai toujours du bouillon... et depuis c' tantôt v'là au moins cinquante fois qu'on me l' demande...

Il est évident que c'est à cause de cet article qu'on demandait *Le Parlementaire* que personne ne lit. J'ai télégraphié à mon secrétaire de me l'envoyer immédiatement.

Samedi 20 août.

J'ai reçu ce journal. C'est en effet un venimeux article qui cherche à m'atteindre, non pas seulement dans ma vie politique, mais encore dans ma vie privée. C'est une de ces ignobles attaques qu'il faut dédaigner et mépriser, sans plus y prendre garde.

A dîner — nous dînions seuls par hasard — Rolande m'a demandé d'un air indifférent :

— Est-ce que vous avez lu *Le Parlementaire* d'hier?...

Je me suis senti troublé, mais j'ai répondu tranquillement :

— Non... je sais qu'il y a un article sur moi, mais je ne l'ai pas lu... et vous?...

— Moi non plus... on me l'a dit... il paraît d'ailleurs que c'est absurde...

J'ai bien vu qu'elle ne disait pas la vérité. Elle a certainement lu cet article.

J'avais une telle migraine que je n'ai pas pu accompagner ma femme chez les d'Isigny où il y a une sauterie et, quand elle a été partie, quand je me suis trouvé seul, bien seul chez moi, j'ai pleuré comme je n'avais pas pleuré, je crois, depuis ma toute petite enfance.

Jamais je n'ai senti la vie douloureuse comme aujourd'hui! Jamais je n'ai mieux reconnu que ces compromissions — qu'à de certains moments on croit utiles — apparaissent à d'autres heures fatales et irrémédiables. Si, à présent, je voulais revenir en arrière, réparer le mal que j'ai fait en croyant agir pour le bien, il est trop tard, je ne peux plus rien!



Le comte de Mun.

Dimanche 21 août.

Je désirais ne pas aller aux courses, mais ma femme m'a prié avec une certaine insistance de l'y conduire. J'ai cru comprendre qu'elle avait un motif sérieux de désirer ma présence et j'ai cédé.

Il paraît que les courses d'aujourd'hui étaient des courses idéales, et tout le monde rayonnait ce soir chez les Tripoly où nous avons dîné. Un dîner tout à fait intime. Nous et Jalon seulement.

A la fin du dîner, Tripoly a demandé à Jalon :

— Vous ne connaîtriez pas quelqu'un qui ait besoin d'une paire de chevaux, vous, Jalon?...

Jalon a répondu :

— Ça dépend quels chevaux?...

— Mes gris... je veux me débarrasser d'eux... ils m'ennuient...

— Et vous voulez les vendre combien?...

— Je suis pressé de m'en défaire pour loger une nouvelle paire que je viens d'acheter... ici l'écurie n'est pas très grande, vous savez?... je les donnerais bien pour 2,000...

Jalon a sauté en l'air, moi aussi! J'entends toujours citer les chevaux gris de Tripoly comme étant très remarquables.

— 2,000 francs!... — a dit Jalon stupéfait — vous voulez rire?...

— Pas du tout! je vous dis que je suis pressé de m'en défaire...

Comme mon cocher m'a averti qu'il nous faut absolument une nouvelle paire de chevaux, j'ai dit à Tripoly :



Aux courses de Deauville.

— Justement, je cherche des chevaux, voulez-vous me les vendre?...

— Comme ça se trouve!... — a remarqué aigrement Mme Tripoly.

Tripoly paraissait ravi. Il m'a répété à plusieurs reprises qu'il était enchanté de voir ses chevaux chez moi.

Jalon souriait d'un petit sourire pointu. Il était sans doute vexé de voir qu'il perdait la commission qu'il eût demandée si la vente des chevaux se fût faite par son intermédiaire.

Mme Tripoly aussi semblait mécontente. Je ne lui enlève pourtant pas ses chevaux et qu'ils soient à moi ou à un autre, il me semble que pour elle ce devrait être chose indifférente.

Lundi 22 août.

Journée de travail et de chaleur.

Mardi 23 août.

On recommence à nous entretenir des faits et gestes de M. Zola! On nous le sert en wagon, à Lourdes, partout. Il observe tout; il va à la grotte; il se découvre en poussant des cris d'admiration; il prend des notes; il suit la procession; il marche sous le dais... que pourrait-on bien nous décrire encore?

Non, jamais cet homme-là n'entrera à l'Académie, et je ferai, quant à moi, tout ce qui sera en mon pouvoir pour l'en empêcher.

Aujourd'hui, dernière journée des courses. Autour de moi on continue à rayonner. Il paraît que la saison a été superbe.

Mercredi 24 août.

Rolande m'a demandé si je l'accompagnerais aux courses de Dieppe. J'ai répondu que je serais vraisemblablement absent dimanche prochain.

Jeudi 25 août.

Ma femme m'a expliqué ce matin en déjeunant qu'elle aussi avait renoncé à aller à Dieppe. Personne n'y va cette année, — dit-elle, — sauf les Tripoly, les Schlemmerei et les Lussac et, par cette chaleur, elle aime autant rester ici bien installée que d'aller courir les hôtels.

Vendredi 26 août.

Encore M. Zola! Les journaux ne parlent plus que de lui! On jurerait à les entendre, que Lourdes avait besoin de la présence de « l'illustre écrivain » pour être sanctifié tout à fait!...

Samedi 27 août.

Cela continue! *Le Gaulois* d'aujourd'hui en est encore plein!

Paris, jeudi 1er septembre.

Je me suis absenté trois jours pour aller saluer le prince au passage, et j'attends ici ma femme qui doit me rejoindre demain. Nous partirons ensemble pour Villiers-Neaufle, où j'espère enfin travailler en paix à mon livre.

On continue à faire tapage autour du duel Morès-Mayer, même à présent que les débats sont terminés et le jugement rendu.

J'aurais voulu qu'on appliquât à M. de Morès une peine sévère et que cette peine fût appliquée, non au duelliste — parmi les duels il faut bien qu'il en soit de malheureux — mais à l'agitateur qui cherche à semer la discorde et à compliquer la vie mondaine déjà si compliquée par elle-même. Ce qui est désolant, c'est que la séquelle d'individus qui s'agitent pour l'instant, dans la partie adverse, est tellement dépourvue d'honorabilité, tellement répugnante dans sa façon de procéder, que bien des sympathies vont déserter et aller quand même à M. de Morès. Cela m'enrage et, pour cette cause, j'en veux à ces gens de leur indignité. Il me tarde de connaître l'impression de ma femme à ce sujet.

Vendredi 2 septembre.

Encore Zola dans *Le Gaulois* de ce matin! C'est mon cauchemar!

Ce n'est pas un pèlerinage qu'il fait à Lourdes, c'est une saison!

La Libre Parole avait fait une souscription pour les victimes de la disette en Russie. L'ambassade vient de refuser cette souscription par ordre du tsar. Nul ne se réjouit plus que moi de ce refus.

Ma femme est arrivée ce matin d'assez méchante humeur. Il semble que depuis quelque temps sa belle sérénité soit troublée. Par quoi?... Je l'ignore, mais elle n'est plus tout à fait la même assurément.

Samedi 3 septembre.

Je n'ai pu partir aujourd'hui pour la campagne, parce que j'avais affaire au comité. Rolande, elle, est partie comme c'était convenu.

Ce soir, dîné chez Ledoyen et entré ensuite à l'Horloge, où je suis tombé sur les Givray.

— Tiens! — a dit la petite de Givray, de cette voix gouailleuse qui m'irrite les nerfs, — vous êtes tout seul!... où donc sont vos inséparables?...

J'ai voulu expliquer que ma femme était partie pour la campagne, tandis que j'avais été retenu par le voyage du Prince, mais elle m'a interrompu :

— Eh! ce n'est pas de votre femme que je parle!... c'est des Tripoly!... je crois que je ne vous avais encore jamais rencontré sans eux!...

Et comme je balbutiais une phrase quelconque, elle a repris, en levant sur moi son drôle de nez fureteur et insolent, ce nez avec lequel elle semble regarder :

— Ils vont bien, les Tripoly?...

Givray s'est levé et m'a offert sa place pour rompre les chiens. Je me suis assis à côté d'eux et j'ai passé une insipide soirée.

Villiers-Neaufle, dimanche 4 septembre.

Je ne reconnais plus mon pauvre vieux château que j'aimais tant! Ces réparations me l'ont tout bouleversé!... c'est une autre demeure, plus confortable que l'ancienne, mais je regrette l'ancienne de toutes mes forces. Quoi qu'on dise, on a tort de vouloir transformer les êtres ou les choses. Ils ne sont plus eux, et ils ne sont pas non plus l'idéal auquel on aspirait.

Quand j'ai été ce soir voir le père Magloire, immobile comme momifié dans son fauteuil, il m'a regardé et ses pauvres vieux doigts se sont accrochés désespérément à ma manche, tandis qu'il me demandait d'un accent éperdu :

— C'est y vrai, mossieu l' marquis, qu'on est en train d' démolir l' château?

Il a dit vrai, le pauvre Magloire!... « Son » château, le mien, notre vieux Villiers-Neaufle à tous les deux, on est en train de le démolir à coups de calorifères et de salles de bains...

Samedi 10 septembre.

J'arrive de l'étranger, où j'avais été appelé par dépêche le lendemain même de mon retour ici.

J'ai dîné seul ce soir, ma femme étant allée dîner aux Frênes, chez nos voisins Tripoly. Les Tripoly ont acheté l'an dernier cette ravissante villa. Ils sont nos plus proches voisins.

Le roi de Grèce a été voir hier M. Carnot à Fontainebleau où il a déjeuné, et M. Carnot lui a rendu tantôt sa visite à l'hôtel Bristol.

On recommence à parler de M. Zola. Cela nous manquait! Ce n'est plus à propos de Lourdes que l'on s'occupe du candidat à l'Académie, mais au sujet de la légende qu'il a voulu établir; à savoir que l'empereur se fardait. Il y a deux jours, c'est la princesse Mathilde que *Le Gaulois* interviewait; aujourd'hui, c'est la fille du coiffeur de Napoléon III.

Où donc s'arrêtera cette soif du document et du détail?

Dimanche 11 septembre.

En revenant de la messe, Rolande que je n'avais pas vue hier soir — parce que j'étais trop fatigué pour l'attendre — m'a appris que c'est Barentin qui hérite de sa tante de La Balue. La vieille Mme de La Balue habitait à une lieue de nous le château de La



La vieille Mme de La Balue.

Balue qu'elle avait magnifiquement restauré dans les dernières années de sa vie. Moi qui sais l'horreur que ce pays-ci inspire à Barentin, je ne pensais pas qu'il s'installât à La Balue, mais ma femme dit qu'il y viendra dans le but unique d'ennuyer Tripoly. Toute réflexion faite, je crois qu'elle pourrait bien avoir raison, Barentin est l'être le plus profondément taquin que j'aie connu de ma vie.

Cela va mal à Carmaux. On annonce que Millerand et Pelletan vont se rendre là-bas. Quelle comédie !

Lundi 12 septembre.

On nous apprend que *la Débâcle* vient d'arriver, en moins de trois mois, à 120,000 exemplaires. Comme c'est intéressant!

La grève marche de mieux en mieux à Carmaux. On commence à se demander comment on sortira du pétrin où nous ont fourrés Baudin et Calvignac.

En attendant, le gouvernement s'occupe activement à préparer les fêtes du 22 septembre... malgré les sages avertissements de M. Francis Magnard, qui prévoit que cette agglomération aggravera l'épidémie cholérique en apportant au bacille-virgule un supplément d'occupation.

Clémenceau a écrit à l'ambassadeur de Russie à propos d'une lettre de M. de Morès parue ces jours-ci dans les journaux.

Quel gâchis que tout cela!...

Mardi 13 septembre.

M. de Mohrenheim répond aujourd'hui à la lettre de Clémenceau, lettre qu'il a, — affirme-t-on, — portée à M. Ribot sans l'avoir décachetée.

Nous avons dîné ce soir au Monastère, chez les d'Isigny.

Un grand dîner. Les Juilly, les Lachèze, les Givray, Lagardie, La Forge, Les Tripoly, les Laubardemont, Luxeuil, notre cousin Roland de Roncevaux et nous. Il est décidément insupportable, ce cher Roland! Il croit que le prince sera là demain, et il se voit déjà grand connétable de France et conseiller intime du souverain. Sa vocation, à lui, — ou du moins la vocation qu'il se croit, — c'est d'être « Guide du chef de l'État ».

En attendant il se recueille.

Les Lachèze sont, à mon avis des gens assommants, mais on les étonnerait bien si on le leur disait. Lui, prétentieux, un faux savant. Elle, poseuse et pie-grièche. Les Laubardemont sont des cousins que j'aime assez, et je n'en veux rien dire. Dans tous les cas, ils sont bien élevés et très décoratifs. Les d'Isigny, qui nous recevaient, sont aimables et insignifiants. La Forge serait parfait, s'il n'avait pas le tort immense d'être, lui aussi, « naturaliste ». Quant à Luxeuil, c'est tout bonnement un être exquis, gai, aimable, amusant, plein d'esprit et d'activité, rendant à lui seul plus de services au parti que tous les autres réunis. Et ne pontifiant pas, ne se « gobant pas », si je puis ainsi dire, car je ne trouve pas de mot qui rende mieux ma pensée.

Le dîner a été d'un considérable ennui, sauf à un petit bout de

de table d'un folle gaieté, où l'on paraissait s'amuser beaucoup... pour ne pas dire trop. Et cette gaieté a donné à la petite de Givray l'occasion de faire une impertinence et même une « gaffe », pour parler son langage.

Mme de Givray était placée à table entre Lachèze — qui n'est pas amusant, il faut bien le reconnaître, — et moi. Au petit bout si gai étaient Luxeuil, Mme de Juilly, Givray et Lagardie.

Agacée de les entendre rire de si bon cœur tandis que de notre côté on était plutôt silencieux, Mme de Givray a fini par crier à son mari :

— Ne riez donc pas comme ça, là-bas... quand dans ce coin-ci nous nous ennuyons à mourir !...

L'a-t-elle fait exprès ?... Je ne le crois pas. Elle a été distraite et mal élevée comme toujours, mais l'impertinence ne devait pas être voulue, car elle est devenue très rouge, tandis pourtant que le fou rire s'allumait dans ses drôles d'yeux trop clairs. Puis elle s'est tournée de mon côté et s'est gentiment excusée en disant :

— C'est que, à ce bout-ci, nous sommes des gens très corrects...

Les Givray sont ravis que les Barentin (qui, paraît-il, arrivent demain) viennent habiter le pays. Ils sont seuls à se réjouir.

Mme Tripoly m'a paru ce soir fatiguée, maussade et moins jolie qu'à l'ordinaire. Rolande était très belle et très fraîche dans une robe de crépon jaune qui lui va divinement. Quand on pense qu'elle a quarante-sept ans, on croit rêver !

Mercredi 14 septembre.

Passé la journée à visiter des fermes. Constaté que l'esprit des paysans devient de plus en plus mauvais.

Jeudi 15 septembre.

Cela a vraiment l'air d'une gageure. *Le Gaulois* d'aujourd'hui contient un article fort long, qui nous apprend que M. Zola vient de faire un pèlerinage à Aix et, qu'à sept ans, l'illustre candidat, très gâté, ne savait pas lire encore. Pourquoi faut-il qu'il ait appris depuis ?...

Quant au *Figaro*, c'est Alphonse de Rothschild qu'il fait aujourd'hui interviewer à Dinard. On l'interroge sur le capital, et il répond en comparant ledit capital à « l'eau qu'il ne faut pas brutaliser. »

Si, comme c'est possible, on vient m'interviewer aussi, je suis bien décidé à ne rien répondre du tout.

Vendredi 16 septembre.

Le Parlementaire a encore fait un article sur moi. Je ne suis pas nommé cette fois, mais il serait difficile de ne pas me reconnaître. On a, du reste, pris soin de m'envoyer le journal avec l'article marqué au crayon bleu. Je l'ai montré à Rolande qui l'a lu et a haussé les épaules avec sa belle indifférence. Cette impassibilité sereine qui résiste à tout, est, je crois, la plus grande force séductrice de ma femme. Elle m'inspire, quant à moi, une grande admiration et un incroyable respect. Mais il est certaines questions qu'il me serait très utile, très nécessaire de traiter avec elle, et je n'ai jamais osé les aborder. Ce soir j'ai voulu insister un peu sur cet article de journal ; alors, elle m'a regardé de son grand air glacial et méprisant, et elle m'a répondu posément :

— Mon cher ami, quand on se reconnaît dans un article comme celui-là... on est un serin...

(*A suivre.*) GYP.



M. Zola en pèlerin.

L'AFFAIRE CLÉMENCEAU [1]

PEINTE ET ILLUSTRÉE

(Suite et fin.)

Je noterai encore la page exquise où Jarolav Cermak, le peintre des brunes Monténégrines, groupe d'adorables enfants sortant des choux, — fleurs vivantes, naissant d'un jardin ; et l'*Officier sentimental*, de M. Protais, bien campé, bien français ; et *le bas de page*, de M. Feyen Perrin ; et les dessins de M. Gustave Brion ; et encore un élégant *Intérieur*, de Veyrassat, le peintre des chevaux et des chemins de halage ; et encore et toujours — car ce volume ressemble à un *Livret* — une figurine demi-nue et toute rose de M. Chaplin, un dessin de M. G. Jundt, des croquis de M. Lorentz, qui est un esprit original, et de M. l'Épine (Quatrelles), qui a un joli brin de plume au bout de son crayon ; *Une Dévote*, de M. Tissot, avec sa robe d'un vert passé, désagréable, mais vivante ; et un adorable dessin, le *Boulevard devant Tortoni*, de M. Édouard Detaille, alors à ses débuts et déjà magistral, paysage parisien, d'une finesse, d'un esprit, d'une vivacité et d'une vérité charmantes, avec le sergent de ville au coin du trottoir, le cocher endormi sur son siège, un guide uniforme hors de saison, comme la flûte de champagne du *Souper* de M. Vibert, un guide donc traversant la chaussée, et des modes d'autrefois, dessin précieux, comme valeur artistique et documentaire, très amusant dans son archéologie mondaine.

Le Cimetière, de M. Victor Giraud, *Le Retour du duel*, du même, encres de Chine saisissantes, avec le paysage désolé, les arbres dénudés, d'un sentiment si poétique, d'une exécution si délicate. Les *Vues* de Rome, de Milan, de Venise, de Florence,

(1) Voir le numéro du 10 avril 1896.

de M. Anastasi, au nombre de dix ou douze, d'un coloris gai, font ressembler les feuillets qu'elles encadrent aux pages d'un



Dessin de François BONVIN.

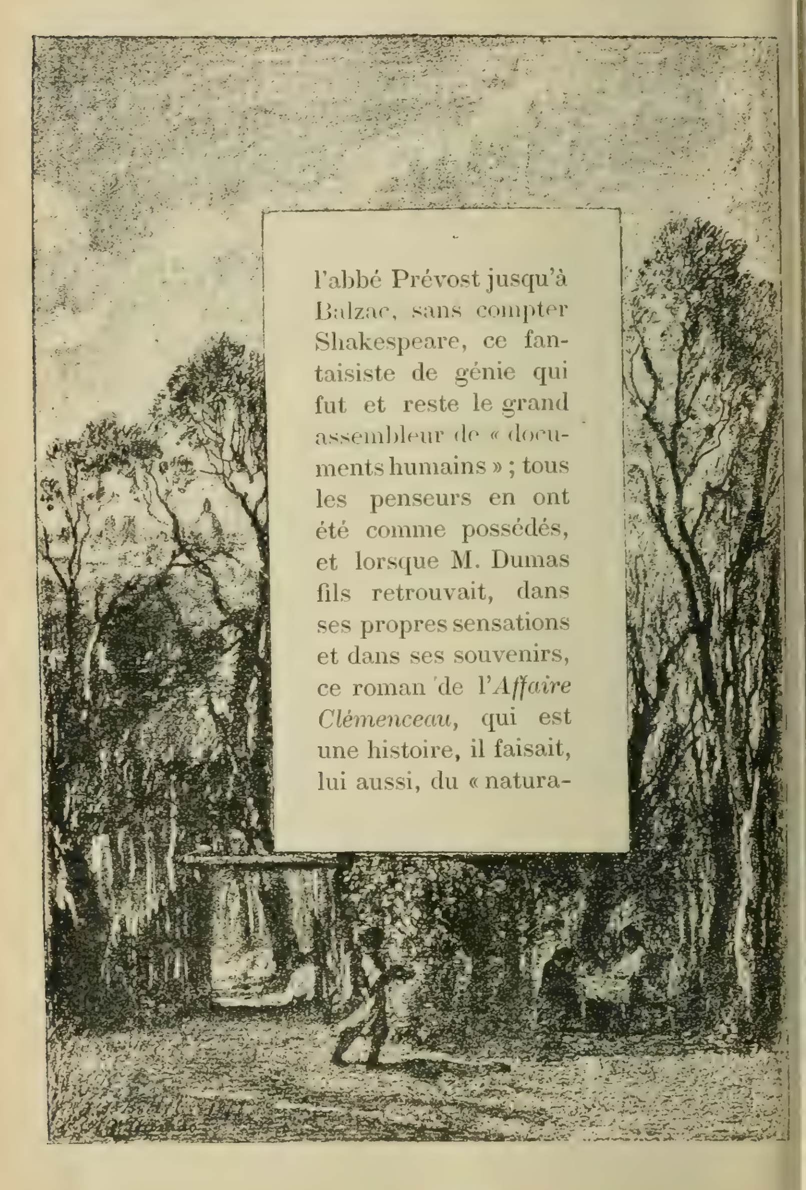
missel de *high life*. Charles Garnier, avant l'Opéra (1868), comme Detaille avant ses aquarelles anglaises, signe une ornementation

pompéienne courant le long de la marge, avec des teintes d'un brun rouge, et se reliant à des brindrilles de lierre, soutenant ce chiffre au haut de la page : A. D.

M. Ginain a mis là, j'allais dire a *exposé*, le *Port de Naples*, une vue des Champs-Élysées, puis un vestibule pompéien tout à fait aimable. Le cul-de-lampe — un cerf blessé — de M. T. Chauvel, le graveur ; l'aquarelle de Clairin ; la *Consultation* et le *Clémenceau copiant le Moïse de Michel-Ange*, par M. Fichel ; une *Iza jouant avec le couteau à papier*, de M. Jules Masse, très joliment perfide, toutes ces choses vraiment exquises n'effacent point cependant la page de Fortuny, ce jardin feuillu, luxuriant, avec un torse antique aperçu à travers les branches, merveilleux dessin où les traits de plume communiquent à la feuille de papier de Hollande le papillottement même des feuilles d'arbre. C'est la vue du jardin de Fortuny à Rome. M. Dumas, voyageant en Italie, alla voir l'auteur du *Mariage à la vicaria*, lui demanda ce dessin, et Fortuny lui dessina ses arbres et son *antique*.

M. Gustave Doré a représenté la scène du dénouement, la scène du meurtre, et M. Gérôme a dessiné, presque à la fin du livre, Clémenceau accablé, terrible, en chemise, — semblable à un Arabe, — arrivant, prêt à tuer, devant Iza endormie, le bras hors du lit et le sein nu. Ce précieux dessin termine à peu près le volume. L'*Allégorie* finale, de M. Le Poittevin, vient après.

Je ne sais rien de plus curieux et de plus attirant. J'ai passé devant ces dessins des heures charmées. Il y aurait maintenant à comparer l'esprit du texte à celui des illustrations, à montrer comment les maîtres de ce temps ont compris et exprimé l'accent vigoureusement moderne, puissamment original, de ce peintre de la vérité qui s'appelle Alexandre Dumas fils. Le roman, dit-on, s'est transformé depuis un petit nombre d'années. On voudrait réduire à une simple constatation d'un fait, à une pure diagnostication médicale, un genre où toutes les facultés humaines, l'imagination, la satire, l'investigation psychologique aussi bien que l'invention cérébrale, peuvent, au contraire, s'exercer en toute liberté. Sans nul doute, dans cet art spécial du roman qui prend pour but l'étude de l'homme, la vérité vraie, vécue et vivante, est la grande force, la grande vertu, dans le sens latin. Mais l'ardent amour de la vérité, de cette *âpre vérité* dont parle Stendhal, n'est pas seulement une passion contemporaine. Tous les peintres de la nature humaine, depuis Cervantes jusqu'à Lesage, depuis



l'abbé Prévost jusqu'à Balzac, sans compter Shakespeare, ce fantaisiste de génie qui fut et reste le grand assembleur de « documents humains » ; tous les penseurs en ont été comme possédés, et lorsque M. Dumas fils retrouvait, dans ses propres sensations et dans ses souvenirs, ce roman de l'*Affaire Clémenceau*, qui est une histoire, il faisait, lui aussi, du « natura-

Dessin de Bellel.

lisme », comme on dirait aujourd'hui, et je ne dirai point du naturalisme sans le savoir, car il savait fort bien ce qu'il voulait. Il voulait serrer de près la vérité, faire revivre, dans un dramatique récit, des types rencontrés, coudoyés et des visions disparues. Il mettait quelque chose de sa jeunesse et de ses rêves dans ce livre de son âge mûr, livre qu'il avait voulu commencer il y avait vingt ans, qu'un éditeur, Hippolyte Souverain, lui proposait dès lors de lui acheter, et qu'il gardait, qu'il couvait en quelque sorte durant tant d'années, jusqu'au jour où, le germe étant devenu vivant, il mettait enfin son œuvre au monde ; œuvre sincère et douée de cette étrange existence littéraire, — souvent plus vivante que l'existence littérale, si je puis dire, — qui communique de sa fièvre et de sa réalité aux œuvres mêmes des artistes qui se sont chargés de l'illustrer.

Oui, c'est d'une impression resssentie, d'une passion éprouvée, qu'est née cette *Affaire Clémenceau*, comme naissent d'ailleurs toutes les œuvres vraiment fortes et vivantes. « La meilleure partie du génie se compose de souvenirs », a dit Gœthe. Et, en le racontant, en le dramatisant, ce *souvenir*, Alexandre Dumas fils ne s'est pas inquiété d'ajouter une consultation médicale ou une enquête judiciaire à ce que les écrivains d'aujourd'hui appellent ambitieusement la grande enquête sociale du roman. Il a été ému, et il a voulu émouvoir ; et j'ajoute qu'en se fixant ce seul but, il a touché, lui aussi, à deux questions sociales, celle de l'hérédité dans Iza et celle du divorce dans le cas de ce mari outragé contraint de se faire justice lui-même.

Et quel roman pittoresque il a signé en écrivant ce roman intime ! On le voit par tous les *motifs* que les artistes y ont rencontrés. Arrêtons-nous à ce propos un moment sur cette question : De l'influence que peuvent avoir les artistes sur les écrivains et réciproquement. Les romanciers aujourd'hui imitent un peu trop les peintres. C'est leur faiblesse et leur défaut. Je conçois assez facilement que le romancier suive de près le médecin. Il y a dans la physiologie maintes ressources pour les psychologues ; je dirais volontiers que les deux sciences sont parallèles, si le roman, avant d'être une science, n'était pas un art. Mais il est évident que, sans faire du roman une clinique, on se peut inspirer des recherches et des observations de la médecine. J'imagine bien qu'on trouverait, par exemple, plus d'un roman dans l'étude serrée des phénomènes de nervosisme que le docteur Charcot combat

à la Salpêtrière. Il n'est point permis aujourd'hui à un romancier de ne pas ressembler quelque peu à un prosecteur, quoique, à dire vrai, l'auteur d'*Adolphe* et celui de *Paul et Virginie* se soient parfaitement passés de scalpel. Mais les façons de comprendre certains genres littéraires varient avec les époques, et ce n'est pas d'hier que Saint-Beuve s'écriait, en parlant de deux ou trois romanciers alors à leur début et maintenant passés maîtres : « O anatomistes, je vous retrouve partout! »

Lors de la publication du roman de M. Dumas fils, un critique fort autorisé comparait, lui aussi, l'œuvre nouvelle à une sorte de travail médical : « L'*Affaire Clémenceau* est, disait-il, moins une analyse psychologique qu'une étude sur le *nu*, presque sur l'*écorché*, où l'observation physiologique ressemble à une opération chirurgicale. » L'auteur avait évidemment montré lui-même le but qu'il prétendait atteindre, lorsqu'il dédiait son roman au docteur Demarquay. Il mettait publiquement son *écorché*, puisqu'on a écrit le mot, sous l'invocation d'un maître de la science.

Aujourd'hui je le redis, — je tiens à le redire, — c'est moins la médecine que la peinture qui exerce sur le roman une influence décisive et, à mon sens, quelque peu défavorable. La médecine enseigne encore à connaître le caractère par l'étude du tempérament; la peinture habitue le romancier à ne voir que l'extérieur et le costume, les attitudes de ses personnages. Grâce à l'entraînement visiblement exercé par les peintres sur les littérateurs, le roman commence à n'être plus qu'une sorte d'exercice de style, où le *morceau* bien enlevé d'une plume pittoresque — ou picturale — joue autant et plus de rôle, tient plus de place que l'analyse d'un caractère. Nos romanciers, à la longue, finiraient ainsi par n'être plus que des paysagistes ou des peintres de nature morte, — les *choses*, comme ils disent volontiers, passant avant les personnages mêmes dans leurs préoccupations artistiques.

C'est se faire une idée fausse de la littérature du roman que de lui donner pour but la peinture des objets, au lieu de l'analyse des sentiments. Jules Dupré, qui est un esthéticien aussi remarquable qu'un exécutant prodigieux, disait très souvent à Balzac, fort préoccupé, lui aussi, d'habiller ses personnages et de meubler leurs entours : « Mon cher Balzac, ne vous mêlez point de faire le métier des peintres. » C'est Théophile Gautier, un peintre dévoyé, en somme, rapin de second ordre mais littérateur de grande race, qui a interverti les deux arts et pris une palette

pour encrier; puis les disciples sont venus, qui ont renchéri sur les procédés du maître, et nous assistons aujourd'hui à un étrange spectacle, à une sorte de confusion des langues, la plume devenant un pinceau, et un livre passant pour bien écrit lorsqu'il est non point profondément pensé, mais admirablement peint.

Et si jamais l'occasion de faire de semblables remarques a été bonne, c'est bien, je pense, à propos d'un livre où les peintres se font, — comme ils doivent l'être, — non les inspirateurs, mais les serviteurs et les traducteurs du romancier. Aujourd'hui l'impressionnisme et le naturalisme semblent, au contraire, se confondre. Il est assez piquant, d'ailleurs, de constater que cet impressionnisme en peinture, qui se vante de représenter tout justement les mêmes tendances que le naturalisme en littérature, procède exactement par des moyens opposés. C'est, en effet, l'esquisse, la tâche, l'inachevé, qui sont la marque même de l'impressionnisme, et c'est, par contre, l'empâtement, le surchargé, le pourléché dans la description, qui caractérisent le naturalisme. On trouverait avec facilité l'explication de cet apparent paradoxe : en peinture, l'esquisse est la chose facile, et, en littérature, la chose facile, c'est la photographie. Un grand écrivain procède par larges coups d'aile ou par violents coups d'ongle, comme on voudra; il rend sa pensée d'un seul mot. Lorsque Saint-Simon écrit que les livres de M. de Meaux *dévorent* ceux de M. de Cambrai, il n'a pas besoin de nombreuses pages ni d'une considérable succession d'adjectifs pour expliquer la supériorité de la force de Bossuet sur le charme de Fénélon. Un seul verbe, et tout est dit. La description à outrance est, au contraire, le défaut des écrivains qui ne savent ou ne peuvent point résumer leur pensée dans une



Dessin de SCHLOSSER.

seule image. Où il semble y avoir robustesse, il y a faiblesse. La pléthore n'est pas de la vigueur.

Il paraît que ce pauvre Edmond Duranty voulait écrire, au moment où il mourut, une étude spéciale sur la *description dans le roman*. Il en eût fait, je pense, ressortir les inconvénients, lui qui n'en abusait point. De toute évidence, ces éternels empâtements lasseront le public, et il y aura, j'en suis certain, une réaction au profit de la netteté, de la concision, de la phrase nerveuse, vraiment solide et vraiment française, dans la manière incisive de Voltaire. Lorsque Dumas fils décrit, dans l'*Affaire Clémenceau*, la mère d'Iza, cette Médicis bourgeoise, ridicule dans son costume de carnaval, « mettant des galoches, retroussant sa robe à queue, montrant ses jambes massives, des bas de gros tricot et des bottines de satin élimées par le temps », il n'a pas besoin de s'étaler largement sur le portrait; en quelques touches décisives, la figure est enlevée et le type inoubliable. Le style du bon romancier doit être beaucoup plus celui d'un homme qui sent ce qu'il dit que celui d'un virtuose qui écrit artistiquement. Qu'un Mérimée nous arrive, le public, lassé de la description à outrance, est tout prêt à l'applaudir.

On se laisserait entraîner, d'ailleurs, à bien des digressions, si l'on voulait énumérer toutes les



Dessin de Victor GIRAUD.

réflexions que font naître la lecture et la *vue* d'un tel livre, aussi curieusement et librement illustré ! La fameuse et éternelle question de la moralité dans l'art, de la limite permise au peintre de mœurs, est, sans aller plus loin, de celles qu'un semblable roman amène tout aussitôt à l'esprit. Mais l'auteur lui-même a répondu d'avance, lorsqu'il fait dire dans une des pages les plus caressées de son œuvre et par son héros :

« Je choisissais d'instinct mes sujets dans les légendes pudiques. J'ai eu et j'aurai toujours, si j'étais encore quelque chose, l'admiration du Nu ; je crois que c'est l'art par excellence, le plus noble et le plus grand ; mais c'est en même temps le plus dangereux. S'il ne se révélait qu'à des gens de goût ou même à des hommes faits, il n'y aurait rien à lui reprocher ; mais, exposé à tout venant, dans nos musées et nos jardins, il devient un objet de curiosité prématurée, une source de renseignements trop précis pour de jeunes imaginations qu'il inquiète en les éclairant. L'art est une des plus hautes expressions de l'intelligence humaine ; mais la vertu en est une supérieure à lui. Respectons les enfants, ne contraignons point les jeunes filles à baisser les yeux devant nos œuvres, ni à se cacher de leurs mères pour les regarder. D'ailleurs, la nature elle-même indique à l'art ce qu'il doit modifier ou voiler dans la nature, et ce que nous modifions ou voilons n'est, en effet, ni beau ni digne d'être montré. »

Toute la question, si violemment débattue encore aujourd'hui, est là. Il est des limites où les plus osés s'arrêtent. Il est des conventions que sont forcés de subir ceux-là mêmes qui se vantent de briser toutes les règles et de secouer toutes les conventions. « Nature, tu es ma déesse ! » s'écrie Shakspeare, et il a raison. *Thou, nature, are my goddess !* Mais cette divinité même a des instants où elle s'enfuit vers les saules, non comme Galatée, mais, tout au contraire, pour ne pas être vue. On ne peut tout peindre, on ne peut tout dire. L'art, c'est le choix, et ce sont précisément les qualités plus ou moins admirables déployées dans ces choix qui font les artistes plus ou moins grands.

Et, à ce strict et unique point de vue, n'est-il pas intéressant de voir, dans l'*illustration* de cette *Affaire Clémenceau*, l'auteur imposant, en quelque sorte, sa manière propre de sentir et de voir à des tempéraments aussi divers que tous ceux de ces maîtres qui se donnent rendez-vous sur les marges de son livre ? Tous deviennent, en effet, vivants, et, n'ayant d'autre but que

de produire une œuvre cursive, il est vrai, mais achevée, qui les satisfasse eux-mêmes, ils sont parfaits ; ils se dégagent subitement de la tradition imposée, de leur point de vue personnel même ; ils montrent à la fois, dans ces croquis ainsi jetés, plus de fantaisie et de vérité que partout ailleurs. Ils ne s'inquiètent plus ni de la vente ni du succès ; ils veulent simplement faire original et faire bien. De là cette exquise liberté de leur allure, cet élan, cette curiosité, ce charme de leur talent d'*imagiers*. Ils sont tout aussitôt — même les plus académiques — attirants, inspirés, *modernes*, dans le sens complet du terme. En un mot, ils vivent. Et c'est bien ce qui montre, une fois de plus, que, pour avoir la vie, en art, il faut avoir toute la liberté de son propre tempérament et donner sa note personnelle dans la plénitude de sa vigueur. L'*art* une fois trouvé, comme tout récemment me disait un peintre, cet art particulier qui répond à notre nature, à nos sensations propres, aux impressions enfin que reçoit notre intellect, il faut l'exprimer librement, comme l'ont précisément fait en ce livre unique, les hommes d'un talent si rare dont nous venons d'énumérer et les noms et les œuvres.

On ne travaille bien que pour soi. Ce Saint-Simon que je citais tout à l'heure, cet amer et terrible censeur, est d'autant plus vrai et puissamment porté à tout dire, qu'il s'inquiète moins de la *galerie*. Là non plus, dans cette *Affaire Clémenceau*, les artistes ne se sont pas inquiétés de la galerie ni du public. Ils n'ont voulu, je le répète, que se contenter eux-mêmes et contenter le fin amateur d'art et l'écrivain illustre dont ils ornaient le livre. De là, encore un coup, l'accent original, la saveur extraordinaire de leurs dessins ou de leurs aquarelles.

Qui sait ? il suffirait peut-être que nos peintres ne s'inquiétassent jamais ni de la foule, ni de la vente, ni du Salon, ni des critiques, pour toujours produire des chefs-d'œuvre, de ces chefs-d'œuvre dont est rempli un livre que nous avons tout à l'heure appelé « *missel mondain* ».

Jules Claretie.

PASSÉ L'AMOUR [1]

(Suite.)

Adélaïde courba la tête sans répondre. Une émotion profonde l'agitait; je me sentais moi-même tout frémissant et comme au seuil d'un redoutable inconnu.

— Écoutez-la, repris-je d'une voix de plus en plus mal assurée, mais surtout écoutez-vous vous-même. Cette franchise que j'ai toujours admirée en vous, cette parfaite loyauté de votre âme ne vous trompera point. Elle vous dirigera mieux que personne... Si par hasard (et ici ma voix trembla davantage encore) elle vous disait que la vie ne vous a pas tout donné, qu'il y a des sentiments plus profonds, mais moins constants aussi, que l'estime et l'amitié, et s'il arrivait qu'un de ces sentiments prît possession de vous et que l'objet m'en fût étranger, de grâce, réfléchissez encore. Jamais vous n'aurez eu plus besoin de descendre en vous-même, de vous connaître et de connaître votre empire. Selon ce que vous en aurez appris, ou il vous paraîtra aisé de



triompher de ce sentiment, que beaucoup de femmes ont éprouvé à votre âge et dans une rencontre toute semblable, et votre vie, après

(1) Voir le numéro du 10 avril 1896.

cette crise douloureuse, redeviendra ce qu'elle était, parfaitement digne et lumineuse; ou ce sentiment sera trop fort, vous croirez ne lui pouvoir résister, vous vous verrez perdue, entraînée, inerte et lâche à vous ressaisir sur cette dérive de vous-même, etalors, je vous en conjure pour vous et pour moi, quelque peine que vous ayez à vous dominer, arrêtez-vous encore, ne vous abandonnez point à votre sensibilité naturelle, attendez de m'avoir revu. Mon absence sera courte, sans doute, puisque la lettre que j'ai reçue ne me laisse que peu d'espoir. Dans quelques semaines je serai de retour près de vous. Attendez que je sois là; dites-moi tout alors. Il y a des séparations possibles et honorables; le divorce est lui-même un pis-aller tolérable en l'absence d'enfants...

— Le divorce! répéta-t-elle, en relevant la tête.

Et, presque aussitôt, la laissant retomber, pour donner cours à ses larmes :

— Ah! monsieur, murmura-t-elle, vous m'accablez!

— Non, lui dis-je, prêt à pleurer moi-même, non. Vous me comprenez mal, mon amie. Dieu m'est témoin que je ne lui demande point autre chose que de nous continuer à nous deux la vie où nous sommes entrés ; elle me suffit; je suis heureux autant que je puis l'être. Mais cette vie vous suffira-t-elle longtemps encore, à vous? N'arrivera-t-il point un moment où, sous les mirages d'un sentiment nouveau, elle vous apparaîtra décolorée et nue? Je suis homme; j'ai souffert et j'ai peur. Est-ce cette idée de divorce qui vous a blessée? Mon amie, nous ne pouvons rien contre certains maux ; ils nous atteignent avant même que nous ayons songé à nous défendre. Le mieux peut-être n'est point de les contrarier, mais de les régler dans leur cours. C'est pour cela que sont faites les lois.

Ces dernières paroles l'avaient-elle persuadée et en comprenait-elle comme moi la nécessité au moment qu'une longue séparation allait intervenir entre nous? Elle essuya ses yeux, se leva et d'une voix qu'elle s'efforçait d'assurer :

— Monsieur, me dit-elle, je ne conçois pas bien au juste de quels maux vous parlez et quelles sortes de dangers j'ai à craindre. Je ne sais ainsi comment vous répondre. Contentez-vous de l'assurance que je ferai tout mon possible pour échapper aux uns comme aux autres et que, quoi qu'il arrive, en tout cas, je ne vous le cacherai aucunement.

— Merci! lui dis-je.

Et l'attirant à moi, je voulus mettre un baiser d'adieu sur ses lèvres ; mais, soit que l'agitation où elle était encore lui ôtât la clarté nécessaire, soit que mes paroles l'eussent secrètement blessée et lui laissassent une manière de ressentiment, soit enfin qu'elle répugnât comme à un mensonge à cette marque innocente de mon amitié, elle inclina la tête et ce fut son front que mes lèvres rencontrèrent. Je la quittai, peu après, pour chercher un passeport et, le surlendemain, j'étais en chemin vers l'Amérique.

Triste voyage, qu'aucun objet ne parvenait à occuper et qui ne fut, jusqu'au bout, qu'un tourbillon d'idées douloureuses et d'amers pressentiments. Du moins eus-je la consolation d'apprendre, en débarquant à New-York, que la santé de Roger donnait moins d'inquiétudes à son entourage. Tout danger n'était pourtant point conjuré encore, et il semblait probable que le dénouement n'était que retardé. J'arrivai ainsi à Wheeling. Mon frère était couché et je le trouvai dans une grande faiblesse ; mais il me reconnut et parut témoigner une vive satisfaction de ma présence. Je pris le médecin à part et lui demandai son sentiment véritable sur l'état du malade. Il ne me cacha point qu'il en avait longtemps désespéré, que la nature, le nombre et la profondeur des plaies lui avaient semblé d'abord un obstacle insurmontable à toute guérison, même éloignée, qu'il ne se donnait point encore pour entièrement rassuré, mais qu'à tout prendre, et en tenant compte des divers symptômes qu'il avait relevés, il n'était pas impossible que l'extraordinaire vigueur et la force de résistance du blessé ne finissent par gagner le dessus.

— Votre arrivée, ajouta-t-il, a été d'un effet excellent. Je crois que monsieur le comte avait certaines dispositions à prendre dont il craignait de ne vous pouvoir faire part. Le voici rassuré, et l'espèce d'inquiétude fébrile qui aggravait son état est déjà bien diminuée.

Les jours qui suivirent confirmèrent pleinement ce pronostic. L'état du malade demeurait grave toujours. Les plaies, particulièrement celles du cou et de la poitrine, ne se fermaient pas ou se fermaient mal. Mon frère était tombé dans une embuscade d'Indiens qui l'avaient laissé pour mort sur la place. Les sauvages s'étaient acharnés sur lui avec une rage incroyable, mais, par miracle, sans offenser aucun organe essentiel. Les plaies du cou se fermèrent enfin et cela semblait rendre moins improbable sa guérison. La tranquillité d'esprit du malade y aidait encore.

J'avais dû, il est vrai, lui promettre de ne le point quitter qu'il restât l'ombre d'une incertitude sur son état. Il m'avait fallu quelque courage pour prendre cet engagement. Un assez long temps déjà s'était écoulé depuis mon départ de R... J'avais reçu dans l'intervalle deux ou trois lettres, dont une de Mme de Lorges, un peu ambiguë, et qui me marquait qu'Adélaïde, légèrement souffrante, s'était décidée à quitter R... et à se retirer jusqu'à mon arrivée dans notre terre de Kerlavoz, en Basse-Bretagne. Une lettre d'Adélaïde, fort courte, dont elle s'excusait sur une indisposition passagère qui lui rendait toute contention difficile, vint presque aussitôt me confirmer cette nouvelle. J'en eus quelque surprise et l'écrivis aussitôt et à Mme de Lorges et à Adélaïde. J'attendais une double réponse et comptais trouver dans la comparaison des deux lettres de quoi me faire un jugement sur le brusque dessein où s'était résolue Mme de Langomen. Mais je n'en reçus aucune par le courrier suivant.

J'écrivis à nouveau et de façon plus pressante. Quoi que j'y fisse pour déguiser mon inquiétude, il ne se pouvait qu'on se trompât sur le sens véritable de mes lettres; j'étais, du reste, bien décidé, si je demeurais cette fois encore sans réponse, à quitter Wheeling et à regagner l'Europe. Mais je ne marquais cette détermination qu'à Mme de Lorges et en la suppliant de me donner son avis tout net sur la conduite d'Adélaïde et sur les raisons qui l'avaient poussée à quitter R... Le malheur est qu'il faille plusieurs semaines aux correspondances pour s'échanger entre l'Amérique et la France. Je devais patienter encore tout ce temps et, si je m'étais écouté, je serais parti sur l'heure. Mais mon frère avait ma parole que je demeurerais à Wheeling jusqu'à son complet rétablissement; un départ trop précipité eût pu ruiner brusquement tous les progrès que le médecin attribuait à ma présence et ces considérations me firent différer jusqu'à l'arrivée du courrier d'Europe. A ce moment, pensais-je, l'état de mon frère sera décidé et sa guérison assurée. Les plaies de la poitrine commençaient à se fermer à leur tour; aucune lésion interne ne paraissait désormais à craindre. Six longues semaines s'écoulèrent: le courrier ne m'apporta pas de réponse. J'étais dans une agitation inexprimable, je me livrais aux pires suppositions. J'étais résolu, coûte que coûte, à retourner en Europe. J'en prévins le docteur.

— Vous allez tuer votre frère, me répondit-il simplement. Sa

convalescence est encore loin d'être assurée ; quoi que vous fassiez, soit que vous lui demandiez ses instructions avant de partir (et il se figurera que c'est sur mon conseil et parce que je l'ai condamné dans votre esprit), soit que vous le quittiez à l'improviste et en lui donnant les raisons véritables de votre départ, le résultat sera le même : le comte de Langomen perdra cette tranquillité qui est peut-être le meilleur adjuvant de sa guérison. Partez donc, si vous le voulez, mais je ne réponds plus de rien.

Cette réponse me plongea dans la plus vive perplexité.

— Du moins, dis-je au docteur, marquez-moi un délai, donnez-moi un jour, si éloigné soit-il, où je sois assuré de pouvoir partir sans me créer aucun remords.

Il réfléchit :

— Attendez quinze jours encore, me dit-il. Dans quinze jours je serai complètement fixé sur l'état de M. le comte.

Quinze jours ! L'excès de mon impatience me les représentait comme autant d'années. Cependant je fis un grand effort de vertu et j'acceptai de rester tout ce temps encore à Wheeling. Mais que devins-je, après cette fatale promesse, quand, huit jours plus tard, je reçus de Mme de Lorges un billet portant ces simples mots : « Je suis à Kerlavoz, près d'Adélaïde. Venez, dès que vous le pourrez. » Pas autre chose, pas une ligne d'explication. Que ce laconisme en disait long et à quelles suppositions, pires encore que les précédentes, n'allait-il pas me livrer ! Le docteur, que j'allai trouver aussitôt et que je suppliai de me rendre ma parole, fut inflexible.

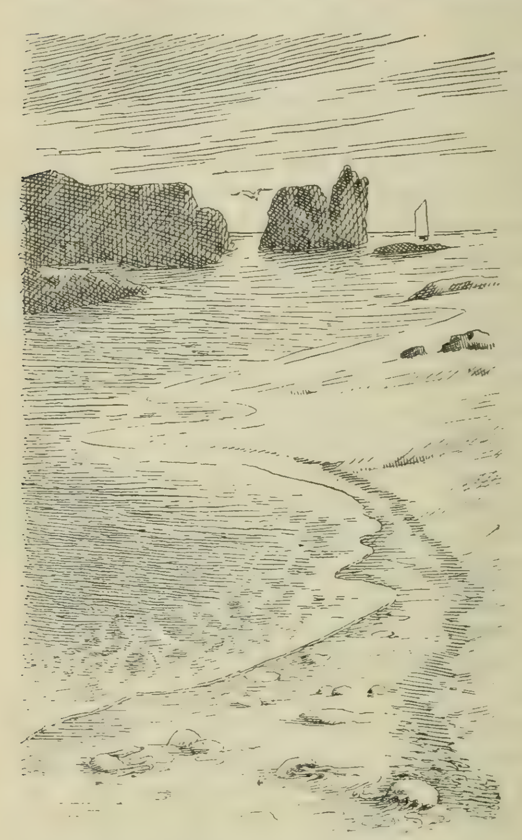
— Je vous ai demandé quinze jours, me dit-il. Il n'y en a que huit d'écoulés. Allez-vous compromettre pour un aussi faible sacrifice la santé de l'unique parent qui vous reste ?

Il me fallut obéir. Mais quelle contrainte je dus m'imposer de ce moment pour conserver au chevet de Roger les dehors d'une tranquillité que démentait si cruellement le fond de mon âme ! J'avais répondu à Mme de Lorges, au reçu de son billet, pour lui mander la décision que j'avais été obligée de prendre.

« Je ne pourrais être à Kerlavoz qu'à la fin de mars, lui écrivais-je en substance. Dieu sait ce qui s'est passé depuis mon départ et que mes pressentiments me faisaient si justement redouter ! Mais, par grâce, quoi qu'il soit arrivé et quoi qu'il doive arriver surtout, demeurez près d'Adélaïde jusqu'à mon retour. »

J'avais compté sans les événements qui, une fois encore,

allaient déjouer tragiquement une décision que je pensais irrévocable. Trois jours avant le délai que m'avait fixé le médecin pour m'accorder réponse, l'état de mon malheureux frère s'aggrava subitement. Une des plaies de la poitrine et qui touchait au poumon droit, la plus dangereuse et que l'on croyait fermée, se rouvrit tout à coup et l'examen qu'en fit le docteur, très alarmé de cet accident imprévu, y révéla une inflammation gangréneuse des tissus. Aucun espoir ne demeurait.



Elle y jetait parfois des milliers de petites méduses.
(Page 204.)

Mon frère le sentit le premier et ne voulut pas retarder davantage la communication qu'il avait à me faire. Je recueillis pieusement ces volontés suprêmes d'un mourant. La succession de tant de malheurs m'avait anéanti. Je ne pouvais détourner mes yeux du triste spectacle qui les frappait sans que ma pensée se reportât aussitôt vers Adélaïde. Enfin, après une lente agonie, où sa robuste constitution se débattit vainement contre un mal sans espoir, le comte Roger de Langomen rendit le dernier soupir dans mes bras. Cette mort tragique, les sombres apprêts des funérailles, le règlement d'une liquidation difficile et dont je préférais brusquer l'issue à mon détriment, me retinrent une se-



Les vieilles gens assuraient que ces ruines étaient la demeure d'un esprit.
(Page 203.)

maine de plus à Wheeling. Je partis de New-York le 5 avril au matin. La traversée fut longue et embarrassée des pires incidents; une tempête nous dévia de notre route pendant trois jours et, comme nous reprenions le nord, nous faillîmes tomber sur deux vaisseaux anglais qui nous donnèrent la chasse quelque temps et dont la brume de nuit nous sauva. Je ne sais comment nous débarquâmes en France. Je me mourais d'impatience tout ce temps. Mais enfin nous prîmes terre à Roscoff et je n'eus plus qu'à gagner Kerlavoz par la côte. J'y arrivai le soir du même jour : il s'était écoulé un peu plus de quatre mois depuis que j'avais quitté Adélaïde.

Il y a des lieux qui s'accommodent à nos humeurs et d'autres qui semblent les commander, et c'est au point qu'on croirait que pèse sur ceux-ci comme une hérédité de tristesse ou de joie. Ce manoir féodal de Kerlavoz, que j'avais fait restaurer lors de mon mariage pour l'habiter pendant les chasses d'automne, je n'ai jamais pu me soustraire à l'espèce de domination mystérieuse qui paralyse autour de lui jusqu'aux éléments et aux végétaux. Un jour sans lumière l'enveloppe. Perdu au retrait d'une grève sablonneuse, entre des bois et des marais, il n'est que d'avoir égard aux pierres grises de ses tours pour connaître qu'il s'est comme enduit de la tristesse du ciel. Sous cette brume éternelle de l'atmosphère, dans ce sévère et morne décor d'eaux mortes et de léthargiques futaies, sa sauvagerie résiste à toutes les réfections : j'oserai dire qu'elle est inséparable du paysage.

Avant la restauration que j'en avais entreprise, tout le côté gauche de l'édifice tombait en ruine. L'une des tours d'angle avait perdu sa toiture; le mur, à demi écroulé, était envahi par les scolopendres, les ronces et le lierre, et un énorme chêne avait poussé au premier étage dans une brèche de la cheminée. Ma chambre d'enfant était dans l'aile opposée, mais tournée d'une sorte que mes yeux pouvaient plonger dans l'intérieur des ruines. La tentation était trop grande pour qu'ils y résistassent, et je me rappelle encore la curiosité mêlée d'épouvante qui les tenait longuement arrêtés sur les moindres détails des pierres et de la végétation.

Mais c'était peu de leur donner mes veilles. Combien de fois je me suis levé, par les nuits de lune, et, le front collé contre les vitres à losange de ma fenêtre, ai-je soupiré d'ardeur après leur secret! D'où venait, me disais-je, qu'on avait laissé ainsi à l'a-

bandon toute une aile du manoir et quand le reste de l'édifice témoignait de réfections incessantes? La fortune de mon père n'en pouvait faire une considération, et il y paraissait suffisamment à notre train de vie et à l'état de nos autres demeures. Cependant les pierres s'écroulaient une à une, comblaient le fossé, et sur leurs débris chaque jour plus informes il se levait la plus sauvage végétation du monde. On disait bien que ces ruines étaient hantées. Les vieilles gens assuraient qu'elles étaient la demeure d'un esprit, l'âme en tourment d'une femme trépassée jeune, qui revenait sous sa forme de vivante, qu'elle était vêtue, à l'ancienne mode, d'une jupe et d'un corps de damas vert pâle, qu'elle s'asseyait au sommet de la tour, qu'elle y chantait et y gémissait toute la nuit, et que son chant et ses gémissements étaient d'une douceur quasi merveilleuse. Mais aussi qu'un imprudent se laissât prendre à leur charme et s'approchât pour les mieux entendre, il n'était pas au bout du chemin qu'il regrettait sa témérité en apercevant par les brèches de la ruine un cercueil couvert d'un drap mortuaire et duquel les quatre coins étaient marqués par quatre cierges blancs, comme on en faisait brûler autrefois pour les filles nobles.

Enfant, c'est tout ce que je savais de la légende. Mais, si incomplète et confuse, il n'en est point qui m'aient touché davantage. Que n'aurais-je pas donné pour apercevoir à mon tour la belle revenante en robe de damas vert pâle et avec quel frémissement j'aurais attendu la caresse de son chant! Si j'avais su déjà ce que c'était qu'aimer, sans doute, dirais-je, j'étais amoureux d'elle. Mais ni mes longues factions de la journée, ni les rapides instants que je dérobais la nuit à ma gouvernante et que j'occupais à courir la ruine du regard, ne purent obtenir que le cher fantôme m'apparût. Si la ruine était habitée, elle ne l'était donc pas pour moi, ou plutôt les seuls hôtes que j'y distinguais étaient des corneilles, dont un grand vol tourbillonnait perpétuellement autour de la courtine, et ces martinets d'été qui logent dans les trous des vieux murs, ou encore, la nuit, rayant la lune de leurs ailes lourdes, des crécerelles et de grosses chouettes à manteau, dont la respiration cadencée battait la mesure du silence.

Ce manoir de Kerlavoz où nous habitions la plus grande partie de l'année (le comte de Langomen, mon père, étant, comme je le fus plus tard, fort chasseur devant Dieu et qui donnait au bois et

au marais la préférence sur la plaine), me fut ainsi comme une longue école de tristesse et de mystère. J'y grandissait presque seul, et un peu à l'aventure, ne voyant mon père qu'à table et, les dimanches, à la messe, étayé d'une gouvernante paralytique et d'un chapelain en enfance, dont l'intelligence et le cœur suppléaient assez mal au défaut d'une mère que je n'ai pas connue, trop éloigné enfin par l'âge de mon frère aîné, dont les visites à Kerlavoz étaient rares, du reste, et fort espacées.

Mais cette vie d'isolement était loin de me déplaire; j'y trouvais le bénéfice de la liberté. Tous les instants que je ne passais point à ma fenêtre, qui était le seul endroit d'où l'œil pût dominer la ruine, je les occupais à errer sur la grève voisine, dont la gorge étroite, hérissée de rochers à son ouverture, s'évasait peu à peu en une grande plaine circulaire de sable fin et doré. La mer, qui se brisait, avec une énergie inconcevable, sur les rochers de la barre, se faisait douce dans cette sorte de bassin naturel, sur ce lit satiné. Elle y jetait, parfois, des milliers de petites méduses; il y en avait de toutes blanches, d'un blanc opalin et fluide, et faites de manière que, retournées sur le sable, elles avaient l'air de corolles, avec des pétales argentés où courait un mince liseré violet; d'autres, froissées, déchirées par les rochers aigus de l'entrée, palpitaient encore dans la vague qui les berçait, à demi mortes, d'une rive à l'autre, et leurs jolis dômes arrondis, ouvrés de bandes brunes triangulaires, fuyaient et revenaient avec la mer, s'agitaient comme des cloches de rêve au branle du flot.

Quelle secrète analogie avais-je fini par découvrir entre ces délicieux petits êtres, si ondoyants, si faibles, incapables d'une direction, jouet et caprice du flux qui les entraîne, et l'indécis et troublant fantôme que mes yeux d'enfant pressaient sans l'atteindre dans le réseau de lianes où il se cachait? Je ne saurais le dire. Et cependant il est vrai que, brisé par sa vaine poursuite, ce m'était une manière de consolation d'aller retrouver sur la grève les petites méduses blanches à liserés violets ou leurs jeunes sœurs, les dionées à bandes brunes, et d'y passer le reste des heures, tant que la cloche n'avait pas appelé pour la leçon du soir, à suivre de la dune ou de quelque roche voisine leurs languissantes évolutions. Hélas! elles aussi, quand ma main les voulait saisir, elles se dissipaient; elles repliaient sous elles leur chevelure cristalline, et ce n'était plus qu'une pâte gluante, une

sorte de rauque et amer crachat de la vague qui se figeait entre mes doigts et que je rejetais avec dégoût. Et le plus étrange est que je revenais tout de même à elles, comme mes yeux ne cessaient de poursuivre le spécieux fantôme de la tour et de résister aux déceptions de leurs recherches.

Mon enfance s'écoula parmi ces chimères. Sur les entrefaites, mon père mourut. Il y avait de longues années que je n'étais revenu à Kerlavoz. Mes études achevées chez les Oratoriens de V..., je pensais, à cause de ma petite taille, embrasser le parti de la mer ou de la diplomatie. Je me décidai pour le premier; mais je n'étais pas depuis quinze jours à l'École de marine que les dragons de Bessières nous dispersèrent à coups de sabre. Ma famille n'existait plus, à l'exception de mon frère aîné, et j'appris qu'il venait d'émigrer en Allemagne. Je l'y rejoignis à Ath et il me donna une lettre pour M. de Boves qui me plaça dans le corps de la marine belge où il commandait en second. Mais presque aussitôt je tombai malade et la fièvre violente qui me minait, ma faiblesse naturelle et l'extrême jeunesse où j'étais encore et qui ne me laissait point supporter impunément de trop grandes fatigues, furent cause qu'on me raya des cadres et qu'on m'envoya, sur l'ordre de mon frère, dans une petite ville de la Zélande éloignée du théâtre des hostilités, où je demeurai trois années à l'hospice, ne me rétablissant qu'avec une infinie lenteur et incapable, quand ma convalescence fut achevée, de faire de longtemps aucun effort. Les événements politiques s'étaient précipités dans l'intervalle. Je ne recevais que de rares nouvelles de mon frère; je savais seulement qu'il avait échappé au désastre de Quiberon, mais je croyais qu'il avait désarmé aussitôt, et, quand, après Brumaire, le gouvernement se fut relâché de sa rigueur envers les émigrés, j'en profitai pour retourner à Paris. J'y arrivai pour apprendre l'étrange aventure où Roger avait failli laisser la vie et qui l'avait forcé à s'expatrier définitivement. Mes attaches et mon nom, à défaut de convictions personnelles singulièrement affaiblies par le spectacle des petites intrigues auxquelles j'avais assisté pendant l'émigration, auraient suffi pour m'empêcher de me rallier ouvertement au nouvel ordre de choses. D'autre part, la situation de nos biens dans un canton où la Terreur n'avait jamais été maîtresse et où nos propriétés, mises en vente, n'avaient trouvé aucun acquéreur, me remettait à la tête d'un patrimoine foncier assez considérable pour subvenir

à tous mes besoins. A vrai dire, ce patrimoine était indivis entre Roger et moi; mais craignant la confiscation qui devait suivre son départ pour l'Amérique, il avait pris soin, en partant, de m'en instituer l'unique propriétaire nominal et je lui en faisais passer en secret la moitié de l'usufruit. L'autre moitié me laissait déjà assez riche, et c'est ainsi que seul, livré à moi-même, sans conseils, sans expérience personnelle, je ne pus que mener, au milieu de l'agitation prodigieuse des premières années impériales, cette existence désœuvrée et vide des mondains qui, après bien des années d'orage, une passion profonde et demeurée toujours vivace, devait finir à mon mariage avec Mlle du Créhu.

C'est alors, et repris à des goûts de vie plus sédentaire, que je restaurai Kerlavoz. Je ne songeais plus guère, que pour en sourire, à la dame verte de la tour. Que dis-je? Je fis ce que n'avaient osé faire mon père et cinq ou six siècles d'aïeux. Cette ruine condamnée par eux, livrée à la brousse et aux intempéries des saisons, je la fis déblayer et rétablir dans son ancien état. Le long corridor qui, par le pavillon central, menait à la tour et qui était muré de temps immémorial, communiqua de nouveau avec les chambres que je disposai au rez-de-chaussée et au premier étage.

Mais les impressions du jeune âge sont si fortes qu'ainsi rechampi, dégagé de la sauvage étreinte de la brousse, le manoir garda longtemps à mes yeux ce je ne sais quoi d'inquiétant que mon enfance lui avait prêté. Et c'est alors aussi que j'appris la fin de la légende et que je pénétrai par elle la raison qui avait fait condamner la tour durant tant d'années. Cette légende, mon enfance ne l'eût pas entendue et on ne me l'eût guère apprise, d'ailleurs, telle que je la connus plus tard. Elle ne me fit point d'impression sur l'instant, ou plutôt le monde, les années, une précoce expérience de la vie avaient tant détruit en moi de l'enfant rêveur et illuminé de jadis, que j'y accordai juste la même importance qu'à un conte de fées ou de ma Mère l'Oie.

D'où venait donc qu'en ce moment, et comme je rentrais à Kerlavoz dans les dispositions que j'ai dites, son souvenir occupait mon esprit jusqu'à l'obséder? Je me la répétais à moi-même, tout le long de la route, cette étrange histoire de Margaret de Kerlavoz, pauvre innocente tombée au piège d'une manière de mire équivoque, qui l'avait ensorcelée de ses philtres et menée jusque-là de se donner à lui corps et âme. C'était en l'absence du seigneur de Kerlavoz : les amants goûtaient les dernières délices

et, seule, Margaret avait le pressentiment du coup qui l'allait frapper. Le seigneur revint à l'improviste. Il surprit les deux amants dans la grande chambre de la tour. Le sorcier se changea en une petite fumée grise qui s'évada dans l'air; mais elle, sans que son mari l'eût touchée, elle trépassa subitement. La tour fut son tombeau. Le seigneur la fit étendre dans une bière; on alluma les quatre cierges blancs de noblesse aux angles du triste catafalque et des maçons vinrent le soir même, qui bouchèrent toutes les ouvertures et isolèrent la tour. Peu à peu, elle tomba en ruines; les herbes folles, la houle des plantes parasites ensevelit sous elle ces tragiques décombres. Elles demeurèrent de cette sorte que l'usure, les pluies d'automne et les coups de bélier du Nord-Ouest les avaient faites; une tradition voulait qu'on laissât au temps le soin de les niveler entièrement et d'en dissiper jusqu'à la poussière; nul n'y devait porter la main. J'étais le premier de ma race qui eût contrevenu à cette défense; la tour était debout maintenant; sa silhouette apparaissait déjà sous l'ombre immobile de la hêtraie; le soir tombait; une lumière tremblait à la fenêtre du premier étage. « Ainsi, pensais-je, quand il revint à l'improviste pour surprendre Margaret, le châtelain de Kerlavoz s'avançait dans la nuit, les yeux sur la tour; une lumière tremblait comme à présent à la croisée de la grande chambre, et les mêmes pensées qui m'agitent le soulevaient dans sa marche précipitée. »

Pourtant, on m'attendait. Il n'y a qu'un relais de Roscoff à Kerlavoz, et la bête que je montais, précédant mon équipage d'une bonne heure, eut bientôt rempli les quinze ou seize lieues qui me séparaient du manoir. Mme de Lorges était là. Elle accourut sur le perron dès qu'elle entendit le trot de mon cheval. La bride jetée, je l'entraînai sans mot dire au salon du rez-de-chaussée. Je m'assurai qu'il ne s'y trouvait personne que nous.

— Qu'y a-t-il? lui dis-je aussitôt. Qu'y a-t-il? Racontez-moi tout.

Mme de Lorges était fort pâle elle-même; je crois que vraiment elle souffrait et qu'elle se reprochait amèrement, comme elle me l'a confessé ensuite, de n'avoir pas accordé plus de crédit aux soupçons dont je l'avais entretenue.

— Vous saurez tout, me dit-elle.

Et comme j'étais suspendu à ses lèvres, elle s'arrêta tout d'un coup, soupira :

— Rôle difficile que le mien, murmura-t-elle. Je ne l'eusse point accepté, si je n'y avais vu comme un commencement d'expiation pour la légèreté inconcevable que j'ai montrée à votre égard et à celui d'Adélaïde. Mais pouvais-je prévoir ce qui est arrivé ? Pouvait-elle le prévoir elle-même ?



Cachant sa figure dans ses mains elle se mit à pleurer à chaudes larmes. (Page 210.)

— Parlez donc ! m'écriai-je. Je ne vis plus depuis que vous êtes là et que j'attends mon arrêt de votre bouche.

— Comment vous dire ? répliqua-t-elle en levant les bras avec désespoir. J'ai le plus grand intérêt pour vous, et vous le savez du reste. Mais Adélaïde, si coupable qu'elle soit, est à plaindre aussi. Je ne l'excuse pas, j'ai pitié d'elle. La malheureuse ! s'écria-t-elle. Il n'y a que bizarrerie et surprise dans cette aventure de son cœur. J'y vois je ne sais quel tour de la fatalité. Au moins elle sait ce qu'elle se doit à elle-même et ce qu'elle vous doit de réparation pour y avoir succombé. C'est elle qui m'a tout appris ; c'est elle qui m'a fait vous écrire et parce que je l'empê-

chais de le faire elle-même ; c'est elle enfin qui me force de vous tout avouer ici et parce qu'elle craignait que vous n'eussiez point la patience de l'écouter jusqu'au bout.

— Ah! dis-je, madame, à ce coup, je n'entends que trop bien



Le grincement de mes pas sur le sable avait troublé les hôtes de ces grèves. Page 212.

vos paroles. Mes soupçons étaient fondés. L'indigne femme m'a trompé avec M. d'Armont.

— C'est vrai, répondit-elle seulement et comme accablée.

Mais se ressaisissant presque aussitôt, en voyant que je me dirigeais avec agitation vers la porte :

— Qu'allez-vous faire ? me dit-elle. De grâce, ne vous laissez pas entraîner à votre colère. Demeurez. Vous ne savez pas tout.

Elle s'était levée et me retenait par le bras avec une supplication douloureuse.

— Je ne sais pas tout, m'écriai-je brutalement, et que pourrais-je apprendre de plus ?... Non ! non ! continuai-je ; il est trop

tard : vous n'avez pas su veiller à temps sur Adélaïde, vos soins sont superflus désormais. Je veux rester maître de mes actes et châtier l'indigne femme comme elle le mérite.

— N'attendez donc pas davantage, monsieur, soupira une voix brisée derrière moi.

Je me retournai. C'était Adélaïde.

Sous l'ardent nuage de ses cheveux blonds, dans une robe lâche et flottante de percale claire qui relevait sa pâleur, les yeux à terre, les bras jetés le long du corps, elle s'offrait, blanche et défaite, au coup qui l'allait frapper.

La surprise où me plongèrent ses paroles, la résignation qui y paraissait, l'état déplorable aussi où je la revoyais et qui était si différent de ce que j'imaginais, il n'en fallut pas plus à la pitié pour entamer mes dispositions.

— Ah! madame, lui dis-je, qu'avez-vous fait?

Elle leva sur moi des yeux remplis de stupeur, comme ne pouvant croire à un tel accueil auquel ni ma violence de tout à à l'heure, ni le sentiment pénétrant de sa faute ne l'avaient préparée. Elle quitta la porte et vint tomber près de moi sur une chaise. Et là, cachant sa figure dans ses mains, elle se mit à pleurer à chaudes larmes. Mme de Lorges s'était approchée. Penchée sur l'épaule d'Adélaïde, elle la regardait avec une commisération profonde.

— Voyez, me dit-elle, dans quel état l'a mise un moment d'oubli, d'égarement. Depuis sa faute, elle est toujours ainsi; elle ne parle que de mourir; elle serait morte, si je n'avais été là.

Je réfléchissais cependant à ce qu'avait d'étrange et presque d'unique la conduite d'Adélaïde. Combien différente de celle que suivent d'ordinaire les autres femmes et combien ce remords cuisant, ce sentiment durable et pénétrant de son indignité passagère témoignait d'une âme simple et que n'avait gâtée aucune des hypocrisies du monde! Et cette réflexion, jointe au spectacle qu'elle me donnait de sa très sincère douleur, n'était pas loin de me ramener à une vue plus équitable de sa faute. Sans l'excuser, non plus, je commençais à la mettre sur le compte d'un égarement, d'une faiblesse d'un moment, où la préméditation n'avait eu aucune part.

Jamais, je dois le dire, je ne m'étais représenté la trahison d'Adélaïde avec ces traits enflammés dont s'irrite la folie des véritables amants. Cette trahison me touchait d'abord en ce

qu'elle était une atteinte à mes droits et à mon honneur de mari, et elle me blessait surtout dans les sentiments d'estime, dans la confiance abandonnée que jusqu'à ces derniers temps je n'avais cessé d'accorder à Mme de Langomen. Si je l'avais aimée véritablement, eussé-je pu, avant de partir et quand tout criait son innocence, la supplier de songer à une séparation, à un divorce, et comme un biais dont pouvaient s'accommoder à la fois les intérêts de nos deux cœurs ? C'est une confession qu'il me faut bien faire ici et quoiqu'elle soit pour diminuer plus que pour exciter la sympathie. Beaucoup d'hommes sont femmes sur ce point et n'ont d'intérêt qu'à ceux d'une grande passion sollicite, et, comme si l'amour était le mobile conducteur de toutes nos actions et que les autres sentiments, l'amitié ni l'estime, valaient à peine qu'on les nommât. Mais, si je n'étais sincère avec celui qui me lit et que mon cœur ne parût point à nu sous ses yeux, sur quoi jugerait-il pour m'apporter le conseil dont j'ai tant besoin et qui doit décider du bonheur ou du malheur de tout le reste de ma vie ?

Un long silence avait suivi les dernières paroles de Mme de Lorges. Moi-même, les yeux baissés, je demeurais dans une grande indécision. A quoi m'arrêter ? Je sentais que mon cœur inclinait à la pitié, et ce changement me paraissait trop précipité cependant pour que j'osasse m'assurer que c'était le dernier. Je ne voulus point donner des gages de ma conduite à venir. Aussi m'adressai-je seulement à Mme de Lorges et lui marquai-je le désir où j'étais d'arrêter court cette scène douloureuse, me réservant d'y donner la suite qu'il me plairait.

— Soyez assez bonne, ajoutai-je, pour conduire votre parente dans ses appartements. J'ai besoin d'air. Vous me trouverez dans le parc, si vous pensez avoir à m'instruire d'autre chose.

Je remarquai que ces derniers mots, où je n'attachais qu'assez peu d'importance, avaient eu chez Adélaïde un retentissement singulier. Elle leva vers Mme de Lorges des yeux à la fois suppliants et interrogateurs. Mais Mme de Lorges lui prit les mains en disant : « Non ! non ! » à voix très basse, mais que j'entendis, comme je sortais, ce qui dérangea un peu ma précédente assurance.

« Qu'y a-t-il encore, me dis-je, que je ne connaisse ou que je ne devine et dont Mme de Lorges l'a empêchée de m'instruire sur l'instant ? Eh ! que peut-il y avoir ? J'ai l'aveu de la faute, il ne

peut y être ajouté ni retranché, et les remords d'Adélaïde sont cause qu'elle se fait quelque chimère. »

Jusque-là, je n'avais pensé qu'au parti à tenir près d'Adélaïde. Au regard de son séducteur, mon hésitation n'avait pas été de longue durée, et il est vrai de dire que pour le monde, il n'y avait qu'une manière de régler proprement cette affaire, qui est celle que j'avais tout de suite adoptée. Je me promettais seulement d'exiger une réparation qui fût en rapport avec l'offense; les choses iraient aussi loin que je les pourrais mener. De ce côté-là, j'étais pleinement tranquille. Il n'y avait qu'à suivre l'usage, et l'usage me semblait, pour le cas, avoir fort bien prononcé.

J'étais depuis quelques instants dans le parc et je suivais une allée qui inclinait vers la mer. Je me souviens qu'il faisait une nuit très douce, baignée de lune. Des massifs de gattiliers et de saules fermaient la perspective. Mais, quand leur rideau s'écartait, on voyait, par de là, une longue étendue marécageuse, des eaux mortes dans un vague infini de joncs et de plantes marines de toutes les espèces. Le grincement de mes pas sur le sable avait troublé les hôtes nocturnes de ces grèves. Il s'éleva tout à coup le plus fantastique des concerts. Je distinguai des claquements d'ailes et de becs, des appels, ce cri prolongé et strident des courlis au départ qui déchire l'air comme un sifflet de machine, l'espèce de soupir funèbre des chats-huants en vigie sur les rochers, des bruits plus singuliers encore qui semblaient venir du fond des étangs, comme des bruits de scie ou de racloir assourdis par l'eau et qui sont la voix convulsive des judelles et des râles. Tous ces bruits s'éveillaient à la fois, et il y eut un moment dans la nuit où ils s'exagérèrent jusqu'à dominer la rumeur de la mer prochaine.

Ch. Le Goffic.

(*A suivre.*)

LA VIE EN ABYSSINIE [1]

— SOUVENIRS D'ÉRYTHRÉE —

(*Suite et fin.*)

Au-dessus de Ghinda, la montagne devient plus âpre. La route carrossable que l'on achève de construire, s'en va faire un long détour, contournant le Bizen pour garder sa pente régulière. Nous prenons au court par le chemin des indigènes, par le ravin qui descend tout droit du plateau. D'abord, c'est le lit même du torrent qui sert de chemin. Le ruisseau de sable tantôt s'étrangle entre des parois de rochers, noires et luisantes, qui montent vers le ciel, tantôt, s'étend comme une route sous bois, les branches formant berceau par dessus. Le sable a gardé vivante la trace des eaux furieuses qui l'ont nivelé en larges plages ou ondulé de vagues immobiles; des chevelures d'herbes sèches, accrochées aux branches de la rive, marquent le niveau supérieur à hauteur de nos épaules.



Abyssines chrétiennes.

La vallée s'élargit, dominée par des escarpements de plusieurs centaines de mètres en pente raide. La végétation a changé; aux arbres moins compacts, se mêle une plante bizarre, monstrueuse,

(1) Voir le numéro du 10 avril 1896.

la grande euphorbe abyssinienne, le *Kolkoual*, qui dresse ses lourds rameaux carrés, sans feuilles, au dessin raide, aux arètes aiguës dentelées d'épines. Le torrent maintenant saute de roche en roche ; le sentier cherche sa voie sur une rive ou sur l'autre, route que nul n'a jamais songé à arranger, plutôt passée d'êtres humains, instinctive comme celles que tracent aux abords des étangs les fauves en venant boire. Les mulets et les hommes, ceux-ci plus abêtis sous la charge que les premiers, posent le pied où s'est empreint le pied du passant précédent. Nous en rencontrons, nous en dépassons à chaque instant, de ces humbles aux guenilles terreuses, courbés sous le ballot de grain qu'enveloppe une peau de chèvre. Des hommes, des femmes, des enfants, des petits qui n'ont pas dix ans, vont le col raidi, la tête soutenant le fardeau qu'une corde attache au front ; à grand ahan, sans pensée, il faut monter là-haut, plus haut que ces crêtes qui se découpent sur le ciel, monter pendant trois jours, et leurs pieds nus, des milliers de pieds nus ont poli les cailloux qui encombrent la route, les blocs que chacun après les autres franchit d'un effort inutile toujours renouvelé, sans que personne ait jamais pu ou voulu pousser de côté cette pierre pour aplanir le chemin à ceux qui viennent ensuite.

La vallée finit en cul-de-sac ; les deux murailles se rejoignent brusquement ; le sentier grimpe en zig-zags si raides qu'on voit le pied de son mulet près de la tête du compagnon qui vous suit. Au bout d'un quart d'heure de cette escalade, on arrive au col de l'*Arbaroba*, seuil qui réunit le Bizen, sentinelle avancée, au bord du plateau. De là (on est à plus de deux mille mètres), la vue plonge de tous côtés dans de profondes vallées boisées.

On arrive au bord du plateau, on fait cinq cents mètres dans un défilé à peine creusé, et on se trouve en plaine. Rien ne rappelle plus la montagne qu'on vient de mettre deux jours à gravir. Une immense steppe rase s'étend jusqu'à l'horizon, couverte de chaumes coupés et de gazon sec. Pas un arbre. Deux ou trois buttes pierreuses. Loin, vers le Sud, des pics aigus se dessinent en bleu plus sombre sur le ciel bleu.

Ici, l'hiver est la saison sèche. La démarcation des climats est

tranchée aussi nettement que les aspects des régions. Vers l'Est, au-dessus des forêts invisibles qui dévalent jusqu'à la mer, des vapeurs s'élèvent comme d'une cuve en ébullition ; le vent d'Ouest les tord, les rejette à l'abîme, et pas un nuage ne monte au ciel du plateau. L'air est vif et sec, le soleil est chaud, mais au cré-



Ascari. — Relève d'une sentinelle.

puscule, brusquement on frissonne ; il faut se vêtir comme en Europe. Le matin, la steppe est givrée à blanc.

Ce plateau du *Hamazen*, si plat, où nous arrivons en montant de Massaoua droit dans l'Ouest, ne donne pas une idée exacte de la véritable Abyssinie. Celle-ci commence un peu plus au Sud, non plus unie, mais tourmentée, déchiquetée de ravins profonds, hérissée de montagnes abruptes. Cette immense esplanade est la dernière dépendance du haut-pays vers le Nord : au delà le pays s'abaisse peu à peu, le plateau se désagrège en chaînons décrois

sants. Au point de vue ethnique, c'est aussi une zone de transition : au Sud sont les Abyssins proprement dits, au Nord, les tribus qu'on appelle Arabes, les *Beni-Hammer*, les *Habab*, les *Bogos*. En réalité, c'est la même race ; la différence est seulement dans la religion et dans les mœurs. La montagne a conservé la vieille foi chrétienne, les pays du Nord, plus accessibles, ont été convertis à l'islam. La capitale actuelle du Hamazen est *Asmara;* c'était autrefois une bourgade sans importance. Aujourd'hui, à cause de sa position au débouché de la route, elle est devenue un grand marché et une place de guerre. A une demi-lieue à peine du bord du plateau, c'est un point de concentration pour tout ce qui a affaire avec Massaoua et on peut avoir là une idée de toutes les populations de la contrée.



Abyssin
en tenue de voyage.

Ce qu'on appelle le *marché* est à lui seul toute une ville ; il y a là des centaines de cases, habitations provisoires en branchages, dont la forme varie suivant la nationalité du propriétaire : les maisons des Musulmans sont rectangulaires, avec un toit à deux pentes ; celles des Abyssins sont rondes, avec un toit conique. Au centre de l'agglomération a été ménagée une large place où se presse une foule affairée, foule d'allures très pittoresque ; en raison de la température, tout le monde, hommes et femmes, porte le manteau national abyssin, la *chama;* c'est une ample couverture de coton, blanche, avec une large raie écarlate ; on s'en enveloppe à grands plis, des épaules aux pieds, et les têtes nues émergent très noires sur cette draperie éclatante.

Pour nombreux que soient les acheteurs et les vendeurs, le chiffre des affaires ne doit pas être bien considérable ; c'est du tout petit commerce de détail qui se fait ici. Chaque marchand, assis par terre, a devant lui son stock étalé dans quelques mètres carrés au plus, sur des morceaux de papiers ou dans de petits paniers. Voici des épiciers, qui vendent des allumettes, de l'antimoine pour noircir les yeux et les gencives, des résines, des écorces employées pour la cuisine ou pour la médecine, des aiguilles, des clochettes de cuivre pour les bestiaux, des tresses

de laine, *bleue comme le ciel*, dont tout chrétien doit s'entourer le cou pour insigne de sa foi. Voici les marchands d'étoffes, des *chamas*, filées et tissées dans le pays, souples et chaudes comme du molleton, avec des cotonnades de Bombay, bien meilleur marché, mais mauvaises à l'usage. Ce qu'on vend surtout, c'est du grain. La dernière récolte a été si maigre qu'elle est déjà épuisée et qu'on ne vit plus que d'importations. Des steamers apportent de l'Inde à Massaoua la *dourrha* par milliers de tonnes ; les gens d'en haut viennent la chercher par sacs ; nous les avons rencontrés qui la montaient sur leurs épaules. A Asmara, ils ouvrent leur ballot, et débitent leur marchandise au détail, vendant deux *thalaris* ce qui leur en a couté un.

Le *thalari* (thaler de Marie-Thérèse) est ici la monnaie courante ; je ne sais quel est son titre, mais elle se tache de vert-de-gris, et elle sonne faux comme du fer-blanc. Ce tintement aigre est la musique caractéristique du marché, dominant tous les bruits de voix ; de tout côté, les marchands font sonner dans le creux de leur main cinq ou six de ces écus ; des gens qui ne vendent rien, et qui font le change ou la banque se promènent en agitant cette même crécelle. 3 fr. 75, les beaux écus neufs datés de 1780. Les Italiens font la concurrence avec un *thalari franco* à l'effigie de Humbert, qui se cote 5 francs, et qui a le même son



Pêcheurs à Arkiko.

de fausse monnaie. Ce doit être un des principaux revenus de la colonie.

Beaucoup de femmes vendent des galettes de *dourrha;* c'est la nourriture nationale ; une galette de deux sous et un peu de piment, voilà un repas. En bas, la galette ne vaut qu'un sou.



Abyssin en train de manger.

La *dourrha* (la même céréale que le *sorgho* de l'ouest africain, une plante voisine du maïs et de la canne à sucre) constitue presque toute la nourriture des Abyssins. Ils en sont encore, sous le rapport de la cuisine, au stade le plus primitif de la vie agricole, avant le pain et avant les moulins. Chaque femme fait elle-même sa farine, jour par jour, écrasant le grain entre deux pierres, vannant pour enlever le son ; puis cette farine grossière, délayée avec un peu d'eau, est versée sur une plaque de fer ronde que trois cailloux soutiennnent au-dessus du feu, et voilà faite l'*engera*, si fade qu'on ne peut l'avaler sans piment. Parfois, pour lui donner un peu de saveur, on laisse aigrir la pâte du jour au lendemain : le remède est pire que le mal.

La mouture et la cuisine se font en plein air, mais le repas, non pas. Il suffirait d'un spectateur mal intentionné, ayant le mauvais œil, pour faire arriver les plus terribles malheurs si on ouvrait la bouche devant lui. L'Abyssin mange toujours dans sa hutte, porte close. S'il est en voyage, il se couvre de sa *chama* pour avaler sa galette.

Le vieil Asmara est à peu de distance, mais presque invisible; aux flancs d'une ondulation de terrain à peine marquée, les maisons basses, aux toits de terre, suivant la coutume spéciale du



Euphorbe arborescente

Hamazen, se confondent avec le sol; cela fait seulement comme des gradins collés à la pente, et quand on descend, on marche sur une maison sans la voir. Au point culminant, un bâtiment se dresse de quelques mètres, pareil à une grange au toit plat; c'est

l'église. Devant l'entrée, trois pierres brutes, suspendues à une poutre, servent de cloches ; faites d'une roche volcanique sonore, choisies de dimensions convenables, et peut être retaillées de quelques éclats, elles rendent, quand on les frappe d'un maillet de bois, des notes assez pures pour s'accorder entre elles suivant les intervalles de la tierce majeure et de la quinte. Un prêtre, reconnaissable à son turban blanc, m'introduit dans l'église après que j'ai prononcé avec respect le nom de *Christos* et que j'ai appuyé d'un backchich ma profession de foi. Par une petite porte très basse, on pénètre dans une sorte de porche que deux arcades à plein cintre, en bois, séparent du reste de l'église. Toutes les parois sont couvertes de peintures aux couleurs crues, où le jaune domine, des Christs dans l'ellipse byzantine, Gabriel, saint Georges terrassant le dragon, des quantités de *Mariam* aux immenses yeux en amandes. Derrière les arcades, un corridor d'un mètre et demi de large fait le tour d'une chambre carrée hermétiquement close, le sanctuaire; à la lueur d'un cierge, on peut voir les mêmes peintures sur la paroi interne et externe. A droite et à gauche de l'entrée, à cheval, se faisant face, le dernier *Négoust Negest* (roi des rois), Johannes, et le ras Aloula.

Asmara était en effet le fief du vainqueur de Dogali. Sur une une autre butte, un peu plus haute, qui domine le marché au sud, s'élève son palais : deux *toucouls*, huttes ni plus grandes ni mieux bâties que celles de ses sujets, réunies dans un mur de pierre sèche à hauteur d'appui, et c'est tout. En 1889, les Italiens s'emparèrent d'Asmara et le ras dut s'enfuir, mais sa haine pour les envahisseur redoubla et il a juré, dit-on, de ne jamais poser les armes tant qu'il n'aurait pas repris sa ville.

A l'époque de mon voyage, quatre ans s'étaient écoulés, son suzerain avait fait sa paix ; Aloula n'avait pas voulu se soumettre. Avec cent fusils seulement, dernier débris de ses vieilles troupes, il tenait toujours la campagne, rebelle et bandit, mais fidèle à son serment.

Les Italiens ont fait d'Asmara une place forte, mais ce pays uni ne se prête guère à la défense. Leur principale position est la citadelle de *Bet-Maka*, qui utilise la seule éminence notable, une plate-forme d'une cinquantaine de mètres de haut, taillée à pic, échantillon réduit de ces forteresses naturelles, appelées *Amba*, qui hérissent l'Éthiopie. Plus près du marché, un deuxième fort

sert de casernement aux troupes blanches; établi sur un pli de terrain de peu de hauteur, un mur le met à l'abri d'un coup de main, sans lui constituer une défense utile contre l'artillerie. A l'entour, un vaste camp est occupé par les troupes indigènes; chaque compagnie forme un petit village, une cinquantaine de huttes en quinconce, entourées par une haie



Groupes de femmes abyssines.

d'épines, la *zerriba*. Les soldats vivent là avec leur famille, fort à l'aise avec les trente sous par jour de leur solde. J'en ai vu qui refusaient un pourboire en disant avec fierté : « Moi, soldat italien, riche ! » Il leur suffit en effet de quelques années pour économiser une petite fortune et s'en retourner dans leur pays où ils deviennent des propriétaires. On les recrute indifféremment chez les Abyssins ou chez les Musulmans. Le sentiment du patriotisme n'existe pas chez eux; en vrais soldats, ils se battent loyalement pour qui les paie.

Ils portent un uniforme de toile grise, pantalon et large blouse,

ceinture-cartouchière, un tarbouch pour coiffure, avec une pèlerine de drap bleu contre le froid et la pluie; comme arme, ils ont le Vetterli. Les sous-officiers, à l'exception du sergent-major, sont indigènes; ils ont aussi des officiers indigènes. On les dresse très facilement à manœuvrer à l'européenne. Ce sont des marcheurs infatigables.

Il y a aussi des escadrons indigènes, armés de la lance, avec une tenue assez coquette. Les Abyssins sont de remarquables cavaliers, et les chevaux du pays ont en montagne le pied aussi sûr que le mulet. Pour l'artillerie, on a dû prendre des nègres soudanais; l'Abyssin, agile et résistant, n'est pas suffisamment vigoureux pour les manœuvres de force.

Quelle que soit leur nationalité, tous les soldats indigènes s'appellent *Ascari*.

En campagne, il suffit de leur donner comme vivres une provision de farine (500 grammes par jour). Avec cela, ils font la *borkouta* : une poignée de farine est pétrie avec un peu d'eau; on met la pâte en boule autour d'un caillou rougi au feu, et on place le tout sur les charbons ardents. Cette préparation expéditive est traditionnelle pour le guerrier abyssin.

L'Erythrée de 1893 ne comprenait pas de vastes territoires. Il y avait bien la vallée de Kéren, fertile et pittoresque, mais sans grand intérêt pratique. La vraie colonie, c'était ce que nous venons de voir, un port et une route débouchant sur le plateau, en somme la voie de communication la plus directe entre l'Abyssinie et l'Europe. Sagement, les Italiens ne songeaient qu'à établir un courant commercial par cette voie. Tout était à la paix. Ménélick envoyait des ambassadeurs à Rome; le gouverneur de l'Erythrée, le colonel Baratieri, avec peu de troupes, peu de crédits, affirmait avant tout son horreur de la guerre et mettait toute son ambition à créer avec ses faibles ressources une route carrossable entre Massaoua et le plateau; aucun ennemi sur la frontière, aucun trouble dans l'intérieur; les soldats indigènes servaient comme terrassiers pour la route; les officiers conduisaient les travaux ou occupaient leurs loisirs à faire de la culture. Le rêve du maréchal Bugeaud réalisé!

Moins d'un an après, c'était la guerre : guerre défensive d'abord. Les Derviches, ces irréductibles ennemis de la civili-

sation chrétienne, lançaient une horde à l'assaut de la colonie italienne. En l'absence du gouverneur, le colonel Arimondi rassemblait rapidement toutes les forces disponibles, se portait à leur rencontre entre Keren et Kassala; avec des troupes bien inférieures en nombre, il attaquait audacieusement pour ne pas se laisser entourer et affamer, et après une lutte terrible, la victoire d'*Agordat* sauvait l'Erythrée. Arimondi, nommé général, rentrait en Italie au milieu de l'enthousiasme populaire; après une victoire, on ne compte pas les morts qu'elle a coûtées. Baratieri, qui voulait aussi ses lauriers, obtint des hommes et de l'argent; oubliant ses belles déclarations pacifiques, il marcha à la conquête de l'Abyssinie. Ce furent d'abord des succès, *Coatit*, *Sénafé*, le *Mareb* acquis comme frontière, puis franchi, le *Tigré* annexé. L'ambition du conquérant ne connut plus de bornes; à petit bruit, il lança une colonne au cœur de l'Éthiopie. La défaite d'*Amba-Alagui*, brusquement, révéla ces projets et du même coup démontra leur inanité. Toute l'Éthiopie était debout, ayant fait trève à ses querelles intestines; cent mille guerriers, peut-être plus, marchaient sous les ordres de Ménélick, avec des canons, des fusils. Il aurait fallu tout de suite abandonner la conquête impossible et se replier sur les anciennes possessions. L'orgueil national, l'orgueil de race aussi, parla plus haut que la prudence; on crut pouvoir sauver le prestige, non pas seulement de l'Italie, mais de l'Europe, dont toutes les nations sont solidaires dans l'esprit confus du barbare africain, depuis la mer Rouge jusqu'au golfe de Guinée. Hélas, nous, civilisés, ne savons pas la voir, cette solidarité de fait, et à l'envi les uns des autres, nous introduisons, au mépris de la parole donnée à Bruxelles, les armes qui, un jour ou l'autre, se tournent contre nous. Les soldats de Ménélick, ayant déjà l'avantage d'être chez eux, dans ce pays hérissé de montagnes abruptes, presque inexploré, ont des fusils perfectionnés. Tous les renforts qu'envoya coup sur coup l'Italie, saignant aux quatre veines son trésor et son armée, ne pouvaient tenir si loin de leur base de ravitaillement. Après la reddition de Makallé, ce fut le désastre d'Adoua. On n'a pu encore exactement compter les pertes en hommes, mais c'est par milliers que se chiffreront les morts.

L'Érythrée est devenue un nom lugubre, si plein de deuils, que le peuple italien ne veut plus laisser partir ses enfants pour cette contrée maudite. Le voyageur qui, il y a trois ans, s'y pro-

menait en touriste, reçu partout avec l'hospitalité la plus cordiale dans les campements, où la bonne humeur faisait oublier la misère, cherche en tremblant les noms de ses amis dans les listes des morts. Aux pays lointains d'où les frontières d'Europe disparaissent, entre Blancs qui se sentent frères tout de suite au milieu d'une autre race, les camaraderies sont vite écloses. De ceux que j'ai connus, combien sont tombés sur le champ de bataille, depuis Forno et Penazzi, frappés dans la victoire d'Agordat, jusqu'à Arimondi, disparu dans la déroute d'Adoua !

Voici maintenant, les pluies, l'été pesant et fiévreux qui va arrêter pour six mois les grandes opérations et les grandes tueries. Mais rien n'est terminé. *Addigrat* est toujours bloquée par l'implacable Aloula ; du côté du Nil, une autre guerre s'éveille ; au bruit de la grande victoire sur le Blanc, les Derviches ont repris les armes, les Anglais envoient contre eux une expédition égyptienne. Trois nations africaines et deux européennes sont aux prises ; on s'entretuera en détail jusqu'au moment où la belle saison permettra de faire les choses plus en grand. Et les journaux ne disent pas, il faut deviner, la misère que les armées ennemies en se retirant sur leurs quartiers d'hivernage laissent derrière elles, dans ce *Tigré* razzié par les uns et par les autres ; on a pris au paysan abyssin son bétail et son grain ; voici le temps des semailles, avec quoi va-t-il labourer, avec quoi va-t-il ensemencer ? C'est la famine encore une fois.

Sur la route de Ghinda, j'ai ramassé un sac de crânes des victimes de la famine et du choléra de 1890. Baratieri a préparé une belle récolte pour les anthropologistes qui parcourront l'Érythrée l'année prochaine, mais il faudra trier les collections, car il y aura beaucoup de crânes d'Européens, épars sur la steppe africaine.

Dr Louis Lapicque.

Le Gérant : F. Juven.

Paris.-Imp. PAUL DUPONT, 63.4.96.



Doux Pays. Décoration pour l'hôtel de M. Bonnat.

PUVIS DE CHAVANNES

Une superbe manifestation vient d'avoir lieu au Salon du Champ de Mars, à l'occasion de l'exposition des dessins de Puvis de Chavannes et des décorations pour la Bibliothèque de Boston.

De nouveau le célèbre artiste a été l'objet des témoignages d'admiration du monde intellectuel, et nous ne pouvons mieux faire à cette occasion que de résumer pour nos lecteurs la carrière si haute et si remplie de ce maître, l'honneur de l'art français.

Pierre Puvis de Chavannes est né le 14 décembre 1824, à Lyon, d'une vieille famille bourguignonne. Son père était ingénieur en chef des mines. Il reçut une sérieuse éducation bourgeoise, à la manière d'autrefois, et une forte instruction classique.

Il faut tenir compte de cette origine lyonnaise.

« Les artistes de cette ville, remarque M. de Fourcaud, ont toujours été préoccupés de l'équilibre des compositions, de la grande synthèse obtenue par les lignes. Rien d'étonnant à ce que Puvis de Chavannes soit naturellement abstracteur. Son instruction classique et son éducation contribuèrent à lui inspirer, dans la métaphysique même, un désir d'expressive et concrète simplicité. »

Rien n'annonçait chez l'étudiant du Lycée de Lyon, et plus tard du Lycée Henri IV à Paris, le futur grand artiste, qui ignorait

encore lui-même sa voie, puisqu'il consentait, sur le désir de ses parents, à entrer dans la carrière paternelle, par une préparation à l'École polytechnique. Une grave et longue maladie vint arrêter ses projets, à la veille des examens.

Après deux ans de repos, il fait en Italie un voyage, « un vrai voyage de noces, banal et vide au possible (à son aveu), en compagnie d'un jeune ménage que le passé n'intéresse pas beaucoup, que l'avenir n'inquiète guère et qui jouit avec sérénité du présent. » Cependant, en présence de tant de chefs-d'œuvre, il ressent une vive impression et sent s'éveiller sa vocation. Il s'adonne à la peinture et entre dans l'atelier d'Henri Scheffer.

« J'y aurais appris sérieusement mon métier, dit-il, si le métier tel qu'on me l'enseignait m'avait réellement intéressé. N'y trouvant pas précisément ce que je cherchais, c'était en amateur surtout que je travaillais; et à la fin de 1847, je n'étais pas plus familiarisé avec la technique de la peinture qu'avec l'argot spécial aux rapins. Un incident en donnera la mesure. J'étais allé, cette même année, passer mes vacances à Châlons. Chez mon beau-frère et dans des maisons d'amis, je voyais parfois Lamartine. Un jour, en visite, je me rencontre avec la femme du poète. Très aimable, elle lie conversation avec moi.

— Vous faites de la peinture, monsieur?

— Oui, madame.

— Faites-vous la figure?

Et moi, naïf, de répondre :

— Mais, je fais quelquefois le bonhomme tout entier. »

Des leçons et de l'exemple de Scheffer l'élève retint surtout le plus tendre souvenir pour toutes les qualités morales qui étaient en lui, un grand respect de l'art et le souci des nobles ambitions. Trente-six ans après, à propos du *Pauvre Pêcheur*, — rapporte M. Marius Vachon, dans son beau livre sur Puvis de Chavannes, auquel nous empruntons la plupart de ces détails — l'artiste écrivait à sa fille, qui fut Mme Renan : « Je serai heureux de témoigner, par un tableau où j'ai mis ma conscience, toute l'inaltérable gratitude que je garde au fond de mon cœur pour mon cher et vénéré maître Henri Scheffer. »

Un peu découragé par ses premiers essais, repris du goût des voyages, le jeune peintre repartait bientôt pour l'Italie, avec un camarade dont il appréciait le sens critique exercé. Ce voyage, prolongé plus d'une année, fixa sa vocation. De retour à

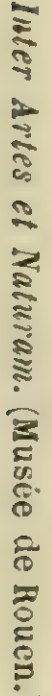
Paris, résolu cette fois à apprendre sérieusement le métier, il se fit conduire chez Delacroix par son compagnon de voyage, Beauderon de Vermeron, qui le connaissait. M. Puvis de Chavannes a raconté lui-même cette visite, dans une conversation que M. Thiébault-Sisson nous a transmise, en ces termes :

« Un beau matin, de concert, nous partons pour la rue Notre-Dame-de-Lorette, où l'illustre peintre avait son atelier. Nous entrons. Sur un tableau de dimensions considérables, une *Chasse au lion* — qui depuis a été brûlée au musée de Bordeaux — Delacroix, avec une énergie concentrée, s'escrimait, zébrant de touches parallèles sa toile, ne trouvant jamais le ton assez fort, le poussant, le montant toujours, de manière à le faire chanter furieusement. Quand le maître s'arrêta, pris de fatigue, Vermeron me poussa en avant : « Voilà un jeune homme, cher ami, qui vous admire beaucoup... » Delacroix l'interrompit brusquement, et, avec un fin sourire, répondit : « Entretenez-le dans ces idées-là, Vermeron : c'est si rare ! » C'est ainsi que je devins l'élève de Delacroix. Je le fus tout juste quinze jours. L'atelier, depuis longtemps, périclitait ; les élèves, un à un, se retiraient. Nous étions, quand j'y entrai, sept ou huit, dont les cotisations ne fournissaient pas de quoi payer le loyer. Deux semaines après mon admission, Delacroix, que cette indifférence énervait, nous mit à la porte. Il était déjà d'ailleurs atteint de cette maladie du larynx qui devait le tuer; et il ne vivait plus qu'emmitouflé d'un cache-nez énorme, avec lequel Dalou l'a si originalement représenté dans le monument du jardin du Luxembourg. C'est dire que je n'ai presque rien appris chez lui. Je serais resté plus longtemps son élève que je n'en aurais pas appris davantage.

Des outrances de l'atelier Delacroix l'artiste passa aux leçons tumultueuses de Thomas Couture. Il y resta à peine trois mois, rompant brusquement un matin avec son maître, dont la conception révélée soudain par quelques corrections d'une étude le remplit « de surprise et de désespoir. »

Cependant il n'avait pas été sans subir l'influence de ses premiers initiateurs. M. de Fourcaud leur attribue la double tendance de l'artiste « vers les sujets nuageux et poétiques et vers le coloris romantique, sombre et rembrunisé. »

A ce moment de sa carrière, l'artiste se retire dans sa vie comme il s'enferme et se concentre dans son art. A sa sortie de chez Couture, il loue un gymnase d'orthopédiste et y travaille é-



Inter Artes et Naturam. (Musée de Rouen.)

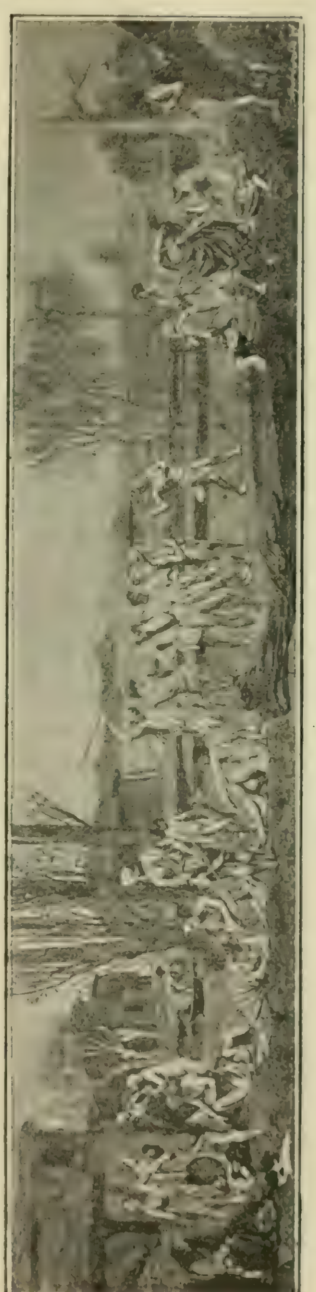
nobitiquement, pendant trois ans. En 1852, il s'installa dans son atelier de la place Pigalle, qu'il ne quittera plus, et où il organise une académie, pour quelques camarades. Ces jeunes gens, unis par les liens d'une amitié profonde, s'enseignent mutuellement au cours de ces séances d'atelier où ils étudient d'après le modèle vivant, et dans les longues conversations sur l'art qui les suivent. Alors commence pour Puvis de Chavannes cette longue existence de « bénédictin de la peinture », modèle admirable d'une vie de noble artiste et de penseur.

* * *

A trente-cinq ans, il est en pleine possession de son idéal et de son talent. Il expose pour la première fois au Salon de 1850; en 1852, et les deux années suivantes, le

jury refuse ses envois. Il ne se décourage pas, et prend part à une exposition privée, aux galeries Bonne-Nouvelle, où ses tableaux soulèvent des rires aussi bruyants que ceux de Courbet, refusé comme lui : « Celui-ci, dit M. Vachon, passe pour un fou furieux : on considère celui-là comme un fou tranquille et inoffensif. »

L'ostracisme dura neuf ans. Il rentre au Salon en 1861, par un coup d'éclat, paraissant avec deux compositions vastes et frappantes : la *Guerre* et la *Paix*, destinées à décorer le vestibule du musée d'Amiens. Cette fois, il s'impose si hautement, en dépit des haines persistantes, que le jury, qui l'avait refusé un an plus tôt, dut lui accorder une médaille de deuxième classe. L'État fit l'acquisition du premier de ces tableaux. La critique fut très divisée dans l'appréciation de ces œuvres. Théophile Gautier le juge mieux que personne et caractérise ainsi l'auteur : « M. Puvis de Chavannes n'est pas un peintre de tableaux ; il lui faut non pas le chevalet, mais l'échafaudage et de larges espaces de murailles à couvrir. Ce jeune artiste, dans un temps de prose et de réalisme, est naturellement héroïque, épique et monumental par une récurrence de génie bizarre. Il semble qu'il n'ait rien vu de la peinture contemporaine et



Ludus pro Patria. (Musée d'Amiens. (D'après la phot. Braun, Clement et Cie.)

qu'il sorte directement de l'atelier du Primatice ou de Rossi. »

En 1869, deux nouvelles compositions, faisant parallèle aux précédentes, sont soumises au public : le *Travail* et le *Repos*. Le maître poursuivra, à travers sa carrière, le cycle décoratif d'Amiens : il exposera en 1865, *Ave Picardia nutrix* et, en 1882, *Ludus pro Patria*. Cette immense décoration est comme le résumé caractéristique du développement de l'auteur. Au Salon de 1869 figuraient deux peintures d'un aspect vraiment neuf. *Massilia colonie grecque*, et *Marseille, porte de l'Orient*. En 1874, le maître achevait pour l'hôtel de ville de Poitiers deux panneaux d'ordre légendaire et de haute portée : *Charles Martel sauvant la chrétienté par sa victoire sur les Sarrasins*, et *Sainte Radegonde donnant audience aux poètes, au monastère de Sainte-Croix*. De 1876 à 1893, il exécuta les peintures du Panthéon et celles des musées de Lyon et de Rouen, de la Sorbonne, de l'Hôtel-de-Ville.

Si on ajoute diverses toiles décoratives, comme le *Sommeil*, sans destination, ou peintes pour des hôtels particuliers, comme le *Doux Pays*, qui orne l'escalier de M. Léon Bonnat, et plusieurs tableaux de chevalet d'un style à part, comme l'*Enfant prodigue* et le *Pauvre Pêcheur*, on aura noté d'ensemble l'œuvre du grand artiste, œuvre d'un haut labeur poursuivie dans une pleine possession de soi, dans une force croissante, dans une hautaine sérénité, au milieu de l'hostilité violente d'adversaires nombreux et implacables.

D'une sensibilité naturelle, affinée dans la lutte, le maître ne laissa pas de ressentir parfois des moments de tristesse, de désespérance ou de découragement, comme les vrais artistes en comptent tant dans leur vie. Mais il se retrempait dans le travail, se reprenait dans la douce contemplation de son idéal, et ce Maître de l'art peut aussi être proposé comme un admirable exemple de courage et d'énergie morale.

Au lendemain du succès du *Ludus Pro Patria*, qui lui valut la médaille d'honneur — mais que ne suivit aucune commande nouvelle, contre toutes ses espérances légitimes basées sur les prévisions de la critique, unanime à louer cette décoration magistrale et à déclarer que le devoir des mandataires publics, Etat ou municipalités, est d'employer un talent aussi original — Puvis de Chavannes écrit :

« Pour moi, l'horizon est de plus en plus fermé ; il n'y a rien à faire à cela que de lutter comme on peut contre l'oisiveté. Pour la

combattre, j'ai essayé le portrait de mon vieil ami Benon ; c'est un travail consciencieux qui me permet par moment de presque oublier que d'autres travaux m'eussent peut-être convenus. Dans tous les cas, ne fût-ce que pour montrer à la jeunesse prompte au découragement ce que peut devenir une carrière déjà longue et qui n'a été ni stérile, ni sans honneur, ma vie n'aura pas été perdue. »



La Céramique. (Musée de Rouen.)

La décoration de l'escalier de l'Hôtel-de-Ville va être terminée ; loin de songer à se reposer, après trois années d'un travail écrasant, consacrées à cet œuvre, le maître, à l'imagination de plus en plus vigoureuse, rêve de vastes murailles à couvrir, de nouvelles compositions ; mais il ne voit rien d'où il puisse espérer quelque chose ! son cœur déborde de tristesse : « Que vous dire d'intéressant ? Vous connaissez ma vie. Tel vous m'avez quitté, tel vous me retrouverez, avec un peu plus de besogne faite, voilà tout. Est-ce très avancé pour cela ? Je n'en sais rien, chaque perfectionnement soulignant une lacune à côté. Enfin, j'espère m'en tirer. En dehors de cela que de tristesses ! Stagnation absolue et forcée dans mes affaires artistiques. Comment pourrait-il en être autrement, étant donné ce vent de cruauté inepte, sauvage et lâche. Mais il vaut mieux se taire. Tout cela est trop douloureux. »

* * *

Comme on peut le prévoir par ce qu'on sait déjà de sa vie et par ces quelques détails sur son âme d'artiste, il y a en Puvis de

Chavannes absence complète de toute préoccupation, et même de toute passion intellectuelle qui n'est pas celle de la peinture. Je suis un ignorant, répond-il quand on l'interroge snr la genèse de ses compositions; je ne sais rien de la philosophie, de l'histoire, de la science, je ne m'occupe que de ma profession. » M. Vachon, en rapportant ce mot, ajoute : « Sa sincérité n'est pas discutable, si la réalité ne répond point exactement à autant de modestie. » Et il nous fait pénétrer dans l'*intellectualité* du maître, selon son propre mot.

« Parmi tous les artistes contemporains, dit-il, il est assurément un de ceux qui par leurs goûts paraissent le plus mêlés au mouvement littéraire ; à qui relativement aux loisirs d'un travailleur aussi sérieux, les grandes œuvres de ce temps sont sinon familières, au moins assez connues pour qu'en dépit de ses déclarations il doive être tenu pour un lettré.

« Entre les maîtres modernes de la pensée, Renan ses préférences attendries. Dans quelques billets que j'ai sous les yeux, il en apprécie le génie avec beaucoup de finesse. En romans et en nouvelles, ses inclinations sont pour les auteurs qui ont l'instinct de la vie, sans trop de psychologie ; de la moralite, sans pruderie excessive; et surtout une forme élégante, la simplicité et la clarté de la belle langue française. Question d'affinité de tempéraments. Les discours, harangues et oraisons funèbres, que ses fonctions officielles l'obligent parfois à prononcer, sont des chefs-d'œuvre de concision, de sentiment et d'esprit. Le théâtre, dans ses manifestations les plus hardies, l'intéresse, il est un fidèle des entreprises créées pour ouvrir aux novateurs l'accès du public. La musique lui plaît comme une distraction élevée; et il y professe un électisme qui va de la passion des vieux maîtres français, délicats et simples, à la joie des fantaisies italiennes exubérantes, et au respect du génie profond de Wagner. La Science industrielle seule semble lui inspirer plus d'étonnement que d'enthousiasme. Si, de sa préparation à l'Ecole polytechnique et de sa vie familiale dans un milieu d'ingénieurs, il garda, toute sa vie, l'esprit de méthode, l'amour de la précision, un sens géométrique très développé, il semble qu'il lui en soit resté une sorte d'aversion pour le machinisme colossal et pour ses créateurs. Un soir d'été de 1889, après un dîner entre élèves de l'atelier Puvis de Chavannes, nous parcourions la Galerie des Machines de l'Exposition au Champ-de-Mars. Sous la lumière électrique, tous



La Paix. (Musée d'Amiens.)

les engins divers qu'elle contient paraissent encore grandis; leurs mouvements plus vertigineux; leurs bruits, plus formidables. J'étudie avec curiosité la sensation éprouvée par l'artiste à ce spectacle apocalyptique. Nerveux, fébrile, répétant sans cesse son geste habituel de surprise douloureuse — les deux mains jointes à hauteur de l'épaule gauche — il s'écrie, tout à coup, énergiquement : « Mes enfants, il n'y a plus d'art à faire. Comment un peintre , un poète, pourrait-il lutter avec cela d'influence sociale, de puissance sur les imaginations. Allons nous-en! » Et il disparut. Nous ne pûmes le joindre dans l'obscurité des allées extérieures. Le lendemain, dans l'inquiétude de quelque accident nous allâmes tous prendre de ses nouvelles à son atelier. « J'ai été malade de cette visite, nous répondit-il, j'en ai eu le cauchemar toute la nuit. Qu'allons-nous devenir, nous artistes, devant cette invasion d'ingénieurs et de mécaniciens? ».

* * *

Pour compléter ces quelques notes sur la vie et le caractère d'un grand artiste, nous devons présenter le maître dans l'intimité de sa vie et de son caractère.

Notre collaborateur Arsène Alexandre, qui a toujours été un de ses plus passionnés défenseurs et qui a pour le maître une profonde affection, a tracé pour nous ce croquis familier.

« On ne trouvera pas plus dans l'atelier de M. Puvis de Chavannes le bric-à-brac habituel, l'amusant fouillis de bibelots affectionné par la plupart des peintres, que dans la carrière du maître les anecdotes piquantes, les aventures mouvementées. L'atelier de Neuilly, dans lequel il a depuis de longues années poursuivi son œuvre de labeur, et traduit sur la toile ses poétiques visions, semble une vaste cathédrale quant aux dimensions, mais singulièrement peu ornée.

C'est l'atelier réduit à sa plus simple expression : les quatre murs et le toit. L'immense hangar, perdu dans une des plus silencieuses avenues de Neuilly, précédé d'un jardin réduit, lui aussi, à sa plus simple expression, n'a pour unique parure que les tableaux en train, et cette parure suffit, étant radieuse et magnifique.

Tous les matins, M. Puvis de Chavannes quitte son atelier de

la place Pigalle pour se rendre à Neuilly. Robuste et alerte comme un jeune homme, il fait souvent le chemin à pied, et il arrive dispos à son hangar, vivant simplement, ruminant dans une méditation profonde les sujets dont il extrait toute la poésie, toute l'éloquente et sereine émotion.

De son atelier de la place Pigalle, peu de chose à dire, sinon qu'il fait vis-à-vis à celui de M. Henner, et que les deux voisins, extrêmement laborieux, ne voisinent guère, le peintre savoureux de la beauté féminine peignant de l'aube au crépuscule, et le décorateur du Panthéon et de la Sorbonne, restant au moins aussi clos et muré place Pigalle que boulevard du Château. On pourra ajouter toutefois, que dans l'atelier de Paris se trouve ce portrait que M. Bonnat fit de l'auteur du *Bois-Sacré*.



La jeunesse de sainte Geneviève. (Panthéon.)

Déconcertante conception, en vérité, que celle qui fit représenter M. Puvis de Chavannes en redingote impeccable, la main appuyée sur le drap vert d'une table pourvue du verre d'eau, du sucrier et de tout ce qui est nécessaire pour prononcer une conférence. On risquerait fort de se méprendre sur le caractère du modèle en regardant sa portraiture ainsi exécutée. Comme dans tous les portraits bâtis par M. Bonnat, on trouve une stricte ressemblance physique, mais quant à la ressemblance morale, il faut laisser à d'autres le soin de la faire sentir.

Or, M. Puvis de Chavannes répond aussi peu que possible à ce signalement de conférencier plein de gravité et de morgue.

M. Puvis de Chavannes est, au contraire, la bienveillance même. Il est d'humeur aussi cordiale, aussi doucement souriante, que son tempérament est vaillant et puissant. Voyez : sa figure haute en couleur, fortement caractérisée, avec la neige de la barbe en éventail, et des cheveux coupés courts, s'illumine à chaque instant d'un sourire plein de bonne grâce. Une bonne grâce un peu aristocratique sans doute, et qui aurait tôt fait de se replier devant les familiarités des médiocres dépourvus du tact des distances.

Mais encore faut-il dire que, malgré sa situation considérable, son œuvre imposante (peut-être à cause de tout cela) le président de la Société nationale des Beaux-Arts est le plus ouvert, le plus accueillant aux jeunes parmi les maîtres contemporains. Et cela, il importe de le noter, sans affectation, sans pose protectrice, sans arrière-pensée de popularité à conquérir. M. Puvis de Chavannes, qui, dans son art, n'a jamais fait la moindre concession, n'a jamais connu non plus les intrigues d'atelier, la chasse aux élèves et aux électeurs.

Haut de taille, les épaules larges, le buste remarquablement droit, M. Puvis de Chavannes représente fort bien un héros des temps de la chevalerie. Cuirassé et casqué, il ferait à merveille, et cent fois mieux, que dans la malencontreuse redingote de M. Bonnat. Dans ce corps d'athlète vit une âme méditative, extrêmement sensible et probe. La voix le relève d'une façon surprenante : elle est à la fois bien timbrée, virile, et pourtant très douce, presque caressante.

M. Puvis de Chavannes parle peu, mais il trouve toujours le mot singulièrement juste et imagé. Ce n'est pas le bagout spirituel, entraînant, charmant d'ailleurs de beaucoup d'artistes, dont les expressions sont gouailleuses, cabriolantes et tracent en deux mots des objets et des gens une désopilante caricature. La parole de M. Puvis de Chavannes est grave, réfléchie ; en peu de paroles il dit beaucoup de choses. Mais sa conversation évoque des pensées encore plus que des images, et là encore on retrouve la dominante de son art : l'émotion étant le but, le dessin et la couleur le prétexte. »



La jeunesse de sainte Geneviève. (Décorations pour le Panthéon.)

*
* *

Tel est le maître dont le public peut en ce moment contempler le grand œuvre. Vrai maître, en effet, par le caractère comme le génie, par sa vie, comme par son art, qui nous fait pénétrer d'une même vue dans la beauté apaisée des choses et dans la contemplation d'une âme haute et pure.

Jacques VERNAY.



Puvis de Chavannes dans son atelier.

JOURNAL D'UN PHILOSOPHE [1]

(*Suite*)

Samedi 17 septembre.

Alphonse de Rothschild écrit aujourd'hui une lettre pour redres-er son interview.

Les voyages de M. Zola font décidément plus d'effet que ceux e M. Carnot, car on continue à nous signaler, heure par heure, s mouvements de l'un, tandis qu'on nous parle à peine des éplacements de l'autre.

Vendredi 23 septembre.

Un nouveau voyage m'a privé d'assister à un grand dîner chez s Tripoly. Il paraît que c'était très réussi. J'ai été, par le même iotif, empêché de me rendre à l'enterrement de ce pauvre elàtre. Certes, je serais allé à Paris tout exprès pour cela, ıalgré ces horribles fêtes. Il a un singulier aspect, Paris ! Pour ıire place aux chars, on a enlevé tous les refuges du boulevard. ela semble une ville dévastée.

Samedi 24 septembre.

Les Barentin sont venus nous voir aujourd'hui. Ils se sont récisément rencontrés avec les Tripoly — m'a dit ma femme — ır moi, je n'ai pas paru... j'ai l'antipathie des visites, surtout de elles de Barentin.

Dimanche 25 septembre.

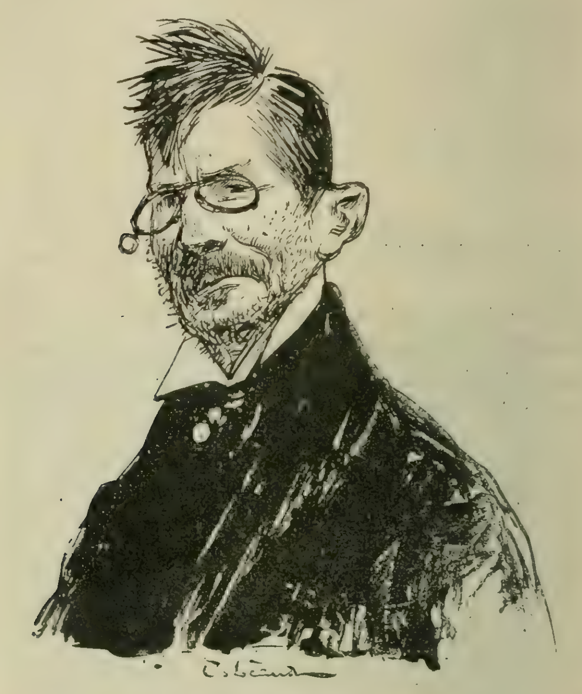
Été à la grand'messe. C'est une heure et demie de perdue, mais faut cela pour les paysans.

(1) Voir les numéros des 10 et 25 avril 1896.

Lundi 26 septembre.

En revenant de Pont-sur-Dhuys, où j'étais allé voir mon comité, j'ai rencontré Barentin qui se promenait à cheval.

Il m'a dit en riant, faisant sans doute allusion à mes déplacements continuels :



M. Brunetière.

— Ah ! vous voilà, vous !... vous êtes toujours comme un pois dans une marmite... je ne sais pas si Dieu vous mène... mais ce qu'il y a de sûr, c'est que vous vous agitez...

Mardi 27 septembre.

Je suis ce qu'on appelle quelqu'un d'occupé, quelqu'un de littéraire, quelqu'un de politique, et, malgré tout cela, je me rends compte que je ne suis pas « quelqu'un » tout court. Je suis une personnalité dans un groupe, mais pour la masse je suis « personne ». Plus que jamais, au milieu de mes allées et venues poli-

tiques, je vois cela. Les membres d'un parti respectent en moi un représentant de ce parti, mais ils ne respectent que cela. Je sens



Une chasse chez les Trépolt.

des réserves dans cette sorte de déférence courtoise et je devine, à certaines de ces réserves, que non seulement je n'inspire pas une franche sympathie, mais encore qu'on [illegible] lui-même

est parfois suspecté. J'ai, en politique comme ailleurs, tout bonnement hérité de mon père.

Mon pauvre père si simple, si bon, si profondément grand seigneur sous sa bonhomie tranquille ! Que penserait-il s'il voyait où j'en suis ?... Il ne comprendrait pas, lui si dédaigneux de l'argent, que, afin de gagner cet argent — nécessaire pour tenir son rang aujourd'hui, — on accepte certains compromis qu'il qualifierait de honteux...

Mercredi 28 septembre.

Brunetière et Delpit ont dû se battre à propos de la statue de Baudelaire, mais M. Lockroy (!) ayant décidé qu'il n'y avait pas lieu à une rencontre, l'incident est clos.

Il faut absolument que j'aille chasser demain chez les Tripoly, je l'ai promis. Quand je dis chasser, c'est une façon de parler ; j'assisterai simplement à la chasse puisqu'ils semblent y tenir. Et puis, une journée au grand air me fera peut-être du bien ? J'ai trop travaillé depuis ces derniers temps. Cet excès de travail a influé sur mon humeur. Je n'accepte plus les petites misères de la vie avec ma philosophie accoutumée. Il est grand temps de redevenir moi-même.

Jeudi 29 septembre.

Les Givray, invités à la battue, n'y sont point venus. Il paraît évident qu'ils ne veulent pas entrer en relations suivies avec les Tripoly. Quand ils sont arrivés dans le pays, les Tripoly ont fait à La Garenne une visite que les Givray leur ont rendue le jour des courses de Pont-sur-Dhuys (où courait l'écurie Tripoly). Puis l'hiver est arrivé et cela en est resté là. A Deauville, ils se sont plusieurs fois rencontrés, — sans parler de notre retour dans le même compartiment, — et Mme de Givray a été polie (pour elle), mais très réservée. La semaine passée, nous avons tous dîné ensemble au Monastère, et aucun incident désagréable ne s'est produit. Alors, Tripoly qui a — comme tous les parvenus — la rage d'étendre ses relations, a lancé son invitation à la battue et au dîner qui la suivait, et les Givray ont refusé. Je ne suis pas fâché de cela, j'ai passé une soirée plus tranquille.

Cette fois, j'en suis *sûr*, Mme Tripoly a quelque chose contre moi. Elle me regarde avec des yeux mauvais, et je commence à croire que sa douceur n'est qu'apparente. Que peut-elle avoir ?...

Lui aurait-on — comme à moi — envoyé ce misérable journal et aurait-elle compris les insinuations qu'il contient?... Il me semble que son changement d'attitude a coïncidé avec le premier article du *Parlementaire*, paru le jour des courses de Deauville.

Dans tous les cas, c'est ennuyeux! Je hais les complications, et aussi j'aimais assez cette jeune femme que je considérais jusqu'ici comme inoffensive.

Vendredi 30 septembre.

Travaillé toute la journée à mon livre. Travaillé sans fatigue et avec plaisir. J'en suis au point où je traite du rôle que la littérature réaliste et « zolatesque », si je puis ainsi dire, a joué dans la démoralisation de notre époque.

Ce soir, j'ai dîné en tête à tête avec ma femme et je me suis hasardé à lui parler du changement que j'ai cru remarquer dans l'attitude de Mme Tripoly à mon égard. Elle m'a répondu avec une brusquerie que je ne lui avais *jamais* vue :

— Il faut toujours que vous ayez des idées de l'autre monde, vous!...

Est-ce que je me serais trompé?... Je ne le crois point. Et même, étant donné le caractère de Rolande, je suppose que le quasi-mécontentement que lui a causé ma question, vient précisément de ce que, elle aussi, a remarqué ce changement.

C'était hier le pèlerinage de Domrémy. J'avais eu un instant la pensée d'y aller, mais j'ai redouté les réflexions d'une presse malfaisante déjà trop disposée à s'occuper de moi dans ces derniers temps.

Samedi 1er octobre.

Le Gaulois donne aujourd'hui la lettre de Monseigneur le comte de Paris à d'Haussonville. Il est, — dans cette lettre, — question de Domrémy et cela ravive mes regrets de n'y être point allé.

Je crains d'être appelé demain là-bas. Ce serait contrariant parce que, après-demain, les Schlemmerei donnent un bal à Closeraie et que j'y veux accompagner Rolande.

Hector Crémieux s'est tué hier. C'était un homme excellent et rempli d'esprit; gai compagnon et ami sûr, et l'un des rares causeurs de ce temps. Je l'avais connu avant la guerre à Bade, où il venait régulièrement saluer les princes d'Orléans, et j'avais pour lui une véritable affection.

Il disparaît juste un an jour pour jour après l'homme qui causa nos seuls petits dissentiments. En effet, Crémieux fut boulangiste, et il me reprocha amèrement de ne pas donner tête baissée dans ce mouvement de l'union des partis, contre lequel mes principes et mes instincts protestaient de tout leur pouvoir.

Dimanche 2 octobre.

A propos du service anniversaire de Boulanger, *Le Gaulois* cherche à expliquer — de façon confuse, attendu que les choses inexplicables ne s'expliquent point — pourquoi et comment M. Quesnay de Beaurepaire accepta de faire la besogne malpropre que son prédécesseur, M. Bouchez, avait refusée.

Certes, je suis moins que tout autre susceptible d'être accusé de sympathie pour Boulanger, mais ce n'est point ici une question politique, c'est une simple question de probité. Il est clair qu'aux yeux de tous les honnêtes gens de tous les mondes et de tous les partis, M. Quesnay de Beaurepaire est un malhonnête homme et un méprisable magistrat.

Je n'ai, hélas! pas qualité pour juger sévèrement les autres!... mais je trouve que, quand on a sur la conscience des lâchetés ou des ordures commises dans un but d'intérêt, on doit en accepter les responsabilités et les hontes, sans chercher à s'en expliquer devant la galerie ou à modifier son jugement.

N'en déplaise donc à l'X... du *Gaulois*, ce n'est pas parce qu'il « crut la République en péril » que M. Quesnay de Beaurepaire accepta de jouer ce rôle d'accusateur public et de prêter son nom pour servir de pseudonyme à M. Joseph Reinach, ce fut dans le but moins élevé et plus pratique d' « arriver ».

Renan est malade.

Lundi 3 octobre.

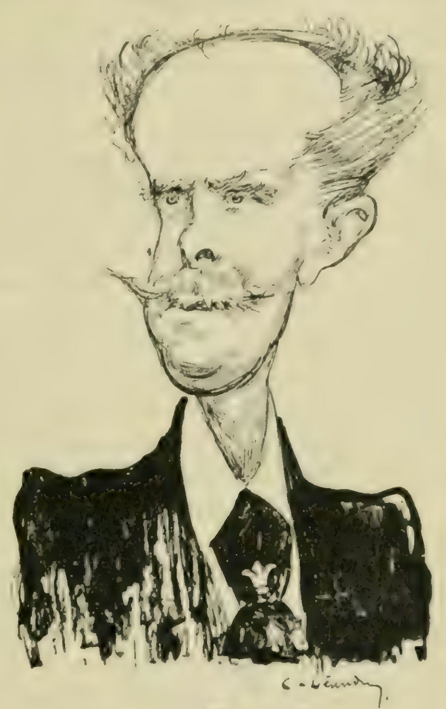
Renan est mort, et je suis surpris que les journaux de ce matin ne nomment pas son successeur à l'Académie.

Nous arrivons de Closeraie.

Le bal a été vraiment très réussi. Avec cette lumière électrique le parc paraissait encore plus beau et plus grand.

C'est l'aînée des petites Schlemmerei qui a conduit le cotillon avec Jalon. Jalon, plus à la mode que jamais! Et moi qui avais la naïveté de croire que l'histoire des dix mille francs du dîner du

prince de Galles allait le couler, en démontrant du même coup qu'il était indélicat et inintelligent. Pas du tout! il continue à faire dans la banque étrangère la pluie et le beau temps. Le comble, ce serait si par des moyens plus ou moins corrects, il forçait les Schlemmerei à lui donner une de leurs filles.



Le comte d'Haussonville.

Elles sont d'ailleurs mal élevées, les petites de Schlemmerei! Tantôt j'étais au buffet, où j'avais conduit Mme de Lachèze, lorsque la dernière, — Lina, je crois, — y est venue au bras de Lagardie. Elle a demandé du champagne et, comme il n'y avait plus de coupes et que le maître d'hôtel la priait d'attendre un instant qu'on en eût apporté, elle s'est jetée sur une bouteille et s'est mise à boire au goulot. Lagardie voulait l'en empêcher, mais elle l'a repoussé très brusquement en disant en riant :



— Mais non!... laissez-moi donc boire comme ça!... c'est bien meilleur! ça fait comme si c'était quelque chose qu'on vole!...

Ceci n'eût probablement pas frappé quelqu'un de plus « dans le train » que moi; moi, cela me choque.

Quant à Albert de Schlemmerei, tandis que sa fille dit des insanités à ses danseurs, il ne s'occupe que de Mme d'Isigny dont il est absolument féru, et c'est très amusant à voir. C'est, je crois, la première fois qu'il aspire à faire une infidélité au corps de ballet. Il en sera certainement pour son aspiration, mais, en attendant, il est tout à fait drôle sous ce nouvel aspect. Mme d'Isigny est impassible. Il a beau lui lancer des regards cuits et se

pencher tendrement vers elle, elle ne bronche pas, et je croirais assez qu'elle est seule à ne pas voir l'effet qu'elle produit sur le protecteur attitré des danseuses.

Quand Mme d'Isigny a été partie, Albert de Schlemmerei a été pris d'une nouvelle idée fixe. Il veut faire la connaissance de Barentin et c'est à moi qu'il est venu confier ce projet, me demandant de l'aider à le mettre à exécution. Je me suis défendu comme un beau diable. J'ai chercher à lui rappeler — à mots couverts — l'aventure arrivée à Tripoly ce printemps avec Barentin et Jalon, mais il m'a « coupé » dès les premiers mots et, avec son impertinence inconsciente d'homme mal élevé :

— Daradada, mon ger foisin, ça n'est pas tu dout la même chose!... moi, ché suis honoraple, Driboly ne l'est bas...

Et, comme nos relations avec les Tripoly me forçaient à protester.

— Ché fus temante barton té fus tire ça, malcré fotre liaison avec Driboly, mais envin, c'est trop gonnu bour qué fus né lé sachiez bas un chour ou l'audre... ici, fus recefez Driboly barce qu'il a peaugoup t'argent... mais tans son bays, bersonne né lé recefait... c'est une ganaille, Driboly!...

Et il ne m'a lâché que quand je lui ai eu *promis* de parler à Barentin.

C'est là une très désagréable commission et Rolande m'a grondé quand je lui ai avoué m'en être chargé. Je lui ai raconté aussi ce que m'avait dit Albert de Schlemmerei au sujet de Tripoly. Elle s'est récriée, s'emportant presque, et elle m'a affirmé qu'elle savait par des Turcs qu'elle connaît, que les Tripoly sont au contraire très bien vus dans leur pays.

Je n'ai pas insisté, mais je me suis demandé comment il se fait que ma femme soit en relations avec des Turcs, alors que moi je n'en connais pas un seul, et j'en ai conclu qu'elle ne sait rien du tout et qu'elle voulait seulement innocenter nos amis.

Vendredi 7 octobre.

J'arrive de Paris où j'ai été passer trois jours pour les affaires du comité, et je suis revenu avec Barentin que j'ai rencontré à la gare.

Positivement, il m'intimide, Barentin! Je n'ai pas osé lui faire la commission de Schlemmerei. C'était pourtant le cas.

Rolande est absente, elle m'a laissé un mot pour me dire qu'elle passe la semaine à Laubardemont.

Je suis heureux de voir la sympathie que ma femme a su inspirer à ma famille. Il me semble que cela seul devrait suffire à imposer silence aux envieux et aux méchants.

Aujourd'hui, les journaux annoncent la maladie de Marmier.

M. Zola interviewé donne une consultation sur le jeu et une autre sur la religion.

Samedi 8 octobre.

J'ai profité de ce que je suis garçon pour aller demander à dîner aux Barentin. Je voulais absolument remplir ma mission et j'aimais mieux le faire sans que Rolande fût là. J'ai cru remarquer que, quand elle y est, Barentin est beaucoup plus mordant et agressif. Je crois qu'il la déteste.

Je n'ai pas eu de chance. Je suis tombé sur les Givray, mais ils avaient amené Luxeuil qui est chez eux pour quinze jours et cela faisait compensation. Nous avons, du reste, passé une agréable soirée. Barentin a été drôle, Luxeuil délicieux, et Mme de Givray tolérable. Elle a cependant débuté par une inconvenance qui a été le point de départ d'une fort jolie causerie. En me voyant entrer, elle m'a crié :

— Ben, Marmier va mieux!... il ne veut pas rendre le fauteuil !...

Tout de suite, à propos du « fauteuil », Barentin m'a entrepris sur M. Zola, qu'il sait m'être antipathique au premier chef (je parle de son talent), et que, naturellement, lui adore. Il trouve qu'il n'existe pour l'instant en France qu'un conteur et qu'un romancier : Maupassant et Zola. Il admire bien par-ci par-là quelques écrivains, tels que Lemaître, France, Barrès, mais quant aux autres romanciers et aux autres conteurs, il les conteste tous. Barentin est un esprit exclusif et cassant, excessif en tout et taquin au suprême degré, de sorte que, malgré tout son esprit, son opinion m'importe assez peu. Dans tous les cas, il était ce soir en verve, et Luxeuil lui donnait brillamment la réplique. Luxeuil est un délicieux causeur.

Quand le sujet Zola a été épuisé, j'ai pris mon courage et j'ai dit à Barentin :

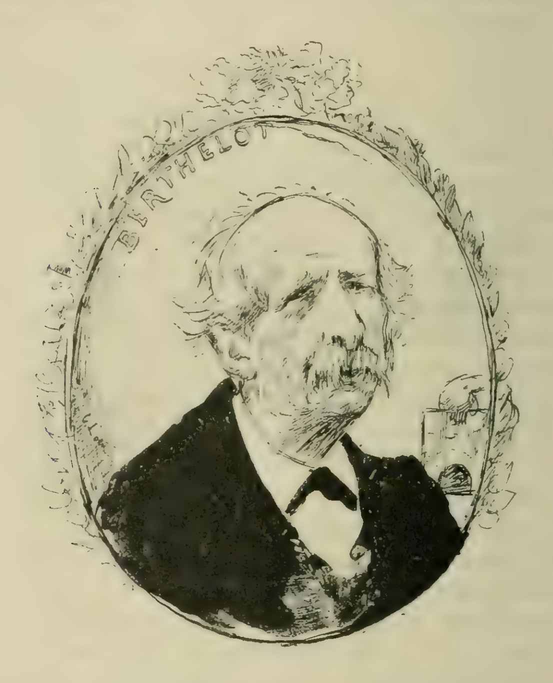
— Écoutez : je suis chargé pour vous d'une commission qui m'est infiniment désagréable...

— Allez toujours!...

— Voici : Albert de Schlemmerei désire vous connaître... vous venez vous installer dans le pays, ferez-vous une visite à Closeraie?...

— Ah! non!...

— Je le pensais bien... et, si Schlemmerei vous en fait une... la lui rendrez-vous?...



— Non plus... je lui enverrai des cartes...

Et, comme Barentin me regardait d'un air surpris, j'ai dit en riant :

— Oh! vous savez, à moi, on ne m'a pas offert 10,000 francs... ni même moins, pour vous amener à Closeraie!... Non... la vérité est que Schlemmerei m'a prié de lui avoir ce renseignement à « l'œil... »

— Eh bien, vous direz à M. de Schlemmerei que comme je ne suis ni plus noble, ni plus riche, ni mieux tourné, ni plus chic, ni plus malin qu'un autre, et que rien ne justifierait l'honneur qu'il me fait en me voulant absolument connaître, si ce désir

n'était causé par mon entêtement à m'abstenir de voir des gens de sa sorte... je perdrais, en allant chez lui, ce qui, à ses yeux, constitue précisément ma seule valeur... un point, c'est tout!

— C'est court! — a dit la petite de Givray.



M. Loubet a rendu sa sentence.

Je vais écrire demain à Schlemmerci pour lui dire que j'ai échoué. J'aime mieux cela que de l'aller voir.

Dimanche 9 octobre.

On parle, pour succéder à Renan, de M. Berthelot ou de M. Gaston Pâris.

Après la messe, je suis parti pour Laubardemont où j'allais chercher Rolande. Nous sommes revenus en une heure et demie. Décidément, les chevaux gris de Tripoly sont de premier ordre.

Ma tante de Laubardemont est plus acerbe, plus désagréable qu'elle ne l'a jamais été.

Comme nous étions seuls un instant dans le salon, elle m'a dit d'un ton aigrelet :

— On dit que les journaux s'occupent beaucoup de toi depuis quelque temps?.....

J'ai répondu :

— Mon Dieu!... c'est ma situation qui est cause de cela...

Alors, elle a répété comme un écho, en aigrissant encore sa voix et en me regardant de ses yeux de chat :

— Oui... justement!... c'est ta situation qui est cause de ça...

Lundi 10 octobre.

Marmier est plus mal.

Demain, je vais peut-être me remettre en route?... Barentin a raison quand il dit que je suis comme un pois dans une marmite.

Mardi 11 octobre.

Le comte d'Ormesson, introducteur des ambassadeurs, va être attaché à la présidence. Il est nommé grand-maître des cérémonies de M. Carnot.

Ça commence à devenir tout à fait drôle!

Les journaux sont pleins — pour changer — de M. Zola et de *la Débâcle*.

Mercredi 12 octobre.

Marmier est décidément mort. C'était un vieillard aimable et propret, plein d'indulgence et de bonté et, de plus, un brave homme.

Voilà un second fauteuil à prendre.

Jeudi 13 octobre.

M. de Mackau se « rallie » à la République. Cela fait un bruit de tous les diables; les monarchistes crient à la trahison, et, cependant M. de Mackau n'avait jamais été monarchiste. Disons que c'est tant pis pour lui, et n'en parlons plus!...

Vendredi 14 octobre.

La Débâcle a atteint aujourd'hui, — nous apprend-on, — son 150e mille.

Mardi 18 octobre.

Je reviens de voyage et j'ai passé la journée à Paris. Je tenais, à cause de l'interpellation sur Carmaux, à assister à cette première séance du Parlement.

M. Loubet s'est trouvé, à la stupéfaction de la Chambre, investi on ne sait comment d'un arbitrage que Reille a accepté.

C'est cocasse, ce résultat!

M. Loubet étant à la fois le gouvernement et l'arbitre, il sera obligé de faire exécuter lui-même ses propres décisions.

C'est une singulière façon d'entendre l'organisation des pouvoirs.

Mercredi 19 octobre.

J'ai eu un courrier énorme et je n'ai pas pu aller dîner chez les Tripoly. Ma femme y est allée seule.

Jeudi 20 octobre.

Voilà Camille Rousset qui meurt aussi. Cela fait trois fauteuils vacants, et M. Zola parviendra peut-être à s'insinuer dans l'un des trois?...

C'est comme un fait exprès!

Vendredi 21 octobre.

J'ai encore reçu un journal avec un méchant article bâtonné au crayon bleu. Je me suis résigné à faire à Rolande quelques observations, ou plutôt à échanger avec elle quelques réflexions à ce sujet. Je lui ai demandé si elle ne pensait pas qu'il serait sage de ralentir un peu... — oh! très peu! — nos relations avec les Tripoly? Elle m'a répondu sèchement : « Que ce serait comme bon me semblerait et qu'à elle ça lui était égal. »

C'est très embarrassant.

Samedi 22 octobre.

Ma femme est un peu souffrante aujourd'hui; elle n'a pas quitté sa chambre. Je suis allé prendre de ses nouvelles à midi et je lui ai dit que je reviendrais avant le dîner. Ce soir, à 6 heures 1/2, elle m'a fait avertir de ne pas monter parce qu'elle « s'endormait ».

Dimanche 23 octobre.

Albert Millaud est mort. C'est dommage, il avait de l'esprit.

Rolande n'est pas sortie de sa chambre encore aujourd'hui, et quand je suis entré à plusieurs reprises chez elle, je l'ai toujours trouvée sommeillant.

Lundi 24 octobre.

Le grand-duc et la grande-duchesse Wladimir, le grand-duc Alexis et le grand-duc et la grande-duchesse de Mecklembourg sont allés hier déjeuner à Chantilly. J'ai dû refuser ce déjeuner, car Rolande est toujours très souffrante et ne bouge pas de chez elle. Je crains de l'avoir énervée et mécontentée l'autre soir. Si cela est, j'en ai un véritable regret.

Mardi 25 octobre.

Je suis allé aujourd'hui faire une courte apparition au Parlement où les arbitres de Carmaux continuent à ne rien faire.

Le docteur Proust a parlé contre le canal à la mer. Il parle facilement et avec clarté. Ça nous change de ce que nous entendons le plus souvent à la Chambre.

Je crois qu'après son discours le canal à la mer est à vau-l'eau.

Je ne suis rentré qu'à minuit. La femme de chambre m'a dit que Mme la marquise allait mieux et qu'elle était sortie un peu en voiture dans la journée.

Mercredi 26 octobre.

Tripoly est venu tantôt pour me parler de l'affaire dans laquelle il m'a fait entrer il y a deux mois. Il m'a dit — très rondement et gentiment — qu'il savait qu'une certaine presse s'occupait beaucoup plus qu'il ne fallait de moi... et même de lui; que des insinuations fausses et malveillantes cherchaient à dénaturer le caractère de nos relations, à les faire cesser même (si nous étions gens à nous alarmer de ces basses attaques); que, néanmoins, il avait pensé qu'en présence de ces attaques il fallait prendre certaines mesures de précaution.

Je croyais qu'il allait me proposer de nous voir moins pendant quelque temps, mais non. Il a repris :

— Je comprends parfaitement aujourd'hui le scrupule qui vous dictait, il y a deux mois, le refus de laisser figurer votre « nom » dans l'affaire où j'insistais pour le faire figurer, et j'ai cherché

une combinaison qui nous permît de vous substituer un de mes cousins, Jassy...

J'ai balbutié, ne sachant trop que dire :

— Cela vaudra beaucoup mieux...

— Non... — a répondu brusquement Tripoly — Jassy ne vaudra certainement pas, à ce point de vue, le marquis de Villiers-Neaufle, mais enfin, il faut espérer que ça ira tout de même... d'autant plus qu'à présent l'affaire est lancée et très bien lancée... elle est excellente!... et, à ce propos, je vous apporte votre dû...

Il a tiré de sa poche un paquet de billets qui m'a paru énorme et me l'a remis, en disant avec cette indifférence des manieurs d'argent :

— Il doit y avoir 15,000 francs... voulez-vous recompter?...

— Mais — ai-je dit tout saisi — je ne peux pas prendre cette somme... je n'ai rien fait pour...

Il m'a interrompu :

— Pour la gagner?...

Et, riant de ce rire épais et gras qui souvent m'horripile :

— Où serait le mérite s'il fallait faire quelque chose?... pourquoi pas tout de suite « travailler?... »

Puis, sans me laisser le temps de répondre :

— Il faut que je me sauve... pourrai-je saluer la marquise avant de partir...

Comme Rolande n'avait pas déjeuné à table, j'ai dit que Mme de Villiers-Neaufle était souffrante depuis deux ou trois jours. Il m'a écouté d'un air distrait et n'a même pas demandé ce qu'elle avait.

Certes, cet argent que je viens de toucher me fait plaisir, mais il gêne un peu en ce moment l'exécution de mes projets au sujet de Tripoly. Comment écarter, — même momentanément, — un homme qui ne songe qu'à se rendre agréable et utile?... Ne serait-ce point mal agir envers lui? Et puis, comment aborder avec lui ce sujet délicat?... ce serait d'autant moins facile qu'il m'a dit nettement, au cours de notre conversation, que : « des gens tels que nous ne pouvaient s'occuper de ces basses attaques... »

Jeudi 27 octobre.

M. Loubet a rendu sa sentence! c'est-à-dire qu'il a trouvé un moyen de vexer Calvignac sans être agréable à Reille. Tout est

pour le mieux dans le meilleur des mondes. Bien entendu, la grève continue et le comité a voté un ordre du jour de félicitation à MM. Clémenceau, Millerand et Pelletan, qui lui ont envoyé un télégramme de condoléances.

Rolande est descendue dîner ce soir.

Je lui ai dit que Tripoly était venu hier et avait demandé à la voir, mais que j'avais pensé qu'elle n'était pas encore en état de recevoir. Elle m'a répondu que j'avais parfaitement bien fait. Non pas qu'elle ne fût en état de recevoir, mais parce que, puisqu'on devait cesser, — ou du moins ralentir beaucoup les relations, — autant valait commencer tout de suite.

Alors, j'ai dit que j'avais réfléchi, et que le résultat de mes réflexions était que mieux valait encore ne rien changer à l'état de choses existant...

Elle n'a fait aucune observation, mais il m'a paru qu'elle souriait.

Vendredi 28 octobre.

Les Tripoly ont chassé aujourd'hui et, comme Rolande était assez bien, nous avons suivi la chasse en voiture. Une belle chasse (à ce qu'on m'a dit) et un temps splendide.

Samedi 29 octobre.

On annonce les candidatures à l'Académie de Thureau-Dangin, de M. Berthelot et de M. Zola.

Dimanche 30 octobre.

Clémenceau, Pelletan et Millerand sont partis pour Carmaux. Qu'y vont-ils faire ?... C'est une manœuvre électorale qui pourrait bien n'avoir pas les résultats qu'on en attend.

Lundi 31 octobre.

Nous avons encore suivi aujourd'hui la chasse.

Rolande a retrouvé sa belle mine et sa bonne humeur.

Mercredi 9 novembre.

J'arrive de l'étranger, où j'ai cette fois passé huit jours. J'ai fait un voyage fatigant et je suis mal en train.

Pour m'achever, je suis revenu de Paris à Pont-sur-Dhuys avec Albert de Schlemmerei qui m'a parlé tout le temps de l'explosion d'hier. De ce qu'on a voulu faire sauter les bureaux de la Société de Carmaux, et de ce que le poste de la rue des Bons-

Enfants a sauté, il déduit qu'on va prochainement faire sauter aussi sa maison de banque. Je crois qu'il ne quittera guère Closeraie d'ici à ce que les esprits soient calmés, car il a un « trac » énorme.

Ce qui me frappe quand même, — moi qui voudrais pourtant oublier les différences de races et trouver égaux les hommes qui vivent dans les mêmes milieux, — c'est l'excessive couardise de ces gens, qui semblent tenir à la vie en proportion de la quantité de millions qu'ils ont gagnés. De ma conversation avec Albert de Schlemmerei, j'ai emporté cette conviction que, dans un temps plus ou moins éloigné, la tribu des Schlemmerei retournera en Allemagne, ou — si le mouvement socialiste allemand s'accentue — s'implantera tout entière en Angleterre.

Beaucoup d'autres étrangers de la haute banque suivront, je le crains, cet exemple, et Paris sera peu à peu déserté..., à moins que le gouvernement de la France ne change avant de laisser ces désertions se produire...

Jeudi 10 novembre.

Je suis allé aujourd'hui au Parlement. La campagne de *La Libre Parole* a porté ses fruits. Delahaye, Gauthier de Clagny et Argeliès ont interpellé sur le Panama. Ils demandent au gouvernement de s'expliquer sur les suites données à l'enquête ouverte il y a six mois par le procureur général.

On a renvoyé, à la demande du garde des sceaux, la discussion à jeudi. Et jeudi, le garde des sceaux répondra que l'affaire est « classée », M. Quesnay de Beaurepaire appréciant, d'après les résultats de l'enquête, qu'il n'y a pas lieu de poursuivre...

Vendredi 11 novembre.

Travaillé toute la journée à mon livre sur la *Démoralisation de la France*. Dîné seul avec ma femme qui m'a rappelé que c'est demain le bal des Tripoly.

Samedi 12 novembre.

Le bal des Frênes a été très beau, très cossu, très « chic », plutôt que très comme il faut. Beaucoup de jolies femmes très bien habillées ; peu de femmes réellement élégantes. Quelques hommes « select », quelques « fleurs du gratin » de l'année, mais la masse plutôt « rasta ».

La petite de Givray (les Givray avaient enfin accepté l'invita-

tion) a qualifié ce monde d'une façon qui rend assez bien ma pensée.

Jalon, avec sa maladresse accoutumée, insistait sur la beauté du bal, et lui montrait la foule trop endiamantée et trop violemment parfumée qui descendait comme un torrent, se pressant dans le grand hall. Comme l'attitude de Mme de Givray ne lui



Camille Pelletan.

paraissait sans doute pas assez admirative, il lui a demandé directement :

— Comment, vous ne trouvez pas que c'est très « pchut? »...

Et elle lui a répondu de cet air tranquillement blagueur qui d'habitude m'irrite, mais qui aujourd'hui m'a amusé :

— Oui... c'est très pchut du Niagara...

Cet affreux « à peu près » était exact. Il n'y a pas à dire, c'était tout à fait « pchute du Niagara ». On se serait cru sur un pont de bateau plutôt que dans un château de France.

Rolande était très belle! Elle avait une sorte de robe Louis XIV

qui lui va divinement, et elle paraissait avoir trente ans. Ce n'est pas l'admiration que j'ai pour elle qui m'illusionne, j'ai bien vu que mon impression était l'impression générale.

Nous nous installions pour souper à une table de six, les d'Isigny, les Givray, Luxeuil et moi, quand Rolande est passée entrant dans la salle au bras de Tripoly. La petite de Givray l'a regardée et a dit étourdiment, comme elle dit tout, sans même penser que j'étais là :


La belle Renan.

— Mme de Villiers-Neaufle est étonnamment fraîche et jolie, ce soir !... elle a l'air d'une pêche amoureuse...

Amoureuse était de trop ; mais il est certain que Rolande a en ce moment ce velouté exquis des belles pêches mûrissantes. Elle est dans tout son éclat.

Dieu veuille que ce ne soit pas le dernier rayonnement de cet éclat, car elle ne sera pas femme — malgré tout son esprit — à se consoler d'une diminution de beauté.

Le bal a été bruyant, mais froid néanmoins.

Signe particulier :

Je n'ai pas entendu parler une seule fois du Panama.

Dimanche 13 novembre.

Été à la grand'messe et travaillé.

Lundi 14 novembre.

Comme c'était à prévoir, M. Quesnay de Beaurepaire a conclu au « classement » de l'affaire du Panama.

Peut-être est-ce un bien ?... qui sait s'il ne sortirait pas de ces poursuites les pires choses et les révélations les plus inattendues ?...

Le procureur, donc, a conclu au classement, seulement — il y a un seulement, — le garde des sceaux ne veut pas, en ratifiant ce classement, assumer une aussi grosse responsabilité personnelle.

Alors quoi ?...

A la Chambre, on continue à s'occuper avec ferveur du privilège des bouilleurs de cru. On y aura consacré une douzaine de séances.

Et pendant ce le búdget attend !

Mardi 15 novembre.

M. Ricard a annoncé ce matin — comme cela, sans précautions — à ses collègues du conseil, qu'il avait donné au procureur l'ordre d'autoriser les poursuites contre les administrateurs et les entrepreneurs du Panama.

Le gouvernement n'a pas eu à prendre de décision à cet égard. Il n'a même pas pu en délibérer, le garde des sceaux ayant, de sa propre autorité, mis ses collègues du cabinet en présence d'un fait accompli. M. Ricard veut évidemment se faire une célébrité.

Mercredi 16 novembre.

Nous avons eu une séance de cinq heures, avec sept discours à la clef... sans parler des interruptions de Douville-Maillefeu !

Et quand je sors de là éreinté, il me faut courir à la gare pour rentrer ici à des heures impossibles. C'est tuant !...

Jeudi 17 novembre.

On n'en finira donc jamais avec cette loi sur la presse !...

Je voudrais bien rentrer définitivement à Paris, pour éviter tous ces voyages qui compliquent ma vie et en augmentent la fatigue, mais ma femme désire rester ici pour les chasses. Je ne comprends pas trop en quoi ça peut l'amuser de suivre les chasses

en voiture, mais enfin cela l'amuse, et je crois qu'il est préférable que je ne quitte pas complètement Villiers-Neaufle tant qu'elle y sera.

Vendredi 18 novembre.

J'ai abandonné le Parlement pour aujourd'hui et j'ai suivi la chasse. Il faut que je me montre de temps à autre avec Rolande.

Samedi 19 novembre.

M. Floquet, accusé d'avoir sollicité et reçu plusieurs sommes de la Société de Panama, a déclaré tantôt à la tribune que cette accusation était fausse. A-t-il dit vrai?... voilà ce que l'avenir nous apprendra... ou ne nous apprendra pas.

Nous voici enfin débarrassés de la loi sur la presse! L'amendement Julien a été voté par 289 voix contre 256.

Aujourd'hui toute la Chambre était en joie parce qu'un ambassadeur étranger, peu — ou très — au courant des finesses de la langue française, a dit en parlant de Mme Ricard : « La garde du sceau. »

Je continue à être de plus en plus fatigué.

Dimanche 20 novembre.

Été à la grand'messe. Vraiment, il semble que notre excellent curé ralentit un peu chaque dimanche sa façon d'officier.

Nous avons eu à dîner les Tripoly. Tripoly aimable et affectant une rondeur qui n'est pas dans sa nature. Sa femme un peu guindée, comme elle l'est toujours depuis quelque temps.

GYP.

(A suivre.)

CAUCHEMAR ACADÉMIQUE

— A l'aide ! s'écria Lavacour, ce gros réjoui de Jean Lavacour, en pénétrant chez moi brusquement, comme un coup de bise ; à l'aide ! et qu'on me serve vite quelque chose de réconfortant.

— Diable ! C'est qu'en dehors d'un fond de vieux cognac...

— Va pour le cognac... Mais pristi ! quel froid ! J'en gagnerai la pleurésie.

— Il me semble au contraire que le temps voudrait passer au doux. Les pigeons roucoulent, le coq chante, et, sous la caresse du soleil, le long des branches glacées de givre, des diamants liquides s'égrènent et roulent.

— En effet, le temps s'humanise. Aussi bien est-ce un rêve qui m'a transi, un rêve absurde, digne d'être mis en vers tragiques ! Figure-toi...

Ici Lavacour prit un temps et se versa un petit verre. Après quoi, se sentant suffisamment réchauffé, il continua en ces termes :

— Figure-toi donc qu'hier je m'étais laissé entraîner, un peu par surprise, chez la belle Mme Herchoux qui, avec sa figure fin Louis XV et ses cheveux si blancs, blancs à les croire poudrés, serait, malgré son nom roturier, la plus marquise des marquises sans la manie qu'elle a des intrigues académiques.

Manie innocente d'ailleurs. Tu me sais ennemi de tous les fanatismes. Telle quelle, l'Académie est encore un des cercles les mieux composés de Paris. Si elle était à naître, il est probable que je ne la fonderais pas. Elle existe ; je n'aurai garde d'imiter ceux qui, partant en guerre sur l'air de Marlborough, se conjurent pour la détruire.

Bref, il y avait là tout un rond d'aimables caillettes qui s'entretenaient de la séance de demain, et du discours de l'élu, et de la réponse du chancelier, avec autant d'enthousiasme que s'il se fût agi de chiffons.

Moi, j'écoutais, sans déplaisir, ces intermittents bavardages. A causer littérature comme à jouer au billard, les femmes ont

toujours une gaucherie qui me charme. Et puis, je notais dans le courant des traits amusants de vie parisienne. Ceci entre autres : que pour n'être pas obligées d'arriver trop tôt et pour éviter la cohue, les belles habituées ont adopté la coutume d'envoyer, quelques heures à l'avance, un commissionnaire occuper leurs places.

C'est ce détail du commissionnaire qui, combiné dans mon cerveau avec une plaisanterie de Mme Herchoux me promettant le fauteuil et le souvenir des dernières neiges, devait produire un songe aussi épouvantable en son genre que le fut celui d'Athalie.

J'étais académicien !

De mes visites, il me restait une grande lassitude dans les jambes et l'image terrifiante d'interminables escaliers qui, tantôt s'allongeant comme l'échelle de Jacob, tantôt se développant en spirales folles, finissaient toujours par me conduire devant le même petit vieillard frétillant et narquois.

Ce vieillard avait un bonnet grec et trempait dans une tasse de café à la crème de fines tranches de pain grillé.

Pourquoi le bonnet grec, pourquoi le café à la crème, pourquoi les tranches de pain grillé ? Et pourquoi le vieillard en question ressemblait-il à un habitué du café Voltaire qui souvent nous amusa par ses bizarreries ? Je ne saurais l'expliquer. D'ailleurs, à quoi bon ! Un songe logique n'est plus un songe.

Le vieillard me disait, en me menaçant de son doigt sec : « Et, surtout, si vous voulez être élu, plus de prose, plus de poésie ! » Moi, lâche et reniant mes dieux, je jurais n'avoir fait jamais ni poésie ni prose. Le vieillard ravi me reconduisait jusqu'à sa porte ; et, tout en rougissant de mon mensonge, je ressentais un peu de ce contentement canaille qui est la forme joyeuse du remords.

L'important, n'est-ce pas ? c'était d'être académicien. Et je l'étais ! Preuve indubitable : mon habit attendait sur le dos d'un fauteuil, les pans raides, les manches pendantes, et tout brodé de vertes brindilles au milieu desquelles, par une innovation qu'intérieurement j'approuvais, la fantaisie de mon tailleur avait fait se jouer des hannetons et des coccinelles.

Me voilà parti en habit brodé à travers les rues de Paris ; d'un Paris fantasque, démesuré, plus grand que notre Paris, plus grand que Londres.

Il neige. Personne dans les rues. Pas d'omnibus, pas de voitures. J'ai froid, je marche, enfonçant jusqu'aux genoux dans la neige qui toujours tombe. Une chose m'inquiète encore : je n'ai pas préparé mon discours de réception. J'essaie en vain de me rappeler à qui je succède et de qui je dois faire l'éloge.

En passant devant une devanture éblouissante, toute en miroirs, je vois ma silhouette reflétée. La neige amoncelée sur le sommet de mon bicorne figure assez exactement une touffe de plumes blanches et me donne une vague ressemblance avec un général.

Ceci ravive mes souvenirs. Etais-je assez bête d'avoir oublié ! C'est au général que je succède, c'est son éloge que je dois prononcer devant l'Académie assemblée. Rien de plus facile. D'ailleurs, François Coppée, qui est bon garçon, quoique académicien, me soufflera.

Maintenant je suis sur le pont des Arts, et j'ai de plus en plus froid.

L'aveugle est parti, mais j'entends sa serinette qui s'obstine à jouer, toute seule, sous trois pieds de neige.

Car la neige tombe toujours. Le palais Mazarin est tout blanc. Ses lions en fonte emperruqués de flocons ressemblent à de gros toutous. Leur aspect bonasse me rassure.

Le décor change.

Sans me rendre compte comment ni par qui je suis introduit, je me trouve dans une glacière aux murs étincelants faits de blocs congelés. Cette glacière est en même temps la salle des séances de l'Institut.

La neige se précipite en tourbillons par la lanterne et les œils-de-bœuf de la Coupole. Je suis assis. Au-dessus de moi, ainsi que l'épée de Damoclès, pend, énorme, aiguë, prête à tomber, une stalactite de glace.

Coppée n'est pas là, mais il y a Porel. Pourquoi Porel ?...

Je commence tout de même mon discours : « Messieurs ! » Les mots me restent dans la gorge. J'essaie de boire, mais le verre d'eau s'est gelé ; et, avec une sensation de froid comparable à une brûlure, mes dents se heurtent sur un glaçon.

« Messieurs... » Cette fois, ça y est.

Ma voix tremble un peu à cause du froid de plus en plus vif ; mais les phrases s'arrondissent, se pressent, se succèdent ; et je

m'étonne moi-même de débiter ainsi, avec une régularité de robinet, tant de refrigérantes périodes.

L'auditoire, selon l'usage, souligne les passages heureux d'un léger murmure approbatif.

Je n'ai pas encore osé regarder en face l'auditoire. Je crains de me sentir intimidé par la vue de tous ces beaux messieurs et de toutes ces belles dames, gloire et parure de Paris.

Mais on applaudit. Je lève les yeux. Ni beaux messieurs, ni belles dames. Rien, hélas! que des Auvergnats, tous vêtus de la veste courte, en velours bleu, à boutons de cuivre, tous la face encadrée de ce collier de barbe luisante et noire comme une cassure de charbon qui les fait ressembler aux diables qu'un ressort à boudin fait soudain jaillir d'une boîte, et tous riants jusqu'aux oreilles, du rire blanc et silencieux des bons nègres.

A travers les brumes du rêve, je comprends que M[me] Herchoux et ses amies avaient envoyé ces Auvergnats pour garder les places, et qu'ils sont restés là, personne n'ayant pu venir à cause du mauvais temps.

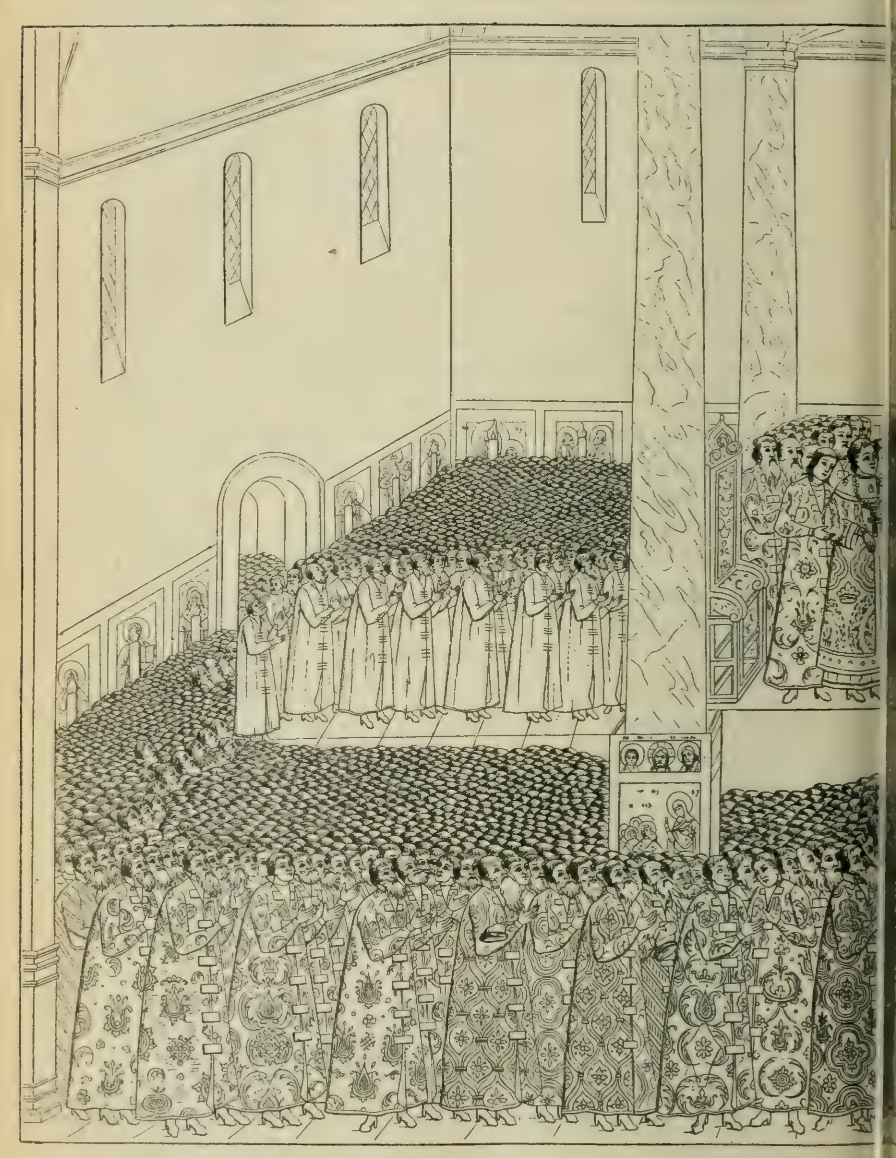
Je voudrais m'arrêter, impossible! Je sens avec une horrible angoisse, que je ne m'arrêterai plus, jamais plus. Il me semble, en outre, que je continue mon discours en auvergnat depuis un moment : « La lune, si j'ose m'écheprimer ainchi... » Vais-je pendant l'éternité parler la langue de Saint-Flour dans cette glacière?

Mais les Auvergnats ne rient plus. Pourquoi dirigent-ils vers moi ces regards furieux, pareils à des braises? Pourquoi ont-ils tous sur les épaules un crochet de commissionnaire, et, dedans, mes œuvres complètes empilées.

O bonheur! un des Auvergnats se lève geignant et courbé sous le poids des livres. — « Bougri, dit-il, ah! bougri de bougri, que ch'est lourd! » A cette délicate allusion je devine que mon éloge commence.

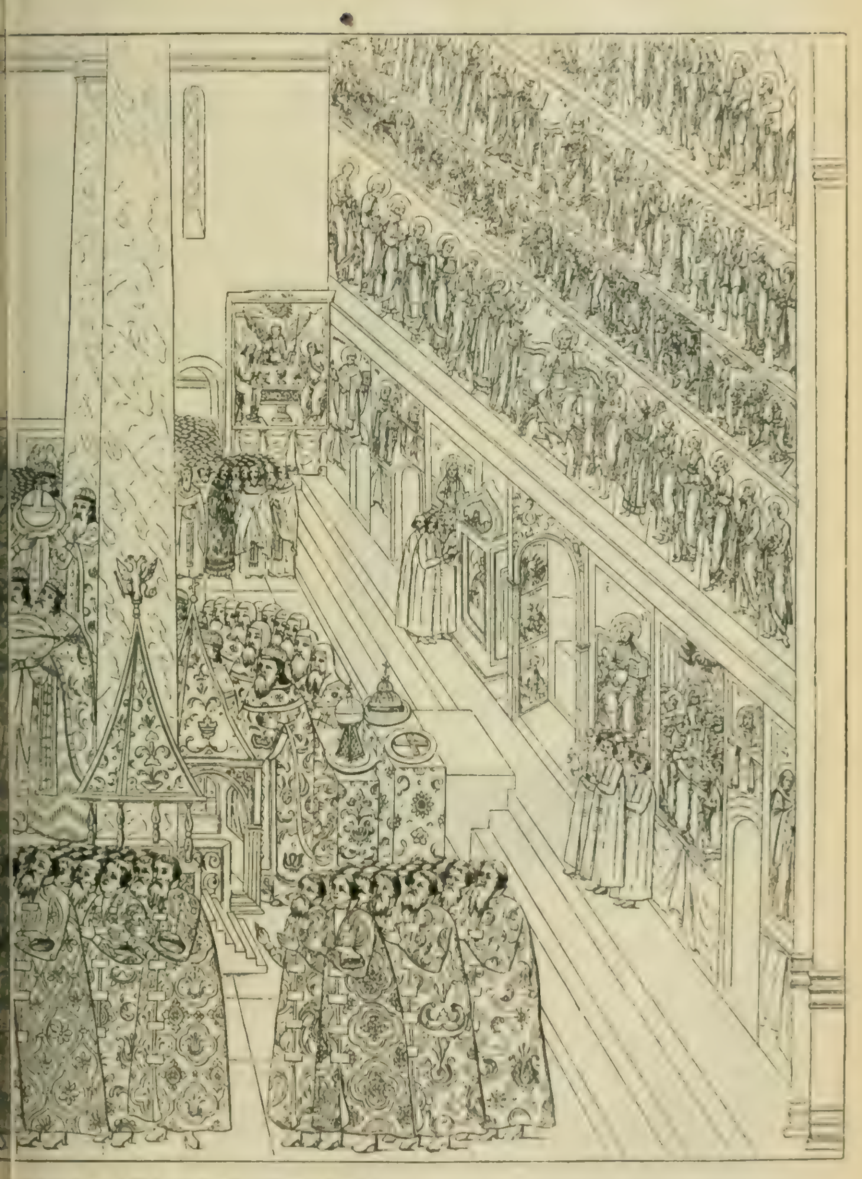
Mais non! je ne rêve pas; c'est une voix, une voix réelle qui m'éveille. Quelqu'un, d'ailleurs, frappe à ma porte. Et je chausse mes pantoufles, grelottant, — car à force de gesticuler j'avais fait tomber mes couvertures — pour aller ouvrir au charbonnier qui, ayant oublié la veille de monter ma provision de bois, m'avait, dans mon logis sans feu, ainsi procuré l'agrément de ce cauchemar sibérien et académique.

Paul Arène.



Св. короновaнie царя Михаи

(Le Couronnem



ча, въ 1613 году 11-го іюля.

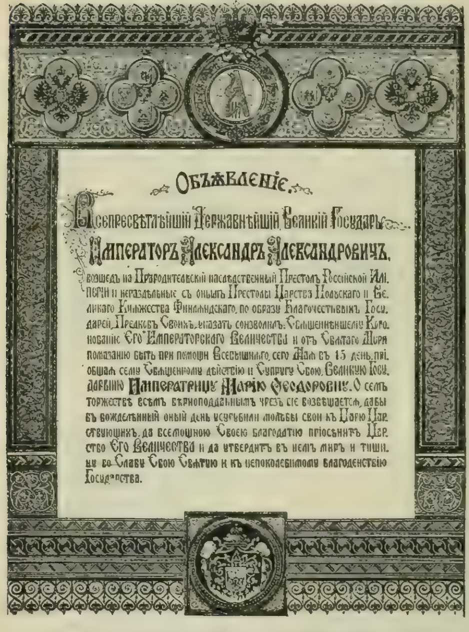
orowitch).

(D'après des documents originaux)

AUTOUR

DU

COURONNEMENT DES TSARS


Объявленіе.
Всепресвѣтлѣйшій Державнѣйшій Великій Государь
Императоръ Александръ Александровичъ,
возшедъ на Прародительскій наслѣдственный Престолъ Россійской Им-
періи и нераздѣльные съ онымъ Престолы Царства Польскаго и Ве-
ликаго Княжества Финляндскаго, по образу Благочестивыхъ Госу-
дарей, Предковъ Своихъ, указать соизволилъ: Священнѣйшему Коро-
нованію Его Императорскаго Величества и отъ Святаго Мира
помазанію быть при помощи Всевышняго сего Мая въ 15 день, при-
общая сему Священному дѣйствію и Супругу Свою, Великую Госу-
дарыню Императрицу Марію Ѳеодоровну. О семъ
торжествѣ всѣмъ вѣрноподданнымъ чрезъ сіе возвѣщается, дабы
въ вожделѣнный оный день усугубили мольбы свои къ Царю Цар-
ствующихъ, да всемощною Своею благодатію пріосѣнитъ Цар-
ство Его Величества и да утвердитъ въ немъ миръ и тиши-
ну во Славу Свою Святую и къ непоколебимому благоденствію
Государства.

La proclamation du Couronnement.

Les fêtes du couronnement de Nicolas II doivent surpasser en splendeur toutes celles qui ont inauguré les règnes des souverains de Russie. Pour les célébrer dignement, les organisateurs ont combiné la magnificence fastueuse dont l'art byzantin leur a légué la tradition, avec l'élégance moderne; et les dernières découvertes scientifiques viendront ajouter des effets inédits aux pompes de ce déploiement asiatique de splendeurs. L'électricité, cette magicienne du XIXe siècle, promènera sa baguette sur les remparts rugueux et les tours du Kremlin, sur les coupoles d'or des quarante fois quarante églises de la ville sainte, et fera étinceler de feux surnaturels les gemmes orientaux qui coulent en rosée cristalline sur les tentures, les meubles, et jusque sur les parquets des salles féeriques où les souverains de Russie ceignent la couronne.

Cette pompe et ce faste datent du temps de Pierre le Grand. Auparavant, les palais des tsars étaient modestes et exigus, se composant de sept ou huit pièces, au plus de dix.

L'intérieur de ces palais était des plus simples, et de mo-

destes bourgeois d'aujourd'hui, s'accommoderaient difficilement des demeures des anciens tsars. Ainsi le tsar et la tsarine partageaient la même chambre et leurs enfants vivaient dans une seule pièce. Les murs étaient nus le plus souvent, et le mobilier se composait de simples bancs recouverts de drap cramoisi. Un seul fauteuil de noyer était réservé au tsar et à la tsarine et constituait un objet de luxe d'un raffinement inouï.

La table était à l'avenant, la vaisselle ordinaire était d'étain, et le menu n'était pas plus compliqué ; des viandes de bœuf, de porc, de mouton en formaient les plats de résistance ; le superflu était représenté par des gâteaux pétris de farine de qualité inférieure et le grand luxe de la table tsarienne consistait à dorer par place ces gâteaux ou à entourer l'os du gigot d'un papier d'or.

Tout le luxe des tsars se résumait dans la richesse des harnachements de leurs chevaux et dans la somptuosité orientale des vêtements dont ils se paraient pour se montrer à leurs sujets.

Les tsarines mettaient toute leur coquetterie à porter des manches de chemise d'une longueur démesurée ; lorsque ces appendices absorbaient une vingtaine de mètres d'étoffe, elles se tenaient pour satisfaites, et le peuple admirait, peut-être en murmurant *in petto*, le luxe effréné de leurs souveraines.

Leur sort d'ailleurs n'était guère enviable ; enfermées la plupart du temps dans le *terem*, le gynécée russe, elles étaient privées de toutes distractions au dehors. Il ne leur était pas même permis, dans cet heureux temps où la bicyclette était inconnue, de monter à cheval ou de sortir en char découvert. Quand elles voulaient se promener, elles étaient obligées de s'enfermer dans des sortes de grandes boîtes sur roues, sans fenêtres et sans siège, mais tapissées d'édredons qui devaient amortir pour les malheureuses souveraines les cahots de la route. C'est ainsi qu'elles voyageaient étendues et dans l'obscurité.

Avec Pierre le Grand, tout changea comme par enchantement. Pierre comprit d'emblée que, pour répandre le luxe européen en Russie, il fallait d'abord en faire profiter les femmes. Il commença par organiser des réunions où les Moscovites, jusqu'alors sévèrement enfermées dans le gynécée, pouvaient s'entretenir librement avec les hommes.

Il va sans dire que la coquetterie féminine s'éveilla et les rivalités stimulant le goût inné des femmes pour la parure, ce fut à

qui serait la plus belle et la plus remarquée. Comme il n'y avait à Moscou qu'une coiffeuse qui sût échafauder avec grâce les monuments en cheveux à la mode du jour, souvent les nobles dames moscovites, en prévision d'un bal, se faisaient coiffer plusieurs ours à l'avance et dormaient debout pour ne pas compromettre 'équilibre de leur édifice capillaire.

Catherine Ire, dont la couronne est restée comme un modèle de uxe barbare, eut un couronnement dont la magnificence égale presque les cérémonies qui consacrèrent la souveraineté de Catherine la Grande.

Pierre le Grand ne réussit que trop pleinement à faire sortir la femme russe du *terem*. Depuis Catherine Ire, plusieurs impératrices se succédèrent sur le trône de Russie régnant en leur propre nom; toutes eurent deux traits en commun : elles cultivèrent l'amour et le luxe.

C'est sous l'égide de ces impératrices que la cour russe se façonna sur le modèle de Versailles. A partir de ce moment on vit l'argent et l'or briller sur les habits des courtisans et c'est alors qu'on établit des écuries somptueuses et des carrosses, dont plusieurs figureront aux fêtes du couronnement de Nicolas II.



Hérault de l'ordre de saint André au temps de Paul Ier

Les plats d'étain des premiers tsars furent remplacés par des services d'argent massif et de vermeil. Les maîtres-queux français substituèrent l'ordinaire de Louis XIV aux ragoûts de mouton et de bœuf. Le champagne supplanta le kwass; et lorsque les émigrés, fuyant la Révolution, se réfugièrent à la cour de Catherine II, ils ne se trouvèrent point trop dépaysés.

C'est encore à cette époque que remonte le cérémonial des couronnements dont je donne un peu plus loin la description détaillée.

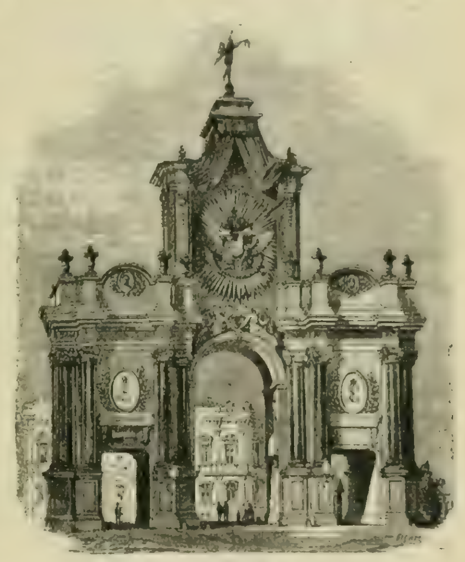
Alexandre III, avec ses tendances russophiles aurait peut-être aimé revenir à la simplicité des tsars

d'autrefois, mais le courant de la vie moderne n'est pas à la simplification et le tsar Nicolas II semble, au contraire, enclin au luxe et au faste.

* * *

Quelques jours avant le couronnement, le tsar quitte Saint-Pétersbourg et se rend à Moscou, où il réside dans le palais Petrovski.

Le palais est en dehors de l'enceinte de Moscou, son architecture n'offre rien de saillant; il est d'ailleurs récent ayant été rebâti en 1840, après un incendie. C'est dans ce palais que Napoléon fit une halte, lorsqu'il s'enfuit devant l'incendie de Moscou.



La Porte-Rouge, à Moscou.

Le jour fixé pour le départ du palais Petrovski pour le Kremlin, des salves de canon annoncent l'ouverture de la fête; les cloches de l'église de l'Assomption sonnent à toute volée et toutes les personnes qui doivent participer aux cérémonies du couronnement se réunissent dans le palais Petrovski.

Lorsque tous les assistants ont pris dans la procession le rang qui leur est assigné, le tsar monte à cheval, la tsarine et les altesses prennent place dans des voitures de gala et le cortège, sur un signe donné par le ministre de la cour impériale, s'ébranle.

Le carrosse qui transporte la tsarine pendant les fêtes du couronnement est celui que Frédéric le Grand offrit à l'impératrice Elisabeth Petrovnar. Ce carrosse est remarquable non seulement parce qu'il a coûté un million de roubles, mais par le fini artistique de certains détails. La décoration en est très élégante; le

dessus est couvert de velours cramoisi, orné de broderies d'or et d'une couronne qui repose sur un coussin de velours orné d'énormes perles précieuses et agrémenté d'or ; dans les coins, quatre aigles d'or aux ailes déployées. Le dos est couvert de velours de même couleur et de broderies d'or. Les côtés sont dorés et ornés de fleurs d'or. Les portières sont surmontées d'aigles. Les roues et les ressorts sont dorés et ornés de ciselures et de figures d'or.

La voiture est énorme, mais les grandes fenêtres qui la rendent transparente lui donnent beaucoup de légèreté et font illusion sur ses proportions. L'attelage se compose de quatre paires de pur-sang tout blancs, dont les longues guides sont réunies dans les mains du cocher.

Des valets de pied tiennent chaque cheval par des brides d'or. A côté de la voiture, à droite, se tient le grand écuyer à cheval; des deux côtés des cosaques de la cour en grand uniforme et, derrière la voiture, six pages de cour.

Soixante et onze coups de canon saluent la tête du cortège et le général gouverneur de Moscou, entouré d'adjudants en brillants uniformes, vient s'incliner devant l'empereur et prendre place dans le cortège.

Arrivés à la porte Voskressenski, le tsar et les grands-ducs mettent pied à terre et la tsarine et les altesses descendent de voiture. Tous, conduits par le premier vicaire moscovite, un archevêque, pénètrent dans la chapelle de la Vierge de Saint-Yver.

Nous avons déjà dit quelle est la multitude des églises à Moscou; on comprendra que le cortège impérial qui fait une pause devant toutes les chapelles qui se trouvent sur son itinéraire, met un temps considérable à franchir la distance qui sépare le palais Petrovski de l'église de l'Assomption.

Quand le tsar entre dans la cathédrale de l'Assomption on tire encore quatre-vingts coups de canon et pendant ce temps toute la famille impériale reste en prière prosternée devant les icônes.

De la cathédrale de l'Assomption le cortège se rend à la cathédrale Archangelsk, où de nouveau la famille impériale rend hommage aux reliques et aux sépultures de ses aïeux.

C'est après cette cérémonie que le tsar, avec tout son cortège, pénètre dans l'enceinte du Kremlin, pendant que des salves de cent et un coups de canon signalent son entrée.

D'ailleurs toute la journée, à partir de ce moment jusque tard dans la nuit, les cloches de Moscou carillonnent sans trêve.

Le soir toute la ville est illuminée, à l'exception du Kremlin.

A dater de ce jour, jusqu'à celui désigné pour le couronnement, on fait annoncer aux habitants de la ville l'heureux événement qui se prépare.

Les hérauts et les maître de cérémonie ont à la main des sceptres. Les chevaux sont pur sang et recouverts de riches caparaçons.

La première proclamation a lieu dans la cour du Kremlin; les trompettes sonnent au champ, et un secrétaire du Sénat la lit à haute voix au peuple rassemblé.

Par cette proclamation, le tsar annonce à ses sujets qu'étant monté sur le trône de Russie par la mort de son père, il se fera tel jour couronner avec son épouse dans la cathédrale de l'Assomption. Dès que le secrétaire a terminé sa lecture, les trompettes jouent l'hymne *Boje tsaria khram*, et les hérauts distribuent au peuple des exemplaires imprimés de la proclamation.

Pendant ce temps, des maîtres de cérémonie spéciaux montent dans des carosses dorés pour aller annoncer aux ambassadeurs des grandes puissances le jour du couronnement. Pour les représentants des puissances de moindre importance, on se contente de leur envoyer les fonctionnaires ordinaires. Pendant toute la durée des fêtes, des services d'actions de grâce sont célébrés dans les églises jour et nuit. Le tsar et toute la famille impériale assistent à la messe dans l'église du Sauveur, derrière la grille d'or.

A la veille du couronnement les insignes impériaux sont transportés de la salle des armes à la salle du trône, où le premier maréchal de la cour les étale sur une table placée à la droite du trône. Une compagnie de grenadiers de la cour monte la garde autour de ces objets précieux.

Enfin le grand jour arrive. Dès sept heures du matin, sur un signal, des troupes sont disposées en deux rangs sur la route que doit parcourir le cortège impérial.

Simultanément, quatre officiers des gardes-chevaux montent sur les gradins du trône, les deux officiers supérieurs sur la cinquième marche, les deux subalternes sur la septième. Ils ont le sabre au clair et tiennent le casque à la main.

Ordinairement, c'est le tsarévitch qui pendant ce temps préside

aux préparatifs de la cérémonie dans la cathédrale de l'Assomption. C'est lui, qui, avec ceux des membres de la famille impériale qui ne font pas partie du cortège, donne l'ordre à trente-deux officiers de l'état-major de faire porter sur le dernier gradin du perron rouge le baldaquin sous lequel le tzar et la tsarine se tiendront pendant le couronnement.



La grande place du Kremlin, le jour du Couronnement.

En même temps, les généraux adjudants réunis dans la salle d'or viennent recevoir le baldaquin des mains des officiers.

Le maréchal de la cour annonce au tsar que tout est prêt et que le cortège peut se mettre en marche ; pendant que le confesseur du tsar, escorté de deux diacres, qui portent sur un plateau d'or l'eau bénite, asperge la route que le tsar va parcourir.

Ce moment est un des plus solennels de la vie des empereurs de Russie, et longtemps après l'on raconte encore quelle contenance ils avaient. Ainsi l'on assure qu'Alexandre III, regardant solennellement tous les assistants, s'écria :

— En route, et à la garde de Dieu !

Tout le clergé de Moscou, revêtu de ses plus somptueux habits sacerdotaux, marche au-devant du cortège et encense et asperge d'eau bénite les insignes impériaux. Le métropolite de Moscou prononce un discours pendant que le métropolite de Novgarod



Les insignes souverains de l'Empire de Russie.

présente au tsar et à la tsarine la croix à baiser, et que le métropolite de Kieff les arrose d'eau bénite.

En entrant dans la cathédrale, le tsar et la tsarine se signent trois fois, s'agenouillent trois fois et baisent les icônes, puis ils vont s'asseoir sur les trônes des tsars Mikhaïl Féodorovitch et Alexis Mikhailovitch, les deux premiers Romanoff, dressés au milieu de la cathédrale.

Les archevêques, les archimandrites, les évêques, tout le clergé s'échelonnent du trône aux portes et les chœurs entonnent le psaume du tsar. Alors commencent les cérémonies du couronnement.

Le métropolite de Novgorod monte à côté du trône, tout près du tsar, et le prie de dire à haute voix la confession de la religion orthodoxe et ensuite de lire dans un livre qu'il ouvre devant le souverain le symbole de la foi. Aussitôt après le métropolite dit : « Que la bénédiction du Saint-Esprit repose sur toi ! Amen. »

Le tsar enlève de son cou le collier de l'ordre de Saint-André, le tend à l'un des assistants et ordonne qu'on le revête de la pourpre impériale avec le collier de diamant du même ordre.

Une fois revêtu de la pourpre, le tsar incline la tête et le métropolite de Novgorod, lui mettant les deux mains en croix sur la tête, dit deux prières. A la fin de la seconde prière, l'empereur donne l'ordre qu'on lui apporte la couronne.

Aussitôt le dignitaire qui a porté la couronne pendant la procession la remet sur un coussin au métropolite de Novgorod, qui la présente au tsar. L'empereur prend la couronne sur le coussin et la pose sur sa tête pendant que le métropolite de Novgorod lit un discours dans un livre. Le tsar donne de nouveau l'ordre qu'on lui apporte le sceptre et le globe impérial. Ces insignes du pouvoir impérial sont remis avec le même cérémonial que celui de la couronne. L'empereur, tenant dans la main droite le sceptre et dans la gauche le globe, reste un moment assis sur le trône puis déposant les deux insignes sur les coussins, il fait demander l'impératrice.

La tsarine s'agenouille devant le tsar sur un coussin de velours cramoisi orné de crépines d'or ; le tsar, retirant de sa tête la couronne, en effleure le front de l'impératrice, puis la remet sur sa tête. Alors un dignitaire apporte au tsar une petite couronne qu'il pose sur la tête de la tsarine, et quatre dames d'honneur l'assujettissent. Dans le même ordre l'empereur donne à l'impératrice

la pourpre et le collier de l'ordre de Saint-André. Ce n'est qu'alors que la tsarine se lève et regagne son trône.

La cérémonie du couronnement est terminée. Le protodiacre proclame tous les titres de l'empereur et le chœur chante : « Longue vie, longue vie. » Toutes les cloches sonnent et le canon tire cent et une salves. Le clergé et tous les assistants, sans quitter leurs places, félicitent l'empereur en se prosternant trois fois.



Héraut au couronnement de l'empereur Alexandre II

Quand les cloches et les coups de canon ont cessé, le tsar descend du trône, s'agenouille et lit une prière dans un livre que lui présente le métropolite de Novgorod. Aussitôt après, le tsar se lève, et le métropolite s'agenouille, ainsi que tous les assistants, pendant qu'il lit une prière au nom du peuple. Les portes du Tsar de l'autel s'ouvrent, et deux archevêques entourés de protodiacres annoncent au tsar que le moment est venu pour lui de recevoir l'huile sainte.

Le tsar remet son épée à l'un des assistants, descend du trône revêtu de la pourpre et s'achemine vers l'autel. La tsarine le suit.

Arrivé devant l'autel, l'empereur reste debout sur un tapis d'or et le métropolite de Novgorod, tenant à la main la coupe de jaspe contenant l'huile sainte, oint le tsar sur le front, les yeux, les narines, les lèvres, les oreilles, les joues et les mains, en disant :

— Voici le sceau du don du Saint-Esprit.

Pendant ce temps, le métropolite de Kieff essuie toutes les places qui ont été ointes.

A la fin de cette cérémonie, l'empereur se place à droite devant l'image du Sauveur, et l'impératrice prend sa place sur le tapis d'or. Le métropolite de Novgorod l'oint sur le front en disant de nouveau : — Voici le sceau du don du Saint-Esprit.

Le métropolite de Kiev essuie le front de la souveraine.

Dès que l'impératrice a reçu l'huile sainte, le métropolite de Novgorod introduit l'empereur dans l'intérieur de l'autel par les portes du Tsar, et le fait participer au saint mystère du Christ en communiant, comme les prêtres, par le corps et le sang séparé-

ment. Puis un des évêques remet au tsar le pain bénit et l'eau tiède, pendant qu'un autre évêque lui lave la bouche et les mains.

La tsarine ne pénètre pas dans l'autel et communie devant les portes saintes, selon le rite habituel.

La cérémonie du sacre est terminée et de nouveau, en guise de congratulations, toute l'assemblée s'incline trois fois. Le tsar et la tsarine se placent sous le baldaquin, revêtus de la couronne et de la pourpre, l'empereur tenant toujours le sceptre et le globe;



Le couronnement de l'empereur Alexandre et de Maria Alexandrowna.

pendant que cent et une salves retentissent, les souverains se dirigent vers la cathédrale d'Arkhangel et de là se rendent à la cathédrale de l'Annonciation d'où ils partent pour rentrer dans leur palais et gagner leur appartement particulier où ils attendent qu'on vienne leur annoncer que tout est prêt pour le dîner dans le palais anguleux.

Pendant ce temps, le corps diplomatique, à qui l'on a déjà servi à déjeuner dans la salle d'Or, est introduit dans le palais anguleux, où l'on fait entrer successivement les membres du conseil d'État, le haut clergé, les généraux adjudants et toutes les personnes du tchin de première et seconde classe.

Le tsar et la tsarine montent sur le trône et prennent place sous le baldaquin, à une table où deux couverts sont mis, le tsar



Le banquet impérial dans la Chambre Diamantée, après le couronnement.

à droite, la tsarine à gauche. Derrière Leurs Majestés, les premiers tchines de la cour prennent place et en face d'elles le grand échanson ; des gardes-chevaliers le sabre au clair montent la garde.

Tout autour se pressent le grand-maréchal, le grand-maître de cérémonie, les maîtres de cérémonie avec les baguettes, les hauts dignitaires qui ont porté les insignes, etc., etc.

Sur un ordre de l'empereur, le ministre des Finances apporte à l'impératrice des médailles commémoratives de ce jour, qui sont ensuite distribuées aux assistants par des fonctionnaires du ministère des Finances.

Des médailles semblables seront distribuées de même aux membres de la famille impériale et aux princes étrangers, dont on met la table dans une salle voisine, le *tacnik*.

Sur un nouvel ordre du tsar, le grand-maréchal, le grand-maître de cérémonie, ainsi que les maîtres de cérémonie nommés exprès pour le couronnement, après s'être inclinés profondément devant le tsar, vont demander les plats du festin impérial qui sont portés par des officiers de l'état-major, escortés chacun de deux gardes-chevaux sabre au clair.

Le grand-maréchal pose les plats sur la table et aussitôt le tsar enlève sa couronne et le métropolite bénit le repas.

Lorsque, après le premier plat, l'empereur demande à boire, le clergé et les personnes des deux sexes de la première et de la seconde classe, après avoir salué l'empereur, vont prendre place aux tables qui leur sont destinées.

Le corps diplomatique et les personnes qui ne restent pas à dîner saluent et se retirent sans tourner le dos au trône.

Des tables sont dressées pour ceux qui restent sous des tentes dans la cour du Kremlin. On boit à la santé de l'empereur au son de soixante et une salves, et à celle de l'impératrice au son de cinquante et une salves ; ensuite de la famille impériale au son de trente et une salves, du clergé et de tous les sujets du tsar au son de vingt et une salves.

Les cérémonies du couronnement terminées, les réjouissances publiques commencent, et toutes les classes sociales y participent sans se confondre, car en Russie la fortune n'efface pas les distances, et l'aristocratie et la bourgeoisie ne se mélangent pas.

Moscou, d'ailleurs, est trop heureux de redevenir pendant un mois au moins la seule capitale de l'empire russe, pour ne pas

prolonger le plus possible cette ère de fêtes, de banquets, de gaieté nationale et de plaisirs, qui est l'atmosphère naturelle de l'aristocratique cité.

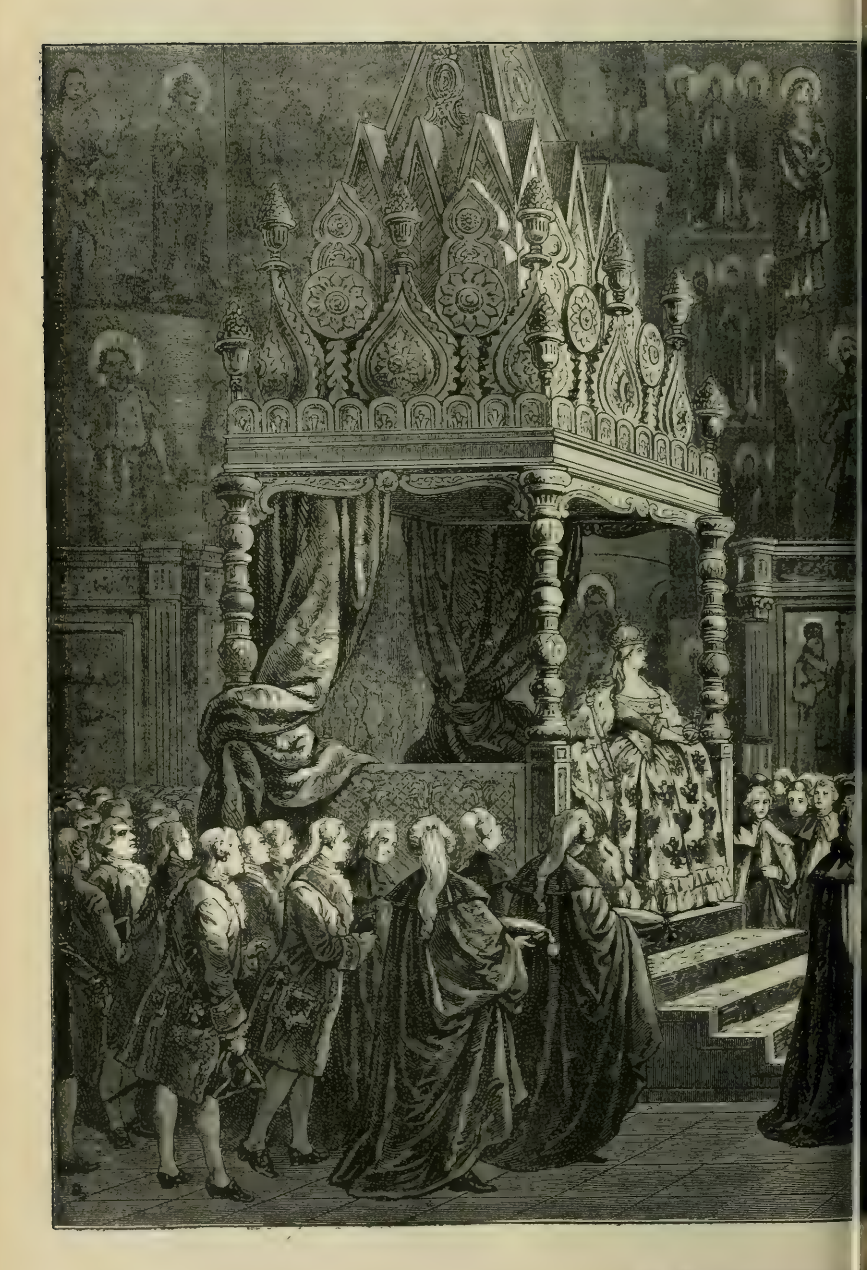
S'amuser est d'ailleurs la principale occupation de Moscou ; c'est là que l'ancienne noblesse russe réside de préférence et tue agréablement le temps.

L'opulente classe des marchands de Moscou, d'une richesse légendaire, contribue pour une large part à donner aux fêtes de la sainte ville une magnificence extraordinaire, tout en leur conservant un caractère russe qu'on chercherait vainement dans les réjouissances de son rival, le cosmopolite Saint-Pétersbourg.

Michel DELINES.



Le moyen sceau de l'Empire.



LE COURONNEMEN

IENT DES TSARS



ÉRATRICE CATHERINE II

L'ENFERMÉ [1]

(Suite)

XXIX

Auguste Blanqui fut de ceux qui ne désarmèrent pas. Un mélange se fit à cette époque dans son caractère, un courant de négation, ou plutôt de méfiance, s'établit dans son esprit parallèlement au courant de croyance. Avec un illogisme qui n'est pas rare, il continua de penser violemment qu'un groupe d'hommes déterminés pouvait commander une situation et changer l'état d'une société, et en même temps, il affirmait avec colère et pessimisme qu'aujourd'hui était forcément semblable à hier, et que demain serait semblable à aujourd'hui. Sa critique de l'au jour le jour des événements, du mauvais vouloir universel, de l'inutilité des lentes évolutions, aurait dû le conduire à des conclusions tout autres que ses conclusions d'homme d'action insurgé contre le milieu dans lequel il vivait. C'est le perpétuel A quoi bon? des rêveurs inactifs qui aurait dû être l'impasse où s'en allaient aboutir ses observations de clairvoyant et ses dissertations de mécontent. Mais non. Le cruel souligneur des niaiseries, des entêtements, des hostiles refus de l'humanité, persistait à imaginer une subite volte-face de cette humanité. Par une simple opération mentale, il substituait la minorité en marche à la majorité satisfaite, il restait apôtre en se faisant négateur, il jouait, malgré lui, un rôle dans l'œuvre éternelle de l'évolution, faite de progrès et de reculs, et qui est la formule du perpétuel renouveau des espoirs de l'espèce.

XXX

Les journées révolutionnaires passées, après qu'on l'a décoré de la croix de Juillet, l'hésitation du jeune homme n'est pas

(1) Voir les numéros des 10 et 25 avril 1896.

longue. Il va immédiatement au club, au journal et à la société secrète.

Les Ventes de charbonnerie de la Restauration s'étaient continuées, modifiées en sociétés populaires et en clubs pendant la période de laisser-faire qui suivit Juillet, et elles étaient revenues



(Reproduction d'une caricature de Thiers par Daumier)

presque à leurs anciennes organisations secrètes par le fai des lois restrictives. Sous les rubriques d'*Ordre et Progrès*, d'*Union des condamnés politiques*, de *Réclamants de Juillet*, de *Francs régénérés*, des groupes se forment où chaque individu s'engage à la solidarité et à la propagande, se munit d'un fusil et de cartouches. La *Société des Amis du peuple* centralise bientôt les forces éparses, avec Godefroy Cavaignac comme dirigeant, et un à peu près de permanence du club au manège Peltier de la rue Montmartre, où le public admis dans le pourtour regardait

et écoutait les adhérents massés sur la piste. Mais en septembre 1830, la Société devient secrète, les mêmes armes d'association et de mystère qui ont servi contre la Restauration vont servir contre Louis-Philippe.

Dès le mois de janvier 1831, la déclaration que rédige Blanqui au nom du Comité des Écoles constate que l'édifice que l'on a cru renversé est toujours debout.

Pour des articles de la *Tribune*, pour des manifestations collectives dans la cour de la Sorbonne, pour des placards et des réunions tumultueuses, des œufs lancés à un ministre, la glace de sa voiture brisée, l'étudiant en droit comparaît devant le Conseil académique, en décembre 1831, est privé de trois inscriptions.

Pendant cette période, l'autorité qu'il combat semble l'observer, le cataloguer, établir son dossier avant de sévir. Les adversaires tâtent leurs forces. Le pouvoir nouveau cherche à distinguer, dans l'agitation qui commence, les ennemis dangereux, ceux qui sont les instigateurs de mouvements et les têtes de colonnes. Les prisons attendent, avant de s'ouvrir, pour être bien sûres de happer ceux dont la circulation va devenir dangereuse. Si âpres et si menaçantes que soient les paroles prononcées par Blanqui, en janvier 1832, devant la cour d'assises, pendant le procès des Dix-Neuf où il est impliqué pour délit de presse, le jury l'acquitte sur les accusations de complot et d'attentat. Mais les magistrats ont vu le geste sec et entendu la voix prometteuse de coups de fusils, ils ont été frappés du bon sens coupant, du ton de défi, du tableau de la France exhibant le pauvre occupé à payer des millions d'impôt, le riche prélevant sa dîme sur le passant comme un féodal, et ils ont condamné l'acquitté de tout à l'heure à un an de prison et à une amende pour ce plaidoyer outrageant.

XXXI

L'histoire de cette époque relate les condamnations, les bagarres entre socialistes et boutiquiers, qui amènent la dissolution des clubs et leur complète transformation en secrets conciliabules, les descentes dans la rue lors des incidents qui surexcitent la curiosité et la passion de la foule, le procès des ministres, la marche sur Vincennes, les complots essayés dans la garde nationale, la question sociale posée à Lyon par le terrible soulèvement des

canuts en novembre 1831, les manifestations pour la Pologne, le sac de l'archevêché, l'échauffourée de Notre-Dame, la panique du choléra, l'enterrement du général Lamarque qui mit un instant Paris au pouvoir d'une insurrection rapide, les 5 et 6 juin 1832.

Le canon dut battre le cloître Saint-Merri où les hommes commandés par Jeanne restèrent pendant deux jours derrière les tas de pavés, fondant des balles et fabriquant des cartouches. C'est la bataille où le pouvoir courut le plus grand risque. C'est aussi par la décisive influence des gros bataillons et la subite volte-face de la fortune, la défaite où les républicains purent trouver le plus décourageant enseignement.



Adolphe Blanqui.

Blanqui, alors en prison pour le délit d'audience commis six mois auparavant, conserva encore, après cette sanglante collision de juin, sa croyance dans les brusques coups de main et dans la réussite chanceuse de la force. Mais il avait vingt-sept ans, il n'avait pas subi les répétés démentis de l'expérience, il ne pouvait pas, certes, au début de sa vie intransigeante, convenir que l'émeute était d'avance condamnée à la défaite et que l'unanime

soulèvement d'une révolution était nécessaire à la victoire. Sa violence se compliqua de prudence, mais elle resta la violence.

XXXII

Sorti de prison, il retourne à son travail d'énergique opposition. Son père est mort. Il vit à l'opposé de son frère Adolphe, alors directeur de l'École du commerce, rallié au régime de Louis-Philippe, désapprouvant les aventures où s'engage son cadet. Sa sœur aînée, Sophie, s'est mariée à Aunay-sous-Auneau, avec Barrellier, fermier en Beauce. Sa jeune sœur Zoé est auprès de leur mère. Tout le temps possible, il le passe auprès de sa fiancée, qui a accepté sa vie de volonté et de hasard.

La nuit, après les réunions, il séjourne dans sa chambre d'étudiant, encombrée de livres et de paperasses, il y prolonge ses veillées de lectures, il annote, il réfléchit, il reçoit des amis mystérieux. Il est un reclus, perdu avec ses grands projets dans la rumeur de mer de Paris. S'il avait la sensation vraie des choses, qu'il ne peut pas encore avoir, puisqu'il n'a pas assez vécu, il ne croirait pas que cette cellule, où il allume sa lampe tous les soirs, puisse devenir si vite une chambre de phare vers laquelle vont pouvoir se diriger les regards et converger les activités. C'est une pauvre lumière de bateau qui apparaît et disparaît, qui sautille en suivant les mouvements de lames et les courants de vents. Ce veilleur de nuit n'a pas pu devenir, du jour au lendemain, le pilote qui rassemble une flotte, qui la mène au port, ou la disperse dans un désastre.

Pendant ces premières années, d'ailleurs, il joue un rôle non encore défini. Il continue son éducation auprès de son aîné, le savant Raspail, imbu de la tradition révolutionnaire et de la doctrine républicaine. Plus tard, il recevra la parole de Lamennais, brisé par la papauté, retrempé farouchement dans la solitude de la Chênaie, et qui revient vers la foule avec les *Paroles d'un croyant*, les allures révoltées et l'éloquence amère d'un Dante ecclésiastique et socialiste. Mais à ce moment de 1832, c'est Cavaignac qui mène l'assaut contre le ministère autoritaire de Casimir Périer. Ce n'est que plus tard, dans la *Société des Familles* et dans la *Société des Saisons*, que Blanqui, puis Barbès sont définitivement acceptés comme régents révolutionnaires.

XXXIII

Blanqui eut toutefois quelque crédit dès son apparition dans les rédactions de journaux et dans les clubs.

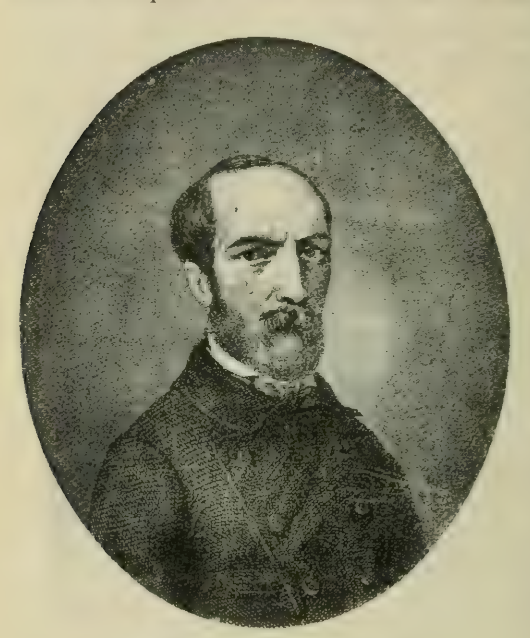
La part prise aux batailles des rues, sa blessure de 1827, la décoration de Juillet qui lui fut décernée après les trois journées, le désignaient aux guerroyants démocrates comme un chef irrécusable. Sa maigre personne surgissant silencieusement dans un groupe éveillait immédiatement l'idée d'un projet caché, d'un plan médité, d'une conspiration permanente. L'inquiétude de l'inconnu se mêlait de croyance légendaire et de vague respect. Ce jeune homme aux cheveux drus, à la courte barbe rousse, les yeux clairs, la bouche serrée, né d'hier aux bagarres sociales, était déjà visiblement marqué comme un ancêtre de la politique.



Godefroy Cavaignac.
(Série : les défenseurs des Prévenus d'avril.)

A cette époque-là, pendant les premières années du règne de Louis-Philippe, si l'on observe ses gestes et ses démarches, si l'on enregistre ses décisions, on se persuade qu'il eut une foi dans les lentes préparations et dans les actions brusques. Il eut vraiment la pensée de faire servir les mouvements des masses humaines au changement social désiré et voulu par les ardeurs de son esprit. Et c'est ici qu'il fit preuve d'une prudence d'expérimentateur et d'un sens pratique cherchant à gouverner le hasard. Ce changement social, il se garda bien, dans ses articles véhéments, dans ses rigides discours, de le définir autrement que par des généralités. Tandis que les autres chefs de groupes

s'empressaient de proclamer leur utopie, de légiférer leur idéal, d'enfermer leurs adeptes dans un inflexible cercle de logique, lui, Blanqui, installait à un carrefour de Révolution le visible et attirant drapeau de son incertitude. Son silence appelait à lui tout le monde, tous ceux qu'un mécontentement et une espérance jetaient à la révolte. Il autorisait par son impartialité de terroriste tous les désirs et toutes les illusions, il enrôlait dans la sombre armée ceux qui se présentaient pour marcher et combattre, sans leur demander un mot de passe particulier et une profession de foi identique. Il laissait donc les idéalistes de son parti s'acharner à bâtir des cités de bonheur où les vertueux de demain connaîtraient la dureté de la règle et le charme de la monotonie. Il se bornait à enseigner qu'il y avait des Tuileries, des Ministères et une Préfecture à prendre, et qu'il fallait détruire ce qui existait avant de se promener dans le paradis terrestre conçu par les imaginations. Son bon sens réaliste ne prévoyait la marche en avant que par courtes étapes. A chaque jour suffit sa peine. Il faut d'abord s'affilier, se compter, soulever des pavés et tirer des coups de fusils. Ensuite on verra. L'organisation viendra après la victoire.


Armand Barbès. (Les Prévenus d'avril.)

Ses paroles et ses actes n'en expliquaient pas davantage. Et sans doute que seul avec lui-même, il ne définissait pas mieux le but indéfinissable, le mirage sans cesse reculé, reflété on ne sait où, sur la terre aride ou dans les nuages transparents. Après?



Paris en 1834. (D'après une estampe en couleurs.)

Qui peut prévoir Après? L'instinct de justice et le besoin de vivre suffiront. Les idées, sans cesse, sont traversées, aidées, enrayées par les faits. Qu'on marche pour marcher, qu'on agisse pour agir, infailliblement des résultats viendront par surcroît, puisqu'il en vient toujours, de quelconques.

Cela n'était pas dit, et pour cause. Un tel refus de prédire l'avenir aurait été considéré comme une peuve de scepticisme ronique, et Blanqui était aussi loin de l'ironie que les masses qu'il voulait entraîner. Il croyait à l'effort immédiat, et cette seule croyance énergiquement affirmée et prouvée devait lui suffire pour passer au grade de général d'émeute investi du droit d'imposer un plan et de donner le signal d'une bataille.

XXXIV

Un autre général fut Barbès, Armand Barbès, né à la Guadeloupe, revenu au pays de sa famille, arrivé de la région toulousaine à Paris, méridional comme Blanqui, mais du Midi languedocien et non provençal, gascon et non italien, méridional en dehors pendant que l'autre était méridional en dedans. Il vécut d'abord de la vie insouciante et facile de l'homme riche, du propriétaire campagnard, avec des distractions possibles de voyages, de séjour à Paris, puis peu à peu, par l'entraînement des faits, la contagion des rencontres, il se révéla en lui un fanatique de croisade, un capitaine coureur de routes. Il aima les aventures, et l'aventure républicaine lui parut la plus noble, la plus belle et la plus juste de toutes. Au seizième siècle, où maint personnage a ses attitudes et ses allures, il eût été un des combattants des guerres de religion, il se fût cuirassé de vertu et casqué d'orgueil. Aujourd'hui, sans l'éclat du métal et sans le symbole du panache, quittant sa richesse et refusant le loisir, il eut l'émotion des départs hasardeux, par les rues de faubourgs, avec des compagnons en blouses et en redingotes, les marches sur les pavés de ville, la lourde ivresse de poudre et de brume, l'assaut des magasins d'armes et des postes de police, le défi aux régiments débouchant des avenues. Les tristesses et les médiocrités de ces mises en scènes aux décors de maisons bourgeoises et de boutiques suffirent au goût d'héroïsme et de péril de son imagination transformatrice.

Un tel homme, plus agissant que réfléchi, fécond en loyales

déclarations de guerre et en sonores paroles, croyant de la République et du Christianisme, suiveur de Jésus et des conventionnels de Quatre-vingt-treize, devait ressentir quelque surprise, éprouver quelque mécompte à se trouver en contact de collaboration révolutionnaire avec Blanqui.

Il fut le soldat inquiet devant le diplomate. Cette intelligence nette et critique, cette persistance obstinée, cette tactique de silence, cette politique de catacombes, devaient parfois le faire hésiter comme devant les parties d'ombres, les chambres noires, les escaliers soudain béants et plongeant aux caves, d'une maison mal connue où doit tâtonner un bruyant, encore ébloui de la lumière du dehors, à qui on a recommandé le silence et la précaution. Oiseau de jour et oiseau de nuit. Le coq à l'écarlate bonnet phrygien, aux plumes verdoyantes, à la voix qui sonne à l'aurore, croit avoir rencontré le grand-duc aux yeux clairs, qui voit dans le soir, et vole lentement à travers l'obscur crépuscule.

XXXV

Coups de feu tirés sur le roi, explosions de machines infernales sous les voitures de gala, crépitements des fusillades militaires, dressage des bois de justice, ce sont les féroces épisodes qui alternent avec les écrasements de combattants révolutionnaires. Mieux vaut encore la colère des émeutes, la mort courant les rues, les écroulements de pavés, les sillons de lumière qui partent des fusils, lueurs d'éclairs, bruits de foudre, ciels noircis de fumée, tout l'appareil d'air lourd et de grondant orage qui fait ressembler une insurrection à un bouleversement naturel.

XXXVI

Le mariage n'enlève pas Blanqui à cette atmosphère de politique qu'il trouvait seule respirable. Ce bonheur d'existence, qu'il rêvait depuis les premières années de sa jeunesse, il l'installe dans l'agitation de la rue et le péril de tous les jours. Certes, il est plus inaccessible et plus indevinable que jamais. Celui qui cache ses allées et venues, ses projets, ses décisions, qui s'est fait une loi inviolable du mystère dans la vie publique, ne va pas afficher son intimité et déclamer son affection. Le sentiment

s'enfouit au profond, se retire dans la solitude du cœur chez l'ardent concentré dont l'imagination brûle derrière un visage de glace.

Mais l'homme vit double, suffit à deux fièvres. Aux heures qu'il passe près de sa jeune femme, et bientôt près de l'enfant qui lui est né, il a les regards que nul étranger ne voit, les mots que nul écouteur indifférent ou curieux n'entend, mais il est harcelé par les aiguillons des paroles données, des rendez-vous pris, il croit qu'il lui vient de la foule lointaine un grondement de menace, ou pis encore, la plainte d'une déception. Il s'arrache et s'en va au club, au journal, au secret conciliabule. Il écrit des articles où la haine refoule la tendresse, il demande de la violence aux simples, il décide des rencontres. Et de même qu'aux heures d'amour il a tressailli aux appels du dehors, de même, pendant les préparations d'échauffourées et les minutes incertaines des collisions, il pense à la tiédeur du logis quitté, à la veillée d'inquiétude de celle qui l'attend, au bonheur qui se montre et se cache, feu de phare qu'effacent et laissent voir tour à tour à l'homme en mer les grosses vagues qui assaillent une rade.

XXXVII

Mil huit cent trente-quatre, c'est l'année où il se marie, et c'est de cette année que son activité de révolte va s'affirmer davantage comme s'il voulait prouver aux autres et à lui-même qu'il n'a déserté aucun poste et que l'homme est en harmonie avec le citoyen. Mais c'est l'année aussi où s'enregistre une grave défaite du parti républicain. Les lois répressives de la liberté de la presse, de la liberté d'association, présentées, appliquées par d'anciens libéraux adversaires des procédés de gouvernement de la Restauration, achèvent de renseigner sur la duperie et la faillite de Juillet. Toute une opposition organisée, prête pour le gouvernement du lendemain, frémit aux provocations, va répondre par l'acceptation de la bataille. Le pouvoir de Louis-Philippe est sur le point de sombrer à ce moment précis, sans les ministres d'alors, Soult, Thiers, Barthe, Guizot, qui savent prendre les devants, agir, désorganiser l'action des adversaires.

L'insurrection de Lyon vaincue, l'insurrection de Paris est disloquée pour ainsi dire avant d'avoir pris corps, la *Tribune* supprimée, les membres du Comité de la *Société des Droits de*

l'Homme arrêtés. Il y eut des hésitations chez ceux qui restaient en liberté, des avis contradictoires, des ordres confus. La provocation joue son rôle, le point de ralliement n'est pas visible. Carrel, mal inspiré, se refuse à prêter le *National* à la proclamation de la lutte, et cette lutte mal engagée, le 13 avril, se termine le 14, par la défaite des quelques hommes qui avaient élevé au hasard les barricades du quartier du Temple, dans le dédale des rues Beau-



Les massacres de la rue Transnonain. Reproduction de la célèbre lithographie de Daumier.

bourg, Transnonain, Aubry-le-Boucher, Geoffroy-Langevin, aux Ours, Maubuée, Grenier-Saint-Lazare. L'épilogue fut le massacre au numéro 12 de la rue Transnonain, boucherie après la bataille, où les hommes, les femmes, les enfants, les vieillards, les malades furent massacrés par les soldats victorieux.

Une ordonnance de non-lieu fut rendue pour Barbès, après emprisonnement. Blanqui ne fut pas impliqué dans les poursuites. Au procès d'avril 1835, où tout ce qui peut être saisi du parti républicain agissant est traduit devant la Cour des Pairs siégeant au Luxembourg, tous deux sont mis au nombre de ceux qui doivent porter la parole au nom des accusés, exposer les doctrines politiques et sociales, raconter Transnonain, que Daumier a raconté déjà.

Les accusés de Paris et de Lyon s'étaient concertés pour cette action commune, non de défense, mais de revendication, avaient conçu cette forte idée de faire passer les paroles nécessaires par-dessus leurs juges, jusqu'au pays. Ces accusés étaient au nombre de cent-vingt-et-un ; il y avait parmi eux Godefroy Cavaignac, Baune, Armand Marrast, Guinard, de Ludre, Caussidière, Lagrange, de Kersausie, Vignerte, Recurt, Clément Thomas, Albert... Et toute la partie libre des hommes de pensée et d'action du parti républicain se joignait à eux par les défenseurs choisis : Lamennais, Armand Carrel, Trélat, Raspail, Carnot, Pierre Leroux, Jean Reynaud, de Cormenin, Étienne Arago, Auguste Comte, Marc Dufaisse, Dupont, Flocon, Michel (de Bourges), Degeorge, Jules Favre, Marie, Ledru-Rollin, Fulgence Girard, Garnier-Pagès, Buonarotti, Martin Bernard, Barbès, Blanqui... Là encore, il ne put y avoir unité d'action. Accusés lyonnais et parisiens différèrent d'avis sur la tactique, un conflit eut lieu entre les défenseurs, particulièrement entre Michel (de Bourges) et Jules Favre, au cours de la réunion préparatoire qui eut lieu chez Blanqui. D'ailleurs, les défenseurs repoussés par la Cour des Pairs comme dépourvus des qualités d'avocats et d'avoués, sont poursuivis à leur tour pour la publication de leur lettre de protestation qui concluait violemment : « L'infamie du juge fait la gloire de l'accusé. » Quelques-uns seulement se chargèrent de la responsabilité, furent condamnés. La défense fut désorganisée, les accusés refusèrent toute discussion, se laissèrent adjuger en silence la transportation et la détention. Ceux qui étaient détenus à Sainte-Pélagie, Godefroy Cavaignac, Marrast, Guinard, et d'autres, s'évadèrent.

Cette partie de violence fut jouée et gagnée par le pouvoir. Le groupe dirigeant républicain fut décimé, son organisation dérangée. Mais les forces laissées en liberté s'engagèrent plus à fond dans l'action violente, et les revendications sociales se firent jour en même temps que les revendications politiques. Le jugement contre les accusés d'avril est à peine prononcé que la *Société des Familles* fonctionne à la place de la *Société des Droits de l'Homme*. Barbès et Blanqui ont pris la place des condamnés et des évadés. Des insinuations sont essayées contre eux lorsque Fieschi, Morey et Pepin ont braqué leur rangée de fusils sur Louis-Philippe, boulevard du Temple, à la revue de juillet 1835 : mais ils sont étrangers aux projets et aux crimes des régicides, ils ne croient

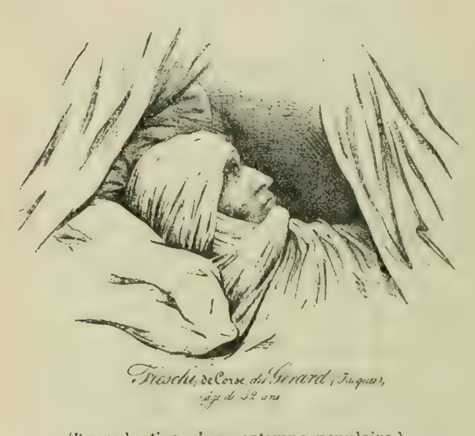
pas à l'efficacité de ces efforts maladifs dirigés contre un homme, de ces balles qui se trompent toujours d'adresse.

Ils sont au contraire, justement mêlés, l'année suivante, à l'affaire des Poudres de la rue de Lourcine. L'émeute se prépare, les forces révolutionnaires veulent leur emploi, l'inaction énerve les ardents, des armes et des munitions sont nécessaires. Des armes, on en a, et on en trouvera d'autres chez les armuriers, au jour décisif. Mais il faut fabriquer de la poudre et des balles et les cacher en de sûrs magasins. La fabrication de poudre est au 113 de la rue de Lourcine, maison perdue dans le quartier désert de Port-Royal, tout en murs d'hôpitaux et de couvents. Le logis est installé en séchoir, trois ou quatre hommes y travaillent. Blanqui vient chaque jour au laboratoire, et Martin Bernard y vient chaque nuit, annonce son arrivée en jetant du sable aux carreaux, disparaît dans le couloir à la porte ouverte sans bruit, reparaît porteur d'un ballot, rentre dans la nuit d'où il était sorti. Il s'en va rue Dauphine, dans la maison portant le double numéro 22-24, où l'on fabrique les balles et les cartouches. Ces déplacements sont remarqués, la police trouve à leur travail clandestin les étudiants et les ouvriers affiliés aux Familles, arrête Blanqui chez Barbès. Le commissaire s'empare du portefeuille du conspirateur. Celui-ci sort brusquement de son calme, ressaisit le portefeuille, l'ouvre, mâche et avale des papiers qu'il agrippe. Une liste lui est arrachée toutefois pendant la lutte silencieuse, une autre liste est trouvée dans les papiers de Barbès, et il s'ensuit au mois d'août une distribution de condamnations où Blanqui est compris pour deux ans de prison. Il reste huit mois sous les verrous : l'amnistie de 1837 change sa peine en internement avec surveillance à Pontoise.

XXXVIII

Il habite Jancy, au bord de l'Oise, il n'a pas le droit de rentrer à Paris, et cette mise en pénitence politique devient la période de lune de miel du jeune ménage. La maison de campagne entourée d'un jardin qui descend en pente douce vers la rivière, la maison à perron et à volets verts des villégiatures parisiennes, la pelouse et l'arbrisseau, les plantes grimpantes et les fleurs de parterre, c'est le bourgeois et humble décor de tranquillité où se cachent ces existences avides d'aujourd'hui et incertaines de

demain. Leur joie se blottit dans cette douce prison en plein air, dans les verdures nouvelles, sous le ciel couleur de soleil. L'homme qui était la veille un agité de la politique connaît les soirs calmes qui tombent sur la poussière des routes de province. Les lisières des bois qui l'entourent lui donnent l'illusion des commencements de forêts profondes, sa songerie s'accoude au rebord de sa fenêtre, au-dessus de la rivière, ses regards voient miroiter l'Oise, ses réflexions s'en vont au fil de l'eau, et il peut croire avoir trouvé le décor du bonheur possible.



(Reproduction d'une estampe populaire.)

Blanqui l'avait trouvé, mais il lui en superposa un autre, celuiqu'il venait de quitter, et qui était le décor tour à tour obscur et éclatant, mystérieux et agité, des conspirations et des insurrections. Au tard de sa vie, il devra songer à cette halte unique permise par le sort, à cet amour installé dans la verdure sous l'injonction de la Loi, il reverra la robe claire tournant une allée, et réentendra les premiers cris d'enfant dans le silence de la campagne.

A ce moment de grande activité de chef de parti, sans repliement de pensée et sans divination de l'avenir, la Politique fut sa perpétuelle hôtesse, et il mena de front la préparation du coup de main et sa vie de cœur et de solitude. Les promenades aux environs, au long de l'eau, jusqu'au confluent de la Seine et jusqu'à la forêt de l'Isle-Adam, par les champs jusqu'aux bois de Beauchamp et leurs désertes clairières de pierres plates et de bruyères roses, jusqu'au profond de la forêt de Montmorency, ces promenades se compliquent de préoccupations de stratégie à travers les rues de Paris. Les changements nuancés, apportés aux choses par la succession du printemps à l'hiver, de l'automne à l'été, ces changements coïncident avec les lents travaux où se complaît Blanqui, organisant la Société des Saisons, qui

doit succéder à la Société des Familles. Les phases notées au calendrier et les aspects de la nature apparaissent dans les cadres et les désignations du nouveau classement révolutionnaire. Les groupes se subdivisent en Semaines et en Mois. Les



La rue de Lourcine. (Eau-forte du temps.)

trois Mois qui forment une Saison reçoivent le mot d'ordre d'un chef qui se nomme Printemps. Le Mois comprend quatre Semaines dirigées par un Juillet. Les Semaines sont formées de six membres sous la conduite d'un Dimanche. La direction suprême reste mystérieuse comme dans la Charbonnerie, et les présentations et les admissions d'affiliés ont la solennité des réceptions maçonniques. C'est la conscription occulte et le recrutement secret

de l'armée de l'émeute. L'homme qui va journellement à ses occupations, le passant du dimanche qui musarde le long des rues, sont les soldats armés d'une bataille toujours proche.

Le signal attendu sera donné par ce Blanqui mis hors Paris, qui vit là, à Jancy, entre sa femme et son fils. Il est alors tel que l'a peint Mme Blanqui, en un sobre et lucide portrait, maigre et décidé, les yeux transparents, la bouche fine et fermée, le profil coupant et rigoureux. Elle s'est peinte aussi, rose et brune, les cheveux tombant en boucles symétriques ombrant de nuit l'ovale du jeune et pensif visage. Il n'y a aucune joie de nature autour de ces portraits, nul voisinage de verdures et de fleurs, aucune indication d'un ciel d'été. Une clarté d'espoir caresse les joues encore enfantines de la jeune femme, se mêle au timide et profond regard, mais n'est-elle pas démentie par le souci indiqué au front intelligent? Elle affirme, en tous cas, par le portrait qu'elle a peint de son mari, avoir vu exactement son cher compagnon d'existence, en un clair pressentiment où il y a de l'admiration, de la tendresse et de la mélancolie. Blanqui, sur cette toile sombre, est enclos dans l'idée fixe, il a les yeux des veilles de résolutions, la lumière parcimonieuse qui l'éclaire descend sur lui en froide coulée, comme d'une lucarne de prison, d'un soupirail de cave. Combien, plus tard, l'année aux heures lentes leur apparaîtra fugitive, alors qu'ils songeront à leurs dernières promenades, elle, grande et flexible, lui, petit, mince et dominateur, couple incertain de l'avenir errant au bord de l'eau capricieuse.

XXXIX

Au retour de Jancy, au commencement de l'année 1839, les cadres de l'armée de l'émeute sont prêts, chacun a son poste de combat. La poudre est achetée par petites quantités, patiemment, sans donner l'éveil, les cartouches sont confectionnées. Les armes qui manquent, on les prendra, au jour de l'affaire, chez les armuriers. La date fut fixée au 5 mai, puis au 12 mai, après objections de Barbès rappelé au mois de mars de l'Aude, qui ne répondit pas d'abord à la convocation, auquel il fallut rappeler sa promesse de revenir à Paris au premier signal, et qui dut, finalement, accepter les engagements pris par Blanqui et par Martin Bernard.

Ce fut dans un Paris excité seulement par les jeux de la poli-

tique parlementaire, mais indifférent et incompréhensif devant l'émeute, au milieu de lecteurs de journaux occupés par la crise ministérielle prolongée, discutant la direction possible : Thiers, Molé, Guizot, — que le hardi coup de main se produisit et avorta.

Ce 12 mai était un dimanche. Blanqui croyait la tentative plus facile ce jour-là sur la Préfecture dégarnie. Il avait attendu une semaine pour profiter de l'installation de nouvelles troupes connaissant mal les détours des rues de Paris. Le millier d'hommes sur lequel il comptait pour engager l'affaire devait se masser entre la rue Saint-Denis et la rue Saint-Martin, dans des arrières-salles de marchands de vin, dans des logis d'ouvriers, proche le magasin de l'armurier Lepage, rue Bourg-l'Abbé.

C'est au café du coin de la rue Mandar et de la rue Montorgueil que Blanqui surgit, vers midi, et annonce en paroles brèves le but de la convocation. Il divise cette première troupe, prend un autre rendez-vous au café de la rue Bourg-l'Abbé, s'en va visiter les abords de la Préfecture, revient. Tous sortent, les affiliés débouchent par les rues avoisinantes, on entend retentir le cri : aux armes! Le magasin de Lepage est envahi, les portes enfoncées, Barbès et Blanqui distribuent les fusils par les fenêtres du rez-de-chaussée, les malles pleines de cartouches sont ouvertes. Barbès court rue Quincampoix où il a un dépôt de cartouches. Il revient rue Bourg-l'Abbé où Blanqui est entouré de mécontents qui parlent déjà de trahison, qui réclament un comité et un plan, de la régularité dans le désordre.

Trois petites troupes, pourtant, conduites par Blanqui, par Martin Bernard, par Barbès, finissent par s'en aller, chantant des chants républicains. C'est sous un magnifique soleil en accord avec la saison, vers trois heures de l'après-midi, à travers la foule épanouie du dimanche, que la bande révolutionnaire, tout à coup se rassemble et apparaît ainsi. Immédiatement, le vide, le silence se font autour d'elle. La colonne de Barbès s'arrête devant le poste du Palais de Justice. Le premier coup de feu est tiré là, ce coup de feu qui part toujours sans qu'on sache ni comment ni par qui, une détonation générale retentit alors que le chef des insurgés et le lieutenant commandant le poste s'abordent. Le lieutenant Drouineau, l'épée à la main en avant de ses hommes, tombe mort avant que l'on ait su de quoi il s'agissait, sans qu'il y ait eu essais de pourparlers, ordinaires sommations. Et puis, une décharge générale, la confusion des mouvements et des cris. D'au-

tres soldats tombent, des insurgés aussi. Le poste est pris, la bande continue sa route, des coups de feu sont tirés rue de Jérusalem, mais il est impossible de prendre la Préfecture, barricadée et défendue. Les insurgés rétrogradent, reviennent au rendez-vous de la place du Châtelet, où se retrouvent Martin Bernard et Blanqui. Les trois tronçons reforment une colonne, prennent l'Hôtel-de-Ville, mal gardé. Ils le prennent, ou croient le prendre, vainqueurs, vaincus, occupant, abandonnant, affirmatifs, incertains, entourés de bruits de tambours, débordés par les troupes sans cesse accrues.

Que faire dans un Hôtel-de-Ville, après avoir rédigé des décrets, signé des appels, lancé une proclamation que nul ne lira? Blanqui est nommé commandant en chef, Barbès, Martin-Bernard, Quignot, Meillard, Nettré, commandants des divisions de l'armée républicaine. Mais le désœuvrement va venir bientôt à ces insurgés si exaltés tout à l'heure et qui s'aperçoivent maintenant qu'ils ne sont pas suivis par la population, qu'ils s'agitent dans un milieu d'hostilité ou d'indifférence. Les émeutes en avance, si héroïques soient-elles, meurent sur place, brisées par la discipline des troupes, regardées par les curieux. A peine en possession de cette fausse victoire et de cette apparence de pouvoir, les chefs doivent songer à occuper leurs soldats étonnés de l'insolite tranquillité. On part pour prendre les mairies et désarmer les postes. On se fusille et on se tue place du marché Saint-Jean, on s'empare de la mairie du VII[e]. Tous reviennent au quartier Saint-Martin, Barbès défend contre la garde municipale la barricade de la rue Greneta, est blessé, fait prisonnier à sa sortie d'une boutique de marchand de vin où il avait lavé et pansé sa blessure. La barricade du quartier Saint-Merry est prise. On ne sait pas comment tout se termine, comment les coups de feu deviennent plus rares, comment les émeutiers qui grouillaient là tout à l'heure se dispersent, et quelle exacte échauffourée s'est produite dans une odeur de poudre et une couleur de fumée. C'est fini. L'émeute est vaincue.

XL

C'est la dernière bataille, c'est la dispersion des combattants, c'est la condamnation des chefs. Quelques semaines après, le 27 juin, un premier défilé, de dix-neuf insurgés, a lieu devant la

Chambre des Pairs siégeant au Luxembourg. L'insurrection est rattachée politiquement au mouvement de 1834, et socialement, à la tentative de Babeuf, en l'an V. L'affaire des poudres de la rue de Lourcine est rappelée, et l'attentat de Pépin, et le fonctionnement des sociétés secrètes. On lit le formulaire des réceptions, écrit de la main de Barbès, et saisi à Carcassonne, on fait défiler les témoins contra- lictoires. La quatorzième et dernière udience a lieu le 12 juillet. Les défen- seurs sont MMes Du- ont, Arago, Caillet, Blanc, Jules Favre, iguiers, Bertin, Le- uerre, Genteur, No- gent-Saint-Laurent, lemerdinger, Gré- y, Barre, Benoit, . Barrot, Barbin, 'uybonnieux, Ma- ier-Montjau, Lafar- ue. Barbès est con- amné à mort, sous accusation, violem- ment repoussée par lui, d'avoir tué de sa main le lieutenant Drouineau. Martin Bernard, pour lequel on a plaidé la non pré- ence, faute de preuve, est condamné à la déportation, Mialon ux travaux forcés à perpétuité, Delsade, Austen, Nougués, Phi ppet, Roudil, Guilbert, Lemière, Martin, Longuet, Marescal, Valch, Piervé, à dès peines qui descendent, de quinze années de étention à trois années de prison. Quatre accusés sont acquittés.



Martin-Bernard. (Série : les Prévenus d'avril.)

Il y eut des manifestations en faveur de Barbès. Le 13 juillet, ne pétition fut rédigée et portée à la Chambre, mais les péti- onnaires dispersés place de la Concorde. Des élèves des écoles droit et de médecine se rendirent, au nombre de 2.500, à la hancellerie, pour demander l'abolition de la peine de mort en atière politique et la commutation de la peine prononcée contre arbès. Victor Hugo et Lamartine intervinrent directement au- ès du roi. Celui-ci, le 14 juillet, commua la peine, malgré les

avis du conseil des ministres, et Barbès fut condamné aux travaux forcés à perpétuité.

Blanqui est insaisissable jusqu'au 14 octobre. Pendant cinq mois, il dépiste la police. C'est au moment où il monte sur l'impériale d'une diligence en partance pour la Suisse que les agents apparaissent et l'arrêtent. La deuxième comparution, de trente accusés, est de janvier 1840. Blanqui se refuse à l'interrogatoire, est condamné à mort.

La guillotine, finalement, ne fut dressée pour personne. La peine capitale fut commuée pour Blanqui comme elle l'avait été pour Barbès. La peine définitive est la détention perpétuelle pour eux, et pour Martin Bernard. Le lieu de détention, pour tous, est le Mont-Saint-Michel.

XLI

Le 6 février 1840, le char-à-bancs escorté de gendarmerie part de la prison d'Avranches, emporte vers le Mont-Saint-Michel la troupe dernière des insurgés de Mai : Auguste Blanqui, Charles Herbulet, Godard, Quignot, Hendrick, Dubourdieu. Le cortège parcourt, au bruit des roues, des fers des chevaux, des sabres heurtant les étriers, les pentes des routes qui suivent la Sée, descendent vers le Gué de l'Épine. Près Courtils, à la pointe de Rochtorin, pointant droit sur le Mont qui grandit, se vaporise, se dissout dans la brume d'hiver, la voiture entre dans la tangue. Tout est blanc, mou, ouaté, silencieux. On n'entend plus le bruit des roues qui tournent dans le sol friable, le bruit du pas des chevaux qui enfoncent leurs sabots dans la poussière humide et glaiseuse. Seul le cliquetis clair des sabres tinte dans l'air avec un son de frêle clochette.

La brume est moins épaisse, les voiles se décroisent lentement, le haut monument, les longs promontoires des côtes s'affirment, vaguement bleutés et dorés, l'horizon est plus profond le paysage s'agrandit, mais reste mystérieux et inquiétant Qu'est-ce donc que cette grève sans fin, cette grève tremblante cette grève mouillée, qui semble un piège, le trompe-l'œil d'un sous-sol de boue sans cesse ébranlé et détrempé par la mer Qu'est-ce que cette prison isolée, perdue entre cette tangue blanche et ce ciel blanc, dans cette atmosphère de rêve polaire On la voit mieux, maintenant, elle se précise, elle vient au de-

vant des prisonniers, elle leur montre un dur visage de pierre, couleur de fer et de rouille, un visage ridé, cicatrisé, aveugle, amer, qui ne sourit plus, qui ne pleure plus, un visage de vieillesse insensible.

XLII

Une ceinture de remparts fortement bouclée retient les maisons d'une rue, des jardinets étagés, tout le minuscule village sur plan incliné, prêt à tomber, tout pauvre, tout humble, cramponné au roc rébarbatif, écrasé sous l'ombre froide de l'abbaye. C'est l'église et la forteresse, le château et le monastère, tout le féodal et le religieux anciens jaillissant du roc en fortes assises, en épaisses murailles, en sveltes et mystiques fleurissements. A mesure qu'on approche, peut-être la hautaine figure de pierre va-t-elle manifester aux yeux qui savent voir une douleur contenue, un effort d'élancement et de prière. L'idéale maçonnerie voudrait fuser, s'envoler toujours plus haut, quitter la grève boueuse, le roc aride, se perdre dans l'incertain des nuées. Mais Blanqui ne peut admettre du monument que son premier aspect, sa façade de cachot, sa construction redoutable. Sorti de voiture, emmené par l'escalier de l'unique rue montante, tout petit, tout grêle, au long des massifs remparts, c'est à peine s'il a pu voir, en se haussant, la grève monotone, coupée par un filet d'eau qui serpente et qui est bientôt bu par la tangue, la grève crevée en deux endroits par ces deux roes farouches, abrupts, ici le Mont-Saint-Michel, et là-bas, au nord, Tombelaine, Tombelaine inhabité, une ruine cachant à peine un fragment du roc envahi par la rouille et la criste marine. Tout cela, rapide, apparu comme une vision dans une lueur d'éclair, le prisonnier vite arrivé à la tour Claudine, à la porte du Châtelet, ouverte comme une mâchoire, à forte denture de herse. Il n'a pu que mesurer la hauteur de l'abbaye en raccourci, que sonder la force des murs, et son individu marchant vers la prison, peu soucieux d'architecture, n'a retrouvé dans le rapide coup d'œil de colère froide et de ferme dédain dont il a enveloppé cette bastille, que son ancienne haine, perspicace et prévoyante, du gothique et du romantisme.

XLIII

Il est seul, maintenant, dans l'étroite chambre des bâtiments

du Grand-Exil, après les cérémonies administratives de l'écrou et de la guicheterie. Il a gravi des escaliers, larges, froids, a passé sous des voûtes, s'est retrouvé au plein air, sur des plates-formes où grimaçaient des gargouilles. Le directeur l'a reçu, lui a montré un visage poli, des yeux doucereux, un ventre satisfait, lui a fait entendre une voix amène. On a griffonné des lignes dans les casiers d'un registre, on a tournoyé dans un escalier, ouvert une porte. C'est là, dans cette pièce irrégulière de dix mètres carrés, entre cette cheminée condamnée et cette étroite fenêtre grillagée qui prend un aspect de meurtrière par l'épaisseur du mur, c'est là qu'il faut s'asseoir pour la détention perpétuelle. Le verrou glisse dans l'anneau, fait entendre son bruit définitif.



Derrière le cloître Saint-Merry. (D'après une eau-forte.)

XLIV

Un jour, un autre jour, tous les jours, — une semaine, des semaines, — des années ! L'existence qui s'écoule, l'activité de l'homme immobilisée, fixée en une minute qui est toujours la même, qui ignore la distraction, le changement, la perplexité de l'avenir, le frisson de l'inattendu. La destinée de l'isolé a été réglée d'avance par les magistrats en robes rouges, fourrés d'hermine, ils ont décidé quel espace il occuperait, à quelles heures diurnes il prendrait ses repas, à quelles heures nocturnes les rondes des guichetiers couperaient son sommeil, quelle profondeur de l'horizon pourrait fouiller son regard. Un calendrier invisible et

inflexible a réglé pour lui le cours du temps, l'inoccupation des heures, l'ennui des jours. Le pendule muet, que le prisonnier est seul à entendre, bat pour lui inexorablement le Toujours et le Jamais d'une éternité monotone.



Le Mont-Saint-Michel.

XLV

L'homme se sent bien enfermé dans le colossal et dur monument qu'il a entrevu à l'arrivée, au-dessus de la rue tortueuse et des remparts en zig-zag. Au milieu de ces terrains dangereux, de cette baie boueuse, tremblante, presque inaccessible, dont le sol est tout prêt à se fendre, à s'effondrer sous les pas, la prison elle-même est en prison, la forteresse est sous la garde de la dure geôlière qu'est ici la nature.

Gravissant les escaliers, traversant les vestibules et les cours, longeant les galeries extérieures, Blanqui, de son regard épieur, a vite compris le mystère de la construction, l'effort de l'homme pour utiliser la matière et la forme de la pyramide rocheuse. Depuis la base jusqu'au sommet, c'est le roc. La pierre taillée a

été partout ajoutée à la pierre brute. Dans chaque creux, sur chaque saillie, on a scellé un moëllon, élevé une muraille. On a étayé le granit par des contreforts robustes, on l'a ajouré en dentelle, on l'a fleuri de sculptures, on l'a aiguisé en flèche. C'est sur le rocher que reposent les piliers romans, les colonnes gothiques. Parfois, à cent mètres au-dessus de la mer, au milieu d'une salle, le rocher pointe entre deux dalles, comme si son arête tranchante avait crevé le granit sous lequel on voulait le murer. Il y a une bataille entre la dure montagne et les pierres que l'on a dressées sur elle. En montant, en descendant les escaliers rongés, en parcourant les salles sonores, les cryptes obscures, les couloirs au fond desquels s'ouvrent des trous pleins d'ombre qui sont des cachots, les promenoirs aux larges dalles, en passant sous les voûtes romanes, sous les arcs ogivaux, sous les fines arcades brisées du cloître, le prisonnier, l'esprit troublé par les élancements et les fuites vertigineuses des lignes, a des sensations hallucinantes de vertige, d'inclinaison, de mouvement.

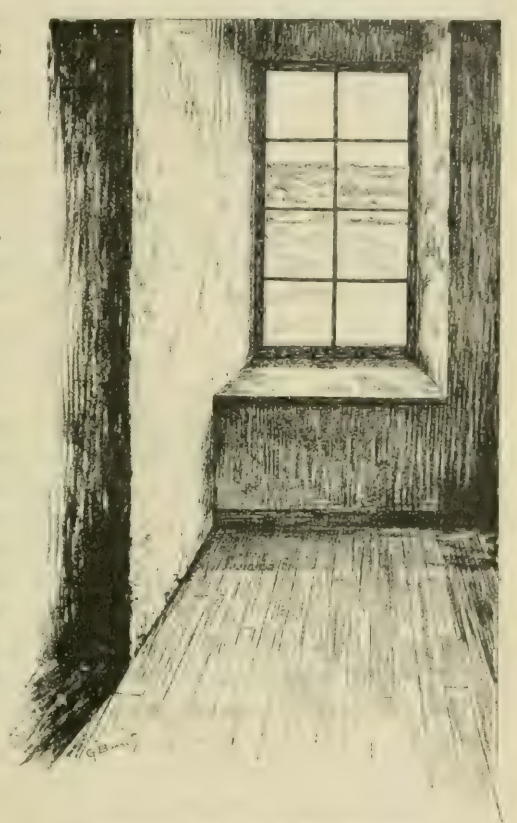
C'est que le temps a ridé et crevassé les pierres, que le vent de la mer a été l'auxiliaire du roc contre la construction humaine, et s'est acharné sur le monument, jetant à bas un pan de mur, démantelant une tour, cassant une flèche, brisant un vitrail. Et sont venus ensuite les hommes, des bénédictins qui ont fait pis que détruire, qui ont réparé, qui ont ajouté, qui ont donné des béquilles à ce corps splendide, qui l'ont creusé de plaies, l'ont bossué de verrues, ont bâti la façade de l'église en style jésuite. Maintenant, c'est l'administration de la prison, pour loger les condamnés, qui fait couper en deux les immenses galeries, briser les nervures pour établir des plafonds, élargir les étroites fenêtres pour donner aux prisonniers un air encore insuffisant et un filet de lumière toujours ironique.

XLVI

La cellule de Blanqui est au sud-sud-est, à la droite de la rivière du Couesnon qui est la ligne de partage de la Normandie et de la Bretagne. Il a devant lui les collines d'Ardevon et de Huines, il peut apercevoir la pointe de Rochtorin, le commencement du pays d'Avranches. Mais toute cette terre est bien vague et bien lointaine, dans l'humidité, dans la brume presque continuelle de l'air. Il est en face des grèves silencieuses, de

l'étendue triste. L'agitation de l'existence ne lui apparaît plus que comme le grouillement confus d'un rêve.

C'est ici le triomphe de la mélancolie des paysages. Toutes les lignes sont simples et semblent indéfinies, tous les horizons fuient et s'effacent. Partout le gris. L'immense plaine de tangue en rassemble toutes les nuances. C'est jaunâtre, crémeux, cendré. Les rivières qui sont bues par la baie, le Couesnon, la Sélune, la Sée, la Guintre, courent en minces lacets argentés. A peine un bateau, une rangée de balises, la silhouette d'un coquetier, une carriole dont le cheval bourre péniblement la tangue, servent-ils de points de repère pour mesurer l'espace.



La cellule de Blanqui au Mont-Saint-Michel.
Croquis d'après nature.

XLVII

La vie est concentrée derrière les remparts du Mont, dans l'unique rue, la Grand'rue, large comme un couloir, que les maisons semblent gravir, se hissant, se soutenant, se cognant, dressant leurs toits pointus, coiffés de travers. Les cent habitants descendent et montent cette échelle de pavés, tout entiers à la pêche, à la petite culture de leurs jardinets accrochés au rocher, au transport des denrées, de l'eau qu'il faut parfois aller chercher à six kilomètres.

Le prisonnier n'a sous les yeux que le spectacle de cette existence toujours semblable et casanière. Auprès de la contemplation si longuement fixée à la lucarne, les mains empoignant à plein les barreaux, auprès des marches de fauve toujours recommencées de long en large de la cellule, dans les coins, vers les murs, vers la porte, les pieds heurtant la porte, les mains tâtant les murs, le regard levé, s'inquiétant des hauteurs, auprès de ce perpétuel piétinement de solitude, la vue de ce dehors si muet et si peu remuant apparaît pourtant comme l'humanité en mouvement et en liberté. Comme il est actif, ce vieux qui bêche et qui pioche dans la terre et dans la pierre, qui pique des salades et qui empote des fleurs ! Comme il est libre, ce pêcheur qui s'en va, nu-jambes, vers Genêts, suivant la ligne de la marée descendante !

XLVIII

Et même ce guichetier, qui sort, par moments, ses heures d service finies, qui descend si vite l'escalier des remparts, qu s'arrête à l'auberge, et qui boit sur le seuil en jetant encore u regard de surveillance sur la prison dont il est le chien de gard ce guichetier, tout enfermé qu'il soit, de jour et de nuit, ave ceux qu'il verrouille dans leurs cellules et qu'il surveille par l grillages des judas, il est libre aussi. Il peut sortir, marcher su la terre, entrer nu-pieds dans l'eau, respirer l'air du dehors q a un goût si différent de l'air filtré aux barreaux de rouille. Plu que tout autre, en y réfléchissant, il représente la liberté perdu Ce qui ouvre les portes et ce qui donne l'espace, la clef bruyan qui parle dans les serrures un langage si bref et si autoritair cette clef, il l'a dans sa poche, et quand il sort, et que des yeu de reclus suivent son pas rude et insouciant, c'est l'image de le servitude que les prisonniers voient apparaître au dehors, allèg et désœuvrée, musardant aux ruelles et bayant à l'air.

XLIX

Que cette muraille est dure ! Que cette matière de granit e pesante ! Deux pauvres poings de chair, malgré toute la for nerveuse qui les anime, tout le fluide de volonté qui passe

eux, ne peuvent rien contre ce gros grain serré de la pierre, contre cette épaisseur de roc humide transformé en cloison. Des journées passées à contempler cette paroi contre laquelle il faut vivre, s'appuyant le front, s'usant les ongles, ces journées finissent en rêverie sur l'inconnaissable mystère des choses. Le mur est façonné en infinis cristaux, en aspérités irrégulières, en atomes durs ayant chacun sa forme, sa couleur, sa durée, sa vie. Il en est de pointus, de sphériques, d'elliptiques, il en est en cubes, en pyramides, en cônes, en dodécaèdres. Certains sont gris de fer, gris d'argent, teintés de vieil or, parcourus de vives veinules presque imperceptibles et qui sont des sillons cuivrés ou de plomb en fusion. Mais le plus grand nombre est bleu et rose, du bleu fin et transparent du ciel et de l'eau, du rose doux et mourant des tièdes crépuscules. Il y a des yeux aussi, qui ont dans leurs prunelles des gouttes de ce bleu de saphir apaisé, et il y a des lèvres où se fane ce rose. A regarder longtemps cette muraille, jusqu'à perdre la notion de l'entour, à ne fixer qu'une étroite surface dont les nuances bientôt se brouillent, toute cette couleur de ciel et d'eau, de soleil disparu, de regard lointain et de bouche pâle, toute cette couleur devient éparse et mêle ses nuances comme en un champ de fleurs. Sur un fond qui est un fond de terre grise et dorée, s'avivent légèrement des roses alanguies, les roses où se dissout une parcelle de soufre, de chair, de sang, des bluets vus comme à travers un voile de pluie, et des étendues, des étendues de bruyères lilas et violettes, humbles et tristes, qui s'égrènent et se fanent dans la lenteur du soir qui tombe.

Gustave Geffroy.

(A suivre.)

LA PITIÉ

La plus belle fleur de la terre
Ne fleurit pas dans les jardins.
Elle s'entr'ouvre avec mystère,
Loin des voluptueux édens.
On ne la connaît qu'où l'on souffre.
Elle se penche au bord du gouffre;
Son calice est un encensoir.
Parmi les deuils et les décombres,
Elle exhale, sous des cieux sombres,
Un parfum doux comme un espoir.

Dans son sein une larme est prête
Toujours pour toutes les douleurs;
Mais elle sait, dans une fête,
Sourire au milieu de ses sœurs.
Elle fleurit au cœur de l'homme :
Ce n'est l'amour ni l'amitié...
Le malheureux crie et la nomme,
L'heureux accourt : c'est la Pitié!

Lucien Paté.

PASSÉ L'AMOUR[1]

(Suite.)

Je revins sur mes pas et ils se turent peu à peu. J'étais arrivé près d'une rotonde naturelle que formait à la lisière du bois un entrelacs de troënes et d'acacias. Les troënes seuls commençaient à se garnir de petites feuilles d'un jaune délicat qui se dorait sous la lune. Il y avait là une statue de Diane chasseresse et, au pied du socle qui la portait, un vieux banc de pierre, où des lichens s'étaient incrustés et dont j'arrachai machinalement quelques plaques que je froissai entre mes doigts. Comment, six ans passés après cette nuit et quand ma vie était la proie d'une agitation si douloureuse, ai-je encore présents à la mémoire les moindres détails que je transcris ici et dont aucun ne m'aurait dû toucher sur l'instant? C'est, sans doute, que le ressort de l'esprit, tendu par des émotions trop diverses et trop vives, finit par plier sous elles et qu'en cet état les impressions du monde extérieur nous pressent avec une énergie d'autant plus âpre. J'entendis tout à coup qu'on marchait précipitamment dans l'allée voisine; je pensai que c'était Mme de Lorges qui me venait trouver. Quelle ne fut pas ma surprise en reconnaissant Adélaïde!

— Je vous rencontre donc à temps, me dit-elle d'une voix saccadée. Mme de Lorges ne voulait pas que je vinsse et elle a tout fait pour me retenir dans ma chambre. Elle désirait vous entretenir hors de ma présence, afin de vous préparer au coup le plus affreux qui vous pût atteindre. Cela n'était pas supportable. Il faut que je vous parle, que vous appreniez tout de ma bouche. Je ne redoute pas votre colère, monsieur; je sais que, si terribles qu'en soient les effets, ils ne me châtieront point assez. J'accepte

(1) Voir les numéros des 10 et 25 avril 1896.

d'avance tout ce que vous déciderez contre ma vie. Si vous me l'ôtiez, vous seriez encore trop généreux.

En disant ces mots, elle se laissa glisser à genoux et demeura quelque temps, les mains jointes appuyées sur le banc et sa tête entre ses mains, comme en prière. Je ne trouvais rien à lui répondre. L'étonnement, la pitié, l'appréhension partageaient mon âme et la tenaient en suspens. Je flottais entre les imaginations les plus singulières ; je cherchais à prévoir l'une ou l'autre des choses qu'elle m'allait dire et, comme d'habitude, ce fut la seule à quoi je n'avais point songé, et qui était cependant la plus aisée à deviner, qui fit l'objet de sa confession.

Adélaïde (je résume sa confession, car il m'en coûterait trop de citer ses propres paroles et de revivre en détail la fin de cette scène douloureuse), Adélaïde était au quatrième mois d'une grossesse remontant aux premiers jours de mon départ et qui était une suite de ses rapports avec M. d'Armont. Cette révélation, quoique faite de la manière la plus touchante et la plus naïve qui fût, me jeta dans un transport inexprimable. Quelques secondes auparavant, et tout pénétré encore de sa faute, je penchais à lui pardonner, et pour réveiller ma fureur il suffisait qu'elle eût la conséquence naturelle aux fautes de ce genre et qui n'ajoute moralement rien à leur gravité. Le monde, d'ailleurs, ne raisonne point autrement que je faisais. Ce qu'il ne peut supporter, c'est moins la faute que le scandale qu'elle entraîne. Vraisemblablement, si Adélaïde n'eût parlé, aurais-je fini par lui accorder sa grâce au prix d'une séparation amiable. Mais comment accepter l'aveu public de ma honte, tolérer qu'un intrus usurpât mon nom, la place que je voulais réserver naguère à l'enfant de mon cœur et de mon sang ? Toutes les autres suites fâcheuses de cette substitution se présentaient en foule à mon esprit et achevaient de me précipiter dans une violence dont j'aurais rougi en toute autre occasion. J'accablai la malheureuse femme abîmée à mes pieds des pires outrages ; je levai la main sur elle et je fus au moment de la frapper. Un reste d'amour-propre me retint à temps, mais je n'étais plus maître de moi et, pour éviter de retomber dans ces tristes transports, je chassai la malheureuse.

— Allez-vous-en ! lui criai-je. Ne demeurez plus devant mes yeux. Rejoignez votre frère ou quelque autre de vos parents et que je n'entende plus parler de vous.

Elle s'était levée et, courbant la tête, elle obéissait. Pourquoi

fallut-il qu'au lieu d'obéir jusqu'au bout et sans m'interroger sur le sort que je ménageais à son amant, elle se retournât et me dit d'une voix faible comme un souffle :

— Et lui ?

— De qui parlez-vous ? m'écriai-je.

— De M. d'Armont, balbutia la malheureuse.

Le sang m'aveugla. Si Mme de Lorges, qui nous cherchait dans le parc, n'était intervenue à point, c'en était fait, je crois, de la malheureuse et je l'aurais tuée sur le coup. Elle se jeta entre moi et Adélaïde ; elle mit à me contenir une force qu'on n'eût pu soupçonner et elle fut cause que je ne me souillai point d'un crime atroce.

— Vous l'aimez donc toujours, criai-je, mauvaise femme ! Eh bien ! tremblez pour lui. C'est tout ce que je puis vous dire.

A cette brutale déclaration, dont le sens, en l'état où elle me voyait, n'était que trop apparent pour elle, Adélaïde, qui se soutenait à peine déjà, tomba évanouie sur le sol.

— Barbare ! me dit Mme de Lorges, en me quittant et en courant à elle pour la relever, vous l'avez tuée.

Elle prit la tête d'Adélaïde et la posa sur ses genoux, et avec des sels parvint à la ranimer. Cette scène attendrissante suspendit mon transport, et, en me rendant la conscience des excès où je m'étais laissé entraîner, commença de m'en montrer la cruelle inutilité. Mme de Lorges aida Adélaïde à se relever, et, la soutenant comme une enfant, la conduisit au manoir. J'étais demeuré sous le berceau, en proie à une émotion grandissante, quand je vis revenir Mme de Lorges.

— Ce que je redoutais est arrivé, me dit-elle. Je voulais à toute force prévenir Adélaïde, vous faire à sa place cette confession qu'elle s'était imposée comme le plus dur peut-être de tous les châtiments. Elle s'est échappée de mes mains et vous a rencontré avant moi. Elle ne vous a dit que sa faute et ses suites. Elle n'a rien tenté pour en pallier l'horreur. Et vous, monsieur, que je savais si sensé et si généreux, vous vous êtes laissé emporter à des violences qui pourraient bien avoir compromis ses jours.

J'écoutais Mme de Lorges sans rien dire. Assis sur le banc, la tête entre les mains, je m'obstinais à rouler les projets les plus impraticables pour revenir éternellement, comme au seul satisfaisant, à celui qui, en un autre temps, m'eût le plus répugné.

— Oui, finis-je par m'écrier, c'est décidé : si je ne la tue pas, je tuerai au moins son amant.

— Voyons, me dit Mme de Lorges en s'asseyant près de moi. Les choses sont par elles-mêmes assez fâcheuses déjà sans que vous les aggraviez. Adélaïde a perdu la tête. Allez, c'est moins son cœur qui l'affole que sa conscience. Vous la connaissez, vous savez quelle femme impressionnable elle fait. C'est cette sensibilité presque maladive qui l'a perdue. Comment ? Je ne sais. Il est bien certain que du moment qu'elle a vu M. d'Armont, et encore qu'elle ne s'en rendît certainement pas compte, elle l'a aimé ! Il a suffi d'un jour où j'étais absente et où elle s'est rencontrée avec lui pour qu'elle succombât. Elle n'a pas lutté, non point parce qu'elle n'est pas une honnête femme, mais parce qu'elle n'a jamais compris où elle allait et ce qui advenait d'elle. Ou plutôt elle a compris seulement quand le mal était fait et irréparable. Je vous jure qu'elle n'a jamais revu M. d'Armont, qu'elle ne lui a jamais écrit, qu'elle lui a retourné, sans les ouvrir, toutes ses lettres. Sa douleur a été si vive, si prompte, son sentiment si naïf et si sincère, je le répète, qu'elle est venue me trouver aussitôt et m'a tout déclaré. Elle voulait vous écrire ; j'ai dû faire l'impossible pour l'en empêcher, lui promettre de l'accompagner ici, de rester avec elle dans ce désert jusqu'à votre arrivée. Je comptais gagner du temps, vous préparer peu à peu à votre malheur. La fatalité a voulu qu'Adélaïde me devançât. Encore ne sais-je point si tout ne se fût arrangé sans cette triste grossesse dont elle vous a fait l'aveu et qu'elle a reconnue il y a deux mois seulement. Votre amour pour Adélaïde eût peut-être fini par l'emporter.

A ce mot d'amour, je relevai la tête et je dis à Mme de Lorges :

— Vous vous trompez. Ce n'est pas par amour, c'est par pitié seulement que je lui eusse pardonné.

— Quoi ! me dit-elle. Il n'y avait point dans votre pitié quelque reste de l'ancienne affection que vous portiez à Adélaïde ?

— Non, madame, répondis-je, si par affection vous entendez ce sentiment qui nous fait ne désirer et ne rechercher que la présence de l'objet aimé et qui nous absorbe tout en lui comme il s'absorbe tout en nous. Mon affection pour Adélaïde n'a jamais été faite que d'estime et de respect ; le cœur ni les sens n'y avaient de part.

— Est-ce possible ? s'écria Mme de Lorges en se levant. Vous me dites cela et vous venez de vous livrer sous mes yeux à des fureurs que la passion seule pourrait, sinon excuser tout à fait, du

moins atténuer en partie. Mais, si vous n'aimez point Adélaïde, de quel droit...

— J'attendais ce mot, répondis-je vivement. De quel droit... Il faudrait que le mari qui n'est point amant se mît bien dans l'idée qu'il n'a que des obligations et point de droits. Sa femme le trompe : il ne l'aime point ; il n'a rien à dire. C'est lui prêter beaucoup de philosophie, peut-être.

— Non, dit Mme de Lorges, seulement comme il est moins à plaindre que s'il aimait, il ne semble pas non plus qu'il y ait à ses violences autant d'excuse.

— Eh ! madame, ne pus-je m'empêcher de répliquer, quel romanesque est-ce là ? Si vous appreniez un de ces jours que le président de Lorges, votre mari...

— Ah ! pour ce coup, c'est trop fort, répondit Mme de Lorges en partant d'un grand éclat de rire. J'avais envie de pleurer tout à l'heure, et je m'en veux de montrer de l'hilarité dans un moment comme celui-ci. Mais vous êtes aussi trop singulier. M. de Lorges, mon mari... Ah ! voilà une idée que je n'aurais jamais eue, par exemple !... Eh bien ! je veux croire que vous parlez sérieusement : quand j'aurais des preuves que M. de Lorges m'est infidèle, pensez-vous que j'irais pour cela remuer ciel et terre et appeler à mon aide toutes les puissances de l'Érèbe ? Ou je me tairais, et ce serait le meilleur parti évidemment, ou, les choses allant trop loin, menaçant d'un scandale, je demanderais la séparation judiciaire. Voilà tout.

— Vous avez raison, dis-je, et je ne sais plus où j'ai la tête avec ces comparaisons saugrenues. Quoi qu'il lui arrive, une femme n'aura jamais à supporter de son mari ce qu'un mari peut avoir à supporter de sa femme.

— Permettez ! permettez ! Il y a évidemment dans votre cas un élément fâcheux qui n'entrerait pas dans celui dont nous parlions, c'est l'enfant. Mais la solution pourrait demeurer la même dans les deux cas, et c'est à quoi vous me faites réfléchir bien opportunément.

— Comment ? demandai-je.

— Mais, reprit Mme de Lorges, il me semble que puisque vous n'aimez pas Adélaïde, rien n'est plus simple que de vous séparer d'elle, au besoin de divorcer. Tout serait fini de la sorte.

— Vous ne songez pas à l'enfant ? objectai-je un peu ébranlé.

Le divorce, si je m'y résigne, ne serait pas encore prononcé à l'époque de sa naissance.

— C'est l'objection sérieuse, en effet, me dit Mme de Lorges. Mais il est des accommodements avec la justice comme avec le ciel. Mon mari s'emploierait près de ses collègues et hâterait la procédure. On pourrait arriver à temps

— Le déshonneur d'Adélaïde n'en éclaterait pas moins presque aussitôt, répondis-je, et, comme nous restons solidaires du passé, c'est ce que je voudrais éviter à tout prix.

— D'abord, dit Mme de Lorges, Adélaïde pourrait faire ses couches à l'étranger et y demeurer le temps qu'il faudrait pour se faire oublier. Puis M. d'Armont...

— Oh ! pour celui-là, m'écriai-je, je vous prie de me le laisser. Ma résolution est prise et bien prise ; je n'y changerai rien.

— Tout est donc à recommencer, dit Mme de Lorges sans se déconcerter. Mais que cherchons-nous tous les deux cependant ? Un expédient qui garantisse vos intérêts, sauvegarde votre nom et soit en même temps compatible avec l'honneur d'Adélaïde. Eh quoi ! vous ne l'aimez pas, et, par une délicatesse superflue, pour obéir aux préjugés du monde, vous allez détruire l'unique instrument que nous ayons d'accorder votre tranquillité et la sienne, vous voulez tuer M. d'Armont quand vous devriez au contraire lui imposer de vivre ! Mais il n'y a qu'une manière de lui faire réparer convenablement ses torts : c'est de le forcer à épouser Adélaïde et à légitimer par ce mariage l'enfant qui va naître de leurs relations. Je vous parle encore en femme, m'allez-vous dire ? Soit, mais en femme sensée. Un éclat, du sang, où irez-vous avec cela ? Et quand vous aurez ainsi satisfait aux exigences du monde, en aurez-vous plus avancé vos affaires ? Aurez-vous fait que l'enfant n'ait pas de père ni la femme de mari ? Allons ! allons ! monsieur, du courage et de la raison, c'est ce qu'il vous faut le plus souhaiter en ce moment : du courage pour braver les préjugés, rompre avec cet usage barbare du point d'honneur ; et quelque raison aussi pour reconnaître les avantages du parti que je vous propose. Je suis persuadée que la réflexion vous fera voir que c'est le meilleur qu'il y ait et je vous laisse pour retourner près d'Adélaïde. Réfléchissez. Demain matin, à la première heure, vous me direz à quoi vous vous êtes enfin arrêté.

Elle me quitta sur ces mots et je restai seul. Ce fut le moment d'un combat assez vif entre mon ressentiment, qui n'appelait que

vengeance et que sang, et ma raison, qui inclinait à l'avis de Mme de Lorges. La raison l'emporta. Je sens à présent combien il eût été plus heureux pour moi que je ne l'eusse point écoutée, que j'eusse suivi mon instinct et que je me fusse décidé sur le moment pour un éclat qui eût tout précipité par ma mort ou par celle de M. d'Armont. Je crus être sage en cherchant à concilier les choses ; j'en revenais toujours, malgré moi, à ce mot de Mme de Lorges : que mon indifférence pour Adélaïde rendait inexcusable tout emportement qui se fût excusé chez un amant véritable.

A force de réfléchir au parti que me proposait Mme de Lorges et auquel j'avais fini par me ranger, je pensai que je devais aller jusqu'au bout et braver les derniers préjugés en me rendant compte par mes yeux de ce qu'était ce M. d'Armont et des garanties qu'il pouvait présenter. Si extraordinaire que dût lui sembler une pareille démarche, dont il ne se trouvait point d'exemple nulle part, je me décidai à l'aller voir dès le lendemain et à le mettre en demeure de réparer sa faute de la façon qui avait semblé à Mme de Lorges la plus logique et la plus raisonnable et qui me le semblait aussi à la réflexion. Mais où se trouvait M. d'Armont ? Je pensai que Mme de Lorges, connaissant le parti où je m'étais arrêté, n'hésiterait pas à me donner son adresse. Elle me la donna en effet.

— M. d'Armont, me dit-elle, quand je la revis le lendemain, n'a pas quitté R... et vous le trouverez chez lui, si vous le prévenez. Je le crois trop galant homme pour se dérober à quelque satisfaction que vous exigiez de lui. Le mieux est que vous l'alliez trouver tout de suite. Vous verrez en même temps mon mari et lui direz ce que nous attendons de sa complaisance. En mettant à profit les moindres heures, nous pourrons, sans doute, parer à la menace des événements.

C'est ainsi qu'une nuit à peine écoulée après mon retour à Kerlavoz, je repartis pour R..., où j'arrivai fort avant dans la soirée. Le portier de l'hôtel me dit qu'on était venu me demander la veille ; ce portier était nouvellement installé et ne connaissait aucun de nos intimes. Je n'attachai aucune importance à sa communication, occupé que j'étais tout entier de M. d'Armont. Il était trop tard pour passer chez celui-ci. Je me bornai à l'avertir de ma visite, que je remettais au lendemain, et je tâchai de réparer par une nuit de repos l'effroyable désordre où m'avait jeté la succession de tant d'événements imprévus.

Le lendemain, à l'heure indiquée, je me présentai seul chez M. d'Armont. Il était dans son cabinet et on m'introduisit aussitôt près de lui. Je m'attendais, contre la peinture flatteuse que m'en avait faite Mme de Lorges, avant mon départ pour l'Amérique, à trouver une façon de personnage avantageux, un de ces professionnels du monde de la galanterie qui font ravage dans les âmes de seize ans et ne comptent plus leurs victimes parmi les douairières sur le retour. J'expliquais son rapide triomphe près d'Adélaïde par l'espèce de mollesse et de simplicité de cette malheureuse femme. Mon attente fut complètement déçue. M. d'Armont avait, sans doute, les manières d'un parfait gentilhomme et je ne sais quoi de singulier dans le port et dans les traits. Mais, soit qu'il fût touché de la réserve où se tenait maintenant Adélaïde, soit que d'autres chagrins eussent marqué sur lui, il y avait dans son expression une mélancolie dont je fus tout de suite frappé. Les cheveux avaient légèrement blanchi aux tempes. M. d'Armont ne devait cependant pas avoir dépassé trente-cinq ans ; mais les yeux voilés d'une paupière lourde et comme fatiguée, deux ravins imperceptibles qui glissaient des joues jusqu'à la commissure de la bouche, un pli un peu dur qui barrait le front entre les deux arcades sourcilières, vieillissaient cette figure belle encore et où l'on sentait une réelle distinction.

M. d'Armont s'était levé pour me recevoir. Il était fort pâle et il me sembla qu'il ne considérait pas sans un secret étonnement la façon dont je me présentais. Il prévoyait évidemment des violences, tout au moins des reproches. La détermination que j'avais prise les rendait inutiles. Ce fut sans éclat, mais avec fermeté cependant, que je lui exposai quelle sorte de réparation j'attendais de lui.

— Si vous avez quelque souci de l'honneur, lui dis-je, vous n'hésiterez pas à vous ranger à l'expédient que je vous propose et qui est le seul qui puisse concilier les intérêts de Mme de Langomen et les miens. Ce n'est pas sans difficulté que j'y ai accédé moi-même. Il me fallait braver les préjugés du monde, oublier mon ressentiment et me faire un front serein pour aborder mon pire ennemi. Mais la réflexion m'a fait voir qu'il n'y avait pas de meilleur parti et je m'y suis résigné en attendant.

Durant cette explication, j'observai que la pâleur de M. d'Armont avait encore augmenté ; il semblait tout hors de lui-même et

on lisait sur ses traits l'incertitude des sentiments par lesquels il passait tour à tour.

— Dieu m'est témoin, monsieur, me répondit-il, que c'est avec le plus grand empressement que j'accepterais d'épouser Mme de Langomen, du jour que son divorce me le permettrait. Je l'aime ardemment et n'ai qu'un désir, qui est de lui donner ma vie. Combien donc ne devrais-je pas vous avoir d'obligation du sacrifice auquel vous avez la bonté de consentir ! J'étais résolu à tout supporter de vous, tant je sentais la grandeur de l'offense que je vous ai faite. J'aurais accepté toutes les réparations, et si nous nous étions battus, pour obéir au point d'honneur de notre monde, croyez, monsieur, que vous eussiez trouvé en moi un adversaire bien accommodant. Aurais-je pu me flatter jamais que vous eussiez la générosité de m'abandonner Mme de Langomen, de me permettre de donner à la passion éternelle que je lui ai vouée la sanction la plus grande qu'il y ait au monde et d'apaiser ainsi les remords qui, loin d'elle, eussent fini par consumer mes jours...

— Monsieur, interrompis-je, ce sont là de belles pensées, mais ma générosité est moins admirable que vous le croyez. Je dois vous confesser que j'eusse probablement pris une décision fort différente, si je n'avais pas connu la grossesse de Mme de Langomen.

— Que me dites-vous là ? s'écria M. d'Armont en se levant dans une agitation extraordinaire. Mme de Langomen serait...

— Oui, interrompis-je encore, Mme de Langomen sera mère dans cinq mois. Si j'exige que vous l'ayez épousée avant ses couches, c'est afin que l'enfant qui naîtra d'elle ait un nom en venant au monde.

En disant ces mots je regardai plus attentivement M. d'Armont. Je ne savais à quelle cause attribuer les détours et l'espèce d'hésitation qui paraissaient dans ses réponses. Tout me disait qu'il était sincère dans son amour pour Adélaïde, qu'il eût accédé sans difficulté à la réparation que j'exigeais de lui, et cependant je le voyais incertain sur le parti qu'il devait prendre.

Il s'assit, le coude appuyé sur sa table et d'une voix qui tremblait me dit :

— Monsieur, ma surprise est si vive, je suis resté tant de jours seul, sans nouvelles... Je vous demande mille pardons si je ne puis commander davantage à mon émotion... Voici ce que j'ai à vous répondre ou plutôt la prière que je vous veux présenter :

accordez-moi une semaine. Non pour réfléchir, croyez-le bien : de tout mon cœur, de toutes mes forces, je suis prêt à m'unir à Mme de Langomen ; mais il me faut compter avec certaines difficultés qui pourraient contrarier cette union. Peut-être ne sont-elles point insurmontables. Je le souhaite tant, que j'en payerais la certitude de tout mon sang... Monsieur, ajouta-t-il, dans huit jours, j'irai vous porter mon consentement ou vous offrir ce cœur à transpercer.

Il mit tant de noblesse douloureuse dans ces dernières paroles, que je n'insistai point autrement pour obtenir une réponse immédiate et je me levai, persuadé de la sincérité des efforts qu'il allait faire pour épouser Adélaïde. Nous prîmes rendez-vous au lundi de la semaine suivante chez le président de Lorges, que je désirais être en tiers dans cet entretien définitif. M. d'Armont et moi nous saluâmes avec plus de mélancolie que de passion. Nous sentions l'un et l'autre que la destinée était seule cause de la douloureuse méprise qui nous rendait ennemis et qu'il y avait plus de sagesse à corriger cette destinée, s'il se pouvait, qu'à la confirmer dans le sang. Et, quand j'eus quitté l'appartement de M. d'Armont, j'allai directement à la Cour où je pensais trouver M. de Lorges.

M. de Lorges était absent ; il ne devait rentrer que le surlendemain et j'occupai une partie de la soirée et de la journée suivante à transmettre à Mme de Lorges le récit de mon entrevue avec M. d'Armont. Le lendemain, j'allais me rendre chez M. de Lorges quand on m'annonça qu'il m'avait prévenu chez moi.

— J'ai appris votre visite en rentrant, me dit-il, et en même temps j'ai reçu une lettre de Mme de Lorges qui me presse d'agir dans le sens que vous m'indiquerez et dont vous êtes convenus tous les deux, paraît-il. Marquez-moi donc ce que je dois faire. Vous me savez tout dévoué à vos intérêts.

M. de Lorges était au courant de la situation. Je n'eus qu'à lui dire à quel biais nous nous étions arrêtés ; il s'agissait d'obtenir, sans tapage, à l'étouffée, le divorce entre Adélaïde et moi, et de telle façon qu'on en fît le prononcé dans un délai de quelques mois. M. d'Armont épouserait aussitôt Adélaïde, et les nouveaux mariés feraient à l'étranger un voyage assez long pour que la naissance de l'enfant ne prêtât, quand elle serait connue, à aucun commentaire fâcheux.

— La combinaison est au moins ingénieuse, me dit le président

de Lorges en souriant, et je vous félicite d'y avoir accédé sur les conseils de ma femme. Un juriste de profession n'eût pas mieux conduit l'affaire. Cependant il y a certaines petites difficultés qu'il est de mon devoir de vous signaler tout de suite. Quelque hâte que nous déployions pour obtenir le divorce, il n'est point à croire que la procédure soit terminée avant trois mois. Encore vous fais-je la partie belle, car avec la constitution d'avoués, la mise au rôle, l'extraction de l'affaire, les délais d'enquête, de contre-enquête, d'opposition, d'appel, etc., le jugement pourrait être retardé à l'infini. Rassurez-vous. Je presserai mes collègues ; mais il faut cependant compter avec la loi et les avoués, qui sont de terribles formalistes. Je ne vois pas de difficultés, non plus, le divorce prononcé, à ce que M. d'Armont épouse Mme de Langomen. Nous ne ferons évidemment pas valoir tous vos avantages de partie appelante, et ainsi Mme de Langomen, redevenue Mlle du Créhu, pourra épouser M. d'Armont. Mais ce ne pourra être, de toutes façons, que dix mois après que le divorce sera définitif. L'article 296 est formel sur ce point et je viens de vous en citer les termes mêmes.



Lucien du Créhu, frère d'Adélaïde, entra dans mon cabinet. (Page 324.)

— Que m'apprenez-vous ? dis-je. Adélaïde ne pourrait épouser M. d'Armont que dix mois après notre divorce ?

— C'est l'expresse vérité, répondit M. de Lorges. En étendant

à dix mois le délai fixé pour le mariage de l'épouse divorcée, la loi semble avoir justement prévu le cas de Mme de Langomen. Elle veut éviter la confusion de part et permettre à l'ancien mari de désavouer l'enfant qui naîtrait moins de trois cents jours après le divorce, au nouveau mari de désavouer l'enfant qui naîtrait moins de cent quatre-vingts jours après le mariage.

— Ainsi, dis-je, quand je serais divorcé d'avec Mme de Langomen, l'enfant qui naîtra dans la suite porterait cependant mon nom ?

— Certes, me répondit M. de Lorges. Pour lui ôter ce nom, il vous faudrait intenter à sa mère une action en désaveu de paternité.

— Scandale pour scandale, répliquai-je, autant demander alors le divorce pour adultère. Votre loi est une loi de répression, ce n'est pas une loi de réparation.

— C'est, mon cher Monsieur, me dit M. de Lorges avec une révérence un peu ironique, que tous les maris n'ont point votre désintéressement et que la loi s'applique à les servir comme ils entendent qu'on les serve.

— N'en parlons donc plus, m'écriai-je. Si la loi n'est que pour ces maris-là, je n'ai que faire de la loi.

— Bon ! répondit le président de Lorges. Voyez pourtant comme cette loi est accommodante aux habiles gens. Ne me disiez-vous pas que Mme de Langomen devait faire ses couches à l'étranger ?

— C'était, en effet, notre intention, répondis-je.

— Eh bien, continua M. de Lorges, n'en changez point, car c'est de l'étranger que vous viendra le salut. Les dispositifs qui régissent le divorce ne sont point les mêmes dans tous les pays où il est établi. Voyez l'Allemagne où cette aimable duchesse de Sa... vient d'épouser son quatrième mari du vivant des trois autres qu'elle n'a pas manqué d'inviter à la fête. Quel esprit ! quelle aisance ! C'est *Barbe-Bleue* sans les boucheries. Nous avons perdu tout cela et notre Code a cette rigidité singulière d'exiger le consentement mutuel des parties. Mais patience ! L'article 3 de la loi du 14 ventôse an XI dit bien : « Les Français, même résidant en pays étranger, sont régis par les lois françaises concernant l'état et la capacité des personnes. » Cela est constant en matière de droit international. Le mariage qu'une femme française divorcée pour adultère aurait contracté à

l'étranger avec son complice ne serait pas valable en France, si l'on venait à l'y dénoncer. Mais d'abord, il est entendu que nous ne demandons point le divorce pour raison d'adultère, excès, sévices ni injures graves. Il nous suffit du consentement mutuel et persévérant des deux époux exprimé de la manière prescrite par la loi sous les conditions et après les épreuves qu'elle détermine ; c'est une étiquette commode et qui peut couvrir tous les griefs, et enfin le nom de M. d'Armont ne sera point prononcé. Puis, le mariage contracté, ce n'est ni Mme de Langomen, ni M. d'Armont, ni vous, je pense, qui songerez à en réclamer l'annulation devant un tribunal français, sous couleur qu'on n'a point attendu l'expiration du délai légal de dix mois. Mais allons au pis et supposons que, se fondant sur la violation de l'article 296, l'un de vous trois réclame quelque jour l'annulation du mariage ainsi contracté. Qu'arrivera-t-il, je vous prie ? Le tribunal français devant qui viendra la cause décidera que, l'empêchement étant prohibitif, le mariage est simplement et non radicalement annulable. La morale n'est pas atteinte ; le mariage, quoique annulé pour l'avenir, conserve donc tout son effet dans le passé, et puisque aussi bien les nullités rétroactives doivent être inscrites dans un texte de loi. Or, cette seule assurance vous donne la garantie que vous souhaitiez... Vous voyez bien, mon cher Monsieur, acheva le président de Lorges, que tout n'est pas désespéré. Dès lors qu'il y a entente entre Mme de Langomen, M. d'Armont et vous, les choses peuvent encore s'arranger sans tapage. Car je pense que vous vous êtes assuré au préalable de l'assentiment de Mme de Langomen et de celui de M. d'Armont ?

— Pour Adélaïde, répondis-je, elle se soumet d'avance à tout ce que je déciderai et son consentement est assuré. Mais M. d'Armont me demande un délai de huit jours.

— Et vous les lui avez accordés ? me dit vivement M. de Lorges.

— Oui, répondis-je. Quelque grief que j'aie contre M. d'Armont, tout me dit qu'il est homme d'honneur.

— Sans doute, répondit le président. Mais encore faudrait-il distinguer. L'honneur et l'honnêteté sont deux sentiments qui ne vont point toujours de pair. L'honnêteté répugne à ce que vous trompiez le voisin avec sa femme, et, cependant, pour avoir cédé à la tentation, votre honneur n'est point engagé. Il semble qu'en amour il y ait suspension des lois habituelles : et cela est si vrai

que jusqu'à la parole donnée y peut être menteuse, et celui qui la donne rester un galant homme, que dis-je ? n'être un galant homme qu'à cette condition.

— D'où vous concluez ?

— Qu'il eût été prudent d'exiger de M. d'Armont une réponse immédiate. Ces remises ressemblent fort à des tergiversations et, en pareille matière, qui hésite recule, c'est un axiome. Que voulez-vous que lui présentent les huit jours de réflexion que vous lui avez accordés ? Sur le moment, un cœur bien épris peut sentir quelque douceur à l'idée que celle qu'il aime lui appartiendra désormais entièrement et sans partage. Laissez à la réflexion le temps de faire son travail ; la gravité de l'acte commence à paraître. Le mariage a ses plaisirs, mais aussi ses ennuis et ses charges, et la réflexion les fait voir. Ajoutez qu'on ne choisit pas sa femme comme on choisit sa maîtresse. Et enfin il ne faut pas oublier que ce mariage est une mise en demeure et que tout ce qui porte le caractère d'une réparation nous est lourd comme un devoir. Il fallait imposer cette réparation sur l'instant ou vous décider pour une autre.

— C'est possible, dis-je ; mais si, comme moi, vous eussiez vu M. d'Armont, je ne doute point qu'il ne vous eût convaincu aussi. Malgré tout, je ne regrette point de lui avoir accordé les huit jours qu'il me demandait. Je suis sûr qu'il tiendra ses engagements.

— *Augurium accipio !* me répondit le président de Lorges. Quoi que nous disions, au reste, il est maintenant trop tard, et le mieux que nous puissions faire est de patienter.

Il sortit et je demeurai seul, livré à de tristes réflexions. Sans que je voulusse me l'avouer, M. de Lorges avait quelque peu dérangé la confiance où je me reposais. J'en étais à me reprocher, comme une naïveté, d'avoir accédé au désir de M. d'Armont, quand une voix assez forte, brève et de commandement, ébranla l'antichambre et presque aussitôt, sans qu'on l'eût annoncé, Lucien du Créhu, frère d'Adélaïde, se précipita dans mon cabinet. Il paraissait excité plus que de raison ; il vint à moi vivement et me prenant la main :

— Quand vous battez-vous ? me dit-il.

La surprise ne me permit pas de lui répondre. L'excellent homme arrivait certainement de route. Il n'avait pas pris la peine de changer ses habits. Voyant que je me taisais, il frappa

nerveusement trois ou quatre petits coups de cravache sur ses bottes et me répéta d'un ton impatient :

— Je vous demande quand vous vous battez ?

— Mais je ne me bats pas, lui dis-je, quand ma surprise fut enfin dissipée.

Le tour un peu cavalier de ses interrogations commençait à me porter sur les nerfs et j'ajoutai assez vivement :

— Je ne sais ce que vous voulez dire avec cette question et je vous demanderai de m'expliquer d'abord ce qui peut bien me valoir l'honneur de votre visite.

— Vous ne vous battez pas ? s'écria Lucien du Créhu, le visage pourpre de stupeur. Vous ne vous battez pas ?

Je vis qu'il avait la plus grande peine à retenir l'expression de son mépris, et lui avançant un fauteuil :

— Mon cher Lucien, lui dis-je, deux mots seulement, après quoi j'aviserai à vous rendre toute liberté d'appréciation. D'où venez-vous et de quoi parlez-vous ?

— D'où je viens ? s'écria mon terrible interlocuteur, en rabrouant le siège que j'avançais vers lui pour arpenter nerveusement le salon à grands pas. D'où je viens ? Eh ! monsieur, d'où voulez-vous que je vienne, avec une figure comme celle-ci, sinon de votre délicieux manoir de Kerlavoz ?

— Adélaïde vous avait mandé ? continuai-je sans me départir de mon sang-froid.

— Adélaïde ne m'avait nullement prévenu, répliqua Lucien du Créhu toujours maussade et avec la hâte évidente d'en finir. Vous savez aussi bien que moi que j'étais en Espagne, sous Cadix, où, entre parenthèses, j'ai passé chef d'escadron.

— Tous mes compliments, dis-je avec une correcte inclination du haut du corps. Et quand Cadix a été pris...

— Cadix n'a pas été pris, répondit mon interlocuteur. Le siège dure toujours et j'y serais encore sans l'heureux hasard qui m'a servi. C'est une dépêche de Berthier qui invitait Soult à lui envoyer un de ses officiers au courant des affaires espagnoles et qu'il pût employer à l'enrôlement des troupes auxiliaires contre les Russes. Justement j'étais tombé la veille sur un parti de fourrageurs ennemis et le maréchal m'avait cité à l'ordre du jour. Il me demande si je veux changer de corps, qu'il y a plus de chances d'avancement pour moi à la grande armée qu'en Espagne, qu'au surplus il fera mon éloge à Berthier. J'accepte ; on

me donne quinze jours de permission avant de rejoindre mon nouveau corps. Bonne affaire ! La guerre a été rude par là-bas et avec ces démons d'Espagnols on passe plus de nuits à la belle étoile que dans ses draps. Je me dis que l'occasion est excellente pour revoir ma sœur et goûter, entre deux campagnes, les joies de la famille. J'arrive ici, au soir, il y a trois jours. Votre portier m'annonce que vous êtes à Kerlavoz et, le plus innocemment du monde, je tombe là-bas, où je trouve d'abord Mme de Lorges.

— Bon ! dis-je, mon cher commandant, voilà qui commence à devenir moins sibyllin. Et Mme de Lorges vous mit au courant de ce qui s'était passé, n'est-ce pas ?

— Je n'ai compris qu'une chose à ce que m'a dit Mme de Lorges : c'est que ma sœur vous avait indignement trompé, qu'elle avait un amant et que vous étiez à la recherche de cet amant. Je n'ai pas voulu revoir ma sœur après cela. Ce que m'avait dit Mme de Lorges suffisait. Je ne la connais plus ; je ne veux plus la connaître. Je ne vois que vous qui êtes l'offensé, moi que l'offense atteint, et je venais me mettre à vos ordres pour vous aider à obtenir satisfaction de cette offense, d'abord, et prendre votre place ensuite, si vous succombiez.

A la brusquerie près, il faut bien reconnaître que la réponse ne manquait point d'une certaine générosité.

Le commandant du Créhu était le type de ces parfaits militaires, en qui l'esprit de classe supplée admirablement au défaut d'une intelligence, d'ailleurs plus gênante qu'utile. Ces sortes d'hommes vivent sur une conception élémentaire, mais très forte, en somme, de l'honneur, sont ignorants de tous biais et concessions aux personnes comme aux choses, et pour réplique première et dernière ont dans leur sabre un argument expéditif. Cette lame vierge et claire leur fait comme une seconde conscience qu'ils finissent par confondre avec l'autre ou par lui préférer. Il est certain, du moins, qu'un guide de morale si peu compliqué épargne bien des hésitations. Avec lui, la route est toujours droite et la même. Il n'est que faire d'en chercher une autre ; elle est sanglante, mais elle est sûre.

Le commandant du Créhu ne connaissait évidemment qu'une façon de dénouer honorablement les difficultés où je me débattais : c'était la seule qui convînt à un homme de qualité comme à un soldat et il venait de me l'indiquer sans détours, dès son entrée chez moi. Comment lui faire entendre que je m'étais

arrêté à un parti si différent, que je dédaignais l'offense et cherchais un accommodement avec mon offenseur ? Ces idées, d'une subtilité déjà trop raffinée pour le monde, comment les faire entrer dans cette tête étroite, occupée du seul besoin de l'honneur à satisfaire ? Trop jeune pour émigrer quand la Révolution éclata ; porté, d'ailleurs, par nature à l'admiration de tout ce qui témoignait d'une force supérieure, Lucien du Créhu avait subi l'entraînement de ces masses ignorantes qui, sur les pas de Napoléon, se ruaient à la conquête du monde, et, à dix-huit ans, il s'était engagé comme simple soldat dans l'armée du grand empereur. Sa sœur et sa mère étaient demeurées à R... et lui avait couru tous les champs de bataille de l'Europe dans une frénésie de carnage que les années n'avaient pas ralentie. Tel était l'homme dans le cerveau de qui il me fallait faire entrer des idées d'accommodement et de résignation. La tâche était ingrate. J'y tâchai pourtant et je commençai par demander au commandant s'il connaissait le nom du séducteur d'Adélaïde.

— Je ne sais rien, me répondit-il, et je vous l'ai dit déjà ; ou plutôt je ne sais qu'une chose, c'est qu'Adélaïde a un amant, et que cet amant, quel qu'il soit, nous appartient à tous les deux.

— Fort bien ! dis-je, et je vois où vous en voulez venir maintenant. Vous pensez que je vais me battre avec cet homme, et, sans doute, c'est ce que vous eussiez fait déjà à ma place ?

— Morbleu ! s'écria le commandant du Créhu en me regardant en face. Pouvez-vous faire une pareille question ?

— Et Adélaïde ? demandai-je.

— Adélaïde ?...

Il y avait un bon cœur dans ce rude soldat, et, au moment de condamner sa sœur, le souvenir de cette malheureuse femme, qu'il avait profondément chérie, qui restait seule des siens, l'arrêta tout à coup. Ses yeux s'humectèrent. Un gros sanglot déchira sa poitrine, et il se laissa tomber sur une chaise en se cachant le front dans ses mains.

— Non, dit-il, je ne puis dire ce que j'aurais fait. Et cependant, mon cher Henri, écoutez-moi, c'est ma sœur, je ne puis empêcher que je ne l'aie aimée profondément et peut-être que je ne l'aime encore. Je ne vous aurais rien dit, je n'aurais rien dit, j'en suis sûr, si vous l'aviez...

Le mot se perdit dans sa gorge. Mais il ajouta d'une voix rauque et qui ne laissait point se méprendre à sa pensée :

— Seulement, je me serais fait sauter après...

Il fallait profiter de cette brève émotion et je le sentis aussitôt.

— Et si je vous disais maintenant, repris-je, que j'ai passé par les mêmes impressions que vous, que sur l'instant aussi je n'ai rêvé qu'à me venger, que j'ai été à deux doigts de tuer Adélaïde et M. d'Armont, et que, si je ne l'ai pas fait, c'est qu'Adélaïde...

— Achevez, me dit-il, en se penchant vers moi et en me saisissant la main avec angoisse.

— C'est que votre sœur, dis-je d'une voix forte, était enceinte de son amant.

A cette révélation, que rien ne lui faisait attendre et que Mme de Lorges n'avait osé ou n'avait pas eu le temps de lui faire, le commandant du Créhu chancela comme un homme frappé à mort.

— Oh! murmura-t-il, d'une voix déchirée par les hoquets. Oh! oh! toute la honte à la fois!...

— Toute, répondis-je. Dites-moi maintenant, Lucien, ce que vous eussiez fait à ma place?

— Je ne sais pas! me répondit-il.

Et dans cette réponse je sentis que toute son énergie s'en était allée.

— Écoutez donc ce que j'ai fait, continuai-je, ou plutôt ce que je compte faire. Quand je vous l'aurai dit, vous pourrez crier, s'il vous plaît, votre pensée secrète de tout à l'heure et me souffleter de ce mot de lâche qui vous brûlait la bouche et que je ne vous ai pas laissé prononcer. L'enfant qui va naître, ce germe dégradant de l'adultère, je ne puis tolérer qu'il porte un seul jour mon nom. Je ne veux pas davantage déshonorer votre famille et la mienne par un procès à tapage qui lui enlèverait ce nom comme usurpé, menteur et faux. C'est pourtant l'alternative où je me verrais enfermé, remarquez-le, Lucien, si, comme vous le demandiez, je tuais le séducteur d'Adélaïde. De toute nécessité donc, il faut que ce séducteur vive, parce que son existence est la condition du seul dénouement logique et, jusqu'à un certain point, honorable qui s'offre à nous, votre sœur vivant.

— Poursuivez, monsieur, me dit le commandant du Créhu. Cette affreuse chose me tue et obscurcit en moi toutes les notions que j'avais sur le devoir.

— Le devoir, commandant, le voici. Il faut que je divorce d'avec votre sœur. Ne protestez pas. J'ai les mêmes répugnances



— Je vous jure que c'est pour lui une question de vie ou de mort. (Page 332.)

que vous pour ces sortes de séparations. Elles sont contraires à notre monde, à des croyances fort respectables. La loi nous offre cette planche de salut, ne la repoussons pas, il n'y en a pas d'autre. Notre parent, M. le président de Lorges, s'emploiera près de ses collègues pour hâter la procédure et donner le moins d'éclat possible au prononcé du jugement. Il ne sera pas allégué d'autre raison que des torts réciproques et sans gravité véritable. Le divorce devra être prononcé avant qu'Adélaïde ne soit au terme de sa grossesse. C'est là le point capital. Et comme la loi française ne permet pas à l'épouse de se remarier avant dix mois, Adélaïde se rendra aussitôt à l'étranger où elle épousera M. d'Armont : l'enfant portera le nom de celui-ci en venant au monde.

C'était la première fois, par un hasard peut-être surprenant (mais le tour de la discussion l'expliquait en partie), que le nom de M. d'Armont était prononcé dans notre entretien. Je vis qu'à ce nom le commandant du Créhu relevait la tête, et, quand j'eus fini de parler :

— N'est-ce pas M. d'Armont, me répondit-il, en détachant les syllabes, dont vous avez prononcé le nom ?

— Si, lui dis-je, mais je croyais que vous le saviez.

— M. d'Armont ? continua le commandant comme cherchant... Non, je ne me trompe pas... Il n'y avait pas tant de nobles à l'armée... D'ailleurs je vérifierai dans l'annuaire. J'ai connu en Italie, il y a quelques années, un sous-lieutenant de ce nom. N'est-il point d'une famille de Lorraine ?

— Justement, dis-je.

— Et n'est-ce pas un homme de trente-deux à trente-trois ans environ, brun, élancé, la figure assez fine ?

— Oui, dis-je, mais aujourd'hui singulièrement vieillie.

— Il donna sa démission à peine nommé lieutenant et depuis je n'en ai plus entendu parler.

— Quel homme était-ce au régiment ? demandai-je.

— Si c'est le même qui nous occupe, dit le commandant, je dois reconnaître qu'il y était fort estimé, moins comme soldat que pour ses mérites d'homme du monde. On lui trouvait de l'honneur, de la réserve jusque dans les plaisirs et une générosité à l'épreuve.

— Et pourquoi démissionna-t-il ?

— Je ne sais. Il était le cadet d'une maison fort ancienne,

mais peu considérable par la fortune et l'éclat, et je crois qu'il étudiait pour être d'église quand, dans le temps qu'il terminait ses études, la révolution arriva et au lieu de prendre le petit collet, comme le voulait son frère, qui était fort attaché à ses prérogatives d'aîné, il prit le chemin du régiment. Cela accrut encore la mésintelligence des deux frères. M. d'Armont fit tout au monde pour qu'elle cessât et n'y réussit point. Son frère passa aux princes et lui resta dans le corps où il s'était engagé. Il courut des bruits à ce propos. On raconta que les deux frères s'étaient brusquement trouvés en face dans la charge d'Auerstaëdt et que le cadet avait failli sabrer son aîné sans le reconnaître. L'émotion que lui avait causée l'idée de ce fratricide lui avait fait prendre en horreur le service. Il avait démissionné le jour même. Mais j'y songe, s'écria-t-il tout à coup, quelques mois après son départ du 8e hussards, nous reçûmes une lettre de faire-part qui nous annonçait son mariage.

— Son mariage! m'écriai-je, frappé d'une lueur soudaine. Son mariage! M. d'Armont serait marié!

— Oui, s'écria à son tour le commandant du Créhu qui partageait mon émotion, oui, si nous ne nous trompons pas, s'il s'agit du d'Armont que j'ai connu, j'en suis sûr à présent, il s'est marié à peine sorti du régiment.

J'étais atterré. Tout marquait que le commandant du Créhu ne confondait pas, et que le d'Armont qu'il avait connu à l'armée était le même qui avait séduit Adélaïde... Mais comment eût-on pu soupçonner qu'il était marié? Mme de Lorges, elle-même, ne le savait pas. Il menait, en voyage et dans ses résidences, la vie de garçon, seul le plus souvent ou dans la compagnie de son parent, l'incorrigible prince de Val..., dont les intrigues séniles faisaient la distraction des parlottes thermales. A R... où il avait loué un appartement, il vivait fort retiré. Enfin, dans l'entretien que nous avions eu ensemble, et quoiqu'il eût pu m'arrêter d'un mot, il n'avait fait aucune allusion à son mariage.

Espérait-il qu'on ne le connaîtrait point? M'avait-il caché la vérité pour gagner du temps et se dérober? Que voulaient dire ces huit jours d'atermoiement qu'il avait arrachés à ma naïve bienveillance? Toutes ces questions se pressaient en même temps sur mes lèvres et je ne trouvais aucune réponse qui les pût satisfaire, ou plutôt la seule qui fût raisonnable est que j'avais été la dupe d'un aigrefin. Mais quand je me rappelais, d'autre part,

l'attitude si naturelle et si digne de M. d'Armont, l'air de parfaite noblesse et de mélancolique abandon qui m'avait si vivement frappé en lui, au cours de notre entretien, je ne pouvais m'empêcher de regarder cette explication comme injurieuse et j'essayais d'en trouver une autre qui s'accordât avec les sentiments d'involontaire estime que j'avais conçus pour le séducteur d'Adélaïde.

— Qui sait, finis-je par dire tout haut, si M. d'Armont n'est pas veuf et si ce n'est point là le mot de l'énigme ?

— J'y songeais aussi, me dit le commandant du Créhu, qui était demeuré tout ce temps plongé dans une contention profonde. M. d'Armont, quelque offense qu'il nous ait faite, n'y aurait pu ajouter une lâcheté que sa conduite passée au régiment suffirait à démentir par avance. Il n'eût point voulu, par un faux-fuyant misérable, se dérober à la réparation d'honneur que nous pouvions exiger de lui... Et cependant, continua-t-il, je ne me souviens pas qu'aucun des anciens camarades qu'il avait laissés chez nous ait reçu la lettre de faire-part annonçant la mort de Mme d'Armont. Et enfin, j'y reviens, parce que c'est là pour moi l'inexplicable, que signifie le délai qu'il vous a demandé, que veulent dire ces difficultés dont il vous parlait et de quelle espèce peuvent-elles bien être pour que huit jours suffisent à les faire disparaître ? Si M. d'Armont était veuf, il serait libre. Et s'il était libre, il pouvait se déclarer sur-le-champ. On ne peut sortir de là.

— Attendons, dis-je pour conclure ; c'est aussi bien tout ce que nous avons à faire. Votre sentiment sur M. d'Armont confirme trop le mien pour que nous ne continuions pas à lui faire crédit d'un peu de temps. Au jour indiqué, ou M. d'Armont nous reviendra avec une réponse satisfaisante, et les choses suivront le cours où nous les avons inclinées ; ou M. d'Armont ne reviendra pas ou reviendra dans un dessein opposé à celui que nous attendons, et il sera toujours temps alors de prendre une résolution. N'est-ce point votre avis ?

— Je n'en puis avoir d'autre, dit le commandant du Créhu, non sans un sourd ressentiment, puisque tout ceci s'est préparé en dehors de moi. Mais M. d'Armont fera bien de réfléchir : je vous jure que c'est pour lui une question de vie ou de mort.

A mesure que se rapprochait le terme du délai sollicité par M. d'Armont, la nature emportée du commandant reprenait le

dessus et l'entraînait à des violences de parole où paraissait le peu de fondement qu'il faisait sur mes pourparlers. M. de Lorges, non plus, sans afficher un scepticisme de mauvais goût, ne laissait pas de marquer à ses sous-entendus qu'il les tenait pour bien aventurés. J'étais moi-même dans la plus grande anxiété. Enfin, le matin du jour où nous attendions M. d'Armont, je reçus de la



Je reconnus, parmi les solitaires, un de mes anciens camarades de l'armée. (Page 335.

poste un pli dont le contenu m'intrigua fort. Il venait de N..., et je ne doutai point que l'envoyeur ne fût M. d'Armont. Avec quelle hâte fébrile je rompis l'enveloppe, et, le pli ouvert, je courus à la signature, on le concevra sans peine. Je ne m'étais point trompé : l'envoi était bien de M. d'Armont ; différentes lettres s'y trouvaient classées par ordre. L'ensemble faisait un assez gros volume. C'était la confession de M. d'Armont, et je ne puis mieux faire que de la transcrire à cette place.

CONFESSION DE M. D'ARMONT

Je supplie M. de Langomen de ne point interpréter pour une échappatoire la lettre que je lui écris : c'est une confession que je lui eusse faite de vive voix, si j'avais été sûr qu'il eût voulu l'entendre et qu'il eût pu la supporter. Mais n'aurais-je point, le premier, manqué de courage pour la faire et si l'émotion m'eût permis d'aller jusqu'au bout ?

Je suis marié. J'ai épousé, il y a sept ans, Mlle Laure de Bédose. Des scrupules de conscience plus que de politique m'avaient fait quitter l'armée quelques mois avant mon mariage et je m'étais retiré aux environs de N... Je connus Mlle de Bédose chez ses tantes, qui étaient apparentées à ma famille. Mlle de Bédose avait vingt ans ; ses parents étaient morts sur l'échafaud comme elle n'en avait que sept. Des amis s'employèrent pour la soustraire aux dangers qui menaçaient sa jeunesse et la firent entrer dans une communauté catholique du Palatinat, où elle demeura jusqu'au rétablissement du culte. Mais elle ne fit que changer de couvent et, quand je la retrouvai à N... elle venait seulement de quitter les Bénédictines. Je la vis à plusieurs reprises, à la promenade et chez elle. Sa beauté me frappa ; j'entretins ses tantes de mes intentions et, comme on me savait gré d'avoir laissé le régiment et abjuré mes prétendues erreurs politiques, je n'eus pas de peine à obtenir sa main. Mlle de Bédose gardait encore dans le monde les façons du cloître ; elle avait une piété excessive qui la faisait répugner aux plus innocentes distractions. Mais je pensai que le mariage atténuerait un peu ces ardeurs. Mlle de Bédose devint Mme d'Armont : elle ne fut jamais ma femme. L'extraordinaire candeur où elle était demeurée jusqu'au jour de ses noces fit avec la réalité une disparate si violente qu'elle fut prise le jour même d'une sorte de fièvre chaude, dont elle ne se remit qu'au bout de plusieurs semaines et après d'infinis ménagéments. Encore la pensée qu'elle devrait se soumettre à une nouvelle expérience la jetait dans des crises continuelles. Prières, menaces, tout échoua contre cette volonté inébranlable. Mlle de Bédose repartit pour le cloître qu'elle n'eût jamais dû quitter, et, autant par amour-propre que par pitié, je ne tentai rien pour l'en faire sortir.

Nul, jusqu'à l'heure où j'écris, n'a connu les raisons véritables de cette séparation. Le monde, qui n'avait aucun grief contre Mlle de Bédose, lui fut indulgent dans sa retraite. On rejeta sur moi la responsabilité du différend qui nous éloignait l'un de l'autre et j'en portai le poids sans protester. Il faut les conjonctures où je me trouve réduit pour me décider à faire un aveu qu'on ne m'eût arraché autrement qu'avec le souffle. Que celui qui me lit voie par là ma sincérité. S'il réfléchit en même temps à cette étrange et douloureuse position d'un homme de vingt-six ans, seul et condamné à le rester toujours, à cette épave que faisait désormais sa vie et comment une démission irréfléchie l'avait privée du seul lien moral où elle eût pu se rattacher, il comprendra ce qu'il y a eu de trouble, d'inquiet et de désordonné dans la vie de cet homme et à quelles dangereuses extrémités elle devait le porter un jour.

J'avais quitté N... au lendemain de ma séparation avec Mlle de Bédose. Je ne voulais que gagner du temps, m'étourdir et oublier. J'essayai tour à tour du voyage, de la représentation et du plaisir; les suites en furent les mêmes, et le moment vint que je me sentis incapable d'aucun nouvel effort. Le hasard de ma vie errante m'avait conduit aux portes de Grenoble, dans ce désert de la Grande-Chartreuse où dort le secret de tant de destinées misérables. Je reconnus parmi les solitaires un de mes anciens camarades de l'armée, jeune alors, riche, de grand avenir, et qui, maintenant, n'était plus qu'un pauvre moine anonyme creusant tous les jours un pied de sa fosse et vivant de la seule pensée de la mort. Je l'appelai de son nom quand il passa; il leva la tête, mais, l'abaissant presque aussitôt, il disparut sous le cloître et ne me répondit pas. Jamais pourtant je ne lui portai autant d'envie qu'en ce moment. Qu'il est heureux! me disais-je. J'aurais voulu être libre pour me réfugier près de lui, pour cacher sous sa bure mon dégoût du monde et de moi-même.

Je ne le pouvais. J'étais lié envers Dieu comme envers le monde. L'expédient du divorce, qui m'eût paru naturel quelques mois auparavant, répugnait au nouvel état de mon cœur, bien différent de celui où j'avais été jusqu'alors et qui voyait dans les conjonctures où j'étais réduit l'effet d'une irrésistible fatalité. Je devais continuer à traîner parmi le siècle la vie d'exception que m'avait faite un mariage inconsidéré dont la chaîne me rivait à un fantôme d'épouse, morte seulement pour moi, vivante devant

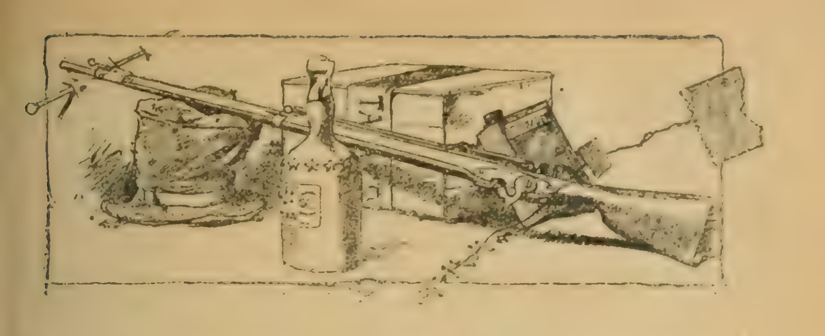
l'Église et la loi. Des pensées de suicide hantèrent à ce moment mon esprit. J'en fus arraché par un incident futile, l'arrivée du prince médiastisé de Val..., mon cousin, qui, me sachant aux environs, et ayant besoin d'un second dans je ne sais quelle ténébreuse affaire de galanterie, me venait prier de l'assister. Je ne pouvais refuser ce léger service au prince. L'affaire réglée, il ne voulut point que je le quittasse ainsi et me força de l'accompagner aux eaux d'Uriage, où il faisait sa cure. Le hasard nous mit en face de Mme de Lorges, qui plaisait fort au prince, et ce fut l'occasion d'un pari que je dus tenir avec lui et qui a été lui-même l'occasion du redoublement de malheurs qui m'accablent et accablent, par ma faute, M. de Langomen.

Nous nous étions engagés, le prince et moi, à figurer au premier bal de la présidente de Lorges. Elle devait rentrer dans quelques jours à R..., et ouvrir la saison presque aussitôt. Le prince me pressa fort pour que je tinsse parole, et, quoique j'eusse l'esprit à de tout autres pensées, je consentis à l'accompagner.

Ch. LE GOFFIC.

(*A suivre.*)

Le Gérant : F. JUVEN. Paris.-Imp. PAUL DUPONT, 64.4.96.



LA SAGESSE DE KOUKOUROUNOU

FANTAISIE COLONIALE

I

Interpellé à la Chambre des Communes, dans la séance du 31 février dernier, le Chancelier de l'Échiquier concluait en ces termes :

« . . . — Ce que je puis hautement affirmer, c'est que des ordres énergiques ont été déjà transmis au capitaine Footsomewhere, ce vaillant pionnier de la civilisation dans l'Afrique équatoriale. Le Parlement peut avoir l'assurance que l'Angleterre manifestera, contre tous, sa résolution de maintenir *la légitimité de ses droits sur la Côte-d'Ivoire.* »

A Paris, vers la même date, du haut de la tribune du Palais-Bourbon, le ministre des Affaires Étrangères s'exprimait de la sorte :

« . . . — Certes, il serait téméraire d'indiquer aujourd'hui plutôt qu'hier ou que demain, l'attitude finale que le Cabinet songerait à adopter sur n'importe laquelle des questions actuellement pendantes de la politique coloniale. (Très bien !... Bravo !... Assentiment général)... Néanmoins, nous sommes en mesure de proclamer dès à présent que nous saurons faire respecter *les droits imprescriptibles de la France sur la Côte-d'Ivoire.* Notre résident, M. Taupin, va recevoir des instructions précises sur ce

point qui intéresse, au suprême degré, la marche du progrès humain. » (Rumeur prolongée à droite, à gauche et au centre.)

Ces deux déclarations solennelles répondaient à une note du *Diario Popular*, ainsi conçue :

« Aucune puissance ne s'aviserait de contester *les droits antérieurs du* Portugal sur *la Côte-d'Ivoire.* »

Quelques jours plus tard, le bulletin de l'*Indépendance Belge* débutait par l'insinuation suivante :

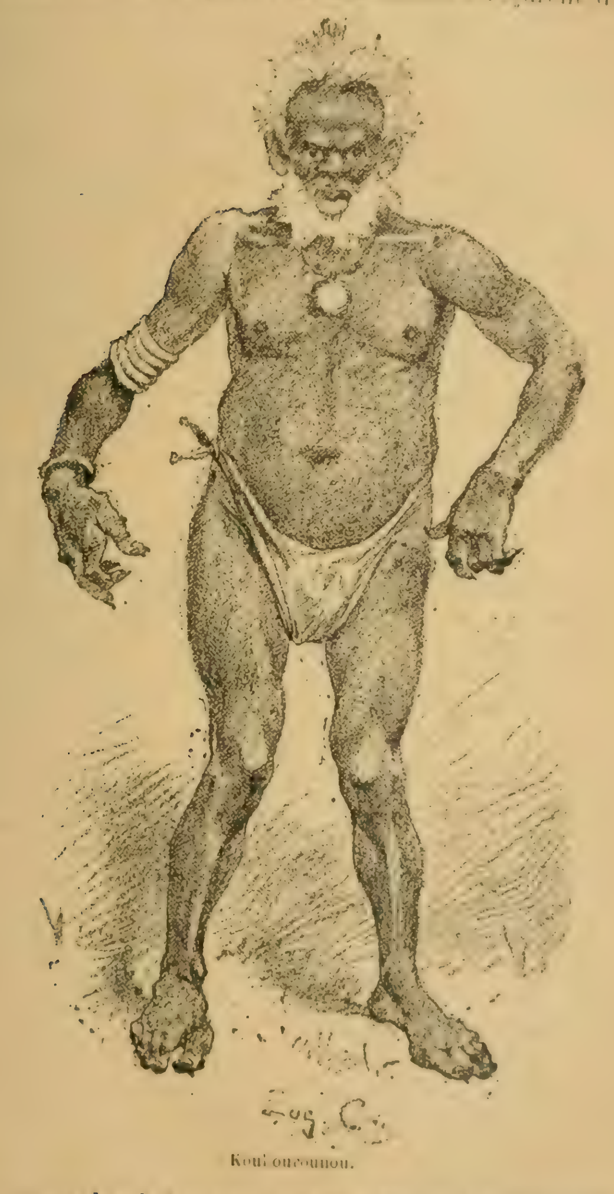
« *Les droits exclusifs que la Belgique* vient d'acquérir sur la *Côte-d'Ivoire...* »

Les droits de l'Europe sur l'Afrique constituent, après celles de la vapeur et de l'électricité, la plus grandiose découverte du XIXe siècle. Tout l'honneur en revient à la diplomatie contemporaine. Lorsque assez de puissances ont jeté assez de leur dévolu sur assez de territoires du Continent Noir, un congrès se réunit. La flibusterie internationale y reçoit une consécration cérémonieuse. Entre voisins de table, autour du tapis vert, on se passe, comme des assiettes de dessert, tous les droits imaginables sur le *Niger*, le *Nil* ou le *Congo*. Parfois, cependant, on se dispute ces droits avec aigreur; on se les vend; on se les échange. Il advient aussi qu'on les superpose les uns aux autres; ce qui rappelle cette complainte des nourrices, dont les bébés tirent leurs premières notions d'équité. Vous souvenez-vous?... « Biquette ne veut pas marcher. Il faut chercher le Chien pour mordre Biquette. Le Chien ne veut pas mordre Biquette. Il faut chercher le Loup pour manger le Chien. Le Loup ne veut pas manger le Chien, etc. » Cette naïve berceuse développe successivement les droits du bâton sur le loup, du feu sur le bâton, de l'eau sur le feu et de l'éponge sur l'eau. Évidemment, les droits de l'Europe sur l'Afrique mériteraient la place d'honneur dans ce *Corpus Juris* enfantin.

Quoi qu'il en soit, enhardis par le langage ferme et net de leurs divers gouvernements, une foule d'industriels prirent leurs dispositions pour l'extension commerciale, dont le monopole leur était garanti, et qui devait seconder l'épanouissement du génie chrétien parmi tant de populations misérables et plongées encore dans les ténèbres de l'idolâtrie.

Plusieurs maisons d'Anvers s'absorbèrent dans le *retapage* des vieux chapeaux à haute forme, à l'égard desquels les populations sauvages poussent, jusqu'au fétichisme, l'esprit de clientèle.

A Lisbonne, les forgerons et les cordiers reçurent d'impor-



Koukourounou.

tantes commandes de liens qui étaient destinés à favoriser l'essor

des transactions entre marchands d'esclaves. Sur les marchés d Nantes, de Marseille et de Bordeaux, on vit soudain apparaître cinq étoiles, au goulot des bouteilles neuves d'une eau-de-vie d'exportation, qui était consciencieusement composée par un mélange proportionnel des acides tartrique, acétique, tannique et sulfurique.

Enfin, à Norwich, sous la raison de « Société pour l'exploitation de la Côte-d'Ivoire (limited) », les frères Tripotson construisirent une immense usine, ayant la forme d'un triangle rectangle, dont chaque côté abritait une entreprise distincte : *Tabacs*, *Poudres*, *Armes*. Et, les commanditaires affluant, on adjoignit bientôt, avec un soin géométrique, des édifices parallèles, perpendiculaires et obliques. Si bien que les toits de l'affaire Tripotson and C°, hissés jusqu'aux nues, semblaient avoir été ainsi surélevés et alignés pour démontrer le problème du carré de l'hypoténuse aux habitants de la lune.

II

Il convient d'exposer, sans plus tarder, l'état de la Côte-d'Ivoire, dont il s'agit ici; car il y a autant de Côtes-d'Ivoire en Afrique qu'il y a de Villeneuve en France et de Newport en Angleterre.

C'est une mince bande de terre, limitée au sud par une mer furieuse de sa lutte éternelle contre les récifs, fermée au nord par des forêts impénétrables et fertiles en serpents verts, dont les anneaux se confondent avec le feuillage. A l'est et à l'ouest, s'allongent des pelouses étranges dont l'herbe déchire les jambes comme une griffe de tigre, et des lagunes pestilentielles dont l'eau saumâtre est le réservoir naturel du typhus, de la dysenterie et de l'éléphantiasis.

Au centre de cette solitude, une région habitable, qui n'a pas plus qu'une lieue de superficie, forme le royaume de Sotokoto.

En l'espèce, les droits de l'Europe sur cette contrée de l'Afrique avaient pour unique base, le résultat d'audiences accordées successivement par le roi du pays, un certain Koukourounou, à un major anglais, à un missionnaire portugais, à un contrefacteur belge et à un médecin français. Aux projets de traité que chacun de ces personnages avait soumis au roi, celui-ci s'était borné à répondre par un geste, fréquent plutôt chez les gens civilisés et fruit d'une culture exceptionnelle, qui est inspiré par l'idée de

frotter une allumette sur la partie supérieure du pantalon. Or,



L'Explorateur.

Koukourounou ne possédant ni allumettes ni pantalons, les pléni-

potentiaires avaient logiquement déduit, de cette manœuvre familière, qu'elle exprimait l'approbation la plus chaleureuse et une aspiration manifeste vers les réformes sociales.

Le roi Koukourounou régnait sur trois cents nègres environ des deux sexes, auxquels se joignait une population flottante d'un millier de singes. Il habitait une hutte conique en grosses pailles, close avec un rempart d'euphorbes vénéneux, au milieu du village où ses sujets s'abritaient sous des toits de boue soutenus par des branchages. La nourriture habituelle de ce monarque débonnaire était de chenilles frites, de sauterelles crues, de dattes et de millet. Son abondante chevelure blanche et son collier de barbe également blanche paraient sa noire figure d'un grand air de majesté. A distance, il ressemblait au fourneau artistique d'une de ces pipes culottées qui se présentent, aux étalages, dans une garniture de ouate. Koukourounou vivait en compagnie de ses dix-huit femmes et de leurs soixante-douze enfants.

Le seul conseiller qu'il admît dans son intimité était un vieux gorille, dont le physique rassurait ses tendances à la jalousie conjugale. Ce primate, qui avait regagné la côte à la faveur d'un naufrage, méritait son surnom de « l'Explorateur », par sa science et ses voyages de circumnavigation. Il avait joué jadis un rôle célèbre dans les cirques de Berlin et de Chicago; et par l'aisance de ses manières, il en imposait à son souverain, auquel il réussissait à faire partager ses vues. Les vues de l'Explorateur consistaient surtout à bailler du matin au soir, à dévorer tout ce qui lui tombait sous la patte, et à grimper dans les branches, au-dessus du vol des moustiques, dès qu'il était temps de la sieste.

L'existence de Koukourounou avait été paisible et heureuse jusqu'à l'époque où deux étrangers, débarqués à quelques lunes d'intervalle avec un déploiement de force tapageuse et terrible, s'étaient installés dans son royaume pour y représenter deux faces de l'autorité européenne.

Dans l'obscure cavité qui lui servait de conscience, le roi se rendait parfaitement compte que le capitaine Footsomewhere et M. Taupin étaient les ennemis naturels de sa dynastie et qu'ils rivalisaient de zèle pour la détruire, chacun à son profit. Aussi ne pouvait-il apercevoir l'un ou l'autre de ces individus, sans être aussitôt pris furieusement de son tic d'allumeur imaginaire d'allumettes idéales; ce qui, pour des yeux moins prévenus que ceux des intrépides colons, signifiait clairement que Koukourounou

était de très mauvaise humeur parce que quelque chose lui démangeait quelque part.

On sera suffisamment renseigné sur le caractère du *résident anglais*, en sachant qu'il était raide et haut comme une potence, et que son grade de capitaine lui avait été conféré par le chef de l'Armée du Salut.

Quant à M. Taupin, parisien de naissance et décavé par habitude, c'était ce que vingt ans de *boulevard* laissent d'un homme élégant, spirituel et robuste. Ce reste avait eu naguère des succès comme sportsman; il avait aussi montré de la poigne dans un court sous-préfectorat, et s'était mêlé d'aquarelles non sans agrément. Mais, en toutes circonstances, un penchant immodéré pour le beau sexe avait interrompu ses efforts et brisé sa carrière. Pour les lecteurs curieux de connaître la cause qui avait amené M. Taupin à la Côte-d'Ivoire, je me contenterai de citer la fin d'une conversation qu'il tenait, huit jours avant son départ, avec un ancien camarade de collège :

... « — Non, mon vieux, répliquait ce dernier, non, je ne te prêterai pas un radis. Je te considère comme un bon garçon; mais tu es carottier, fainéant et noceur... Tout ce que je peux faire pour toi, c'est de te recommander très chaudement au Ministère. On te casera au loin, par exemple en Afrique, avec six mille francs d'appointements. C'est plus qu'il ne t'en faudra là-bas où tu ne subiras pas le moindre entraînement vers ta dépense favorite : aucune jupe ne t'y tournera la tête; car les habitants de ces pays vont tout nus, de telle sorte que tu ne discerneras même pas les hommes des femmes... »

. . . .

III

Un matin d'août, sir Footsomewhere se présentait à la porte du roi, très pressé de constater l'effet produit sur la cour, par les présents qu'il y avait envoyés la veille. Conformément à sa mission de propager la religion réformée, il avait fait porter au roi quinze Bibles traduites en Sotokoto, et imprimées, par un ingénieux raffinement, en lettres blanches sur fond noir. Il avait également donné de la part de Sa Gracieuse Majesté, cinquante fusils et une caisse de cartouches.

A propos de ces derniers engins, le capitaine, au moment d'en

trer, se demandait encore s'il serait sage d'en expliquer le dangereux maniement. Mais, dès qu'il eut franchi le seuil royal, ses doutes s'évanouirent et firent place à la plus intense frayeur.

En effet, une rangée de fusils avait été brusquement abaissée dans sa direction ; et vingt têtes menaçantes le couchaient en joue. Sur le cri violent de protestation que laissa échapper sir Footsomewhere, le gorille fut le premier à se remettre au port d'arme ; le roi et ses dix-huit épouses s'empressèrent de suivre son exemple. Puis Koukourounou, pour rassurer la mine bouleversée de son visiteur, s'écria en éclatant de rire :

« — C'est l'Explorateur qui nous a appris à nous amuser avec ça... »

Le vieux singe s'inclina et grinça modestement des dents. L'exercice de la carabine avait été la base de ses anciens succès dans les tours gymnastiques. Le spectacle de l'arsenal, offert à la couronne de Sotokoto, avait ravivé les souvenirs de sa jeunesse aventureuse : il avait porté « arme », présenté « arme », chargé en douze temps; et aussitôt son entourage, mû par cet instinct d'imitation qui caractérise la race humaine, l'avait *singé*, si j'ai le droit de m'exprimer ainsi. Mais l'Explorateur, dont l'horreur à l'égard des détonations n'était jadis vaincue qu'à coups de fouet, s'était abstenu de démontrer l'usage de la gâchette ; heureusement pour sir Footsomewehere, qui ne dut alors son salut qu'à cette répugnance particulière.

A force d'amabilités et de remerciements, Koukourounou fit oublier au capitaine le singulier accueil dont il avait été gratifié ; et, lorsque celui-ci prit congé de son noble hôte, il était radieux et plein de sécurité dans l'avenir de son vaillant apostolat, sur la Côte-d'Ivoire.

Non loin du palais, sir Footsomewehere se croisa avec M. Taupin qui venait, à son tour, présenter ses hommages au souverain, et recueillir les témoignages de gratitude bien acquis par des cadeaux concurrents.

Les deux Européens avaient pour principe de feindre, l'un envers l'autre, avec l'aménité la plus gracieuse, une franche sympathie.

« — How do you do ? » dit l'Anglais, en donnant une vigoureuse poignée de mains à son rival.

« — Pas mal... Et vous ?... »

« — Il pleut plus aujourd'hui qu'hier » reprit le capitaine.

« — Oui, répondit sentencieusement M. Taupin, mais je crains qu'il pleuve encore davantage demain... »

La pluie qui, dans ces parages, règne sans interruption durant huit mois de l'année, était effectivement le sujet de la conver-



Vingt têtes menaçantes le couchaient en joue.

sation qui devait leur venir le plus vite à l'esprit. Et, d'ailleurs, sous tous les climats, la pluie ne fournit-elle pas, aux causeurs les plus distingués, un fonds de propos toujours achalandé?

... Koukourounou laissa le résident français séjourner longuement dans le cloaque qui lui servait d'antichambre. Enfin il le reçut, mais d'une façon glaciale. A la vérité, le roi s'était bien ceint la taille d'un parchemin illustré du sceau de la République, qu'il portait en guise de caleçon pour lui faire honneur. Seule-

ment, avec une moue dédaigneuse et des mots sarcastiques, il se plaignit d'un autre don sur lequel il s'était cassé une dent en essayant de mordre.

M. Taupin comprit qu'il s'agissait d'un buste présidentiel en biscuit de Sèvre, et ne put que se courber devant le courroux royal.

Du reste, il était mal à l'aise pour s'excuser, en protestant d'un dévouement inaltérable ; car il savait Koukourounou instruit de ses manœuvres politiques qui tendaient, suivant les instructions de la métropole, à soutenir l'opposition, à chercher appui dans le parti libéral. A cet effet, M. Taupin avait de fréquents conciliabules avec la jeunesse turbulente et les mécontents. De plus, il entretenait des intelligences auprès d'un certain nombre de singes, contingent pauvre, industrieux et batailleur, dont l'excès d'imagination et de mouvement était un motif de perpétuelles alarmes pour la bourgeoisie nègre.

Aussi M. Taupin se dépêcha-t-il de saisir un prétexte qui lui permit de se retirer.

Pour oublier ses perplexités et changer le cours de ses méditations, il alla décrocher, dans sa case, un cor de chasse, qui lui était resté d'une folle soirée de mi-carême, et dont il avait su constamment empêcher la saisie, en lui attribuant la qualité d'instrument de travail. Ainsi muni, il gagna la lisière de la forêt proche, et s'installa tranquillement sous un arbre à beurre.

Tandis qu'il sonnait gravement de la trompe, des pas pesants tournaient autour de lui sous la futaie ; des muffles innocents de grosses bêtes apparaissaient entre les ramures des acacias et des baobabs. C'étaient des cerfs confiants, des sangliers curieux, des biches sensibles à l'harmonie... Et M. Taupin réfléchissait à l'influence variable de la musique sur les ruminants, suivant les latitudes. Il sentait que son auditoire animal, à l'inverse du gibier civilisé, se conformait vraiment au vœu d'amour de la nature qui n'a si bien marié les chants du cor et les échos des forêts que pour le calme et le délice de tous les êtres...

Soudain, les feuilles s'écartèrent en face de lui, et une jolie petite négresse apparut, en souriant.

Le Français reconnut Tioli, la plus jeune fille de Koukourounou. Sa peau, d'un noir très clair, était d'un ton chaud et rougeâtre aux jointures. Ses yeux brillaient comme des diamants noirs. Ses cheveux tressés, de chaque côté des tempes, étaient tenus par

une bandelette de cuir fauve, brodée de coquillages. Elle avait un collier de perles, et, à l'oreille droite, un anneau d'or.



Il entretenait des intelligences avec un certain nombre de singes.

M. Taupin, toujours galant, se leva et fit mine de baiser une main tendue vers lui. Mais la charmante fille se recula agilement, et, d'un signe, réclama la continuation du solo.

Quoiqu'un peu las déjà, l'artiste se soumit à ce désir. Il fit retentir tous les airs qu'il savait, dans son cuivre ; mais lorsque, époumoné, il s'arrêta, Tioli ne voulut pas que ce fût fini. Elle suppliait si gentiment !... Lui céda, inventant des compositions, soufflant, bouffissant, cramoisisissant...

« — Encore ! encore !... » murmurait la petite qui, joyeuse, enchantée, se tordait de rire, assise dans une haie de mimosas.

Pour lui complaire, M. Taupin obtempérait toujours. La respiration lui manquait ; le globe de ses yeux saillissait tellement qu'il en devenait aveugle ; et son propre vacarme l'avait tout assourdi.

Dans son trouble, il perdit la notion de la réalité... Il se revit un instant, rue Prony, dans le boudoir de la nommée Tata. Agenouillé devant la cheminée, il essayait de ranimer les bûches avec son souffle. Et sa chère amante riait à perdre haleine, en lui répétant qu'il soufflait très bien, qu'il était très beau quand il soufflait, et qu'elle l'aimait comme ça...

Épuisé, M. Taupin écarta l'embouchure du cor, de ses lèvres défaillantes.

« — Étais-je assez bête, pensa-t-il, dans ce temps là !... »

Il jeta un regard tendre vers la haie de mimosas ; mais Tioli avait disparu.

Paul Hervieu.

(*A suivre.*)

LA PHOTOGRAPHIE ANIMÉE

KINÉTOSCOPE ET CINÉMATOGRAPHE

Il y a aujourd'hui un peu plus de quatre ans, ni plus ni moins, les gazettes quotidiennes nous apprenaient, avec force paroles enthousiastes, que le sorcier de Orange-Park, Edison, venait de réaliser un nouvel appareil plus extraordinaire encore qu'aucun de ceux que l'on devait à son ingénieuse et fertile imagination.

Cette mirifique invention, dont l'existence avait été révélée au monde à la suite d'un interview pris au bal, durant un quadrille... américain naturellement, à la propre fille de l'inventeur, miss Edison, avait pour objet d'enregistrer et de reproduire à volonté, et dans tous ses détails, une scène quelconque, aussi complexe et d'aussi longue durée qu'on le pouvait désirer.

Avec le *Kinétographe* — c'est ainsi que M. Edison avait dès l'abord baptisé son appareil — il devenait par exemple possible, racontaient les gens bien informés, de transporter chez soi l'opéra ou la comédie, et de se donner *at home*, à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, des représentations parfaites, où non seulement l'on entendait avec toutes leurs délicatesses les moindres inflexions de la voix des artistes aimés, mais où l'on *voyait* réellement ces mêmes artistes jouer et évoluer sur le théâtre.

Grâce au kinétographe, le théâtrophone, si admiré quelques semaines auparavant, n'allait pas tarder à bientôt se voir dédaigné de tout le monde.

Rien de plus normal, au demeurant, qu'il en soit de la sorte. Le théâtrophone n'avait en somme d'autre mérite que de transmettre téléphoniquement des paroles et des sons. Avec le kinétographe, qui résultait d'une heureuse combinaison du phonographe avec la photographie chronophotographique — dont l'objet est, comme l'on sait, de produire photographiquement des

images successives d'un modèle déterminé en état de mouvement, images prises à des intervalles de temps exactement mesurés — c'était ni plus ni moins le geste et la forme, en un mot la représentation fidèle de la vie qui se trouvait réalisée.

Mais, en deux lignes, voici quelle était l'affaire.

M. Edison, en même temps qu'un phonographe notait, sur son cylindre de cire, tous les sons produits au cours d'une représentation quelconque, prenait simultanément, et à des temps égaux distant l'un de l'autre d'un quarante-sixième de seconde — l'expérience ayant démontré que cet écart entre l'instant de deux épreuves successives donnait les meilleurs résultats — une série ininterrompue de photographies instantanées des scènes se succédant sur le théâtre.

Voilà pour l'enregistrement des phénomènes!

Pour s'offrir le spectacle d'une représentation, il suffisait alors, après avoir développé et fixé, suivant les procédés ordinaires de la photographie, la série des images, toutes inscrites côte à côte et dans leur ordre chronologique sur un même rouleau, de faire passer rapidement cette série d'épreuves dans une lanterne magique éclairée à la lumière oxhydrique. En raison de cette propriété qu'ont les impressions lumineuses de persister un certain temps sur la rétine — un dixième de seconde environ — si le déroulement est suffisamment rapide, on conçoit sans peine que les diverses images doivent se superposer sur l'écran, reproduisant avec une fidélité absolue le geste, l'attitude et les mouvements des personnages photographiés, en un mot donnant dans une certaine mesure l'illusion même de la réalité.

Si, maintenant, un phonographe évolue en même temps que la lanterne magique, les personnages projetés sur l'écran ont l'air de parler, et le charme est complet, sous la condition, pourtant, qu'il y ait un synchronisme précis, facile à réaliser, du reste, entre le déroulement des photographies et celui de l'appareil parleur.

Cependant, depuis les premiers mois de l'année 1892, époque où furent publiés ces curieux renseignements relatifs à une invention qui n'avait alors point encore vu le jour et n'existait seulement qu'à l'état de conception encore fort indécise, les choses ont marché et non seulement les merveilles promises ont été réalisées au grand complet, mais même elles ont été surpassées de la plus admirable façon, ce que personne alors n'aurait osé prévoir.

Le *kinétoscope*, qui fit son apparition en France, voici tantôt deux ans, et surtout le *cinématographe* dont la naissance date de ces derniers mois, constituent, en effet, de prestigieuses réalisations de cette conception ingénieuse dont un beau jour, au bal, miss Edison, divulgua à son danseur, qui, étant « reporter », en fit part à son journal, les données théoriques.

Mais, reprenant la chose par son début, nous allons voir rapidement quelle fut la genèse de ces merveilleuses inventions qui, depuis déjà plusieurs mois, à juste titre, passionnent si vivement et sans la lasser, la curiosité publique.

LA CHRONOPHOTOGRAPHIE

Sans l'invention de la chronophotographie, jamais le kinétoscope, non plus que le cinématographe n'auraient pu se voir réalisés.

Avant donc de passer en revue l'examen de ces divers appareils, nous devons exposer, en ses grandes lignes au moins, ce qu'est la chronophotographie, application infiniment heureuse de la photographie à l'étude du mouvement, et dont les progrès admirables sont dus surtout à notre savant compatriote, M. E.-J. Marey, professeur au Collège de France.

C'est un fait bien connu de tous, qu'un objet déplacé très rapidement nous apparaît simultanément en un certain nombre de points de son parcours. Un tison ardent agité vivement dans l'air, semble, pour notre œil, dessiner un trait de feu.

La raison de cette impression contraire à la réalité, puisque le point en ignition du charbon ne saurait simultanément occuper plusieurs positions dans l'espace, est que notre rétine, qui est, comme l'on sait, la partie de l'œil sur laquelle viennent se dessiner les images extérieures, conserve, durant un certain temps, exactement un dixième de seconde, toute impression reçue.

Il résulte de cette circonstance, qu'en matière de mouvement, nos sensations naturelles ne sont jamais que des sensations d'ensemble; en d'autres termes, quand nous considérons le mouvement accompli par un organisme quelconque, nous constatons seulement la résultante de tous les déplacements successifs exécutés par cet organisme, et non en particulier chacune des phases par lesquelles il passe au cours de l'acte réalisé.

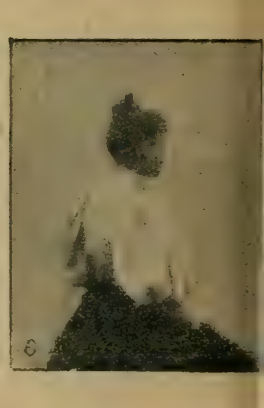

1


2


3


4


5


6


7


8


9


10

11

12

13

14

15

16

17

18

Longtemps il en fut ainsi, jusqu'au jour où les progrès de la photographie permirent d'impressionner, en un temps infiniment court, la plaque sensible.

La photographie instantanée, en effet, c'est manifestement la faculté d'enregistrer une phase déterminante d'un mouvement étudié.

Mais, surprendre ainsi au vol un objet ou un être animé, dans une seule position, ne donnait encore que des renseignements incomplets pour l'étude du mouvement. Ce qu'il importait de réaliser, c'était d'obtenir la représentation des multiples phases successives d'une action considérée.

Les premiers essais satisfaisants dans cet ordre d'idées furent réalisés vers 1874, par un savant américain, M. Muybridge, de San-Francisco qui, au moyen d'un appareil photographique à objectifs multiples et dont les obturateurs fonctionnaient successivement et à des temps régulièrement espacés, réussit à prendre une série continue de photographies d'un cheval à ses différentes allures, pas, trot, galop, etc.

L'étude de ces images fut des plus instructives et des plus intéressantes.

Cependant, les épreuves obtenues par M. Muybridge présentaient une petite imperfection ; elles n'étaient point absolument comparables, n'étant point toutes prises sous un même angle de vision.

M. Marey, qui, depuis de longues années, s'est consacré spécialement à ces recherches si heureusement commencées par son confrère de San-Francisco, a singulièrement perfectionné la méthode première, si bien qu'aujourd'hui, avec ses appareils, il est devenu possible de prendre en moins d'une seconde, et à des intervalles de temps exactement mesurés, un nombre considérable d'épreuves.

Le principe du dispositif adopté par M. Marey est d'ailleurs des plus simples.

Si l'on considère un objet mobile brillant passant devant le champ d'un objectif photographique braqué sur un écran obscur, il est évident que son image viendra successivement impressionner tous les points de la plaque sensible, traçant sur celle-ci une sorte de bande continue.

Mais si, au lieu de laisser la lumière agir durant tout le temps de l'expérience, on ne lui donne accès qu'à des temps égaux et

pour des durées extrêmement courtes, l'objet, alors, ne s'inscrit plus sur la plaque qu'en des points limités, donnant en chacun de ces points une image fidèle de sa position, au moment précis où l'impression s'est effectuée.

Pour obtenir un semblable résultat, M. Marey eut l'idée de munir son appareil d'un disque obturateur percé de fenêtres régulièrement espacées et que l'on fait tourner rapidement au moyen d'une manivelle et d'un système d'engrenages.

Chaque fois qu'une fenêtre passe devant l'objectif, une image se trouve enregistrée par la plaque sensible, et, comme l'on connaît le temps précis écoulé entre le passage de deux fenêtres successives, ainsi que le temps de l'éclairement de l'objet représenté par le temps employé par la fenêtre du disque à passer devant l'objectif, l'on possède du même coup, par un seul examen du cliché, « les deux notions d'espace et de temps qui caractérisent tout mouvement ».

Tel est, en principe, le procédé mis en œuvre par M. Marey pour recueillir, sur une plaque fixe, la succession d'aspects présentés par un mobile en mouvement.

Mais, dans un grand nombre de circonstances, il n'est plus possible de procéder de la sorte.

Ainsi, par exemple, en est-il chaque fois que le fond au devant duquel passe le sujet à photographier cesse d'être noir. Dans ce cas, en effet, les images deviendraient indistinctes, le fond, à chaque passage d'une fenêtre, venant de son côté impressionner la plaque sensible.

L'artifice combiné par M. Marey pour résoudre la difficulté qui ne pouvait être réellement tranchée par l'emploi d'objectifs multiples à la façon de M. Muybridge, et cela justement, comme l'a fort bien noté le savant professeur au collège de France, parce que ces « divers objectifs *voient*, si l'on peut ainsi dire, l'objet photographié sous des incidences différentes » consiste, employant un seul objectif, à changer à tout instant de plaque sensible. A cet effet, M. Marey fait passer au foyer de son appareil une longue bande de pellicule sensible qui s'arrête pour recevoir chaque image. L'appareil est combiné de telle sorte qu'à chaque arrêt de la bande pelliculaire — le nombre de ces arrêts peut être gradué jusqu'à 60 par seconde — l'obturateur découvre l'objectif pendant un temps soigneusement déterminé, variant de 1/100e à 1/25000e de seconde.



Dans la pratique de la chronophotographie, il est d'ailleurs à remarquer que l'on recueille rarement plus de 35 à 40 impressions au cours d'une seconde.

Nos gravures figurant une jeune fille debout, s'asseyant et tournant sur elle-même, pour se relever ensuite, nous montrent les attitudes diverses du sujet photographié à un dixième de seconde d'intervalle seulement.

(*A suivre.*) Georges Vitoux.

JOURNAL D'UN PHILOSOPHE[1]

(Suite.)



M. Joseph Reinach, député.

Lundi 21 novembre.

En arrivant tantôt à Paris, j'ai appris la mort du banquier Jacques de Reinach. Il s'est — d'aucuns disent qu'on l'a — suicidé dans la soirée de samedi. M. Jacques de Reinach était le beau-père et l'oncle de M. Joseph Reinach, député. Comment se fait-il que l'oncle et le neveu ne s'appellent pas exactement de même?... Est-ce M. Joseph Reinach qui a supprimé une particule gênante pour ses attitudes égalitaires?... Est-ce M. Jacques de Reinach qui a ajouté cette particule, destinée à éblouir le monde

(1) Voir les numéros des 10 et 25 avril, et 10 mai 1896.

de « la noce » qu'il fréquentait — dit-on — habituellement ?... C'est ce que j'ignore et ce qui du reste importe peu. Toujours est-il que ce banquier, ami et complice de Cornélius Herz (l'ami de MM. Clémenceau et de Freycinet), se trouvait fortement compromis dans l'enquête sur le Panama. Il s'est — ou on l'a — dérobé. C'est dommage ! Par celui-là, on aurait peut-être eu bien des détails intéressants.

M. Delahaye a fait un merveilleux discours, où il a démontré clairement que les gros bonnets du gouvernement et de la Chambre ont fait chanter la Société de Panama, tandis que les « petits députés » d'importance secondaire ou passagère, membres de commissions, etc..., etc..., étaient achetés par cette même Société. A mesure que, sans nommer aucun de ces hommes, M. Delahaye rappelait les incidents auxquels ils avaient été mêlés, nous reconnaissions tous que le fait de « tripotage » s'impose lumineusement. Le vote d'une commission d'enquête que réclamait M. Delahaye a été obtenu.

Au cours de la discussion, M. Boissy d'Anglas a interpellé Cassagnac, en lui criant d'un ton provocant :

— Vous avez de l'audace, monsieur de Cassagnac, car vous êtes un de ceux que l'on désigne dans l'affaire du Panama...

Cassagnac ayant relevé la chose avec sa douceur habituelle, et ayant exigé le nom du « *on* » qui le désignait, M. Boissy d'Anglas a immédiatement retiré ce qu'il venait de dire.

C'est singulier ! il est des gens qui semblent dévolus aux rôles piteux. M. Boissy d'Anglas est de ceux-là.

Mardi 22 novembre.

Enfin !... la commission d'enquête est nommée et je n'en suis pas !

M. Carnot doit être ravi de voir Floquet s'envaser jusqu'au cou dans l'affaire du Panama, car il s'y envase, il n'y a pas à le nier, et il cesse d'être un concurrent redoutable pour « la place » de Président.

Mercredi 23 novembre.

Je ne suis pas allé aujourd'hui au Parlement, et demain je n'irai pas non plus. Je veux entendre le discours d'Émile Ollivier à l'Académie.

Jeudi 24 novembre.

La salle de l'Académie était littéralement bondée. Il n'y avait qu'un seul trou, la loge des Carnot.

En revenant, ma femme qui m'avait accompagné à la séance m'a reproché assez vivement d'avoir acheté *La Libre Parole*. Elle dit que, même lorsqu'ils sont les mieux renseignés, on ne doit pas lire de tels journaux.

Vendredi 25 novembre.

Le Gaulois n'a pas assez du discours d'Émile Ollivier et de l'affaire du Panama, il faut qu'il nous parle du *Docteur Pascal*, un nouveau roman que commence aujourd'hui M. Zola!

Le garde des sceaux mis au pied du mur avoue que des poursuites avaient été ordonnées contre le banquier Reinach, et que sa mort a coïncidé avec l'exécution des poursuites.

En prévision d'une interpellation, il a fait annoncer que l'on peut *être tranquille*, attendu que les scellés ont été apposés, *dès mercredi matin*, au domicile du mort.

Or, « le mort » est mort dans la nuit de samedi à lundi. C'est de la vraie bouffonnerie!

M. Delahaye a fait à la commission d'enquête un guide-âne qui lui permettra de retrouver chez le banquier Propper, ancien fondé de pouvoir et le chef actuel de la maison Kohn, Reinach et Cie, les talons des chèques payés aux députés et autres.

Sur la demande de M. Barboux, parlant en son nom et en celui des autres défenseurs, l'affaire du Panama qui venait tantôt à la première chambre de la cour est remise au 10 janvier.

J'ai lu dans le train *La Libre Parole*, mais je la jette à présent avant d'arriver à la station à cause de Rolande. A en croire ce journal, — qui jusqu'ici n'a guère menti, — nous allons assister à de singulières découvertes.

Samedi 26 novembre.

La commission d'enquête réclame à grands cris l'exhumation et l'autopsie du banquier Reinach. Ricard est perplexe.

Dimanche 27 novembre.

Je comptais travailler aujourd'hui à mon livre, et j'ai été dérangé par Tripoly qui venait me demander quelque chose.

Tripoly désire être comte ! ou plutôt, — affirme-t-il, — c'est sa femme qui veut absolument être comtesse et il n'a aucun motif sérieux de lui refuser cette fantaisie. Or, M. Carnot n'ayant pas encore donné de titres et le pape étant pour l'instant le seul souverain qui en détient, il s'est adressé au pape. Et il paraît qu'avec le pape cela ne marche pas du tout !...



Cassagnac ayant relevé la chose.

Comme je m'étonnais qu'un homme comme Tripoly rencontrât quelque difficulté pour si peu de chose, il s'est expliqué sans aucun embarras et avec sa vulgarité accoutumée :

— Affaires de religion, tout ça, vous comprenez ?...

— Mais il me semble que, pourtant, le pape a souvent donné des titres à des...

— Pardon... vous voulez dire vendu... il ne les donne pas, ses titres, il les vend...

Tripoly commençait à m'agacer.

— Peu importe, — ai-je dit, — je crois que plusieurs, parmi ceux qui ont des titres romains, sont... enfin, sont dans votre cas...

— Oui... mais les titres viennent du temps de l'autre...

— Quel autre ?...

— Ben, celui d'avant !... Pie IX, vous l'appelez, je crois ?... oui ! avec celui-là on n'avait qu'à écrire à une espèce de cardinal quelconque, et on vous envoyait l'objet contre remboursement... ça se passait à la papa... aujourd'hui, c'est une autre paire de manches... ça fait des arias à n'en plus finir...

— Croyez-vous ?...

— Je crois si bien, que, depuis six mois que je sollicite, je ne reçois rien de rien... alors, j'ai pensé que si la chose, au lieu



La salle de l'Académie était littéralement bondée.

d'être demandée par un mécréant tel que moi, était demandée par un fervent catholique tel que vous, ça irait comme sur des roulettes...

Et il a ajouté en finissant :

— Au reste, si ça vous est désagréable de me rendre ce service, mettez que je n'ai rien dit...

Puis, d'un air indifférent :

— Dites-moi ?... vous n'auriez pas 5,000 francs qui flâneraient dans un coin ?... si oui, si vous voulez me les confier, je vous en rends 20,000 dans quinze jours... oui, une opération renversante... que je vais faire pour moi sur une grande échelle...

J'aurais voulu être sous terre... mais cinq minutes après, je donnais les 5,000 francs.

Et, à présent, qu'est-ce que je vais faire pour ce titre ?... Tripoly n'a vraiment aucun tact de s'être adressé à moi pour cela. Tel est aussi l'avis de Rolande, à laquelle j'ai raconté la chose sans l'apprécier. Elle n'a rien dit, mais il était facile de voir à sa figure ce qu'elle pensait.

Lundi 28 novembre.

J'arrive du Parlement. « La belle Fatma » a rendu son cher portefeuille ! Elle l'a rendu contrainte et forcée, mais enfin, elle l'a rendu.

Quelqu'un disait — c'est Cassagnac, je crois — « qu'on avait nommé M. Barbey ministre de la marine parce que c'était une moule. » Or, si c'était un motif insuffisant, c'était tout de même un motif, tandis que, même en se creusant la tête, on ne découvre pas quelle raison avait pu déterminer M. Carnot à faire ou à laisser faire de M. Ricard un garde des sceaux.

M. le conseiller Prinet a déposé devant la commission d'enquête. D'après ce qu'on dit de sa déposition, ce conseiller est un magistrat loyal, qui a fait bravement ce qu'il a cru de son devoir de faire, sans se laisser intimider par ses chefs.

Celui-là ne doit posséder aucune des qualités requises pour devenir procureur général à Paris.

J'ai passé aujourd'hui une excellente journée.

D'abord, je me suis réjoui du désastre du garde des sceaux, humilié dans sa vanité tumultueuse et dindonesque, et j'ai pris plaisir à assister à son effondrement pitoyablement ridicule.

Ensuite, j'espère que c'est une bonne journée pour le parti, et que beaucoup d'autres journées encore meilleures vont suivre celle-là ?...

Mardi 29 novembre

Cassagnac fait dans *L'Autorité* de ce matin un article charmant. Il rappelle ce qui se passe :

« C'est la revanche de Boulanger, une revanche d'outre-tombe.

« Il est condamné par la Haute-Cour sur un réquisitoire de Joseph Reinach, copié par Beaurepaire.

« Et voici qu'un autre Reinach, le beau-père de Joseph, s'en va dans l'autre monde avec quatre gendarmes tenant les cordons du poêle !

« Du haut du ciel, ta demeure dernière,
« Mon général, tu dois être content ? »

Moi aussi, je suis content !

On parle d'un message de M. Carnot.

Ce soir, en revenant à Villiers-Neaufle, j'ai trouvé à la gare la petite de Givray. Elle m'a dit :

— Vous allez voir qu'on va bientôt aller à Versailles ?...

Elle a peut-être raison. Avec sa façon pittoresque et incomplète de penser, elle a donné une formule assez vraie de la situation.

Il est très possible qu'on « aille à Versailles. »

Mme de Givray m'a encore demandé :

— Croyez-vous que M. Carnot soit à la noce ?...

Je ne crois pas du tout que M. Carnot soit « à la noce » mais je ne l'ai pas dit.

Mercredi 30 novembre.

C'est le gâchis complet !

Il n'y a pas encore de ministère.

M. Périvier piétine sur M. Prinet.

M. Quesnay de Beaurepaire invective M. Brisson, — qui va probablement devenir son garde des sceaux.

C'est bien amusant et bien drôle.

Les avocats crient.

Le barreau prend la défense des avocats.

Les députés « toucheurs » commencent à se pousser le coude en voyant la découverte des 27 chèques Thierrée.

Ils ont — comme on dit — fini de rire.

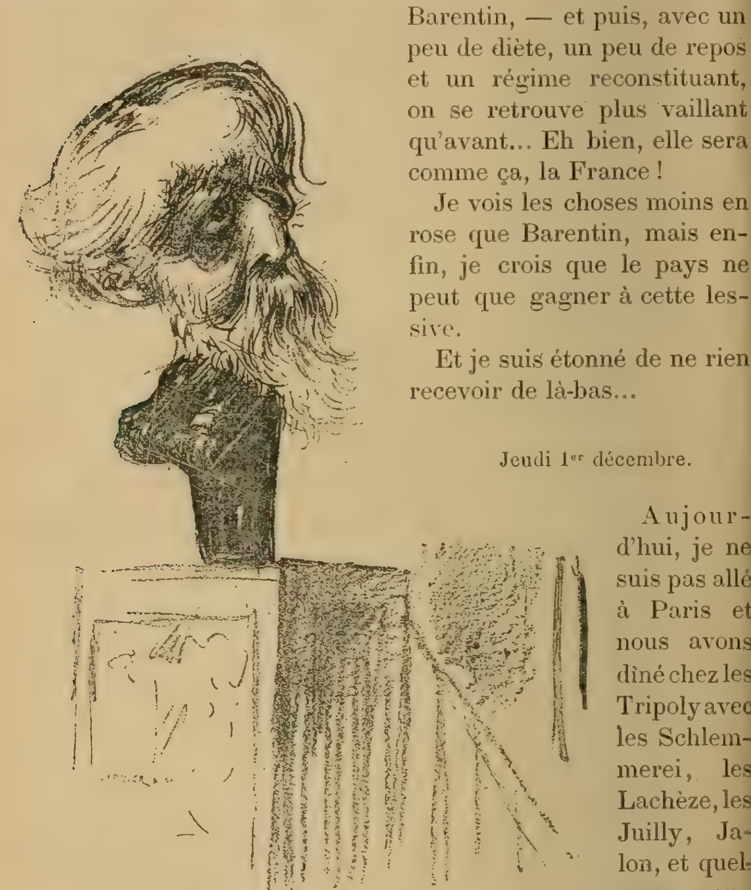
Et la France, dans tout ça ?...

Eh ! mon Dieu, la France, — me disait tantôt Barentin qui a voulu venir à la Chambre pour voir — c'est lui qui parle — la

« gueule » du gouvernement, — elle traverse une crise, la France elle fait une maladie !... ça nous arrive à tous plus ou moins de faire des maladies... on croit qu'on va crever, — c'est toujours Barentin, — et puis, avec un peu de diète, un peu de repos et un régime reconstituant, on se retrouve plus vaillant qu'avant... Eh bien, elle sera comme ça, la France !

Je vois les choses moins en rose que Barentin, mais enfin, je crois que le pays ne peut que gagner à cette lessive.

Et je suis étonné de ne rien recevoir de là-bas...



M. Brisson va probablement devenir garde des sceaux.

Jeudi 1er décembre.

Aujourd'hui, je ne suis pas allé à Paris et nous avons dîné chez les Tripoly avec les Schlemmerei, les Lachèze, les Juilly, Jalon, et quelques nouveaux visages d'hommes plus ou moins rastas.

J'étais placé à la droite de Mme Tripoly — ce qui, soit dit en passant, fait toujours loucher Albert de Schlemmerei — et à la gauche de Mme de Lachèze. Mme Tripoly qui, ce soir, semblait positivement me subir avec effort, ne m'a pas dit trois mots pendant tout le dîner, de sorte qu'il m'a fallu causer, ou du moins

essayer de causer, avec Mme de Lachèze. Mme de Lachèze est la personne la plus foncièrement nulle en tous points qui soit au monde. Je ne saurais mieux la comparer qu'à une très jolie petite oie, car elle est très jolie, il faut bien le reconnaître, et elle s'habille à ravir. Mais quelle stupide créature! On ne peut parler avec elle ni art, ni politique, ni voyages, ni littérature, ni même chasse ou théâtre.


Rouvier.

C'est une de ces femmes pour qui Molière est un auteur que les Ganay ont lancé après la guerre.

J'ai fait un dîner insupportable! d'autant plus que les seules questions qu'elle m'a faites roulaient sur le Panama, et que je n'ignore pas que Schlemmerei et Tripoly détestent qu'on parle devant eux de ce genre de choses.

En voiture, en revenant, j'ai demandé à Rolande quand elle pensait rentrer à Paris. Elle m'a répondu :

— Je ne sais pas... ça dépendra...

Ça dépendra de quoi?

Vendredi 2 décembre.

On parlait d'un ministère Casimir-Périer. Et puis, il paraît qu'au dernier moment il y a quelque chose qui accroche. Tant pis! Casimir-Périer est, au fond, des nôtres.

Samedi 3 décembre.

On a saisi les chèques de la maison Thierrée. La plupart ont été acquittés par des hommes de paille, mais on devine facilement les noms de plusieurs des vrais destinataires.

D'autres, plus crânes ou plus inconscients, ont signé eux-mêmes leurs chèques.

Eh ! mon Dieu ! sont-ils donc si coupables, ces hommes, d'avoir accepté l'argent qu'on leur offrait en échange d'un vote indécis et, le plus souvent, indifférent ? Tous, sauf le député qui, s'étant déclaré au début hostile, a changé d'avis et influencé le vote parce qu'il avait reçu 200,000 francs pour agir de telle sorte, tous, sauf celui-là, sont, semble-t-il, très défendables.

Dimanche 4 décembre.

Été à la grand'messe. Dépouillé un courrier énorme.

Dès que le prince aura terminé ses chasses à l'outarde, je serai vraisemblablement appelé là-bas avec d'autres membres du parti. Il me semble qu'il y aurait en ce moment bien des choses à dire, bien des arrangements à prendre. Tout va de mal en pis, et nous approchons peut-être de l'instant décisif.

Arthur Meyer écrit ce matin à M. Joseph Reinach une *lettre ouverte* qui est « tout à fait très bien. »

Lundi 5 décembre.

Le ministère est nommé. On remet Rouvier aux finances. Ce sera bien gênant la semaine prochaine ou dans quinze jours... car, d'ici là, on aura probablement la preuve qu'il est « un des chèques à pseudonymes. »

J'ai voyagé à mon retour de Paris avec Tripoly. Il m'a dit que ses chiens dans ce moment ne sont pas « bien sur leurs pattes (?) » ; qu'il est obligé de les laisser reposer un peu, et qu'il compte se réinstaller à Paris vers jeudi. Il viendra ensuite aux Frènes les jours de chasse seulement.

Il m'a aujourd'hui parlé des affaires politiques. A l'entendre, Rouvier est indispensable ; c'est, avec un autre ministre, la faillite à bref délai.

M. de Freycinet est aussi, selon lui, une grande utilité.

Je suppose que d'autres pensent ainsi puisque, malgré l'histoire du *Télégraphe* (journal de Freycinet) acheté 200,000 francs, on le garde à la guerre.

Quelles gens ! Jamais je n'ai aussi bien compris qu'ils étaient malpropres et dangereux qu'en les entendant louer tout à l'heure par Tripoly.

Mardi 6 décembre.

Rolande est allée à Paris pour un mariage. Moi, je n'ai pas pu

quitter Villiers-Neaufle aujourd'hui, parce que j'attendais des dépêches.

Ma femme, qui semblait de très bonne humeur, m'a dit qu'en faisant ce matin et ce soir le trajet de Paris à Villiers-Neaufle, elle s'était rendu compte à quel point il était fatigant pour moi de faire tous les jours deux fois ce même trajet depuis la rentrée du Parlement, et que, si je le voulais, elle était disposée à revenir rue de Varenne cette semaine, le jour qui me conviendrait. J'ai accepté avec enthousiasme.

Nous partons vendredi.

Mercredi 7 décembre.

J'ai mis aujourd'hui en ordre les papiers que je laisse à la campagne. Mon pauvre livre sur *La Démoralisation de la France*, auquel j'espérais travailler un peu cet automne, en est presque au même point. J'ai toujours été occupé ou dérangé. Je n'ai pas eu, en tout, dix journées de travail sérieux.

Jeudi 8 décembre.

Tripoly est venu tantôt nous dire adieu. J'ai été surpris de voir que Mme Tripoly ne l'accompagnait pas. L'an dernier elle était venue avec lui faire cette dernière visite. Ma femme est beaucoup plus âgée qu'elle et elle lui doit cette politesse.

Tripoly, m'ayant prévenu qu'il allait m'envoyer les 20,000 fr., ou plutôt les 15,000 gagnés avec mes 5,000, je lui ai annoncé que nous partions demain et il a semblé étonné d'apprendre cette nouvelle.

— Comment, mon cher?... vous rentrez demain?... mais c'est charmant!... alors, vous venez dîner demain soir avec nous... et nous vous emmenons à l'Opéra?... ne me dites pas non!... c'est convenu!... inutile de le demander à présent à Mme de Villiers-Neaufle... elle fera ce que vous voudrez... non!... je vous en prie... ne la dérangez pas... elle doit être occupée... la veille d'un départ, une dame est toujours occupée... à demain?...

Et il est parti sans rien entendre.

Est-ce un brave garçon qui manque de tact, ou est-ce un finaud qui fait la bête?... Je n'en sais rien encore!...

Paris, samedi 10 décembre.

C'est aujourd'hui qu'on fait l'autopsie du banquier Reinach.

vingt-deux jours après sa mort !... On « aurait peut-être pu traîner jusqu'au printemps » comme dans *Le Testament* de Mürger.

M. Quesnay de Beaurepaire, l'homme de toutes les besognes malpropres refusées par les autres magistrats, est nommé président de la Cour de cassation. Cette fois, pour obtenir un plus haut grade, il ne s'agissait pas d'accepter un mandat déshonorant, il fallait refuser d'accomplir un acte de justice. C'est ce que M. Quesnay de Beaurepaire a fait.



Clémenceau.

Doit-on s'en indigner ?... Eh ! mon Dieu, non ! L'indignation n'est plus aujourd'hui de mise et, dans l'intérêt de tous, les choses sont peut-être mieux ainsi.

J'ai vu ce matin Juilly en déjeunant chez Durand, et il m'a dit :

— Je connais un peu M. Quesnay de Beaurepaire...

— Une jolie connaissance !...

— Oui !... j'ai chassé quelquefois avec lui... c'était au temps lointain où il écrivait au directeur de *La Vie Parisienne*, pour l'engager à accepter un article de lui : « qu'il connaissait le bra-« connage et la grivoiserie, comme chasseur, comme homme, et « comme magistrat... »

— C'était tentant !...

— Depuis, je l'ai revu deux ou trois fois... et quand il a été nommé procureur général je lui ai envoyé ma carte... faut-il la lui envoyer cette fois-ci ?...

— Dame ! si vous l'avez fait la première fois...

— Enfin, à ma place, qu'est-ce que vous feriez ?

— Je l'enverrais...

Et, le plus triste, c'est que c'est vrai !... Si je connaissais M. Quesnay de Beaurepaire, je lui enverrais probablement ma carte. Je ne suis pas juge du camp.

Nous avons, comme c'était convenu, dîné chez les Tripoly, et après cela il a fallu entendre *Samson et Dalila !*

Samedi 10 décembre.

On a fait l'autopsie du banquier Reinach d'une façon clandestine et bizarre. On ne sait rien du rapport des experts.

Dimanche 11 décembre.

J'ai été à la messe d'une heure à la Madeleine en sortant de chez Durand, où j'avais déjeuné.



M. Tripoly et Mme de Villiers Neautle

Rolande est allée à Auteuil. Ce sont les Tripoly qui l'ont emmenée, le coupé est à réparer.

Lundi 12 décembre.

Le Gaulois contenait ce matin un article intitulé : « *Les gens du monde et les affaires.* » Le titre de cet article — que je n'ai

pas voulu lire — m'a produit un effet pénible. Il est certain que les gens du monde — du vrai monde s'entend — ne devraient jamais, de près ni de loin, s'occuper de ces choses.

A ce faire, ils perdent en considération ce qu'ils gagnent en argent, c'est indéniable.

Ce soir, nous sommes allés à une sorte de concert chez les Lucé. On a entendu Félicia Mallet.

J'ai horreur de ces chansons de Bruant. Elles me font, comme on dit vulgairement, froid dans le dos.

Rolande n'aime pas non plus cela : mais seulement parce qu'elle trouve que c'est inconvenant. Elle n'admet pas que des femmes entendent sans révolte ces sortes de choses.

Mardi 13 décembre.

On découvre aujourd'hui que le banquier Reinach a passé les dernières heures de sa vie entre MM. Rouvier et Clémenceau, qui l'ont accompagné chez M. Constans et qui n'en avaient rien dit, les cachottiers !

Enfin ! Voilà donc Clémenceau dans l'affaire !... Il était inexplicable de ne l'y pas trouver.

Ce qui se comprend moins, c'est le ministre des finances escortant M. Reinach aux abois.

Clémenceau, lui, — « brûlé » depuis longtemps aux yeux de ceux qui connaissent les dessous du monde parlementaire, — n'a plus rien à perdre et peut toujours trouver quelque chose à gagner ; tandis que Rouvier, n'étant pas encore découvert, a certains ménagements à garder jusqu'au jour de la catastrophe finale.

Le résultat de la petite promenade sentimentale de Rouvier, c'est que M. Ribot est venu, au début de la séance, annoncer sa démission et faire son éloge.

Et Rouvier a déjà un successeur !

Pour recueillir la succession lourde et difficile d'un ministre très intelligent, un homme était indiqué... Qui ?... M. Tirard (!).

Mercredi 14 décembre.

Je suis surpris d'être sans nouvelles de là-bas... Il se peut, au train où vont les choses, que d'ici à quelques jours nous soyons en pleine révolution. Et alors ?...

Jeudi 15 décembre.

Nous avons dîné ce soir chez les Merlerault avec les Givray, les Juilly, les Barentin, Jalon, Lagardie, Nancey et les Tripoly qui, je l'avoue, faisaient un peu tache (c'est-à-dire lui, car elle est à sa place partout) dans ce milieu très vraiment élégant.

Tripoly avait sans doute manœuvré de façon à se faire inviter avec Barentin qu'il n'a pas renoncé à connaître.

M[me] Tripoly était idéalement jolie. Un amour, un petit Saxe aux tons rosés ; mais jamais je n'avais été frappé comme ce soir par l'expression de férocité qu'a parfois son délicat petit visage. Il n'y a pas à s'y tromper, elle hait Rolande. Elle la hait de toutes ses forces, et je ne sais pas si, toute fine qu'elle est, Rolande s'en aperçoit, ou du moins si elle s'aperçoit à quel point elle est exécrée ?...

D'où vient cela ?... Cette jeune femme, vaniteuse comme toutes les femmes de son milieu social, souffre-t-elle de sa personnalité un peu effacée, et en veut-elle à Rolande d'être au contraire en vedette ?... Ce ne peut être, je crois, que cela, car la situation en elle-même n'a pas changé, et cette petite — qui doit être froide et veule — ne s'occupe guère que de ses toilettes et de ses chevaux. De tout le reste, elle paraît se soucier fort peu.

Et, à ce sujet, j'ai acquis ce soir, grâce à mes oreilles trop fines, la conviction que les potins vont toujours leur train.

Ma femme causait avec Tripoly au bout du salon et, évidemment, on parlait d'elle depuis quelque temps déjà dans un groupe composé de Barentin et sa femme, des Givray et de Lagardie.

— Allons donc ! — a dit la petite de Givray, qui décidément n'est pas méchante, — une jolie femme comme ça ?... car elle est encore très jolie, M[me] de Villiers-Neaufle !... c'est pas possible !... je ne peux pas croire que ce soit tout à fait vrai... il est ignoble, ce Tripoly !

— Bah ! — a déclaré Lagardie — qu'est-ce que ça fait ?... elle le trouve peut-être charmant... tous les goûts sont dans la nature...

Et Barentin, de sa voix un peu traînante :

— Tous les goûts sont dans la nature, mais le meilleur n'est pas celui qu'elle a...

Donc, on potine toujours. Qu'y faire ?...

Jeudi 15 décembre.

J'ai eu un instant la pensée de parler à Rolande de la conversation entendue par moi hier soir. Je n'ai pas osé.

Vendredi 16 décembre.

On a arrêté Charles de Lesseps, Sans-Leroy, Marius Fontane et Cottu.

Et Baïhaut?... Baïhaut, dont la Chambre entière connaît — moins les chiffres — le chantage, se promène librement !

« Celle-là est tout de même raide, » — comme dit Mme de Givray.

Tout Paris semble affolé.

Rolande, à qui j'ai voulu parler de ces tristes choses, m'a répondu distraitement. Elle semble n'aimer pas ce genre de conversation. Tantôt, j'ai maladroitement insisté ; alors elle m'a regardé de ses beaux yeux qu'elle sait rendre — quand elle le veut — si étonnamment durs, et elle m'a répondu, de sa voix cinglante des mauvais jours :

— Voyez-vous, mon ami, on a toujours tort de chercher la petite bête, parce qu'on la trouve toujours et que ça peut devenir très gênant... il n'y a pas une famille, pas un ménage, pas un intérieur où l'on ne puisse, en fouillant soigneusement, découvrir quelques petites malpropretés, pas un...

Et, comme je voulais protester :

— Non... c'est comme ça... et vous savez très bien que c'est comme ça ?...

Il y a vraiment des jours où elle me casse bras et jambes !

Samedi 17 décembre.

Enfin !... une dépêche m'appelle là-bas.

Mardi 20 décembre.

Je reviens éreinté de mon voyage. Comme on ne s'est entendu sur rien, il me va falloir repartir prochainement. Et je me sens las, pourtant ! profondément las...

Je suis arrivé malade, et la séance du Parlement m'a achevé.

Le gouvernement a été ignoble, plus ignoble que jamais. Ignoble pour Rouvier, qu'il y a quelques jours encore M. Ribot affectait de défendre ; ignoble pour Arène, qui a toujours serv

crânement et utilement son fâcheux parti ; ignoble pour Jules Roche, que le ministre envoyait au dehors chercher les papiers nécessaires à un rapport quelconque, tandis qu'on le dénonçait à la tribune sans qu'il s'en doutât.

Et si tantôt un de ces hommes — qui, après tout, ne diffèrent de la plupart de leurs collègues que parce que leurs noms sont livrés les premiers — était allé casser la figure à M. Bourgeois ou à M. Ribot, toute la Chambre l'eût regardé faire sans broncher.



Déroulède a été superbe.

Déroulède a été superbe ! Il est, à mon avis, un de nos pires ennemis politiques, mais je l'ai néanmoins admiré de grand cœur aujourd'hui. Ah ! si nous avions dans le parti un homme comme celui-là, seulement un !

Il a rappelé ce que beaucoup savaient sans oser le dire. Ce que Drumont avait raconté, il y a cinq ou six ans déjà, sans qu'on voulût l'écouter : à savoir que Cornélius Herz, fait grand-officier de la Légion d'honneur de par la volonté de M. de Freycinet, est un espion de l'Angleterre, et il a demandé :

« Qui donc l'a poussé si haut ?... Quel a été l'introducteur de cet ambassadeur étranger ?...

« C'est un homme que vous n'avez pas le courage de nommer, parce que vous craignez son pistolet, son épée et sa langue : c'est M. Clémenceau !... »

Il y a, dans ce long Déroulède o seux et bizarre, une réelle grandeur de sentiment et d'accent.

Il se bat demain avec Clémenceau. Je souhaite vivement qu'il ne lui arrive pas malheur.

Mercredi 21 décembre.

La première charrette ne contenant, par hasard, que des opportunistes, le gouvernement demande à cor et à cris des noms, ou du moins « un nom » de la droite... Jusqu'à présent, on n'a pu à aucun prix le lui fournir.

Rolande est nerveuse, très nerveuse; je ne sais pas pourquoi...

Jeudi 22 décembre.

Le duel Déroulède-Clémenceau a eu lieu (six balles sans résultat). C'est au tour de Millevoye à présent. Encore un ennemi politique, Millevoye, qui est en même temps un sympathique et un convaincu.

Vendredi 23 décembre.

Ce soir, en dînant, j'ai trouvé Rolande préoccupée. Je lui ai demandé si elle n'avait rien qui l'ennuyât? Elle m'a répondu sèchement que non.

Après le dîner, comme je faisais remarquer qu'il était agréable, — pour moi du moins, — de passer une soirée paisiblement au coin du feu, elle m'a dit :

— C'est d'ailleurs singulier que nous la passions au coin du feu, cette soirée, car c'est aujourd'hui vendredi...

J'ai demandé, — bêtement, je le reconnais, mais ce Panama, cette Chambre, ces duels, enfin j'ai la tête bouleversée, — donc, j'ai demandé :

— Eh bien ?... qu'est-ce que ça fait que ce soit aujourd'hui vendredi ?...

Elle m'a regardé en haussant les épaules :

— Ça fait que le vendredi nous allons à l'Opéra... les Tripoly nous invitent toujours à y aller...

— Oui... c'est vrai... je n'y pensais plus !... et ils ne nous ont pas invités aujourd'hui ?... mais, si nous sommes invités pour tous les vendredis...

— Non... le vendredi matin l'un ou l'autre m'écrit pour me demander si nous sommes libres... de sorte que, comme ça ne manque jamais, je m'arrange pour l'être toujours... l'an dernier ils nous ont emmenés tous les vendredis de la saison...

J'ai soupiré malgré moi... car c'est vrai que j'en ai avalé, des vendredis! Quand je suis en voyage un vendredi, ou que je prévois que j'y serai, je rayonne.

J'ai alors dit à Rolande :

— Vous n'avez pas voulu m'écouter l'autre jour... vous m'avez dit que j'avais des idées de l'autre monde quand je vous prévenais que Mme Tripoly avait l'air de... je ne sais pas trop... de vous en vouloir...

Ma femme m'a regardé bien droit dans les yeux.

— Et de quoi donc m'en voudrait-elle ?...

Je me suis troublé et j'ai balbutié comme un gamin pris en faute.

Samedi 24 décembre.

Cette date me rappelle un de mes meilleurs souvenirs d'enfance!... La veille de Noël, je sortais toujours avec mon père et nous allions visiter les crèches, ce que, dans certaines provinces, on appelle des *Bethleem*. Des forains établissent à cette date de petites baraques où ils reproduisent l'épisode de la Nativité. Dans une étable, on voit saint Joseph, la sainte Vierge, les anges, les mages, les bergers, l'enfant Jésus, et puis — comme le dit dans des vers si jolis, un poète nommé Ponchon duquel je connais d'ailleurs peu de chose :

> Et puis, un bœuf et un âne
> Qui sans se gêner,
> Lui léchait son petit crâne
> Et son petit nez.

Tout ça était représenté par de petites figures en pâte, et par des animaux recouverts de drap. Le petit Jésus seul était en cire, et il m'apparaissait tout rose, posé sur les pailles rondes et luisantes qui se dressaient comme des rayons autour de lui. Je trouvais cela superbe et j'en rêvais pendant plusieurs nuits.

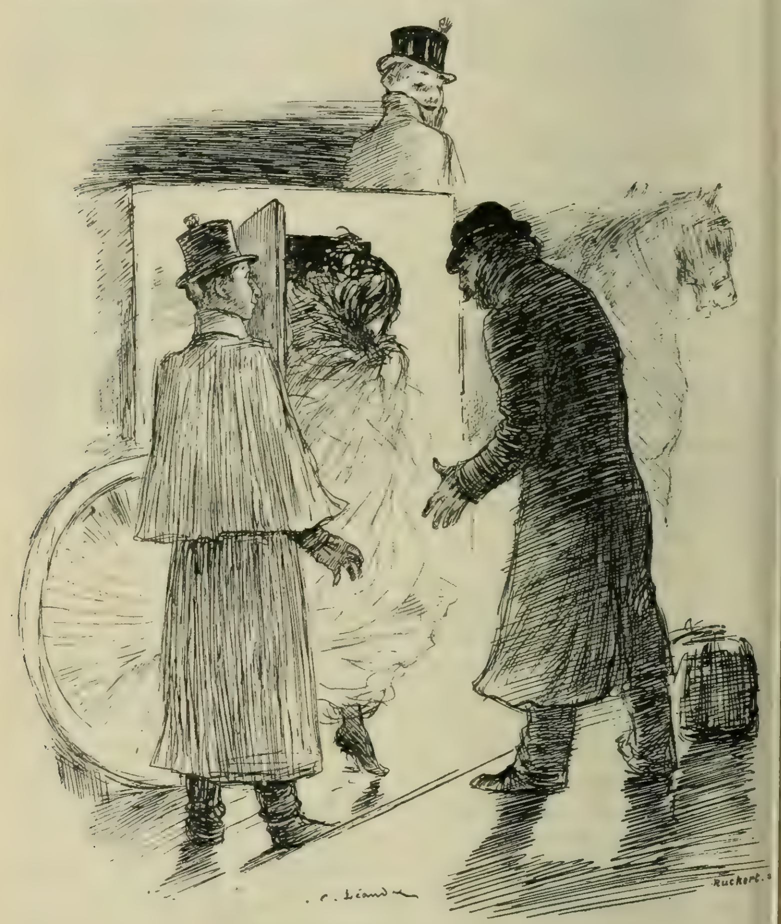
Mon pauvre père!... Jamais son souvenir ne m'est revenu aussi continuellement que pendant ces derniers temps. Je me demande ce qu'il penserait de tous ces événements... et de son fils... et même de son prince ?...

Samedi 31 décembre.

Je viens d'être terriblement secoué à mon retour de l'étranger où j'ai passé cinq jours.

Ce soir, au moment où j'arrivais de la gare, et où je payais

dans la cour le fiacre qui m'avait amené, le coupé de Rolande est entré sous la voûte. Naturellement, je me suis avancé pour lui ouvrir la portière moi-même et la faire descendre et, quand elle est sortie de la voiture, je n'ai pu retenir un cri de stupeur.



Elle était ruisselante, livide...

Elle était ruisselante, livide, sans chapeau, sans manteau, les cheveux plaqués sur le visage, et elle sortait en hésitant, tremblante, paraissant à peine me voi , tandis que le cocher répétait bêtement :

— Ah ! mon Dieu !... si M. le marquis savait !...



Mme la marquise marchait le long du parapet.

Et, comme je demandais ce qui était arrivé, Rolande, debout dans le vestibule, où une large nappe d'eau sale s'étendait autour

d'elle découlant de ses jupes, m'a dit avec peine, car ses dents claquaient :

— Rien... rien du tout... je vais vous dire ça...

Je l'ai suivie, mais elle pouvait difficilement parler et elle répétait seulement :

— J'ai retiré quelqu'un de l'eau... je vous expliquerai ça...

Sa femme de chambre et moi nous l'avons déshabillée. Ses vêtements, collés sur elle, exhalaient une odeur d'eau croupie ; des glaçons y étaient accrochés, et ses pauvres dents continuaient à claquer atrocement. Quand elle a été couchée et que j'ai eu envoyé chercher le docteur, j'ai couru à l'écurie. Joseph dételait et il m'a raconté la chose ou du moins ce qu'il sait de la chose :

— Nous avons fait des courses toute la journée avec Pierre... (Pierre, c'est le valet de pied.) A cinq heures, Mme la marquise a dit d' toucher à la maison pour voir si on avait apporté sa robe pour ce soir... on ne l'avait pas apportée... Alors, Mme la marquise a dit à Pierre de prendre un fiacre et d'aller chercher la robe chez Laferrière, et nous sommes repartis chez Mme la comtesse de Laubardemont, quai Malaquais... en sortant d' faire sa visite, Mme la marquise m'a fait la suivre pendant qu'elle marchait, comme à l'ordinaire...

Tous les jours avant le dîner Rolande marche pendant une heure pour ne pas engraisser et, habituellement, le valet de pied la suit.

— Alors, — a continué le cocher, — nous avons suivi l' quai... il faisait noir et du brouillard aussi, une buée d' gelée... Mme la marquise marchait l' long du parapet... à un moment, j'ai vu quelqu'un qui suivait Mme la marquise en ayant l'air d' lui parler... et puis, j'ai vu qu'elle s' mettait à courir... et puis, j' l'ai pus vue... alors, j'ai attendu, jusqu'au moment où elle a revenu, dans l'état qu' monsieur le marquis vient d' la voir.

— Et alors ?...

— Paraît qu'y avait un pauvre qu'avait d'mandé à Mme la marquise, en lui disant qu'y se jetterait à l'eau si elle lui donnait pas... et y s'y avait jeté pour de bon... alors, Mme la marquise s'y a jetée aussi, et elle l'a repêché... elle l'a cherché en r'montant sur l' quai... mais elle l'a plus trouvé... elle voulait lui dire de venir à la maison... sur la berge, elle avait rien pu lui donner... pac' que, dans l'eau, elle avait défait sa pelisse pour être plus

libre... et qu'son porte-monnaie était d'dans. . nous n' sommes pas restés à chercher l' pauvre... Mme la marquise avait la tremblote... et puis, y avait déjà deux cents personnes autour d' nous... Ah ! c'est égal !... Mme la marquise es un' rude femme !...

J'ai donné le récit de Joseph tel quel. Il avait aussi la « tremblote », le pauvre garçon, et on voyait qu'il était en extase devant la belle action de sa maîtresse.

C'est vrai que Rolande est une « rude femme », comme il le dit naïvement ! Se jeter à la nuit noire dans la Seine qui charrie des glaçons, pour repêcher un misérable mendiant, c'est un acte de courage inouï, et je ne sais pas si j'aurais eu une telle énergie...

Le plus fort, c'est que trois heures plus tard, réchauffée, remise absolument de cette effroyable secousse, Rolande a voulu à toutes forces aller à la soirée des Lachèze. Et elle y est entrée belle et fraîche, à minuit, au milieu d'une véritable ovation, car on savait déjà l'histoire.

Un reporter du *Soir* avait vu Rolande sur le quai, alors que ruisselante elle cherchait « son noyé » pour l'emmener à la maison. Il avait raconté l'aventure dans son journal, en disant seulement : « La marquise de V.-N... demeurant rue de Varenne. » Et comme, d'autre part, on sait que Rolande est une admirable nageuse, ceux qui avaient lu *Le Soir* au Club avaient deviné tout de suite qu'il s'agissait d'elle. Elle a été accablée de louanges.

Seule, la petite Tripoly semblait furieuse et regardait Rolande de son air pointu et méchant. Tripoly, lui, était tellement saisi qu'il étranglait. Car enfin, c'est miracle qu'elle ne se soit pas noyée en retirant dans trois mètres d'eau, au milieu des glaçons, cet homme qui s'accrochait à elle désespérément. Et elle raconte cela avec une simplicité, une bonhomie surprenantes. On jurerait qu'elle a fait une chose toute naturelle et toute facile qui se fait journellement.

Quant à moi, j'ai ressenti une telle commotion que je suis littéralement brisé.

Ah ! non, certes, je n'ai pas la présence d'esprit ni l'énergie de ma femme !

(*A suivre.*) GYP.



LES DIRECTEURS DU CONSERVATOIRE

M. Théodore Dubois, le sympathique auteur de *Xavière*, a été nommé successeur d'Ambroise Thomas, à la direction du Conservatoire après de longues hésitations de la part de la direction des Beaux-Arts.

Favorablement accueillie d'ailleurs par les artistes, cette nomination n'aurait pu se faire attendre plus longtemps sans porter préjudice à cet établissement à la fois si célèbre et si critiqué, et de toute façon le nouveau directeur n'aura pas de temps à perdre s'il veut réparer le temps perdu et ne pas considérer sa place uniquement comme une brillante sinécure.

Les quelques anecdotes qui suivent n'ont pas d'autre prétention que de fournir aux lecteurs un ou deux traits caractéristiques sur chacun des directeurs d'antan et non pas de donner

d'eux une complète biographie; encore moins de retracer une histoire du Conservatoire depuis les origines. C'est un travail de longue haleine qu'il faudrait pour cela.

On est tout d'abord surpris de voir le nombre relativement très restreint de directeurs qui se sont succédé depuis un siècle. Le premier en date fut Gossec, musicien des plus estimés, qui créa en 1774 une école de Chant, germe du Conservatoire actuel fondé en 1795 par décret de la Convention.

Après le 14 juillet 1789, Bernard Sarrette, capitaine d'état-major de la Garde nationale de Paris, avait réuni 45 musiciens des Gardes françaises pour en former le noyau de la musique de la Garde nationale. La municipalité de Paris prit ce corps à sa charge au mois de mai 1790 et le porta au nombre de 70 exécutants. Cent vingt élèves, âgés de 10 à 16 ans ou de 18 à 20 (sachant la musique), fils de gardes nationaux, devaient être présentés par les 60 bataillons de la Garde.

Après les leçons, les élèves passaient une heure dans une *classe de copie* pour y copier la musique nécessaire pour leurs études.



Gossec.

Les services importants rendus par Sarrette attirèrent l'attention de l'autorité et le 18 brumaire an III, un décret fut rendu, portant création, dans la commune de Paris d'un Institut National de Musique, pour exécuter et enseigner la musique, composé de 115 artistes. Il devait être employé à célébrer les fêtes nationales; il devait former des élèves dans toutes les parties de l'art musical. Six cents élèves y recevraient gratuitement l'instruction. Cette école était située dans la rue même où se publie la *Lecture Illustrée*, la rue Saint-Joseph.

C'est à cette époque que Sarrette fut jeté en prison, parce qu'un élève avait joué sur le cor : *O Richard ! ô mon roi !* — Cependant au moment de la fête de l'Etre Suprême, il obtint de sortir de Sainte-Pélagie pour organiser le programme; mais il était escorté par un gendarme qui couchait dans sa chambre. Le 3 juin, il reçut un ordre du Comité de salut public, lui annonçant l'envoi de l'hymne qu'il fallait mettre en musique pour le 20 prairial. Gossec en composa immédiatement la musique.



Sarrette.

Sarrette devait assurer l'exécution et faire apprendre ce chant aux 48 sections. Le 20 prairial, l'hymne fut exécuté par un très grand nombre d'exécutants, au nombre desquels 100 tambours, *Elèves de l'Institut de Musique.* Cette même année, Chénier, caché chez Sarrette, composa les paroles du *Chant du départ*, Méhul en écrivit la musique, et l'hymne fut exécuté par l'orchestre et les chœurs du Conservatoire.

Nous passerons rapidement sur la période de préparation du Conservatoire jusqu'au moment où Bonaparte, en 1800, remania le règlement, en instituant les exécutions d'ensemble, les auditions des grands maîtres, la distribution publique des prix, les réunions des membres du Conservatoire pour s'occuper des questions relatives à l'art, etc.

Dans ses *Souvenirs d'un musicien*, Adolphe Adam a tracé cette jolie silhouette des dernières années de Gossec :

« Dès l'origine de l'Institut, il en avait été nommé membre, et décoré de la Légion d'honneur presque à la fondation de cet

ordre. Sa glorieuse vieillesse fut consacrée à l'enseignement, et, outre Catel, on doit citer parmi ses principaux élèves, Dourlen, Gosse et Panseron. En 1814, à la Restauration, le Conservatoire fut momentanément supprimé, et son fondateur, Sarrette, condamné à la retraite. Quand on rouvrit le Conservatoire sous un autre titre et avec une nouvelle organisation, Gossec ne voulut pas reprendre ses fonctions, moins peut-être à cause de son grand âge, que dans le désir de partager volontairement la disgrâce de son vieil ami Sarrette, son compagnon de gloire et d'affection. Gossec avait alors quatre-vingt-un ans, l'heure du repos devait avoir sonné pour lui ; mais il conserva tout son amour pour l'art musical et ne cessa de s'y intéresser. Il suivait avec assiduité les séances de l'Institut, et y lut encore quelques rapports remarquables. Il demeurait place des Italiens, et, chaque soir, sa bonne (depuis bien longtemps il était devenu veuf, et n'avait d'autre compagnie que sa conductrice), sa bonne, dis-je, le conduisait au théâtre Feydeau, où il allait occuper la dernière place du balcon, à gauche du spectateur. Les habitués lui conservaient religieusement sa place, qu'on ne louait jamais. Si, par hasard, elle était occupée par un étranger ou un provincial ignorant de ses habitudes, il le touchait légèrement du bout de sa canne : Otez-vous de là, disait-il, je suis Gossec, et c'est ma place. Il n'y a pas un seul exemple de résistance devant ce nom célèbre ; tous s'inclinaient devant cette double royauté de l'âge et du talent. »



Cherubini.

Son successeur fut Cherubini, le plus grand de tous, tant par

l'œuvre que par l'envergure du caractère. C'est en 1822 qu'il fut nommé directeur du Conservatoire. Son œuvre dramatique est un peu oubliée aujourd'hui malgré les beautés de premier ordre qu'elle renferme. Mais sa musique religieuse survit.


Auber.

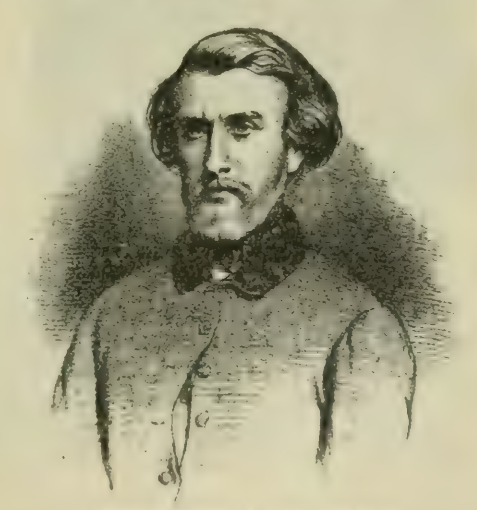
C'était un tempérament original, parfois un peu fantasque, mais, au dire de ses plus illustres élèves : Boïeldieu, Auber, Halévy, d'une grande bonté au fond.

On ne s'en douterait pas en lisant l'amusant passage des *Mémoires* de Berlioz où le mordant auteur de la *Damnation de Faust* raconte ses démêlés avec lui. Nous donnons ce passage à cause de sa gaîté, mais en faisant remarquer qu'on ne doit pas d'après cela se faire une idée complète du caractère de Cherubini.

« A peine parvenu à la direction du Conservatoire, Cherubini voulut signaler son avènement par des rigueurs inconnues dans l'organisation intérieure de l'école, où le puritanisme n'était pas précisément à l'ordre du jour. Il ordonna, pour rendre la rencontre des deux sexes impossible hors de la surveillance des professeurs, que les hommes entrassent par la porte du Faubourg-Poissonnière et les femmes par celle de la rue Bergère; ces différentes entrées étant placées aux deux extrémités opposées du bâtiment.

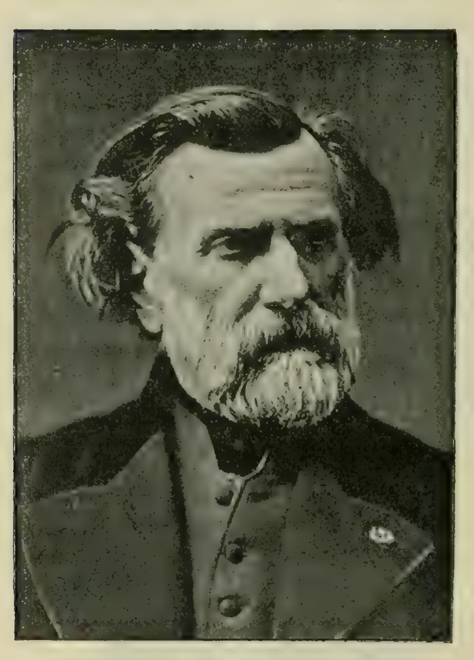
« En me rendant un matin à la bibliothèque, ignorant le décret moral qui venait d'être promulgué, j'entrai, suivant ma coutume, par la porte de la rue Bergère, la porte féminine, et j'allais arriver à la bibliothèque quand un domestique, m'arrêtant au milieu de la cour, voulut me faire ressortir pour revenir ensuite au même

point en rentrant par la porte masculine. Je trouvai si ridicule cette prétention que j'envoyai paître l'argus en livrée, et je poursuivis mon chemin. Le drôle voulait faire sa cour au nouveau maître en se montrant aussi rigide que lui. Il ne se tint donc pas pour battu, et courut rapporter le fait au directeur. J'étais depuis un quart d'heure absorbé par la lecture d'*Alceste*, ne songeant plus à cet incident, quand Cherubini, suivi de mon dénonciateur, entra dans la salle de lecture, la figure plus cadavéreuse, les cheveux plus hérissés, les yeux plus méchants et d'un pas plus saccadé que de coutume. Ils firent le tour de la table où étaient accoudés plusieurs lecteurs ; après les avoir tous examinés successivement, le domestique s'arrêtant devant moi, s'écria : « Le « voilà ! » Cherubini était dans une telle colère qu'il demeura un instant sans pouvoir articuler une parole : « Ah, ah, ah, ah ! c'est « vous, dit-il enfin, avec son accent italien que sa fureur rendait « plus comique, c'est vous qui entrez par la porte qué, qué, qué « zé ne veux pas qu'on passe ! — Monsieur, je ne connaissais « pas votre défense, une autre fois je m'y conformerai. — Une « autre fois ! une' au« tre fois ! Qué-qué« qué vénez-vous fai« re ici ? — Vous le « voyez, monsieur, j'y « viens étudier les « partitions de Gluck. « — Et qu'est-ce qué, « qu'est-ce qué-qué« qué vous regardent « les partitions dé « Gluck ? et qui vous « a permis dé venir « à-à-à la bibliothè« que ? — Monsieur ! « (je commençais à « perdre mon sang« froid) les partitions « de Gluck sont ce que je connais de plus beau en musique dra« matique et je n'ai besoin de la permission de personne pour « venir les étudier ici. Depuis dix heures jusqu'à trois, la biblio« thèque du Conservatoire est ouverte au public, j'ai le droit



Ambroise Thomas à vingt-cinq ans.

« d'en profiter. — Lé-lé-lé-lé droit ? — Oui, monsieur. — Zé « vous défends d'y revenir, moi ! — J'y reviendrai, néanmoins. « — Comment-comment-comment vous appelez-vous ? » crie-t-il, tremblant de fureur. Et moi, pâlissant à mon tour : « Monsieur ! « mon nom vous sera « peut-être connu un « jour, mais pour au« jourd'hui... vous ne « le saurez pas ! Ar« rête, a-a-arrête-le, « Hottin (le domes« tique s'appelait ain« si), qué-qué-qué-zé « lé fasse jeter en « prison ! » Ils se mettent alors tous les deux, le maître et le valet, à la grande stupéfaction des assistants, à me poursuivre autour de la table, renversant tabourets et pupitres, sans pouvoir m'atteindre, et je finis par m'enfuir à la course en jetant, avec un éclat de rire, ces mots à mon persécuteur : « Vous n'aurez « ni moi ni mon nom, et je reviendrai bientôt ici étudier encore « les partitions de Gluck ! »



Ambroise Thomas, directeur du Conservatoire.

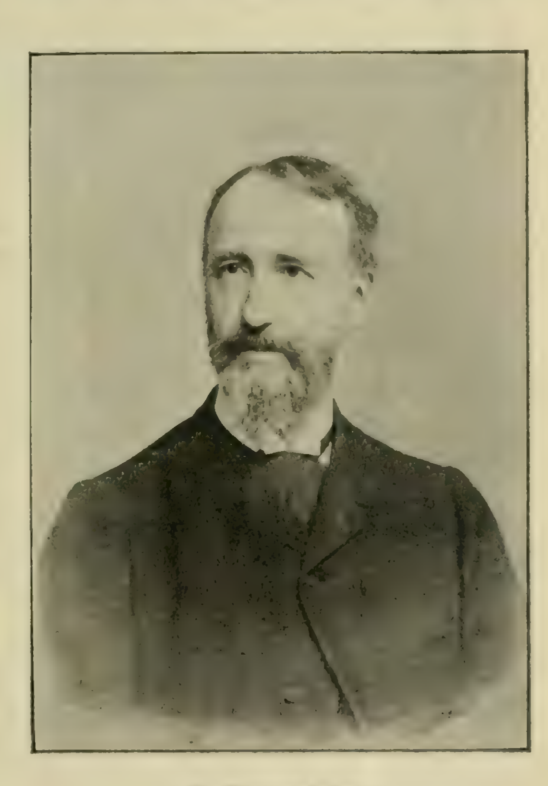
« Voilà comment se passa ma première entrevue avec Cherubini. Je ne sais s'il s'en souvenait quand je lui fus ensuite présenté d'une façon plus *officielle*. Il est assez plaisant en tous cas, que douze ans après, et malgré lui, je sois devenu conservateur et enfin bibliothécaire de cette même bibliothèque d'où il avait voulu me chasser. »

En 1842, Auber succédait à Cherubini comme directeur. Tout un volume d'études et de souvenirs a été consacré par M. B. Jouvin à l'auteur de la *Muette* et du *Domino noir*, ce parisien si malin parce qu'il était né en Normandie. Il y a bien des choses

qui ont vieilli dans l'œuvre comme dans l'esprit d'Auber. Mais on ne peut méconnaître que ce fut un directeur singulièrement actif et laborieux.

Nous trouvons du moins dans l'ouvrage cité quelques jolis traits :

D'abord la mention de la fameuse *épinette* d'Auber, vieux petit piano détraqué, enroué, grinçant, fidèle compagnon du compositeur, qui était le dernier instrument d'essai de ses meilleures inspirations. Pas un air ne pouvait être transcrit dans une de ses partitions sans avoir été essayé sur la fameuse épinette, qui n'admettait pas toujours toutes les candidatures.



M. Théodore Dubois.

Puis, un autre trait curieux fut l'antipathie de ce Parisien d'adoption pour la campagne. Il se vantait de n'avoir vu en fait de verdure, depuis de longues années, que les arbres du Bois de Boulogne.

Enfin, la peur instinctive qu'il éprouvait d'entendre ses opéras exécutés une fois qu'ils avaient été livrés au public. C'est ainsi qu'une fois, croyant assister à une représentation de *Guillaume Tell*, il causa un vrai désordre dans la salle en s'enfuyant précipitamment, enjambant ses voisins, remuant les petits bancs, etc. On avait changé le programme

au dernier moment, et il ne savait pas qu'on donnait... *la Muette !*

C'est en 1871 que M. Ambroise Thomas succéda à Auber défunt. Le regretté auteur de *Mignon* est depuis trop peu de temps disparu pour que les souvenirs publiés dans les journaux au moment de sa mort rendent inutiles ici d'autres citations. Toutefois, il en est un fort caractéristique, raconté par M. Claretie et qui montre la noblesse d'esprit de cet artiste et de cet homme.

« Lorsque la Comédie-Française, dit M. Claretie, joua *Hamlet* — c'était le premier grand ouvrage que je montais — on me fit savoir que le directeur du Conservatoire s'était spontanément offert à écrire la partie musicale du drame de Paul Meurice et Dumas père. M. Perrin avait quasi accepté ; il ne lui déplaisait point que le compositeur de l'*Hamlet* donné à l'Opéra fût celui qui écrivait quelques morceaux pour la Comédie.

« J'écrivis donc à M. Ambroise Thomas qu'il m'était agréable de tenir la promesse de mon prédécesseur et le maître se mit à l'œuvre. Il ne nous donna certes pas une partition nouvelle — seulement un air à boire, au prologue, une marche, des sonneries, çà et là, des appels de trompettes pour le duel entre Hamlet et Laërte, une mélopée que M. Thomas fit répéter à M[lle] Reichenberg pour la chanson d'Ophélie — mais, au total, le travail, fait de si bonne grâce, constituait une œuvre, une dépense de talent et de temps.

« Lorsque je voulus parler à Ambroise Thomas de la part de droits d'auteur qui pouvait lui revenir :

« — A moi ? me dit-il, et de très bonne foi, mais j'ai à peine griffonné quelques notes ! Non, non, je ne veux rien. C'est moi qui vous remercie de m'avoir laissé toucher encore une fois à un tel sujet.

« Et comme j'insistais :

« — Je vous en prie, fit-il avec cette brusquerie apparente qui cachait une âme délicieuse, n'insistez pas. Si vous voulez mon opinion, je suis assez payé par l'honneur que vous avez fait au musicien d'*Hamlet* de le consacrer à la Comédie-Française ! »

M. Théodore Dubois, de qui nous publions le portrait, est un musicien distingué et un homme d'une grande bienveillance. Souhaitons que l'histoire dise un jour de lui qu'il avait la passion de Cherubini, l'esprit d'Auber et l'élévation de caractère d'Ambroise Thomas.

JACQUES VERNAY.



RACCOMMODAGE

Après nos sottes aventures
Et de serments et de ruptures,
Notre amour n'est-il pas ainsi
Qu'un plat de Bernard Palissy
Remis à neuf par vingt sutures?

Amie, il faut le ménager,
L'accrocher vite et le ranger
Avec la plus grave prudence,
Soit au mur ou sur la crédence,
Pour qu'il ne coure aucun danger.

Au temps où s'accordaient nos âmes,
Plus d'une fois nous y mangeâmes
La soupe et le bœuf du bourgeois,
Et du merle blanc quelquefois
Quand nos bouches buvaient nos âmes.

Pas un profil, pas une fleur
N'a laissé pâlir sa couleur,
L'émail en est invulnérable;
Pourquoi notre main misérable
Causa-t-elle donc ce malheur ?

Qu'il vive de longues années !
Et que ses cases fleuronnées
Dorment dans une heureuse paix;
Nous lui mettrons un voile épais
Qui l'isole des araignées.

Il n'ornera plus nos repas,
Car tout choc serait un trépas
Si lugubre et si prosaïque !
Le plus artiste en mosaïque
Ne le raccommoderait pas.

Comprends-tu bien par ce poème
Que nous trépasserons de même
Si nous continuons ce jeu ?
Et pourtant tu m'aimes un peu,
Et tu crois pourtant que je t'aime !

Maurice Vaucaire.

L'ENFERMÉ [1]

(Suite.)

L

Toutes ces douceurs, toutes ces finesses, toutes ces minuscules cellules séparées, forment ce solide agrégat, cet obstacle qui ne pourrait céder qu'à la violence d'un effort, qu'à l'acharnée morsure d'un outil. L'attraction a réuni ces fragments et les tient formidablement soudés, cette poussière séculaire a été un rocher résistant à la mer, et dans ce rocher on a taillé les pierres rectangulaires et massives d'une prison. Puis l'ironie s'est ajoutée à l'inexorable. La cage granitique est ornée de main d'artiste. Les lignes sont combinées pour donner un aspect de grâce élancée à la densité de ce bloc, des détails ont été cherchés au bout d'un ciseau de statuaire pour affiner cette brutalité. C'est un jaillissement de fleur, un ajouré de dentelle. Le prisonnier gît dans le treillis délicieux de cette architecture, comme un squelette jauni de martyr dans la frêle et jolie ciselure d'un reliquaire.

LI

Si les murs rébarbatifs s'épanouissent en floraisons ironiques, les visages des hommes recèlent sous l'hypocrisie de leur politesse administrative de froides âmes peu pitoyables. Le directeur Theurrier, de la grosse bourgeoisie orléaniste, allié des Montalivet, gras, discret, mielleux, s'exprimant avec modération, prenant un air d'intérêt aux réclamations de son troupeau de captifs, est en réalité un pasteur méfiant, taquin, exigeant, recréant le séjour

(1) Voir les numéros des 10 et 25 avril, et 10 mai 189 .

ennuyeux qu'il a accepté par des sournoiseries d'homme correct en quête de distractions, par de subites cruautés de tortionnaire. L'aumônier Lecourt le seconde, un prêtre sans préoccupations d'esprit, forcé, pour passer les heures, de recourir à des travaux journaliers de maçonnerie, de serrurerie. L'inspecteur Gaujoux traduit en violences les susurrements du directeur. Le médecin rédige ses ordonnances par ordre. Les deux gardiens-chefs grognent, injurient, bousculent, frappent. Tous ces porteurs de clefs, ces ouvreurs de portes, ces apporteurs de mangeailles, circulent, inspectent, rudoient, comme s'ils étaient les gardiens d'une ménagerie politique, d'un muséum révolutionnaire, chargés de la surveillance et de la subsistance de bêtes dangereuses, solidement encagées, et qu'on fait changer de place à coups de fourches.

LII

Le 17 juillet 1839, environ sept mois avant Blanqui, Armand Barbès, Martin Bernard, Delsade, Austen, avaient été amenés au Mont et enfermés dans les cachots à doubles grilles de la tour Perrine. A la fin de cette même année 1839, autre convoi de prisonniers, Martin Noël, Roudil, Guilmain, Bezenac.

Les premiers temps furent calmes, un silence de monastère plana sur ces passions mises sous scellés. Puis, peu à peu, un tressaillement, une rumeur, le désir irraisonné de persécutions des gardiens désœuvrés, excités par leur autorité, la révolte instinctive de l'homme isolé, sans occupation de pensée, sans occupation du corps. Les premiers jours, cet homme s'étonne d'être ainsi enfermé. Il est frappé par la nouveauté de cette situation. La porte qui le sépare du monde des vivants l'intéresse. L'idée de claustration travaille en son cerveau stupéfié. S'il a le sens exact des choses, s'il sait qu'il est inutile de vouloir lorsque le ressort de la volonté a été arrêté comme par un doigt invisible, il supportera sa captivité et se satisfera des choses immédiates. Ces impassibles sont rares. Presque immédiatement, l'ordinaire prisonnier qui a perdu ses habitudes de libre respiration et de libre marche s'irrite contre l'étroite pièce sans air, contre les murs qui l'empêchent de passer. Il s'ennuie et il est impuissant contre son ennui. Il tombe en une atonie qui confine à la colère. Il reste une journée sans rien dire, et tout à coup un son de voix,

un bruit, une pensée subite, éveillent en lui la fureur. Le labeur manuel ne suffit pas toujours à occuper ces somnolences, à endormir ces violences.

Du jour où la découverte a été faite qu'il était impossible de respirer et de bouger davantage, la nostalgie de l'atmosphère et de l'espace est entrée en cette âme mise en cellule. La fièvre rougit et brûle les pommettes, un perpétuel étouffement contracte la gorge, réveille en sursaut le dormeur, dans des cris et des suffocations, des chaleurs alourdissent ses pieds et ses mains, des aiguillons les traversent en tous sens. Il fait effort pour ne pas subir ce fourmillement despotique. Il marche d'un mur à l'autre, bouscule la table et la chaise, se frictionne, se jette aux barreaux. Quand il s'arrête, la sensation s'est aggravée, un poids de chaînes et de boulets semble fixé à ses poignets et à ses chevilles.

LIII

La révolte, la maladie, la folie, sont les poteaux d'arrivée auxquels l'homme se trouve conduit par ces misérables chemins. Il y eut, au seuil des cachots, des insurrections de prisonniers contre leurs guichetiers, des clameurs roulèrent en échos dans les couloirs, la prison se prolongea en infirmerie, des cerveaux sombrèrent dans le délire.

Martin Noël, qui a voulu emprunter vingt francs à Barbès, et qui ne veut pas accepter le directeur comme prêteur, est réveillé, toute une nuit, de demi-heure en demi-heure, par une ronde de guichetiers, par le coup de lumière de la lanterne approchée de son visage. Il s'irrite, il est pris aux cheveux, traîné, frappé, cette nuit-là, et au matin la même scène recommence. Mais ce n'est plus par les cheveux qu'on le traîne, c'est par les pieds. Sa tête sonne sur les marches, à la descente des galeries de Montgomery, à travers la crypte, par l'escalier qui mène aux oubliettes.

Le crâne fracassé, les reins saignants d'un coup de sabre, meurtri de coups de souliers, il est jeté dans le noir et la glace de ces réduits. L'eau froide tombe des murs en ruisselets. Il faut rester couché, assis, accroupi : la voûte est à un mètre et demi du sol granitique. Il n'y a de prise d'air et de lumière que sur le couloir et c'est ainsi tout au long, une série de tombes ouvertes dans une tranchée de cimetière obscur.

Les rats ne sont plus les maîtres, ils ont été chassés par les poux. C'est à cette vermine acharnée, à cette pullulation silencieuse et dévorante que le prisonnier est livré sans défense. Le cachot ne suffit pas. Les pieds de Martin Noël ont été enchaînés à l'anneau de fer scellé dans le mur. Les chaînons et les boulons qui les maintiennent broient ses chairs, entrent en elles, mettent à nu les muscles, les nerfs, les os. Il faut rester couché sur le ventre, il faut manger le pain noir et boire l'eau croupie que le geôlier dépose devant la face inerte, à portée des lèvres gémissantes. Il ne sut jamais, ce triste enchaîné, combien de jours il fut laissé là. Il fallut une heure pour le déferrer, pour retrouver et retirer de ses pieds les anneaux cachés dans l'enflure et la pourriture.

Le monument de grâce fière, de hautaine élégance, prend une autre allure, garde une autre signification, quand on est ainsi descendu dans ses entrailles. Il devient double et effrayant, les salles sont belles comme des hymnes, les dessous tortueux et de méchanceté hypocrite, enfouie aux ténèbres. Le Mont est simple et compliqué comme l'homme, plein d'élan et le fond cruel.

LIV

Cette affreuse aventure de Martin Noël se passait avant l'arrivée de Blanqui. Mais elle ne resta pas à l'état d'exception. Après la fournée d'insurgés versés au Mont en 1840 les règlements se firent plus sévères encore. Défense de parler par les fenêtres, défense de parler aux geôliers, défense de chanter, la mise aux fers annoncée comme remède aux mauvaises humeurs, comme calmant des colères. La résignation ordonnée, le silence imposé. Les maladies de nerfs, d'estomac, de cerveau, ravagent ces ennuyés dont on verrouille les lèvres. Staube se coupe la gorge d'un coup de rasoir. Austen devient fou.

LV

Blanqui est maître de lui. Il écoute, il observe. Assis, appuyé d'un coude à sa table, ou debout près de la porte, il entend les bruits de voix, les menaces qui résonnent aux murs des couloirs, les plaintes qui montent du fond du monument, qui sont filtrées par les pierres en lointains soupirs.

Pendant six mois, la folie d'Austen est déclarée simulée, et le fou est enfermé au cachot. Il appelle son père, son frère. « Oh! les misérables, crie-t-il. Ils les tiennent là emprisonnés au-dessous de moi! Mon pauvre père! je l'entends! je l'entends! » Sa voix étonne ceux qui l'entendent venir des profondeurs, elle monte et se perd après avoir erré par les corridors, s'être brisée aux voûtes, dispersée en clameurs, en soupirs. La nuit, dans les accalmies de silence où s'interrompent les bruits du vent et de la mer, cette voix de fou, colère et sanglotante, va trouver les prisonniers dans leur cellule, sur leur couchette, et ils pourraient croire à une irruption soudaine des fureurs et des gémissements enfouis au dur monument depuis des siècles.

Ceux qui résistent à la folie s'ingénient à la trouvaille de distractions possibles. L'un a songé à dresser un écureuil qui sortirait et reviendrait, portant des lettres. Ceux-ci élèvent, nourrissent, apprivoisent des moineaux, ceux-là des pigeons et des poules. Ils se récréent à voir sautiller les moineaux, se rengorger les pigeons, à écouter le perpétuel caquetage des poules. Ces pattes qui grattent, ces becs qui fouillent, ces plumes qui s'ébouriffent, ces petits yeux ronds toujours virant, ces courts essais de vols qui battent l'air de la cellule, toute cette animalité de l'oiseau fait passer autour du prisonnier un rapide frisson de vie, le frôle d'une tiédeur de chair délicate, l'interpelle de petits cris vifs et de roucoulements de langueur. Mais l'oiseau passe à travers les barreaux, s'en va sur le rebord de pierre murmurer un gazouillis de caresse au soleil, s'envole au-dessus de la verdure qui le tente, et c'est l'homme qui reste en cage.

LVI

Une cage d'heure en heure plus fermée et plus asphyxiante. Quand les détenus essaient de sortir de l'inertie dans laquelle ils s'enlisent chaque jour davantage, comme dans cette tangue grise qui les environne, quand ils se refusent à se laisser ensevelir dans l'ennui qui les conquiert peu à peu de son mol et irrésistible envahissement, ils s'agitent comme au réveil d'une longue nuit, ils se forcent à reprendre goût à la vie, ils réclament des améliorations, ils pétitionnent, protestent contre le régime cellulaire. La réponse administrative ne se fait pas attendre. Elle vient

de Paris, passe par la sous-préfecture d'Avranches, ordonne la séquestration absolue, une demi-heure de sortie à l'air libre tous les deux jours, et se termine par l'injonction : « A la moindre résistance, sabrez ! »

Un avocat d'Avranches, défenseur des prévenus d'avril 1834, ami de quelques condamnés, Fulgence Girard, s'arrête sous les lucarnes, scrute leur ombre de sa lorgnette. Aucune parole n'est échangée. C'est à peine si les regards croient se rencontrer.

La femme d'un détenu, Mme Guilmain, est venue s'établir au Mont, a loué une chambre en face des Deux Exils, elle entrevoit, au delà du grillage, au delà de l'épaisseur du mur, la silhouette de son mari. Elle n'a pas réfléchi que toute la population est à la merci du directeur, que la perte de quelque humble travail, la ruine de quelque restreint négoce peuvent être le prix d'une complaisance, d'un apitoiement. Le tremblant propriétaire donne congé à sa locataire, et nul autre ne paraît vouloir louer à celle-ci une chambre semblable, avec vue sur la prison. On ne lui offre à contempler que le panorama des grèves. Un seul vieux pêcheur se trouve pour enfreindre la consigne tacite.

Mais l'ingénieux directeur, le subtil geôlier, aura le dernier mot. Il empêchera les conversations, les descentes et les montées de lettres, il supprimera le paysage, il rendra impossibles les croisements de regards confidentiels.

Il invente d'ajouter un grillage intérieur au grillage qui existe à l'ouverture extérieure des fenêtres percées en meurtrières dans la muraille épaisse de deux mètres. Ce nouveau grillage, depuis le sol jusqu'au plafond, empêchera le prisonnier de s'insérer dans l'embrasure où il passait des journées en contemplation attentive. Ni ses regards, ni sa voix, n'iront plus au dehors. Un treillis de fils de fer sur le grillage extérieur empêchera le passage des lettres et des journaux montés par des ficelles, aux heures indécises.

LVII

L'inspecteur général des prisons auquel ces mesures avaient été soumises les avait nettement condamnées comme inutiles. Il fallut trouver un prétexte pour les légitimer. Ce prétexte prit naissance dans une provocation. Défense aux condamnés de s'approcher des barreaux. S'ils ne se retirent pas, après injonctions,

ordre aux sentinelles de faire feu. Mais cette défense, elle ne vient pas par voie administrative, on la fait passer dans les habitudes de la prison. Ce sont les factionnaires qui sont chargés de la notifier aux prisonniers.

Blanqui est le premier averti. Immobile, songeant sous sa placidité au fracas d'émeute d'hier, à l'évasion et aux revanches possibles, à la femme qui l'attend, ses yeux clairs vaguant au delà de l'eau et des grèves, à la recherche des rues connues, des silhouettes amies, il est brusquement assailli dans son immobilité, dans sa torpeur réfléchissante, il s'entend appeler, il se voit mis en joue. Il obéit, se retire, fait demander une explication au directeur. Malentendu, méprise, répond celui-ci. Ne pas s'inquiéter, cela n'arrivera plus. Le surlendemain, même coup de voix, identique pantomime du factionnaire. Pareille demande d'explications, et pareille réponse. Le lendemain, au soir, triple et semblable aventure de Martin Bernard, Quignot et Delsade. Delsade, violent, prend sa chandelle, la pose d'un poing énergique sur le rebord de la fenêtre, colle son visage aux barreaux, crie au soldat : « Tire donc, jean-foutre, tire donc, tu verras clair pour viser. »

On avait ainsi obtenu le délit d'insultes aux soldats. On y ajouta le perpétuel lancé de pierres et d'os aux sentinelles du chemin de ronde. Or, on apportait aux détenus leur viande désossée, et, pour se procurer des pierres, il leur aurait fallu desceller et fragmenter les quartiers de granit de leur cellule. On est autorisé à conclure que ces utiles cailloux tombaient des fenêtres de l'appartement du directeur, situé au-dessus des cellules. Des factionnaires et des détenus en eurent la preuve, une domestique aperçut un geste du fils de M. Theurrier. Trop tard, les rapports étaient partis pour le ministère, et le placement des grilles supplémentaires allait être autorisé.

LVIII

Mais, à ce moment, qu'importe à Blanqui. Il ne voit ni n'entend. Il n'entend qu'une voix de jour en jour plus éloignée, un souffle, un dernier soupir, il ne voit venir que la catastrophe. Elle s'approche, la voici.

C'est un an, jour pour jour, après les adieux, le 31 janvier 1841,

que meurt Amélie-Suzanne, la femme du prisonnier achevée par la prison de son mari, la svelte et brune créature dont le vol d'hirondelle n'a pu venir jusqu'aux barreaux de la cellule. Elle a agonisé pendant un an. Pendant un an, Blanqui a attendu la guérison et la réalisation de la promesse. Il a cru à un déchirement de la brume qui l'entoure et à la subite apparition de celle qui devait venir. Cette attente vaine, ces alternatives de croyance et de désespoir, c'est le drame intérieur qui s'est joué en lui. Ce drame est fini, un autre commence. La femme vient, enfin. Mais elle vient morte.

L'homme sait la nouvelle funèbre, il est resté rigide devant le fonctionnaire qui l'a apportée, et le voici, seul, le dos tourné à la porte, le front penché vers la fenêtre, la tête dans l'ombre de son bras, regardant fixement la mer sans la voir. Il reste là, inattentif au reflux et au flux, jusqu'aux heures et aux ombres du soir, lorsqu'il ne reste plus qu'une lueur sur l'eau, que son regard se trouble, que son cerveau s'isole du monde extérieur. Ce qui l'entoure n'est plus que le décor de sa rêverie. Sa pensée vogue sur une mer de fièvre, dans les espaces de l'hallucination. Un cercueil passe sur le morne étalement des vagues lentes.

Le cercueil blémit, change de forme, devient une figure rigide, puis une figure souple, momie qui se dévêt de ses bandelettes, et qui se dresse, oscille, erre sur les flots. C'est elle, les yeux qui l'ont connue la reconnaissent. Combien elle est changée, pourtant, et comme elle est pâle. Ses pieds sont joints, tels qu'on les a rassemblés sur le dernier lit. Ses bras allongés, ses mains effilées collées au corps, elle est droite et longue, elle approche, elle semble par moments s'évanouir pour revenir plus près. Elle monte avec la mer enflée jusqu'au grillage, elle cherche l'issue, elle va et vient, et son visage de reproche et d'amour fini apparaît, disparaît, et reparaît plus visible. Les boucles de ses cheveux sont éparses, pendent en chevelure de noyée, ses yeux noirs sont vitreux, ont la transparence morte des fenêtres aux lumières éteintes. Plus rien maintenant ne l'empêchera de passer, ni les geôliers, ni les verroux, ni les barreaux. Elle est fluide, elle entre, elle flotte comme une fumée, se disperse et se recompose comme un nuage. Elle est de nouveau la compagne, à jamais la fidèle et l'insaisissable.

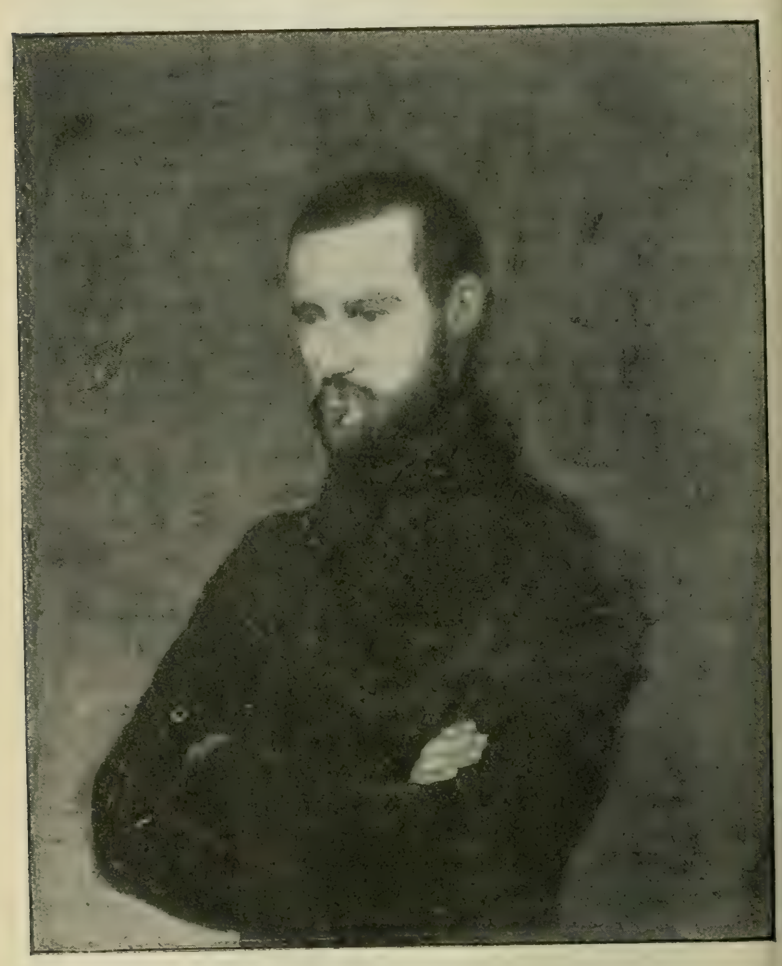
LIX

Sans cesse, le prisonnier du Mont fut hanté par l'apparition familière, se complut dans les visites du doux spectre ponctuel. Désormais, il cohabite avec la mort. Tous les soirs, quand les premières noirceurs de la nuit absorbent les dernières clartés dans leurs voiles de deuil, quand les fantasmagories se lèvent dans l'atmosphère et que les formes confuses se meuvent, Blanqui l'aurait évoquée, si elle n'était pas venue d'elle-même habiter sa cellule et converser avec sa pensée, celle qu'il avait quittée pour la prison et qui le quittait à son tour pour la tombe. Pendant ces mois et ces années, elle fut le but de sa songerie, l'hôtesse de son veuvage. Il laissa plus tard échapper le cri de révélation de sa douleur et des entretiens qui furent le charme et le désespoir de ses insomnies. Mais ces entretiens furent secrets, et cette douleur resta mystérieuse. Personne ne soupçonna, à l'attitude du vaincu deux fois vaincu, quels chuchotements lui parlaient entre les murs de pierre de son logis, dans quelles spirales du souvenir il descendait. On ne vit pas s'il y eut des larmes à la page du livre ouvert sur la table. Il pleura tous ses pleurs dans la solitude.

LX

Le prisonnier eut de plus fréquentes périodes de silence et d'atonie. Il vécut des journées sans dates au fond de l'ombre couleur de deuil. Il s'immobilisa dans l'encoignure en rigide statue de douleur, ne sortant de ses visions invisibles qu'au bruit des pas, des clefs et des voix. C'est pendant cet état de maladie, de songerie, d'indifférence à l'existence, que le régime de la prison vint à son état aigu de persécution. En avril 1841, la décision de grillager hermétiquement les lucarnes a son commencement d'exécution. L'aumônier Lecourt accompagne l'architecte et son commis, il serre les mains des détenus, s'inquiète de leur santé, se répand en effusions et en salutations. Pendant ce temps, on prend les mesures. On a ainsi évité toute discussion, toute collision. Blanqui lui-même, tout de sang-froid et d'observation qu'il est habituellement, ne s'aperçoit du stratagème qu'au moment de la sortie du doucereux visiteur. « Certes, c'est un étrange personnage, dit-il dans une lettre à Fulgence Girard, que cet aumô-

nier-charpentier qui a un grand fils commis aux écritures, qui ôte sa chasuble après la messe pour grimper sur les charpentes, qui pose et scelle les verroux et les barreaux, construit les portes des cachots, qui confesse et claquemure ses ouailles. »



Auguste Blanqui, d'après une peinture de sa femme.

LXI

Le 18 avril fut un jour d'inspection du sous-préfet d'Avranches.

Le fonctionnaire présent, neuf détenus sont conduits au greffe : Barbès, Delsade, Dubourdieu, Martin-Bernard, Quignot, Godard, Guilmain, Vilcoq, Blanqui. On allègue des réparations, on va les loger hors de leurs cellules pendant deux ou trois jours. Delsade



Mme Blanqui, peinte par elle-même.

réclame indiscrètement une explication. Il est saisi, traîné par les couloirs, piqué de l'épée du gardien chef, jeté aux loges de correction. Les autres, d'ailleurs, y sont conduits comme lui. Pendant trois, quatre mois, toute la durée des travaux, ils vont rester

là, dans les affreux logis affectés d'habitude aux voleurs indisciplinés.

Les loges de correction, ce sont les greniers du Mont-Saint-Michel. Au nord, à cent mètres au-dessus de la grève, elles dominent le cloître, elles reçoivent les perpétuels assauts du vent, comme les phares bâtis en pleine mer. Deux mètres trente de long sur un mètre soixante de large, la muraille percée d'une lucarne, c'en est assez pour emmagasiner la poussée saccadée de l'ouragan et sa voix de fureur qui respire et qui expire, qui reprend haleine pour souffler plus fort. Par le froid dont il entoure le réduit, par la clameur dont il emplit l'étroit espace, il semble inclus dans la chambre, et, prisonnier comme le prisonnier, ce vent du nord-ouest, ce noroit qui vient de Groënland, qui a passé en gigantesque frisson sur l'Angleterre, qui s'engouffre ici, dans ce fond de baie, où il paraît s'enliser dans la tangue. Oui, il est là, il est dehors, il semble dedans, il est partout. Mais ce vent mouillé de la vapeur de la mer n'assainit pas, ne dessèche pas ces murailles pleurantes. L'atmosphère du taudis reste épaisse, lourde, humide de la sueur des pierres, puante de l'odeur du baquet qui séjourne dans ce coin jour et nuit. Pas de calorifère, pas de cheminée, jamais de feu. Jusqu'au mois de mai, les détenus restent couchés, grelottant sous le drap froid, asphyxiés dans le goût et l'odeur d'ordure de ces ironiques logis en plein air.

LXII

Ces cages hissées à quatre-vingt mètres au-dessus de la grève, ces greniers où le détenu ne peut se mouvoir que sur une surface de quatre mètres carrés, ces pièces étroites meublées d'une paillasse dans une caisse, d'une chaise et d'un seau, n'ont de prise d'air et de lumière que par une lucarne treillissée de fer. Il fallait braver la poussée brutale du vent, la pluie cinglée au visage, coller son front aux barreaux, pour apercevoir le haut rocher, le profil des constructions de la Merveille, l'arrivée de l'eau, les voiles lointaines, l'ouverture de la baie sur la haute mer vers Cancale.

LXIII

Dans cet espace étroit des loges, la discipline s'est faite plus dure, la persécution s'est aggravée. Ceux qui ont demandé des explications sur leur déplacement sont conduits aux cachots, mis aux fers. Ceux qui font des objections au goût de la nourriture et de la boisson, conduits au cachot et mis aux fers, eux aussi. Généralement, on les traîne par les pieds jusqu'à ces cachots, noirs, visqueux, grouillants de rats, pullulants de vermine, cachés dans les profondeurs du roc. Barbès connaît cette aventure pour avoir refusé de rentrer dans son cabanon où le soupirail avait été bouché pendant l'heure de la promenade. Il est terrassé, traîné, quinze gardiens acharnés sur lui, la barbe, les cheveux arrachés, la poitrine meurtrie d'un coup de pied. On l'enferme dans l'*in-pace*. Delsade et Martin Bernard, qui ont voulu intervenir, le rejoignent.

Puis d'autres qui se sont agités, qui ont crié, sont saisis à leur tour par les geôliers sabre au poing, ferrés, boulonnés, vissés, le sang jailli parfois, précipités au plus profond des souterrains, ou enchaînés dans leur cellule. Toute la nuit, le cri et le gémissement sortent de la pierre, avec le cliquetis de la ferraille. La responsabilité n'existe plus, l'autorité de quelques maniaques s'exalte jusqu'à la bestialité, se complique de grossière ironie. Les oiseaux, les poules, les pigeons des prisonniers sont tués. Des rires bruyants éclatent tout près des visages pâles, aux dents serrées. Ce fut le temps le plus atroce de la détention. La maladie sévit, la folie se montre et se propage.

LXIV

Juin, juillet, août se passent encore dans les loges. Blanqui sera parmi les derniers qui seront reconduits en cellule, le 23 août, après cent vingt-sept jours. Pendant les mois d'été, le supplice a changé. Ce n'est plus le vent, c'est le soleil qui est le bourreau. Les rayons implacables font flamber les cahutes si haut juchées vers le ciel. Les regards ne peuvent errer par les grèves, resplendissantes et hostiles. Il faut fuir, aveuglé, loin de la lucarne, chercher anxieusement, dans les angles de la chambre minuscule, une illusion de fraîcheur et d'ombre. Le

prisonnier cuit et rissole dans la puanteur de ces fours suspendus. Il n'a de répit et de repos que pendant la sortie d'une heure qui lui est concédée. Avide de se mouvoir, il va, à son tour, sous la conduite d'un gardien, marcher par les escaliers, par les plates-formes, devant le porche de l'église, sous les arcades du cloître. Il s'arrête au parapet du saut Gauthier, où se précipita autrefois un détenu affolé de réclusion, cherchant et trouvant la liberté dans cet abîme de mort, sur ce roc où se brisa son corps. Toutefois, la pente est praticable. Les mains accrochées à une corde, en s'aidant des pieds contre la muraille, une évasion, par ce saut Gauthier, aurait des chances !... Et partout, tout autour de l'église, tout autour du cloître, c'est l'espace, la fin des côtes, les avancées de promontoires d'où peuvent partir des barques, la pleine mer sous le plein ciel.

LXV

C'est surtout pendant ces journalières promenades d'une heure que la mer fut visible pour les prisonniers. Mais ailleurs, dans les cellules du Petit-Exil, dans les loges de correction, elle exerça son attraction sur tous, plus que la hautaine architecture de l'abbaye, plus que la flore délicate du cloître, la guipure de végétaux enfermée aux rosaces, épanouie aux chapiteaux, feuilles enroulées, corolles ouvertes, qui transforment l'étroite cour en un mystique jardin de pierre. C'est la vue de la mer qui put faire passer les heures, toutes les heures, celles de toutes les saisons. La mer couleur de pluie, la mer embrasée, la mer mélancolique et dorée, l'étendue mystérieuse, changeante et attirante, ce fut le grand refuge des énergies inemployées, l'activité de ces inactifs, l'image grandiose de leurs illusions. La mer absorbeuse d'énergies, tueuse du temps, apaise les colères, endort les révoltes, par la voix perpétuelle et fatale de ses vagues.

LXVI

Blanqui est envahi, comme les autres, aux moments de fatigue et de dégoût, par le sentiment de l'inutilité. Son esprit volontaire et méthodique, qui connaît des flux de rébellion, des arrivées de courage le soulevant au-dessus de la minute présente,

connaît aussi des reflux d'inactivité, des retraits de force qui le laissent échoué sans désir. Il subit ce que Balzac a, si magnifiquement, défini : « Ces avortements inconnus où le frai du génie encombre une grève aride. » Il quitte son rêve alors, il quitte la besogne distrayante, l'éternel apprentissage scientifique et sociologique où il cherche ses moyens et ses armes. Il reste veule et insensible, et comme les autres, il regarde la mer, absorbeuse des regards et des idées, productrice de songeries.

Les premiers temps, il avait eu une surprise et un intérêt à la voir. Il ne retrouvait pas la mer de son enfance et des voyages de sa jeunesse, la mer bleue sous le ciel bleu, la mer latine, égale et limpide comme un lac, sans venues et sans départs. Non, il ne connaît pas ces sables sans fin, cette tangue grise, cette eau glauque toujours fâchée, ce vent froid, ces oiseaux sauvages qui tournoient avec des cris dans les tempêtes, cette voix rauque de la vague montant à l'assaut du rocher et retombant en poussant une clameur rageuse.

Sous son étroite fenêtre, et du haut des plates-formes, aux heures des marches parcimonieusement mesurées, le spectacle auquel il assiste lui donne la sensation mêlée de la mer et de la terre, de deux formes de la matière toujours aux prises. La vague se retire au loin. La mer n'est plus qu'une ligne blanche sur l'horizon. Elle revient vite, par grandes lignes concentriques, elle s'étale, elle entoure, elle envahit la grève, les falaises basses, roussâtres d'herbe pelée et du triste ensanglantement de la criste-marine.

Le ciel est semblable à la mer. Les étalements d'éther y sont troublés par les déferlis de nuées. Il y a des effilochages de brumes tels que des affaisements de vagues, des dispersions de lumière bues par les lointains de l'atmosphère, des calmes plats, des mouvements rythmiques, des violences rapides. C'est sur ces deux aspects reflétés de l'air et de l'eau que les yeux actifs de l'homme immobile aperçoivent tout ce qui se passe, tout ce qui est en liberté, la fuite des nuages, le vol des oiseaux, le glissement des barques. Tout cela est vu à travers les barreaux, rayé par le grillage. Le paysage est en prison autant que le prisonnier. L'eau et les nuages n'apparaissent qu'en taches bougeantes à travers le dur réseau. L'univers se présente en quelques lueurs éparses fragmentées par le quadrillage. Le prisonnier en cage peut perdre la notion des choses et croire que c'est lui qui re-

garde dans une cage où fonctionne le mécanisme de l'attraction universelle. Les observations immédiates vont s'effaçant, la cellule n'est plus qu'un point quelconque dans l'espace, — la fenêtre, un cadre de hasard, — la nature, le décor fugitif du drame où il n'y a pour personnages que des pensées.

LXVII

Ces pensées, ce sont tout de même, définitivement, les refuges de Blanqui, plus que ses contemplations. Il se lasse des aubes, des midis, des crépuscules, des nuits, des hivers, des printemps, des étés, des automnes. La mer monotone augmente son ennui, la mer colère lui communique son humeur rageuse. Les coins d'architecture qu'il peut apercevoir, les avancées de pierres dentelées, les lignes des contreforts, tout le fleurissement d'art superbe qu'il peut traverser en changeant de cachot, la dure dentelle des galeries, le jardin sculpté du cloître, les roses de granit, les parterres des vitraux, tout cela achève de l'exaspérer. Le socialiste se révolte contre l'art, le classique se répand en imprécations et en ironies contre le moyen-âge et le romantisme. Il se souciait peu d'archéologie, et d'ailleurs, enfermé dans cette architecture, il manquait vraiment par trop de recul pour la juger et l'admirer. Que lui importait que la prison où il était verrouillé à triples serrures fût sculptée? Il ne tarit pas en railleries dans les lettres qu'il peut faire parvenir à son ami l'avocat d'Avranches, Fulgence Girard, sur le double sentiment qui fait à celui-ci s'indigner contre les cellules et les *in-pace* et adorer les clochetons et les rosaces. Rien, d'ailleurs, ne trouvait grâce à ses yeux, pas mêmes les humbles figues vertes qu'on lui vante comme à peu près mûries sur ce haut espalier. Le Méridional ne croit pas à la vertu de ce pâle soleil trempé d'eau : « Au Mont Saint-Michel, dit-il, rien n'est bon. »

Il tourne le dos aux choses, il ferme sa compréhension à ce qui l'entoure. Il garde le perpétuel souvenir de sa femme et la perpétuelle préoccupation de son fils, mais il fuit l'inaction, il veut se garder des maladies cérébrales, de l'atonie à la folie, qui sévissent en prison, il pense à une délivrance possible, — il remonte l'Histoire, — il retourne à la Politique.

LXVIII

Il s'acharne à envoyer son esprit au dehors, au loin, vers les mêlées d'hommes. Il déserte sa solitude, la vie de tracas tâtillons et d'usure lente qui lui est faite. Il ne veut pas voir les doubles grilles scellées, devant la fenêtre, au mur de la cellule qu'il a réintégrée. Il bataille avec toutes ses ressources contre les souffrances physiques qui commencent le siège de sa frêle personne, des douleurs vertébrales, une tumeur derrière l'oreille, des attaques de fièvre intermittente. Il a de tristes nuits, un bref sommeil entrecoupé de cauchemars. Il geint en rêve, mais il s'efforce de rester immobile et insensible au réveil, lorsque les guichetiers entrent. Il écoute sans broncher l'étonnante consultation du médecin et du directeur, qui lui refusent l'infirmerie accordée aux voleurs et veulent lui persuader qu'il s'acclimatera. Il renonce, devant l'ironie administrative et l'indifférence médicale, à une discussion inutile, il se tait quand le docteur déclare qu'il est dans l'ordre des choses qu'il meure de temps à autre un détenu, il se tait quand le directeur présente la captivité comme une bonne aubaine pour les gens sans moyens d'existence, et proclame que la trop bonne nourriture indigne les visiteurs stupéfaits de savoir des politiques si bien traités. La nourriture, Blanqui en parle avec des mots de répugnance et des phrases de haut-le-cœur, dans une lettre qu'il écrit alors. C'est, dit-il, de la vache gâtée nageant dans de l'eau de vaisselle, dans de la rinçure. Souvent, des asticots sont découverts dans ce plat journalier, que les prisonniers nomment le vomitif. La purée de pois est faite de débris de larves, c'est la purée aux vers.

LXIX

Blanqui s'essaye à mépriser et à vaincre tout cela. Il va vers le passé, il cherche à voir le présent, il scrute l'avenir.

L'Histoire toute proche de lui devait le tenter tout d'abord. Un esprit curieux comme le sien n'habite pas impunément un tel décor de pierre sans se préoccuper de ce qui s'est passé là et aux entours, de ce qui a effleuré l'alvéole où le prisonnier est blotti, scellé comme la bestiole qui meurt, se dessèche, ne laisse que son empreinte au creux d'un bloc. Par quelque bouquin obtenu

en vertu de la règle administrative ou par la complaisance d'un geôlier, Blanqui apprit la formation du rocher, la succession des



Amélie-Suzanne Serre, plus tard Mme Blanqui. (d'après une peinture du temps de la Restauration.)

événements qui avaient gravi ses pentes ou s'étaient traînés sur sa grève.

Il vit distinctement la révolution géologique, l'éruption de granit hors de la couche de schiste, le surgissement du cône solide. Il évoqua le paysage d'autrefois, la poussée de verdure dans le marécage, la forêt à six mille mètres de la mer, la falaise lointaine alors, barrant la baie actuelle, depuis le Grouin de Cancale

jusqu'à l'archipel de Chausey. Ce fut l'époque des hautes futaies, des clairières humides, de l'ombre verte des bois. Les druides circulèrent par les sentes, puis les moines. A la longue, l'aspect de la nature changea. Au VIIe siècle, la forêt s'effondre définitivement dans le sous-sol, les chênes et les hêtres meurent sous le sable, les marées déplacent perpétuellement la grève mouvante, le cône de granit émerge seul. Ce désordre de nature a été



Le Mont-Saint-Michel. (La vue sur la mer.)

accompagné de sévices des hommes, de passage de pillards, d'arrivées de Normands. Il faut que les irrégularités s'installent, que les habitudes se refassent, pour que l'évêque d'Avranches, Aubert, prenne possession du mont, y bâtisse, en 709, un oratoire, y installe douze chanoines. Plus tard, c'est un monastère de bénédictins, construction nouvelle close d'une solide muraille. Le monastère se façonne en forteresse, une existence luxueuse et copieuse prend ses aises, est menée librement par les moines, les hommes d'armes et les scribes.

Ce n'est qu'au XIIe siècle que les pierres commencent de fleurir au labyrinthe de ce jardin de granit. Sous les seigneurs abbés Roger II et Robert de Thorigny, les voûtes légères s'élèvent au-dessus des écuries, des caves, de la salle des Gardes, de toute la forte assise

aux piliers massifs. La vie d'apparat et la vie sensuelle se logent à la salle des Chevaliers, au réfectoire, se déploient sous les voûtes aux fines nervures, aux chapiteaux feuillus. A la fin du XIVe siècle, le sud-est du monastère est bâti par Pierre Leroy, la tour Périne a été construite, et le Petit-Exil, la porte militaire entre les deux tourelles, l'escalier tournant. Louis XI vient et revient, en 1462, en 1469, en 1472, renard royal, fourré et flaireur, actif à inspecter et à sonder les bâtiments féodaux. Il fait une première visite désintéressée, il ouvre et préside le premier chapitre de l'ordre de Saint-Michel. Il accomplit un vœu et ne néglige pas de faire construire une cage en bois sur le modèle conçu par La Balue.

LXX

C'est la signification de prison du Mont-Saint-Michel qui devait le plus frapper Blanqui pendant ces années de réclusion. C'est le rôle de geôle joué par le monument avec une assiduité implacable qui vient au premier plan des récits, en avant de tout le passé, en conformité avec le présent.

La liste commence aux premiers âges de la bâtisse, à l'époque des lourdes murailles rudimentaires, elle se continue, anonyme et certaine, sous les abbés grands seigneurs, dresseurs de beaux décors, épris d'existence ordonnée et élégante. Au-dessous des salles aux colonnes fleuries, de l'église vibrante de l'harmonie des orgues, de la bibliothèque où palpite mystérieusement l'esprit sous l'érudition, par des escaliers creusés dans le roc, les prisonniers sont descendus aux cachots significativement nommés oubliettes. Fonds de puits remplis de l'eau des infiltrations, recevant l'air par de longs conduits, la voûte d'un mètre et demi de rayon forçant le prisonnier à rester couché ou accroupi. On le tirait de là une fois par semaine, il venait sur la plate-forme, conduit par un moine, respirer l'air du dehors. Un religieux vécut cette vie pendant vingt et un ans. Puis, sur la liste sont inscrits des prisonniers anglais, Noel Beda, d'Avranches, syndic de la Faculté théologique de Paris, principal du collège de Montaigu. des chefs huguenots, le journaliste hollandais Dubourg, enlevé en Hollande, expirant au Mont après une atroce agonie, des pamphlétaires, des financiers, des suspects. La Révolution, qui abat la Bastille, garde le Mont-Saint-Michel. Elle l'appelle le Mont-Libre. Elle nomme une tour : tour de la Liberté, et en

1793-94, elle enferme trois cents prêtres des diocèses d'Avranches, Coutances et Rennes, pour refus de serment civique. Sous l'Empire, les locataires sont les officiers supérieurs restés républicains, trois généraux russes prisonniers de guerre. Sous la Restauration, le fils de Babeuf, des publicistes coupables de délits de presse, Mathurin Bruno, sabotier qui se dit roi de France et que le roi de France verrouille pour jusqu'à sa mort, Lecarpentier, ex-conventionnel, qui meurt là, au bout de neuf années, et dont on conserve la tête dans la pharmacie.

Après 1830, les légitimistes qui se compromettent dans les chouanneries sont soumis à leur tour à l'incarcération. Mais les républicains surtout abondent. Louis-Philippe se souvient peut-être du jour de son adolescence où le duc de Chartres qu'il était alors, accompagné de sa gouvernante, Mme de Genlis, fut pris d'un accès de juvénile indignation au cours d'une visite à l'abbaye et asséna un coup de hache sur la cage instituée par Louis XI. Mais s'il se souvient du Mont-Saint-Michel, ce n'est pas pour en démolir les cabanons et en adoucir le régime, c'est pour y loger ses adversaires avec une rigueur non pareille. Après l'affaire du Cloître-Saint-Merry, le Mont devient une colonie pénitentaire où les soldats sont internés avec les chefs : Jeanne, Blondeau, Lepage, Colombat. Ils sont encore là, moins Colombat évadé audacieusement, lorsqu'arrive la fournée de ceux de 1839, les insurgés de Mai, Martin Bernard, Barbès, Blanqui, auquels vient aboutir cette chronique du sort des vaincus.

LXXI

Cherchant à se remettre en contact avec la politique, Blanqui, par les lettres qu'il peut faire tenir à Fulgence Girard, son ami d'Avranches, et par celui-ci à sa mère, à ses sœurs, par les lettres qu'il reçoit en retour, se rattache à l'existence libre. Il demande et obtient des renseignements, des journaux, des fragments de journaux, il suit avec de brusques intervalles, d'irritantes solutions de continuité, les menées des hommes, la succession des événements. Par sa lucarne, il regarde agir, autour des tapis verts des ministères, dans les travées de la Chambre, Guizot, Thiers, Soult, Molé, d'autres, des grands premiers rôles, des comparses, tour à tour opposants et ministres. Il aperçoit

plus loin, par toute l'Europe, des allées et venues de diplomates, des mouvements de peuples, des défilés d'armées, qui sont, à distance, des agitations et des traînées noires de fourmilières. Depuis qu'il est enfermé au Mont, une reine d'Espagne a abdiqué, les Anglais et les Russes ont manœuvré en Asie, les fossés des fortifications de Paris ont été creusés, on s'est battu en Algérie, il a entendu le canon de Beyrouth, il a suivi le sillage du corps de Napoléon rentrant en France. Le parti révolutionnaire vaincu, décimé, a dû renoncer à l'agitation de la rue. Les théories socialistes s'élaborent. Louis Blanc veut l'intervention de l'État, et Proudhon, l'anarchie. Les fouriéristes et les saint-simoniens poursuivent leur rêve d'amour. Cabet découvre l'Icarie. Daumier dessine. La voix harmonieuse de Lamartine s'élève.

LXXII

La littérature était abordée comme l'histoire et la politique. Malgré le nombre restreint des volumes de la bibliothèque de la prison, la lecture rendit encore quelques journées et quelques soirées possibles aux reclus. Martin Bernard a raconté quels auxiliaires d'existence pouvaient devenir les *Mémoires du cardinal de Retz*, et aussi le *Cours de littérature*, de La Harpe, l'*Histoire de Paris*, de Dulaure. On a trouvé une note de Barbès recommandant de prendre, chez Mme Fénard, libraire, des romans de Luchet, H. de Latouche, Alphonse Karr, Sainte-Beuve, Jules Janin : *Un Nom de famille*, *Aymar*, *Sous les tilleuls*, *Volupté*, *Le Chemin de traverse*, et les *Mémoires du baron de Trenck*, le séquestré de Magdebourg, amant de la princesse Amélie, prisonnier de Frédéric II, élu par la sœur, enfermé par le frère. Mais plus que le sort de l'officier prussien, le sort de Silvio Pellico, plus près d'eux, paraît avoir passionné les détenus du Mont-Saint-Michel. La prison de l'abbaye est sans cesse désignée dans les lettres de Blanqui comme le Spielberg français, les cachots bâtis sur le cloître sont perpétuellement proclamés équivalents aux plombs de Venise. La littérature spéciale de la prison reprenait possession des esprits des détenus avec ce livre qui eut un tel retentissement, et fatalement, les analogies s'établissent.

Il y a de profonds antagonismes d'esprit entre Pellico et Blanqui. Aucun voisinage d'idées n'est possible entre ce chrétien

et ce révolutionnaire. Même lorsqu'il avoue des doutes et qu'il raconte des colères, l'Italien confesse sa foi retrempée dans le blasphème passager et dans le long remords. La non-croyance du Français est plus inflexible. Mais la vie est plus forte que les divergences de natures, que les pensées ennemies. Elle rapproche les contraires, elle révèle, avec l'identité des sorts, les fraternités lointaines. Ce livre, *Mes Prisons*, ne semblait-il pas raconter déjà tant d'aspects et tant d'incidents de la captivité maintenant subie? Là-bas aussi, des cellules de monastère, à Milan, devinrent des cachots, et les Plombs, à Venise, les chambres étroites, en haut du palais des Doges, aux toits couverts de plomb, apparaissent exactement semblables aux loges du cloître du Mont-Saint-Michel, de glace en hiver, de flamme en été. Le nom de la prison même est un jour semblable pour tous, quand Silvio est conduit dans l'île Saint-Michel de Murano, avant le Spielberg. Là, c'est la prison dure, *carcere duro*, et la prison très dure, *carcere durissimo*. Dans l'une, les fers aux pieds, le sommeil sur les planches nues, la grossière nourriture et le travail. Dans l'autre, l'enchaînement complet, le cercle de fer pour ceinture, la chaîne scellée dans le mur, ne permettant que quelques pas, et pour nourriture le pain et l'eau. Ces aggravations de peines sont réglementées dans l'abbaye normande comme dans le château-fort autrichien. Ici et là-bas, les cachots sont creusés dans les souterrains. Ici et là-bas, le pain, la viande, sont affreux, provoquent les nausées, les prisonniers sont malades de dégoût et de faim. Ici et là-bas, les promenades d'une heure avec des gardes, fusils chargés. Ici et là-bas, de subits resserrements de discipline, ici les grilles aux fenêtres, là-bas des palissades autour de la galerie de promenade, partout la vue de l'espace supprimée. C'est à croire qu'il n'y a qu'un seul règlement pour toutes les prisons de l'Europe civilisée.

Les incidents de la vie intime des prisonniers ont aussi des ressemblances dans les deux régions. Silvio, pendant un changement de cellule, reconnaît Melchiore Gioja, et tous deux agitent leurs mouchoirs. Il demande, chaque fois que l'occasion s'offre, des nouvelles de Maroncelli, de Rossi. Il est attentif au paysage de coupoles et de clochers. Il écoute les voix qui montent vers sa lucarne quand les gens viennent sur la place tirer de l'eau du puits. Il s'intéresse aux pigeons qui volent et roucoulent sur Saint-Marc. La solitude lui donne des hallucinations,

il croit à la présence de quelqu'un dans sa chambre, quelqu'un qui veut l'étrangler, il entend des rires et des gémissements, il a des évanouissements et des délires. Il est enchaîné pendant les voyages des changements de résidences. Au Spitzberg, il grimpe aux barreaux pour voir la vallée, la ville de Brunn, un faubourg coupé de jardins, le cimetière, le petit lac de la Certosa et les collines couvertes de la verdure noire des forêts. Il s'essaye à faire entrer dans sa cellule les spectacles du dehors, la campagne, le mouvement des êtres libres, les chants des paysannes, les nuages errants. Le désir de voir et d'entendre des hommes l'envahit sans cesse, il imagine des combinaisons par les fenêtres et à travers les murailles, il se réjouit de conversations avec des voleurs. Il lit, il médite, il écrit. Il écrit sur le bois de sa table, sur de rares feuilles de papier qu'il doit à la complaisance de son geôlier, des fragments de drames, des poèmes. Quand il est réuni à Maroncelli, il produit une tragédie entière, qu'il ne peut écrire faute de plume et de papier, mais qu'il apprend, qu'il retient, qu'il améliore sans cesse, dont il récite des vers pendant des heures et des heures.

Blanqui put lire ainsi le compte-rendu, en avance de quelques années, de nombre de journées de la captivité qu'il subissait avec ses compagnons. Eux aussi, au Mont Saint-Michel, ils s'informent les uns des autres, agitent des mouchoirs, scrutent les murailles, se transmettent des billets. Eux aussi regardent se mouvoir les gens, voler les oiseaux, fleurir le cimetière. Eux aussi sont malades, fiévreux, exténués. Eux aussi cherchent un repos dans la lecture et dans l'étude. Sous toutes les latitudes, les hommes se ressemblent, subissent la sensation de la même manière, et les liens s'établissent entre ces cerveaux aux pensées contraires et ces cœurs qui ne battent pas pour les mêmes causes. Le pauvre Silvio, quand il est mis en liberté après ses atroces dix années de prison, ne marque-t-il pas le moment où lui parvient la nouvelle de ces « Trois journées de Paris » pendant lesquelles Blanqui fit le coup de feu. Et combien d'autres communications s'établirent entre eux par les mots sensibles aux appels subtils, par l'imprimé fluidique si prompt à toucher et à ranimer les points douloureux, par ces confidences de livres qui offrent de tels refuges secrets à la vie tressaillante! Était-ce pour lui seulement qu'il avait écrit, le prisonnier d'Italie, quand il traçait ces lignes : « Et cependant, même dans les misères

d'une prison, quand on pense que les vrais biens sont dans la conscience et non dans les objets extérieurs, on peut avec plaisir sentir la vie. » Et encore : « Je sentais que l'humeur peut se rendre indépendante du lieu : soyons maîtres de notre imagination, et nous nous trouverons bien presque partout. » Le philosophe, comme le chrétien, pouvait concevoir cette apologie de la vie intérieure. Et l'homme devait être atteint au plus vif par le cri de plainte qui tout à coup se fait jour : « Mon pauvre cœur! tu aimes bien facilement et avec tant de chaleur! à combien de séparations, hélas! tu as été déjà condamné! » Il connaît des séparations, lui aussi, Blanqui, il en connaît une surtout, et que celle-là est profonde, irrémédiable! Comme elle a passé vite, celle qui a passé dans sa vie! A peine était-il exclus du monde, verrouillé au cachot, qu'elle s'en allait, elle, plus loin encore, qu'elle descendait dans ce cachot plus noir et plus définitif qui est la tombe.

LXXIII

Il fallait faire trève à ces pensées, tout ajourner, sortir de là. Pour tenter une évasion, une connivence était nécessaire : elle aboutit. Mais voici, toutefois, auparavant, une brève vision de Blanqui et de sa situation parmi ses codétenus.

Fombertaux, qui fut pendant trois ans au Mont Saint-Michel, a dit ceci à l'auteur de ce livre, dans le logement qu'il habitait en 1888, à Montrouge :

« J'étais, avec Vuillecoq et Joigneaux, parmi les condamnés du *Moniteur républicain* et de l'*Homme libre*. Après mai, arrivèrent Barbès, Delsade, un Polonais, Blanqui, Hubert... Au Petit Exil où je me trouvais, furent enfermés Barbès, Martin Bernard, Blanqui. L'inimitié entre Barbès et Blanqui existait déjà. Le premier accusait le second de lâcheté. Blanqui, disait-il, s'était laissé prendre des listes très étendues. Barbès aussi, pourtant. Pas assez prudents, les conspirateurs à la mode de Mazzini et de Blanqui. Trop de confiance en eux-mêmes. Sur les trois ans que j'ai passé au Mont Saint-Michel, j'ai eu deux ans et demi de système cellulaire pendant lesquels je n'ai jamais vu Blanqui. Je ne pouvais avoir de conversation qu'avec Barbès et Martin Bernard, par des trous dans le plafond et les cloisons. Puis, il y eut des permissions de correspondre, des promenades d'une heure pen-

dant lesquelles on pouvait se voir, échanger quelques mots. Blanqui très crâne, très calme. Il lisait et pensait. N'a jamais beaucoup écrit. Ne se manifestait pas, excepté en face des juges. »

LXXIV

Cette froideur entre Barbès et Blanqui, qui existe au Mont Saint-Michel, qui existait avant l'internement au Mont Saint-

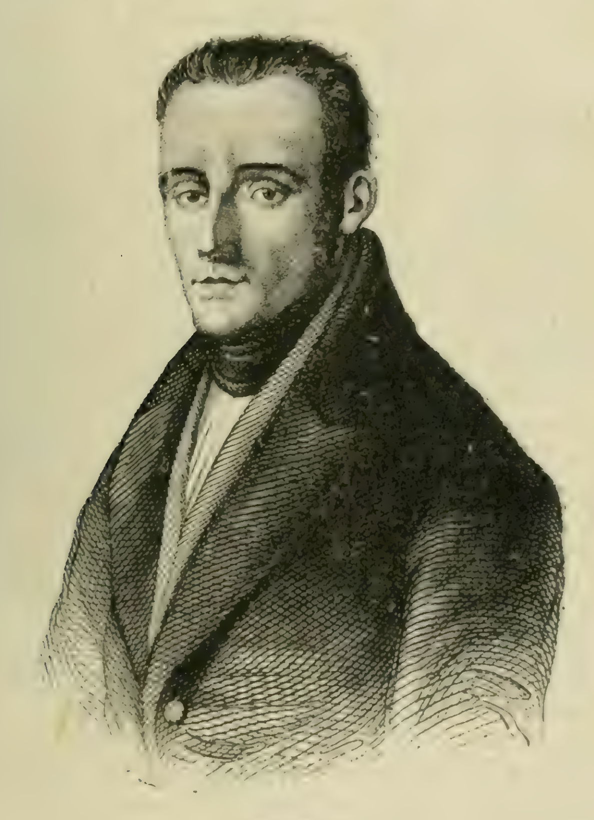


Le monastère du Mont-Saint-Michel : le promenoir.

Michel, n'empêche pas une réunion de ces énergies isolées, de ces souffrances semblables. Si dure qu'ait été la prison, malgré l'oppression, la stupeur, la terreur partout présente, l'ingéniosité, la volonté des prisonniers furent les plus fortes. Les obstacles s'aggravent, les mesures violentes se succèdent. Rien n'y fait. Ces hommes en cellules, qu'on croit si bien séparés les uns des autres, parviennent, non seulement à communiquer par des billets, par des ficelles qui vont d'un soupirail à un autre, par des mots tracés sur le fond des gamelles, non seulement à se parler par les conduits des cheminées, mais ils parviennent ausssi à se voir, à se réunir.

Le règlement du système cellulaire défend de parler même aux

geôliers, interdit tout rapport avec l'extérieur, ordonne que toutes les lettres seront examinées par le directeur, empêche de révéler dans les lettres, les mesures administratives. Plus encore. Il est défendu aux détenus de chanter ; ils ne peuvent détendre leurs nerfs, dissoudre leur ennui ou leur colère par la cadence de quel-



Silvio Pellico.

que musique restée dans leur souvenir. Aucun livre, sans autorisation, pour changer le cours des idées, rattacher l'exclus au monde de l'esprit. Aucun vin, aucune liqueur, pour ranimer le sang, faire revenir l'afflux des forces dispersées. Les punitions sanctionnent chacun de ces articles : cachots, loges de correction, mise aux fers. Et sans cesse l'arbitraire ajouté à ce texte,

le directeur maître sur le Mont, au milieu des flots, comme un capitaine sur son navire.

C'était vouloir la maladie, le désespoir, l'atonie, la folie. Forcément, un atroce état pathologique se créait chez ces hommes dans la vigueur de l'âge, soumis à de telles conditions, privés du mouvement, de la parole, de l'amour. Chez les uns, la fièvre, l'exaltation, chez les autres, la dissolution. J'ai dit le suicide de Staube, la folie d'Austen. D'autres moururent à l'hospice de Pontorson, d'autres encore devinrent fous : Bordon, Charles.

Mais l'ardeur de la résistance se maintint longtemps chez certains. Dès le début, les intelligences s'employèrent aux mille travaux d'adresse pour dépister la surveillance. Il y eut des réussites inespérées : on se parlait! on s'écrivait! on lisait des journaux! on avait des intelligences au dehors : Fulgence Girard, l'avocat d'Avranches, et d'autres, des amis de Blanqui, de Barbès, qui vinrent rôder, qui réussirent à faire savoir leur présence, certains qui entrèrent avec des autorisations de visites.

En septembre 1840, grâce à une visite de sa mère, Blanqui peut faire parvenir à Fulgence Girard une lettre où il lui promet de correspondre avec lui par l'entremise de son codétenu Guilmain, dont la chambre est voisine de la sienne. Il lui réclame des journaux, demande quelle physionomie de la politique, s'inquiète de la paix, de la guerre, du prince Louis.

Tout naturellement, grâce à ces communications, l'idée classique de l'évasion se présenta, en 1840 même, la première année. Doux, un ami de Barbès, entra en pourparler avec des soldats, des Parisiens républicains. Il y eut commencement d'exécution, puis Barbès refusa de partir seul, les militaires s'oublièrent un soir à chanter la *Marseillaise*, furent envoyés en Afrique.

En octobre 1840, une lettre de Blanqui à Fulgence Girard est remplie par l'examen des projets d'évasion possibles, par un exposé des routes qui peuvent mener à Granville s'embarquer pour Jersey, tout un plan où tressaille la fuite mystérieuse, la liberté dans la nuit, à travers les grèves, les campagnes, sur l'eau salubre, dans l'ivresse de l'espace.

Blanqui fait bien remarquer à son ami que des évadés auraient à peine deux heures d'avance, qu'il y a sept lieues du Mont-Saint-Michel à Granville, qu'il faudrait être sûr du point d'embarquement, à Granville ou à la pointe des collines (Carolles), qu'il voit, de sa fenêtre, s'enfoncer dans la mer, ou entre Granville et la

Sienne, rivière de Coutances, ou à Saint-Malo, plus improbable. Mais par quel chemin gagner Granville, par Genest, par Sartilly, ou par un détour dans les terres? Il a toute la carte du pays dans la tête. Il songe au temps favorable, opte pour la saison où l'on va entrer, de nuits longues et orageuses. Et tous ces points d'interrogations posés, l'humour qui ne le quitta jamais reparaît, il reproche à son correspondant d'avoir vanté les figues du Mont-Saint-Michel, lui déclare qu'il ne donnerait pas deux liards de tout ce Mont-Saint-Michel, et que s'il dépendait de lui, il lui bourrerait le ventre de six mille kilogrammes de poudre, pour faire sauter la calotte de cet infernal gâteau de Savoie. Il continue en lui parlant de la lune et des balancements de la mer, soupire son désir, après tant de marées et de vents, de respirer un peu de l'air de pré ou de bois : « Nous avons, dit-il, assez reniflé celui de la grève qui est pointu comme les odes en losange de Victor Hugo. » C'est là qu'il fait allusion au bombardement de Beyrouth, en attendant le bombardement de Paris, puis il conclut que les coupables sont les journaux, « de grands gueulards qui ne valent pas un sou et ont toujours tout perdu ».

Il y eut réponse sur la question d'évasion, l'indication de Granville comme lieu d'embarquement, sous prétexte d'une partie de pêche ou d'une excursion géologique aux îles Chausey. La route par Genest et Sartilly, l'embarquement tout de suite, si le jour peut être fixé. Sinon, une attente de quelques jours dans une ferme de Fulgence Girard. Ce dernier mode ne plaît guère à Blanqui, objectant avec raison qu'un tel lieu d'asile serait suspecté. Pour lui, il faut fixer le jour et capter un factionnaire. Il y eut quelques préparatifs, mais circonspection et arrêt.

Puis le travail de grignottement recommence.

C'est Delsade qui parvient, par des trous, par des crochetages subtils, à ouvrir sa porte doublée de zinc, fermée de serrures et de verrous, et les portes de Barbès, de Martin Bernard, de Guignault, certaines de ces portes fermées plus fortement encore par des barres de fer fixées au mur d'en face : désormais il y a réunion chaque soir après la ronde, jusqu'au jour de la trahison d'un codétenu : Hendrick.

C'est Blanqui se hissant dans sa cheminée jusqu'au conduit de la cheminée de Martin Bernard.

Et ainsi, sans cesse, des efforts, des défaites, l'autorité plus inexorable, la vexation plus active, leurs quelques meubles enle-

vés aux détenus, les grilles, les révoltes, la rage des prisonniers impossible à contenir, obtenant enfin gain de cause. Mme Blanqui mère a toutes les peines pour voir ou plutôt entrevoir son fils, malgré l'autorisation ministérielle dont elle est munie. Blanqui refuse même de se soumettre aux conditions injurieuses qui sont imposées, sa mère fouillée par un geôlier, l'entrevue ayant lieu à travers deux grilles. Il fallut l'arrivée du beau-frère et de la sœur de Barbès pour qu'un adoucissement fût apporté et que les entrevues pussent avoir lieu. Ce fut alors que M. et Mme Carle, apprenant les scènes sanglantes, les odieux sévices, déposèrent une plainte. Fulgence Girard rédige un mémoire au nom des familles des condamnés. Ces condamnés, du fond de leurs cachots, lancent une demande de poursuites contre le directeur de la prison. Il y a appel au public, consultation du barreau, pétition à la Chambre, discussion dans la presse.

L'ignominie, pendant ces débats, s'accentua. Quatre détenus, qui avaient arraché leurs barreaux, sont jetés aux cachots : l'un d'eux Petremann, en est retiré, sous la menace de mort par le froid, et dévoré par les poux.

C'est l'époque où Blanqui écrit : « Une catastrophe est inévitable ici. Ces scélérats la provoquent, et nous ne demandons qu'à nous y précipiter. Je ne crois pourtant pas que nous agissions en insensés; pour ma part, je n'ai plus grand'chose à ménager, ni grand'chose à craindre; je ne tiens plus à la vie, elle m'est à charge, ce qui m'en reste ne durera pas longtemps, et je voudrais seulement l'échanger contre quelque chose... »

LXXV

La catastrophe est prévenue par la destitution de Theurrier, le 13 décembre 1841. Le système ne change pas, mais il y a une accalmie et immédiatement l'idée d'évasion est reprise. Barbès avait remarqué un défaut de la fortification, au saut Gauthier, lors de ses sorties journalières. Il fait part de son observatio à Alexandre Thomas, en décembre, à Martin et à Blanqui e janvier. Il fallait d'abord se réunir. Mme Blanqui fournit le moyens de réunion. Son activité fut admirable. Jamais se soixante ans ne se lassèrent. Tous les jours, deux fois par jou lorsque cela fut nécessaire, elle vint à pied, d'Avranches au Mont

Saint-Michel, énergique à demander les entrevues, patiente à les attendre. Elle apporta, par fragments, les morceaux de fer, les limes, les forets, les ficelles pour fabriquer des cordes. Une plaque de fer qui servait à Blanqui à cuire des pommes, fut changée en clefs. Par les cheminées, les communications furent établies, des galeries furent creusées. Les quatre hommes, un soir, se trouvèrent réunis dans la même cellule, et les mains, enfin, purent se serrer dans l'ombre, il put y avoir les embrassades silencieuses, et les mots chuchotés la bouche près de l'oreille. La froideur, ce soir-là, ne fut pas entre Barbès et Blanqui. Ce fut la sourde allégresse, la trépidation intérieure des prisonniers qui croient le jour venu.

Il restait à sortir de la cellule. On y parvint en trouant la porte, la tôle, en crochetant les verrous. Les clefs fabriquées ouvrirent la porte du couloir et la porte de la cellule de Dubourdieu qui avait sa fenêtre sur le saut Gauthier. Les barreaux de cette fenêtre furent sciés. Tout était prêt.

Un des moyens proposés avait été un déguisement général, Blanqui, petit et fluet, déguisé en femme, un autre, en domestique, des passeports donnés par le maire de Vitré, les évadés simulant une famille en voyage, en chaise de poste jusqu'à la frontière suisse. C'était loin. On s'arrêta à l'idée d'une séparation immédiate, chacun risquant le sort.

Ce fut le 10 janvier 1842, au soir, que la décision fut prise. La première ronde de nuit passée, les prisonniers se réunissent, ouvrent les portes, enlèvent les barreaux de la fenêtre de Dubourdieu. Ils sont sept qui descendent, cramponnés à une corde, dans le grand escalier, qui montent silencieusement, dans la nuit, la pluie, le vent, jusqu'à la plate-forme du saut Gauthier. Mais quatre seulement s'en vont : Barbès, Blanqui, Martin Bernard, Hubert, qui sont condamnés à des peines perpétuelles. Les trois autres : Thomas, Béraud, Dubourdieu restent, car leur temps va finir.

Une corde est fixée, tenue par Béraud et Thomas. Barbès, le premier, embrasse ses amis, disparaît.

Il se trouve dans le vide, tournoyant dans un sens, puis dans un autre, ne parvenant pas à prendre, de ses pieds, un point d'appui au mur. Il n'avait pas songé aux machicoulis, à la saillie du parapet. L'étourdissement le gagne, ses mains, vite écorchées, ont peine à tenir la corde. Les autres, là haut, attendent, anxieux,

essayent de voir dans la nuit, d'entendre dans le vent. Ils ressentent une secousse, la corde redevient légère à leurs mains.

Barbès tombe plus qu'il ne descend, ne trouve pas son équilibre en posant le pied sur le rocher, roule au long de la pente abrupte, d'une dizaine de mètres, et va s'aplatir dans le chemin de ronde. Bruit de chute, cris : qui vive ! arrivée de soldats, de gardiens. Barbès, dans l'état où il est, n'a pu se cacher bien loin. Il est pris, et deux soldats qui le soutiennent le conduisent chez le directeur. Blanqui, Hubert, Béraud, Martin Bernard, sont pris aussi sur la plate-forme. Les deux autres, Thomas et Dubourdieu, sont rentrés chez eux. Barbès est moulu, envahi de fièvre, contusionné, mais sans fractures.

Les précautions redoublent. Les grillages sont maintenus, le changement de direction n'est rendu en rien perceptible.

LXXVI

La dernière phase de la captivité au Mont-Saint-Michel est dominée par la maladie. C'en est fait. Les plus forts vont succomber. Le dernier sursaut des protestations et des révoltes est puni avec la rigueur habituelle. Le 20 avril, Blanqui est enfermé aux Loges, mortelles en été comme en hiver. Le 23, c'est Quignot. Le 24, Roudil, Martin Noël, Godard, Hubert-Louis, Élie, Herbulet. Le 26, Barbès, Martin Bernard. Ils en sortirent trois mois après seulement, et quelques-uns, Blanqui, Godard, Hubert-Louis, Barbès, semblaient plus près de la mort que de la vie. Barbès, atteint de phtisie laryngée, crachant le sang, était terrassé définitivement par la fièvre le 19 juillet. Pendant quatre mois, néanmoins, il lutta pour refuser toute intervention bienveillante, pour empêcher sa sœur de venir, pour éviter toute mesure de transfert. Le 2 novembre, une lettre de Blanqui à Fulgence Girard disait nettement la nécessité d'intervenir, et c'est à la fin de ce mois-là que le prisonnier malade s'en allait en chaise de poste vers la prison de Nîmes, triste, comme ceux qui restaient, de cette fin d'exil, de cette rupture dans le malheur, de cet évanouissement du sort commun.

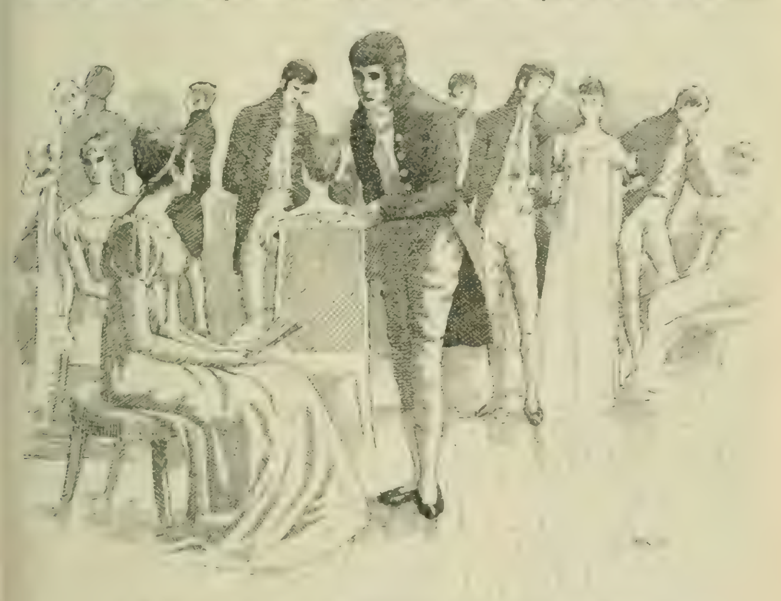
Gustave GEFFROY.

(*A suivre.*)

PASSÉ L'AMOUR [1]

(Suite.)

Un accident à la berline de poste qui nous amenait de Paris faillit nous faire manquer le bal. Nous y parûmes quand il touchait à sa fin. Le prince de Val... fit une surprise de son entrée,



— Il me parut que Mme de Langonnen ne restait pas indifférente.

et tous les yeux des personnes qui se trouvaient dans la première salle se tournèrent vers lui. Comme je l'accompagnais, j'eus ma part de cette curiosité. Le prince de Val... ne laissa pas de la rendre aux invités de Mme de Lorges. On était fait depuis longtemps à ses façons impertinentes : elles amusaient et elles plaisaient par un je ne sais quoi qu'il y mêlait et qui sentait son

(1) Voir les numéros des 10 et 25 avril, et 10 mai 1896.

grand seigneur. Je n'y prêtais point attention d'habitude. Cependant, comme il me faisait signe de regarder d'un certain côté et qu'il ajoutait, d'une voix assez haute : « Regarde donc, chevalier, la belle mignonne à l'œillet qui est assise près de la seconde croisée », je fus choqué pour la première fois et sans en démêler tout de suite la raison, de ce ton de familiarité dont il parlait d'une inconnue. Soit que la remarque fût venue jusqu'à elle, soit que l'attention des personnes qui nous écoutaient et qui avaient suivi le manège du prince l'eût incommodée, Mme de Langomen (car c'était elle) rougit et se détourna.

Cependant, si rapide qu'eût été ce mouvement, j'avais eu le temps de fixer pour jamais dans mes yeux la blanche image de cette femme incomparable. J'appris des personnes qui nous suivaient diverses particularités qui ajoutèrent encore à la sorte de respect inséparable d'une admiration naissante et qui redoublèrent mon envie d'être présenté à Mme de Langomen. Cela se fit sur l'instant. Dès que je me trouvai devant elle, je ne doutai point que je l'aimais, que je n'avais jamais aimé qu'elle, et toutes les réflexions qu'auraient dû provoquer le souvenir du lien qui m'unissait à Mlle de Bédo e et la pensée que Mme de Langomen ne s'appartenait pas davantage que moi-même, cédèrent aussitôt à ce sentiment unique et entier qui ne supporte rien d'étranger ou de contraire à son objet. Il me parut que Mme de Langomen ne restait point indifférente à l'expression de ce sentiment, que mon trouble et ma timidité excessive, à défaut de meilleur truchement, lui découvraient assez. Son embarras me jeta dans une confusion nouvelle; nous nous parlâmes à peine, elle rougissait et je sentais que moi-même je ne m'appartenais plus. Au moment de nous quitter, elle leva sur moi ses beaux yeux; une faible buée en voilait le magnifique et pur orient. Mais combien cette expression languissante me parut plus précieuse que les regards du monde les plus chargés de passion! Peu de temps après, Mme de Langomen quitta le bal. Tout me parut insipide et vide aussitôt et, dans la hâte ou j'étais d'être seul enfin pour jouir de mon trouble et me remémorer à loisir les incidents de cette inoubliable soirée, je regagnai mon appartement sans avoir pris congé du président et de Mme de Lorges.

Qu'ajouterais-je au récit qui précède? Je devais repartir le lendemain avec le prince de Val... La crainte, l'espoir, l'indéfinissable pressentiment que ma vie était désormais attachée à



— Je la vis entrer toute en larmes.

l'endroit où j'avais vu pour la première fois Mme de Langomen me retinrent à R... Je fais serment ici qu'aucune pensée déshonorante, ou seulement injurieuse à l'égard de Mme de Langomen, n'entrait, pour en gâter la pureté, dans les sentiments dont j'étais animé à cet instant. Je ne songeais qu'à revoir Mme de Langomen; je me serais satisfait de sa présence, de sa voix; j'aurais craint de lui parler de mon amour, tant il me semblait que les paroles étaient impuissantes à traduire l'adoration infiniment respectueuse que je lui vouais. Et il me semblait aussi que cette adoration à distance, ce culte épuré et discret, dont ni un geste, ni un mot ne rompraient le suave enchantement, il ne s'y voyait rien dont pût s'offenser la légitime susceptibilité de l'homme qui avait attaché sa destinée à celle de Mme de Langomen. Telle est la logique des passions commençantes. C'est par ces sophismes de sentiment que les cœurs les mieux nés s'entraînent innocemment à leur perte. L'amour, d'où qu'il vienne, suit une marche toujours pareille. Il est vain de dire : ici je l'arrêterai; une force plus grande que notre volonté est en lui qui paralyse nos efforts et nous asservit à son cours.

Je revis Mme de Langomen quelques jours plus tard, au samedi de Mme de Lorges. Il se trouvait là différentes personnes que j'avais rencontrées au bal de la présidente. Elle parut étonnée de ma présence à R..., et ses regards allèrent à Mme de Langomen, qui était en face de moi et qui cachait mal son agitation. Je vis qu'elle avait quelques soupçons de notre entente, et quoique nous ne nous fussions point encore parlé. Ce fut bientôt à mon tour de rougir et de me troubler quand, à dessein ou innocemment, je l'entendis qui demandait à Mme de Langomen si elle avait des nouvelles de l'embarquement de son mari sur le courrier d'Amérique. En vain, nous nous flattons, au début des passions, d'une générosité dont nous sommes incapables : l'égoïsme est l'essence de l'amour. Ce départ de M. de Langomen, qui aurait dû me retenir de toucher au dépôt qu'il laissait derrière lui, j'y vis comme une première satisfaction que m'accordait la fortune et un moyen de me pousser plus avant dans un cœur qui ne s'appartenait déjà plus. Mme de Langomen s'était levée presque aussitôt après qu'elle eût répondu à la question de sa parente. Celle-ci marqua sa surprise de ce départ précipité; Mme de Langomen s'excusa et sortit. Pour moi je ne pus demeurer derrière elle que le temps qu'il fallait pour réserver les convenances.

A peine rentré, j'écrivis à Mme de Langomen. Le papier est l'audace des natures timides. Cette lettre, recommencée mille fois, mille fois déchirée et reprise sans que l'expression m'en satisfît jamais et répondit à la violence de mes sentiments, je ne saurais dire ce qu'elle me coûta de larmes, ce que j'y mis d'emportement, toute la souffrance dont elle était gonflée. Que j'étais loin déjà du culte respectueux, de la muette adoration où je pensais que mon amour se tiendrait éternellement! Je suppliais Mme de Langomen de me pardonner et de m'en donner la marque qu'elle voudrait.



Cette lettre, recommencée mille fois.

Ma lettre demeura sans réponse. J'attendis deux jours : j'allai chez Mme de Lorges dans l'espoir d'y rencontrer Mme de Langomen; je demeurai toute une nuit devant son hôtel, la tête égarée, guettant sa sortie, son ombre aux rideaux, le bruit de ses pas ou de sa voix. Quoi que je fisse pour l'apercevoir, elle ne parut point; elle ne voulait plus me voir sans doute; elle me haïssait et me méprisait. Je tombais d'un rêve si haut que la vie me devint insupportable. Se pouvait-il que je me fusse déçu à ce point, que j'eusse pris pour un aveu le trouble de cette âme innocente et qu'au lieu de chercher à la mériter par l'assiduité et la délicatesse de mes soins, je me fusse emporté jusqu'à lui faire l'offense de cette déclaration enflammée et brutale?

Il ne me restait qu'à mourir, et tant de déceptions qui s'ajoutaient dans le passé à celle, incomparablement plus cruelle, dont je souffrais en ce moment, m'y déterminaient avec une énergie irrésistible. Que n'y ai-je cédé aussitôt! Une façon de scrupule m'arrêta. Puisque j'avais tant fait que de m'ouvrir avec cette violence à celle que j'aimais, je voulus tenter une expérience décisive et emporter au moins en mourant la certitude de ma folie.

J'écrivis à Mme de Langomen un court billet contenant ces

mots : « Il n'y a qu'une manière de me punir de ma méprise, madame, c'est de mourir. Adieu ! »

Je sens aujourd'hui tout ce qui manque d'honnêteté à des mises en demeure de cette sorte. Quelle femme, quand elle serait insensible à l'amour dont elle est l'objet, n'aurait une secrète commisération pour l'homme qu'elle a réduit à une conjoncture si pitoyable ? Il y a sans doute autant de bassesse à solliciter une âme par la pitié qu'à employer la force avec elle : c'est une façon de contrainte encore, et l'amour est tout élan. Du moins, avais-je ici l'excuse d'une résolution sincère : j'étais vraiment décidé à mourir. Et telle était, d'autre part, la violence de ma passion pour Mme de Langomen que j'en étais venu à ne plus compter l'indélicatesse des moyens et à ne considérer que la fin où je les employais.

Ils réussirent trop bien en cette occasion. Sans le savoir, j'avais trouvé la seule fibre qui pût remuer en ma faveur le cœur de cette femme généreuse. Son innocence, sa divine simplicité, l'exquise sensibilité de sa nature furent frappées en même temps par l'annonce du malheur dont je faisais remonter la cause jusqu'à elle. Elle n'eut pas l'ombre d'un soupçon sur ma sincérité. Elle crut à l'imminence du danger ; elle ne réfléchit pas davantage et, s'accusant déjà, comme si elle était coupable, elle accourut pour arrêter mon bras et s'épargner, me dit-elle, un éternel remords.

Je la vis entrer tout en larmes ; j'étais assis près de ma table ; je n'attendais point qu'elle vînt et tout ce que j'espérais était un mot d'elle qui adoucît ma dernière heure. Ce n'est donc point par une odieuse recherche de mise en scène que j'avais rangé mes papiers et posé sur la table mes pistolets de campagne. Mais cette vue me servit malgré moi et accrut encore l'émotion naturelle de Mme de Langomen.

— Monsieur, me dit-elle, d'une voix brisée par les sanglots, je suis venue chez vous pour vous supplier de ne point mettre à exécution l'horrible projet dont vous m'avez entretenue. Si je n'avais craint d'arriver trop tard, je me serais fait accompagner de ma parente, Mme de Lorges. J'ai préféré braver les convenances, risquer cette démarche bien inconsidérée et m'éviter du moins le remords d'une catastrophe que je pouvais empêcher. Il faut que vous viviez, monsieur. Je vous le demande comme une grâce, comme le témoignage unique de la sincérité des sentiments que

vous m'avez montrés et que j'aurais voulu, que je devrais oublier à jamais.

— Et le puis-je ? m'écriais-je, sans vouloir regarder où je réduisais par mon obstination le cœur de cette malheureuse femme. Comment vivre loin de vous, n'ayant de pensée qu'à mon mal et à votre ressentiment ? Vous me haïssez et vous voulez que je vive !

— A quel aveu me contraignez-vous ? répondit Mme de Langomen en agitant douloureusement ses mains. Je ne vous hais point.

— Vous le dites, répliquai-je. Mais je sais trop bien que la pitié seule vous fait parler.

— La pitié, dit-elle, oui, sans doute ; mais ne serait-ce pas assez ? Était-il besoin d'un autre sentiment pour me conduire jusqu'ici ?

— Vous le voyez, murmurai-je tristement.

— Ah ! monsieur, s'écria Mme de Langomen, ne me faites pas regretter toute ma vie d'avoir suivi le penchant de mon cœur et désobéi à la raison. Je ne devais plus vous revoir, du jour où vous m'avez adressé cette lettre où vous me déclariez un amour que je ne pouvais partager. Je l'avais promis à Mme de Lorges. N'était-ce pas trop déjà d'avoir lu votre lettre ? Quel trouble vous avez jeté dans ma vie ! Que sera-t-elle désormais ? Du moins n'achevez point de me la rendre insupportable en la chargeant du crime que vous méditez... N'est-ce point assez vous dire ? Eh bien, si cet aveu que votre barbarie m'arrache est nécessaire pour changer vos dispositions, songez, oui songez, monsieur, que vous n'êtes peut-être pas le seul à souffrir de tout ceci et qu'il serait extraordinaire qu'un homme ne trouvât point, pour supporter sa part de souffrance, un peu de cette patience et de cette résignation qu'il voit à une malheureuse femme.

En disant ces derniers mots, Mme de Langomen se voila les yeux de ses mains et ses sanglots redoublèrent. L'excès du bonheur arrêtait les paroles qui se pressaient sur mes lèvres. Ainsi, je ne m'étais pas trompé : j'étais aimé et je ne réfléchissais pas que l'aveu de cet amour, je le devais à une contrainte dont il m'eût fallu rougir. Mais j'aimais et je ne comprenais qu'une chose, c'est que j'étais aimé.

— Il est donc vrai, m'écriai-je enfin. Ce cœur que je croyais insensible aux souffrances du mien, il les ressent aussi, il les

partage et je l'accusais ! Oh ! de grâce, continuai-je, redites-moi qu'il en est ainsi, que je ne me trompe point, que je vous ai bien comprise ! J'ai besoin de les entendre encore, ces chères, ces douces paroles. Mon bonheur est si soudain et si grand qu'il me fait peur...

Que n'ajoutai-je point ? Le transport où j'étais m'enlevait à moi-même. J'oubliai tout, un passé misérable, l'incertitude du présent, un avenir plus incertain encore. Mme de Langomen, accablée par l'aveu qu'elle venait de faire, était tombée sur un sopha et ne se défendait plus. J'étais à ses pieds ; je pressais ses mains et ses genoux ; je les baisais tour à tour et j'y cachais mon front. Inerte sous mes embrassements, sans une parole, toute ruisselante de larmes, elle n'avait conscience que de sa douleur et de sa honte. L'agitation où m'avait jeté son aveu ne me laissait plus maître de mes sens. Dans ce silence même et dans cette attitude je voyais comme un abandon. Je me penchai vers elle et l'enfermai dans une étreinte. Elle comprit trop tard ce qui se passait ; elle se débattit et poussa un cri, aussitôt étouffé sous mes lèvres. Malheureux égarement ! Quand elle sortit de mes bras, toute frémissante encore, elle se dirigea vers la porte et, d'une voix où un reste de tendresse perçait à peine au milieu des accents de colère et d'indignation que lui inspirait ma conduite :

— Adieu, me dit-elle, monsieur. Je n'ai ni assez de force pour vous haïr, ni assez de lâcheté pour vous pardonner. Vous ne me verrez plus !

Vainement je joignis mes mains et me précipitai à ses genoux pour la retenir. Le ton de ses paroles, l'assurance de son regard me convainquirent que je n'avais plus rien à espérer. Je demeurai jusqu'au soir plongé dans une sorte d'anéantissement. Je découvrais enfin toute l'horreur de mon crime et il s'y ajoutait cet imperceptible désenchantement qui est la fleur amère des joies non partagées. A mesure que je pénétrais dans la conduite de Mme de Langomen, son innocence m'en apparaissait plus entière. Seul, j'ai été coupable. Mme de Langomen fut la victime de sa générosité et de son cœur. Elle jugeait des autres d'après elle ; sa confiance la perdit. Mais si la pureté est dans l'âme et non dans une vaine enveloppe, Mme de Langomen était aussi pure en sortant de mes bras que ces vierges chrétiennes qu'un ordre des empereurs livrait mortes à leurs bourreaux.

Comment et pourquoi ne repris-je pas à ce moment l'arme

dont une heure plus tôt j'étais prêt à me servir ? La pensée de Mme de Langomen m'arrêta. « Non, dis-je, tu as déjà trop causé de ravages dans cette grande et malheureuse destinée. Mme de Langomen s'est perdue pour te sauver. Qu'elle conserve au moins ce triste prix de son sacrifice. Ne pousse pas la bassesse jusqu'à lui créer un nouveau remords. Vis pour elle, non pour toi. Sa chute a racheté ta vie. Ta vie ne t'appartient plus. »

J'éloignai cette arme qui me brûlait les doigts. Je retombai dans le même mortel accablement où le départ de Mme de Langomen m'avait précipité. Je n'en sortis, durant les quatre mois qui viennent de s'écouler, que dans de courts accès d'égarement, cherchant partout Mme de Langomen, afin de me jeter à ses pieds et de lui demander pardon ou, de retour chez moi, répandant en des pages brûlantes le feu qui me dévorait. Ces pages, elles me revenaient sans avoir été ouvertes ; j'essayai sans plus de bonheur de pénétrer près de Mme de Langomen. J'appris un jour qu'elle était partie pour Kerlavoz. J'accourus, je voulus la voir. Ce fut en vain. Le temps et l'absence, sans ralentir ma douleur, changèrent enfin son caractère. La violence de mes transports fit place à une sombre résignation. Je n'essayai plus de voir Mme de Langomen ni d'avoir de ses nouvelles. Il me suffisait d'apprendre qu'elle vivait, et, par la comparaison des maux qu'elle devait souffrir, je trouvais aux miens une sorte d'égoïste allègement.

C'est dans cet état que me surprit la visite de son mari. S'il faut le dire, je ne doutais point que ce galant homme, au courant de l'offense que je lui avais faite, ne m'en vînt demander raison. J'accueillis cette idée avec plus de contentement que d'effroi. J'y voyais un moyen détourné de me dégager de ma promesse, et le dessein que je formai de ne point me défendre et d'aller, s'il se pouvait, au-devant des coups de mon adversaire, ne fut suspendu que par sa volonté : M. de Langomen était en instance de divorce et exigeait seulement que, le divorce prononcé, je réparasse mes torts en épousant Mme de Langomen. Une telle détermination se fût expliquée trop bien, en tout état de cause, par la malheureuse grossesse de Mme de Langomen. Mais dans l'extrémité où j'étais réduit, il me parut qu'il n'y en avait point qui pût répondre davantage aux souhaits les plus audacieux de mon cœur. La générosité de M. de Langomen compensait au centuple tous les maux dont m'avait accablé la fortune ; je retrouvais l'adorable femme que j'avais perdue, et par une vie nouvelle d'attention et

de respect, j'arrivais peut-être à effacer de son cœur la mémoire de ma triste folie. Tel était l'avenir inespéré que m'ouvrait la générosité de mon adversaire, quand je songeai tout à coup à Mlle de Bédose. Je tremblai, je pâlis, et au lieu d'une adhésion franche et spontanée aux propositions de M. de Langomen, je ne pus lui répondre que par une demande d'atermoiement. Que M. de Langomen me pardonne ! Ma destinée était, dès ce moment, aux mains de Mlle de Bédose. Son consentement était nécessaire pour que notre séparation pût être à temps convertie en divorce. Je craignais, si je faisais part sur l'heure à M. de Langomen de la dépendance où j'étais, qu'il ne revînt sur sa détermination, et, dans l'espoir que mes prières et un reste de pitié décideraient en ma faveur Mlle de Bédose, je partis le soir même pour N..., où elle habitait.

Mlle de Bédose, à qui je me fis annoncer en arrivant, refusa de me recevoir. Elle me fit dire par la sœur tourière qu'elle me priait de ne point trouver étrange si elle se tenait dans cette réserve, qu'elle avait entièrement renoncé aux attachements du monde et qu'elle ne pouvait se départir, même en ma faveur, d'un dessein qui était irrévocable. J'insistais près de la sœur tourière pour qu'elle retournât près de Mlle Bédose (elle avait repris dans la communauté son nom de jeune fille) et qu'elle lui fît connaître de ma part qu'il y allait des intérêts les plus graves, qu'au reste il s'agissait moins en tout ceci de Mlle de Bédose que de moi-même, et que, comme il dépendait de la réponse qu'elle devait m'accorder que je fusse heureux ou malheureux le reste de mes jours, je la suppliais de faire en sorte que je pusse lui parler seulement pendant quelques instants et quand ce serait à travers une grille ou derrière un rideau. La réponse de Mlle de Bédose fut qu'elle était au désespoir, mais qu'elle ne pouvait consentir à ce que je demandais, qu'il me restait la faculté de lui exposer par écrit l'objet dont je voulais l'entretenir et qu'elle me ferait connaître son sentiment de la même façon.

Il fallut en passer par là qu'elle voulait, et, quoique j'éprouvasse combien ma cause devait perdre à n'être point plaidée de vive voix, je me résignai, connaissant l'obstination de Mlle de Bédose, à lui en écrire sur-le-champ. Je mis à ma lettre toute l'éloquence insinuante que je pus trouver ; je lui peignis le triste état où elle m'avait plongé par son éloignement du mariage ; j'allai jusqu'à lui rappeler les obligations qu'elle me devait pour

avoir accepté tacitement sa retraite ; je ne lui cachai rien cependant de la faute où j'étais tombé et où j'avais fait tomber Mme de Langomen. Un enfant allait naître de ces relations coupables ; un moyen inespéré, unique, s'offrait de réparer cette faute, de donner un père à cet enfant, de rendre l'honneur à Mme de Langomen, et ce moyen, c'était la générosité du principal offensé qui me l'offrait spontanément. Mlle de Bédose serait-elle moins pitoyable que cet homme ? N'avait-elle point repris déjà, dans la communauté qu'elle habitait, son nom de jeune fille ? C'est ce nom que je la suppliais de reprendre devant le monde. Le divorce ne pouvait être condamné par l'Église alors que le mariage n'avait pas été consommé. Mlle de Bédose n'avait jamais été Mme d'Armont. Quand il suffisait d'une simple formalité juridique, consacrant un état de choses provoqué par Mlle de Bédose en personne, allait-elle, par une obstination inqualifiable, empêcher le divorce d'être prononcé dans les délais nécessaires et plonger dans le plus affreux malheur tant de gens de qui la destinée était suspendue à son accomplissement immédiat ?


— J'insiste près de la sœur tourière.

Je donne seulement la substance de la lettre que j'écrivis à Mlle de Bédose et que je lui fis parvenir aussitôt. Sa réponse ne se fit pas attendre. Elle était nette et formelle et ne me laissa aucun espoir de retour. Je la joins à ce mémoire.



« Communauté des sœurs Bénédictines de N***.

« Mme d'Armont (c'était peut-être la première fois depuis notre mariage qu'elle reprenait ce nom), Mme d'Armont ne peut que supplier le Seigneur d'éclairer son mari et de le ramener dans la voie du salut. La profondeur de son égarement l'effraye. Elle regrette de n'avoir que ses prières à offrir pour lui. Catholique, elle ne reconnaît que ce que reconnaît l'Église et l'Église condamne le divorce. »

Je ne saurais dire dans quel désespoir mêlé d'indignation me jeta la lecture de ce billet, auquel je n'aurais dû être cependant que trop bien préparé. Tous les malheurs que les exagérations de conscience de cette triste femme m'avaient attirés se présentèrent sur l'instant à mon esprit. Sans doute, j'attendais qu'elle commençât par se révolter au mot et à l'idée du divorce ; mais je me flattais que la pitié finirait par l'emporter en elle sur le fanatisme, que touchée des maux qu'elle avait causés, émue aussi par l'étendue de la catastrophe qui me frappait et frappait avec moi toute une honorable famille, elle consentirait à passer sur ses obligations de catholique pour s'éviter le remords d'une catastrophe encore plus grande.

Combien je la connaissais mal ! Le cloître avait pétri cette âme, l'avait pliée à sa règle inflexible. Elle ne s'en serait pas écartée devant la mort ; c'est son excuse, si elle en a une, qu'elle apportait une égale rigidité dans ses principes et dans ses mœurs, et que, sévère aux autres, elle l'était encore plus à soi-même. Dès ce moment, je sentis que toutes mes instances personnelles seraient vaines ; la force ni les prières ne dérangeraient les arrêts de cette âme.

Et cependant je ne renonçai point encore à persuader Mlle de Bédose. Mais, comprenant que je n'obtiendrais rien par moi-même et que la religion seule ou ses ministres pouvaient avoir quelque prise sur son esprit, je résolus d'aller trouver l'aumônier de la communauté où elle habitait et de l'intéresser à ma cause. « Peut-être, pensais-je, sera-t-il moins inexorable que sa pénitente et sentira-t-il que, si jamais dérogation fût excusable en l'espèce

aux prescriptions de l'Église, c'est à cette heure et dans ces circonstances. Mlle de Bédose est trop bonne catholique pour se dérober aux instances de son directeur. Tout dépend de l'homme qu'il se montrera. »

Je le sus bientôt. L'abbé F... était prêtre jeune encore, sulpicien de la secte intransigeante, qui avait remplacé depuis deux ans l'ancien aumônier et qui apportait à l'exercice de sa charge la foi échauffée d'un zélateur. Dès les premiers mots, il m'arrêta :

— Monsieur, me dit-il, ce que vous me demandez est impossible. Mme d'Armont, sans me consulter, vous a fait la seule réponse qui fût licite et permise. Il n'y a point de circonstances, si douloureuses qu'elles soient, qui puissent pousser au divorce civil un membre de la communauté catholique. *Quod Deus conjunxit homo non separet* : ce que Dieu a noué une fois ne saurait être dénoué que par Dieu ; les hommes n'y ont aucune autorité, ou celle qu'ils s'arrogent est criminelle, donc arbitraire et nulle.

— Mais enfin, mon père, interrompis-je, réfléchissez que Mme d'Armont n'est ma femme que de nom, que notre mariage n'a point été consommé et qu'ainsi ce mariage est nul aussi.

— Il eût fallu porter immédiatement la cause à Rome et quand il y avait une Rome, me répondit-il. L'instruction de cette affaire délicate eût été conduite avec le tact et la sûreté qui sont le privilège des tribunaux ecclésiastiques. La non-consommation du mariage par vice formel, ou pour tout autre motif rédhibitoire, est un des cas de rupture admis par eux.

— Peut-être n'est-il point trop tard encore, demandai-je. Ce procès, auquel je me suis refusé autrefois par un scrupule d'amour-propre qui fait à présent mon malheur, je suis décidé à l'engager sur l'instant, si c'est la condition de ma liberté.

L'abbé F... laissa tomber sa tête ardente entre ses mains et réfléchit profondément.

— Vous perdriez, finit-il par me répondre. Vous avez contre vous votre propre consentement tacite au fait en litige, la sainteté de la vie de Mme d'Armont et le long temps qui s'est écoulé entre la célébration de son mariage et la demande de rupture que vous formulez. Du reste, ajouta-t-il, je ne suis et ne puis être en toutes choses qu'un conseiller *de minimis*. Pour un cas aussi grave, il faudrait voir monseigneur.

Je ne pus tirer davantage de l'abbé F... Il me parut que, au lieu

de le toucher, j'avais, par l'aveu inconsidéré de ma faute, éveillé ses secrets ressentiments; mais la volonté où j'étais d'épuiser tous les moyens d'obtenir satisfaction de Mlle de Bédose me fit accéder à son conseil de déférer le cas à l'évêque de N...

Ce prélat m'accorda aussitôt l'audience que je demandais. Il me reçut avec bonté, quoique je visse tout de suite qu'on l'avait prévenu contre moi et que ma cause était bien compromise dans son esprit. Je lui refis la confession que j'avais faite à l'abbé F.... J'y joignis tous les arguments que je pensais capables de l'émouvoir; je le suppliai d'avoir pitié de mon état. Il me marqua qu'il y compatissait, mais qu'il partageait le sentiment de l'abbé F... et qu'il croyait que je devais renoncer à me pourvoir en cour pontificale.

— L'instruction, me dit-il, sera faite contre vous, il faut bien que vous le sachiez. Les malheurs de ces récentes années ont déplacé l'axe de la politique pontificale. Rome n'est plus dans Rome, mais à Fontainebleau. L'Église gémit dans une nouvelle captivité de Babylone et cette mère de douleur n'a jamais eu autant besoin du concours de tous ses enfants. C'est à nous de multiplier notre amour et notre respect et d'accepter avec déférence chacune de ses décisions. Le ferez-vous, mon fils? En aurez-vous la force? Sa Sainteté nommera, sans doute, pour instruire l'affaire que vous lui soumettez, des enquêteurs de son choix et d'une prudence consommée. Mais je crains que leur décision soit bien différente de celle que vous attendez. Ne pensez point que je vous serve. Je ne saurais avoir d'autre rôle entre eux et vous que d'un intermédiaire. Je ne pourrai donc rien changer aux témoignages qui me seront apportés et qui seront inévitablement favorables à Mme d'Armont. Cette personne fait l'édification de tous ceux qui l'approchent; sa bienfaisance est inépuisable et, ajouta-t-il avec une imperceptible nuance d'ironie, elle s'est étendue jusqu'au Sacré-Collège, où on en apprécie les effets. Réfléchissez, d'autre part, que sept années ont passé sur votre mariage, qu'on ne sera point sans s'étonner qu'après un si long temps vous songiez tout à coup à le rompre, qu'on en cherchera les raisons, et qu'il faudra bien reconnaître qu'il leur manque quelque apparence de moralité. Que demandez-vous au fond? D'être libre pour épouser votre complice. Je vous parle comme parlera l'enquête; ne m'en veuillez pas si j'emploie ces expressions pour vous remontrer combien votre demande est

irrecevable. Eh quoi! La loi civile interdit à l'époux, dont le divorce a été prononcé pour adultère, de se marier avec sa complice, et ce que la loi civile interdit justement, la loi religieuse l'autoriserait en votre faveur? Cela n'est pas possible et vous le sentez vous-même.



— Il me reçut avec bonté.

J'étais accablé par la logique de ce raisonnement. « Voilà bien, en effet, pensai-je, comment on présentera la cause à mes enquêteurs. Il n'est point jusqu'à ma réserve envers Mlle de Bédose qu'on ne tournera contre moi. On ne jugera point sur le fond, mais sur les apparences. Je suis perdu. »

Le prélat vit mon abattement. Il m'adressa quelques paroles de condoléance, me parla de repentir, de pardon, du sein de l'Église ouvert, comme un refuge, aux vaincus de la vie ; il termina en m'offrant d'écrire à M. de Langomen et de faire appel à ses sentiments de chrétien. Je le suppliai de n'en rien tenter.

— Comme vous voudrez, me dit-il. Il ne me reste donc qu'à prier pour vous et pour la malheureuse famille de M. de Langomen.

Je n'avais plus qu'à prendre congé de l'évêque de M... Je sen-

tais qu'à ce coup ma dernière espérance d'accommodement s'en était allée et que Mlle de Bédose, quoi que je fisse, ne se prêterait jamais à changer amiablement notre séparation en divorce. Mais enfin son consentement n'était point nécessaire et, puisque elle-même m'y réduisait, je ferais armes de toutes pièces et présenterais aux tribunaux une requête à fin de divorce dûment motivée. « Les faits sont patents, me disais-je. Quelque éclat qu'il en résulte, je les invoquerai ouvertement et il n'y a pas de tribunal où je ne sois assuré de faire triompher mon droit. Mlle de Bédose m'opposera évidemment délais sur délais; elle pourra retarder de plus d'un an et demi le prononcé du jugement; mais quand elle aura épuisé tous les recours d'appel et de cassation, il lui faudra cependant compter avec l'arrêt définitif, signifié, transcrit et certifié. J'y perdrai de pouvoir épouser tout de suite Mme de Langomen; mais mon bon droit sera reconnu et peut-être que l'éclat de la procédure et du jugement fera réfléchir ce cœur impitoyable. »

Ce dessein une fois arrêté, je résolus de lui donner un commencement d'exécution en le portant à la connaissance de Mlle de Bédose. Je ne doutais point de l'effet qu'en produirait la seule menace et j'en attendais les marques avec impatience. J'avais compté sans les personnes qui faisaient le conseil de Mlle de Bédose. Elles lui dictèrent la réponse que voici et qui a fixé mon sort :



« Communauté des sœurs Bénédictines de X***

« Mme d'Armont regrette profondément le parti où a cru devoir se ranger son mari. Elle accepte d'un cœur résigné la nouvelle épreuve que lui envoie le Seigneur. Sans défense contre ses juges, elle ne pourra que se soumettre à leur arrêt, non toutefois sans les avoir éclairés au préalable sur les relations adultères nouées par son mari avec Mme de Langomen. Impuissante à conjurer le malheur qui la menace personnellement, il lui suffira qu'il ne s'y vienne point ajouter le scandale d'un engagement criminel, ce dont l'assure l'article 298 du code Napoléon ainsi conçu : « Dans le cas de divorce admis en justice pour cause d'adultère, l'époux coupable ne pourra jamais se marier avec son complice. »

J'avais donné, sans y prendre garde, des armes terribles contre moi. Elles se retournaient de telle façon qu'elles me mettaient dans l'impossibilité de continuer la lutte. Ma mort seule ou la mort de M[lle] de Bédose pourra me soustraire aux charges odieuses de la convention qui nous lie...

Il ne m'appartient pas d'ajouter quoi que ce soit à ce qui précède. Maintenant que M. de Langomen connaît la vérité, c'est à lui de prononcer sur mon sort. Qu'il parle! Quel que soit son arrêt, je fais serment de m'y conformer. Si, en disparaissant, j'avais été sûr de faire disparaître le seul obstacle qui s'oppose à la tranquillité de M. de Langomen, je n'aurais point attendu davantage; mais je songe à l'enfant qui va naître et je me résous à vivre jusqu'à ce que M. de Langomen m'ait fait connaître qu'il en a disposé autrement.

La confession de M. d'Armont s'arrêtait sur ces dernières lignes. Il y avait ajouté, en post-scriptum, diverses indications inutiles à transcrire et regardant son séjour dans une ville voisine, où il attendait ma réponse.

Quelque ressentiment que m'inspirât l'auteur de cette confession, je ne pus m'empêcher sur l'instant de trouver qu'il était plus à plaindre qu'à blâmer. Mais, entre tous les passages de sa lettre, je m'attachai avec plus de force à celui où il expliquait la chute d'Adélaïde et en rejetait la faute sur lui seul : Adélaïde, si on l'en croyait, n'aurait été coupable que d'imprudence.

Sans doute, je sais où peut aller la générosité d'un véritable amant et le juste crédit qu'on doit donner à ces sortes de témoignages. Mais, dans le cas présent, ce témoignage s'accordait si bien avec ce que je pensais du caractère d'Adélaïde, sa sensibilité, sa franchise et son innocence, que j'étais bien près de reconnaître la sincérité de M. d'Armont dans cette partie de la confession comme dans les autres où elle était si évidente.

Je ne m'étais cependant point arrêté encore aux conséquences de la situation qu'il venait de me découvrir. Quand je commençai d'y réfléchir, je fus épouvanté de ce que j'y trouvai : une épouse coupable et que le remords achevait de tuer, un enfant près de naître et qui, si la substitution n'était déclarée, porterait un nom qui n'était pas le sien, un mari déshonoré qui, en se résolvant à

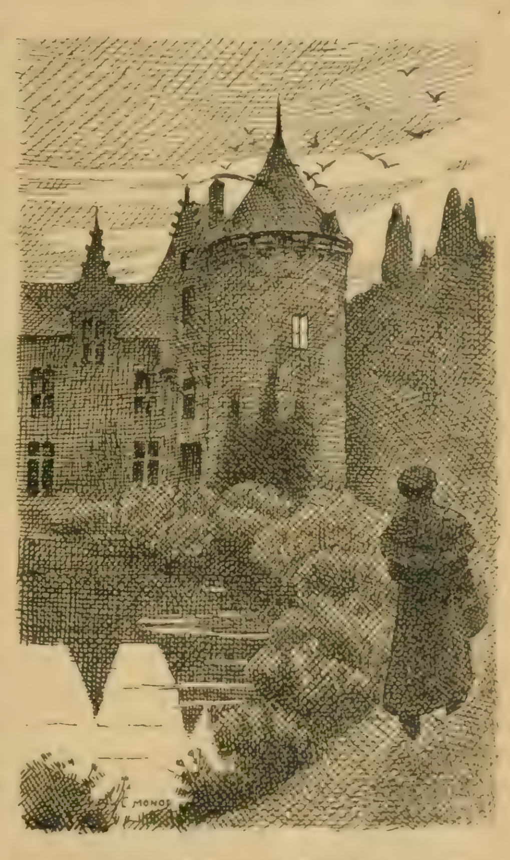
un accommodement qu'il croyait légitime et possible, s'était enlevé jusqu'au droit de tirer justice du séducteur de sa femme, et, en face de ceux-ci, ce séducteur lié lui-même par un mariage dont on n'avait eu la révélation qu'après coup, et repentant, mais impuni !

Que résoudre en de semblables conjonctures ? Ma tête s'y perdait et je ne savais à quel parti m'arrêter. M. d'Armont me donnait tous droits sur lui, et cela suffisait pour que je répugnasse à en user. Un divorce avec Adélaïde m'eût rendu ma liberté et affranchi d'une paternité odieuse, et je n'y répugnais pas moins par pitié pour cette malheureuse femme et en considération de la honte qui rejaillirait sur elle et sur les siens. Accepter les événements, garder Adélaïde et légitimer par mon silence l'enfant de mon rival, c'est à quoi non plus je ne pouvais me résigner sur l'instant. Et cependant j'étais tenu de choisir entre ces trois partis, tous trois également insupportables. J'avais bien songé à consulter M. de Lorges et le commandant du Créhu. Mais je sentais entre eux et moi une telle opposition de caractères que 'hésitais à m'ouvrir à eux sans m'être assuré au préalable sur le parti auquel je m'arrêterais.

« Peut-être, dis-je enfin, et puisque ici je ne puis parvenir à me décider, trouverais-je à Kerlavoz le conseil dont j'ai besoin. Il n'est pas inutile que je reprenne de sang-froid l'enquête que la colère et mon trouble m'ont empêché de conduire jusqu'au bout une première fois ».

J'avais justement reçu, la surveille, une lettre de Mme de Lorges. Elle ne m'y parlait point des négociations que j'entamais en ce moment avec M. d'Armont, et au courant desquelles je l'avais tenue ; elle m'y donnait seulement des nouvelles d'Adélaïde, dont la santé continuait à la préoccuper. Ce silence sur un point qui l'intéressait particulièrement ne m'avait pas d'abord autrement frappé ; j'y réfléchissais pour la première fois et j'y trouvais quelque étrangeté. Cela m'amena à penser qu'Adélaïde ne donnait peut-être point autant la main que j'aurais cru au projet que nous avions formé en dehors d'elle, Mme de Lorges et moi. Cette idée une fois entrée dans mon esprit, je voulus en avoir tous les éclaircissements désirables et je ne trouvai rien de mieux, pour y arriver, que de feindre à Mme de Lorges, qui le rapporterait à Adélaïde, que les négociations avaient abouti, que le divorce serait prononcé bientôt entre elle et moi et qu'à l'issue

du procès elle épouserait M. d'Armont. Je pris sur-le-champ mes dispositions pour me rendre à Kerlavoz. J'avertis d'un mot mon beau-frère et le président de Lorges que notre rendez-vous était contremandé et que j'étais obligé à une absence de vingt-quatre heures. Je ne leur dis point cependant la réponse que j'avais reçue de M. d'Armont. Cela fait, je partis pour Kerlavoz, où j'arrivai dans la soirée. Mme de Lorges m'attendait et, dès que nous nous trouvâmes seuls, je lui dis que tout était arrangé comme elle l'avait souhaité et qu'il ne restais plus qu'à en avertir Adélaïde.



— Je partis pour Kerlavoz, où j'arrivai dans la soirée.

— Allez, lui dis-je en terminant, hâtez-vous de lui annoncer cette bonne nouvelle ; il n'en est point qui lui puisse causer une plus grande joie.

— Je le croyais aussi il y a huit jours, me répondit Mme de Lorges avec quelque hésitation. Mais je n'en suis point si sûre à présent.

— Eh quoi ! lui dis-je, les circonstances s'arrangent de telle sorte qu'Adélaïde va pouvoir être unie à celui qu'elle aime, et vous pensez qu'elle n'en accueillera pas la nouvelle avec reconnaissance ?

— Je ne sais que vous répondre, me dit Mme de Lorges. Il serait peu convenable que je vous fisse la louange d'une personne

qui vous a blessé mortellement, et, cependant, plus j'entre dans l'intimité de ce cœur singulier, plus il m'étonne et me jette dans une sorte d'admiration.

— Comment ? dis-je.

— C'est d'abord, me dit-elle, que je n'ai jamais vu aucune femme si pénétrée de l'étendue de sa faute. Cela va au point que je crains qu'elle n'en meure. Et cela est rare déjà. Mais que dire de cette simplicité qui l'a poussée à me faire aussitôt l'aveu de sa faute et qui l'eût fait vous la déclarer comme à moi, sur l'instant, si je n'avais arrêté sa lettre ? Ne me dites point que cette faute se fût d'elle-même révélée tôt ou tard et qu'ainsi Adélaïde ne faisait que devancer une échéance inévitable; elle ne pouvait savoir à ce moment qu'elle était mère. Non, ce cœur est la sensibilité et la franchise mêmes. Jamais Adélaïde n'a revu M. d'Armont, ne lui a écrit, n'a reçu ni demandé de ses nouvelles. Comment a-t-elle pu succomber une fois ? C'est ce que je ne comprendrai jamais; il faut qu'elle ait été la victime de quelque imprudence, que M. d'Armont, quoiqu'elle l'aimât peut-être sans le savoir, ait mis à profit un moment où elle ne s'appartenait plus. Mais, sur ce point, j'en suis réduite aux conjectures : elle n'accuse qu'elle de sa faute et n'a jamais eu un reproche pour son séducteur.

— C'est qu'elle l'aime toujours, dis-je.

— Cela se peut, me dit Mme de Lorges. Il se peut aussi qu'elle soit à ce tournant des grandes passions qui fait paraître un ciel vide et un horizon décoloré. Non seulement on ne voit plus des mêmes yeux l'objet aimé, mais on ne le voit pas comme il est et comme on aurait dû toujours le voir. C'est une autre sorte de déformation et non moins excessive. De là vient que tant de femmes finissent dans une dévotion outrée qui leur est une manière de détester davantage leurs erreurs. Dans le cas d'Adélaïde, il faut tenir compte que la passion s'est développée avec une rapidité foudroyante, qu'elle n'a point eu le temps de s'accoutumer à la pensée de sa chute, qu'elle n'a peut-être compris dans quel abîme elle était tombée qu'après en avoir touché le fond. Le réveil, chez elle, a dû être immédiat et terrible. Une autre femme, moins scrupuleuse, moins pénétrée de sa faute, en eût gardé l'aveu pour l'ombre discrète du confessionnal. Expiation trop facile ! Celle-ci a choisi pour confesseur celui-là même qu'elle a offensé; elle s'est imposé de lui déclarer sa faute; ç'a

été le premier acte de sa douloureuse passion et elle savait cependant qu'à tant faire que de s'engager dans cette voie il lui faudrait aller jusqu'au bout et accepter l'arrêt, quel qu'il fût, qui tomberait des lèvres de son juge.

— Je vois bien, dis-je, et c'est un point que je vous accorde, qu'Adélaïde a pris sa faute en horreur aussitôt qu'elle l'a eu commise. Mais cela ne va point à dire qu'elle ait cessé d'aimer son séducteur. Sans quoi, se fût-elle inquiétée du sort que je lui réservais et fût-elle tombée sans connaissance en l'apprenant ?

— Oui, me répondit M[me] de Lorges. C'est une âme trop délicate pour supporter seulement la pensée que sa faute rejaillirait sur un autre qu'elle. Et, dans le cas de M. d'Armont, si elle ne l'aime plus, elle ne peut oublier qu'elle l'a aimé.

— Mais pourquoi n'aimerait-elle plus M. d'Armont ? J'en reviens toujours là, répliquai-je.

— Oh ! vous autres, messieurs, vous ne comprendrez jamais cela, dit M[me] de Lorges. Mais il me semble que j'entre assez bien dans les sentiments d'Adélaïde, quand je suppose que cette volte inattendue de son cœur tient en grande partie à la hâte maladroite de M. d'Armont. Il est bien certain que M. d'Armont avait fait une impression profonde sur Adélaïde. Mais elle l'aimait qu'elle l'ignorait encore ; quand elle reçut la première lettre de M. d'Armont, elle fut effrayée de la passion qu'elle révélait ; elle vit clair en elle aussitôt. Son honnêteté naturelle, son attachement à ses devoirs lui commandèrent de résister de toutes ses forces à son penchant. Elle vint à moi, me montra en pleurant la lettre qu'elle avait reçue, et ce fut elle, sans que j'eusse à l'en prier, qui me jura de n'y point répondre et de ne plus revoir M. d'Armont. Cette première lettre était une maladresse inconcevable chez un homme qui eût mis quelque politique à son jeu ; mais M. d'Armont ne faisait point ici les séducteurs ordinaires. Il était véritablement aveuglé par son amour et il ne réfléchissait point que, pour en amener là où il était une femme comme Adélaïde, il eût fallu tout une stratégie délicate, une marche à la fois savante et prudente autour du cœur qu'il assiégeait. J'étais si persuadée pour ma part qu'en se démasquant si vite et en voulant avancer ses affaires avec cette rapidité M. d'Armont s'était fait le tort le plus grave, que je crus qu'Adélaïde n'avait plus rien à craindre et que l'emportement de M. d'Armont l'avait sauvée de sa propre faiblesse. Il fallut la

seconde lettre de M. d'Armont, ce piège un peu vulgaire tendu à son innocence et qu'une femme moins sensible et moins simple eût tourné avec la plus grande aisance, pour la faire tomber dans une faute que jamais elle n'avait seulement considérée. Adélaïde n'y est point tombée volontairement, je serais prête à le jurer. Une femme qui se donne y a toujours mis le temps ; elle sait ce qu'elle fait pour y avoir songé déjà et avoir vu qu'elle pouvait retarder sa chute, mais non l'éviter. Adélaïde s'est-elle donnée ? Je ne puis l'admettre. Sa chute a été une surprise. Quand elle dirait le contraire, je ne la croirais pas ; elle n'a jamais consenti, parce qu'elle n'a jamais réfléchi à l'acte abominable où l'a entraînée M. d'Armont. Et savez-vous ce qu'il y a gagné ? Que pour n'avoir point su conduire sa passion par les degrés insensibles qu'il y fallait apporter et n'avoir pris garde que le don de sa personne est la dernière concession où se puisse résoudre une âme délicate ou simplement honnête, il rompait le charme et ne laissait plus voir à celle qu'il avait sacrifiée à sa frénésie que les misères et comme le dégoûtant squelette de l'amour. Adélaïde aimait M. d'Armont une heure auparavant. Une heure après, je tiens pour assuré qu'elle ne l'aimait plus.

— Voilà une subtile dissertation, ne pus-je m'empêcher de dire en souriant, et qui ferait un parfait chapitre pour un roman sentimental : *Passé l'amour* ou *les Suites d'une passion mal dirigée !* Mais ce n'est qu'une dissertation et j'ai peur qu'il ne s'y trouve plus de système que de vérité et de raisonnement que de raison.

— Eh ! tout vous crie le contraire, répondit Mme de Lorges ; tout me le disait déjà avant ces derniers jours. Mais voici qui le prouve assez maintenant, qui le prouve trop, ce qui est plus grave, puisque c'est la ruine de la combinaison que nous avions si péniblement bâtie : Adélaïde ne refuse pas de divorcer d'avec vous ; elle accepte cette épreuve, comme elle eût accepté tout autre, avec une soumission que je n'ai jamais vue qu'à elle, mais elle refuse absolument de se remarier avec M. d'Armont.

— Est-ce possible ? dis-je à Mme de Lorges en me levant dans une extrême agitation, car encore que mes doutes se trouvassent ainsi confirmés, je n'osais me flatter que la réalité y répondrait de tous points.

Un moment je fus prêt de tout avouer à Mme de Lorges et de lui dire que je l'avais trompée, que notre combinaison était

ruinée déjà et que M. d'Armont ne pouvait, non plus, épouser Adélaïde. Le désir de pousser l'expérience jusqu'au bout, d'emporter l'entière certitude du changement que m'apprenait Mme de Lorges me fit reculer et décider à feindre encore, tant que je n'aurais point entendu Adélaïde elle-même.

— Après tout, dis-je, Adélaïde ne savait pas, quand elle vous a fait cette réponse, si notre combinaison réussirait. Mais aujourd'hui que c'est chose accomplie, il serait extraordinaire qu'elle refusât de s'y soumettre, quand elle y trouve tant de réconfort pour elle et pour son enfant.

— Voyez-là vous-même, me dit Mme de Lorges et tâchez de la persuader. Je vous y aiderai de tout mon pouvoir, car enfin il faut compter avec cet enfant à venir et la honte qui rejaillirait de sa naissance. Mais, s'il faut dire, j'ai bien peur qu'Adélaïde n'ait pris son parti et que tous nos efforts ne restent inutiles.

— C'est ce que nous verrons, répliquai-je. Ayez l'obligeance de prévenir Adélaïde de mon arrivée et de lui demander si elle peut me recevoir.

Mme de Lorges me quitta et revint quelques minutes après.

— Adélaïde est toujours très faible, me dit-elle, et il faudrait la ménager. Mais elle tient à vous voir et le mieux est que nous nous rendions près d'elle. La conjoncture est trop grave.

Je trouvai Adélaïde à demi couchée sur une chaise longue, dans une palatine dont elle s'enveloppait frileusement et quoiqu'il fît un temps très doux. La fièvre de ses yeux était cependant tombée ; elle était extrêmement pâle, la figure amaigrie, mais calme. Elle se souleva, en me voyant entrer ; mais le mouvement qu'elle fit lui ôta quelque temps la respiration. Je fus saisi en voyant à quel état elle était réduite.

— Adélaïde, lui dis-je, Mme de Lorges vous a fait part des négociations que j'avais entamées à votre sujet. Je venais vous annoncer qu'elles avaient heureusement abouti et qu'après notre divorce vous pourriez épouser M. d'Armont.

A ces mots, ses joues se teintèrent d'une faible rougeur et, faisant effort pour mettre à sa réponse toute la fermeté qui était dans son âme :

— Je n'épouserai pas M. d'Armont, répondit-elle.

— Que voulez-vous dire ? répliquai-je. Vous refusez d'épouser M. d'Armont qui vous aime et que vous aimez ?

— Je n'épouserai pas M. d'Armont, répéta-t-elle du même ton

de voix. Je regrette bien vivement que Mme de Lorges ne m'ait pas fait part plus tôt de la détermination que vous aviez prise; je vous aurais supplié, avant de partir, d'y renoncer absolument.

— Réfléchissez, dis-je, essayant d'assurer encore ma contenance, réfléchissez que, non seulement vous courez ainsi à votre perte, mais que vous entraînez avec vous l'innocent qui va naître. Se peut-il que vous sacrifiiez l'avenir de votre enfant à un scrupule excessif de conscience et quand les choses ne se sont inclinées de la sorte que sur ma volonté?

Je vis qu'elle était près de pleurer; mais elle refoula ses larmes et d'une voix où son émotion tremblait malgré elle:

— J'ai réfléchi à tout ce que vous me dites, monsieur, me répondit-elle, et cela ne m'a point arrêtée. Mon enfant portera mon nom de jeune fille, si Dieu me fait la grâce qu'il vive. Je ne veux, ni pour lui, ni pour moi, d'un nom qui serait un mensonge, puisque je ne le portais point quand il fut conçu. Et je ne veux pas davantage que ni moi, ni lui, nous nous dérobions devant le monde aux conséquences de ma faute. Je l'élèverai au mieux que je pourrai, et par mon repentir, l'effacement de ma vie nouvelle, une soumission résignée au sort que vous m'aurez fait, je tâcherai que le mépris qu'il pourra prendre un jour de sa mère s'atténue au moins d'un peu de pitié.

Je ne puis dire ce que j'éprouvai à ces paroles si touchantes et si simples. Déjà bien ébranlé par le récit de M. d'Armont et les explications de Mme de Lorges, je reconnus enfin que j'avais devant moi moins une coupable qu'une victime et que, quand même la faute d'Adélaïde serait plus grande que je ne croyais, tant de noblesse, un repentir si sincère et par-dessus tout ce refus d'en rien dissimuler aux yeux du monde, c'était de quoi la racheter entièrement. Mon parti fut pris aussitôt et je ne le gardai point plus longtemps secret.

— Adélaïde, m'écriai-je, vous n'épouserez pas M. d'Armont. Vous continuerez à porter mon nom, et ce nom, je le donnerai encore à votre enfant. Je sais tout. Vous avez aimé M. d'Armont, mais je ne crois point que, s'il n'avait abusé de votre simplicité et de votre bon cœur, vous eussiez jamais renoncé pour lui à vos devoirs. Il n'est point en moi d'oublier ce qui s'est passé; quand je le voudrais, la présence de votre enfant ne me le permettrait pas. Mais, cessant d'être époux l'un pour l'autre, nous ne cesserons point de le demeurer devant le monde. Je serai votre ami et

votre conseiller; nous continuerons de vivre ensemble. Votre santé, froissée par tant d'épreuves, a besoin d'un grand calme; nous l'irons chercher loin d'ici, loin de R..., sous un climat plus doux et dans une nature où tout vous sera nouveau. Acceptez-vous ce que je vous propose ?



— Mon Dieu! mon Dieu! murmurait-elle.

La malheureuse croyait rêver. Elle me regardait, regardait Mme de Lorges et ne trouvait aucune réponse. Tantôt la joie lui sortait des yeux, tantôt l'incrédulité et l'angoisse. Quand elle fut certaine enfin d'avoir bien entendu :

— C'est impossible, monsieur, me dit-elle. Le sacrifice que vous voulez vous imposer est trop considérable et je ne puis l'accepter. Ah! mon Dieu! ajouta-t-elle avec un grand soupir, cette joie que j'éprouvais en vous écoutant, ce sera la dernière et la plus profonde que j'aie ressentie. Garder ma place auprès de vous, être libérée du passé? C'est impossible! Je ne suis pas seule, il y a l'enfant. Ah! que je suis malheureuse! acheva-t-elle en cachant sa tête pleine de larmes dans son oreiller.

— Vous ne le serez plus, dis-je.

Et tombant à genoux près de sa chaise, je saisis dans mes mains cette pauvre tête endolorie, et, pieusement, je la baisai au front. Une lumière inexprimable colora ses joues. Elle leva sur moi de beaux yeux humides. J'eus conscience que quelque chose s'était déchiré en nous qui nous séparait, que la douleur et l'épreuve venaient de faire en un instant ce que n'avaient fait six années d'une vie commune. Mais ce sentiment était trop soudain encore et la pensée de M. d'Armont suffit à le dissiper. Adélaïde avait refermé les yeux.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! murmurait-elle, incapable de prononcer une autre parole.

.Je me tournai vers Mme de Lorges, qui avait suivi toute la scène avec un mélange d'étonnement et de satisfaction :

— Ne quittez point Adélaïde, lui dis-je. Achevez de la persuader. Répétez-lui que je lui pardonne et que rien ne me fera résoudre à l'abandonner. Pour moi, ajoutai-je plus bas, en l'entraînant vers la porte, il faut que je sois de retour à R... dès demain. Je vous avais trompée : la combinaison que nous avions fondée ensemble était impossible. M. d'Armont est marié. Si je vous ai dit le contraire d'abord, c'était pour éprouver, avant de prendre la détermination que vous venez de connaître, jusqu'à quel point Adélaïde était attachée encore au souvenir de M. d'Armont.

Je laissai sur ces mots Adélaïde et Mme de Lorges et je repris le chemin de la ville. Jamais je ne m'étais senti si léger. Je ne doutais point que ce parti auquel je m'étais arrêté et où me sollicitaient la justice, la pitié et peut-être aussi quelque secrète inclination, c'était le seul qui eût pu me donner ce contentement de moi-même, cette sorte d'allégresse du cœur et de l'esprit qui me transportait. J'étais de retour à R... au petit jour. Je me couchai quelques heures et, dès que je le pus, je m'apprêtai pour me rendre chez le président de Lorges et lui donner connaissance de la confession de M. d'Armont. Je fis prévenir en même temps le commandant du Créhu. Mon intention était de faire semblant de les consulter l'un et l'autre, et, si leur avis différait du mien, de ne leur révéler qu'après coup celui où je voulais me tenir.

(A suivre.) Ch. Le Goffic.

Le Gérant : F. Juven. Paris-Imp. PAUL DUPONT, 65.4.96.



COMMENT

JE SUIS DEVENU COMPOSITEUR [1]

Vous avez eu l'amabilité de m'écrire pour savoir ce que furent les débuts de ma carrière musicale et vous me demandez : « Comment êtes-vous devenu musicien? » Toute simple que soit la question, elle ne laisse pas de m'embarrasser fort. Si je vous répondais (comme le font parfois quelques-uns de mes confrères) que j'ai suivi ma vocation, je pourrais paraître légèrement vaniteux, car, je dois l'avouer, il m'a fallu lutter beaucoup avant de

(1) Comme suite à notre article sur les Directeurs du Conservatoire, il nous a paru intéressant de publier ces pages extraites du *Scribners Magazine*, M. Massenet ayant été désigné tout d'abord et élu par le Ministre comme le digne successeur d'Ambroise Thomas. M. Massenet a cru devoir refuser l'offre à lui faite. Pour l'opinion, il reste l'héritier vrai de l'auteur de *Mignon* et de *Hamlet*.

me consacrer entièrement à la musique. Vous devriez donc ajouter logiquement : « Pourquoi êtes-vous devenu musicien ? »

Mon père était officier supérieur sous le premier Empire. Quand les Bourbons revinrent au pouvoir, il donna sa démission. Étant sorti de l'École polytechnique dans un très bon rang, il put se lancer dans l'industrie, devint maître de forges près de Saint-Étienne (Loire) et fut l'inventeur de ces marteaux gigantesques qui, broyant d'un seul coup l'acier avec une force irrésistible, transforment d'énormes barres métalliques en faucilles et en faux.

Je suis donc né au bruit des pesants marteaux d'airain, comme disait jadis le poète. Mes premiers pas dans la voie musicale n'eurent pas un accompagnement plus mélodieux. Six ans plus tard, en effet, ma famille habitant alors Paris, on me mit un jour devant un vieux piano et, soit pour me distraire, soit pour éprouver mes aptitudes, ma mère voulut m'y donner une première leçon. C'était le 24 février 1848, date bien étrangement choisie, comme vous voyez. Quelques instants plus tard la Révolution éclatait et la fusillade partant des rues voisines venait interrompre notre leçon.

Trois ans après j'étais devenu — du moins mes parents, dans leur tendresse, semblaient le croire — un petit pianiste assez habile. On sollicita mon admission aux classes de piano du Conservatoire impérial de musique et j'eus le bonheur d'être reçu. Dès lors, j'étais, aux yeux de ma mère, un « artiste » et, bien que mes classes ordinaires m'occupassent six heures par jour, elle trouva le temps de me faire travailler au piano avec tant de fruit qu'en moins d'un an je devins « lauréat » du Conservatoire.

A cette époque, une maladie de mon père nous força à quitter Paris et mit ainsi un temps d'arrêt à mon éducation musicale. J'en profitai pour achever mes études littéraires. Mais bientôt le chagrin que m'avait causé mon éloignement du Conservatoire l'emporta. J'eus le courage de demander à mes parents d'y revenir. Mon désir les affligea vivement. Ils consentirent cependant à m'accorder l'autorisation et, depuis ce moment, je ne quittai plus Paris jusqu'au jour où, ayant obtenu le « premier grand prix » de composition musicale, je partis pour Rome avec une bourse de l'Institut.

Les progrès accomplis pendant ces années de travail avaient-ils suffisamment donné la mesure de ma vocation ? Sans doute,

j'avais gagné le « prix de Rome », j'avais remporté également des prix de piano, de contrepoint, de fugue, etc. ; j'étais, enfin, ce qu'on appelle un bon élève, mais je n'étais pas un artiste dans le véritable sens du mot.

Être artiste, c'est être poète, c'est être touché par toutes les révélations de l'art et de la nature, c'est aimer et souffrir, c'est en un mot : vivre! Produire un travail d'art n'est pas encore être un artiste. Un artiste doit être, avant tout, sensible à toutes les manifestations de la beauté ; il doit s'en pénétrer et les savoir goûter. Combien de grands peintres, d'illustres musiciens ne furent jamais *artistes* dans le sens le plus profond du mot !

Oh ! ces deux années délicieuses passées dans Rome, à la chère Villa Médicis (séjour officiel des boursiers de l'Académie), ces années sans pareilles, dont le souvenir vibre encore dans ma mémoire et m'aide aujourd'hui même à refouler les influences néfastes du découragement !

Ce fut à Rome que je commençai à vivre, ce fut là, au cours des joyeuses excursions faites en compagnie de mes camarades musiciens, peintres ou sculpteurs, et durant nos causeries sous les chênes de la Villa Borghèse ou sous les pins de la Villa Pamphili, que je ressentis les premiers élans d'admiration pour le nature et pour l'art. Quelles heures charmantes nous employions alors à errer dans les musées de Naples et de Florence ! Quelles délicates et mélancoliques émotions nous faisait éprouver la visite des églises mystérieusement obscures de Sienne et d'Assise ! Comme l'on oubliait vite Paris et ses théâtres et sa foule bruyante et enfiévrée !

Cependant mes études à la Villa Médicis touchaient à leur fin. Quelques jours à peine me séparaient de l'heure à laquelle il me fallait dire adieu à cette bienheureuse vie, à cette vie si laborieuse, si tranquille et si douce, à cette vie comme je n'en ai jamais vécu depuis.

Mon départ était fixé au 17 décembre 1865, mais je ne pouvais me résoudre à faire mes adieux à la Ville Éternelle. Ce fut Rome elle-même qui me les fit. Voici comment. Il était six heures du soir. J'étais seul dans ma chambre, debout auprès de ma fenêtre, contemplant une dernière fois, à travers la vitre, l'immortelle cité dont la silhouette s'ébauchait en gris sous les dernières lueurs d'un magnifique coucher de soleil. Cette vision est restée très nette dans ma mémoire, mais, ce jour-là, je ne pouvais en

détacher mes yeux. Hélas ! peu à peu une ombre se glissa sur un coin de ciel, s'étendant progressivement jusqu'à ce que Rome tout entière eût disparu dans l'obscurité. Jamais je n'oublierai l'impression que me fit cette simple scène et son souvenir évoque toujours pour moi les meilleures heures de ma jeunesse...

Mais je m'aperçois que je ne vous parle guère de musique et je vous dois sembler prendre plus de souci de ce qui frappe l'œil que de ce qui charme l'oreille. Parcourons donc ensemble quelques-unes de mes compositions.

La première partie de *Marie-Magdeleine* commence « aux portes de Magdala, le soir ». Je pensais bien sans doute, en travaillant à cet ouvrage, à la véritable Magdala et mon imagination était souvent en route pour la lointaine Judée; mais ce qui m'inspirait dans la circonstance, ce qui me touchait le plus, c'était en réalité le souvenir de la campagne romaine dont je subissais l'obsession. Je retraçais par la pensée un paysage connu, je notais son accent, je reproduisais l'impression qu'il m'avait laissée.

Dans la suite, en écrivant *les Erynnies*, ce fut le goût que j'avais pour une exquise terre cuite de Tanagra qui m'inspira l'air à danser du premier acte de l'admirable drame de Leconte de Lisle.

Plus tard, tandis que je préparais l'orchestration du *Roi de Lahore*, j'avais auprès de moi une petite boîte indienne dont l'émail bleu foncé tacheté d'or attirait invinciblement mes regards. La contemplation de ce coffret qui était, pour moi, comme une image de l'Inde même, activait mon ardeur et facilitait mon travail.

De tristes événements tinrent enfin une grande place dans la vie du compositeur dont les modestes débuts avaient été salués jadis par la canonnade du 24 Février.

En 1870, — lugubre date pour mon pauvre cher pays — les canons prussiens, répondant à ceux du Mont-Valérien, ponctuaient parfois lugubrement les fragments que j'essayais d'écrire, durant les courts moments de répit que le service de la garde et les exercices militaires sur les remparts me laissaient. Alors, en dépit des fatigues physiques de cette vie nouvelle et bien qu'il s'efforçât de gagner quelques instants d'oubli. le musicien ne perdait pas tous ses droits. Je retrouvais encore dernièrement les feuillets d'une composition complètement achevée, mais qui ne sera jamais livrée au public et qui portait pour titre : *Méduse*.

J'avais annoté là, à l'époque de la guerre, les cris patriotiques du peuple et les échos de la *Marseillaise* chantés par les régiments qui défilaient devant ma petite maison de Fontainebleau avant d'aller combattre. En d'autres fragments, je sens revivre les pensées amères qui m'agitaient lorsque, revenu à Paris avant l'investissement, je pleurais sur les douleurs de ce long hiver et de cette terrible année.

Oh! l'inoubliable tristesse de ces jours lugubres où nos cœurs sautaient subitement de l'enthousiasme délirant au plus sombre désespoir, où des semaines d'incertitude et d'attente étaient à peine éclairées de rares lettres, reçues on ne savait ni d'où ni comment, et apportant de *vieilles* nouvelles de nos familles et de nos amis que nous n'espérions plus revoir.

Vint le dernier effort, la dernière lutte à Buzenval, la mort de mon pauvre ami, le peintre Henri Regnault, puis la plus terrible épreuve de toutes, dont la réalité honteuse nous fit oublier le froid, la faim, tout ce que nous avions enduré, — l'armistice, qui, dans nos cœurs fatigués mais non résignés, sonna le dernier glas de notre juste colère. Oui, vraiment, durant ces jours sombres du siège de Paris, c'était bien l'image de mon pays agonisant qui saignait en moi, faible instrument que j'étais, quand grelottant de froid, les yeux aveuglés par les larmes, je composai la musique du *Poème du Souvenir* sur les stances enflammés écrites par mon ami le grand poète Armand Silvestre :

Levez-vous, bien-aimés, aujourd'hui dans la tombe!...

Oui, au double titre de citoyen et d'artiste, je sentais l'image de la patrie se graver dans mon cœur meurtri sous la douce et touchante figure d'une Muse blessée, et quand, avec le poète, je chantai :

Arrache ton linceul de fleurs!

je savais bien que, quoique ensevelie, la France sortirait aussi de son linceul, les joues pâlies peut-être, mais plus aimable et plus adorable que jamais!

J'ai déjà dit combien m'est cher et combien fidèle me reste le souvenir des années que je passai à Rome. J'aimerais à convaincre d'autres débutants de l'utilité qu'il y a pour les jeunes musiciens de quitter Paris et de vivre — ne fût-ce qu'une seule année — à la Villa Médicis au milieu d'une élite de camarades.

Oui, je suis tout à fait partisan de cet *exil*, comme l'appellent les mécontents. Je pense qu'un tel séjour peut créer des poètes et des artistes, et qu'il doit éveiller des sentiments et des impressions qui, faute de cela, seraient en danger de rester éternellement inconnus de ceux mêmes chez lesquels ils étaient endormis. Afin de donner plus de poids à mes opinions personnelles, laissez-moi vous citer ici un fragment d'un discours prononcé à l'une des dernières distributions de prix de l'Académie des beaux-arts par un de mes anciens condisciples de l'École de Rome, aujourd'hui mon collègue à l'Institut de France, le célèbre graveur Chaplain :

« Durant leur séjour à la Villa Médicis, ces jeunes artistes sont loin de dépenser tout le trésor de pensées et d'impressions qu'ils y amassent. Quel plaisir et souvent quelle rare bonne chance de trouver plus tard une esquisse faite d'après quelque scène charmante, ou un air noté pendant que l'on voyageait à travers les montagnes !

« Un jour d'été, sur la route de Tivoli à Subiaco, une petite bande d'étudiants avaient entrepris une excursion à travers les superbes montagnes qui s'élèvent en amphithéâtre et entourent Rome de tous côtés. Nous nous étions arrêtés afin de contempler à loisir le merveilleux panorama de la campagne romaine qui se déroulait devant nous. Soudain, au pied du sentier que nous venions de gravir, un berger commença à jouer un air doux et lent sur son chalumeau, et les notes s'égrenaient une à une dans le silence du soir. Pendant que nous écoutions, je regardai un jeune musicien qui faisait partie de l'excursion, curieux de lire ses impressions sur son visage; il inscrivait l'air du berger sur son carnet.

« Quelques années plus tard, une nouvelle œuvre du jeune compositeur était jouée à Paris. L'air du berger de Subiaco était devenu la superbe introduction de *Marie-Magdeleine*. »

J'ai cité le tout, même l'éloge amical qui m'a été donné par mon cher condisciple de Rome. J'ai tellement parlé de moi ici que je n'ai pas cru devoir négliger ces compliments venant d'un autre, comme justification à mon enthousiasme pour ces années bénies auxquelles je crois devoir toutes les qualités qu'on a la bonté de me reconnaître.

J. MASSENET.

LA SAGESSE DE KOUKOUROUNOU (1)

— FANTAISIE COLONIALE —

(*Suite et fin.*)

IV

Le lendemain matin, à son réveil, M. Taupin trouva, sous sa porte, un numéro de l'*Evening Post* qui lui était ainsi communiqué, par une discrète attention de sir Footsomewhere.

Dans ce journal, il était dit que « les agissements français à la Côte-d'Ivoire devenaient intolérables; » que « le prestige de l'Angleterre et son rôle civilisateur étaient en jeu, » et que « le représentant du Royaume-Uni, incessamment provoqué, allait recevoir les renforts nécessaires. » Un peu plus loin, un entrefilet encadré au crayon rouge, annonçait que « des troupes expéditionnaires s'embarquaient à Liverpool, avec quatre-vingts pounds de dynamite et sept cent soixante-quinze fusées incendiaires, » et que, « grâce à ces mesures d'ordre, le triomphe de la paix et de la justice était assuré. »

M. Taupin parcourut ces textes avec une négligence malveillante; mais, comme une politesse en valait une autre, il se fit un devoir de glisser, dans la demeure du capitaine, le dernier spécimen du *Phare des Colonies* qui contenait un paragraphe rédigé ainsi qu'il suit :

« On nous écrit de la Côte-d'Ivoire que l'influence française y est définitivement établie. Le seul obstacle qu'elle y eût rencontré provenait de la résistance du résident anglais, un certain Footsomewhere, chassé pour ivrognerie de l'armée continentale. Cet individu, après avoir manifesté divers symptômes de folie alcoolique, est actuellement dans un état d'affreuse étisie et de complète imbécillité. Sa mort, qui est imminente, sera un grand bienfait pour la civilisation. »

Plusieurs commentaires, plutôt désobligeants, accompagnaient encore cette notice.

Quelques heures après un pareil échange de procédés, les deux

(1) Voir le numéro du 25 mai 1896.

résidents se retrouvèrent en présence chez le roi qui les avait conviés à une série de fêtes. Ils s'abordèrent, au milieu de la foule, avec leur habituelle cordialité.

« — How do you do?

— Pas mal... Et vous?

— Comme il pleut!



« — How do you do. »

— Oui, une pluie très fine...

— Oh! ce ne serait rien si elle ne mouillait pas... »

Mais leur dialogue fut interrompu par un coup de tam-tam, dont le grondement lugubre annonçait un solennité de mariage.

Parmi l'assistance, des bruits douloureux éclatèrent aussitôt.

Dans un groupe, la fiancée, contenue par les compagnes de son âge, subissait la peine des verges que lui appliquait le solide poignet des matrones. Les vieilles, avec leurs doigts crochus et débiles, se contentaient de lui pincer les chairs et de lui arracher de petites touffes de cheveux.

Dans l'autre groupe, les amis du fiancé versaient autour de lui des pleurs timides ; les hommes mûrs sanglotaient, les vieillards poussaient de véritables hurlements...

Cette scène symbolique avait pour but d'offrir, aux futurs époux, un avant-goût de la nouvelle existence à laquelle ils se destinaient. Par intervalles, un sorcier maquillé de cendres de bois, décoré de bijoux magiques et de carapaces de tortues, répétait mélancoliquement :

« — Enfants, vous êtes libres encore. Vous avez encore le droit de renoncer ou de consentir à cette union!... »

Sir Footsomewhere lança un clin d'œil à M. Taupin qui répondit par un imperceptible haussement d'épaules. Chacun interpréta, de la même façon, cette correspondance télégraphique.



« — J'étais gris comme ça à l'enterrement de mon tuteur. »

« — Ah! songeaient-ils, quel grossier contraste avec nos pieuses cérémonies d'Europe, qui remplissent les familles et les conjoints d'une quiétude si parfaite... et si justifiée!... »

Après différents rites qui parachevèrent l'hyménée, un abondant festin fut servi et arrosé de liqueurs d'orge. Les deux résidents durent faire honneur à la réception du souverain; et ils partageaient déjà l'échauffement général, lorsqu'un concert de flûtes préluda aux réjouissances d'un enterrement.

Les nègres ont la sauvage idée de considérer la mort comme une délivrance, non point seulement pour les héritiers (ce qui serait, en somme, une appréciation civilisée), mais aussi pour le défunt lui-même.

En l'occurrence, leurs chansons et leurs gambades funéraires se prolongèrent jusqu'à un second repas; car boire et manger sont, chez les races barbares, le corollaire obligé de tous les actes de la vie civile.

Cet usage ne serait pas absolument incompatible avec les mœurs des nations éclairées, s'il fallait en croire sir Footsomewhere et M. Taupin qui, aux trois quarts ivres, et très tard, avaient repris, bras dessus bras dessous, la route commune de leurs *concessions*.

« — Je me souviens, marmottait en titubant l'Anglais, d'avoir été dans un trouble analogue au mariage de ma sœur...

— Moi! cria délibérément M. Taupin, j'étais gris comme ça, à l'enterrement de mon tuteur... »

V

Malheureusement, l'excitation entretenue par les deux rivaux, entre le parti de la cour et l'opposition, faisait des progrès rapides. Un abîme politique s'était creusé au centre de Sotokoto. Bientôt la situation devint intolérable; et une série d'incidents mirent, dans chaque camp, l'exaspération à son comble.

Un singe de la faction libérale se moucha ostensiblement dans le drapeau britannique qui était planté sur la case de sir Footsomewhere D'autre part, la favorite du roi Koukourounou vola le cor de chasse de M. Taupin et s'en servit d'une manière si abusive qu'elle fumait dedans une balle de tabac par jour.

La nécessité s'imposa d'en appeler au sort des armes. La date de la bataille fut régulièrement fixée; et chacune des cohortes belligérantes confia la direction de ses mouvements à celui des deux Européens qu'elle reconnaissait pour chef.

Durant la veillée du combat, le capitaine consulta un travail remarquable de statistique, publié par les soins du War Office et intitulé : *Méthode pratique pour la mortalité artificielle des noirs, ouvrage couronné par la Société Philanthropique de Londres.* Dans ce traité fort complet, un tableau, imité de la table de Pythagore, établissait les délais indispensables à des quantités

variées de nègres pour s'entretuer, avec des outils primitifs. Par exemple, si l'on cherchait le résultat d'une lutte de 400 guerriers contre 300, il suffisait de trouver le point de rencontre de la colonne verticale commençant par 300 avec la colonne horizontale commençant par 400, pour constater le chiffre de 175 victimes à l'heure.



Elle fumait une balle de tabac par jour.

Dans le cas présent, le capitaine devait faire la part de l'armement supérieur, distribué par le roi à ses sujets fidèles, et de l'élément de résistance imprévue que pouvait apporter le contingent simien, enrôlé par l'agent Taupin. Par des calculs compliqués, il découvrit qu'au pis-aller, tous les combattants seraient détruits en quatre-vingt-seize minutes. Cette solution ne l'ayant pas pleinement satisfait, il recommença ses opérations qui le retinrent jusqu'à l'aurore.

Pendant le même temps, M. Taupin, envahi par des sentiments austères et graves, jugeait opportun d'ajouter quelques notes à sa grande étude : *La France est-elle colonisatrice?*

Son manuscrit en était encore à la première phrase d'introduction :

« La seule chose qui manque à nos colonies, ce sont les colons :

car les Français sont rebelles à l'expatriation, à l'abandon de leur bien-être... »

La netteté de ce début plaisait à M. Taupin, qui le relut plusieurs fois avec un grain d'amour-propre. Mais le dernier mot, qu'il mâchonna longtemps en lui cherchant une suite, finit par le rendre rêveur...

Le bien-être!... où donc l'avait-il connu en France?...

Et, dans une fantasmagorie vertigineuse, toute l'existence passée traversa sa mémoire...

Était-ce le bien-être, lorsqu'il se rompait les clavicules au steeple-chase de la Marche, ou qu'il échangeait des punchs d'honneur avec l'implacable orphéon de sa sous-préfecture?... Était-ce le bien-être, quand, au fond d'un cabinet de restaurant, empesté par la chaleur du gaz, il se plongeait, dans l'estomac, des liqueurs brûlantes et des vinaigres pointus; tandis qu'en face de lui, une maîtresse choisie lui faisait sans motif une scène atroce, et le dominait de toute sa taille raidie par le corset?... Était-ce le bien-être aussi, que de transmettre au tripot tout son argent, à des individus qu'il aurait rougi de saluer dans la rue? Comment donc et en quoi était-il le bien-être?...

Et, comme pour se répondre à lui-même, sans s'en apercevoir, M. Taupin s'assoupit mollement, au sourd babil des oiseaux de nuit.

VI

Dès l'aube, les deux adversaires atteignirent, chacun, une des extrémités opposées de la plaine verdoyante et vaste, où leurs troupes s'étaient déjà rangées.

L'instant d'après, un double cri de guerre ébranlait l'atmosphère; et les combattants se ruaient en avant, au son des tambours de peau de rhinocéros, avec un enthousiasme indescriptible

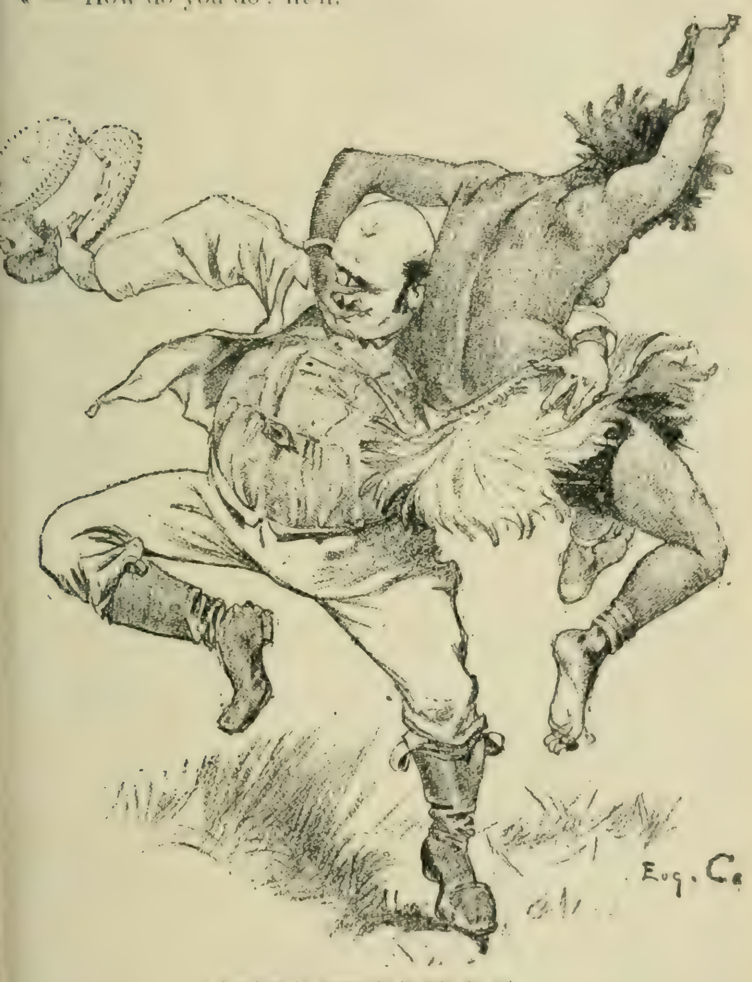
Emportés par leur élan, sir Footsomewhere et M. Taupin se trouvèrent bientôt face à face, au milieu de la carrière... En même temps ils se sentirent seuls; et, se retournant, ils découvrirent, loin derrière, leurs vaillants champions qui s'étaient simultanément arrêtés pour danser le pas de guerre.

Tous jonglaient avec leurs armes, effectuaient le grand écart et proféraient des cris féroces...

Cette coutume, que les résidents avaient eu tort d'oublier, les mettait dans un sérieux embarras. Ils se dévisageaient, san

apparences hostiles, assez penauds. Enfin, l'un deux sauva la situation, en tendant franchement sa destre.

« — How do you do? fit-il.



Il enlaça le buste de la fille du roi.

— Pas mal... Et vous? »

Le capitaine reprit machinalement :

« — Que pensez-vous de cette pluie?

— Ma foi, répliqua Taupin avec bonne humeur, elle ne m'incommode pas trop...

— Mais, d'ailleurs, s'exclamèrent-ils ensemble, il n'y a que du soleil ici!... »

C'était exact. Pour la première fois, depuis le débarquement de ces messieurs, l'astre avait dispersé les nuées et couvrait la végétation d'un vernis éblouissant. Sous l'azur du ciel, des ramiers verts, des ibis religieux, des oies rouges, des merles métalliques entrelaçaient les sillons de leur vol. La nature entière se manifestait dans le doux triomphe de sa splendeur...

Après un beau salut, le Français et l'Anglais prirent congé l'un de l'autre pour rejoindre les leurs, d'un pas pensif...

En approchant du groupe de nègres et de singes qui lui étaient dévoués, M. Taupin n'en pouvait croire ses yeux ni ses oreilles.

Toute la bande, accrue par l'arrivée incessante de femmes et de guenons, les mains mêlées aux pattes, dansait à la ronde, en chantant à tue-tête un air qui ressemblait beaucoup au *Pont d'Avignon*. M. Taupin n'eut pas le loisir de s'étonner que les choses simples fussent universelles : il venait de distinguer sa petite Tioli qui prenait, à ces ébats, la part la plus ardente. En proie à une excessive surexcitation, il se précipita dans le cercle, en fredonnant :

Sautez, dansez,
Embrassez celle que vous aimez !

Et, d'un geste éperdu, il enlaça, de ses deux bras, le buste voluptueux de la fille du roi.

Cette action porta le délire des assistants à l'apogée. Une seconde après, il n'y avait plus que des couples s'embrassant dans l'herbe, sous l'écharpe radieuse d'un arc-en-ciel.

. . . .

Une lettre attendait M. Taupin, à sa résidence. Son premier soin fut d'en prendre connaissance, dès qu'il rentra, très ému encore des péripéties de cette journée. Par cette missive, son vieux copain de collège, dont il avait, de nouveau, sollicité le patronage en haut lieu, le prévenait de n'avoir plus à compter sur l'assistance de la mère-patrie. L'attitude du représentant de la France, à la Côte-d'Ivoire, avait fourni, paraissait-il, aux journaux des opinions extrêmes, un sujet quotidien de polémiques acerbes contre le gouvernement. Cet agent de malheur était accusé d'exploiter des mines d'or dans un but égoïste, et de n'obéir qu'aux plus inavouables cupidités. On l'appelait communément : Taupin-le-Pépitard !...

Celui-ci prit une expression de physionomie très digne. Il roula délicatement la lettre entre le pouce et l'index, et s'en servit pour allumer un cigare. Puis il lacéra froidement les pages à peu près vierges de sa grande étude. Enfin, il rajusta sa toilette ; et étant sorti, se dirigea, en ligne droite, vers la demeure royale.

VII

Moins d'une heure après ces événements, Koukourounou, en tenue officielle de roi nègre, c'est-à-dire tout nu, fit demander sir Footsomewhere au palais.

Dans un angle de la salle du trône, debout sur un tas de mousse, M. Taupin et Mlle Tioli se tenaient, les doigts tendrement unis, dans une posture chaste et modeste.

« — Capitaine, déclara le roi, en désignant ce couple par un geste d'une incomparable majesté, je vous présente le mari que vient d'agréer ma bien-aimée fille... »

Et comme sir Footsomewhere ne pouvait réprimer un tressaillement de pénible surprise...

« — Attendez, continua-t-il, je n'ai point fini... Qu'on m'apporte la Bible ! »

Il feuilleta jusqu'à la dixième page du texte sotokoto, et lut ceci :

« ... Les fils de Noé partagèrent entre eux la terre, s'établis-
« sant en divers pays où chacun eut sa langue, ses familles et
« son peuple particulier... Cham eut l'Afrique ; Japhet l'Europe... »

Alors, regardant le capitaine bien en face, il lui dit :

« — Voilà quelle a été la volonté de votre Dieu ! Qui de nous deux s'attache à vivre légitimement sur l'héritage de son ancêtre ?... Vous n'osez pas répondre, n'est-ce pas ?... Eh bien, malgré vos torts, je veux être généreux envers vous. »

Il montra son gorille, languissamment étendu sur une natte.

« — L'Explorateur va mourir, reprit-il, je vous offre le titre de premier ministre qu'il laissera vacant... Je suis un glorieux monarque, je peux tout, je sais tout. Je connais la minute où la cigogne émigre, le chemin que suivra le nuage... Il m'est loisible, à mon gré, de me transformer en caïman ou en léopard... »

M. Taupin écoutait, avec une déférence admirative, son futur beau-père que, pour le moment, il croyait, en effet, capable de tout, puisqu'il avait su procréer un chef-d'œuvre tel que Tioli.

Quant à sir Footsomewhere, incertain sur la résolution qu'il

lui convenait d'adopter, il promenait de l'un à l'autre son regard ahuri. Durant ce manège, ses yeux tombèrent sur le vieux singe agonisant qui ébaucha, par hasard sans doute, un signe de protection douce et d'encouragement, comme celui peut-être que reçut Colbert de Mazarin expirant.

« — Voyons, murmura Koukourounou, accepte donc!... »

Vaincu par cette touchante insistance, le capitaine mit la main sur son cœur, en manière d'acquiescement.

Et par le courrier le plus proche, il avertissait son gouvernement qu'un envoi de renforts serait superflu ; car il venait, assurait-il, d'obtenir une solution qui conciliait les intérêts nationaux avec les exigences de la dignité britannique.

VIII

Depuis lors, les temps s'accomplissent au mieux, sur la Côte-d'Ivoire, pour le bonheur des êtres qui sont blancs ou noirs, et la paix des choses qui sont tricolores.

Paul HERVIEU.



L'ENFERMÉ [1]

(Suite.)

LXXVII

Blanqui est là encore, pour longtemps, pour plus d'une longue année, passant par les alternatives de volonté et de fatalisme, grisé de lecture et de pensée, usant sa force, en somme, vieillissant sur place comme le moine qui ne quittera sa cellule que pour la fosse creusée de ses mains, qu'il voit chaque jour. Blanqui voyait aussi sa fosse, là, sous ses fenêtres, dans ce cimetière de village juché au-dessus des grèves, endormi dans l'ombre des murailles. Il savait ainsi, à chaque heure du jour, mieux qu'on ne peut jamais le savoir, que toute l'action humaine finit là, qu'un peu plus tôt, un peu plus tard, il faut y venir. Plus qu'aucun autre, il fut hanté par ce noir où avait disparu sa femme. Et puis, l'isolé se reprenait à l'espoir, songeait à son fils, à tous les siens, aux compagnons de bataille qu'il pourrait retrouver. Le vaincu sentait le poids de la défaite, cherchait les raisons de revivre. La croyance qu'il s'était donnée, à un avenir de justice, d'harmonie humaine, fallait-il maintenant ne plus y croire, la laisser s'en aller à la dérive, et l'individu si affirmatif d'action n'allait-il plus être que la victime inerte des événements? Il se ressaisissait en ces combats intimes, se raidissait contre l'hostilité qui l'entourait, contre le silence, contre le découragement, contre la nature indifférente qui soufflait à son grillage le grand souffle de l'inconscient.

Alors, il voulait le pouvoir d'attendre, il essayait de durer, et ce furent ses journées, ses soirées acharnées de travail, l'enquête qu'il pouvait faire, dans ce réduit, sur l'histoire, sur la politique, la tête penchée sur un livre, la main crispée sur la plume, l'esprit parti en voyage à travers le temps et l'espace, hors de son corps captif.

Ce fut la longue épreuve où se soumit son esprit, où son carac-

(1) Voir les numéros des 10 et 25 avril, 10 et 25 mai 1896.

tère se modifia sous la dure loi de la nécessité. Son instinct d'activité vit chaque jour se réduire la région où il pouvait évoluer, se replia à mesure sur lui-même. Il l'exerça autant qu'il le put par sa résistance aux exactions, par les projets de fuite, les préparatifs, les tentatives d'évasion. Mais il comprit bien vite, mieux qu'aucun autre, et sans pour cela tomber à l'atonie, l'inutilité de la protestation dans le vide et de l'enragement progressif dans la cage de fauve où il était enfermé. Au bout de tels efforts, c'était la folie ou la torpeur. Il préféra garder en lui sa force plutôt que de la laisser échapper en vaines démonstrations, et d'ailleurs, ce ne fut pas sans doute en vertu d'un calcul, mais par emploi d'une faculté naturelle, qu'il se cadenassa ainsi en lui-même, qu'il enfouit sa violence au profond de son être. Désormais, et de plus en plus, il eut cette attitude singulière que l'on remarqua davantage en lui à mesure que les années passèrent : il ne dit jamais rien, resta muet sous les coups du destin, laissant supposer le jugement caché et le mépris intact, mais ne les arborant pas, les gardant jalousement par le calme de l'attitude, la tranquillité des rares paroles obligées, l'indifférence, le silence. Séparé du monde, il s'en sépara encore davantage. Enfermé en cellule, il s'enferma en lui-même, de lui-même, et mystérieusement, donna à ses pensées le vol inaperçu, inentendu, — la liberté à son esprit.

LXXVIII

Il n'avait que trop de raisons de se libérer de la vie immédiate. Accepter son sort particulier n'était rien. Il lui fallut aussi assister, impuissant, inconnu, à la déroute de ses espérances intimes. Sa femme morte, son fils lui échappait. Il le devinait de loin, il le savait. Il apercevait l'enfant détourné de lui, élevé selon la famille de sa femme, déçue dans son espoir par l'existence du révolté, par la disparition d'Amélie-Suzanne. Ce jeune fils, isolé, soumis à l'éducation bourgeoise et religieuse, mis en possession, à sa majorité, de la petite fortune de sa mère, qui sait si Blanqui le reverra jamais, et comment il le reverra, à ce point changé qu'il ne reconnaîtra rien de lui, ni de celle qui est partie. Il peut interroger, à leurs voyages, sa mère, sa sœur aînée, Mme Barellier : elles sont bien impuissantes à le rassurer, à lui promettre d'agir.

Nul recours non plus auprès de son frère, qui lui a gardé son affection d'aîné, son souvenir des années de jeunesse, mais qui est si loin de lui, maintenant, à son opposé social. Il n'a vraiment que ces visites, de la mère, de la sœur. Celle-ci vient chaque fois que le voyage lui est possible, elle quitte la Beauce, son Aunay-sous-Auneau, où elle est fermière, non loin de la tante si vieille, elle vient voir son frère, et son admiration grandit à chaque visite. Elle rapporte une foi sans cesse accrue au dessin de son cadet, elle transmet sa parole à la maisonnée, aux tablées du déjeuner et du dîner qu'elle préside, servant tout le monde, allant, venant, et parlant en Romaine stoïque, en Française de la Révolution, d'une si admirable façon qu'elle émerveille et exalte tous ceux qui l'entendent, parents, amis, voisins, qui ont accepté sa franche hospitalité, son frugal et cordial repas, et reçoivent en surplus sa virile et émouvante parole.

LXXIX

Enfin, Blanqui doit renoncer à la résistance opiniâtre contre la maladie. Chez lui aussi, la laryngite s'est montrée, s'aggrave. Le médecin en chef de l'hôpital civil et militaire d'Avranches, le docteur Émile Voisin, est mandé, conclut à l'urgence d'un changement de climat. On souscrit à ces conclusions, et même on se décide à disperser les condamnés. En cette année 1844, Blanqui est envoyé à la prison de Tours, Hubert et Dufour à Paris, Dubourdieu à Bordeaux, Petermann, Vilcoq et Fombertaux à Doullens, et c'est à Doullens encore que Martin Bernard et ses compagnons, restés les derniers, sont également envoyés.

A Tours, le climat est plus égal, la campagne traversée par la courbe molle de la Loire donne la sensation d'un grand jardin, d'un parc tranquille. C'est un repos après le fracas de la mer, les sautes des bourrasques. Blanqui, toutefois, a été profondément atteint, et ce n'est pas la prison qui peut guérir de la prison. A mesure que le temps passe, que l'hostilité s'émousse, le sens de l'humanité revient peu à peu chez ceux qui sont les maîtres ; une mansuétude s'établit, pour Blanqui comme pour les autres. Ce n'est plus le conspirateur farouche qu'il faut réduire, c'est un malade condamné autrefois au nom de la politique et qui apparaît de moins en moins dangereux et coupable. On ne voit aucune raison de lui refuser un lit à l'hospice, une allée restreinte pour se

promener, un banc pour se reposer, la jouissance d'un peu de lumière et d'un peu d'air. Le prisonnier de la prison devient donc un prisonnier de l'hospice, et c'est là qu'il passe les jours de sa lente convalescence.

Le malade s'assied au soleil contre un mur blanc où s'accroche et grimpe quelque verdure. Il est à côté d'autres, des malades comme lui, des convalescents, des vieux en robes grises et brunes.



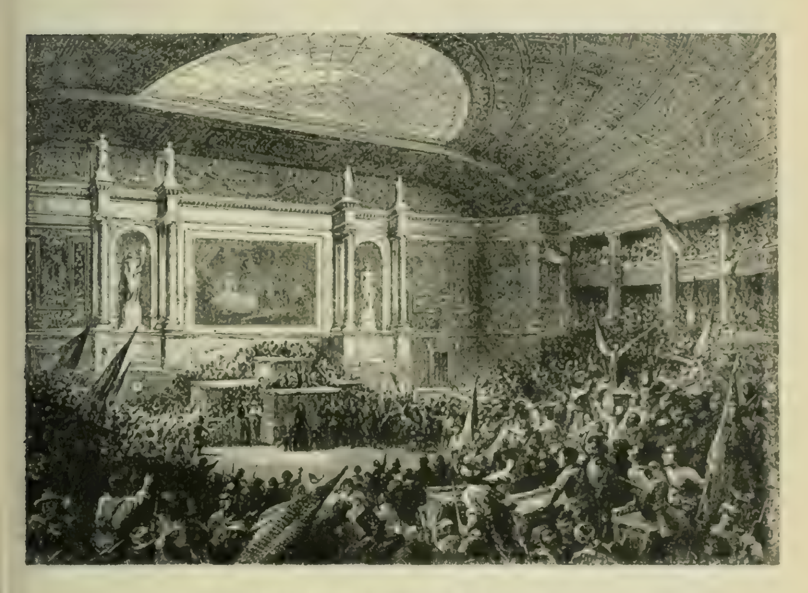
Le 24 février. Prise des Tuileries

C'est une petite Provence d'aspect monacal, un coin tiède de lézarderie silencieuse. Lui est indésignable entre tous, coiffé du bonnet, enfoui dans la houppelande, la tête baissée, les mains sur sa canne. Il ne se révélerait que par la levée furtive de ses yeux transparents. Le Niçois boit du soleil. Fruit méridional trop tôt cueilli, qui n'est pas resté s'épanouir dans la lumière, pauvre fruit de liqueur concentrée, figue ratatinée, blanchâtre, le sucre mêlé de poussière, qui a dû sécher et mûrir sur la paille.

Jamais le désir de revivre n'est plus fort que pendant ces inactivités de convalescent. Les odeurs de sirops et d'onguents, les fadeurs des compresses s'évaporent, vaincues par le parfum des dernières roses. Les bruits, les mouvements, les forces du dehors entrent par effluves dans les jardins d'hôpitaux. Les jambes, les

bras sont impuissants, les corps anémiés se meuvent comme ceux des enfants, mais la pensée s'envole avec un vertige d'oiseau ébloui. Il semble au malade qu'il va enjamber le monde.

Blanqui, là, se préoccupe encore de son fils qui lui est amené en 1844, qui va sans cesse lui échappant, il veut le revoir, il écrit au maître de pension une lettre ferme et colère qu'il termine en



24 février. L'Assemblée envahie.

rappelant les mots qui lui furent criés par sa femme mourante : « Ils l'élèveront contre toi ! »

Il a hâte de retourner vers Paris, il écoute en tressaillant, à Tours, puis à Blois où il est interné, le bruit lointain des événements, de la révolution prochaine. C'est l'automne de 1847. Il attend la montée de sève du printemps.

LXXX

La rentrée dans l'existence, dans l'agitation des villes, après la prison, après l'hospice, c'est la sensation étrange et dangereuse de la vie du prisonnier. Son impression est neuve et poignante, son individu devient chancelant au bruit des rues, au contact des

hommes. Il marche avec une surprise fiévreuse sur les pavés et sur les routes, dans l'air libre, dans les espaces sans verrous. C'est un trouble état physique et intellectuel que celui de l'homme enfermé, que l'on pousse dehors, dans le vent trop vif, dans la lumière trop crue. On lui a parcimonieusement alloué des fractions de jour, des rations d'atmosphère, et brusquement on l'enivre, on lui verse une ivresse de liberté. Il hésite, marche avec une obliquité de vertige, il peut s'évanouir. Barbès, libéré, à Nîmes, forcé d'attendre pendant vingt-quatre heures la diligence, demande à rentrer, à passer ce dernier jour, cette dernière nuit en prison.

Blanqui connaît la même sensation le même jour, le 24 février 1848. Le régime de Louis-Philippe usé, assailli, est écroulé, la révolution est faite : le prisonnier est libre, hésitant, dans les rues de Tours, puis, décisif, s'en va vers Paris.

LXXXI

Il revient, il rentre, dans la ville quittée en 1839. Il trouve le Paris des révolutions triomphantes, la rue aux drapeaux claquants et aux torches mouvantes, qui retentit des cris des journaux, des roulements de tambours, des chants de *Marseillaise*, du pas scandé de la garde nationale et de la garde mobile, des arrivées des foules, étudiants, ouvriers, prêtres portant le crucifix auprès du drapeau rouge, s'en allant bénir l'arbre de la liberté planté aux carrefours.

Le 25, Blanqui erre, incertain, dans ce décor de bataille et de fête. Il a été vite joint par ses compagnons d'autrefois, ceux des sociétés secrètes et des barricades. Il écoute leurs récriminations, leurs menaces, les démonstrations par lesquelles ils s'efforcent de prouver la Révolution avortée, falsifiée par les hommes du *National*, si l'on n'intervient pas immédiatement. Le groupe disserte sur la place du Palais-Royal. Quelqu'un survient, raconte l'incident du drapeau rouge à l'Hôtel-de-Ville, l'intervention de Lamartine, comment la foule a subi l'enchantement de la parole. Il faut aviser, entrer en ligne. Rendez-vous est pris pour le soir, en armes, au Prado, sur la rive gauche. On se sépare. Blanqui reste avec deux fidèles, dont l'un sera prochainement exécuté comme mouchard. Il est hésitant, ne paraît pas du tout convaincu qu'il y ait intérêt à recommencer l'affaire, et possibilité

de reprendre l'Hôtel-de-Ville à ceux qui l'ont pris la veille. Il voudrait se renseigner, voir Caussidière, Raspail. Il va rue de Jérusalem, il va à la Préfecture de Police, il va à l'Hôtel-de-Ville. Ses compagnons restent dehors, l'attendent à la Grève.

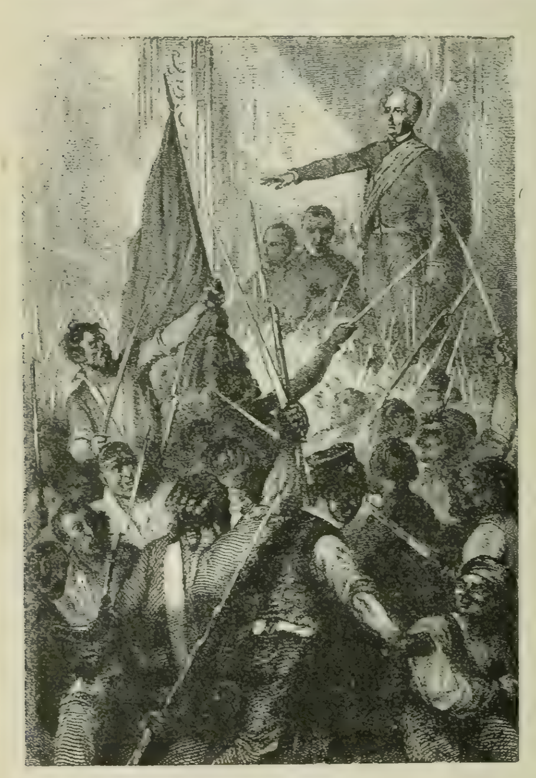
Il revient, méditatif, parle de la difficulté de la situation, de l'œuvre énorme à accomplir, — surhumaine, dit-il, avec un geste déjà las. Celui dont on attend le signal de guerre est plein des objections de la prudence et du sang-froid. Il est sept heures. Encore un arrêt chez Caussidière. Puis, au Prado.

La séance est déjà chaude. Les crosses des fusils sonnent sur le parquet de la salle de danse. L'assistance est composée de jeunes et de vieux, les étudiants du quartier, les anciens des sociétés secrètes. Les visages flamboient sous les bonnets rouges tout neufs. Ceux qui ont parlé ont prêché l'action, la marche sur l'Hôtel-de-Ville, fusil chargé. Mais Blanqui est annoncé, attendu. On veut la voix qui sort du Mont-Saint-Michel, du profond des caveaux. Il y eut une ondulation, un frisson de la foule, lorsque la minime personne apparut, lorsque la tête grise de l'homme jeune passa à travers les rangs. Il y eut la clameur, lorsqu'il fut debout à la tribune, chétif, mal vêtu, ganté de noir, lorsque l'on vit surgir son pâle visage aux yeux ardents, et se lever sa main funèbre. Il y eut la clameur, puis le silence. On écoutait.

Ce que l'on entendit, ce fut le contraire de ce que l'on croyait entendre. L'eau froide sur la lave. Brusquement, de sa parole nette, Blanqui dit son irrésolution. Il adjure ses compagnons de ne pas mettre la République en danger. Il assure que l'heure serait mal choisie, que l'on peut prévoir un mauvais lendemain à un coup de force, qu'il faut ajourner la marche sur l'Hôtel-de-Ville.

Il est effrayé et incrédule, comme Proudhon, Barbès. Il ose dire à un millier d'hommes réunis sur un point de Paris, qu'ils méconnaissent les ensembles. Il leur apprend que la France n'est pas républicaine, que la révolution accomplie la veille est une surprise heureuse, rien de plus, que si les condamnés politiques de Louis-Philippe étaient portés au pouvoir par une nouvelle surprise, la province croirait revenus les jours de la Terreur et de la Convention, prendrait peur, que la garde nationale elle-même n'avait été que la complice involontaire du peuple, et que les boutiquiers de Paris pourraient bien, comme les gens de province, refaire ce qui a été défait. Il va jusqu'à montrer, derrière les

révolutionnaires qui l'écoutent, et derrière le coup de main qu'ils voudraient tenter le soir même, d'autres hommes énergiques également prêts au coup de main, et qui s'aviseront eux aussi, de prendre le pouvoir de la même manière. Il fait apparaître une République ainsi disputée comme un champ de bataille où se battent les factions. Ce qu'il demande à ceux qu'il veut convaincre, c'est de prendre patience, d'organiser révolutionnairement le peuple dans les clubs, de préparer le jour de la Force.



Le drapeau rouge.

Il conquit ces hommes par la stupéfaction, il sut apaiser leur violence encore grondante. Jusqu'à dix heures du soir, il parla, il opposa la discussion, la dénégation, aux propos échauffés, il dépensa son énergie à empêcher l'action, à obtenir crédit pour le pouvoir improvisé la veille. A dix heures, il sortit, toujours suivi de ses deux compagnons. Ils marchèrent d'un pas errant pendant une heure, descendirent aux Thermes par la rue de la Harpe.

— Avez-vous dîné ? dit Blanqui.

— Non...

Lui non plus. L'un possédait soixante-dix centimes. L'autre un franc.

Blanqui regarda dans une bourse tricotée :

— J'ai à peu près trente sous, dit-il, c'est assez pour demain.

Il avisa une boulangerie encore ouverte, acheta un pain de deux sous. Ils repartirent, se séparèrent boulevard Poissonnière.



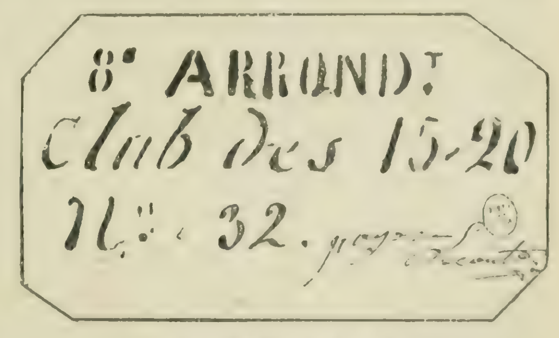
Un club en 1848.

Blanqui n'aimait pas que l'on sût ses domiciles. Il disparut dans le noir.

LXXXII

C'est de cette séance de la salle de bal du Prado que date la formation de la Société républicaine centrale, plus communément désignée sous le nom de club Blanqui.

Le président fut Blanqui, les vice-présidents : Thoré et Durrieu. Le lieu de réunion choisi fut la salle du Conservatoire. Dès le premier jour, il y eut affluence. On entrait par une porte rue Bergère, en faisant queue, comme au théâtre, entre la muraille et un balustre de bois. Tous les soirs, à sept heures et demie, des montagnards armés, cravatés de rouge, surveillaient l'entrée. Les membres du club prenaient place à l'orchestre et au parterre. Eux seuls avaient le droit de parole et de vote. Le public payant assistait aux débats, un public d'amis, d'adversaires et de curieux, de ceux qui suivent toutes les représentations où un dompteur peut être mangé. A gauche, les membres du bureau,



Fac-simile d'une carte de club.

accoudés sur un tapis vert. A droite, l'orateur. Les discoureurs ordinaires furent Hippolyte Bonnellier, Arnoult Frémy, Alphonse Esquiros, homme de lettres, Routier de Bullemont, comptable à la préfecture de police, Malapert, avocat, Savary, cordonnier, — et Blanqui.

Blanqui était l'acteur en vedette, attendu. Le silence était complet pour entendre sa voix fine, sa parole correcte, sa discussion serrée appuyée des gestes brefs de ses mains toujours gantées de noir. Les ennemis et les satiriques affirmaient qu'il avait la gale; il portait le deuil de sa femme et cachait jalousement l'anneau de mariage, le signe de la foi jurée, de la fidélité promise.

Il y avait déception lorsqu'il se taisait, qu'il écoutait, méditatif, à peine aperçu, les motions, les bavardages, par lesquels s'en va l'énergie, se satisfait l'âpreté. Au moment où l'orateur de réunion publique lance ses phrases, détermine le fracas des applaudissements, affirme la nécessité et la facilité de changer à vue la face du monde, il est bien près de croire, s'il ne le croit, qu'il a lui-même opéré ce changement par un coup de magie. Il se rasseoit, épanoui et calmé, confit en une béatitude de croyant. Celui-là est le parleur sincère. Heureux s'il n'est pas vite contaminé par la manière d'être cabotine de tels qui opèrent auprès de lui. C'est un aboutissement fatal, et il est bien impossible d'empêcher l'homme d'être l'homme. La réunion publique a ses coulisses, ses pratiques théâtrales, ses premiers rôles de mélodrame, ses pères nobles, ses comiques. Qui ne les a entendus, à leur entrée en scène ou à leur sortie, s'exprimer en grimes inconscients, désireux de suffrages, cherchant l'effet, appliqués à aller jusqu'au bout de la représentation, voulant en accaparer la gloire. L'homme politique forcé de trouver une matière d'action dans la réunion de ces éléments obligés a fort à faire, et Blanqui, assez vite, peut-être dès le premier jour, vit comme il était difficile de composer et de diriger une troupe, comme il était absurde de vouloir lui faire jouer une pièce écrite d'avance, et qu'il était plus aisé de songer le drame humain au fond d'une cellule que de le construire contre les événements de hasard. Tout fuit, tout échappe. Une dynamique obscure aiguille les masses. Il faut se borner à vouloir sauver ce que l'on peut de ses desseins, à tenter de combiner les idées avec le cours inempêchable des choses.

Blanqui s'essaya à la tâche de dégager une unité de cette anarchie. Il dut mettre toutes ses ressources en œuvre, tantôt

pour arrêter les élans maladroits, lorsqu'il voyait l'évidente inutilité de l'effort, tantôt pour réunir les forces éparses et les lancer sur l'obstacle, lorsqu'il crut voir s'entr'ouvrir la porte de l'occasion. Ce fut le tiraillement perpétuel entre sa froide volonté et les caprices de la foule. Il ne lui était plus permis, aux prises avec cette foule ondoyante, de renouveler l'organisation échelonnée et mystérieuse des sociétés secrètes, le mot d'ordre donné à quelques-uns, obéi de tous, la décision suprême gardée jusqu'à la minute d'agir. Ces façons de Vieux de la Montagne disparaissaient d'elles-mêmes dans la liberté et la clarté de la rue. Quelques fidèles acceptaient. La masse, tout naturellement, n'était pas en communication fluidique.

L'emploi des facultés de cet homme était bien plutôt indiqué pour l'exercice du pouvoir que pour la révolte de l'opposition. Il avait le regard clair, il aurait pu, rapidement, du sommet, apercevoir les directions et prendre une moyenne. Quoique cela puisse surprendre, si l'on y regarde bien, si l'on se rend compte de sa nature critique, on verra qu'il pouvait être l'homme qui voit ces directions et dégage cette moyenne. Son intervention au Prado, et toute sa politique de 1848, le prouvent. Il avait le sens de l'opportunité, le goût de la stratégie, le désenchantement des hommes, et en même temps le désir invincible, instinctif, presque malgré lui, de l'action. Ce sont des aptitudes et des manières d'être qui ne peuvent s'affirmer, croître, s'ordonner, qu'au pouvoir. Blanqui, au Conservatoire, n'était qu'un homme d'État manqué, mis dans l'impossibilité de faire une politique ayant une suite, prenant un ministère pour rire à sept heures et demie du soir et le quittant à onze heures, usant son énergie à combattre des propositions telles que celle de ce citoyen Thouars qui proposa de siéger en blouses, et qui vint, en effet, le lendemain, vêtu d'une blouse bleue, qu'il laissait, d'ailleurs, en s'en allant, au vestiaire.

LXXXIII

Les bouillonnements d'idées, les excentricités de langage, ne venaient d'ailleurs pas crever et écumer seulement dans cette salle du Conservatoire. Il faut, pour avoir la compréhension de l'état d'esprit qui se manifestait sur un point, voir et comprendre l'ensemble du Paris d'alors. Il faut songer que pendant le premier mois du nouvel état de choses, il y eut ouverture de deux

cent cinquante clubs, et que ce chiffre alla rapidement ensuite jusqu'à près de cinq cents. Le jeu des assemblées, la religion du parlementarisme, c'était ce qui s'installait dans le peuple, ravi de vaquer aux pratiques de ce culte où revivaient pour lui les souvenirs de la révélation révolutionnaire. Il y eut une allégresse à former des bureaux, à installer des présidents, des questeurs, des huissiers, des commissions permanentes, des comités exécutifs, à élaborer des règlements, à voter des ordres du jour. La même ivresse à légiférer s'empara des clubs de femmes, de maîtres d'écoles, de domestiques, de réfugiés politiques, d'artistes et d'hommes de lettres. Dans chaque quartier, partout où l'on pouvait disposer des bancs pour un auditoire, une tribune pour les harangues, le club s'organisait, l'assemblée populaire tenait ses assises, les manifestations prenaient leur essor.....

Le club de l'Abbaye, rue du Dragon, fait parvenir, au gouvernement provisoire, un franc vingt-cinq centimes, afin de subvenir pour sa part aux besoins de la République. Le club de l'Émeute révolutionnaire, 69, rue Mouffetard, est présidé par Palanchon, compromis avec Blanqui dans l'affaire des Poudres en 1836. Là, les clubistes sont coiffés de bonnets rouges, et les séances sont clôturées par le refrain :

Chapeau bas devant la casquette,
A genoux devant l'ouvrier !

Au club Franklin, rue des Tournelles, les coiffures, les cravates, les écharpes, sont également rouges, la salle est ornée de piques surmontées de bonnets phrygiens.

La Société des Droits de l'homme et du citoyen, Palais-National et rue Saint-Martin, est dirigée par un comité central : Barbès, Huber, Napoléon Lebon, Villain, etc., régie dans ses annexes par des commissaires d'arrondissement et des chefs de sections. Là, dans cette Société des Droits de l'homme, c'est la résurrection en public de l'ancienne société secrète, la remise en honneur du règlement qui établissait pour chaque enrôlé la possession d'un fusil, de cartouches, d'une médaille de ralliement. Des motions extraordinaires trouvèrent, là aussi, une publicité. Il y fut demandé, par le citoyen Garat, l'établissement d'un cordon sanitaire autour des demeures des riches, destinés à mourir de faim. Le citoyen Hubert, cordonnier, rue Saint-Louis-au-Marais, y fit entendre ses plaintes contre l'ex-préfet de police, Gabriel Deles-

sert, lequel ne cessait de le faire tourmenter, la nuit, par des lutins et des farfadets. Le citoyen Duvivier, un jour, y résolut radicalement toutes les questions en demandant la suppression des hommes de trente ans et au-dessus, corrompus par les anciennes mœurs, incapables de fonder un ordre nouveau, et il les sommait de disparaître d'eux-mêmes, de s'immoler en philosophes... Mais le sérieux objet de la Société fut bien vite de combattre l'influence de Blanqui, de s'opposer à son action.



Club du Palais national. (Arts-et-Métiers.)

Enfin, parmi les assemblées de femmes, le club-légion des Vésuviennes, rue Sainte-Appoline, où les conditions d'admission exigeaient la jeunesse, de quinze à trente ans au plus, et le célibat; le régisseur de la troupe était le citoyen Borme fils, auteur de plusieurs machines de guerre lançant trois cents boulets ou paquets de mitraille à la minute, auteur d'un feu grégeois avec lequel on peut incendier et couler bas les flottes ennemies, auteur d'un moyen avec lequel deux mille citoyennes peuvent lutter contre cinquante mille hommes ennemis!

LXXXIV

Entendez à travers tout cela la rumeur énorme faite de voix confuses, les plaintes internationales, les accents de toutes les races, les bruits de tous les corps de métiers, les chevrotements des vieux, la basse-taille des ouvriers à barbes, les soprani des femmes. Tâchez de comprendre le sens des réclamations journalières, des formules des philosophes humanitaires, des boniments des inventeurs de systèmes. C'est une sorte de fête foraine des idées, assourdissante, cacophonique, envahie de populaire. Pierre Leroux explique le Circulus. Considérant conseille le Phalanstère. Cabet promet le paradis de l'Icarie. Louis Blanc préside

l'avortement de l'organisation du travail. Proudhon, critique de la Révolution, navré de l'avènement trop rapide de la République sociale, terrible, clairvoyant et désespéré, parcourt et saccage les champs de l'utopie. Blanqui prévoit la nécessité et le danger de l'action.

Mais de toutes les paroles véhémentes des chefs, de tous les bégaiements et les cris de la foule, l'unité se dégage à distance, maintenant que le temps a passé, que beaucoup de ces vivants sont devenus des morts. Ce que marque 1848, c'est l'entrée définitive du peuple sur la scène du monde. Le chœur anonyme, pour la première fois, se fait nettement entendre. La foule annonce qu'elle a conscience de sa misère, dit son rêve d'un monde meilleur.

LXXXV

Voulez-vous le voir, ce 1848, mieux que dans l'amas des documents et les dissertations des historiens ? Regardez-le donc dans tel homme de ce temps-là que vous avez pu rencontrer par la vie. Évoquez le visage fatigué par le travail de tous les jours, par le souci de l'humble gain nécessaire, fané par l'âge. Scrutez cette face d'ouvrier qui n'aura connu que le travail depuis sa jeunesse jusqu'à sa vieillesse, écoutez sa voix, devinez le sens de ses paroles. Dans le visage usé, les yeux sont restés des yeux d'enfant naïf. C'est de la lumière, de la transparence candide sous la paupière ridée. La voix est toujours une voix confiante. Que la date de 1848, que le mot fatidique : Quarante-huit ! soit prononcé. Malgré les années écoulées, les déceptions accumulées, ces yeux s'éclaireront davantage comme s'ils reflétaient une aurore, la parole du vieil homme redeviendra alerte et joyeuse comme si elle annonçait une délivrance. Il sait que ce fut l'année de son espoir, le moment où il crut que son sort et celui des siens allaient changer, et il est resté reconnaissant au destin de cette vague promesse qui a traversé sa vie. Que l'on prononce devant lui les noms de ce temps-là, il les prononce à son tour et les juge sans renseignements et sans critique, il les confond tous dans la même bienveillance, il parle des personnages comme d'une miraculeuse phalange vouée à une œuvre commune. Tous, il les réunit, même les plus opposés, même ceux qui ont commandé le feu contre lui. Ah ! Lamartine, le poète !... Et Victor Hugo !... Ah ! Ledru-Rollin, le tribun !... Et Proudhon ! Et Barbès ! Et

Blanqui ! Et Louis Blanc, le petit Louis Blanc !... Il les aime tous, il est l'apôtre de leurs verbes contradictoires, il refait angéliquement l'accord entre les hommes et les idées, il formule pour son compte une ingénue philosophie de l'histoire, qui est peut-être la bonne, où tous les efforts des hommes sont confondus pour le même but.

LXXXVI

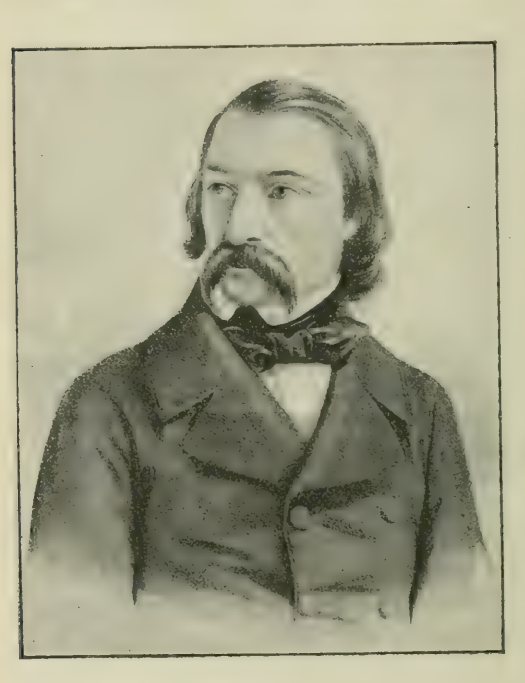
Dans l'au-jour-le-jour de la politique, il n'en fut pas précisément ainsi. Il n'y eut pas entente d'esprits, sacrifices de personnalités, et le terrible mot du bonhomme Béranger rencontrant Marrast resté étiqueté aux gouvernants d'alors : « Eh bien ! cela ne va guère ? dit le chansonnier. — Que voulez-vous ? la différence de nos opinions... — Dites plutôt la ressemblance de vos ambitions. »

Les intentions ne furent sans doute pas mauvaises, mais les hommes que le hasard avait projetés au pouvoir étaient dans l'impossibilité de résoudre le problème social brusquement posé. D'abord, ils n'étaient pas préparés à une telle entreprise. Ensuite, ils tentaient de concilier ce qui était inconciliable. Le peuple ne voulait pas, ne pouvait pas attendre. Les possédants n'étaient même pas traversés par l'idée de céder quoi que ce soit de leurs privilèges, de leur situation, de leur fortune. La question, en somme, se résolvait en ceci : que les uns n'avaient pas assez, ou n'avaient rien, et que les autres avaient trop, et qu'il fallait trouver un moyen de répartition, un nouvel équilibre social, un principe de vie. On ne le trouva pas, et ce fut la faillite de 1848.

LXXXVII

Dès le début, tout le monde fut pris dans le tourbillon. Les gouvernants nouveaux essayaient de se servir de tout ce qu'ils trouvaient installé : armée, clergé, magistrature, police, etc. Issus d'une tourmente parisienne, ils se trouvaient, les barricades défaites, dans la nécessité de s'entendre avec la France tout entière. Pendant qu'ils hésitaient, qu'ils cherchaient la formule, ceux qui les avaient hissés au pavois attendaient, appuyés sur leurs fusils. Lamartine, les premiers jours, calma les colères, engourdit les impatiences, par ses accords de grande harpe, sonores, harmonieux, apaisants, au milieu du tumulte. Mais on

ne vit pas seulement de musique. Le pain, qui a sa poésie aussi, il le faut, ce pain, tous les jours. C'est l'utile et le luxe, le bon gâteau venu de la terre, la réconfortante et douce chose, joyeuse aux yeux, à l'odorat, au goût, par la dorure de la croûte, le parfum de la miche, la fleur de farine. Pour donner ce nécessaire et ces délices au peuple, on annonça l'étude de l'organisation du travail, on créa la commission du Luxembourg, on invita Louis Blanc à conduire l'expérience. Louis Blanc se laissa conduire à l'effroyable tâche, la commission se réunit, les Ateliers nationaux furent ouverts. Ce fut l'expédient horrible, l'installation quelconque pour parer au plus pressé, le simulacre du travail et du salaire, le décor en attente de la guerre civile.



V. Considérant.

LXXXVIII

L'accalmie ne pouvait pas être longue. Pendant quelques jours, ceux qui personnifiaient les classes aux prises, les bourgeois au pouvoir et les harangueurs de clubs, se regardèrent. Même, il y eut des essais de conciliation. Barbès, de Flotte, Raspail, Cabet, Sobrier eurent des entretiens avec Lamartine. Blanqui, également, fut un jour l'interlocuteur du ministre des Affaires étrangères. Lamartine raconte ainsi l'entrevue :

« Blanqui lui-même vint se livrer un matin, avec abandon, à moi, à l'heure où l'on prétendait qu'il conspirait ma mort. J'en

plaisantai avec lui. Je ne crois pas au poignard dans la main de ceux qui manient l'arme intellectuelle. Blanqui m'intéressa plus qu'il ne m'effraya. On voyait en lui une de ces natures trop chargées de l'électricité du temps, qui ont besoin que les commotions les soulagent sans cesse. Il avait la maladie des révolutions. Il en convenait lui-même. Les longues souffrances physiques et morales étaient empreintes sur sa physionomie, plus en amertumes qu'en colères. Il causait avec finesse. Son esprit avait de l'étendue. Il me parut un homme dépaysé dans le chaos, qui semblait chercher de la lumière, et une route à tâtons à travers le mouvement. Si je l'avais revu plus souvent, je n'aurais pas désespéré de lui pour les grandes utilités de la République. Je ne le vis qu'une fois ».



Cabet.

Rien de tout cela ne pouvait aboutir, pour des causes profondes, et non pour les causes apparentes. L'état des choses était tel, que tous les essais, les atermoiements des politiques étaient d'avance non avenus. La foule voulait une réponse à la question de vie ou de mort. Ce fut l'instant fatal, effrayant pour tous ceux qui avaient la prescience de l'horrible bataille, Blanqui autant que Lamartine. Ce qui apparaît à chaque heure de l'histoire de ces quatre mois qui constituent la révolution de 1848, c'est que les chefs du peuple, ceux que l'on appelle les meneurs et qui

sont les suiveurs, ceux qui écrivent et parlent pour exprimer les obscurs, reculent sans cesse devant la décision à prendre, passent leur temps, usent leurs forces, à retenir cette foule, qui veut aller aux abîmes. Par quatre fois, de mois en mois, sous un prétexte quelconque les trois premières fois, et en dépit des chefs, nettement la dernière fois, et sans chefs, la question est posée : le 17 Mars, — le 16 Avril, — le 15 Mai, — et en Juin. Cette bataille de Juin, vous en apercevrez et en entendrez tout à l'heure la lueur tonnante sur une page de ce livre : à ce moment-là vous ne verrez que la Foule, la masse anonyme, sans conducteur et sans plan, dirigée seulement par ce général farouche et aveugle qui est l'Instinct.

LXXXIX

Le 17 mars, c'est Blanqui l'esprit de la manifestation. Il a fait dériver le soulèvement possible en pacifique défilé populaire. Il n'est pas sans comprendre quelle situation crée l'antagonisme social, ce que l'on désigne, pour aller vite : bourgeoisie et peuple, — province et Paris. Il sait le mouvement de retraite des capitaux, l'argent caché, le travail impossible. Les mesures proposées ou prises pour parer à la Dette et à l'arrêt de la circulation du numéraire sont insuffisantes : cours forcé des billets de Banque, vente des diamants de la Couronne, aliénation des forêts de l'ancienne liste civile, réalisation du complément de l'emprunt voté sous la monarchie. L'impôt des quarante-cinq centimes ajoutés par franc au montant des quatre contributions directes, ameuta tous les paysans possesseurs d'un lopin de terre. Les élections, faites là-dessus, vont être l'écrasement de la République, le changement social annulé dans l'œuf. Donc, puisque l'on a commencé d'agir révolutionnairement, il faut rester dans la logique des faits, donner au règne nouveau le temps de s'expliquer, de se prouver, — ajourner les élections.

Par deux fois, Blanqui demande cet ajournement. La manifestation décidée, deux cent mille hommes défilent au long des quais, font onduler au vent les drapeaux des corporations, des clubs, les drapeaux de la Pologne, de l'Unité italienne, de l'Unité allemande, de l'Irlande. La députation introduite à l'Hôtel-de-Ville demande l'éloignement des troupes, l'ajournement des élections. Lamartine promet vaguement. La députation se retire. Les

promesses, ensuite, ne sont tenues que strictement, dans leur lettre et non dans leur esprit, les élections retardées seulement d'un court délai. Ce 17 mars, c'est le dernier jour où l'acte fut possible à la foule et non accompli par elle.

XC

Entre le 17 mars et le 16 avril, il y a un fait capital de la vie de Blanqui, — le 31 mars.

Le 31 mars, l'influence de Blanqui, brusquement, se lézarde, en grande partie s'écroule. C'est le jour d'apparition de la *Revue rétrospective*, de la publication du document Taschereau, — le plus sinistre jour, sûrement, de la vie publique de Blanqui.

Lorsqu'il eut la mince livraison, qu'il put lire le titre : *Affaire du 12 mai 1839*, l'avertissement qui insinue, qui suggère le nom laissé en blanc, et les pages qui suivent, il put deviner le sort qui allait être le sien. Il y eut en lui, derrière son visage impassible, dans son âme fermée, un évanouissement d'énergie, toute l'existence à la dérive, les écluses d'amertume ouvertes et ruisselantes. Les soirs de défaites aux barricades lui apparurent joyeux dans le lointain, l'agonie du Mont-Saint-Michel lui fut douce, veillée par le fantôme de la disparue. Sa destinée s'abîmait à cette minute, il devenait un vivant habité par la mort.

Il faut lire, pourtant, et savoir. Voici ce qu'il y avait dans le document Taschereau.

Un avertissement de Taschereau, d'abord, indiquant vaguement l'origine des pièces. C'est une liasse enlevée, pendant le combat, du cabinet de M. Guizot, dit-il. Quelques-uns des papiers sont tombés entre ses mains. Comment ? Il ne le dit pas.

Immédiatement après, ce sont les *Déclarations faites par devant le ministre de l'Intérieur*. On est averti que le nom n'est pas en blanc sur l'original. Toutefois, aucune signature ne peut être fournie. Les *Déclarations* sont datées des 22, 23 et 24 octobre 1839. C'est en ce mois d'octobre 1839 que Blanqui fut arrêté.

Aux premières lignes, Blanqui est en scène. Il est dit, ce que tout le monde savait en 1839, que la Société des Familles remonte à juin 1835, qu'elle a pris naissance pendant le procès des accusés d'avril. « C'est moi qui en ai été le créateur », dit celui qui parle, dès la troisième ligne. Quel empressement à venir au devant de la scène, chez ce discret, chez ce mystérieux ! quelle rupture

d'habitudes! Cette affirmation, cette mise en vedette, tout de suite au début d'une confidence de ce genre, c'est la marque évidente d'une pièce de police, faite d'un assemblage de phrases vraies et de phrases inventées, fabrication où il entre des documents d'instruction et des fragments de rapports d'agents.

L'indication des noms des chefs ne constitue pas une révélation : tout le monde savait le rôle de Raisant, Lamieussens, Martin Bernard et Blanqui. La distinction avec les chefs subalternes est grossière. Chaque fois qu'il est question directement de Blanqui, ce document mis en ordre, établi pour produire un effet d'unité, trahit l'interrogatoire rectifié. Blanqui, interrogé, tout naturellement répond, réfute, s'explique. Par exemple, lorsqu'il est dit : « La Société n'a été pour rien dans les émeutes du commencemen d'avril, aux abords de la Chambre des députés et à la rue Saint-Denis. » Avec les bribes recueillies dans l'instruction de l'affair du 12 mai, on est ainsi parvenu à donner l'aspect personnel à c résumé bureaucratique.

Sur le 12 mai, on recueille ces confidences : « Arriva le 12 mai Voici les motifs qui nous engagèrent à agir. En premier lieu, l crise ministérielle... » Puis les souffrances du commerce... Enfin le désir de combat chez les impatients. Quelles révélations!

Et il est ajouté, ce qui est le petit rien significatif, l'indice peine visible, et si grossier pourtant! la marque de fabricatio tardive! il est ajouté : « Quant à nous, en mars 1839, nou comptions... etc. » En mars 1839! est-il dit. Et Blanqui dira cela, citerait le millésime dans le passé, quand? La même anné quelques mois après, le 22 octobre 1839. Trop de preuves, tro de précision.

Ce qui suit pourrait être, sans examen, considéré comme plus grave du document, pour ce que l'on a voulu établir. Ma l'examen peut y trouver son compte. C'est l'indication que l'o ganisation de la Société a survécu au 12 mai, et c'est le dét des groupes, avec les noms des chefs, des détails sur le p d'argent possédé par les Saisons, sur le manque de munition sur les rapports avec des régiments de ligne. Et puis, subit ment, encore une anicroche. Blanqui ne parle plus à la pr mière personne, mais à la troisième, se désigne par une initial « Voici quel était le projet de fuite de B..., il avait accepté réorganiser la Société, mais il voulait s'en aller une fois l'org nisation faite. Il se proposait d'aller en Suisse dans le canton

Tessin; après deux ou trois mois passés en Suisse, il aurait perdu toute direction, on ne se serait plus soumis à lui demander le mot d'ordre. » Qu'est-ce? Blanqui ne parle plus à la première personne. Le rédacteur consent à se manifester, fournit la preuve de l'arbitraire possible.

En somme, tout cela est fort net comme affirmation, mais non comme émanation particulière de Blanqui. Net, mais banal. Même dans l'énumération des groupes de la Société, on ne trouve pas de quoi justifier la solennelle déclaration de Barbès, à savoir que les révélations du document Taschereau ne peuvent provenir que de deux hommes, les seuls au courant des secrets intimes de la Société, à savoir, lui, Barbès, et Blanqui.

Ce sont là de simples enfantillages. Comme si le jeu gouvernemental classique d'alors, et qui s'est perpétué, ne consistait pas précisément à se mettre en contact avec les conspirateurs, à placer des agents provocateurs et dénonciateurs dans chaque société, dans chaque groupement. Et les Saisons auraient échappé à cette loi inévitable! Forcément, il y avait plusieurs participants au secret, qui n'en était dès lors plus un. Et ici, il s'agit de nombres d'hommes, de professions, de quartiers, de chefs de groupes! Et à chaque instant, dans l'histoire au jour le jour de ce temps, apparaît un nom de sociétaire, d'affilié à un degré quelconque, qui se trouve être à la fois de la conspiration et de la police! On croit rêver, en voyant que tout cela a pu être pris au sérieux, que l'accusation a pu peser sur la vie de Blanqui, mettre en suspicion son autorité, son caractère, ses années de prison. C'était une besogne oiseuse qu'un examen de cette pièce composite. Tout de même, il fallait bien qu'elle fût faite.

XCI

Maintenant, que la pièce Taschereau ait été élaborée en 1839, comme en ont témoigné MM. Pasquier, de la Chauvinière, Zangiacomi, Frank Carré, Passy et Dufaure, entendus comme témoins au procès fait par la *Revue rétrospective* à Blanqui, cela ne change rien aux doutes qui naissent de l'examen du document, et non de la date de son emploi. Les résultats de l'instruction de juillet 1848 établirent nettement, non seulement que le document n'a été ni écrit ni signé de la main de Blanqui, mais

encore qu'il n'est qu'une copie et qu'il a été impossible à la justice de découvrir la pièce originale.

On trouva le rédacteur de cette copie, Lalande, ancien secrétaire de la présidence de l'ex-Chambre des pairs. Mais ce fut tout. Lalande, interrogé, déclara qu'il lui était impossible de se rappeler quels étaient les documents d'après lesquels il avait fait cette copie, « si c'était des notes informes, et par qui elles auraient été écrites, ou si, au contraire, c'était une pièce déjà mise au net ». L'ex-chancelier Pasquier fut aussi peu explicite : « Si M. Lalande, dit-il, a en effet copié ladite pièce, il est vraisemblable qu'il a fait cette copie dans son cabinet attenant au mien. Lui en aurais-je donné l'ordre? Cela est possible aussi, mais je n'en ai aucun souvenir... mais j'affirme positivement que je ne trouve rien dans ma mémoire qui me présente la physionomie de cette pièce, si elle était un original, ou n'était ellemême qu'une copie. »

C'est avec tous ces « vraisemblable », ces « possible », tous ces troubles, ces réticences, ces manques de mémoire, que s'établit généralement la certitude historique.

XCII

En dehors de l'absence de preuves matérielles, par la seule observation du caractère et la déduction morale, il apparaît impossible que Blanqui, à trente-quatre ans, en pleine force de corps et de pensée, en pleine ferveur de son rôle d'action révolutionnaire, ait consenti à se faire le révélateur des forces dernières de son parti décimé. Mais acceptons une hypothèse, mettons les choses au pis, non pas jusqu'à la trahison, mais jusqu'à l'imprudence ou la faiblesse. Admettons qu'aux interrogatoires, l'interrogé soit tombé en quelque piège, ait été diminué par la tristesse de la séparation avec sa femme, avec son fils, atteint aux sources par quelque déperdition morale, dans l'une de ces crises qui peuvent traverser les plus stoïques. Quand même alors, il aurait trop ergoté, trop répondu? Après?

Je n'écris pas ici une apologie de Blanqui, et c'est l'homme que je cherche à voir, à comprendre, à expliquer, non le politique, le chef de parti, que je veux installer sur le pavois d'un livre. Eh bien! la possibilité que je viens d'indiquer ne m'apparaît pas gênante dans l'ensemble de cette physionomie complexe. Blanqui

n'aurait pas toujours été le personnage inflexible que ses ennemis et ses amis ont voulu voir en lui, que lui-même s'est peut-être complu par instants à représenter, il se rattacherait à l'humanité vacillante et hésitante, qu'il n'y aurait pas là de motifs à influer sur le prononcé du jugement envers sa mémoire. Il serait plus émotionnant avec ce point sensible, cette cause de douleur, cette nécessité de rachat, et son trouble d'un instant ne ferait pas oublier qu'il a tout de même vécu pendant quarante années en prison. L'homme, après tout, ne naît pas tout d'une pièce, enfermé dans une armure sans défaut. Il y a des chemins secrets et douloureux qui conduisent au cœur des prétendus invulnérables, et l'on cherche en vain, parmi tous les pauvres hommes semblables, lequel aurait le droit d'exclure et de punir, lequel aurait le droit de désigner tel acte comme irréparable, de proclamer la tare, de décréter que celui qui a failli ne se réhabilitera pas.

XCIII

Au temps de Blanqui, parmi les inflexibles et traditionnels révolutionnaires qui copiaient les attitudes de marbre et de bronze de l'antiquité, la manière d'être voulue ne permit pas l'élan humain, la solidarité en face de l'adversaire qui venait dissoudre le faisceau des forces. La jalousie, l'envie, la crédulité acceptèrent le document Taschereau, et Blanqui lui-même accepta la discussion comme elle se présentait, dans les mêmes conditions de morale acceptée, d'infaillibilité exigible.

On affirmait, il nia. Certains de ceux qui marchaient avec lui la veille, les amis de Barbès, de Martin Bernard, se séparèrent de lui, les uns avec éclat, les autres silencieusement. Il ne fit rien pour convaincre et retenir. Il ne demanda pas si, en croyant tout, en admettant tout, aveuglément, un seul instant d'affaissement devait annuler tant d'années de rigoureux dévouement, de malheur accepté, de solitude cellulaire. Non. Sans doute savait-il que tout cela était inutile. Il resta donc fermé et dédaigneux vis-à-vis de ceux de son parti qui se refusaient à croire davantage à lui. Il les laissa déclamer l'insulte, il les laissa s'éloigner sans un tressaillement visible. Il ne fit face qu'au publicateur de la pièce mystérieuse. Le jour de l'apparition, il écrivit deux lettres virulentes, à la *Gazette des Tribunaux*, au *Journal des Débats*, les lettres pour lesquelles le poursuivit Taschereau, et quelques

jours après, le 14 avril, sous le titre : *Réponse du citoyen Auguste Blanqui*, il fit paraître un placard qui est en effet une réponse, serrée quant à l'examen, éloquente et brûlante quant à la forme. Le prétendu impassible est ému et émouvant. Il reste hautain, mais il se manifeste en pleine lumière, jette ses cris à la foule, montre sa pensée enfiévrée, son cœur martyrisé. Qu'il jaillisse ici quelques-unes de ces paroles, comme des jets de flamme à travers la cendre amoncelée par le temps !



Proudhon.

Après avoir discuté de façon péremptoire les dates et la provenance indiquées par Taschereau, il dénonce, de sa claire ironie, le grand secret, la grande preuve, l'emploi de la première personne : « Comment résister à l'influence magique de ces mots JE, MOI, qui reviennent incessamment dans le récit, comme la personnification du même homme ? C'est lui, s'écrie-t-on ; il parle, il raconte, il est en scène ! » Il remue les monceaux de mémoires historiques ainsi bâtis, il prouve que le factum soi-disant dicté a été écrit, et qu'il n'est pas de son style, et que le manuscrit, si essentiel à conserver, n'est pas prodnit.

« Pas de signature non plus ! Est-ce croyable ? Comment ! voici un vieil ennemi des plus dangereux, rendu à merci, prosterné aux pieds du vainqueur, livrant à discrétion son passé, toute sa personne ! et on ne prend contre lui aucune garantie ! on ne lui demande aucun gage, pas même sa simple signature !

« Et, dès le lendemain, ce lâche se redresse de toute sa hauteur devant la Cour des pairs! Il brave ses juges de sa parole! Il les brave de son silence! Il justifie en plein prétoire l'insurrection! Il humilie publiquement ceux dont, la veille, il embrassait, tremblant, les genoux! Comment accorder cet excès de lâcheté, le 22 octobre, loin du péril, avec cet excès d'audace, le 14 janvier, en présence même du péril!



Blanqui chez Lamartine.

« La calomnie est toujours la bienvenue! La haine et la crédulité la savourent avec délices. Elle n'a pas besoin de se mettre en frais : pourvu qu'elle tue, qu'importe la vraisemblance! L'absurdité même ne lui fait point de tort. Elle a un secret avocat dans chaque cœur, l'envie. Ce n'est jamais à elle, c'est à ses victimes qu'on tient rigueur et qu'on demande des preuves. Toute une vie de dévouement, d'austérité, de souffrances, s'abîme, en une seconde, sous un geste de sa main.

« Une trahison! Mais pourquoi? Pour sauver ma tête qui n'était point menacée, chacun le sait bien? L'échafaud n'avait pu se dresser dans le paroxysme de la vengeance; pouvait-il se relever après huit mois d'apaisement et d'oubli? Il eût fallu du moins attendre sa présence; et si l'excès de la terreur me préci-

pitait avec tant de hâte dans la délation, comment, je le demande, n'a-t-on pas arraché une signature à cet anéantissement moral?

« Ai-je, du moins, stipulé l'allègement de mes fers? Le Mont-Saint-Michel, le pénitencier de Tours sont là pour répondre. Parmi mes compagnons, qui a bu aussi profondément que moi à la coupe d'angoisse? Pendant un an, l'agonie d'une femme aimée s'éteignant loin de moi dans le désespoir; et puis quatre années entières, un tête-à-tête éternel, dans la solitude de la cellule, avec le fantôme de celle qui n'était plus, tel a été mon supplice, à moi seul, dans cet enfer du Dante. J'en sors, les cheveux blanchis, le cœur et le corps brisés, et voici retentir à mon oreille le cri : Mort au traître! Crucifions-le!

« Tu as vendu tes frères à prix d'or, écrit la plume prostituée des coureurs d'orgie. De l'or, pour aller entre le pain noir et la cruche d'angoisse! Et qu'en ai-je fait de cet or? Je vis dans un grenier avec 50 centimes par jour. J'ai pour fortune, à l'heure qu'il est, 60 francs. Et c'est moi, triste débris, qui traîne par les rues un corps meurtri sous des habits rapés, c'est moi qu'on foudroie du nom de vendu! tandis que les valets de Louis-Philippe, métamorphosés en brillants papillons républicains, voltigent sur les tapis de l'Hôtel-de-Ville, flétrissant du haut de leur vertu nourrie à quatre services, le pauvre Job échappé des prisons de leur maître!

« Ah! fils des hommes! qui avez toujours une pierre en main pour lapider l'innocent, mépris sur vous! »

Blanqui poursuit, revient aux preuves, à ces faits révélés, qui étaient connus de quinze cents individus, à cette énumération, le seul fait pouvant avoir une gravité, du personnel de la Société des Saisons reconstituée après le 12 mai, mais dont le comité comptait un agent de police et un futur procureur du roi. Il relève une dizaine de grossières erreurs de faits et de dates, montre l'introduction de la note de police au passage où la troisième personne, pour parler de Blanqui, est subitement employée au lieu de la première personne : « Méprise étrange, providentielle, qui a cloué sur son crime la main du faussaire pour notre enseignement à tous! »

Il ajoute : « J'ai fini avec la calomnie; passons aux calomniateurs. Il est temps de les asseoir sur la sellette. Ce libelle, leur coup de maître, n'a pas été leur coup d'essai; car leur haine est vieille de quinze ans.

« L'heure est venue des explications publiques. Elle a sonné avec le tocsin de février. Il faut enfin vider au soleil ces querelles qui ont si longtemps bouillonné dans l'ombre.

« Mon portrait n'a pas l'honneur de figurer dans la galerie qu'une main charitable vient d'extraire des musées de la police. Pour remplir cette lacune, je le donne ici tel que je l'ai connu, tracé vingt fois par mes ennemis avoués d'aujourd'hui, mes ennemis cachés d'autrefois : « Esprit sombre, altier, farouche, atrabilaire, sarcastique, ambition immense, froide, inexorable, brisant les hommes sans pitié pour en paver sa route. Cœur de marbre, tête de fer. »

« Le profil n'est pas gracieux. Mais n'y a-t-il point d'ombre à ce tableau, et le cri de la haine est-il parole d'Évangile? J'en appelle à ceux qui ont connu mon foyer domestique. Ils savent si toute mon existence n'était pas concentrée dans une affection vive, profonde, où mes forces se retrempaient sans cesse pour les luttes politiques. La mort, en brisant cette affection, a frappé le seul coup, je l'atteste, qui ait pu atteindre mon âme. Tout le reste, y compris la calomnie, glisse sur moi, comme un tourbillon de poussière. Je secoue mon habit et je passe.

« Sycophantes, qui voudriez me poser en monstre moral, ouvrez donc aussi, vous, la porte de votre foyer; mettez à nu la vie de votre cœur. Sous vos dehors hypocrites, que trouverait-on? La brutalité des sens, la perversité de l'âme. Sépulcres blanchis, je lèverai la pierre qui cache aux yeux votre pourriture.

« Ce que vous poursuivez en moi, c'est l'inflexibilité révolutionnaire et le dévouement opiniâtre aux idées. Vous voulez abattre le lutteur infatigable. Qu'avez-vous fait depuis quatorze ans? De la défection. J'étais sur la brèche en 1831 avec vous; j'y étais sans vous en 1839; en 1848, m'y voilà contre vous. »

C'est ensuite le récit de toutes les péripéties de l'action depuis le 24 février, les reculs, les désirs d'entente du gouvernement provisoire, l'entrevue proposée par Lamartine, la journée du 17 mars, puis, le 22 mars, la mise en circulation de la pièce, et sa publication le 31, dans la revue de Taschereau, et tout le résumé de la fin, aboutissant à l'invective célèbre : « Réacteurs, vous êtes des lâches! »

A la suite, une protestation, et cinquante signatures d'anciens membres des Sociétés des Familles et des Saisons. Ces cinquante n'étaient pas seuls. Le parti blanquiste resta à peu près tel qu'il

était constitué. Mais l'animosité des adversaires fut plus précise. Barbès et ses amis acceptèrent hâtivement l'accusation portée contre leur ancien chef et leur compagnon de batailles. J'ai connu exactement la raison ancienne de cette haine par une lettre de Barbès à Louis Blanc, datée de la prison de Nîmes, 6 juin 1844, et dont j'ai eu la copie entre les mains, une longue lettre de quinze feuillets faite pour renseigner l'historien de l'*Histoire de dix ans*, et dont l'historien ne s'est pas servi. On comprend que Louis Blanc se soit récusé. En dehors du récit des faits, qui pouvait l'intéresser, c'est une diatribe oiseuse contre Blanqui, une insistance de maniaque jaloux à le railler sur sa prétention à jouer au chef de guerre, au général, au faiseur de plans, à vouloir mettre son nom au bas d'une proclamation insurrectionnelle. Et toute une série de grosses ironies sur l'attitude hésitante, le visage blême, le désarroi de Blanqui au moment du combat, de ce combat qu'il avait voulu, il ne faut pas l'oublier, dont il avait donné le rendez-vous, auquel il avait convié Barbès retiré à Carcassonne, ce combat qui lui faisait quitter sa femme et son fils. Qu'il se soit trouvé pâle et sans voix, à ce moment, auprès de Barbès solide et verbeux, ce serait simplement une raison pour admirer la volonté qui jetterait ainsi la guenille humaine aux aventures meurtrières. Bref, le document Taschereau venait pour ranimer ces anciennes querelles, satisfaire ces vieilles haines. Il fut le bienvenu. Ni Barbès, ni Martin Bernard, ni d'autres, jamais ne désarmèrent. L'enquête de la commission instituée par les clubs n'aboutit pas dans le tumulte des événements d'alors, et les opinions restèrent en présence. Il fallut, plus tard, Blanqui sorti de nouvelles prisons, l'arrivée d'une autre génération politique pour effacer l'accusation, la rendre très lointaine. La vie de Blanqui a été influencée par ce drame de parti, dont on ne saura peut-être jamais l'exacte combinaison.

Mais les événements se pressent, nous entraînent. Après le 17 mars, — le 16 avril et le 15 mai.

XCIV

Le 14, Blanqui a publié sa réponse à Taschereau. Le 16, il est au Champ de Mars, où la foule ouvrière débat l'élection des officiers d'état-major de la garde nationale. Il y a une autre réunion à l'Hippodrome. Ici et là, on agite aussi la question des élections à l'Assemblée nationale. Va-t-on de nouveau aller à l'Hôtel-de-

Ville, recommencer la démonstration du 17 mars? On ne sait, mais ceux de l'Hôtel-de-Ville peuvent le craindre et, cette fois, il y a défensive et presque offensive. La générale est battue, la garde nationale de Paris et de la banlieue, la garde mobile hérissent de baïonnettes les abords du palais gouvernemental. Lorsque la foule du Champ de Mars arrive, elle doit défiler en silence entre les haies armées, sous la menace des fusils et des canons. Le soir, les manifestations des défenseurs de l'ordre ont lieu, on célèbre la journée comme une victoire. Le lendemain, le rappel des troupes est réclamé. Le surlendemain, fête de la distribution des drapeaux, banquets, toasts. La bourgeoisie retrouve l'armée. Blanqui peut prévoir la défaite future, l'écrasement des ingénus prolétaires. De fait, les arrestations commencent. Et les élections ont lieu.



Louis Blanc.

L'Assemblée nouvelle est réactionnaire, et le commencement de l'ère législative est marqué par les événements de Rouen, la première brutale manifestation de la garde nationale de province, une préface aux affaires de Juin, des fusillés au hasard, des femmes, des enfants, des blessés achevés, une poursuite dans la campagne, une sorte de battue à laquelle les bourgeois de Rouen prennent part avec leurs fusils de chasse.

Au milieu de ces tourbillons contraires, les idées deviennent ce qu'elles peuvent, et l'avenir s'offre en proie aux plus résolus.

(A suivre.) Gustave Geffroy.

PINGOUIN III

Ce fut au lycée Rivarol, en plein cours de philosophie, que mon voisin de banc Rupert entama avec moi, au moyen d'un coup de pied d'appel, les premières négociations au sujet de l'achat d'un crack.

Je n'aimais guère Rupert, parce qu'il avait d'autres goûts que moi. Tandis que je m'enflammais pour les études philosophiques si étranges et si curieuses, lui n'avait d'autre souci que d'inventer de nouveaux modes de paris, de nouvelles sortes de *books*. Une incessante fièvre de betting tourmentait ce long garçon blême, à la fine chevelure blonde. Il organisait des paris sur tout, sur les chevaux, sur les coureurs à pied, sur nos compositions même ou sur nos punitions. Il donnait tel de nos camarades gagnant en mathématiques, tel placé en géographie, un troisième gagnant et placé en consigne, et j'avais un extraordinaire agacement à le voir, durant la classe entière, compulser ses petits carnets, griffonner des chiffres, dresser des combinaisons et régler sa comptabilité. L'indifférence de ce jeune être envers la métaphysique me révoltait au point que je fuyais scrupuleusement ses offres de jeu ou ses tentatives de conversation. C'est assez dire de quelle façon j'accueillis son coup de pied transactionnel.

— Qu'est-ce qu'il y a ? répondis-je d'un ton glacial.

Alors Rupert, d'une voix hâtive, sans s'arrêter, sans me regarder, murmura :

— Voilà! Nous allons acheter un cheval de course : Pingouin III, par Cacatoès et La-Pie-au-Nid. Nous sommes neuf. Il manque trois cents francs. Si tu veux les fournir, être le dixième, viens à la sortie, rue du Havre, au coin de la rue de l'Isly.

— Tu es fou! répliquai-je, interposant entre nous une barricade hargneuse de livres et de cahiers superposés.

Pourtant, cette proposition m'avait un peu bouleversé. Je disposais par hasard de la somme requise, que je destinais aux

dépenses de villégiature; et, progressivement je sentis grandir en mon esprit la tentation de les livrer à ce démon de Rupert, d'acquérir, moi aussi, comme les neuf, ma part de gloriole future, ma part de Pingouin III.

Si bien qu'à la sortie, je me dirigeai vers l'endroit du rendez-vous, par curiosité, pensais-je, pour assister en amateur au conciliabule d'achat.

Les neuf s'y trouvaient déjà : Rupert, Collas (Paul) et Collas (Pierre), les fils du grand banquier, le brave Villepreux, qui devait mourir plus tard au Tonkin, Bastard le peintre actuellement en vogue et d'autres dont j'ignore la fortune présente.

En quelques mots, Rupert exposa la situation.

Le Pingouin III en question était une affaire superbe, un crack méconnu, qu'on ferait courir sur obstacles, les Sociétés de steeple se montrant plus accessibles aux nouveaux propriétaires que les Sociétés de plat. Les cotisations recueillies permettraient de subvenir aux divers frais d'engagement et d'entraînement pendant deux mois. Au bout de ce temps, on serait amplement rentré dans les déboursés, et l'on aurait même effectué de fructueux bénéfices. Rupert, en peu de calculs, nous le démontra. Il avait tout prévu, jusqu'à forger le pseudonyme collectif des commanditaires : *Major Hendry*, et jusqu'à découvrir un clerc de notaire majeur et besogneux qui signerait, à notre place, le contrat de vente. Ce Rupert n'était décidément pas un cerveau débile. Il conclut en se tournant vers moi :

— Cela va-t-il ?

J'acquiesçai d'un hochement de tête, et nous convînmes que, le dimanche suivant, nous irions à Maisons-Laffitte, en forêt, afin d'y être présentés à notre entraîneur, J.-W. Whatson.

Il faisait, ce jour-là, un temps tiède de fin d'hiver et, parmi l'entrelacement brumeux et violâtre des branches dénudées, Rupert nous signalait avec des éloges, certains arbres précoces qui s'entouraient comme d'une charmante nuée vert tendre.

Bientôt nous parvînmes à l'une des pattes d'oie de l'allée principale d'entraînement. Whatson, un gros petit homme à la peau lisse et rougeaude, serré en un court covercoat moutarde, nous attendait.

Quand Rupert nous eut nommés, l'entraîneur appela un des lads juchés sur les chevaux qui marchaient au pas, en cercle, et

Pingouin III, un grand alezan doré, se détachant de la reprise, vint se camper devant ses nouveaux maîtres.

— Hey! Djolly beït! Hey! dit Whatson, en désignant de l'œil le beau Pingouin III, beau de la beauté simple, fière et tranquille des pur sang.

Puis il ordonna qu'on dénouât les bandelettes qui entouraient les jambes, et glissant sa main serrée du haut de la cuisse jusqu'au boulet, il ajouta :

— Et pas de jââde, pas d'épââvins, pas de vessigônes !

Successivement, les dix majors Hendry s'assurèrent, par des massages individuels et timides, de la vérité de ces assertions.

Alors Whaston fit un signe au lad, et, suivi d'un de ses compagnons d'entraînement, Pingouin III, disparut dans la futaie.

— Par ici ! commanda Rupert.

Nous étions rangés à l'issue d'une mince allée, étouffée entre deux murailles d'arbres gris et de buissons sombres, coupée, de vingt mètres en vingt mètres, par des douves, des haies, des banquettes, des barrières; et, tout à coup, nous aperçûmus deux formes dans le lointain, une noire, une rousse, qui bondissaient, tanguaient comme des barques chassées par la tempête... Pingouin III arriva en tête, avec dix longueurs d'avance. Nous repartîmes enthousiasmés.

Le jeudi d'après, à Saint-Ouen, où débutait notre écurie, nous eûmes moins de contentement.

D'abord notre casaque fit mauvaise impression. Dans notre désir d'y mettre les couleurs préférées de chacun, nous avions réalisé un de ces mélanges funestes et dérisoires, tels qu'en produit d'habitude l'esprit de conciliation; et, dès son entrée sur la piste, notre Pingouin fut extrêmement hué.

Mais notre consternation s'accrut encore, quand nous vîmes le crack finir parmi les derniers.

— Cela n'a aucune importance! affirmait Rupert... Son tour de gagner viendra !

Pendant tout le mois, il ne vint pas. Pingouin III s'opiniâtrait à triompher, le matin, dans l'allée d'entraînement, et à se faire battre, le soir, sur les pistes du turf.

La presse spéciale ne parlait de lui qu'avec aigreur ou dédain. On ne le mentionnait, dans les pronostics, que pour lui nier toute chance de succès ou pour lui rappeler cruellement ses échecs

précédents. Le diabolique Rupert perdait de son assurance, Whatson insistait moins sur l'absence des vessigônes, et les majors s'impatientaient.

Enfin, vers le milieu de mai, une lettre de l'entraîneur annonça que, quoi qu'il advînt, dans la dernière épreuve des courses de Maisons-Laffitte, Pingouin III était sûr du succès.

Rupert nous transmit le billet, et, bien que la réunion se tînt un mardi, jour de classe, il fut décidé que tous les majors, coûte que coûte, s'y rendraient et soutiendraient l'honneur du crack du peu d'argent qui leur restait.

Je n'oublierai jamais avec quel espoir nous partîmes, ni dans quelle fièvre se passa pour nous ce lent après-midi.

L'heure est venue. La cloche sonne pour la dernière épreuve. Les chevaux sortent. Le départ est donné. A ma droite, j'ai Rupert; à ma gauche, J.-W. Whatson. Les haies, la rivière, la douve, tout va bien. Des rumeurs favorables. Pingouin III galope par-dessus le lot. Je distingue nettement, avec ma lorgnette, l'affreuse casaque de notre jockey. Des cris immenses : « ...Gouin III... Gouin III... Dans un canapé! Dans un fauteuil! En valsant! » Délicieuses images! Plus qu'une haie! Soudain, au bout de ma lorgnette, un renversement, un effondrement. Pingouin III avait fait panache...

Et, parmi la foule qui déborde sur la piste, nous nous frayons un passage, Whatson en tête, les dix jeunes majors derrière, au pas de course, vers la haie malencontreuse, vers la haie meurtrière.

Pingouin III gît auprès, inerte, geignant, ahanant, ainsi qu'un malade qu'on opère, les reins brisés, « faoutu » déclare Whatson. Il roule, de notre côté, ses grands yeux d'onyx, douloureux, attendris, comme s'il regrettait ses dix petits propriétaires.

Mais pendant que le jockey explique à Whatson la mécanique de l'accident, le vétérinaire survient. Un bref colloque à voix basse; et le long Rupert, très pâle, s'avance vers nous. Il va falloir terminer les douleurs de Pingouin III. Que choisissons-nous? Le maillet ou le revolver? Le revolver plus noble, plus héroïque. Alors, des mains du vétérinaire, Whatson prend l'arme, l'approche du front de la « djolly beït, » presse la détente et Pingouin III, foudroyé, laisse retomber sa tête, sa belle tête rectangulaire et rousse.

Le lendemain on composait en philosophie. Le professeur dicta le sujet :

Que pensez-vous de la théorie de Malebranche, qui assure que les animaux n'ont point d'âme ?

Ce que nous en pensions ! Nous qui vibrions encore au souvenir de la grandiose agonie de Pingouin III, nous dont l'imagination était encore hantée par ses admirables regards d'adieu, par tout ce qu'y avait vu d'amour, de souffrance, d'humanité, notre tendresse prévenue ! Que pensions-nous de cette théorie ? Ah ! nous ne lui envoyâmes pas dire, à Malebranche ! Rupert lui-même, cet esprit fermé à la philosophie, fut, sur le sujet, d'une fécondité extraordinaire.

Cependant, le samedi suivant, le professeur nous annonça que dix élèves seraient exclus du classement, parce qu'ils avaient « communiqué ensemble ».

Ces suspects n'étaient autres que les dix majors, tous coupables de n'avoir su résister au désir de conter la mort du crack. L'écurie entière se trouvait ainsi disqualifiée. Ce fut le dernier déboire que nous causa notre cher Pingouin III, fils de Cacatoès et de La-Pie-au-Nid.

Fernand Vanderem.



— J'avais fait la découverte d'un antique carrosse. (p. 506).

PASSÉ L'AMOUR (1)

(Suite.)

J'arrivai avant le commandant du Créhu chez le président de Lorges ; il m'attendait et, sans autre explication, je lui tendis le manuscrit et les lettres.

Il les prit, après m'avoir regardé et avoir jugé sans doute à ma pâleur que ses prévisions s'étaient accomplies. Tandis qu'il en achevait la lecture, on annonça le commandant du Créhu. Il jeta dans la chambre un regard circulaire, comme cherchant quelqu'un qui n'y était pas :

— Asseyez-vous, mon cher du Créhu, lui dit le président. M. d'Armont ne sera pas au rendez-vous ce matin, mais voici pour le remplacer.

Et, en disant ces mots, il lui tendit le manuscrit.

— Qu'est-ce cela? dit le commandant sans comprendre.

— Lisez, lui dis-je à mon tour, et lisez jusqu'au bout. Il est nécessaire que vous fassiez ce que nous avons fait déjà, M. de Lorges et moi, afin que nous puissions tout à l'heure décider en tout état de cause ce qu'il convient.

Je n'étais point sans redouter les suites de cette lecture. Je

(1) Voir les numéros des 10 et 25 avril, et 10 et 25 mai 1896.

connaissais les emportements du commandant du Créhu, et je les craignais, comme je craignais, s'il faut dire, l'ironie cachée et discrète du président de Lorges. L'un et l'autre me paraissaient rendre assez bien par avance les deux faces de l'opinion, indignée ou railleuse, disposés à ne voir dans mon cas que lâcheté ou complaisance, et cette alternative, également injurieuse, où je sentais qu'ils m'allaient enfermer, ne laissait point de me causer quelque ennui.

« Comment faire entendre à l'un, pensais-je, que le temps, la réflexion, la pitié me laissent désarmé vis-à-vis d'Adélaïde et de son séducteur lui-même, qu'il me manque, pour agir contre celui-ci, l'excuse de la colère et que, tenant ma vengeance, mais n'en sentant plus que la vanité, le fer tombe de mes mains avant de m'en être servi? Et je pensais qu'il n'était pas moins difficile de faire convenir le second des véritables mobiles auxquels j'obéissais : « Une longue pratique de la cour l'a rendu sceptique à la conduite secrète du cœur humain; il n'y veut voir que l'intérêt. Il cherchera si je n'en avais point un à me débarrasser sans tapage d'une épouse coupable et de son séducteur, et, dans l'impossibilité où je suis d'y réussir, il ne découvrira dans ma résignation qu'une façon complaisante d'accommodement à la destinée. » — « Voilà pourtant, ajoutai-je pour conclure, comment jugera le monde! Ou l'on m'y accablera des habituelles déclamations sur l'honneur, le courage, etc., ou l'on sourira en disant : « La bonne bête! Il savait bien ce qu'il faisait. »

Le commandant du Créhu mâchonnait nerveusement sa moustache et coupait de mouvements expressifs la lecture du Mémoire de M. d'Armont. Je suivais dans ses gestes la marche de ses sentiments. Quand il eut fini sa lecture, il jeta rudement les feuillets sur la table, et, se levant :

— Je vous l'avais dit! s'écria-t-il. Voilà où tous ces essais de conciliation et d'accommodement devaient aboutir. Il fallait vous battre, et n'aller point chercher midi à quatorze heures.

— Soit! dis-je, mais maintenant?

— Maintenant, c'est à recommencer, voilà tout, et nous y avons perdu que, si l'on sait nos négociations, le monde se moquera de nous.

— Laissons l'opinion de côté, dis-je. Vous pensez donc, pour terminer, que je n'ai plus qu'à envoyer mes témoins à M. d'Armont?

— C'est trop clair.

— Mais si M. d'Armont ne se défend point, comme il paraît en avoir la résolution?

— Il se défendra! s'écria violemment le commandant du Créhu. Ces choses-là sont admirables sur le papier; une fois sur le terrain, il y a un instinct plus fort que toutes les résolutions, qui fait qu'on commence par se défendre et qu'on finit par attaquer. D'ailleurs, soyez tranquille, ajouta le commandant, si vous le manquez, je ne le manquerai point, et il y restera ou nous y resterons tous les deux.

— Bien, dis-je.

Et me tournant vers le président de Lorges qui avait gardé le silence :

— Et vous, monsieur de Lorges, que pensez-vous que je doive faire, une fois que je me serai battu avec M. d'Armont? Car, dis-je avec une insistance significative, M. d'Armont disparu, toutes les difficultés ne sont pas levées et il reste M[me] de Langomen et son enfant.

Un mouvement de mon beau-frère m'avertit que la phrase avait été à son adresse. Je n'eus point l'air de m'en apercevoir et continuai à regarder M. de Lorges.

— Je ne sais que vous répondre, me dit enfin celui-ci. Comme magistrat, la culpabilité de M[me] de Langomen et la substitution d'enfant ne font aucun doute à mes yeux; elles ressortent d'ailleurs des aveux mêmes de M[me] de Langomen et de M. d'Armont. Il est certain que toute instance que vous introduiriez serait reçue aussitôt et le divorce prononcé en votre faveur. M[me] de Langomen serait condamnée à une réclusion *minima* de trois mois dans une maison de correction et, pour l'enfant, il serait déclaré adultérin.

— Ah! monsieur, s'écria le commandant du Créhu en se dressant, tout plutôt qu'une telle ignominie!

Je ne l'avais jamais vu si bouleversé. Les veines de ses tempes s'étaient gonflées subitement, sa gorge s'étreignait; un coup de sang était à craindre. Il me parut dangereux de prolonger son incertitude.

— Écoutez, Lucien, dis-je. J'ai vu Adélaïde hier. Je suis décidé à ne point réclamer le divorce et à reconnaître l'enfant. Je n'y mets qu'une condition.

— Laquelle? me dit-il d'une voix qui tremblait.

— C'est que M. d'Armont vivra, répondis-je résolument.

— Je ne vous comprends point, me dit le commandant avec stupeur. J'étais prêt à accepter pour ma sœur et pour moi toutes les conditions que vous m'auriez imposées. Votre générosité est si grande et je vous en ai une telle reconnaissance qu'il n'est point de sacrifice auquel vous ne m'eussiez fait consentir. Mais l'offense que vous a faite d'Armont est de celles qui ne se pardonnent point et qu'il faut venger à tout prix.

— La condition est formelle, dis-je. Je crois connaître M. d'Armont; je suis persuadé qu'un duel avec lui serait un assassinat. Il se jetterait sur mon épée. Je ne veux point d'nne rencontre de ce genre, qui ne serait que pour la montre. Autant prier mon adversaire de s'égorger tout seul : il le ferait sans protester.

— Qu'allez-vous donc lui répondre ? me dit le commandant du Créhu.

— De vivre et de s'éloigner. C'est un galant homme : il a engagé sa parole, il la tiendra.

— Mais vous, cependant?

— Moi, Lucien, je partirai pour l'étranger avec votre sœur. Sa santé est vraiment compromise; il lui faut des soins, le Midi, un grand calme. Ce sont les trois prescriptions de la Faculté. Je m'y conformerai scrupuleusement.

C'est l'effet des natures impétueuses qu'elles s'exposent à passer dans la même minute par toute la gamme des émotions humaines. Incapable de traduire les nouveaux sentiments qui l'agitaient, le commandant du Créhu me serra la main, comme i devait serrer, aux grands jours, la poignée de son sabre.

— Il y a décidément quelque chose qui vaut la bravoure, finit-il par me dire quand il eut recouvré l'usage de la parole.

— Quoi donc? demandai-je en souriant.

— La bonté, me répondit-il.

— Ce n'est ici que de la justice, répliquai-je sérieusement Adélaïde s'est rachetée à mes yeux par son refus d'épouse M. d'Armont. Pour connaître à quel point elle lui était encor attachée, j'ai feint que M. d'Armont était libre et qu'elle allai l'épouser.

— Et elle a dit non? s'écria le commandant du Créhu.

— Elle a dit non, répondis-je.

— Vous me rendez deux fois la vie, me dit-il en poussant u soupir qui acheva de dégager sa robuste poitrine. Si je ne crai

gnais plus le déshonneur public pour Adélaïde, je me voyais toujours forcé de la mépriser secrètement, et Dieu sait si ce mépris me pesait. Mais, à ce coup, je fais comme vous et je retrouve ma vraie sœur.

M. de Lorges avait tout écouté sans dire mot. Cependant, comme je me levais pour sortir, il me félicita de ma générosité, mais d'une sorte que je ne pus savoir s'il était sincère ou s'il gardait par derrière lui un autre sentiment. Nous rentrâmes ensemble, le commandant du Créhu et moi. Son congé était près de finir et il devait regagner Paris le jour même.

— J'ai bien été à deux doigts de donner ma démission, me dit-il, quand nous nous séparâmes. Je ne pouvais supporter la pensée qu'on épiloguât au régiment sur quelqu'un des miens. Ce m'aurait été un crève-cœur; mais j'y étais résolu. Tout de même, ajouta-t-il, j'aurais été plus tranquille encore si vous m'aviez donné carte blanche avec d'Armont.

Je le rassurai à nouveau sur la délicatesse que je supposais à M. d'Armont et sur l'exactitude avec laquelle il tiendrait ses engagements, et, quand je fus seul, j'adressai à celui-ci un court billet, lui marquant que je renonçais à toute satisfaction et que je lui demandais seulement de ne plus faire aucun effort pour revoir jamais Mme de Langomen.

Cette affaire réglée, je partis pour Kerlavoz. Mon intention était d'y attendre que la santé d'Adélaïde lui permît de supporter les fatigues du voyage projeté. Je la trouvai dans un meilleur état que celui où je l'avais laissée. Quand elle sut que je n'avais pas changé de dessein, elle montra une joie dont je fus touché. Cependant elle crut devoir revenir encore, à diverses reprises, sur la gravité de l'engagement que je prenais.

— Je ne mérite point tant de bonté, me disait-elle. Votre cœur vous entraîne : réfléchissez encore. Ne vaut-il pas mieux qu'il n'y ait plus rien de commun entre nous et que vous m'abandonniez? Dites un mot, monsieur, et je consentirai à ce divorce dont la pensée me fait frémir, mais que je dois accepter et presque souhaiter pour vous, puisqu'il vous délivrerait d'une femme indigne et du triste fruit qu'elle porte dans son sein.

Et comme elle voyait que ces paroles, loin de m'ébranler, semblaient m'enfoncer davantage dans ma résolution, elle fit un retour sur elle-même et couvrant ses yeux de ses mains :

— Ah! s'écria-t-elle, comment ai-je pu vous méconnaître à ce

point, moi qui vous devais tant déjà! Comment vous ai-je récompensé! Et je ne puis rien maintenant, ajouta-t-elle avec une sorte de frénésie, pour vous témoigner combien une générosité si rare, une bonté si touchante et si entière accroissent ma confusion et mes remords!

— Remettez-vous, lui dis-je, Adélaïde; ma générosité n'est pas si rare que vous le croyez et il ne m'en coûte aucunement de vous avoir près de moi, bien au contraire.

Ces derniers mots avaient-ils dépassé ma pensée ou le ton de ma voix leur avait-il prêté une signification qu'ils n'avaient point? Adélaïde rougit faiblement; ses yeux se levèrent vers moi avec ce même regard d'amoureuse soumission que j'y avais cru déjà démêler; mais presque aussitôt ils s'abaissèrent et je ne sus que penser.

J'avais prévenu le médecin d'Adélaïde que je désirais qu'il la vînt examiner devant moi et qu'il me marquât son avis sur le voyage que je méditais. Je le dis à Adélaïde qui montra aussitôt une confiance exagérée. Elle m'assura que le voyage ne la fatiguerait aucunement, qu'elle était plus valide que je ne croyais, que la seule pensée d'échapper au décor de sa vie passée suffirait à la soutenir et à lui rendre le voyage, non seulement inoffensif, mais salutaire, que son médecin était un docteur Tant-Pis, voyait toutes choses en noir, etc., bref, qu'il ne fallait l'écouter qu'à moitié. Il vint, ausculta la malade, hocha la tête, mais avant que de porter son diagnostic elle l'arrêta par tant de raisons, des arguments si pressants et si habiles, qu'il finit par dire en souriant :

— Dans l'état d'une malade ordinaire, il y aurait quelque témérité à permettre un aussi long voyage. Mais Mme de Langomen y paraît tenir si vivement que je craindrais de lui faire plus de mal en la forçant à demeurer ici qu'en lui donnant l'autorisation qu'elle désire. D'ailleurs, ajouta-t-il, faisant allusion à la grossesse d'Adélaïde, je dois dire que si Mme de Langomen ne faisait point ce voyage maintenant, il lui faudrait de toute nécessité le remettre après ses couches.

Adélaïde, un peu troublée et confuse de ce mot, se contenta de me regarder de l'air de dire :

— Vous voyez! De toutes façons il faut partir. Nous ne pouvons, ni vous ni moi, demeurer ici.

Je compris sa pensée et, me rangeant à l'avis du docteur, je



— Elle demeurait sans remuer des heures entières... (p. 508).

lui répondis que c'était décidé et que j'allais dès maintenant presser nos préparatifs. Je l'accompagnai néanmoins dans la pièce voisine, laissant M[me] de Lorges fort occupée à calmer la joie un peu fébrile de la malade, et, d'homme à homme, je l'interrogeai sur l'état véritable d'Adélaïde.

— Sa santé est très gravement compromise, je ne vous le dissimulerai pas, me dit-il. M[me] de Langomen a dû éprouver au début de sa grossesse quelque grande émotion. J'ai peur que le cœur ne soit touché. Il lui faudrait d'infinis ménagements, un entier repos d'esprit, un air plus doux aussi peut-être. Le moment à craindre est celui de ses couches. En somme, n'était la longueur du voyage, je vous aurais conseillé de moi-même ce déplacement dans le Midi.

— Peut-être ferons-nous bien de l'entreprendre par petites étapes? dis-je.

— Non, me répondit-il. Allez au moins en poste jusqu'à Marseille. Ces déplacements successifs briseraient la malade. Il vaut mieux en finir d'un seul coup.

Notre départ ainsi décidé, nous convînmes de le fixer aux premiers jours de la semaine suivante. M[me] de Lorges voulait bien nous accompagner jusqu'à Fruginone, station de la côte ligurienne que j'avais choisie pour son isolement et sa grande douceur. Elle reviendrait ensuite à R... où sa présence était réclamée.

Le voyage se fit assez bien d'abord. Nous trouvâmes les postes bien fournies; j'avais fait dans les remises la découverte d'un antique carrosse, assez large pour qu'on y pût dresser un lit de fond, et que trois chevaux suffisaient à ébranler. La malade, couchée la plupart du temps, ne se plaignait point trop des secousses de la machine. Elle était presque gaie, la figure vive. Dès que nous la voyions s'obscurcir, nous faisions en sorte de ramener son esprit à quelque pensée plus souriante. Je lui pris la main et la serrai doucement à plusieurs reprises, et elle en parut dans le ravissement. Cependant, la fatigue finit par l'emporter sur l'espèce de tension nerveuse qui la soutenait jusqu'alors, et nous n'étions point sans inquiétude quand, au bout de dix jours, nous arrivâmes à Marseille. Je mandai un médecin en toute hâte. Il conseilla de transporter Adélaïde à l'hôtellerie et d'attendre. Mais cette idée parut si intolérable à la malade et nous la vîmes dans une telle surexcitation, que nous décidâmes de lui donner un calmant et de repartir par le premier navire qui se trouverait.

Il y avait justement au port une polaque dont le capitaine était le marin de Saint-Malo avec qui j'avais eu commerce en Amérique. La polaque était à destination de Viareggio où elle portait un chargement d'affûts et de canons. Nous y embarquâmes trois jours après notre arrivée à Marseille. Mme de Lorges avait bien voulu prendre les devants par la côte, afin de trouver à Fruginone une maison qui nous convînt. Notre bateau aborda sur ces entrefaites à Viareggio, qui n'est séparé de Fruginone que par un coude de la montagne; mais la malade avait eu deux syncopes pendant la traversée et si prolongées que j'avais craint pour sa vie. Il fallut la transporter dans cet état jusqu'à la maison de campagne que nous avait louée Mme de Lorges. Un repos de plusieurs jours, l'assurance qu'elle était au port tant désiré, les soins de Mme de Lorges et ceux que je lui prodiguais moi-même eurent enfin raison de sa faiblesse. Elle put se lever et venir jusqu'à la fenêtre, qui donnait sur l'air du midi, et où nous l'étendions dans de chaudes couvertures. Quand Mme de Lorges vit que sa convalescence suivait un cours régulier, elle nous quitta et retourna à R... Adélaïde la tint étroitement embrassée; je la remerciai moi-même avec effusion de l'aide qu'elle nous avait donnée et de son long dévouement. Elle promit de revenir dès qu'elle en aurait le loisir, et cette promesse acheva de tranquilliser la malade. Nous restâmes seuls, elle et moi, à Fruginone.

La maison de campagne que nous avait louée Mme de Lorges était isolée des autres habitations, sur la route de Lucques, mais à un endroit où elle quittait la côte et tournait vers l'Apuane. De cet endroit, fort bien abrité, et qu'une épaisse *pinada* garantissait encore au levant de l'âpreté montagnarde, l'œil descendait par des marches de verdure jusqu'au bleu transparent de la mer. Le printemps, à Fruginone, était merveilleux de pureté, non point sec et vif comme le printemps de Provence, mais tiède et comme amolli par l'approche de la grande plaine pisane qu'on voyait s'étendre en deçà. L'Apuane obliquait brusquement vers l'Est, et où elle cessait, c'est-à-dire devant nous, le rivage s'amollissait aussi, passait à un sable humide et doux et à des maremmes odorantes.

Ce n'était pas sans dessein que j'avais choisi Fruginone entre tant d'autres stations de la côte italienne plus rapprochées ou plus célèbres. Dans l'espèce d'ébranlement où je voyais Adélaïde,

il me semblait que cette station lui convenait mieux qu'aucune autre par les ressemblances que j'y découvrais avec les côtes que nous venions de quitter; c'était le même climat, mais plus doux et tout imbibé de lumière. Dans cet air presque tiède, d'une activité cependant merveilleuse, la malade n'aurait à souffrir d'aucune opposition violente; elle se retrouverait tout de suite chez elle. J'en attendais beaucoup et plus encore, s'il faut dire, de l'atmosphère morale que j'essayais de créer autour de la malade. Elle n'était point encore éveillée de son dernier rêve. Elle demeurait sans remuer des heures entières à suivre sur le large la voile triangulaire d'une tartane ou, dans le jardin, les cabrioles d'une petite chèvre sauvage que nous avions achetée d'une fillette de Fruginone et qui était la plus bizarre petite chèvre du monde. Je lui avais donné des livres, mais elle ne lisait guère ou se fatiguait vite. Son clavecin même restait fermé. Elle préférait, quoiqu'elle ne sortît point encore, demeurer sur le balcon, prise aux moindres accidents de la lumière sur la mer ou sur les aloès du jardin. Elle ne parlait jamais de M. d'Armont et je me donnais bien de garde de le rappeler à son souvenir. Je tâchais, au contraire, de participer autant que je pouvais à sa vie contemplative, lui décrivant la côte qu'elle ne connaissait point, lui ouvrant des paysages dont les lignes seules lui apparaissaient ou perdus dans la poudre dorée de l'horizon.

— Quand vous serez entièrement rétablie, lui disais-je, nous les visiterons ensemble.

Elle ne savait rien de l'Italie que ce qu'elle en avait vu, et si mal, de Viareggio à Fruginone. Elle avait hâte surtout de voir une ville. Elle me demanda, un jour, si Lucques était bien loin.

— A quelques heures de voiture seulement, lui-dis-je. Mais les voitures ne sont pas encore pour vous, ma chère malade. Vous verrez Lucques plus tard.

— Quand ? me dit-elle, avec une impatience d'enfant.

— Après vos couches, lui répondis-je.

C'était la première allusion que je faisais à sa grossesse depuis que nous étions à Fruginone. Elle-même n'en avait point parlé et j'avais remarqué qu'elle mettait comme une pudeur à en dissimuler les signes. Un nuage passa sur son front; elle ne répondit point et, quoique je fisse pour la distraire, elle fut sombre tout le reste de la journée. Peu à peu cependant sa tristesse s'atténua, mais à partir de ce moment où je l'avais comme éveillée du rêve

qu'elle faisait, elle ne fut plus la même, s'abandonna moins et de temps à autre encore donna des marques de l'inquiétude qui l'agitait.

Il fallait pourtant bien qu'on commençât d'y songer, à ces couches fatales, dont le terme approchait et me faisait trembler pour la vie d'Adélaïde. Sur le conseil d'un vieux médecin de Fruginone, gynécologue d'expérience, je venais d'arrêter une forte fille de campagne du nom d'Annunciata et qui n'était nourrice que de huit ou dix jours. Comme je revenais d'une visite que nous lui avions faite ensemble, le docteur et moi, je pensai qu'il serait bon d'avoir l'assentiment d'Adélaïde et je le priai de m'accompagner jusqu'à sa chambre pour l'entretenir du choix où nous nous étions arrêtés. Adélaïde était à demi renversée sur sa chaise, le dos tourné à la porte. Elle fut saisie en nous voyant et n'eut que le temps de porter la main à son corsage pour y cacher un objet qu'elle considérait avec attention et qui me parut être un portrait.

Le trouble que j'éprouvai à cette découverte ne saurait se rendre par aucun mot. Mon cœur se contracta et des vapeurs me montèrent à la tête ; je demeurai longtemps comme suffoqué. Je n'eus pas un instant d'hésitation : ce portrait ne pouvait être qu'un présent de M. d'Armont, sans doute son portrait à lui-même, et voilà de quels souvenirs se nourrissait derrière moi la malheureuse !

Le docteur vit mon trouble, mais n'en fit rien paraître. Il s'approcha d'Adélaïde et par habitude, lui voulut prendre le poignet pour en compter les pulsations. Adélaïde n'essaya point de le refuser. Mais dans le mouvement qu'elle fit pour lui donner la main, son corsage s'entr'ouvrit et l'objet qu'elle y avait caché tomba par terre. Je me précipitai pour le ramasser, mais elle avait été plus prompte que moi et s'en était déjà emparée. C'en était trop, et toute considération cédant devant un subterfuge si misérable :

— Donnez-moi ce portrait, dis-je d'une voix rude. Je le veux.

Et, comme elle levait sur moi ses beaux yeux suppliants, mais qu'elle gardait toujours sa main fermée sans répondre, je saisis à mon tour cette pauvre main amaigrie et pâle, et, dans ma colère, je la broyais entre mes doigts pour lui arracher son secret.

Adélaïde ne put retenir un faible gémissement et lâcha enfin

l'objet que je lui disputais avec tant d'âpreté. C'était un médaillon en vieil or, finement guilloché, quoique assez simple, et frappé sur le couvercle aux armes des du Créhu. J'y reconnus un des bijoux de la famille d'Adélaïde, et il me parut que c'était la cachette la plus astucieusement choisie pour qu'on n'y allât point chercher le portrait d'un rival. Je ne m'étais trompé qu'à demi cependant : un portrait s'y trouvait bien enfermé, mais ce portrait n'était pas celui de M. d'Armont, c'était le mien.

Au cri de surprise que m'arracha cette vue, Adélaïde releva les yeux vers moi et il y avait tant de pudique confusion, un reproche si mélancolique et si tendre à la fois dans l'expression de son regard, que la présence seule du docteur m'empêcha de tomber à ses pieds pour lui demander pardon.

Je ne sais quels intérêts à débattre avec le propriétaire de la maison qui habitait Lucques, et différentes acquisitions que je jugeais nécessaires m'avaient amené quelque temps plus tard dans cette ville. Le propriétaire était absent et ne devait rentrer que le lendemain, et comme je ne voulais point recommencer mon voyage, je passai la nuit à Lucques et ne retournai que dans l'après-midi à Fruginone. Le temps avait sa douceur habituelle, et je pensais qu'Adélaïde serait à son balcon. Elle n'y était point et je m'en étonnai assez. Mon ètonnement fut plus vif encore de la trouver debout qui m'attendait. Son agitation était extraordinaire. D'abord qu'elle me vit entrer, elle courut vers moi avec un grand cri, et presque aussitôt, portant la main à son cœur, elle retomba, toute frémissante, sur un fanteuil.

— Qu'avez-vous, lui dis-je, ma chère Adélaïde ? Vous m'effrayez.

— Pardonnez-moi, me dit-elle. Ce départ pour Lucques, cette absence prolongée, j'étais comme folle... Je pensais que vous ne reviendriez plus.

— Pouvez-vous parler ainsi ? lui dis-je. Suis-je homme à manquer à mes engagements et ne vous ai-je point donné assez de preuves du contraire ?

— Si, si, me répondit-elle. Je n'ai jamais douté de vous. Ce n'est pas cela, mon Dieu, ce n'est pas cela.

— Et qu'est-ce donc ? dis-je.

— Ah ! mon Dieu ! soùpira-t-elle dans une agitation plus grande encore, je ne sais plus ce que je dis ; je suis comme folle encore. Pardonnez-moi ! Je vous...

Elle s'arrêta et se reprenant :

— Je suis si heureuse quand vous êtes près de moi !

Elle rougit, ces mots prononcés, et voulut se retirer. Mais je la voyais si faible que je ne pus me décider à la laisser remonter seule dans sa chambre. J'étais moi-même dans le plus grand trouble. Je l'aidai à se soutenir; elle s'appuyait d'une main sur mon épaule, et cette frêle petite main, qui tremblait sur moi et que je sentais toute proche, il me fallait faire effort pour ne pas la couvrir de baisers. Quand je l'eus couchée sur sa chaise, elle me remercia et ferma les yeux. Ses battements de cœur s'étaient arrêtés; le visage paraissait plus calme; la respiration s'égalisait. Je crus qu'elle dormait et je me penchai sur elle pour la regarder.

Que ce cher visage avait souffert ! Qu'il s'était creusé et pâli ! Qu'il s'y réfléchissait de fièvres, d'insomnies et d'angoisses de toute sortes ! Mais combien il me paraissait ainsi plus touchant qu'au temps de sa cérémonieuse beauté ! Je trouvais aux sillons de ces joues, à ces paupières ombrées par les larmes, à ces rides précoces qui veinaient le pur marbre du front, je ne sais quel charme mélancolique où je me prenais peu à peu. Les lèvres avaient un pli amer qui achevait de donner au visage d'Adélaïde une noblesse admirable. Oui, c'était encore de la beauté qui palpitait sur ce visage et descendait en larges ondes aux mols contours de la gorge à demi voilée. Je ne me lassais point de regarder Adélaïde; je repaissais mes yeux de cette forme suave de la tristesse humaine. Ce trouble singulier qui s'était déjà emparé de moi à Kerlavoz et que j'avais eu tant de peine à refouler, il revenait, il me maîtrisait et je n'avais pas le courage de lui résister. Ni le souvenir de M. d'Armont, ni la pensée des suites funestes de son crime, ne parvenaient à le dissiper et à me rendre à moi-même :

« Songe, me disais-je, songe qu'il y a désormais un abîme infranchissable entre elle et toi. Quand à cet abîme tu jetterais tes larmes et les siennes, vos deux douleurs et vos deux cœurs confondus, tu ne parviendrais pas à le combler. Pour supprimer le passé, il faudrait supprimer celui qui le ressuscitera à chaque heure du jour sous tes yeux, l'intrus qui va naître et en qui il s'incarnera tout entier. »

Vaines objections, et dont je sentais pourtant toute l'atroce et irréfutable logique. O beau visage de la douleur, que tu as de

puissance sur mon âme! Chère dédaignée d'hier, comme je voudrais maintenant te serrer entre mes bras, t'arrêter dans ce déclin adorable de toi-même! L'ombre de la mort est sur toi, sur tes yeux, sur ta bouche, et c'est l'heure que prend l'amour pour m'incliner jusqu'à toi! L'amour! et voilà donc le vrai nom et le sens de ma longue pitié!...

Je n'oublierai pas cette heure unique parmi les heures de ma vie, où, penché, sur les tièdes épaules d'Adélaïde, défaillant au souffle de ses lèvres aimées, je me rendis enfin dans une crise de baisers. Quelle volupté atteignit jamais celle-là! Soit de l'avoir éveillée par mégarde, soit qu'elle fût seulement assoupie, je sentis que ses lèvres répondaient aux miennes avec la fureur sacrée du désir. Ses yeux s'ouvrirent dans le même temps; ils éclataient d'une joie d'extase; ses deux mains se joignirent autour de mon cou et me serrèrent avidement. Le monde disparut à mes yeux. J'oubliai tout, jusqu'à ce frisson de mort qui nous avait mêlés.

— Adélaïde! m'écriai-je. Notre vraie vie commence de ce jour.

Son sein battit avec plus de violence encore. Elle voulut me répondre et ne put que soupirer passionnément. C'était trop d'émotion pour elle. La grossesse d'Adélaïde touchait alors à son huitième mois. L'excès du bonheur précipita le dénouement tant redouté. Tout à coup ses traits se convulsèrent; elle me repouss et portant les mains à sa ceinture :

— Oh! gémit-elle. Je le sens là, l'exécrable fruit. Il veu naître; il me rappelle que le passé sera toujours vivant pou moi; il ne veut pas que j'oublie. Oh! que je souffre, que j souffre!

Elle était d'une lividité affreuse, s'efforçant de retenir encor les cris que lui arrachait la souffrance. J'appelai un domestiqu et lui commandai de courir en toute hâte chez le docteur. Aid d'une de ses femmes, je transportai Adélaïde sur son lit. La cris ne faisait qu'empirer; des spasmes la secouaient et la laissaier tout à coup raidie, semblable à une morte, les prunelles fixes noyées. J'étais atterré. Le docteur arriva enfin; il marqu quelque surprise de l'état où il retrouvait Adélaïde. Il me le d à voix basse et que tout lui faisait prévoir un accouchemei avant terme très pénible et, sans doute, fort dangereux.

— Une émotion trop vive, continua-t-il, aura brusqué le dé nouement. C'était à craindre.

Il examina de nouveau la malade, commanda différentes médications, fit fermer la fenêtre et allumer le feu. Je regardai Adélaïde; elle semblait avoir perdu tout sentiment; les tranchées commençaient; il semblait qu'à chacune elle dût passer, et je m'y attendais avec une anxiété mêlée d'horreur.

Le médecin s'aperçut de mon désespoir :



— Adélaïde! m'écriai-je. Notre vraie vie commence de ce jour. (p. 512.)

— Allez-vous-en, me dit-il vivement. Annunciata va venir ; elle et la bonne me suffiront. Il ne faut pas que vous restiez là. Vous me gêneriez et aggraveriez l'état de la malade.

— Mais elle n'a plus sa connaissance, répondis-je. Vous ne voyez donc pas qu'elle délire à présent ?

— Si, dit-il, mais je veux justement arrêter ce délire, et votre vue le nourrirait.

— Mais si elle meurt ? objectai-je encore.

— Ah ! me dit-il, vous êtes un homme, il faut que je vous parle comme à un homme. Je ne puis répondre de la vie de Mme la comtesse, voilà la vérité. Atteinte déjà, et si gravement, il n'est point sûr qu'elle résiste à ce dernier coup. Cependant, continua-t-il, mon opinion sincère est que le danger n'est

pas encore là; il est fort possible que Mme la comtesse supporte mieux que je ne le crois les dures couches où la condamnent son état de santé et sa sensibilité naturelle. C'est l'ébranlement qui suivra que je crains. J'ai peur, pour être franc, qu'elle n'y puisse résister.

Je ne saurais dire dans quel accablement me jetèrent ces paroles. Ainsi, j'étais menacé de perdre Adélaïde au moment que je la sentais à moi et que l'entente de nos cœurs ne faisait que commencer. Les sanglots me suffoquaient.

— Jurez-moi, du moins, dis-je au docteur, qu'à quelque moment de l'opération que vous soyez, si vous sentez que la vie de votre malade vous échappe, vous me ferez appeler aussitôt.

Il me le promit, me poussa doucement au dehors par les épaules, comme il eût fait d'un enfant, et, par un excès de prudence, tira le verrou derrière moi. J'étais dans l'antichambre; je n'aurais consenti pour rien au monde à faire un pas de plus; je me retenais, à chaque gémissement que poussait Adélaïde, pour ne pas enfoncer la porte et me précipiter à son chevet. « Elle meurt à ce coup ! » pensais-je. J'entendais un nouveau gémissement et je croyais encore que c'était le dernier.

— Ouvrez-moi, suppliais-je à travers la porte. Je veux la voir avant qu'elle ne meure.

Un cri déchirant, suprême révolte de la chair torturée, me jeta sans paroles sur le parquet. Il se fit dans la chambre un subit remuement de pas, de chaises et de linges froissés, et presque aussitôt le docteur parut, la figure contractée encore et soucieuse.

— La mère et l'enfant vivent, me dit-il tout de suite. L'enfant est une fille. Vous pouvez venir, mais sous la réserve de ne faire aucune démonstration.

Mes jambes vacillaient sous moi en l'écoutant. J'étais si faible que, pour arriver au lit de l'accouchée, je dus me tenir aux meubles. Je ne remarquai ni la nourrice, assise près du foyer, ni l'enfant qu'elle achevait d'emmailloter. Adélaïde m'occupait seule. Je l'aperçus enfin dans la pâleur des draps, au pli léger que faisait son corps. Elle ne remuait pas, et, devant cette immobilité, ce ton de cire du visage, ces yeux sur qui retombaient des paupières lourdes de souffrance, ces mains, où il n'y avait plus qu'un peu de chair diaphane sur les fines articulations des os, j'eus peine à retenir mes cris.

— Elle est morte, n'est-ce pas ? dis-je au docteur.

— Non, me dit-il. C'est l'effet de la crise terrible qu'elle vient de traverser. Elle respire, elle est inconsciente de tout. Mais beaucoup de femmes sont dans cet état après leur délivrance.

— Vous avez donc un peu d'espoir ? demandai-je, craignant à la fois et appelant une réponse à la question que je venais de faire.

Le docteur hocha la tête, le front plissé. Un faible gémissement partit au même instant du foyer. Le docteur se retourna et, dans l'espoir que le sentiment paternel adoucirait l'amertume de l'époux :

— Vous n'avez pas seulement regardé encore votre enfant, me dit-il. Voyez-la donc. Ah ! il lui faudra des soins pour vivre, à cette chère petite ; mais elle est saine et bien venue. Elle peut vivre... C'est une consolation, monsieur, ajouta-t-il d'un ton qui était l'équivalent d'un arrêt.

Aussitôt, mes sanglots, que j'avais réussi à maîtriser jusqu'alors, éclatèrent.

— Il n'y a plus d'espoir, m'écriai-je, sans faire autrement attention à l'enfant que la nourrice avait tendue vers moi à l'appel du docteur. J'ai tout perdu.

— L'enfant vous reste, me souffla de nouveau celui-ci.

— L'enfant ! dis-je, rappelé par ce mot à l'affreuse réalité. L'enfant !

Et, gonflé d'une amertume indicible, prêt à le rejeter de moi, j'abaissai pour la première fois mon regard sur ce malheureux petit être, cette pauvre loque de chair par qui tant de malheurs m'accablaient de tous côtés. Il agitait ses petites mains pas encore détendues, me regardait, lui aussi, de ses yeux pâles et confus, et, tandis que la nourrice le berçait à deux bras, d'un mouvement de gauche à droite, avec une mystérieuse chanson populaire :

Mia madre è ammalata,

Il avait cessé de vagir et ne songeait plus au sein.

— Donnez-la-moi, dit une voix faible derrière nous. Je veux la voir.

C'était Adélaïde qui venait de parler. Comment avait-elle fait pour se soulever ainsi sur son coude, quand tout à l'heure elle semblait ployée dans la mort, et de quel air étrange cependant

elle regardait, en attendant qu'on le lui apportât, ce petit être qui était son enfant! Rien de maternel dans ce regard, mais seulement de l'inquiétude et de la dureté. Je me rappelai aussitôt le cri terrible qu'elle avait poussé, quelques heures auparavant, en s'arrachant de mes bras, cette sorte de malédiction anticipée jetée au fruit qui s'agitait dans son sein.

— Adélaïde, dis-je en me penchant vers elle et en donnant à ma voix une fermeté que je n'aurais pas cru trouver en cette occasion, c'est votre enfant, vous êtes sa mère.

Elle ne me répondit pas, et, comme la nourrice lui tendait le petit être, elle le prit fiévreusement et le tint suspendu devant ses yeux. Nous nous étions approchés, le docteur et moi, effrayés de l'effort qu'elle faisait et prêts à recueillir l'enfant. Mais elle n'entendait point s'en dessaisir encore. Courbée sur son visage, elle le considérait avec une sombre passion ; il semblait qu'elle voulût analyser chacun de ses traits, et, cet examen terminé, nous la vîmes qui portait alternativement ses yeux du visage de l'enfant à mon visage et de mon visage à celui de l'enfant, comme pour les comparer.

Je cherchais, sans la trouver, la raison d'un si étrange parallèle et j'en attendais les effets dans la plus vive inquiétude. A mesure qu'Adélaïde le poursuivait, je remarquais cependant que sa figure changeait d'expression; la dureté de son regard s'atténuait; une émotion inconnue avivait ses joues ; c'était comme une maternité tardive qui s'éveillait en elle. Je ne me trompais point. Tout à coup, elle attira l'enfant sur son sein et le couvrit de baisers. Puis, le tendant vers moi, elle me dit avec un inoubliable sourire, où il y avait tout l'orgueil naïf de son bonheur :

— Dieu m'a exaucée, mon ami. Elle vous ressemble.

Ces mots me furent un trait de lumière : je me souvins du médaillon où elle tenait ses yeux attachés quand je l'avais surprise je compris tout, et, saisissant le petit être qu'elle me tendait s candidement et qu'elle venait de faire mien à jamais, je l'embrassai à la même place où elle l'avait embrassé. Adélaïde n'avai pas perdu un seul de mes mouvements. Quand elle vit que je ré pondais aux vœux cachés de son cœur, elle retomba sur soi oreiller en murmurant : « Merci! » Ce fut le dernier mot qu'ell prononça. L'effort qu'elle avait fait l'avait brisée, mais une joi céleste dorait sa pâleur de moribonde... Je m'étais précipité à se genoux et, en pleurant, je serrais et je baisais sa main déj

inerte. Un soupir plus profond nous annonça qu'elle n'était plus.

« Meurs aussi, me dis-je. Vivant, tu seras condamner à traîner de regrets en regrets ta misérable existence. Il est plus sage que tu rejoignes dans la tombe celle que tu as à jamais perdue ! » Mais presque aussitôt, comme si la morte habitait ma conscience, je l'entendis qui disait : « Vis, au contraire, vis pour me donner la preuve la plus haute de ton amour, vis pour ce petit être dont tu n'es pas le père, dont la maternité même me fut imposée et que j'ai refait silencieusement à ton image par un miracle inouï de l'amour. » Voix divine, voix sacrée de la morte, comment ne t'aurais-je pas entendue et exaucée ? « Oui, je vivrai, dis-je résolument, et ce petit être que tu as refait à mon image, je l'aimerai comme mon propre sang. Ce sera mon enfant. Ou plutôt il sera nôtre ; ce seront nos deux âmes fondues en une seule. »

Je sus plus tard qu'Adélaïde avait succombé à une affection cardiaque déjà fort avancée au moment de ses couches et que celles-ci avaient précipitée. Elle était morte doucement, néanmoins, et dans une tranquillité d'esprit aussi grande qu'on l'aurait pu souhaiter. Le docteur, sur qui je m'étais reposé de toutes les démarches officielles, s'était entendu avec le clergé et les autorités civiles de Fruginone. Les obsèques avaient été renvoyées au lendemain. Pour moi, j'avais commandé seulement qu'on coupât toutes les fleurs du jardin et qu'on en fît un grand amas que je déposai sur le lit de la morte.

Ma chère Adélaïde semblait sourire encore parmi ces rouges éclosions de l'été ; les fenêtres étaient demeurées ouvertes sur le large et la lumière des cierges avait peine à tacher l'éclatante irradiation qui baignait la chambre. Pourquoi de cette mort heureuse, apaisée, faire la chose fermée, obscure et funèbre des chrétiens ? « Ah ! pauvre âme partie, disais-je en baisant sa bouche et ses mains, tu ne les verras plus, ces fleurs de l'été, ce ciel de joie, ce bleu lointain de la mer, que tu aimais tant ! Tu ne les visiteras pas avec moi, ces plages odorantes de la mer italienne, ces pics argentés des Apennins, ces vallées closes, où des sources lumineuses pleurent sous les glaives dressés des cactus, ni ces villes dont tu rêvais, Lucques, la ducale, et Pise, sa tour penchée, le peuple de marbre de son Campo-Santo. Emplis tes yeux, au moins, durant que tu es là encore, de l'air, de la lumière et de toutes les magies de cette Italie heureuse. Mais pourquoi les quitterais-tu ? Je veux que tu reposes au seul endroit où tu aies

goûté un peu de calme et d'espoir. Je veux que ta tombe soit ici, dans ce cimetière de Fruginone, splendide et doux comme un jardin. Aucun marbre ne couvrira ta chère dépouille. Mais ton nom sur une croix, un peu de terre et des fleurs, des fleurs toujours et partout sur toi, les tendres bruyères de l'hiver, les roses triomphantes de l'été, les violiers sauvages des sables, au printemps, et, l'automne, tous les jasmins, les cyclamens et le miracle des immortelles. Et je ne te quitterai pas non plus. Je vivrai ici et c'est sur ta tombe que j'élèverai notre enfant. Ce sera toi ressuscitée. Elle portera ton nom ; si tu lui as donné mes traits, je lui donnerai ton âme... Chère morte, tu ne seras jamais plus vivante en moi qu'à partir d'aujourd'hui ! »

Mme de Lorges et le commandant du Créhu, prévenus par les courriers que je leur envoyai, arrivèrent à Fruginone dans la quinzaine qui suivit. Tous deux étaient atterrés par cette terrible catastrophe, le commandant du Créhu, surtout, qui n'avait vu sa sœur que dans l'éclat de sa maturité et qui ne pouvait s'imaginer que le mal eût fait des progrès si foudroyants. La fatale nouvelle lui était parvenue à Paris dans le temps que le maréchal Berthier donnait l'ordre du départ pour Dresde ; mais, comme il était visible que l'entrée en campagne serait retardée jusqu'au printemps et qu'il ne s'agissait encore que d'échelonner les troupes sur le Bug et le Niémen, il avait facilement obtenu de faire un détour par l'Italie avant de rejoindre l'état-major. Je leur fis part à tous deux des projets que j'avais formés. Mme de Lorges, la première, approuva ma résolution de demeurer à Fruginone. Il eût été dangereux de transporter l'enfant à Kerlavoz ou à R***. Sa délicatesse était trop grande encore. Si elle devait vivre, c'était seulement où elle était née. Le commandant du Créhu marqua bien quelques scrupules :

— Je prends assez d'intérêt en ce qui vous touche, me dit-il, pour m'opposer par tout mon pouvoir à une action qui vous exposerait, dans la suite, aux plus grands regrets. Vous ne pouvez vous charger de cette enfant et lui engager votre avenir. Vous avez déjà bien assez fait pour nous, mon cher Henri. Si son éducation incombe à quelqu'un, c'est à moi seulement. Je ne sais pas au juste quel père de famille je ferai. Il suffit cependant que ce soit l'enfant de ma sœur pour que je veuille oublier le passé et l'aimer de tout mon cœur. Puisque l'enfant doit rester à Fruginone et que le médecin en fait une condition de vie ou de

mort, je donnerai ma démission et je viendrai m'établir ici.

— Non, lui dis-je, mon cher commandant, vous retournerez à l'armée et vous laisserez l'enfant à ma garde. Moi aussi, je l'aime déjà et je sens que je l'aimerai chaque jour davantage. C'est à moi que l'a confiée sa mère ; c'est à moi qu'il appartient de l'élever.

— S'il en est ainsi, me dit le commandant du Créhu, vous êtes plus digne d'estime et d'admiration que tous les maris que j'ai vus. Mais je ne puis comprendre assez vos sentiments et je vous prie de me les expliquer.

— Rien n'est plus aisé, Lucien, répondis-je tristement. Le secret de tout ceci et que vous n'avez pas encore pénétré, c'est qu'une vie nouvelle avait commencé pour Adélaïde et pour moi, du jour que nous partîmes de Kerlavoz, et que nous nous aimions quand elle est morte.

— Quoi ! s'écria-t-il, malgré l'enfant ?

— Cette enfant, Lucien, un miracle de l'amour l'a faite mienne. Le secret de sa naissance, oubliez-le, comme je l'oublie. Elle est ma fille.

Le commandant du Créhu ne répondit rien, mais la vigueur inaccoutumée dont il me serra la main en me quittant avait bien son éloquence, et j'y fus aussi sensible qu'il convenait. Mme de Lorges demeura un peu plus de temps à Fruginone. Que ne lui dus-je point encore pour la sollicitude qu'elle me marqua en ces douloureuses circonstances ! Elle veillait avec un soin maternel sur la petite Adélaïde. L'enfant était toujours bien délicate, mais on voulait espérer qu'elle vivrait. Le médecin la venait voir tous les matins. Je ne la quittais moi-même que pour me rendre au cimetière de Fruginone. A la longue, cependant, les appréhensions que nous donnait sa santé devinrent moins vives ; le médecin se montrait presque rassurant dans ses pronostics.

— L'enfant, nous disait-il, ne sera jamais bien robuste ; il faudra l'entourer des plus grands soins. Sous cette réserve, je crois que j'en puis répondre.

Mme de Lorges put songer enfin à regagner R...

— Je ne serai pas sitôt libre, me dit-elle en me quittant, que j'accourrai à Fruginone. Car moi aussi, je l'aime, cette gamine. Ne me remerciez pas ; cet amour, ces soins que je lui rends, c'est une façon de soulager un peu ma conscience, qui reste encore bien chargée.

— Ne parlons plus de cela, répliquai-je. Toute allusion au

passé doit être bannie de notre entretien. Vous n'avez pas été plus coupable que moi et qu'Adélaïde elle-même. C'est la fatalité qui a tout fait.

Le départ de Mme de Lorges fit un grand vide dans la maison. Je m'étais insensiblement accoutumé à la présence de cette femme charmante, élevée, délicate et d'une raison si sûre. Peu de temps après son départ, elle m'écrivit de R... pour me confirmer l'intention où elle était de revenir passer l'hiver à Fruginone. Je ne doutais point qu'elle ne tînt sa promesse, quand j'appris qu'elle avait été frappée d'une congestion pulmonaire et emportée en quelques heures. Cette mort si brusque et si imprévue me consterna. Privé pour la première fois des conseils de cette admirable femme, je ne devais point tarder à connaître toute l'étendue de la perte que j'avais faite, et le temps, au lieu d'atténuer mes regrets, n'a pu qu'y ajouter.

L'ébranlement de ce premier deuil s'était à peine ralenti que je commençai d'en redouter un second qui, malheureusement, se confirma. Les rares billets que le commandant du Créhu m'adressait de Russie cessèrent tout à coup de me parvenir. Le vaillant homme avait fait merveille au début de la campagne et conquis à Smolensk, sous une grêle de boulets, ses éperons de colonel. Moscou pris, la conquête semblait assurée, quand l'incendie éclata et força l'empereur à commander la retraite. Lucien, passé à l'arrière-garde, ne put arriver à temps pour franchir la Bérésina. Enveloppé par les cosaques de Kutusoff, il se défendit comme un lion et ne tomba qu'après avoir vendu chèrement sa vie. Mais le détail de sa mort ne me parvint que longtemps plus tard et quand j'avais perdu tout espoir qu'il fût au rang des blessés ou des prisonniers. Les diverses lettres que j'envoyai en Russie et en France s'égarèrent ou ne trouvèrent aucune réponse. J'en reçus une enfin, d'un capitaine en demi-solde qui était avec lui à la Bérésina et qui survivait du désastre : elle confirmait mon pressentiment de la mort du cher homme et à ce coup je sentis que le dernier lien qui me rattachait au passé venait de se rompre. L'enfant seule me restait.

Elle comptait déjà une année accomplie et elle avait traversé l'hiver sans qu'il y parût à sa santé. Les beaux jours étaient revenus ; la petite Adélaïde sortait et faisait ses premiers pas dans les allées du jardin ou lutinait sur la pelouse la petite chèvre domestiquée et adoucie qui se prêtait à ses jeux. Je la regardais

souvent de la chambre de la morte dont j'avais fait mon cabinet de travail. Elle était jolie déjà, un peu pâle encore, avec des cheveux blonds qui ondaient naturellement et, dans la physionomie, un certain air de rêverie qui achevait de la singulariser. Je voulais démêler les traits de ce visage qui m'avaient rappelé à la pensée de la morte. Ses yeux seuls avaient la nuance des miens, un vert un peu olivâtre qui prenait par instants chez elle le charme profond des verts de la mer occidentale. Dans les autres traits je retrouvais surtout Adélaïde et, quoique je fisse, je ne retrouvais que son visage.

Quelle surprise ce m'avait été, pourtant, le jour où, lentement pliée à sa leçon, l'enfant, que me tendait la nourrice, avait joint pour la première fois sur ses petites lèvres inhabiles ces deux syllabes si douces en toutes langues : papa!... Son père! Certes, oui, je l'étais, par quelque chose de plus que le sang, par la volonté créatrice de celle qui l'avait portée et lentement pétrie dans son sein, par l'adoption et par l'amour. Et, maintenant, d'autres mots confus encore et tout barbares se pressaient sur ses chères petites lèvres, un mélange de douces syllabes italiennes et de clairs mots de France, qui faisaient le patois le plus étrangement plaisant du monde. Au cabri s'était venue ajouter peu à peu toute une ménagerie sautillante et volante, un chat, un épagneul, un oiseau des îles. La déformation des noms dont elle les appelait était inimaginable ; du chien elle faisait un « palin » ; du chat un « tat » ; de l'oiseau un « zizi ». La chèvre s'était muée en « trichi », sans que j'aie jamais su la raison d'une si bizarre métamorphose, et sa nourrice, la bonne Annunciata, par une crase au moins téméraire, était devenue « Ia » tout court. Mais il est vrai qu'en retour Annunciata, qui ne pouvait s'habituer à ce nom gothique d'Adélaïde, l'avait rebaptisée à sa façon Lida, Lidetta.

C'est à cet âge, de leur première à leur troisième année, qu'on surprend le mieux l'éveil de l'esprit chez les enfants. Chaque jour qui s'ajoute au précédent apporte un progrès avec soi ; peu à peu leurs petites cervelles se meublent ; un butin nouveau les enrichit, et le père fait registre de tout. Grande fête pour lui, chaque mot inentendu encore qui sort de ces petites lèvres! Les émerveillements de l'enfant, ses pourquoi, les parce que extravagants qu'il se donne, lui sont matière à de nouvelles joies. Il se penche sur cette frêle tête en travail ; il sent à un léger plissement du front l'effort de la réflexion qui se fait. Les petites

filles surtout sont poussées de curiosité et d'un instinct d'imitation surprenant; les garçons restent plus confus et plus lourds : une petite fille de deux ans est l'égale d'un garçon de trois. Je le voyais bien, à comparer Lida (j'avais fini par l'appeler ainsi à mon tour) au dernier né d'Annunciata, que son père, un pêcheur de Fruginone, nous amenait quelquefois le dimanche. Le petit Pietro, de quelques mois plus âgé que Lida, était son cadet pour l'esprit. Et les autres garçonnets que je rencontrais sur la rade, dans mes promenades à Fruginone, et dont je m'enquérais, quand leur âge avait rapport à celui de Lida, ne passaient point le petit Pietro.

Cette intelligence de l'enfant fit d'abord mon orgueil, et, à la longue, ne laissa pas de m'inquiéter. C'est qu'en grandissant, Lida y mêlait une sensibilité extraordinaire et je ne sais quelle précoce expérience des passions. Elle avait un goût de la solitude vraiment unique chez une petite fille de son âge. Le commun des enfants ne font que recevoir des impressions étrangères, n'en ayant point qui leur soient propres. A quatre ans, Lida savait lire, et plutôt que de s'appliquer aux contes que je lui avais donnés, elle se retirait dans quelque coin de la chambre ou du jardin pour en composer de sa façon. Elle observait toutes choses, et ses réflexions leur donnaient ensuite un tour singulier que je n'ai vu qu'à elle. Elle se faisait ainsi mille chimères et, comme elle s'y livrait sans compter, il arrivait que ces chimères l'enfiévraient et la laissaient quelquefois toute frémissante et baignée de larmes. Elle accourait alors vers Annunciata et se cachait le front dans son tablier. La nourrice s'y perdait. Elle essayait d'apaiser l'enfant et, par impuissance d'y réussir, elle lui faisait baiser à la dérobée un petit sachet caché sous sa chemise, un de ces *carmine* à formules magiques comme on en porte dans le populaire italien et qui guérissent de tous maux, pourvu qu'on ne mange pas de viande le mercredi.

Comme nous continuions d'habiter Fruginone, Annunciata, à qui l'enfant s'était affectionnée toute petite, avait consenti à rester près de nous après qu'elle l'eut sevrée. J'avais, dans l'intervalle, acheté la maison et ses dépendances (il m'était trop pénible de m'y sentir à la discrétion d'un étranger), et cela m'avait permis de m'attacher plus étroitement encore Annunciata en bâtissant pour elle, son mari et leurs enfants, un pavillon près de la grille, qui leur faisait office de loge et de grenier à la fois.

Les Duze (c'était le nom patronymique de la famille), promus ainsi à la dignité de *guardaportone*, se montraient les plus heureux du monde de leur nouvelle condition. Domenico Duze, le mari, n'avait pas balancé à vendre sa part de bateau et de filets. C'était un marin assez médiocre et un travailleur sans enthousiasme; la perspective d'une existence tissue de flânerie et de bons morceaux lui avait souri du premier coup. Il gardait la loge à sa façon, vautré sur les marches du perron et tournant avec le soleil, n'ayant de pensée qu'à un accordéon dont il s'accompagnait pour chanter les louanges d'Il signor de Langomen et de la signora Lida, Lidetta, Lidettina (ses diminutifs n'en finissaient plus), ses bons, ses respectables maîtres. De sa femme et de ses enfants il n'avait pas l'air de prendre plus souci, et aussi bien je m'en étais chargé pour lui : les deux aînés, une fille et un garçon, étaient à l'école où je payais leur pension; Pietro seul demeurait à la loge avec son père.

S'il faut dire, la figure de ce Domenico Duze ne me satisfaisait qu'à moitié. C'était un grand gaillard, nerveux et sec, aux cheveux crêpés comme une toison et qui avait bien sous son nez en crochet la mine d'un parfait ruffian. Toutes ses chansons, laudes et canzones, n'empêchaient point qu'il eût l'œil traître à plaisir. Je le tolérais chez moi par égard pour la bonne Annunciata, mais il est vrai que j'aurais souhaité qu'en se mariant elle eût porté son choix sur une autre variété de maris.

Ch. Le Goffic.

(*A suivre.*)

LA PHOTOGRAPHIE ANIMÉE[1]

(KINÉTOSCOPE ET CINÉMATOGRAPHE)

(*Suite et fin.*)

LE KINÉTOSCOPE D'EDISON

La chronophotographie, comme nous venons de le voir, constitue un moyen précieux de collectionner des documents du plus haut intérêt pour tout ce qui concerne l'étude des attitudes et du mouvement.

Avec une fidélité et une précision absolues, en effet, elle nous donne, en tous leurs détails, la décomposition des mouvements soumis à son examen, en un mot, elle analyse la vie dans son expression la plus caractéristique.

Cependant, ce n'est point tout que d'avoir ainsi réalisé une véritable dissection des aspects, même les plus fugitifs, présentés par un être se déplaçant dans l'espace; ayant séparé avec une pareille perfection les éléments multiples des phénomènes les plus rapides, il restait à recomposer ces mêmes phénomènes, en d'autres termes, à reconstituer avec les documents réalisés les scènes prises au vol, à en faire la synthèse.

La tâche, pour difficile qu'elle pût paraître, n'était assurément point irréalisable. Un jouet scientifique inventé naguère par Plateau, le *zootrope*, en donnait l'assurance.

On connaît la disposition de ce petit et curieux appareil avec lequel tous, assurément, nous nous sommes amusés quelque jour.

Sur le bord d'un disque horizontal mobile sur un pivot, se trouvent réparties une série d'images figurant les multiples phases d'un même mouvement ou d'une même action.

(1) Voir le numéro du 25 mai 1896.

Au centre du disque, et dans une position fixe, est installé un petit miroir dans lequel viennent se réfléter successivement chacune des images au fur et à mesure de leur passage.

Les choses étant disposées de la sorte, si l'on vient à faire tourner rapidement le disque de l'appareil, l'on aperçoit, en regardant dans le miroir, non plus une figure fixe et immobile, mais une scène animée.

La raison du phénomène est des plus simples.

Quand l'appareil est en action, chacune des images disposées tout le long de la circonférence du disque vient successivement et en un temps fort court se réfléchir dans la glace. Mais, ainsi que nous l'avons noté, notre rétine ou couche sensible de l'œil conserve durant une durée appréciable, un dixième de seconde exactement, les impressions qu'elle recueille. Il s'ensuit que si, en cette durée de un dixième de seconde, le disque a pu accomplir une rotation complète, notre œil voit dans le miroir simultanément toutes les images qui s'y sont reflétées en se superposant exactement.

Or, comme chacune de ces images représente une phase d'une action animée quelconque, il s'ensuit que notre vue perçoit à la fois tous les temps de cette action et, par suite, enregistre l'impression même du mouvement.

Tout naturellement, MM. Muybridge et Marey, une fois en possession de leurs épreuves chronophotographiques, furent conduits à recourir au zootrope pour obtenir la recomposition des mouvements dont ils avaient surpris les éléments constituants.

L'expérience réussit.

Cependant, d'une conception théorique parfaite, le zootrope, à l'application, ne tarde pas à se révéler comme un instrument tout rempli de défauts. Assurément, il permet de reconstituer avec exactitude une scène quelconque chronophotographiée. Mais, cette reconstitution dans le miroir, toute curieuse qu'elle soit, est fatigante à regarder, les mouvements reproduits étant saccadés et accompagnés d'un battement régulier des plus désagréables à l'œil. Enfin, il est à noter que les images observées manquent toujours de netteté, l'œil en dehors de celles exactement superposées, et qu'il devrait seulement apercevoir dans le miroir, étant encore impressionné par d'autres reflets venant chevaucher plus ou moins sur les premiers.

Le *Kinétoscope* d'Edison, qui n'est, en somme, qu'un zootrope

très perfectionné, de la façon la plus heureuse, fit à peu près complètement disparaître toutes ces imperfections.

On connaît l'aspect extérieur de l'appareil.

Imaginez une grande boîte haute d'un mètre trente centimètres environ, complètement fermée, et munie à sa partie supérieure d'un oculaire.

Si l'on prend place devant cet oculaire et que l'on presse un bouton disposé sur l'un des côtés de la caisse, l'intérieur de l'instrument s'éclaire d'une vive lumière et l'on assiste sans retard au spectacle le plus charmant que l'on puisse concevoir.

Tantôt, ce sont des ballerines gracieuses qui exécutent une danse de caractère ; tantôt ce sont des lutteurs dans l'arène, des forgerons battant le fer, un coiffeur « faisant la tête » de son client, etc., etc. Toutes ces scènes, du reste, sont rendues avec une impression de vérité et de vie si complète que l'on peut suivre jusqu'aux moindres gestes et mouvements de physionomie des petits personnages évoluant devant les yeux ravis.

Rien de moins compliqué, du reste, que le fonctionnement de ce jouet merveilleux grâce auquel les scènes animées les plus diverses et les plus compliquées peuvent se voir reconstituées à la perfection.

Toute l'invention, en effet, consistait à trouver un dispositif commode pour faire défiler rapidement devant les yeux du spectateur les photographies d'une scène ou d'un mouvement prises à des intervalles extrêmement rapprochés, suivant la méthode chronotophographique combinée depuis longtemps par M. Marey.

L'appareil qui sert à Edison pour l'obtention de ces photographies et qu'il désigne sous le nom de « kinétographe », rapporte la *Vie Scientifique*, est susceptible de donner 46 impressions à la seconde, soit 2,760 à la minute, sur une pellicule sensibilisée de 28 millimètres de largeur.

Au moyen d'un système de poulies actionnées par un petit moteur électrique logé dans la caisse de l'appareil, cette bande pelliculaire, puissamment éclairée par une lampe à incandescence disposée à cet effet, passe rapidement sous les yeux du spectateur qui aperçoit successivement chacune des photographies qu'elle supporte au travers une fente étroite pratiquée dans un disque animé lui-même d'un mouvement très vif de rotation.

La vitesse du ruban est calculée de manière à faire passer

42 photographies par seconde, sous les yeux du spectateur, et certaines des scènes comportent jusqu'à 1,700 poses diverses.

La mise en marche du kinétoscope s'opère en reliant son moteur à une source d'électricité. C'est ce que l'on réalise en appuyant sur le bouton d'un commutateur disposé sur l'un des côtés de la boîte de l'instrument.

Tel est ce merveilleux appareil que son inventeur a singulièrement perfectionné pour son usage personnel, réalisant en son entier, dans son laboratoire, le programme tracé jadis par miss Edison dans cette conversation tenue au bal, entre un bout de *flirt* et une valse.

Dans cette nouvelle forme, le kinétoscope permet à de nombreux spectateurs de suivre simultanément les péripéties de la scène chronophotographiée.

Pour réaliser un semblable résultat, l'inventeur a tout bonnement ajouté à son appareil une lanterne magique servant à projeter sur un écran, en les agrandissant, les images successives au fur et à mesure de leur déroulement.

Enfin, pour parfaire la magie du spectacle, un phonographe relié au kinétoscope, fait entendre, au fur et à mesure que la scène se déroule, les paroles enregistrées naguère par les personnages au moment de leur photographie par le kinétographe.

LE CINÉMATOGRAPHE

Si jolies qu'apparaissent au spectateur les petites figures animées du kinétoscope d'Edison, elles ne sauraient pourtant prétendre à donner l'illusion complète de la réalité.

Le *cinématographe*, dont l'invention est due à MM. Auguste et Louis Lumière, de Lyon, au contraire procure cette illusion avec une admirable et saisissante perfection.

Grâce à ce nouvel appareil, en effet, la synthèse du mouvement est cette fois réalisée en son entier et de la manière la plus absolue, si bien qu'il n'est de scène, si complexe soit-elle, dont la reproduction ne puisse être obtenue et présentée simultanément à une foule de spectateurs.

On ne saurait, en vérité, rêver un spectacle davantage impressionnant.

Sur l'écran, en grandeur naturelle, l'on voit s'agiter et vaquer à leurs multiples occupations les personnages photographiés.

L'heure de la sortie des ateliers est arrivée ; la porte de l'usine s'ouvre, et les ouvriers se répandent dans la rue. Les uns, pressés, se mettent à courir, d'autres, plus calmes, s'en vont lentement, s'arrêtant pour causer avec un camarade, pour allumer une cigarette dont ils rejettent la fumée par petites bouffées bleuâtres, reviennent sur leurs pas, tournent à droite, à gauche, en gens libres de leur personne et qui en sont bien aise.

Une autre projection nous montre une rue de Lyon avec ses passants affairés ou badauds, le tramway qui passe, les voitures qui courent au trot des chevaux ; une autre nous fait assister au débarquement des passagers d'un bateau, nne autre encore à l'arrivée d'un train, d'abord tout petit au loin sur la voie, puis grandissant peu à peu et venant enfin s'arrêter sur les quais de la gare pour laisser échapper ses voyageurs chargés de bagages ou les mains libres.

La mer elle-même a été photographiée de si parfaite façon que nous pouvons assister au spectacle saisissant des baigneurs se lançant au milieu des vagues, faisant jaillir autour d'eux l'eau en mille gouttelettes, et revenant enfin sur la grève leur bain achevé pendant que les lames moutonnantes continuent à se briser contre les galets du rivage.

Comment, ce spectacle merveilleux est-il réalisé ?

Les indications que nous avons déjà données sur la photographie chronophotographique et sur le kinétoscope vont nous permettre d'exposer rapidement la combinaison de l'appareil si remarquable imaginé par MM. Lumière.

L'une des particularités du cinématographe est que c'est le même instrument qui sert successivement à analyser le mouvement et ensuite à en faire la synthèse.

Utilisé d'abord à la façon d'une chambre noire ordinaire pour enregistrer sur une bande pelliculaire longue de 15 mètres et large de 3 centimètres, les épreuves chronophotographiques, à raison de 15 par seconde, soit de 900 à la minute, le cinématographe se transforme en appareil de projection quand il s'agit de reproduire sur l'écran les scènes photographiées.

En un mot, le cinématographe n'est rien autre chose qu'un appareil chronophotographique construit avec un soin particulier et disposé de telle sorte qu'un système d'éclairage puissant peu



Reproduction d'une pellicule du cinématographe Lumière.

(Suivre les bandes du haut en bas.)

lui être adapté lorsque l'on désire l'utiliser à projeter sur un écran les images inscrites sur la pellicule positive obtenue par les procédés ordinaires de la photographie.

Comme il est facile de s'en rendre compte par ces indications, l'instrument nouveau présente vis-à-vis du kinétoscope d Edison diverses supériorités.

Tout d'abord, il est à remarquer que la netteté des images est toujours parfaite et n'affecte jamais l'apparence de traînées lumineuses plus ou moins indistinctes.

Cette incontestable qualité, qui distingue, du reste, très nettement le cinématographe de tous les zootropes connus jusque et y compris le kinétoscope d'Edison, est due à cette circonstance que les vues successives de la bande pelliculaire ne sont jamais projetées que lorsqu'elles se trouvent au repos.

Il faut noter encore que les images, avec lui, deviennent visibles simultanément par tout un auditoire, et, de plus, qu'étant projetées sur l'écran dans leurs dimensions normales, l'illusion produite est aussi parfaite et complète que possible.

Tel est l'admirable instrument combiné par MM. Auguste et Louis Lumière, instrument qui présente cette particularité importante entre toutes de ne pas seulement servir à nous donner un spectacle curieux et amusant infiniment, mais aussi de pouvoir concourir dans une importante mesure à l'enseignement et à l'étude.

Comme le notait naguère notre regretté confrère M. A.-M. Villon, dans un article publié par la *Vie scientifique* (n° du 19 octobre 1895), le cinématographe paraît appelé à remplacer les chronophotographes employés jusqu'ici pour étudier la marche, la course, le saut, les exercices physiques des hommes, les allures, le trot, la course des chevaux, le vol des oiseaux.

« Ce sera un précieux appareil pour enregistrer le mouvement des troupes, les manœuvres militaires diverses, les charges, afin de se rendre compte comment elles ont été effectuées. Le cinématographe a l'œil juste et précis; rien ne lui échappe, et il n'enregistre que la vérité. C'est un spectateur intègre. A ce point de vue, il rendra des services aux voyageurs, aux explorateurs, qui pourront nous rapporter, prises sur le vif — et non dans l'imagination d'un artiste — les scènes de la vie sauvage, à tous les degrés de la civilisation.

« Mais, à notre avis, ce qui profitera le plus du cinématogra-

phe, ce sera l'enseignement des arts et métiers. En effet, un maître fera travailler, devant l'appareil, un ouvrier habile et opérant suivant toutes les règles de son art. Devant ses élèves réunis, il pourra projeter, sur un écran, l'image animée d'un artisan exécutant le travail. En faisant fonctionner l'appareil plus ou moins vite, il pourra expliquer certains détails indispensables, appeler l'attention sur quelques points difficiles, etc. »

A ce tableau déjà si intéressant de l'avenir qui attend le cinématographe, nous pouvons ajouter un certain nombre de touches.

Ce n'est pas seulement en effet à l'enseignement technique que l'invention de MM. Lumière paraît devoir rendre d'inappréciables services.

L'art théâtral, sans aucun doute, dans un temps prochain, lui empruntera les éléments d'une véritable rénovation.

Quels spectacles merveilleux ne pourra-t-on d'ailleurs réaliser quand la photographie en couleur, enfin devenue d'exécution cou-rante, apportera aux projections d'aujourd'hui la magie de toutes es nuances de la gamme chromatique, quand le phonographe ayant perdu sa voix nasillarde de polichinelle enrhumé clamera l'un timbre pur et sonore les phrases harmonieuses des poètes ?

Et ce n'est pas tout ! L'histoire même saura à son tour utiliser 'invention prestigieuse.

Ce seront, aux époques critiques, les séances des parlements ue la fragile pellicule de gélatine enregistrera jusqu'en leurs moindres incidents ; ce seront aussi les scènes de la rue, quand e peuple en tumulte se précipite pour d'imposantes manifes-tations, et encore les panoramas tragiques des batailles ou les luttes grandioses des vaisseaux sur la mer.....

Comme l'on voit, grâce au cinématographe, le mot célèbre de Fontenelle, « prendre la nature sur le fait » est désormais devenu à bien peu près, tout au moins, une tangible réalité.

Georges Vitoux.

JOURNAL D'UN PHILOSOPHE (1)

(*Suite.*)

Dimanche 1er janvier.

Il n'est bruit dans tous les journaux de ce matin que du sauvetage de Rolande. Il est certain qu'elle a été d'une crânerie et d'un sang-froid admirables ; d'autant plus admirables qu'on les rencontre chez une femme essentiellement aristocratique et mondaine, en qui on ne les soupçonnait point. Je me sens en ce moment tout petit devant ma femme. Je la regarde avec un vrai respect ! Et elle ne semble pas se douter qu'elle a accompli une superbe action. Elle évite de parler de cette tragique histoire avec le même soin que d'autres mettraient à la rappeler. Elle glisse là-dessus avec une modestie, un tact parfaits. C'est une âme vraiment grande et fortement trempée.

Le misérable qui a été ainsi miraculeusement sauvé, apprendra certainement aujourd'hui ou demain le nom de sa bienfaitrice e il viendra la remercier. Je serai heureux de causer avec lui. J'a voulu savoir d'autres détails par Joseph, mais il n'a pu que m répéter ce qu'il m'avait dit hier. Il faisait très nuit et beaucou de brouillard. Il a seulement vu un individu, une forme indécise marcher tout près de sa maîtresse. Il lui a semblé, à un momen donné, que cette forme élevait le bras et gesticulait... et puis, n'a plus rien vu...

Je lui ai demandé au bout de combien de temps ma femme éta revenue à la voiture. Il m'a dit au bout de dix minutes. Di minutes !... C'est atrocement long ! C'est à peu près à la hauteu du bain Ouarnier que l'aventure a eu lieu.

Je n'en ai pas demandé davantage à Joseph. D'abord, il n savait rien de plus ; ensuite, il m'a semblé voir, à plusieu reprises, une sorte de moquerie dans son attitude très respec

(1) Voir les numéros des 10 et 25 avril, 10 et 25 mai 1896.

tueuse pourtant. Et en cherchant à quoi attribuer cette moquerie, j'ai supposé que ce cocher (qui probablement me méprise parce que je ne suis pas un « homme de cheval ») se disait :

— C'est pas M. le marquis qui en aurait fait autant !...

La pensée qu'il a de moi cette opinion... et que peut-être cette opinion est fondée, m'a été insupportable.

Ce soir, à six heures, des mariniers ont rapporté la pelisse de Rolande qu'ils ont retirée ce matin de la Seine près du pont de Neuilly. Je leur ai donné 25 louis. La pelisse, qui est en loutre doublée de chinchilla, en avait coûté 250. Elle a dû — selon l'expression pittoresque de ces gens — « vadrouiller devant l'égout », car elle exhale une épouvantable odeur. Je ne sais si le fourreur parviendra à la remettre en état.

Aujourd'hui Rolande paye sa vaillante contenance d'hier au soir. Elle est un peu fiévreuse (ce qui n'a rien de surprenant après un bain dans cette eau puante et glacée), et le docteur lui a conseillé de garder le lit. Elle n'a donc pu recevoir les visites qui se sont succédées pendant toute la journée. On vient de me remettre un monceau de cartes.

Lundi 2 janvier.

Rolande a reçu ce matin de là-bas une dépêche absolument charmante, qui la félicite de son acte de courage. Je voulais communiquer cette dépêche au *Figaro* ou au *Gaulois*, mais ma femme s'y est opposée avec une extraordinaire énergie. Elle ne veut plus qu'on s'occupe d'elle, ni qu'on parle de cette histoire. Ça n'a déjà que trop duré, dit-elle, c'est ridicule.

Tripoly est venu hier et aujourd'hui, mais il n'a pas été reçu. Rolande garde toujours le lit.

Mardi 3 janvier.

Rien de nouveau quant à l'affaire du Panama.

Baïhaut continue à circuler librement, alors que tout le monde, — et le gouvernement mieux encore que tout le monde, — est renseigné sur ses agissements dans cette affaire.

Rolande ne va pas mieux.

Mercredi 4 janvier.

J'ai reçu la visite de Tripoly qui m'apportait les 15,000 francs produits par mes 5,000.

En me les rendant il m'a demandé, riant de son rire épais :

— Voulez-vous me les laisser?... à la première occasion, je recommencerai...

Voyant que j'hésitais, un peu décontenancé, il a insisté :

— J'en fais très souvent des affaires comme ça !... ça n'est pas énorme... mais ça vaut mieux que rien...

Et, comme je m'excusais de la peine que cela pouvait lui causer :

— La peine?... quelle peine?... ça n'est pas plus difficile de faire l'opération pour deux que pour un...

Ma femme est toujours dans un état de prostration qui commence à m'inquiéter un peu.

Jeudi 5 janvier.

Il est singulier que l'individu que Rolande a retiré de la Seine ne soit pas encore venu nous relancer, sinon par reconnaissance, du moins par intérêt.

Elle ne parle plus de rien et semble avoir oublié cette histoire. Je sens que je l'agace affreusement quand je me laisse aller à la lui rappeler. Je la vois d'ailleurs fort peu. Elle ne quitte pas encore sa chambre.

Moi, je travaille le plus que je le peux à mon livre. En ce moment, je profite à la fois des vacances du Parlement et de la maladie de ma femme, qui me laissent beaucoup de liberté.

Vendredi 6 janvier.

Baïhaut, qui continue à être interviewé, a répondu avec un aplomb qui me déconcerte. Il a été appelé chez le juge d'instruction comme « témoin ». C'est un comble!

Ce soir, au Club, Barentin prétendait que c'était M. Armengaud qu'on arrêterait pour avoir été volé par l'ancien ministre. Tout cela est prodigieux!

J'ai vu tantôt le docteur. Il constate chez Rolande un assez fort ébranlement nerveux, rien de plus.

Samedi 7 janvier.

Les Givray et les Lachèze m'ont entraîné à la fête du patinage. Il y avait du monde, trop de monde à mon gré. J'étais, naturellement, simple spectateur et je ne me suis pas amusé.

J'ai pu ce soir me convaincre à quel point on oublie vite à Paris. Il y a huit jours on acclamait presque Rolande. Elle était entourée, fêtée comme jamais elle ne l'avait été, et aujourd'hui qu'elle est malade, — et malade de l'acte de courage qui causait

toute cette admiration, — il n'est pas trois personnes qui se soient informées de sa santé. Même lorsque j'ai parlé de ma femme, j'ai senti dans l'air comme une espèce d'ironie.

Oui!... tous ces esprits futiles, tous ces gens fin de siècle se sont repris après s'être un instant « emballés ».

Ils ont fini par sourire de la belle action qu'ils admiraient. Ils ont réfléchi qu'en fin de compte, sauver un homme, c'est un peu naïf, un peu « pompier ». Et ils raillent par réflexion ce qu'ils louaient d'instinct. C'est absurde.

La petite Mme Tripoly très jolie, très entourée (elle patine merveilleusement), et beaucoup plus en train que d'habitude, m'a crié :

— Eh bien, monsieur de Villiers-Neaufle, avez-vous retrouvé le pauvre?...

Et comme je lui disais que non et que j'en étais étonné, elle m'a répondu en riant :

— Moi pas!...

Et elle a filé dans une glissade.

Décidément, cette petite femme est sotte et envieuse.

Qu'elle n'aime pas Rolande, cela je le comprends parfaitement; mais il est maladroit à elle de le laisser voir. Et puis, que prétend-elle insinuer?...

Qu'il n'y avait pas de pauvre?... Alors, ma femme se serait jetée dans l'eau glacée au risque d'en mourir, et aurait perdu une pelisse de 250 louis et une toilette complète des bottines au chapeau, pour le plaisir d'inventer qu'elle avait sauvé un pauvre?... Mais c'est fou!...

Ce qu'il y a de certain, c'est que Mme Tripoly était beaucoup plus « en avant » aujourd'hui. Elle tenait plus de place. Elle semblait sûre d'elle-même.

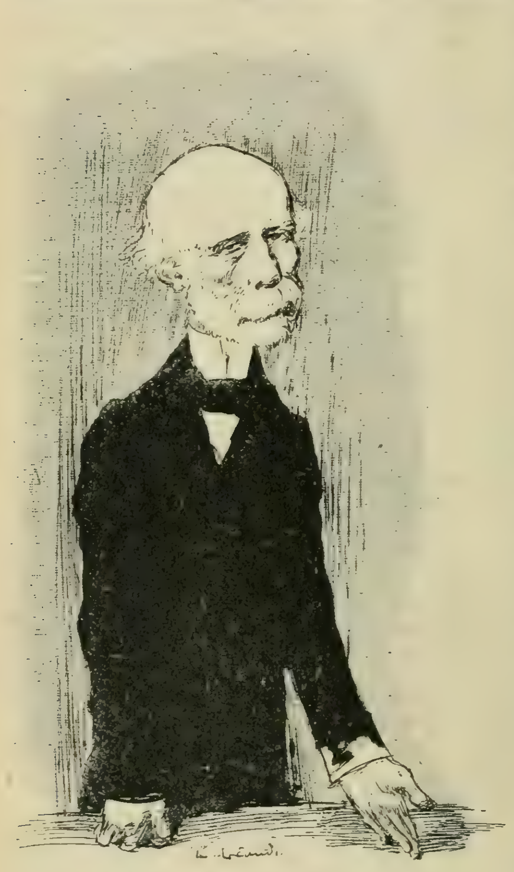
Est-ce parce que je ne la vois jamais qu'en présence de Rolande qu'elle m'a fait cet effet-là, je n'en sais rien, mais le fait est qu'elle paraissait plus joyeuse, moins « chien battu ». Cela m'a frappé à différentes reprises.

Dimanche 8 janvier.

Baïhaut est — paraît-il — « inculpé », mais il circule néanmoins.

Décidément, on est, dans cette affaire, ignoble pour le côté Lesseps et pour Sans-Leroy qui sert ici de bouc émissaire.

Sans-Leroy est en prison pour avoir « accepté » une somme offerte, et Baïhaut qui a « exigé » une somme plus considérable se promène librement. Sans-Leroy n'est qu'un simple député qui a vendu son vote. Baïhaut est un ministre qui a vendu le consentement de plusieurs ministres, — dont l'un est aujourd'hui le chef de l'État, — à la déposition d'un projet de loi. Quelle singulière justicè !



M. de Freycinet.

Lundi 9 janvier.

Rolande va mieux. Depuis aujourd'hui elle a repris, à peu de chose près, sa vie accoutumée. Ce soir, comme elle ne se trouvait pas encore assez bien pour sortir (nous avions un bal chez les Schlemmerei), je suis resté à causer avec elle un instant après le dîner et je n'ai pu m'empêcher de lui dire :

— Ne trouvez-vous pas singulier que cet homme ne soit pas venu vous voir ?...

Elle a demandé, en fermant à demi ses beaux yeux comme quelqu'un qui cherche :

— Quel homme ?...

— Celui que... le pauvre... le noyé ?...

Elle a eu un geste contrarié, en répondant avec lassitude :

— Je croyais qu'il était convenu qu'on ne me parlerait plus de cette aventure grotesque...

Et comme je voulais protester :

— J'en suis encore malade... en entendre parler m'énerve profondément... et vous venez me demander si je regrette que cet imbécile ne soit pas venu me relancer ici ?...

— Pardon, je n'ai pas demandé si vous le regrettiez, je...

— Vous avez demandé quelque chose d'approchant... Certainement, il est singulier que cet homme ne soit pas venu... mais j'en suis ravie... et puis, calmez-vous... tout n'est pas fini... il viendra peut-être encore... à moins qu'il n'ait été se renoyer ailleurs.



M. Casimir-Perier.

Elle parlait d'une voix coupante, avec une irritation mal contenue et semblait prête à pleurer. J'étais désolé de l'avoir agacée ainsi, et je lui en ai fait toutes mes excuses.

Quand je me suis levé pour aller m'habiller et que j'ai voulu lui baiser la main comme toujours, elle m'a tendu son front — ce qu'elle n'avait pas fait depuis quelques années — en me remer-

ciant « des bons soins que je lui ai donnés pendant sa maladie ».

Chez les Schlemmerei, personne ne m'a demandé de ses nouvelles. C'est vraiment inouï!

On a arrêté enfin Baïhaut! A quand le tour de Freycinet? Sur celui-là, je ne sais pas si on découvrira des histoires positives d'argent, mais les histoires déjà découvertes sont, semble-t-il, terriblement graves, quand il s'agit d'un ministre de la guerre. Le frein Wenger, la liaison (niée) avec Cornélius Herz... et même avec M. Clémenceau, sont des irrégularités difficiles à expliquer d'honnête façon.

De toute la séquelle d'hommes nuisibles qui s'est ruée sur la France pour la dépouiller et l'amoindrir, M. de Freycinet a été certainement le plus néfaste. Je voudrais que le châtiment arrivât enfin, et qu'il fût épouvantable et honteux.

Mardi 10 janvier.

Bonne journée pour la rentrée de la session :

M. Floquet par terre à tout jamais.

M. de Freycinet — voulant jusqu'au bout donner au pays des crocs-en-jambe et l'aider à dégringoler — a refusé la démission qu'on lui demandait et il a fallu, pour se débarrasser de lui, que tout le cabinet démissionnât.

Il devait descendre du ministère dans la boue; tout est bien qui finit bien!

Rouvier a voulu monter à la tribune; il a été accueilli par une bordée de huées :

— A Mazas!

Comme la tête ou la voix de M. de Bernis lui déplaisaient plus particulièrement, il a fait mine de se précipiter sur lui la main levée. Le député de Nîmes qui avait vu le mouvement, — et qui n'a pas, comme on dit vulgairement, froid aux yeux, — dégringolait quatre à quatre par-dessus les bancs pour sauter sur Rouvier. Les questeurs et les huissiers qui ont été obligés de les séparer étaient affolés.

Positivement, Bernis est un type tout à fait sympathique. Il a un de ces tempéraments qu'on ne rencontre pas couramment dans le parti et qui surprend un peu, mais c'est — comme dirait Joseph, mon cocher — « un rude homme » et, si nous en avions beaucoup comme lui, je me demande si les choses n'iraient pas autrement qu'elles ne vont?

Casimir-Périer est nommé président de la Chambre et Félix Faure vice-président. La Chambre se sent donc bien malade qu'elle appelle à l'aide les honnêtes gens?...

Mercredi 11 janvier.

Le banquier Propper a changé la chemise et soustrait des papiers d'un dossier : le dossier A. On cherche de ce côté et on espère trouver de nouveaux noms.

Alors, ce ne sera plus seulement le cabinet qui démissionnera, ce sera tout le Parlement.

Jeudi 12 janvier.

Je suis allé aujourd'hui au Palais pour assister au procès du Panama, et je continue à trouver que, dans cette affaire, M. Charles de Lesseps est seul sympathique et intéressant. C'est d'ailleurs l'avis général. On sent si bien à quel point il se trouvait pris entre, d'une part, l'inflexible volonté de son père qui voulait quand même voir aboutir le projet rêvé et, de l'autre les impitoyables sangsues du gouvernement, qui le menaçaient, s'il ne « casquait » pas, de faire sombrer son entreprise.

C'était une épouvantable situation, et — comme le disait Barentin qui était là avec moi, — « tous ceux qui ne sont pas ou n'affectent pas d'être de vieux Romains seront pour lui. Si on est de bonne foi, on reconnaît qu'en pareille situation on eût probablement agi de même... »

Il y a du vrai dans ce que dit Barentin, mais on ne peut pas trop l'avouer.

Vendredi 13 janvier.

Vendredi 13!... quelle vilaine date! Il m'a semblé pendant tout le jour qu'il allait m'arriver quelque chose de fâcheux.

Il ne m'est rien arrivé de fâcheux à proprement parler, mais j'ai éprouvé une réelle contrariété.

Comme nous ne sortions pas ce soir (décidément les Tripoly ne nous invitent plus à l'Opéra), et que Rolande se couchait de bonne heure, j'ai été faire un tour au Club où je n'étais pas allé depuis plusieurs jours. Quand je suis entré, on parlait de je ne sais quoi, mais j'ai bien senti qu'on se taisait à cause de moi ; et puis, tout à coup, au bout d'un instant, Morteville me demande, — comme l'autre soir Mme Tripoly au patinage :

— Eh bien, Villiers-Neaufle?... a-t-on retrouvé le pauvre?...

Cette question, que je me pose si souvent à moi-même depuis quelques jours, m'a cependant désagréablement surpris. Je ne sais trop ce que j'ai répondu, mais enfin, il paraît que cela donnait à entendre que je désirais retrouver le pauvre, car Morteville a repris :

— Si vous désirez le retrouver, c'est bien simple... vous n'avez qu'à mettre une annonce dans *Le Figaro*... ou plutôt dans *Le Petit Journal*... ça doit être un lecteur du *Petit Journal*, le noyé...

— Une annonce?... Comment cela?...

— Oui... tout bonnement : « On prie la personne qui a été retirée de la Seine par une dame, le 31 décembre, à sept heures du soir, près du bain Ouarnier, de se rendre chez le marquis de V.-N...., rue de Varenne. »

— Tiens!... c'est une bonne idée!... je n'y avais pas pensé...

Et, de fait, je trouvais que c'était une bonne idée, mais Barentin est intervenu et a dit à Morteville assez désagréablement :

— Mais non!... ce serait absurde!... pourquoi lui donnez-vous l'idée de faire ça?...

Et comme Morteville défendait sa proposition, Barentin s'est levé et est allé s'asseoir à côté de Givray, très loin de nous, mais j'ai entendu tout de même qu'il lui disait :

— Vous avez vu cette méchanceté de Morteville?... il faut dire à Villiers-Neaufle de ne pas faire ça...

— Oui... — a répondu Givray — dites-le lui?...

— Non... dites-le lui, vous?... vous êtes bien plus lié avec lui que moi... il faut l'empêcher de faire cette boulette... ça serait d'un effet déplorable...

Quand, vers une heure, je me suis disposé à partir, Givray a pris aussi son chapeau et m'a demandé :

— As-tu ta voiture?...

— Oui...

— Veux-tu me mettre chez moi?...

Et nous sommes partis.

A peine avons-nous été en route, il m'a dit :

— Ne vas surtout pas faire ce que t'a conseillé cet idiot... mettre une annonce dans un journal...

— Pourquoi?...

— Mais... parce que... ça ne se fait pas... ça aurait l'air ridicule...

— Je ne vois pas en quoi?...

— Tu ne le vois pas... mais il suffit que les autres le voient... voyons... je suis ton ami...

J'étais décidé à savoir pourquoi on « blague », à propos de l'histoire du pauvre.

— C'est précisément parce que tu es mon ami que tu dois me dire pourquoi toutes ces allusions, ces questions, ces « blagues » à propos de ce sauvetage?....

Givray m'interrompit brusquement :

— Ah!... justement!... ce sauvetage?... Eh bien, voilà!... c'est que personne n'y croit, à ce sauvetage?...

— Comment!... mais alors... ma femme aurait menti?...

Givray semblait très embarrassé.

— Que veux-tu, mon cher, toutes les femmes mentent...

— Mais dans quel but, cette histoire inouïe?... pourquoi?...

— Comment veux-tu que je le sache?... je ne sais d'ailleurs pas s'il y a un pauvre, moi!... mais je sais que personne ne le croit, et que c'est déjà beaucoup trop...

— Enfin, Rolande s'est jetée à l'eau... je l'ai vue encore ruisselante...

— Ça, personne ne le conteste...

— Eh bien?...

— Eh bien, que veux-tu que je te dise?... je te conseille de faire en sorte qu'on parle le moins possible de cette histoire-là... et surtout de n'en pas parler toi-même...

— Mais jamais Rolande ne ment!...

— Eh! mon Dieu! toutes les femmes sont, à un moment donné, plus ou moins névrosées... soit dans leur extrême jeunesse... soit, au contraire, à l'âge de Mme de Villiers-Neaufle... et alors, paraît-il, elles rêvent... elles inventent des histoires absolument invraisemblables qui leur sont — elles le croient absolument — arrivées...

— Tu sais quelque chose, toi?...

— Comment veux-tu que je sache quelque chose, puisque précisément je me tue à te dire que je crois qu'il n'y a rien... Allons, bonsoir!... me voici chez moi... dors bien, et oublie cette histoire et les bons conseils de Morteville, qui ne t'adore pas et qui exècre ta femme... je ne sais pas ce qu'elle lui a fait...

Givray descendait et je n'ai rien répondu. Mais je sais bien, moi, ce qu'elle « lui a fait »!... Elle lui a tourné le dos à cause de la discussion sur *La Débâcle*, qui a eu lieu à un dîner chez

nous... discussion à la suite de laquelle Morteville a giflé Tripoly...

Jeudi 19 janvier.

Je reviens de l'étranger. Chacun est d'un avis différent et tout le monde hésite. C'est navrant! Jamais les membres du parti n'arriveront à se mettre d'accord.

Un employé de la banque Propper, M. Stéphane, a fait une importante déposition.

Le banquier Reinach lui a dicté une liste de chéquards qui est précisément la liste dont M. Andrieux avait montré la photographie à la commission d'enquête. Il cite, entre autres, les noms de Barbe, l'ancien ministre; de M. Rouvier et de M. Clémenceau.

Vendredi 20 janvier.

J'ai dû travailler aujourd'hui beaucoup. Mon courrier me prend un temps incroyable.

Toujours rien des Tripoly! C'est leur jour d'Opéra et ils ne nous ont pas fait signe... Rolande ne fait plus d'observations.

Samedi 21 janvier.

C'est aujourd'hui l'anniversaire de la mort de Louis XVI. Je suis allé ce matin à la messe que nous avons fait dire à Saint-François-Xavier. Rolande, qui n'a pas encore repris sa vaillance et ses belles couleurs, ne m'a pas accompagné.

Dimanche 22 janvier.

J'ai reçu un numéro du *Parlementaire* (toujours lui!) où un entrefilet était marqué au crayon bleu comme à l'ordinaire. Voici ce que dit cet entrefilet :

« Au lieu de « chercher le pauvre » sauvé par la très belle marquise de V.-N... ne ferait-on pas mieux de chercher la jolie main vengeresse qui a fait prendre à la hautaine marquise un bain forcé? »

Comment?... Rolande aurait été jetée à l'eau?... Et par qui?... Par Mme Tripoly?... Allons donc!... C'est impossible!

Je voulais aller à ce journal et questionner... mais une dépêche m'appelle demain au loin.

Samedi 28 janvier.

Il y a trois ordonnances de non-lieu rendues. MM. Arène,

Thévenet et Jules Roche sont exclus des poursuites. J'ai appris cela en débarquant ce soir.

Dimanche 29 janvier.

On a trouvé un chèque *Marot*, dont le propriétaire est inconnu. On pense beaucoup à l'attribuer à M. Clémenceau.

Lundi 30 janvier.

Cette histoire de sauvetage me trotte par la tête. Je ne crois pourtant pas que Rolande ait pu l'inventer de toutes pièces?...

Mardi 31 janvier.

Mme Tripoly est venue tantôt faire une visite à ma femme, ou du moins mettre des cartes, car Rolande était sortie. Et ces cartes me surprennent un peu!... Jamais Mme Tripoly ne met de cartes ici; elle revient quand elle n'a trouvé personne. Il y a sûrement quelque chose là-dessous. Mais quoi?... Si elle avait jeté ma femme à l'eau, elle ne viendrait pas, je pense, lui faire ensuite une visite?...

Mercredi 1er février

J'ai passé la journée enfermé chez moi à travailler et nous avons dîné chez ma tante de Laubardemont. C'était la première sortie du soir de Rolande. Un dîner agréable : les d'Isigny, les Lussac, Roncevaux, les Givray, Luxeuil, les Barentin et nous. Je n'avais pas revu Givray depuis notre retour en voiture l'autre soir.

C'est singulier! Il est, quand nous sommes ensemble, gêné, embarrassé presque. Quant à Barentin, — qui autrefois me prenait assez fréquemment pour cible, — il est devenu aimable pour moi. Aimable négativement, bien entendu, il ne saurait l'être autrement, mais enfin il me laisse tranquille et c'est quelque chose.

On a beaucoup parlé de l'élection de demain. Je crois que Thureau-Dangin est absolument sûr d'être élu. Barentin s'est presque départi de son calme à ce sujet. Il trouve que M. Zola « se diminue » en se présentant à l'Académie, et il le blâme de le faire; mais il n'admet pas que, du moment où il se présente, on ait la stupidité — c'est lui qui parle — de ne le pas recevoir.

— Pourquoi — a demandé ma tante de Laubardemont — trouvez-vous que M. Zola se diminue en se présentant à l'Académie?...

— Parce que, madame, l'admission à l'Académie n'a d'intérêt que pour les médiocres... c'est, en quelque sorte, la consécration nécessaire aux nullités... ça les asseoit sur un piédestal... c'est parfait !... mais pour les génies, ou même pour les vrais talents ?... quel intérêt peuvent-ils trouver à être de l'Académie ?... aucun...



M. Félix Faure.

— Vous connaissez M. Zola ?...

— Pas du tout...

— Et vous aimez ce qu'il fait ?...

— Infiniment...

— Il nous montre de si vilaines choses !...

— Il nous montre les choses comme elles sont...

— Mais c'est précisément cela qui ne plaît pas à l'Académie... n'est-ce pas, Agénor ?...

Ma tante de Laubardemont, — qui pourtant me regarde, je crois, comme un très pauvre sire, — a la rage de m'appeler en témoignage chaque fois que s'en présente l'occasion. Comme j'étais le seul homme « littéraire » de la réunion, je me trouvais un peu embarrassé de répondre.

— Mon Dieu !... il est vrai que l'Académie recherche plutôt une certaine tenue de...

La petite de Givray m'a interrompu et, parodiant le mot célèbre d'un ministre :

— Alors, il ne suffit pas, pour être de l'Académie, d'écrire des choses embêtantes... il faut encore avoir de la tenue?... c'est beaucoup, tout ça!...



Le baron De Reinach.

Ma tante de Laubardemont, si correcte et si collet-monté, passe tout à Mme de Givray qu'elle adore. Tout, même les gros mots, même l'argot. Pour qui la connaît, c'est inimaginable.

Comme elle ne sort jamais et qu'elle n'avait pas revu Rolande

depuis l'histoire du sauvetage, elle s'est mise à l'accabler de questions sur son « noyé », et aussi de félicitations.

— C'est superbe, ma chère petite, ce que vous avez fait là... vous jeter ainsi à l'eau... la nuit... tout habillée...

Rolande, qui recevait cette avalanche de louanges avec sa modestie tranquille, a répondu :

— Mais, ma tante, à ma place, tout le monde en aurait fait autant...

Et, à ce moment, j'ai entendu Luxeuil — ce gentil Luxeuil si plein pourtant d'indulgence et d'esprit — qui disait tout bas à Barentin, en regardant ma femme :

— Elle est décidément de première force...

Et Barentin a répondu :

— Quant à ça, oui !... elle est même intéressante à force de « rosserie »... mais la tante ne sait donc rien?...

Luxeuil s'est mis à rire :

— La tante, c'est une Villiers-Neaufle... et les Villiers-Neaufle n'admettent pas que ces petits accidents puissent se produire dans leur propre famille...

— Alors, vraiment, vous croyez que Villiers-Neaufle, lui non plus, ne... ne se doute pas de...

— C'est un vaniteux, vous savez... et les vaniteux ne se croient pas volontiers dans ces situations-là... Dans tous les cas, il est évident que ni sa tante ni lui ne se doutent de la dernière histoire...

— Parbleu !... lui, il voulait mettre une annonce dans les journaux pour retrouver le noyé !... nous avons eu toutes les peines du monde à l'en empêcher...

— C'est vraiment cocasse, cette histoire de noyé !... Elle a un bel aplomb, Mme de Villiers-Neaufle... et l'esprit inventif... l'autre aussi, d'ailleurs...

— Oui, l'autre a agi là-dedans avec une certaine crânerie, car Mme de Villiers-Neaufle doit être vigoureuse et ça aurait pu mal tourner pour elle...

— Oh !... est-ce que vous croyez qu'elle a « opéré » elle-même ?...

— Dame, je ne sais pas, moi !... je n'ai pas eu de détails...

— Je pensais qu'elle avait fait faire ça par un commissionnaire ?...

— Sans plaque...

Barentin s'est mis à rire :

— Sans plaque ou avec plaque... c'est que ça ne doit pas être une besogne agréable à faire soi-même...

— Fichtre ! je vous crois !...

Luxeuil, qui me regardait en parlant, baissa la voix encore davantage :

— Vous savez qu'il est là, Villiers-Neaufle?... j'espère qu'il n'a rien entendu?...

— Comment voulez-vous qu'il entende à cette distance et avec ce bruit?...

Ils avaient raison. A cette distance et avec ce bruit, je ne « devais » rien entendre... Pourquoi donc est-ce, mon Dieu! que j'entends quand je ne « dois » pas?...

Ainsi, c'est vrai?... Mme Tripoly a jeté Rolande dans la Seine... ou l'y a fait jeter?... C'est sauvage! Je m'explique, à présent, cet affolement que j'avais remarqué dans les yeux de ma femme lorsqu'elle descendait de voiture, livide et ruisselante. Et cette prostration qui a duré ensuite plus d'une semaine... Et l'air stupéfait de Mme Tripoly, quand Rolande est entrée à cette soirée le jour de l'accident... Tous ces mille détails me reviennent à présent en foule.

Ce qui me stupéfie plus encore que tout le reste, c'est le cynisme et l'audace féroce de cette petite femme. Car enfin, si elle a fait cela, c'est bel et bien un crime qu'elle tentait?... Et elle n'avait, ni ce soir-là, ni au patinage le surlendemain, ni depuis, quand je l'ai revue, l'air d'une femme qui a commis une aussi épouvantable action. Elle paraissait triomphante et ravie. Elle avait changé du tout au tout sa façon d'être effacée et craintive envers son mari, avec qui elle semblait devenue, au contraire, agressive et taquine. En somme, son attitude était assez celle d'un enfant qui a fait quelque méchante farce, mais cela sans plus...

Jeudi 2 février.

On a élu Thureau-Dangin au premier tour. Il a eu 22 voix.

M. Zola en a obtenu 2 !...

Quel succès !...

Vendredi 3 février.

Tantôt, comme au déjeuner je paraissais préoccupé (je pense malgré moi beaucoup à cette mystérieuse histoire de sauvetage faux ou vrai), Rolande m'a demandé à brûle-pourpoint :

— Qu'est-ce que vous avez donc?... depuis quelques jours, vous avez l'air singulier... est-ce que vous êtes malade?...

— Mais non...

— Eh bien, alors, si vous n'êtes pas malade, qu'est-ce que vous avez?

Je n'ai pas osé le lui dire.

Toute explication rendrait la vie impossible entre nous, et je veux à tout prix éviter ce qui pourrait amener une explication.

Samedi 4 février.

Tripoly est venu me voir ce matin. Il s'agit d'une nouvelle affaire. Toujours des affaires!... Je les hais sans les comprendre. Je sens que je n'en devrais jamais approcher et, malgré tout, je me laisse tenter par ces gains certains... trop certains...

Dimanche 5 février.

J'avais hier invité les Tripoly à venir dîner aujourd'hui. Ils sont venus tous les deux, ce que je n'espérais pas, je l'avoue. Jusqu'au dernier moment, j'ai pensé que Mme Tripoly aurait la migraine au moment du dîner. Elle est venue et elle a été absolument charmante. J'avais invité aussi les Schlemmerei et Jalon.

Il est impossible que ce qu'on prétend soit vrai!... J'ai observé Mme Tripoly et ma femme avec un soin extrême et rien n'est venu confirmer mes soupçons. Si, par hasard, elles jouent une comédie, alors Barentin a raison, elles sont terriblement fortes!...

Lundi 6 février.

Millevoye a demandé aujourd'hui au début de la séance que Rochefort soit cité comme témoin pour répéter devant la commission d'enquête le propos à lui tenu, devant témoin, par Cornélius Herz :

— *J'ai, pour ma part, versé près de quatre millions à M. Clémenceau.* »

Naturellement, M. Bourgeois a refusé. Alors M. Clémenceau est monté à la tribune et, évidemment mal à l'aise mais payant d'audace, il a offert « de communiquer les livres de *La Justice* ».

Silence glacial.

C'en est fini de celui-là! il coule à pic.

Mardi 7 février.

M. Demachy a envoyé des témoins au ministre de l'intérieur

qui lui avait, à la tribune, attribué une chose qu'il n'avait pas dite.

Bien entendu M. Ribot se dérobe.

Tous pleutres !

Mercredi 8 février.

On a condamné les Lesseps à cinq ans de prison !

C'est une abominable injustice.

Certes, je m'attendais à une condamnation. Il fallait bien flétrir et condamner aujourd'hui les corrupteurs, pour être en droit de plaindre et d'acquitter les corrompus la semaine prochaine. Mais je ne m'attendais pas à une partialité aussi cynique.



M. Thévenet.

A quelque parti que l'on appartienne, cela doit sembler monstrueux.

Je me bats demain avec Barentin.

Avant le dîner au Club, j'étais éreinté et j'avais mal aux nerfs. Je sortais du Parlement où M. Cavaignac venait de « tomber » si magistralement Sa Veulerie M. Carnot, et je méditais sur cette révélation — fâcheuse pour nous — d'un républicain qui semble propre et vigoureux, lorsque Barentin s'est mis à parler de la dépêche du prince, que *Le Temps* a publiée avant-hier.

Il a « blagué » la dépêche, disant que cette façon d'appeler quelqu'un à la rescousse pour ne rien faire ensuite, « manquait l'allure »... et il a conclu en disant :

— C'est idiot !...

Je me suis levé, et j'ai dit à Barentin que je l'invitais à respecter les actes du prince, attendu qu'ils n'appartiennent pas à la critique.

Barentin m'a répondu que les actes des princes appartenaient, au contraire, plus que les autres, à la critique, parce qu'ils ont une portée que n'ont pas ceux des simples particuliers...

Alors je ne sais plus trop comment cela s'est fait, mais il paraît que j'ai injurié Barentin. Cela m'ennuie parce que Barentin, tout irrespectueux qu'il soit des choses que je respecte, est au fond un garçon droit et intelligent, et aussi parce qu'on va croire certainement dans le public que ce duel se rattache à la malheureuse histoire de sauvetage (de laquelle je ne sais toujours rien.)

J'ai pour témoins Givray et Luxeuil. Les témoins de Barentin sont Juilly et Lagardie.

Jeudi 9 février.

On a remis notre affaire à demain, parce que Mme de Barentin part pour Nice aujourd'hui et que ça arrange mieux Barentin d'attendre un jour.

Je suis désolé d'avoir fait l'autre soir cette sortie si contraire à ma façon d'être accoutumée. Je regretterai énormément mes relations avec Barentin. Il est parfois désagréable et même un tantinet méchant, mais avec ceux à qui il fait « relativement » bonne mine, il est de rapports très sûrs.

Dernièrement, au Club, c'est lui qui a eu l'idée de me faire avertir par Givray au sujet de cette annonce, et il m'a ainsi évité une bêtise dont je commence à saisir toute la portée.

Nous nous battons à l'épée et pas « pour rire » — ni l'un ni l'autre nous n'aimons ces plaisanteries de mauvais goût — mais je souhaite de tout mon cœur ne pas faire de mal à Barentin. Très sincèrement, j'aimerais mieux être « la victime ».

D'abord je suis, à tous les points de vue, un être moins intéressant et moins sympathique que Barentin. Et puis, un accroc reçu en défendant le prince ne serait pas pour lui déplaire et ne pourrait qu'asseoir ma situation.

Vendredi 10 février (deux heures).

Vendredi !... jour de guigne !

Rolande m'a annoncé en déjeunant que les Juilly vont donner un bal costumé. Il y a un peintre, — je ne sais plus lequel, — qui lui a dessiné un costume. Elle sera en Mme de Maintenon, c'est-à-dire, en *Madame Scarron*... Mme de Maintenon étant trop « marquée »...

Trop marquée? Mais Rolande aura bientôt quarante-huit ans!... Enfin!... Je reconnais d'ailleurs qu'elle est encore très belle, et même, à certains jours, éblouissante.

Nous partons pour l'île de la Grande-Jatte. Il paraît que c'est l'endroit à la mode pour les duels.

Vendredi 10 mars.

C'est le vendredi 10 février que je me suis battu, et c'est le vendredi 10 mars seulement que je me retrouve à peu près sur pied. Barentin m'a donné, ou plutôt, paraît-il, je me suis donné sur son épée un solide coup qui m'a traversé l'épaule et m'a totalement immobilisé depuis un mois. Ce pauvre Barentin était désespéré (pendant une semaine j'ai été très mal), et il m'a soigné tout à fait gentiment. Il venait me voir tous les jours et passait des heures entières à côté de mon lit pour me distraire et me raconter les potins. Il parlait même politique avec moi, ce qui devait l'horripiler, et sans se fâcher, ce qui est surprenant. Je n'ai reçu que lui, Luxeuil et Givray.

Rolande a été très dévouée, surtout pendant les premiers jours où j'étais bien malade. Dès que j'ai été tiré d'affaire, elle a repris sa vie habituelle et je ne saurais lui en vouloir de cela. Une mondaine comme elle a tant d'obligations à remplir!

Depuis hier le docteur m'a rendu la liberté. Je peux aller, venir, remuer mon bras, sortir, boire, manger et dormir comme jadis.

J'ai profité de mon premier jour de liberté pour aller à la cour d'assises voir le procès en corruption, qui a commencé mercredi. Je suis tombé sur une belle journée. J'ai entendu les dépositions de Stéphane, l'employé auquel le banquier Reinach dicta la liste des chéquards, liste qu'il envoya ensuite porter chez M. Clémenceau, rue Clément-Marot.

Puis, la déposition de M. Floquet, ridicule comme à son ordinaire; prenant des attitudes et rejetant la tête en arrière; plein de morgue et de hauteur. Mais tout cela faux, « camelote »; de la morgue et de la hauteur de la boutique à 13... Il a été parfaitement grotesque et peu sympathique aussi, de telle sorte que les huées éclatent avec un sans-gène extraordinaire. Le président ordonne l'évacuation de la salle, mais les spectateurs se cramponnent.

— Ils ne veulent pas s'en aller!... — crie un municipal affolé.

Et on se tord. M. Floquet, qui semble un peu ému de ce vacarme, est obligé d'aller s'asseoir en attendant le calme. Au bout de dix minutes, on l'invite à reprendre sa déposition. Il a perdu un peu de son bel aplomb, mais il a gardé tout son ridicule.

En somme, effet pitoyable.

Ensuite vient M. Clémenceau, nerveux et violent, qui prononce une sorte de discours. Ce n'est pas, à vrai dire, une déposition, c'est plutôt une plaidoirie.



M. Thureau-Dangin.

Au milieu de son discours, il « s'attrape » avec M. Barboux ; on s'amuse beaucoup.

Puis M. de Freycinet paraît. Il parle peu et discute courtoisement avec M. de Lesseps. Il représente assez exactement le type de ce qu'on peut appeler « la canaille douce. »

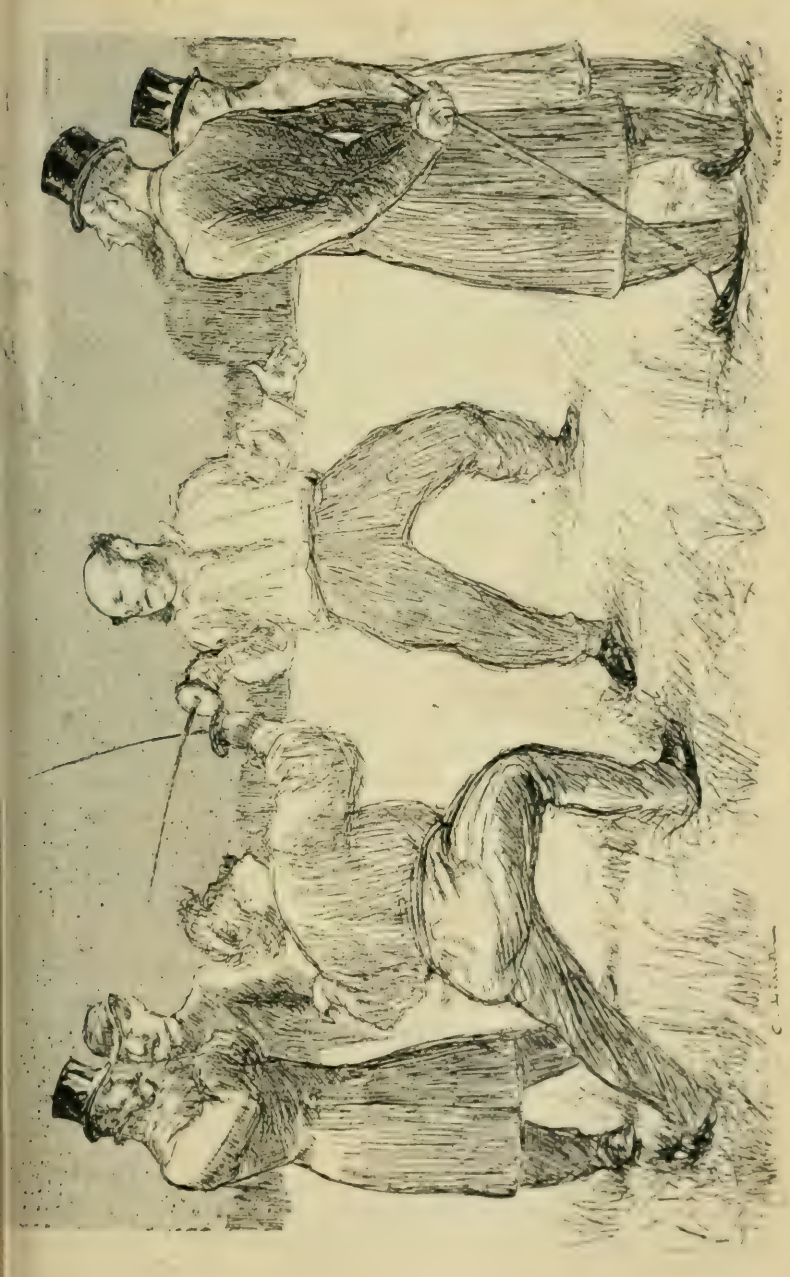
Ce soir, Rolande m'a demandé si je n'étais pas trop fatigué de ma journée et s'est inquiétée très aimablement de moi. A neuf heures, elle est montée chez elle afin de s'habiller pour aller chez les Schlemmerei.

Samedi 11 mars.

On a voulu faire dire à Mme Cottu — par l'entremise de l'honorable M. Soinoury — le nom d'un député *de la droite*, et Mme Cottu s'est refusée à parler, ou plutôt à chanter), par la bonne raison qu'elle ne savait aucun nom. Mais elle a fait connaître ces délicats agissements, et M. Bourgeois a été obligé de donner sa démission.

M. Ribot, qui avait organisé le chantage avec M. Bourgeois, reste vissé à sa place. Pourquoi ?... On a voulu à l'audience entraver la déposition de Mme Cottu (pas les magistrats, ceux qui avaient voulu la faire chanter), mais elle ne s'est pas laissé intimider. Elle a dit tout ce qu'elle avait à dire, en appelant les choses par leur nom.

Et « ces messieurs du ministère » étaient plutôt gênés.



Le duel Villiers-Neaulle-Barentin.

Dimanche 12 mars.

Nous avons dîné chez les Tripoly. — Quand je dis « nous » c'est par habitude de dire ainsi, car aujourd'hui j'y ai dîné seul, ma femme ayant été reprise de cette maudite fièvre qui la fatigue beaucoup et qui lui revient de temps en temps depuis son accident.

Mme Tripoly s'est très gracieusement informée d'elle, et je sentais que tout le monde nous regardait curieusement. Tout le monde, c'était les Lachèze, les Juilly, l'inévitable Jalon, Roncevaux, et les deux ou trois nouveaux venus obligatoires.

Jamais je n'ai dîné de ma vie chez les Tripoly — et Dieu sait si j'y ai dîné souvent — sans y rencontrer au moins un nouveau visage. Et, peu à peu, à mesure que le salon se peuple de nouvelles relations, il se dépouille des anciennes. C'est d'un effet horriblement triste (pour moi), car les Tripoly ne se soucient guère, je crois, de ces détails. Pourvu que leur maison soit pleine, peu leur importe de quoi elle se remplit.

Roncevaux devient — à mon sens — tout à fait ridicule. Il parle tout le temps du prince, des communications qu'il daigne lui faire, de ses lettres. Il raconte à qui veut les entendre ses voyages là-bas, les ordres qu'il reçoit et surtout, surtout les conseils qu'il donne. On croirait que l'avenir de la monarchie repose sur lui. Bref, c'est grotesque et profondément indélicat. Je n'ai pas la prétention de nous poser en conspirateurs, mais encore faut-il taire aux indifférents et aux hostiles nos décisions et nos projets.

Tripoly monte je ne sais trop quelle nouvelle affaire pour l'exposition de Chicago. Il ma demandé ce soir d'en être et j'ai accepté. Quand on est pris dans l'engrenage, on n'en peut plus sortir.

Ce qui m'énerve particulièrement, c'est que Tripoly me parle à présent d'affaires lorsque nous ne sommes pas seuls. Sans doute, il ne m'en parle pas tout haut dans une conversation générale, mais il m'emmène dans un coin et semble me raconter les choses les plus mystérieuses. Je vois que la galerie s'égaie de ces apartés et cela m'offense.

Lundi 13 mars.

Je suis un peu agacé aujourd'hui par un détail, au fond insignifiant, mais qui est un tout petit dérangement de vie. Or, je

redoute les petits dérangements, les petites contrariétés et les petits tiraillements à l'égal des grands malheurs. Ceci pourtant est peu de chose, mais c'est un changement d'habitudes et une perte de temps. Il faut que je cherche un cocher. Je ne peux plus garder le mien que j'ai depuis trois ans et auquel je tenais parce qu'il mène bien et qu'il a bon air. Cet homme, qui a toujours été jusqu'ici bien stylé et très respectueux, devient d'une rare insolence.

Tantôt ma femme lui a fait, en montant en voiture, une observation à laquelle il a fort mal répondu et je lui ai dit que je le renvoyais, malgré l'indulgence de Rolande qui a intercédé pour lui. Si c'eût été la première fois que Joseph se trouvait en faute, j'aurais peut-être cédé; mais j'avais déjà entendu l'autre jour une réponse analogue qui s'adressait également à Mme de Villiers-Neaufle, et je tiens bon.

Nous avons eu au Parlement une séance insensée. M. Ribot à propos de la déposition de Mme Cottu, s'est montré un imbécile et, qui pis est, un véritable goujat. Il a cherché à faire entendre que Mme Cottu avait essayé de « suborner » le préfet de police (!). Pauvre Mme Cottu !... Quel rôle ingrat et peu vraisemblable on lui attribue là !

Par une heureuse allusion, il a aussi mêlé l'ambassadeur de Russie à des choses où il n'avait que faire.

M. Ribot est vraiment un président du conseil plein de droiture, de tact et de doigté. C'est bien agréable de voir les affaires du pays aux mains d'un semblable individu !

Mardi 14 mars.

Encore une séance tumultueuse ! Le gâchis s'accentue chaque jour.

Déroulède monte à la tribune. Le *Journal officiel* a mentionné ce matin le rappel à l'ordre qui lui a été infligé hier, mais non pas ce qu'il avait dit pour mériter — ou du moins pour recevoir — ce rappel à l'ordre. Il faut que la phrase figure aussi à l'*Officiel*. Et tranquillement, drôlement, il répète au milieu du silence :

— J'ai dit que le gouvernement est un gouvernement de menteurs !

Puis, il redescend et regagne son banc. La majorité est totalement ahurie. Elle se tâte pour savoir quelle attitude prendre; c'est très amusant ! Et, finalement, à la profonde déception des

radicaux qui espéraient voir exclure Déroulède, ne fût-ce que pour quelques jours, on décide de ne prendre contre lui aucune mesure disciplinaire.

Mercredi 15 mars.

Je suis allé tantôt avec Rolande voir chez Durant-Ruel l'exposition de Gandara. J'avoue humblement ne pas comprendre grand'chose à cette peinture. Rolande dit que c'est très beau, Tripoly en achète, et Barentin — qui est de goût très sûr et fin — déclare que c'est absolument charmant. Je veux bien le croire, mais, pour ma part, je trouve que cette manière indécise manque trop de force et de précision, et il me semble que la jeune école s'éloigne chaque jour des « traditions ». Paul Delaroche et Eugène Delacroix procédaient différemment et je préférais leur « manière ».

Il y avait, à cette exposition de Gandara, un monde très « select » et beaucoup de jolies femmes. J'ai remarqué qu'on nous regardait, Rolande et moi, avec une curiosité marquée. Les gens qui ne sont pas de notre monde, mais qui nous connaissent comme on connaît ceux qui font partie du « Tout-Paris », chuchotaient, m'a-t-il semblé, en se montrant ma femme.

Je donnerais beaucoup pour savoir de façon précise, « ce qu'on raconte » à propos de cette histoire de sauvetage, et aussi « ce qu'il y a de vrai ». Un fait certain, c'est qu'un bruit court qui nous désigne plus particulièrement depuis quelque temps à la malveillance... Quel bruit ?... Voilà ce que je voudrais approfondir... et ce que je n'oserai jamais demander à personne, pas même à Rolande.

Si la légende de Mme Tripoly jetant dans la Seine la femme qu'elle croyait un obstacle dans sa vie s'est accréditée, cela peut paraître féroce, tragique, révoltant ou sympathique au choix ; mais cela n'a rien, en soi, qui puisse provoquer le rire. Et ce qui me frappe, dans les physionomies qui nous entourent, c'est précisément l'envie de rire étouffée, ou le sourire à peine dissimulé.

Je commence à me tracasser un peu de cet ordre de choses que je voudrais beaucoup pouvoir changer.

Jeudi 16 mars.

C'était aujourd'hui la réception de M. Lavisse à l'Académie. Il y avait beaucoup de monde, mais sauf le personnel absolu-

ment accoutumé à l'Académie, un monde très quelconque. Beaucoup de femmes surtout, mais, à de rares exceptions près, très peu de femmes élégantes ou connues. En somme, c'était une réception « mêlée ». Rolande, au dernier moment, s'est trouvée indisposée. Sa santé, depuis cet accident, est positivement ébranlée. Son humeur aussi change. Elle semble aimer moins à sortir. Sans doute, elle sait ce qui se dit et elle en souffre, mais elle reste quand même impénétrable pour moi.

Jules Ferry est mort dans la soirée. Je l'ai appris au Club.

Je l'avais, avec plaisir, vu nommer président du Sénat. Non par sympathie, certes, mais parce que cette nomination indiquait clairement un changement dans l'état des esprits.

Jules Ferry meurt après avoir fait beaucoup de mal, mais il avait, à mon sens, trois grandes qualités avec lesquelles il eût pu faire beaucoup de bien : l'intelligence, le courage, et le tempérament gouvernemental.

Vendredi 17 mars.

Rolande m'a demandé avec tant d'insistance de ne pas renvoyer Joseph que j'ai consenti à le garder. Et je suis plus tranquille. L'ennui de ce départ était, dans mon train-train accoutumé, ce que Mme de Givray appelle un « cheveu ».

Samedi 18 mars.

Comme c'est drôle ! la célébrité de Jules Ferry, — qui avant cela n'était guère connu que pour avoir figuré au procès des Treize, — date de l'époque où il fit paraître les *Comptes fantastiques d'Haussmann*. J'avais moi-même admiré infiniment cette charmante fantaisie. Et, aujourd'hui, j'apprends que son véritable auteur est M. Adrien Hébrard, sénateur et directeur du *Temps*.

Dimanche 19 mars.

On parle beaucoup de la lettre de M. du Buit, bâtonnier des avocats, à M. Ribot.

Cette lettre équivaut à un soufflet. Encore un ! Il y a huit jours, c'était M. Demachy qui giflait par lettre le président du conseil ; hier, c'était Déroulède à la tribune, aujourd'hui, c'est M. du Buit. M. Ribot fait songer à la patène que tout le monde baise en passant... seulement, lui, c'est le contraire !

On a voté des obsèques aux frais de l'Etat à Jules Ferry, et les

radicaux, — M. Clémenceau en tête, — ont voté avec les opportunistes.

Depuis le 20 mars 1884, où il accusait à la tribune Jules Ferry de haute trahison, les opinions de M. Clémenceau se sont un peu modifiées.

Lundi 20 mars.

Nous avons eu ce soir un grand dîner très cérémonieux, très glacé. Des académiciens, les Schlemmerei, les Tripoly, et Roncevaux, que ma femme avait voulu inviter parce qu'il mettait « la note élégante » qui manquait, et que lui seul (parmi ceux qui ont ladite note), sait s'ennuyer sans en avoir l'air.

Le soir, nous avions quelques personnes pour dégeler un peu : entre autres les Barentin, les Givray et Luxeuil.

Tripoly a eu la malheureuse idée de défendre les chéquards. Il s'est « attrapé » avec Mme de Givray, ou plutôt il s'est fait attraper par elle, et elle a été carrément désagréable.

Mme de Givray est stupéfaite de voir qu'on a laissé libres les gens qui, dans l'affaire du Panama, lui semblent les plus compromis.

Elle ne comprend pas pourquoi — c'est elle qui parle — M. Clémenceau était comme une mère pour le Panama et M. de Freycinet comme une tante ? Pourquoi ils allaient, venaient, avertissaient, avec une touchante sollicitude, M. de Lesseps qui ne leur demandait rien. Elle ne comprend pas non plus pourquoi, dans sa déposition chez le juge d'instruction, M. Clémenceau parle tout le temps de *la santé* du banquier Reinach, de *ses étouffements*, de *ses palpitations* qui, si elles existaient, n'avaient rien du tout à voir avec le Panama et les chèques. Pourquoi M. Clémenceau tient-il tant à établir que ce témoin compromettant était atteint d'une maladie dont on meurt subitement ? Quel intérêt cela a-t-il, puisqu'on a « accepté » cette version que le banquier de M. Clémenceau (ou du moins le banquier qui lui envoyait la copie de ses comptes), « s'est suicidé » ?

Comme Tripoly défendait très chaudement Clémenceau et M. de Freycinet, Mme de Givray a fini par lui dire en riant :

— Prenez donc garde, monsieur Tripoly !... avec cette chaude façon de défendre les gens — disons *douteux*, pour être dans la note parlementaire — vous feriez croire que vous êtes des leurs ?...

Tripoly ne savait trop s'il devait rire ou se fâcher.

Mme Tripoly rayonnait. C'est singulier! Depuis quelque temps elle semble radieuse quand il arrive quelque chose de désagréable à son mari. Autrefois elle n'affichait pas pour lui une tendresse immodérée, mais elle était très correcte. Tantôt, elle ne l'a pas été.

Mardi 21 mars.

Le jury a rendu son arrêt...

« M. Baïhaut, déclaré coupable sans circonstances atténuantes, « est condamné à la dégradation civique, à cinq ans de prison et « 750,000 francs d'amende.

« M. Blondin, déclaré coupable avec circonstances atténuantes, « est condamné à deux ans de prison.

« M. Charles de Lesseps, déclaré coupable avec circonstances « atténuantes, est condamné à un an de prison.

« Cette peine se confondra avec celle de cinq ans de prison qui « lui a été appliquée par la première chambre de la Cour.

« M. Baïhaut est condamné, en outre, à verser 375,000 francs à « M. Monchicourt, liquidateur, solidairement avec MM. de Les- « seps et Blondin, et à des dommages et intérêts à fixer par état « envers les parties civiles.

« Tous les autres accusés, MM. Fontane, Sans-Leroy, Proust, « Gobron, Béral et Dugué de la Fauconnerie sont acquittés. »

Je trouve monstrueuse la condamnation de M. Charles de Lesseps, encore que sa peine se confonde avec la première.

Sauf Sans-Leroy, que j'eusse condamné, j'aurais aussi acquitté les autres.

J'avais entendu l'autre jour Antonin Proust expliquer très simplement et très clairement sa situation à lui, et il me semblait que, s'il a agi à la légère, il n'a en rien trafiqué de son vote. M. Béral paraissait être aussi dans le même cas.

Et puis, on sentait trop que tous ces hommes étaient là, offerts en holocauste par leur parti à la place de ceux qui devaient y être vraiment. Coupables, ils intéresseraient quand même.

Mercredi 22 mars.

Je suis allé avec Barentin voir passer boulevard de Strasbourg le cortège de Jules Ferry. Il y avait une foule compacte et assez calme. Elle a cependant hué M. Floquet, qui défilait — non pas avec la famille — mais au milieu des députés.

Il y avait à côté de nous un malheureux bébé de trois ans que

son père, pour l'empêcher d'être étouffé, avait assis sur son épaule. Il regardait en écarquillant les yeux. Sans doute, ce grouillement, ce cordon de passants, ce cortège lui ont rappelé un cortège analogue, entrevu quelques jours plus tôt, car il a crié d'une petite voix drôle qui dominait le murmure de la foule :

— C'est une « demi-Carême !... »

Il a eu un vrai succès.

Barentin me disait, et il avait pleinement raison :

— Décidément, — toute espèce de conviction religieuse à part, — un enterrement civil, ça manque de prestige... et un cortège où figure le gouvernement, ça n'a pas pour deux sous d'œil !...

Lundi 3 avril.

Je rentre après une absence de plus de quinze jours. J'ai été obligé de faire une sorte de tournée, afin de m'enquérir un peu à droite et à gauche de l'état des esprits.

Les lettres adressées par Mgr le comte de Paris aux présidents des comités à propos des événements du Panama, n'ont produit que peu d'effet. Le sentiment dominant est, pour l'instant, l'amour de la tranquillité et une sorte de veulerie maladive, qui finit par atteindre les gens sur lesquels on comptait le plus.

Pour moi, je suis accueilli partout avec une certaine froideur; poliment sans doute, mais une politesse plus que réservée. Je ne sais s'il faut attribuer cela à ma personnalité qui ne plaît point, ou aux principes que je représente et qui ont — comme le disait insolemment l'autre jour la petite de Givray — « cessé de plaire » — mais le fait est certain.

Je suis rentré en pleine crise ministérielle. Il me va falloir assister aux séances, au moins pendant quelques jours.

Avec tout cela, mon livre sur *La Démoralisation de la France* n'avance guère...

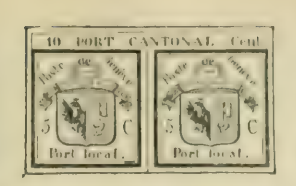
GYP.

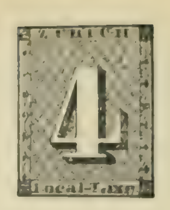
(*A suivre.*)

Le Gérant : F. JUVEN.

Paris-Imp. PAUL DUPONT, 66.6.96.







LES GRANDS COLLECTIONNEURS DE TIMBRES-POSTE [1]

Le crime de l'avenue de Versailles a réceemment attiré l'attention du public sur le monde des collectionneurs de timbres-poste.



M. de Saulcy.

Certes, si des trésors paraissaient devoir attirer la convoitise d'un assassin, ce n'étaient pas les albums des philatélistes et leurs petits carrés de papier multicolores.

On s'est étonné que ces collections pussent représenter une valeur aussi considérable, celle de la victime d'Aubert représentant une dizaine de mille francs. Or, ce chiffre ne représente qu'une moyenne assez commune, et la Bourse des timbres-poste compte, comme l'autre, ses grands banquiers, ses millionnaires.

(1) Nous devons à l'obligeance de M. Maury, le marchand de timbres bien connu, un des précurseurs et une des sommités du philatélisme, les intéressants renseignements contenus dans cet article.

Depuis 1860, époque à laquelle remontent les premières collections de timbres-poste, mises alors à la mode par les enfants, la passion du timbre-poste est devenue chez quelques-uns une frénésie, en même temps qu'une distraction toute puérile a pris les caractères d'une véritable recherche scientifique, érudite et patiente, nécessitant de longues années de travail attentif et des mises de fonds considérables.

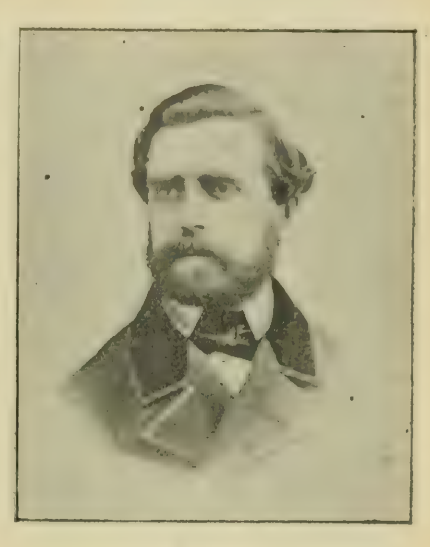
Les premiers collectionneurs furent apparemment des numismates, amateurs des vignettes de papiers timbrés et de timbres-poste.

Une collection figurait à la suite des « généralités » de M. Legras, numismate érudit déjà fort âgé en 1860. La petite Bourse aux timbres, qui s'établit sous l'Empire, et où les enfants, à l'ombre des grands arbres des Tuileries, échangeaient ou vendaient leurs timbres, facilita le mouvement philatéliste, qui s'étendit bientôt à toute la France, gagna la Belgique, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne et enfin l'Amérique, où il se développa plus tard, mais très rapidement.

La plus belle collection de cette époque en France fut celle de M. de Saulcy, savant archéologue, sénateur de l'Empire, qui, grâce à ses brillantes relations dans tous les mondes, avait pu réunir neufs presque tous les timbres alors connus et qui ont acquis depuis une valeur considérable.

A cette époque, les collectionneurs formaient, à Paris, une brillante pléiade. C'étaient le comte Primoli, allié à la famille impériale; M. de Kerveguen; M. Rousset, conseiller à la Cour des comptes; M. Donatis; M. Bécourt, M. de Bosredon, conseiller d'État; M. Regnart; le docteur Sichel, célèbre oculiste; M. Potiquet, du ministère de l'Intérieur, qui eut l'honneur de faire paraître le premier catalogue de timbres-poste (1860); M. Natalis Rondot, collaborateur du *Magasin pittoresque*, qui donna à cette revue une remarquable suite d'articles illustrés décrivant les timbres pays par pays et fit monter de plus de dix mille le tirage de cette publication. En province, on citait alors deux grands amateurs : M. Durieu, trésorier-payeur général de Strasbourg, et M. Berger-Levrault, l'éditeur bien connu de Nancy. Le plus ardent, le plus célèbre collectionneur était, à cette époque, M. Herpin, numismate émérite, qui fut, pendant quelques années, le véritable chef du mouvement philatéliste. Artiste avant tout M. Herpin préconisait la collection de timbres neufs, et avai

aussi la passion des essais; homme du monde, affable pour tous, il refusait rarement la faveur, souvent sollicitée, de visiter sa collection qu'il entourait de soins infinis. Quelques années plus tard, il vendit cette collection, objet de tant de sollicitude, à M. Philbrick, fameux avocat anglais, pour 10,000 francs (elle en vaudrait 100,000 au cours actuel). Il se résolut à ce sacrifice par dépit, ayant reconnu *de visu* que la collection dudit M. Philbrick, qui pouvait dépenser sans compter, était de beaucoup supérieure à la sienne.



M. Herpin.

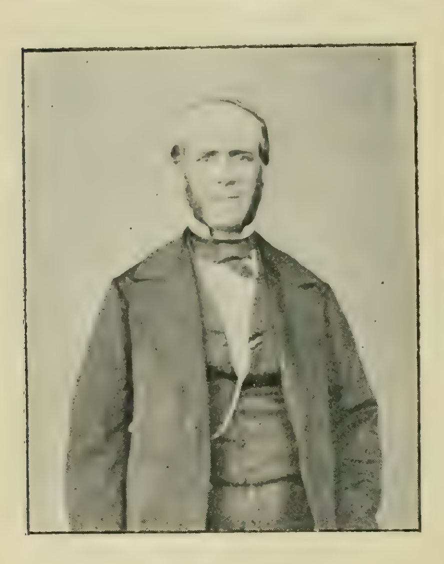
Un peu plus tard, M. le docteur Legrand, continuant la collection de sa jeune fille, se fit connaître par des études minutieuses sur les filigranes et les dentelures des timbres, sur les formats et les variétés des enveloppes postales. Il inventa une mesure pour la dentelure des timbres appelée odontomètre, d'un usage général, et qui suffira à faire passer son nom à la postérité... celle des philatélistes tout au moins.

M. le baron Arthur de Rothschild, pris bientôt d'une belle passion pour les timbres, fonda avec le docteur Legrand la Société française de timbrologie et publia plusieurs éditions d'un livre très étudié : *Histoire de la poste aux lettres*. La collection que M. Arthur de Rothschild avait luxueusement installée dans plus de cinquante volumes et qui lui prenait beaucoup de temps finit par le fatiguer, et il la vendit, il y a dix ans, pour deux cent mille francs.

Pendant la guerre franco-allemande, la philatélie subit un temps d'arrêt complet en France. Mais elle reprit à Paris, aussitôt les communications rétablies, avec d'autant plus d'énergie qu'on avait été longtemps privé de plaisirs tranquilles,

d'innocentes distractions et de relations avec le monde extérieur.

Actuellement, on cite dans tous les pays de riches amateurs dont les collections, parfois édifiées en quelques mois, sont très importantes et ont coûté de grosses sommes. 100,000 francs, affirme M. Maury, est une honnête moyenne. Ces collections, malgré leur cherté ou à cause même de leur prix considérable, sont, paraît-il, d'une défaite facile. Elles sont très recherchées en particulier par les grands marchands des deux mondes, qui les dépècent et réalisent de gros bénéfices, en raison des offres immédiates d'amateurs désireux de compléter leur collection par l'achat de tels timbres dont ils ont suivi attentivement les péripéties et les ventes.



M. le docteur Legrand.

La plus importante, la plus complète de toutes les grandes collections, est présentement celle de M. Philippe de Ferrari, si souvent citée par les journaux. Commencée par lui lorsqu'il était au collège, continuée depuis avec une ardeur passionnée, cette riche collection, renfermée dans plus de cent volumes, contient toutes les espèces de timbres, cartes, enveloppes, avec une si minutieuse variété, qu'il faut toute l'acuité du sens raffiné d'un tel collectionneur pour se reconnaître dans cette riche diversité.

M. de Ferrari est aidé depuis plusieurs années, pour le classement et l'organisation de sa collection, par deux spécialistes émérites, l'un chargé spécialement des timbres, l'autre des cartes et des enveloppes. M. de Ferrari, d'origine ducale, possesseur s'il l'eût agréée d'une immense fortune, a toujours voulu ne devoir qu'à lui-même son mérite et l'éclat de sa vie. Maître d'études à Chaptal pendant quelque temps, il professe encore aujourd'hui

l'histoire de France et a choisi récemment pour sujet de ses conférences : « les traités de paix de la France ». Modeste, très retiré, ayant en horreur toute prétention comme toute vaine gloriole, M. de Ferrari cache jalousement sa collection et ne tolère pas qu'on lui en fasse mérite. La collection de M. de Ferrari est estimée maintenant environ deux millions.

Parmi les grands collectionneurs des dernières années, on cite encore MM. Montaubry, le banquier Ephrussi, qui s'associa à l'œuvre patiente de sa charmante fille et, depuis la mort de son enfant adorée, n'a jamais voulu revoir l'album, autrefois si souvent feuilleté; M. Mirabaud, le banquier bien connu; Alexandre, le comique, naguère encore la gloire des cafés-concerts. La plus importante collection après celle de M. de Ferrari, fut celle des frères Caillebotte : M. Martial Caillebotte, musicien distingué, et Gustave Caillebotte, le peintre impressionniste, un des maîtres de l'École, mort en 1894, à l'âge de 40 ans, qui fit un legs important au musée du Luxembourg.



M. Philippe de Ferrari.

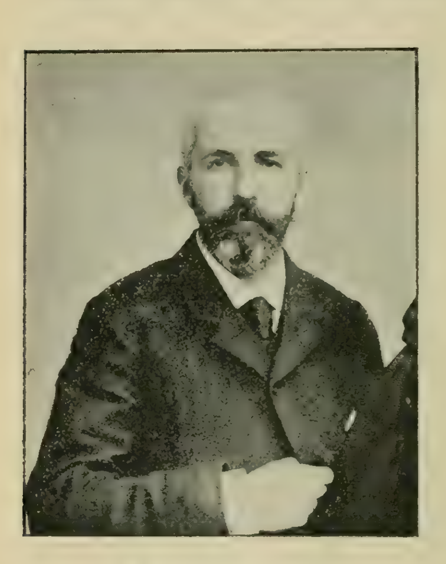
Fort unis, habitant ensemble, les deux frères avaient formé leur collection depuis leur jeunesse. Mis en possession d'une grande fortune, ils recherchèrent les timbres rares et enrichirent bientôt leur collection; celle-ci acquit une réputation universelle.

Ils y travaillaient régulièrement ensemble chaque matin, sans aides, pendant plusieurs heures. Après le mariage de M. Martial Caillebotte, la collaboration cessa et, peu après, la collection fut vendue pour 200,000 francs à M. Tapling (elle était estimée 400,000 francs).

M. Tapling, riche manufacturier anglais, membre du Parle-

ment, qui possédait déjà une collection importante, la fondit dans la sienne, mais il conserva les albums et la classification impeccable de MM. Caillebotte. En mourant, âgé de 35 ans seulement, M. Tapling a légué sa splendide collection, estimée alors à 1 million et demi, au British Museum de Londres, qui lui consacra une vaste salle réservée.

Charles Leroy, le joyeux conteur des *Aventures du colonel Ramollot*, mort l'an dernier (et qui fut le type accompli du philatèle passionné), était arrivé à composer une belle collection sans grands frais, mais au prix de combien de démarches, d'échanges de petits services : livres donnés à bon escient, billets de théâtre envoyés à propos, etc. « Que tu es crampon », lui disaient ses amis à qui il réclamait sans vergogne tel timbre promis un jour en l'air au hasard d'une conversation. Au bout de tant d'efforts, il avait acquis une collection estimée à environ 12,000 francs. En mourant, il ne pensait qu'à ses timbres. Et s'il souffrait, on l'entendait soupirer : « Oh ! que j'ai mal à mon X... » ou tel autre nom de timbre qui lui passait par la tête. L'actrice Léonide Leblanc, célèbre à bien des titres, eut quelque temps la passion des timbres, caprice orgueilleux, originalité prétentieuse de courtisane riche qui veut se distinguer entre ses rivales, luxe de grande cabotine, toujours à la recherche de quelque bizarrerie nouvelle.



M. Martial Caillebotte.

Enfin le capitaine Binger, explorateur africain, le gouverneur de la Côte d'Ivoire, est un philatèle enthousiaste. En tête d'un exemplaire de son livre : *Du Niger au golfe du Bénin*, on lit cette dédicace à M. Arthur Maury :

« Bien affectueux souvenir d'un collectionneur auquel les timbres-poste ont donné de bonne heure le goût des voyages.

« G. Binger, décembre 92. »

Et lui-même a raconté dans un interview que son premier soin, en arrivant à Libéria, fut de s'enquérir des timbres de la région, dont il eut grand'peine à trouver quelques exemplaires, les habitants incultes de ces contrées n'étant pas encore possédés de la singulière manie qui tourmente quelques fronts d'Européens civilisés. Espérons, avec M. Binger, que cela leur viendra... le progrès aidant.



M. Gustave Caillebotte.

Après ces quelques détails sur les grands collectionneurs français de timbres-poste, il nous semble que nous répondrons à la curiosité éveillée de nos lecteurs en leur justifiant, au moins en partie, le prix considérable et l'importance numérique de ces immenses collections. Il faut bien se représenter, en effet, que dans des collections monstres comme celles de MM. Ferrari, Caillebotte, Tapling, le même timbre se retrouve dix, cent fois et même davantage, en des variétés infinies de papier, de nuance, de dentelure, de filigrane, d'oblitération, les moindres fautes d'impression, de tirage, les détériorations les plus minimes suffisent à déterminer la place d'un exemplaire. En général, ces admirables collections sont contenues dans de grands albums à feuilles mobiles, formant toute une vaste bibliothèque. Nous sommes loin, on le voit, des albums même d'un format déjà appréciable, aux cases imprimées où le collégien réunit les premiers éléments

d'une collection courante. Ce qui fait surtout la très grande valeur des collections dont nous parlons, c'est qu'elles possèdent un certain nombre de timbres rarissimes, triomphe de leur possesseur, avec des variétés curieuses de papier, de timbre et d'impression.



Timbre de l'Ile-Maurice (1849).



Hawaï.

L'oblitération elle-même, dans le raffinement de la recherche, devient une valeur : on pousse le luxe de sa passion jusqu'à posséder des timbres oblitérés de toutes les manières imaginables. Lorsque la planche qui a servi à l'impression des vignettes présente des types différents, les collectionneurs recherchent chacun de ces types et s'efforcent, à coups de billets de banque, de reconstituer la planche entière.

Parmi les timbres les plus rares, dont nous donnons ici quelques spécimens, on met en première ligne ceux de l'île Maurice de 1849, dits Post-Office : rouge (10 c.) et bleu (20 c.). Ils ont été vendus, dit-on, récemment 40,000 francs la paire, après avoir valu 5,000 francs il y a une dizaine d'années. On connaît tout au plus une douzaine de ces précieuses vignettes, ce qui, en raison du grand nombre des collectionneurs, explique leur valeur fabuleuse. Ce furent en effet, des vignettes provisoires, gravées hâtivement en attendant les planches normales destinées à la fabrication des timbres de l'île, tirées à petit nombre, presque introuvables maintenant.





Timbre de la Réunion (1852).



Moldavie.

La plupart des autres timbres rares, d'un prix encore assez considérable, se ressemblent par ce caractère commun qu'ils sont en général assez laids et sans aucun intérêt artistique. Tels sont les deux timbres de l'île de la Réunion, tirés en 1852), en noir sur papier à lettre azuré *non gommé*, à petit nombre, car, pendant le cours de l'émission, le directeur de la poste de la Réunion encaissa pour toute vente la somme de 35 fr. Ils valent

1,500 francs chacun, alors que ceux de Hawaï (1851-1853), d'un aspect encore moins artistique, atteignent des prix encore plus élevés. D'une valeur primitive de 2, 5 et 13 centimes, ils atteignent le prix de 15,000 francs pour les deux derniers et de 10,000 francs pour celui de 2 centimes.





Guyane anglaise.

Tout aussi grossiers les timbres provisoires de la Guyane anglaise (1850-56) et, tirés en caractères d'imprimerie, signés du post-master de la colonie, s'élèvent à 8,000 francs (le timbre de 2 cents de 1850) et 12,000 francs (le timbre de 1 cent de 1856).

Plus laids encore, les anciens timbres de la Moldavie de 1858 valent 12,000 francs la série de 4. Au second plan, on trouve le timbre de France vermillon de 1849 (1 fr.) qui vaut 400 francs neuf; les timbres de 2 réals de 1851, 52 et 53 d'Espagne, estimés 350 à 1,000 francs neufs; les vieux timbres cantonaux de Suisse (Bâle, 200 francs; Genève, 700 à 1,000 francs); Zurich (même valeur). (Voir au fronton de cet article.)



Timbre spécial de M Maury. (Lire les lettres à rebours.)

Les timbres confédérés des États-Unis; le premier timbre de Saxe, le Sydney des Nouvelles-Galles du Sud, les vieux timbres du Pérou, de Quensland, de Ceylan qui se vendent de 100 à 1,000 francs.

Enfin, un très grand nombre s'échangent de 50 à 100 francs.

Je termine ici ces quelques renseignements qui pourront donner à nos lecteurs une juste idée de l'importance prise de notre temps par la philatélie. Elle n'est plus seulement un plaisir, un art ou une science, elle est une source de fortune. Et c'est pourquoi elle a maintenant sa page noire...

Jacques Vernay.



JULES SIMON

On n'écrira pas l'histoire de la conversation et du mouvement des esprits en cette seconde partie du dix-neuvième siècle sans donner un chapitre important, très particulier, attirant et charmant, à ce *grenier* de M. Jules Simon où, depuis cinquante ans, ont passé, dans toute la vigueur de leur jeunesse ou sous le poids de l'âge et des cheveux blancs, les hommes les plus remarquables, les talents les plus divers, les orateurs, les artistes, les littérateurs, les savants, les politiques les plus distingués de plusieurs générations.

Il y eut là du temps du second empire, et jusqu'en ces dernières années, un asile spécial pour la libre causerie, supérieure et vraiment française. Il se fit, dans cet appartement d'homme de lettres, tout rempli de livres, un merveilleux échange d'idées et de paroles. Le maître du logis était le centre d'attraction des esprits d'élite. Ce salon de Jules Simon, dont on apercevait, du

bas de la place de la Madeleine les fenêtres éclairées, abrita pendant des années nos espérances de jeunesse et nos rêves de liberté.

On le redoutait aux Tuileries et l'on y voyait sans doute un repaire de conspirateurs de tous âges. Il n'y avait là, autour d'un merveilleux causeur, d'un hôte accueillant et exquis, indulgent à ses amis, paternel aux nouveaux, qu'une réunion sans cesse accrue de bonnes volontés et de dévouements. Sans doute, on y couvait la liberté future, on y regrettait la République disparue. Des noms que l'avenir devait rendre les plus contraires retentissaient en ce *grenier* artistique et érudit, depuis celui de Beulé, qui remuait alors la poussière des Césars défunts pour la jeter, par poignées, au front de César triomphant, depuis celui de Prévost-Paradol qui, souriant, décochait au coin de la cheminée, de sa fine lèvre rasée, quelque ailée et attique épigramme, jusqu'à ceux des Guépin, de Nantes, racontant ses souvenirs des vieux chouans soignés par lui, ou des survivants des grandes luttes parlementaires, les Barthélemy Saint-Hilaire, les Grévy, les Carnot et les Lanjuinais.

Nous, tout jeunes gens, nous regardions passer ces gloires des lettres et de la politique, nous écoutions et recueillions leurs propos. Eugène Pelletan jetait de temps à autre quelque parole vibrante, et le petit Glais-Bizoin, tout sec, tout nerveux, tout noir, dur comme une racine de genêt breton, animait les conversations du pétillement de son esprit. Au milieu des savants et des parlementaires, parmi les membres de l'Institut ou de la Chambre, apparaissaient des têtes énergiques et pensives d'ouvriers, électeurs du maître du logis, secrétaires des associations qu'il présidait avec un zèle infatigable. Les braves gens demeuraient respectueux, attentifs, et leurs paroles aussi, quand ils parlaient, avaient le poids décisif des choses senties.

Mais c'était Jules Simon lui-même qu'il fallait écouter, en ces soirs inoubliables. Il n'était pas seulement le plus charmant des hôtes, il était l'attrait, la science, la parure intellectuelle de son *grenier*. Il causait comme personne. On faisait silence lorsque, de sa voix, un peu basse d'abord, mais qui, peu à peu, s'élevait jusqu'à la vigueur retentissante, il traitait une question du jour

ou évoquait un souvenir ou une figure du passé. L'entendre était un délice. Rien de prétentieux, une sorte de bonhomie malicieuse et émue tout à la fois, l'éloquence la plus entraînante sous la forme la plus simple, partant la plus pénétrante, irrésistible en un mot.

Je me rappelle un soir, où, à propos du scrutin de liste, Jules Simon répondit à Ricard, l'avocat de Niort, géant taillé pour devenir centenaire, et qui mourut foudroyé par une angine de poitrine. Simon, debout sur le seuil du salon, s'arrêta nonchalamment au moment d'aller prendre le thé dans sa bibliothèque et là, sans apprêt, la main dans les poches, si je puis dire, et sans avoir l'air d'y toucher, improvisa le plus éblouissant discours que j'aie entendu de lui, — discours, non, causerie intime, mais causerie profonde, puissante, probante, d'une forme achevée, d'un tour magistral, d'une incomparable grâce, tenant ses auditeurs sous le charme, puis, comme s'excusant d'avoir tant parlé, s'arrêtant en souriant pour dire :

— Mais, le thé ! le thé refroidit !... A quoi pensé-je ?... Allons prendre le thé !

Volontiers, on eût applaudi. Un chef-d'œuvre.

Autrefois, du temps où Herold, Floquet, Clamageran, Spuller, étaient de tout jeunes hommes, les fils de Jules Simon, agenouillés aujourd'hui autour du cercueil de leur père, étaient des adolescents dont notre vieux professeur Masimbert corrigeait encore les thèmes. Je revois ce milieu tendrement familial où la bonne grâce indulgente de Mme Jules Simon nous accueillait, nous débutants, avec la même bienveillance que le maître du logis.

On se sentait entouré d'une atmosphère de sympathie dans ce milieu de bonté. La bonté, ce fut peut-être la qualité maîtresse et la force de Jules Simon. Une bonté non pas inactive et platonique, non pas la bonté désarmée et banale des neutres qui ne savent ni combattre ni haïr, non, la bonté indulgente un peu mélancolique d'un homme qui a beaucoup vu, beaucoup obligé, beaucoup encouragé, beaucoup espéré, beaucoup pardonné.

Je le conjurais parfois de raconter ses souvenirs, d'écrire enfin ces *Mémoires* qu'il nous donnait, çà et là, par chapitres exquis et comme par bribes.

— A quoi bon? disait-il. Si je ne disais pas la vérité, je me mépriserais; si je la disais, je ferais peut-être mépriser trop de gens. Oublier est chose si douce.

Il oublia, en effet, bien des ingratitudes. Il oublia, surtout, bien des insultes. Car cet homme, que je vois aujourd'hui loué en toute justice par la presque unanimité de cette presse dont il fut un des maîtres et dont il restera l'honneur, cet homme qui meurt sans fortune après avoir été tout puissant, cet octogénaire qui, à demi-aveugle, dictait encore des articles, travaillait et peinait encore il y a douze jours, cet honnête homme, qui aima le peuple, combattit pour lui, adoucit ses souffrances, donna sa parole, son temps, sa vie, à toute œuvre d'émancipation et de charité, cet homme, que salue un empereur, fut un des plus outragés et par la plume et par le crayon. A quoi servent ces vaines attaques et qu'en reste-t-il à la clarté du tombeau?

Il n'y a pas trois mois, le jour où, dans une de nos séances de l'Académie française, M. Ernest Legouvé réclamait le rétablissement de la discussion des titres des candidats, M. Jules Simon avait pris la parole pour appuyer la proposition de son vieil ami :

— Je suis vieux, nous dit-il, mais je n'ai pas peur. La lutte, c'est la vie. Le silence, c'est la mort. Nous sommes dans la vie pour recevoir des coups et pour en donner. Discutons hautement et n'ayons pas peur de faire aujourd'hui ce qu'on faisait il y a un siècle!

Partisan de la liberté et de la lumière, Jules Simon était à l'Académie ce qu'il était au Parlement, à quatre-vingt-deux ans ce qu'il était à trente, identique à lui-même. Je voudrais que quelqu'un de ma génération rappelât ce que furent pour nous les nobles livres et les premiers discours de Jules Simon, lors du réveil de notre France, aux élections de 1863. Quelle lueur d'aube, quelle sensation d'aurore, avec la brume chassée par les rayons roses!

Nous avions lu de Jules Simon, le *Devoir*, l'*Ouvrière*, la *Liberté de penser*. Nous savions qu'au lendemain de Décembre, ce professeur éminent, qui faisait verser des larmes sur la mort de Plotin lorsqu'il parlait à ses auditeurs, s'était, en refusant le serment, condamné, à trente-sept ans, à recommencer son existence, écrivant ces beaux livres pour vivre et acceptant de diriger un journal populaire, ce *Journal pour tous* qui fit révolution, grâce aux Ha-

chette et dont nous regardions les dessins, ceux de Doré ou de Bertall et dévorions les feuillets dans nos pupitres au collège. Mais nous ignorions alors la puissance persuasive de sa parole et il faut avoir eu vingt ans à l'heure de ce réveil pour savoir, à côté du tonnerre de Jules Favre, de l'ardeur marseillaise d'Ollivier, de l'alacrité parisienne de Picard, ce que fut, sonnant la diane, la musique délicieuse et redoutable de Jules Simon. Il est de ceux dont la lyre faisait tomber les murailles.

Vieillard harassé et condamné au labeur, comme Lamartine, je dirais volontiers que son éloquence était lamartinienne si l'humeur doucement obstinée et narquoise du Breton remplaçait le ton biblique.

Car il était Breton et Breton bretonnant, Jules Simon. Il le rappelait avec plaisir et, un jour où il revenait de Brest où on l'avait, d'ailleurs, reçu avec un portrait de Napoléon III placé dans la mairie comme décoration, il nous disait joyeusement :

— J'ai parlé breton. Cela a étonné là-bas Bretons et *Gallos*. Car il ne faut pas confondre Gallos et Bretons. Les *Gallos* sont blonds avec le teint rouge, les Bretons sont noirs avec les tempes saillantes. J'en ai le type. Il y a des parties *gallos* enclavées dans la Bretagne ; voilà quarante ans, c'était là un éternel sujet à rixes. Paul Féval nous l'eût conté. Les Gallos, on leur courait sus. Les Bretons les assommaient. Les chemins de fer, maudits par Brizeux, ont heureusement changé tout cela.

Est-ce à l'inauguration de la statue de Brizeux ou à celle de Victor Massé, dans sa vieille ville de Lorient, que M. Séché but « *à la statue de Jules Simon* » — toast glorieux — qui amena un si joli *Oh ! plus tard !... plus tard !...* sur les lèvres du philosophe ?

Jules Simon, qui avait inauguré tant de statues, trouvait à la fin qu'on en élevait trop et que le marbre, qui n'enrichit pas les sculpteurs, appauvrit les écrivains qui travaillent pour vivre et qui souscrivent. Il se souciait fort peu des hommages posthumes, peut-être bien parce qu'il savait qu'ils étaient inévitables. Il n'était décidément plus heureux qu'auprès de ses petits enfants, de ses fils, de son foyer et de ses livres.

Ah ! ses livres ! Étant ministre de l'Intérieur, il quittait souvent la place Beauvau pour aller s'enfermer, loin des dépêches des

préfets, place de la Madeleine, dans sa chère bibliothèque. Il avait retrouvé, un jour, dans sa cheminée, au lendemain de la Commune, les feuillets plus qu'à demi-brûlés d'un manuscrit en trois volumes : l'*Histoire du stoïcisme romain* — un beau livre achevé et devenu cendres! Absolument comme l'*Histoire des salons au dix-huitième siècle* de Louis Blanc, brûlée dans l'incendie des docks de la Villette, et le dernier volume du maître livre de M. Joseph Bertrand consumé chez lui.

Mais cette *Histoire du stoïcisme* anéantie, il restait à Jules Simon des raretés de bibliophile, des Alde, la *Chronique de Nuremberg*, l'édition princeps du *Discours sur l'histoire universelle* de Bossuet, un exemplaire du *Platon* que M. Thiers avait fait copier jadis avec la permission du grand-duc de Toscane et dont seuls, Thiers, Victor Cousin et Jules Simon possédaient un exemplaire. Il avait bien d'autres richesses *livresques* qu'en ces derniers temps, hélas! il ne pouvait plus déchiffrer!

— A quoi servirait d'avoir écrit, à l'usage de sa cheminée, l'*Histoire du stoïcisme romain*, disait-il, si c'était pour se plaindre?

Rien ne me semblait plus émouvant et plus touchant que de le voir, en ces heures suprêmes, fixer, à l'Académie, sur ceux qui s'approchaient de lui, des regards un peu anxieux, par-dessus ou à travers ses lunettes noires, et lorsque ses pauvres yeux avaient reconnu un visage ami, de les voir s'éclaircir subitement d'une flamme furtive, tandis que les lèvres attristées retrouvaient, pour un moment, leur bon et indulgent sourire.

Nous qui l'avions connu si beau, si vibrant, si fort. Mme Jules Simon l'attendait au bas de l'escalier de l'Institut, lui tendait le bras et le guidait, Baucis à la fois et Antigone. Il a, d'ailleurs, supporté vaillamment le poids de la vie jusqu'à la fin, et nulle existence ne fut plus honorée, plus admirée et plus aimée.

Et j'ai revu étendu sur son lit mortuaire le vieux philosophe rajeuni par la mort. Tel il était, voilà vingt ans, lorsque Roll le peignit à sa table de travail, tel il était redevenu hier. Le même visage, mais revêtu de la gravité pensive que donne le dernier repos. Les yeux clos, les mains jointes, sommeillant avec le crucifix sur la poitrine, Jules Simon, endormi, eût semblé le Jules

Simon d'autrefois, si la moustache, sur les lèvres closes, n'eût pas été blanche.

Dans cette pièce où il est couché, je me rappelais avoir vu, un soir de juillet 1870 — le soir même de la déclaration de guerre — des ballots de papiers, des pétitions entassées, les listes préparées pour le pétitionnement en faveur de l'instruction gratuite et obligatoire, son rêve de lumière! Ils étaient là, ces paquets de papiers attendant les signatures et destinés à la pacifique bataille contre l'ignorance. Du fond de la place de la Madeleine, et, là-bas, des lointains profonds du boulevard, tumultueux, noirs de foule, des rumeurs, des clameurs montaient, dans la nuit d'été, et, comme une bourrasque d'orage, entraient dans le logis du penseur par les fenêtres ouvertes.

Jules Simon me montra tristement les ballots de pétitions, et, d'un geste désespéré :

— Voilà, dit-il. Inutiles, maintenant! Tout cela n'est plus bon qu'à faire des gargousses!

Non! Rien n'est inutile, et les idées et les hommes ont leur revanche. Il suffit d'attendre — ou de mourir.

Jules Claretie.



LA MANIE DES COURSES

(Chez le coiffeur.)

LE COIFFEUR, *coupant les cheveux à un client.* — Oui, Monsieur, c'est comme j'ai l'honneur de vous le dire. Tous les journaux avaient donné Pointe-d'Asperge.

LE CLIENT. — Vous me faites mal, mon ami.

LE COIFFEUR. — Oui, Monsieur. Moi, naturellement, j'avais pris Pointe-d'Asperge... J'ai confiance dans les journaux... La barbe? parfaitement. (*Il le rase.*) Un autre aurait peut-être pris Tilbury.

LE CLIENT. — Vous me coupez, mon ami.

LE COIFFEUR. — Oui, Monsieur... Mais moi je suis patriote... Et puis le cheval anglais ne m'inspirait pas confiance... Une friction, n'est-ce pas?... (*Il le frictionne.*) Un de mes collègues m'avait conseillé Chambourcy... Chambourcy? Jamais de la vie! Tandis que Pointe-d'Asperge...

LE CLIENT. — Vous m'aveuglez, mon ami.

LE COIFFEUR. — Oui, Monsieur... Bref, la course commence... Pointe-d'Asperge prend la tête, tout va bien... Je vous jure qu'à ce moment-là personne ne pensait à Markowsky... Un coup de fer?... Bien. (*Il le frise.*) Vous me direz qu'il y avait la monte de Tom Lévis...

LE CLIENT. — Vous me brûlez, mon ami.

LE COIFFEUR. — Oui, Monsieur... Tout à coup voilà Pointe-d'Asperge qui perd son avance... L'anglais gagne... vous voyez d'ici l'émotion...

LE CLIENT. — Vous m'éborgnez, mon ami.

LE COIFFEUR. — Oui, Monsieur... Tout à coup, Markowski s'élance et arrive au poteau, gagnant d'une courte tête. J'avais perdu mes cent sous.

LE CLIENT. — Vous m'étranglez, mon ami.

LE COIFFEUR. — Oui, Monsieur... Là! Monsieur est beau comme un astre... C'est quatre francs cinquante.

LE CLIENT. — Vous m'écorchez, mon ami.

LE COIFFEUR. — Oui, Monsieur... Mais ce n'est pas pour mon plaisir, allez! Si je gagnais aux courses, c'est moi qui ne coifferais plus personne.

LE CLIENT. — Je vous le souhaite, mon ami.

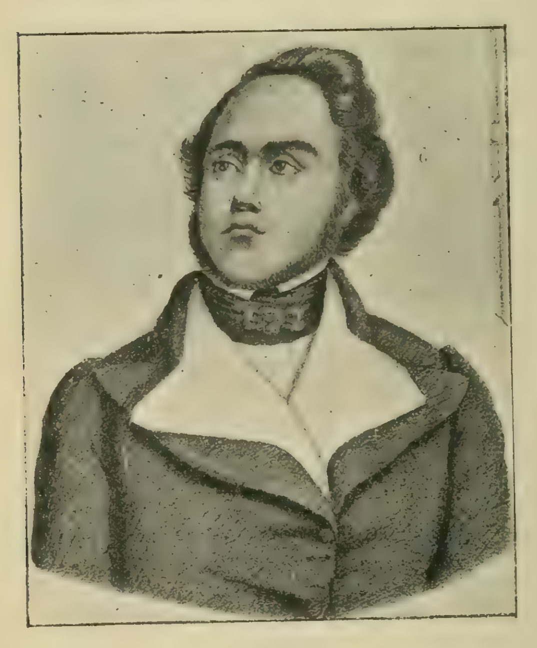
Raoul TOCHÉ.

L'ENFERMÉ [1]

(Suite.)

XCV

L'Assemblée Constituante nommée et réunie, la situation respective de Paris et de la France se précisa immédiatement, et c'est alors qu'apparut la vérité affirmée et déplorée par Proudhon : que la République sociale était en avance sur l'opinion. Le flux de Quarante-huit allait être suivi d'un reflux, mais ceux qui avaient fait la Révolution et ceux qui avaient cru pouvoir la continuer se fièrent au flot qui les avait portés et voulurent partir pour toujours plus loin. Ils étaient entrés, en un jour d'exaltation, dans le domaine où leurs idées, traitées d'utopies, semblaient vouloir se transformer en réalités : ils ne voulaient plus en sortir. Ils se refusèrent à admettre que tous leurs efforts seraient perdus, et que cette ville merveilleuse, qui avait été le décor de leurs espoirs, le champ prodigieusement fertile où toute parole semée s'épanouissait en végétation spon-



Ledru-Rollin

(1) Voir les numéros des 10 et 25 avril, 10 et 25 mai, 10 juin 1896.

tanée, pouvait être tenue pour non avenue, réduite en servitude. Une irritation montait en eux à pressentir ainsi la déception, et leur âme de mil huit cent quarante-huit fut pareille à l'âme des républicains de mil huit cent trente qui se virent avec stupéfaction frustrer du gain de leurs journées et redevenir des vaincus après avoir été des triomphateurs.

Il est certain qu'un tel état d'esprit révèle une méconnaissance des nécessités et des lenteurs de l'évolution, mais comment demander aux masses impatientes de voir immédiatement, sans effort, ce que les historiens et les philosophes voient avec tant de peine à distance, et plus tard. L'impatience et la turbulence sont aussi d'ailleurs des facteurs d'évolution. On ne peut exiger de l'humanité une marche raisonnée, une action méthodique où tout ce qui aurait été prévu s'accomplirait selon le programme. La vie ne comporte pas ces étapes fixées et ces relais sûrs : elle est agitée et irrégulière, et son fatalisme est infiniment complexe. C'est ainsi que les républicains et les socialistes de 1848, avec le désir de garder leur conquête et de rester les maîtres du pouvoir, précipitaient les péripéties, hâtaient la solution, rendaient inévitable un changement de forme, par la fièvre qu'ils communiquaient au corps social, par l'état d'esprit convulsif où ils se trouvaient qui leur faisait vouloir accomplir en un jour ce qui est peut-être l'ouvrage d'un siècle. Seulement, ils ne sacrifiaient qu'eux, ils se donnaient généreusement en victimes irréfléchies, se couchaient au fossé et servaient de fascines pour ceux qui passeraient plus tard, préparaient l'avenir. Leur rôle, retenu et défini par l'Histoire, consiste à avoir posé les redoutables et inéluctables problèmes du travail, de la misère, du paupérisme, de telle façon qu'ils se sont trouvés posés pour toujours, sans aucune possibilité d'être éludés. La question politique s'en alla à vau-l'eau, dans le gâchis d'une débâcle. La question sociale se dressa entière. L'œuf monstrueux d'où devait sortir une société nouvelle, et que l'on put croire gâté et perdu par l'orage, donna naissance à un sphinx qui a grandi d'une façon démesurée et qui est aujourd'hui allongé, la tête haute, à l'horizon de l'univers.

XCVI

Sans cela, une journée comme le Quinze-Mai apparaîtrait, de loin, une manifestation dans laquelle il y avait un pompier et qui avait pour motif la Pologne.

Car ce fut là le motif affirmé, crié, violemment apparent, du déplacement de la foule. Cette armée sans armes, en route à travers un Paris morne, en pleine crise commerciale et industrielle, marchait sur l'Assemblée, qui avait interdit l'apport des pétitions à sa barre, pour affirmer ce droit de pétition contesté, et en faire usage au profit de la nation opprimée. Aux yeux de l'homme de raison immédiate, il est sans doute un peu effrayant de songer que ceux qui avaient tout à résoudre chez eux se préoccupaient d'intervenir dans la question de la Pologne et réclamaient une guerre européenne. Et c'est de l'exemple d'une manifestation de ce genre que sont nées les accusations de vague cosmopolitisme, d'inutile fraternité pour les peuples, de départs irraisonnés dans l'aventure.



Journées de Juin.

C'est encore ne pas reconnaître le véritable sens des mots et des faits. Ces accès et ces élans étaient faits de traditions et gros d'avenir. Le souvenir des guerres de la Révolution et de l'Empire y persistait, l'idée d'internationalisme s'y annonçait. La période sentimentale de ce donquichottisme aura été une étape nécessaire vers l'unité de l'Europe, — et l'unité de la Terre.

XCVII

Suivez maintenant ce défilé qui commence à la Bastille, lieu de réunion, qui s'augmente en route, qui garde son ordre et sa solennité, son déroulement de fleuve, jusqu'à la Madeleine, qui déborde là, par l'adjonction d'un élément nouveau, des hommes venus en escouades par milliers, et qui inquiètent Raspail. Le fleuve arrive place de la Concorde et autour du palais de l'Assemblée en onde qui s'extravase, qui se divise et se perd en lagunes. C'est la rumeur de cet élément en désordre qui pénètre dans la

salle, interrompt l'orateur à la tribune, fait s'émouvoir les repré-



(L'envahissement de l'Assemblée au 15 Mai.

sentants sur leurs bancs. Il est trop tard. Aucune mesure prise,

aucune mesure à prendre. Le général Courtais, commandant en chef de la garde nationale, chargé de la défense du Palais, a voulu essayer de résoudre pacifiquement les difficultés, a laissé pénétrer des délégués. La poussée de la foule a suivi, a forcé les grilles, et avant même l'entrée des délégués porteurs de la pétition, des individus pénètrent dans les tribunes publiques, agitent des drapeaux, crient Vive la Pologne, se suspendent aux rebords des galeries et se laissent glisser dans la salle des séances. Presque en même temps, une porte latérale s'ouvre, Sobrier, Raspail, Blanqui apparaissent, suivis des clubistes. C'est l'instant d'effarement et de trouble qui marque l'envahissement des assemblées, la minute d'indécision où nul ne sait s'il va y avoir du sang répandu, des corps jetés par les fenêtres, des têtes élevées brusquement au-dessus de la houle, juchées au bout d'une pique. Mais le Quinze-Mai ne fut pas une journée sanglante. Toute l'énergie des pétitionnaires envahisseurs s'évapora en paroles.

Sous la poussée et dans le tumulte, Raspail monte à la tribune et lit la pétition, le président Buchez demi consentant, essayant de gagner du temps, d'attendre l'arrivée de nouvelles légions de garde nationale. La pétition lue par Raspail et rédigée par lui est singulière, affirme que la jeune armée, honteuse de son inactivité, est impatiente de nobles et saintes victoires, n'attend qu'un signe de la patrie pour aller renouveler les prodiges de l'Empire au nom de la liberté de tous. Cette phraséologie conclut à l'ultimatum, à la guerre et à la victoire. « Et ce sera justice, est-il dit en terminant, et Dieu bénira le succès de nos armes. »

Les voix de la foule réclament Blanqui. Barbès donne les premiers signes d'impatience, demande au peuple de se retirer. Mais Blanqui, pâle et résolu, soulevé par l'émotion des grands jours et maître de lui, soucieux de ce qu'il va dire, est déjà à la tribune. Il étend sa main gantée de noir vers ses amis, vers ses adversaires, vers les représentants. Il se fait un silence sous ce geste de spectre. Blanqui parle.

Il parle aussi de la Pologne, et chaque fois qu'il prononce le nom du peuple lointain, disloqué et dépecé, sur lequel s'acharnent les aigles à deux têtes de la Russie, de la Prusse et de l'Autriche, chaque fois le fracas des applaudissements termine ses brèves tirades, la réplique lui est donnée par la foule comme par un chœur de théâtre. Puis, tout à coup, il fait faire un mouvement tournant à son éloquence, il quitte la Pologne pour parler

des événements de Rouen, il demande justice contre les auteurs des massacres, amnistie pour les victimes. Et il quitte aussi Rouen, il est à Paris, il pose la question de la misère et du travail, redit que le peuple a mis trois mois de souffrances au service de la République, annonce que l'échéance du dernier jour va bientôt venir. Il sait qu'il est à la plus haute tribune du pays, que ses paroles vont dépasser l'auditoire d'un club, seront recueillies par les sténographes, répercutées dans les villes, communes, bourgs du territoire. Il s'efforce donc d'être juste, de parler en tacticien prudent, en homme politique qui voit les ensembles, en même temps qu'en violent protestataire. Il répond au reproche qui vise les agitations de la place publique comme responsables de la perturbation jetée dans le commerce et dans l'industrie, il admet ce reproche, mais il veut faire remonter les esprits aux causes premières, aux causes sociales...

Ceux même pour lesquels il plaide l'interrompent. La Pologne! La Pologne! C'est de la Pologne qu'il faut leur parler. Et Blanqui est obligé de dire que ce n'est qu'incidemment que la question du travail et de la misère a été soulevée, que le problème à résoudre, c'est le problème de la Pologne, et il jette ses derniers mots dans le bruit, il descend de la tribune, se replonge dans le remous des vagues humaines. Le chef, encore une fois, a été forcé d'écouter et de suivre ses soldats, après avoir pu croire, pendant une fugitive minute, qu'il allait parler au-dessus d'eux, leur indiquer un chemin, dominer sa destinée et déterminer l'Histoire.

Après, il est comme les autres, il croit la manifestation finie, il exhorte au calme, les envahisseurs paraissent disposés à se retirer. C'est alors qu'Huber s'élance, remet tout en question en demandant le défilé des trois cent mille hommes, deux par deux, devant la tribune. La discussion est de nouveau ouverte. Barbès, sorti avec Louis Blanc pendant le discours de Blanqui, rentre, prononce aussi son discours, demande le départ immédiat d'une armée pour la Pologne, le vote d'un impôt d'un milliard sur les riches, le retrait des troupes de Paris, et menace, si cette dernière condition n'est pas admise, de faire déclarer les représentants traîtres à la patrie.

Il est trois heures et quart, on entend battre le rappel. Le tumulte grandit, les interpellations se croisent, le Pompier de Montargis gesticule à la tribune. Parle donc vite, pompier! lui

crie un homme du peuple. Barbès reparaît, plus véhément, demande qui a donné l'ordre de battre le rappel, veut que celui-là soit déclaré traître à la patrie, mis hors la loi. Le bruit du tambour se rapproche, puis s'éloigne. Le président est prévenu que s'il peut tenir un quart d'heure dans cette effervescence, la garde nationale arrivera et terminera tout. Le drapeau des Jacobins, cravaté d'un crêpe noir, apparaît au milieu de la tempête. Huber,



Prise des barricades de la place du Petit-Pont (23 Juin).

au nom du peuple, par deux fois, déclare l'Assemblée nationale dissoute.

C'est presque la fin. Des représentants sortent, des manifestants aussi. Un mouvement se dessine vers l'Hôtel-de-Ville où l'on croit qu'il n'y aura qu'à jeter des papiers par les fenêtres pour créer un nouveau gouvernement provisoire. La sortie est presque générale. A quatre heures trois quarts, lorsque les gardes nationaux du deuxième bataillon mobile font leur entrée, ils n'ont aucun mal à pousser hors de la salle et des galeries les manifestants attardés. L'Assemblée reprend ses travaux. Lamartine monte à la tribune pour clore la journée, en descend pour marcher sur l'Hôtel-de-Ville à la tête de la garde nationale.

C'est là, à l'Hôtel-de-Ville, après quelques tentatives de listes et de décrets, que Barbès, Albert, Borme et Thomas sont arrê-

tés le soir. Sobrier est arrêté au café d'Orsay, Raspail est arrêté chez l'un de ses fils. Courtais, commandant en chef de la garde nationale de la Seine, est également inculpé et arrêté. Huber, d'abord arrêté, fut relâché, et disparut. Il y a, en tout, ce soir-là, quatre cents arrestations. L'Assemblée autorise des poursuites contre les représentants Barbès et Albert, les rejette en ce qui concerne Louis Blanc. Caussidière donne sa démission de préfet de police et de représentant. Blanqui est introuvable pendant onze jours. On le prend le 26 mai, 14, rue Montholon.

On put croire désorganisé le personnel d'action révolutionnaire.



Mort de l'archevêque Affre.

XCVIII

Tous les inculpés sont enfermés à Vincennes. Mais, entre le jour de leur arrestation et le jour de leur jugement, il se passe des événements considérables.

Juin, d'abord, Juin, la descente de cinquante mille prolétaires en armes dans la rue, le problème du paupérisme résolu par la saignée, la faillite fatale d'une révolution en avance. . . . .
. . . .

CIV

Juin fut la plus formidable des batailles de classes qui avaient encore été livrées à Paris. C'est la date qui partage le siècle et

qui annonce une ère nouvelle. Désormais il y aura dans le peuple un parti que rien n'entamera, qui se souciera peu des mots, des formules, des devises inscrites sur les monuments, sur les papiers officiels des changements de gouvernements. Au milieu de la nation idéaliste, éprise bénévolement de la chimère des proclamations de Républiques et des affirmations sans persistance de la fraternité humaine, le socialisme réaliste va s'affirmer, réclamer la part d'existence, le droit de jouir, la satisfaction que la nature doit à chaque individu. C'est du charnier de Juin qu'est sortie cette affirmation de l'instinct, cette volonté violente de justice réelle. La masse anonyme qui a lutté et succombé dans l'ombre est allée au combat sans chefs et sans programmes, et les meilleurs, parmi ceux qui la combattaient, les grands poètes, ceux-là même qui auraient dû monter haut et devancer l'avenir, ne comprirent rien à cette arrivée de foule. Tout le monde crut à une révolte de plèbe obscure, à une ruée de fauves incompréhensifs, personne ne vit que les misérables voulaient sortir de la nuit, et qu'ils réclamaient avec des cris farouches, et des invocations à la mort, et des pleurs, leur désir de lumière et la possibilité du bonheur.

Il ne pouvait pas y avoir de dirigeants à une telle insurrection. Nul n'a dirigé cette force d'élément, cette armée fataliste, qu avait fait le pacte avec la mort. Aucun chef d'émeute, aucu comité de révolution. Chaque quartier avait, tout naturellement fourni son contingent. Les corps de métiers étaient devenus de régiments, combattaient sur place, à la porte de leurs chantier et de leurs ateliers, à l'ombre de leurs maisons. L'organisatio s'était faite à la hâte. Le plus résolu ou le plus affirmatif, s'étai trouvé, sans élection, sans promotion, le capitaine de ces soldat de la misère. C'est à peine si en cherchant parmi ces écroulements, ces décombres de l'Histoire, on retrouve les noms vagues déjà usés, de ceux qui rassemblèrent les hommes, firent l'appe et donnèrent les ordres derrière les barricades. Legenissel, ora teur de clubs, apparaît faubourg Poissonnière, et Benjami Laroque, homme de lettres, au clos Saint-Lazare. Le cordonnie Voisambert commande rue Planche-Mibray, et Barthélemy, mé canicien, rue Grange-aux-Belles. Au faubourg Saint-Antoine Pellieu, Marche, Delacollonge, — à la place des Vosges, le mé canicien Racarri, — rue Thorigny, le comte de Fouchecour ancien garde du corps, — rue de Jouy, Touchard, ex-monta

gnard, — quartier Saint-Paul, Hibruit, chapelier... Et encore, à la barrière d'Italie, le logeur Lahr, ancien artilleur, Wapereau maquignon, Choppart dit le Chourineur, Daix, pensionnaire de Bicêtre : les tueurs de Bréa.

Le personnage principal du drame, c'est la masse sans nom, à peu près aussi confuse et indistincte dans la vie que dans le champ de la fosse commune, c'est le chœur lamentable et héroïque qui va en troupeau par les routes sans but et sans espoir. C'est cela qui a surgi en Juin dans la politique et qui ne disparaîtra plus de la scène du monde.

CV

Les chefs consacrés, ceux qui possédaient les formules de la révolution et les traditions de l'émeute, les classiques du forum et de la rue, n'eurent donc aucune part directe ou indirecte aux journées de Juin. Enfermés à Vincennes, essayant d'user leur pensée et de hâter le temps, renseignés comme on l'est en prison sur ce qui se passe au dehors, prêtant l'oreille aux bruits qui montaient de Paris et qui venaient rouler et se perdre vers les plaines de la Brie, ils sentirent, comme jamais, l'impuissance d'agir, eurent la sensation qu'une période allait être close par ce massacre qui s'élaborait tout proche d'eux, et par la condamnation qui allait les rejeter encore une fois hors le monde social.

Leurs noms furent prononcés durant cette semaine tragique. On attendait Barbès, dont l'évasion était affirmée, et Blanqui fut amèrement désiré par ceux qui avaient foi en son génie organisateur. Lui aussi eut à regretter l'effroyable occasion qui s'offrait d'affirmer son énergie et sa croyance aux circonstances. Encore saignant du coup de Taschereau, comprenant que Quarante-huit allait être définitivement vaincu par la société régulière reconstituée, il eût été un sombre et inexorable général de cette armée désolée et farouche. Mais il était dit que cette ardeur, si vive et colère cette année-là, se consumerait en vain. La cellule du château de Vincennes n'eut que l'écho des canonnades, et le tonnerre de la catastrophe finale, l'écrasement du faubourg Saint-Antoine, s'en vint mourir aux feuilles du bois, comme le bruit lointain, lentement propagé, d'un orage d'été. Le prisonnier, l'âme bouleversée, forcé à l'immobilité et au silence, ne devait sortir de là, avec les autres, qu'en mars 1849, pour comparaître devant la Haute-Cour de Bourges.

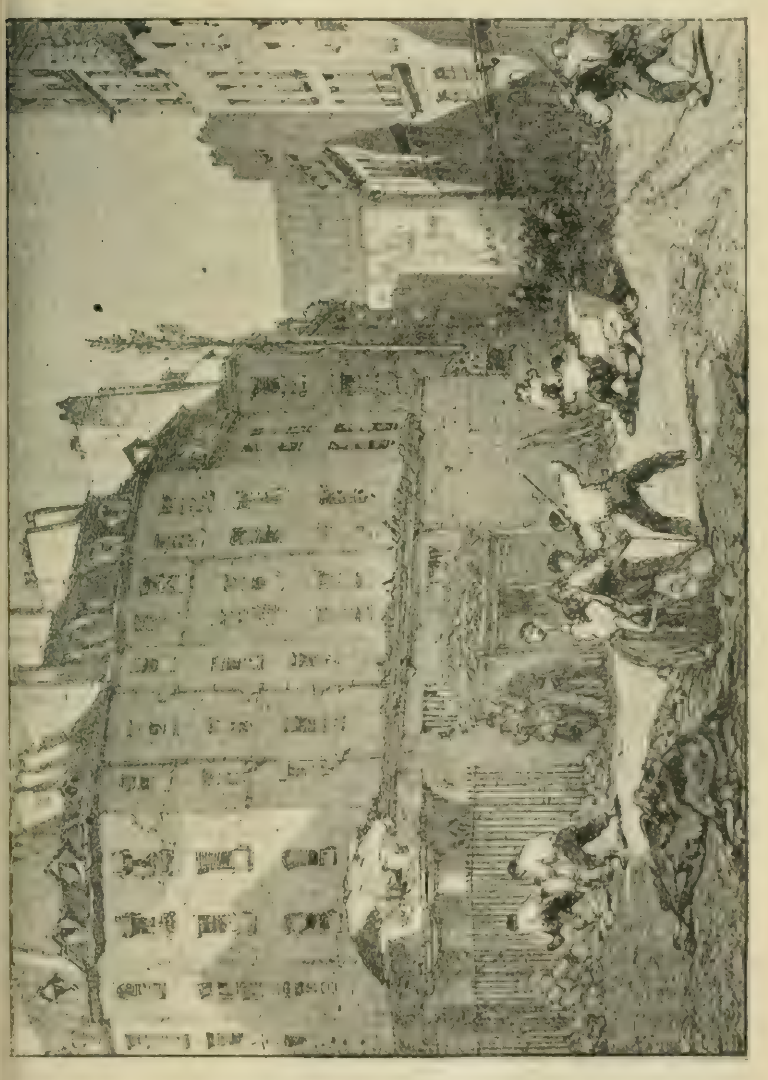
CVI

Cette Haute-Cour, devant laquelle furent traduits les accusés du Quinze-Mai, fut instituée en novembre, six mois après l'acte incriminé. C'était, par ce fait, une juridiction irrégulière, violant le principe de la non-rétroactivité. Les réclamations des accusés, les consultations de légistes n'y changèrent rien. Il s'était, d'ailleurs, passé des événements qui rendaient toute protestation vaine. Le peuple écrasé en Juin, le prince Louis-Napoléon investi du titre de président de la République, le pressentiment d'un pouvoir nouveau, tout cela était fait, non seulement pour amoindrir l'idée de justice dans la conscience des juges, mais pour leur rendre même le texte précis de la loi moins intelligible. Plus que jamais, les vaincus allaient être traités en vaincus.

Ce que furent les débats, il aurait été facile de le prévoir : une histoire du Quinze-Mai, de ses causes, de ses incidents, de ses conséquences, recommencée par chacun des vingt accusés, des témoins à charge et à décharge, des avocats, par le procureur par le président, — une discussion politique entre les accusés e l'accusation, — une mêlée de mots où le tragique et le comique apparaissent simultanément.

Blanqui et Barbès sont amaigris, pâlis par neuf mois de capti vité, mais leur énergie ressuscite au contact ennemi et leur fai tenir tête. Raspail, bon et avisé, fin politique, parlant avec me sure, préoccupé de conciliation, désireux, cela est visible, de ser vir au mieux ses co-accusés, est cérémonieusement vêtu d'u habit noir, le chef couvert d'une calotte de velours bleu brodé d'or. Il apparaît ainsi un peu comme un pharmacien majestueux savant et éloquent : « Nous autres philologues, dit-il... » Et pe après : « Si vous trouvez que j'ai manqué à la République, qu'o apporte l'autel de la Patrie, et à cette flamme de vertu, je brû lerai cette main dont les actes auraient démenti la pensée d toute ma vie, et je vous bénirai encore en exécutant votre arrêt. Au cours de l'interrogatoire, il remet ainsi les choses en place « Quant à la question de la Pologne, elle m'était en quelqu sorte personnelle. » Mais où sa verve de méridional de Vauclus s'exerce surtout, c'est lorsqu'il peut malicieusement mêler médecine et les médecins au débat. C'est une légion de médecin qui va l'arrêter chez l'un de ses fils : « Nous vîmes arriver, dit-i la bonne garde nationale de la 10e légion, composée surtout d

médecins. » Il dit encore : « Un homme était monté sur le siège du cabriolet où je me trouvais. C'était un médecin. » Un témoin



Dévastation du poste de la place Maubert.

dépose, qui est médecin : « Je remercie M. Leroy d'Étiolles d'avoir bien voulu quitter sa clientèle pour venir déposer ici. »

Barbès est probe, indigné, courageux, dédaigneux de l'accusation, il a toutes les vertus du démocrate, mais il est fâcheusement redondant et phraseur. Il a annoncé au début de l'audience qu'il refusait de répondre à aucune question, de prendre aucune part à la discussion, et il parle tout le temps, il intervient sans cesse par de longs discours d'une rhétorique excessive. L'opinion générale qui ressort des audiences, c'est qu'il est entré dans la manifestation pour n'en pas laisser la direction au seul Blanqui. La veille, le 14 mai, chez Louis Blanc, il avait insisté sur l'utilité qu'il y aurait à empêcher Blanqui de donner une portée trop grande à la démonstration du lendemain. Le 15, il sort ostensiblement de la salle de l'assemblée pendant le discours de Blanqui.

Blanqui, lui, a accepté le débat, et c'est lui, à chaque instant qui se lève et qui parle pour discuter, pour résister, pour créer la polémique des prévenus contre le procureur.

Blanqui (Louis-Auguste), 42 ans, homme de lettres, né à Nice (Sardaigne), demeurant à Paris, rue Boucher, 1, — ainsi est-il inscrit en tête des accusés dans l'acte d'accusation. Il a l'apparence d'un vieillard, il a la pâleur contractée aux cellules, les cheveux ras et la barbe courte, d'un roux argenté. Mais il est attentif et sagace, discuteur et précis. Il commence par se plaindre de la non communication des pièces, il parle sur le déclinatoire. Harcelant les témoins, les enfermant dans ses questions, les menant aux contradictions, il fait passer de durs instants à Dagneaux, restaurateur, à Carlier, préfet de police. Rétorquant le président, lui renvoyant brusquement les réponses à ses insinuations, il conduit sa violence par les chemins de l'ironie, lance avec certitude sur ses adversaires ses phrases acérées, dites d'une voix égale, pointées d'un geste sûr. Il prie M. le président Bérenger, sur l'aveu nouveau d'un déposant, « de demander aux témoins de dire dès la première fois leur véritable vérité ». Il souligne la déposition du colonel de dragons Goyon : « Ceci, dit-il, est la théorie de l'assassinat des prisonniers. »

Une perspicacité soudaine lui vient au cours des débats, lorsqu'il est prouvé qu'Huber est un agent de police et qu'il a joué son rôle de provocateur en dissolvant l'Assemblée, lorsque l'inquiétant Borme révèle, sous ses allures de détraqué, un agent de Louis-Napoléon, à la tête d'une légion soldée par le prétendant.

Blanqui met le doigt sur le point douloureux, il voit, alors, qui a profité du Quinze-Mai. Éloquemment, il montre la « main cachée » qui est intervenue dans les événements, il trace le cheminement du bonapartisme. Mais c'est de la perspicacité en retard : c'est au Quinze-Mai qu'il aurait fallu ne pas obéir aux suggestions et ne pas faire le jeu des partenaires invisibles. Lamartine, tout poète qu'il était, y voyait plus clair, sa haine de Napoléon déterminait ses pressentiments.

A la fin des débats, Blanqui présente lui-même sa défense. Il invoque de nouveau le droit et la loi, accepte le débat sur sa personne, sur l'homme présenté comme un conspirateur monomane, sur les accusations portées contre lui. Aprement, il prononce cette défense qui ressemble à un réquisitoire de procureur révolutionnaire : « Debout sur la brèche pour défendre la cause du peuple, les coups que j'ai reçus ne m'ont pas atteint en face ; assailli sur les flancs, par derrière, moi je n'ai fait tête que du côté de l'ennemi, sans me retourner jamais contre des attaques aveugles, et le temps a trop prouvé que les traits lancés contre moi, de n'importe quelle main, sont tous allés au travers de mon corps frapper la Révolution. C'est là ma justification et mon honneur. C'est enfin cette conscience du devoir rempli avec calme et tenacité qui m'a soutenu la tête haute à travers les plus cruelles épreuves. Le jour des détrompements et des réparations arrivera : que ce jour ne doive briller que sur un cachot, peu m'importe, il me trouvera dans mon domicile habituel, que j'ai peu quitté depuis douze ans. La Révolution victorieuse m'en avait arraché un moment ; la Révolution trahie et vaincue m'y laisse retomber. »

C'est après cette constatation de sa défaite, cette acceptation de son sort, qu'il jette l'anathème à la société victorieuse, qu'il dénonce la corruption de tous les régimes, qu'il affiche les hommes d'État comme une tourbe cupide : « Tromperies, malversations, immoralités, partout et toujours, — déclame-t-il en son langage net. Aussi les crédulités et les patiences sont à bout ; il ne reste plus que des appétits surexcités, des misères dévorantes, des consciences mortes ! C'est une dissolution générale ; bientôt le chaos !... Sans une réforme radicale la société va sombrer. On peut lui crier comme Jonas : « Encore quarante jours, et Ninive sera détruite ! » Que Ninive fasse donc pénitence, c'est la seule chance de salut. Si le pouvoir, par une brusque conversion,

balayait à coups de fouet les rapacités qui encombrent toutes les hiérarchies, s'il faisait succéder au cynisme de la cupidité l'ardeur du désintéressement; si la corruption faisait place partout, chez les fonctionnaires, au dévouement et à la probité; si les emplois publics, au lieu d'offrir le spectacle d'une curée dégoûtante, n'étaient plus qu'un devoir, un sacrifice, quelle soudaine et profonde révolution éclaterait dans les esprits! L'exemple d'en haut est toujours irrésistible; l'austérité serait aussi contagieuse que la corruption; elle s'imposerait à toutes les classes, par l'ascendant du pouvoir. »



Cellule de Mirabeau à Vincennes.

Puis il discute, et son humour reparaît. Il jauge la manifestation du Quinze-Mai, explique que la foule en révolution n'est pas un régiment auquel on commande, mais un élément auquel on obéit : « Pourtant, — remarque-t-il, — je dois dire ceci : M. le procureur général m'a représenté comme entrant malgré moi dans la salle des Pas-perdus, malgré moi dans la salle, malgré moi à la tribune, et enfin prononçant malgré moi un discours. C'est un peu bouffon, un peu grotesque, je le veux bien. Il est bien vrai que j'étais venu malgré moi, en haussant les épaules, et que pourtant j'ai prononcé un discours avec sang-froid. C'est qu'un homme politique se retrouve toujours. Une fois sur mes pieds dans la tribune, je me suis retrouvé, et je n'ai pas pensé qu'il fallait dire des sottises parce que des sottises étaient faites. »

Il accentue sa gouaillerie, affirme que s'il s'était agi de ren-



LES PRÉVENUS DU PROCÈS D'AVRIL.

verser l'Assemblée, on s'y serait pris autrement, que ses compagnons et lui avaient quelque habitude des insurrections et des conspirations, et qu'on ne reste pas trois heures à bavarder dans une Assemblée qu'on veut renverser : « Voici, annonce-t-il, comment on s'y prend. » Et il fait tout un cours sur la manière de passer les grilles, d'entrer dans une Assemblée, d'expulser les représentants, il se donne un plaisir de dilettantisme à expliquer rétrospectivement ce qui aurait pu se passer.

CVII

Le 2 avril, jour de la dernière audience, la scène change, et la comédie nuancée de la veille quitte la place, laisse entrer la tragédie, l'altercation haineuse, les violentes paroles. Le président demande à Blanqui s'il a quelque chose à ajouter pour sa défense après la réplique de M. le procureur général Baroche qui a clos la séance de la veille par l'examen de toute la carrière politique de Blanqui.

Blanqui se lève : « S'il avait pu rester un doute sur la haine inexorable qui s'attache à ma personne, je n'aurais pas besoin d'aller en chercher la preuve hors de cette enceinte. On a arboré contre moi le pavillon noir. Guerre sans merci ! Guerre à mort ! »

Le président veut l'arrêter.

« Ne m'interrompez pas ! » crie Blanqui. Et il parle à son tour du 12 mai 1839, fait une allusion à Barbès qui tressaille, interrompt Blanqui : « Ne parlez pas de moi. » Blanqui continue, s'encolère, dénonce le document Taschereau comme fabriqué en conseil du gouvernement provisoire. Il termine. Le président se hâte de donner la parole à Barbès, et le co-accusé de Blanqui se dresse comme un accusateur, affirme sa croyance à la culpabilité de Blanqui, qu'il affecte de ne pas nommer, de désigner ainsi : « On a dit... on a fait... Un des accusés... l'individu... » Flotte crie à Barbès qu'il se déshonore, des phrases véhémentes sont échangées.

Barbès à Flotte : « Je te dirai, à toi, que tu n'es que le séide d'un individu, et tu te crois républicain. »

Flotte à Barbès : « Je t'arrangerai, va, en voilà assez. »

Blanqui intervient, discute avec le véhément Barbès. Chez Blanqui, on sent, entre les mots, la respiration mesurée, la force

concentrée, tout l'organisme en suspens, l'homme qui veut être, et qui sera, maître de lui.

Rien de plus émouvant que cette confrontation entre ces deux hommes si différents, assis sur le même banc, se tournant l'un vers l'autre, les haleines mêlées, et se tuant des yeux. Ah! certes, non, on ne songe pas à disputer à Barbès son héroïque manière de combattant et de martyr, son attitude de hauteur, la superbe de son langage. Mais on lui voudrait moins de dogmatisme, plus d'humanité, on voudrait que ce héros fût juste, on a un retrait devant cette excommunication, ce rigorisme d'infaillible. Celui qui ne s'est pas inscrit dans un parti et qui scrute ces cendres de l'Histoire, qui voit comment ces hommes ont, tous, lutté, peiné, souffert, pour satisfaire l'idéal qu'ils portaient en leur esprit, celui-là ne peut pas approuver cette raideur d'attitude, cette facilité à condamner sur le fait d'une obscure et louche accusation.

Hé quoi : c'est le motif de l'ostracisme de celui-là qui a déjà passé douze années en prison, et qui va y retourner pour combien d'années encore! Horreur de l'étroite politique! Barbarie des plus purs entre les sectaires! Ineptie qui fait se dévorer, s'anéantir les partis, abandonnant l'idée pour s'acharner à détruire les pauvres hommes! Oui, vous avez, Barbès, tout sacrifié, vous avez, par avance, tout donné, situation possible, fortune certaine, repos assuré, joies d'esprit, joies de famille, action de l'âge fort, tranquillité, liberté, santé, vie...

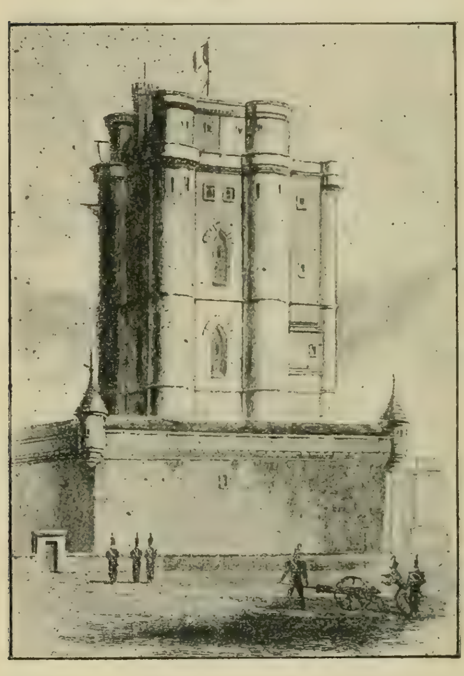
Blanqui aussi.

CVIII

Les voici, d'ailleurs, plus équitablement, tous réunis dans le prononcé du même arrêt. Malgré la déposition de Lamartine, impartial, politique, se refusant à voir un complot dans l'affaire du Quinze-Mai, n'apercevant dans un tel mouvement que la manifestation instinctive des partis avancés aboutissant à un attentat d'occasion, malgré la déposition de Ledru-Rollin formulée dans le même sens, malgré le classement logique des faits, la preuve, apportée par la succession des événements, que c'est en entendant battre le rappel que les envahisseurs de l'Assemblée songèrent à une révolution possible, à la constitution d'un nouveau gouvernement, — la culpabilité est affirmée pour Barbès et

Albert, condamnés à la déportation, du fait de leur qualité de représentants, pour Blanqui, dix ans de détention, pour Sobrier, sept ans, pour Raspail, six ans, pour Flotte et Quentin, cinq ans.

Les uns, et parmi eux Barbès, sont envoyés à Belle-Ile-en-Mer, et c'est là qu'un jour ils se retrouveront tous. Les autres, et parmi eux Blanqui, sont envoyés à Doullens.



Le Donjon de Vincennes.

CIX

A Doullens, dans la Somme, la citadelle bâtie aux XVIe et XVIIe siècles, changée en maison de correction, est habitée par les condamnés du procès de Bourges. C'est au bout de la grande rue, blanche et froide, d'aspect du Nord, continuée par un chemin montant entre les haies d'aubépines. Les fortifications apparaissent, puis les bâtiments, après un pont-levis franchi. La brique domine, ajoute au paysage de peupliers et de buttes gazonnées sa coloration rose fané et violacé pâle.

Il y a des annexes au corps de logis principal, seigneurial et militaire, on a aligné des rez-de-chaussée, construit tout un hameau en ruelles, en impasses, où les prisonniers travaillent, circulent. C'est à travers ces cours, sur ces talus, au long de ces murailles, que Blanqui passe dix-neuf mois. Le seul aperçu de la vie du dehors qu'il puisse avoir, c'est, du point le plus élevé de la citadelle, sur le sommet où les sentinelles passent et repassent auprès des embrasures. De là, on voit se dessiner la route par laquelle on est venu, par laquelle on s'en ira peut-être un jour,

on aperçoit, dans le fond, la ville, l'agglomération des toits de tuiles bleuâtres, les maisons mêlées de verdure qui racontent les saisons, un lacis de petits cours d'eau gelés en hiver, des propriétés bourgeoises, des pelouses arrondies, des corbeilles en fleur, des lignes de peupliers, des allées de marronniers, et par-dessus les toits, deux clochers, l'un en courte flèche, l'autre en forme de kiosque, un fronton d'église en briques et un cadran. Le jour où j'ai visité Doullens, j'ai eu bien fortement la sensation de l'isolement de l'individu en face des fumées paisibles, des fenêtres indifférentes, de la petite ville prudemment observatrice d'un plan de vie régulier. Blanqui vit ces vols noirs et blancs des pies au-dessus des prairies, il écouta tomber dans le fossé, parmi les chardons, les pierres qui se détachent de la muraille, il comprit la signification de ce cadran d'horloge qui installe la marche inexorable de l'heure au milieu de ce calme paysage où la vie semble suspendue.



Barbès dans le fort de Vincennes. (Estampe populaire.)

Sur le registre qui est toujours au greffe, l'entrée de Blanqui à Doullens est marquée au 6 avril 1849, avec l'énoncé de la peine et la cause : « Dix années de réclusion, arrêt de Bourges, attentat ayant pour but de détruire ou changer le gouvernement. Libérable le 2 avril 1859. »

Le signalement de Blanqui, à Doullens, en cette année 1849, est ainsi libellé : « Age, 43 ans; taille, 1m,43; cheveux noirs gris; sourcils bruns; front découvert; yeux gris proéminents; nez aquilin et rond; bouche petite; menton pointu; visage ovale; teint blême. »

Enfin, la date du départ et le lieu de transfèrement : « Remis au fondé de pouvoir de la voiture cellulaire pour être transféré à Belle-Ile-en-Mer, en vertu d'une décision ministérielle du 18 octobre, le 20 octobre 1850. »

CX

Blanqui extrait de la citadelle de Doullens, le nouveau voyage cellulaire recommence donc, du nord à l'ouest, avec Belle-Ile-en-Mer comme destination. La voiture s'arrête à Auray, après la Picardie, la Normandie, la Bretagne, les champs de bruyères, les bois de chênes. La dernière station sur le continent a lieu dans la vieille petite ville, toute cahoteuse et branlante sur sa rivière, ses maisons de bois accotées les unes contre les autres, descendant de guingois les pentes, ses petites places à pignons pointus plantées en décors de chouannerie. Mais la rivière est une belle coupure d'eau claire et de ciel reflété, dans la ville vieillotte. C'est de là, du petit port tranquille, devant quelques curieux sur le quai et sur le pas des portes, que le prisonnier partit pour sa prison nouvelle, sur un bateau à voiles, sous la surveillance du lieutenant de gendarmerie mobile Lebrun.

Le chef socialiste et l'officier attentif et armé, tous deux silencieux, descendent la rivière, traversent la mer du Morbihan, surgissent dans l'Océan. La barque n'entre pas dans la rade du Palais. Le regard d'inspection de Blanqui entrevoit à peine la silhouette de la petite ville, l'aspect du port, des bassins, un fond de branchages derrière les longs mâts. Le batelier a l'ordre d'aborder à Port-Fouquet, au nord-ouest de l'île, de l'autre côté du cap sur lequel est bâtie la citadelle. A mesure que l'on approche, que l'on côtoie le rivage, c'est à chaque instant la vision d'un fort, avec une silhouette de factionnaire, d'une redoute envahie par le gazon, d'un tas de boulets verdis de mousse, d'un canon allongé dans l'herbe, tendant sa gueule fine vers la mer, à travers un créneau du talus. Les architectes militaires qui travaillent depuis deux siècles à transformer les savantes paperasses de Vauban en avancées et en angles rentrants, en murailles et en casemates, ont écrit ainsi à travers les champs des falaises et les flancs des rochers, toute l'histoire d'un passé fait de batailles maritimes, de vaisseaux ennemis aperçus au loin, de descentes réussies et manquées, de bruits d'artilleries sur l'eau.

CXI

Le débarquement a lieu à l'une des pointes de rochers qui ferment l'anse étroite de Port-Fouquet. On gravit un sentier dans la falaise. On marche sur un chemin pendant quelques centaines de mètres. On entre dans la maison ombragée d'ormes qui fut la maison du surintendant Fouquet, et qui est devenue une dépendance de la prison. Entourée de fossés et d'arbres, défendue par des remparts, cette maison a grand air, au fond de sa cour carrée où sont plantés deux ormeaux. Elle est solide et élégante sous la vétusté de ses pierres, vertes et rousses de mousse et de rouille. Son visage de style XVIIe siècle, à grosses moulures et à mansardes, n'est défiguré que par les verrues de quelques cahutes et la guérite d'une sentinelle.

L'entrée du prisonnier est consignée au greffe le 2 novembre 1850. Il passe trois mois dans une chambre du premier étage de ce Château-Fouquet, il aperçoit une toiture, des têtes d'arbres, un bout de route, des carrés de champs, un talus, un peu de mer, un morceau de ciel. Mais il n'aperçoit tout cela que vaguement, du milieu de sa chambre. Pas plus qu'au Mont-Saint-Michel, il n'a le droit de paraître à la fenêtre, de donner à son visage et à ses mains la sensation de l'air frais et libre du dehors. Un jour, un coup de feu a été tiré sur un détenu qui n'obéissait pas assez vite aux injonctions de la sentinelle.

Ce séjour dans la demeure seigneuriale prit fin en février 1851. Alors, Blanqui est conduit au pénitencier par la route qui passe devant le hameau de Roserière. Il retrouvera là le gros des détenus, les six cents condamnés gardés par une armée de gardiens et de soldats.

CXII

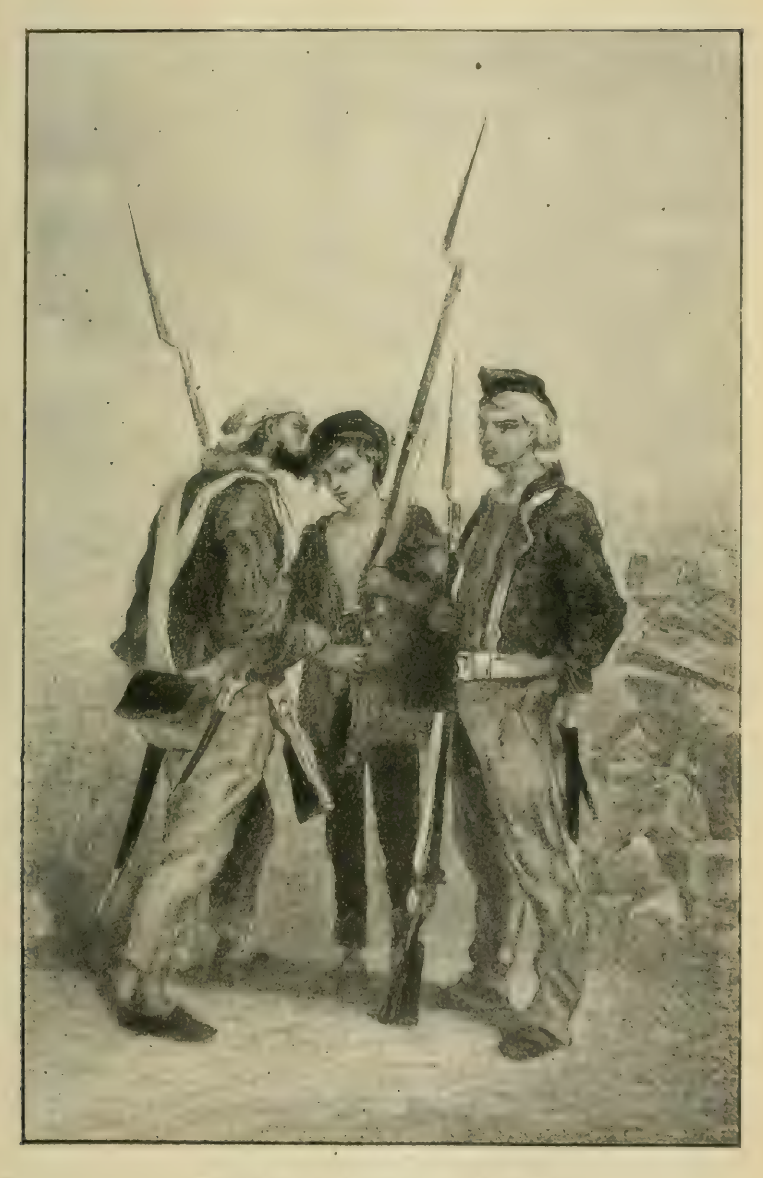
Après une succession de cours, de jardins entourés de basses maisons, c'est l'entrée du préau, immense champ herbu où erre une population de détenus, où fermente la défaite de 48. L'arrivée du nouveau venu est un événement dans la vie latente et fiévreuse, agitée sur place, de tous ces vaincus qui ont gardé leurs illusions, leurs entêtements, leurs ignorances et leurs croyances, qui sont encore organisés, entre ces murs, de la même façon que dans la ville remuante de la Révolution, avec leurs groupes, leurs sous-groupes, leurs mots d'ordre, leurs inimitiés,

leurs chefs et leurs suspects. Blanqui était parmi ces hommes l'objet de discussions passionnées. Il avait gardé ses partisans tenaces assaillis sans cesse de récriminations, d'argumentations où les mains gesticulent, où les yeux s'enflamment. Sans cesse, le document Taschereau revenait dans les disputes aux heures réglées des promenades. En somme, Armand Barbès, très entouré, très suivi, régnait-là aisément en maître. Quelle sensation



Doullens.

ce fut donc, cette apparition de Blanqui, vite reconnu, si petit, si fluet! Et quel magnétisme alla aux amis, aux ennemis, projeté par cette maigre personne, par ces yeux clairs où brillait l'étincelle de l'énergique volonté! Blanqui!... Blanqui!... c'est Blanqui!... Le nom courut par les rangs, alluma la poudre violente des passions enfermées entre ces murs, suscita des exclamations, puis fit soudain le silence dans le groupe haut en paroles de Barbès. Les invectives possibles ne furent pas proférées, l'hostilité se tut, à l'aspect de ce pâle visage, de ces cheveux blanchis au dur Mont-Saint-Michel. Blanqui passa comme une ombre, donnant la main aux mains qui se tendirent vers lui, tranquille devant les colères aperçues, les bras farouchement croisés. Il s'en alla prendre sa place en prison de son pas paisible.



Relevé de garde. (Journées de Juin.)

CXIII

La partie du pénitencier où il est conduit fait face à l'est. C'est un rez-de-chaussée développé en façade sur un étroit terrain, un couloir de terre et d'herbe d'une douzaine de mètres de longueur, qui aboutit au préau d'un côté, de l'autre côté à un mur de cul-de-sac. La mer est à cinquante mètres. On l'entend, mais on ne la voit pas. Il y a sur toute l'étendue du terrain, devant le rez-de-chaussée, une muraille de cinq mètres de hauteur. Les cellules ont leurs portes et leurs fenêtres en face de cette muraille. Derrière les cellules, il y a un couloir qui fait communiquer les diverses parties de la prison, et par lequel les gardiens font leurs rondes. On ouvre une porte verte, on entre dans une petite chambre où il y a un lit de fer, une chaise, une table, une autre porte qui communique avec une autre chambre. C'est là. La République, tout de même, n'a pas aggravé la peine de ces républicains par le régime cellulaire. Blanqui a un compagnon, Cazavan, étudiant en médecine, brun et maigre méridional, portant binocle, actif et résolu, qui s'était évadé du Château-Fouquet presque aussitôt son arrivée, qui avait été repris, et était, depuis, très surveillé.

CXIV

Blanqui occupait la cellule 14, Cazavan, la cellule 15, réunies en une sorte de logement par la porte de communication. Le voisinage avec tous était d'ailleurs possible. A certaines heures, toutes les portes ouvertes laissaient les détenus aller et venir, passer les uns chez les autres, libres de se réunir, de causer, de manger, de lire, de fumer ensemble. Au 29, chez Barbès, la réunion fut régulière, aux heures permises. Le tabac était abondant, la conversation animée, la camaraderie sonore. C'était le grand centre d'activité politique, l'assemblée où se conservait intact l'évangile républicain. Blanqui fut réellement un excommunié de cette chapelle. Le doute né du document Taschereau, et qui ne resta jamais qu'un doute pour les plus ardents adversaires, suffit pour faire mettre à l'index celui dont on redoutait la raison sarcastique et la direction mystérieuse, un peu hautaine. Le prétexte fut saisi avec empressement, et le parti bien vite privé d'une

force indéniable, qui eût été un nécessaire contre-poids aux pures phraséologies, aux fougues vibrantes, aux départs irréfléchis. Mais Blanqui devait être forcément un isolé ou un presque isolé dans le parti révolutionnaire. Il avait dû accepter la tradition par son éducation classique et par la force des choses, et il resta, pendant la plus grande partie de son existence, un conspirateur à la mode de la Restauration, se servant des formules qui étaient alors les signes de ralliement. Mais vraiment son esprit était en avant de la politique de son parti. Il devina le premier, parmi ses coreligionnaires, que cette politique devait être une science comme toutes les autres manifestations de l'activité humaine, et que cette science sociale était à constituer. Tout agissant qu'il était, au moins jusqu'en 1848, il fut un critique parmi des hommes d'action qui se souciaient peu, comme lui, de systématiser la force, et à qui il suffisait de marcher devant eux, certains jours où leur beau républicanisme faisait battre leur courageux cœur plus vite et montait à leur naïf cerveau en ivresse guerrière.

On fut un peu long, dans un tel milieu, à comprendre qu'il y avait plus qu'un remueur de pavés, plus qu'un chef de barricade en Blanqui, qu'il y avait en lui un observateur perspicace de la lutte des intérêts, un connaisseur d'hommes assez méprisant et, par conséquent, méfiant et froid, un politique savant connaissant la France comme devrait la connaître un ministre de l'Intérieur, et l'Europe comme devrait la connaître un ministre des Affaires étrangères. Cet homme d'État possible qu'il y eut en Blanqui, cet organisateur espéré de la Révolution sociale, ceux qui crurent le découvrir n'en démordirent plus et restèrent attachés à lui, malgré tout et contre tous. Ceux même qui cessèrent d'être les affiliés de ses desseins gardèrent une haute estime pour cette intellectualité, une croyance en cette force. Mais, en 1851, à Belle-Ile, ils n'étaient pas en très grand nombre. Ce fut plus tard, sous l'Empire, que le parti blanquiste devait se recruter parmi la jeunesse, surtout parmi la jeunesse médicale du quartier Latin. Alors, aux jours de cette captivité tranquille, perdu dans ce phalanstère, Blanqui vécut à peu près en isolé, l'humeur sereine, souvent gaie, s'amusant volontiers des plaisanteries, soignant sous sa fenêtre un carré de légumes et de fraisiers, circulant en sabots et en bretelles, un grand chapeau de paille sur la tête, un peu voûté, attentif à la terre comme un jardinier, et aussi travaillant à force, et causant à mi-voix avec Cazavan.

CXV

L'existence de la prison, par les beaux jours du climat modéré de Belle-Ile, fut surtout rendue facile aux prisonniers par le grand préau herbu, déployé sous le plein ciel. Sur ce terrain de cent vingt-cinq mètres de largeur sur deux cent cinquante mètres de longueur, en un tel espace, les promenades et les groupements étaient faciles, et aussi l'isolement. On pouvait s'éviter, ne pas entendre les conversations adverses, se réfugier dans le chuchottement de la confidence, installer le conciliabule. Le parti formé autour de Barbès était de beaucoup le plus nombreux. Les conversations commencées dans la cellule du chef continuaient pendant les heures de sortie. Un certain nombre d'indifférents vaguait, regrettant la rue populeuse, la journée de l'atelier, la rentrée au faubourg aux heures du soir. Ceux qui s'étaient nettement prononcés pour Blanqui étaient des amis retrouvés, ou les adeptes sûrs tels qu'il sut toujours en conquérir et qui se donnaient pour ne plus se reprendre. Souvent aussi, il marqua son intention bien arrêtée de solitude. Il resta de longues heures à sa fenêtre, pendant les soirées claires, observant l'état du ciel ou laissant aller sa pensée vers les années révolues. Dans le préau, il marchait vite, s'arrêtait, reprenait sa marche à l'écart, vers les jardins en contre-bas. L'été, il parcourut l'étendue permise, monté sur un âne, coiffé de son chapeau de paille, en bras de chemise, et personne ne s'avisait alors de vouloir dialoguer avec ce songeur qui s'en allait au pas ou au trot de sa monture.

CXVI

Il y eut des journées d'effervescence. Le préau fut parfois, aux heures où se desserrait la discipline, transformé en un forum où se posaient bruyamment les questions politiques et sociales. Toutes les théories qui étaient apportées quelques mois auparavant aux tribunes des clubs, tous les événements qui arrivaient depuis en échos, suscitaient des discussions contradictoires où tous ces hommes, habitués aux débats de ce genre, faisaient évaporer en paroles leur colère ou leur ennui. Leur pensée allait à la France transformée en Empire, au coup d'État de décembre qui avait été la fermeture définitive de la période qu'ils avaient vécue. Ils avaient écouté mourir les derniers échos des insurrections européennes, et il semblait, à ceux qui réfléchissaient, dans

leur île, inquiets du mystère de l'espace, qu'il ne leur venait plus, de la France, de l'Allemagne, de l'Italie, de l'Europe entière, qu'une sensation de grand silence et de vide. Tout paraissait bien fini, et ils étaient les derniers ardents, jetés à l'inaction, condamnés à l'impuissance, consumant au milieu de l'Océan leurs dernières énergies.



Garde national Mutin

Malgré tout, chez presque tous ces faubouriens, ces hommes d'en avant, toujours prêts à repartir pour le rêve, une exaltation naissait des souvenirs évoqués, des projets déclamés, des rêves de bonheur et des conceptions de cités humanitaires qui s'élevaient en tremblantes constructions sur les plans rigides des systèmes. Le désir du rythme et de l'unisson surexcitait les cervelles et montait les voix, qui passaient de la parole véhémente aux larges phrases des chants patriotiques, aux clameurs des refrains révolutionnaires. Quand tous avaient figuré dans les palabres, dit leur mot, jeté leur cri dans les discussions, quand ces prisonniers s'étaient donné l'illusion de la liberté en montant à des tribunes imaginaires, ils s'enivraient davantage encore dans ces chœurs à pleine voix qui leur donnaient des sensations de départs au pas de course, d'écroulements de tyrannies, de fraternités durables, d'harmonies universelles. Combien de « Marseillaises », de « Chants du départ », de « Chants des ouvriers », s'envolèrent de l'enclos et s'en allèrent se perdre dans le bruit du vent et de la mer!

La population du Palais, nullement effarée par la réputation

d'incendiaires et de buveurs de sang des internés du pénitencier, s'en venait, à ses jours et à ses heures de promenade, s'arrêtait dans les chemins environnants et sur les glacis de la citadelle, écoutait ces invocations, ces ardentes paroles, ces appels aux armes, toute cette poésie de religion républicaine, pareille à des litanies et des cantiques. Pour la plupart de ces promeneurs de petite ville, de ces allants et venants de remparts, ce fut là une distraction régulière, l'aubaine d'un spectacle et d'une audition, quelque chose comme un concert sur la place, un orphéon et des chœurs venus de loin, disciplinés, réglés, vraiment faits pour intéresser les amateurs et susciter, le soir, quelques conversations de dilettantes au repos après dîner.

CXVII

Des plaisirs de phalanstère d'un goût plus profane furent mis en œuvre. Dans une salle qui était le préau des jours de mauvais temps, des représentations théâtrales furent organisées. Les Parisiens furent les actifs régisseurs de ces soirées. Leurs souvenirs du boulevard du Crime, leurs sympathies anciennes pour les illustres comédiens ordinaires du peuple, se réveillaient aux heures où ils savaient que la foule afflue aux portes des théâtres, entre les balustrades, que les marchandes d'oranges éclairent leurs éventaires, que le lustre flamboie comme le soleil du mélodrame. Ils eurent vite fait de disposer une scène, une salle, par des tréteaux, des planches, des banquettes, d'installer un trémolo à l'orchestre. Ils jouèrent ce qui avait du succès dans leur bon temps de Paris, ils apprirent les rôles lorsqu'ils purent se procurer les brochures, ils les jouèrent tant bien que mal, dans leurs grandes lignes, en suppléant aux lacunes, lorsqu'ils étaient forcés de s'en remettre au compte rendu de leur mémoire. Ils jouaient dans la pénombre aux silhouettes bougeantes, sous la faible clarté des bougies et des lampes, avec des entr'actes annoncés par le cri : « Ouvrez les sabords ! » Et ils remplissaient tous les rôles avec la même conviction, devant leur public de camarades bénévoles, amusé et bon enfant comme un public de mômes au guignol des Tuileries. On garda longtemps le souvenir d'une certaine représentation d'*Antony*, où Adèle d'Hervey apparut, sans entrevue préalable avec le barbier, plus moustachue et barbue que son fatal amant romantique.

(*A suivre.*) Gustave GEFFROY.



UN DIRECTEUR DE L'ODÉON [1]

AUGUSTE LIREUX

Un individu remuant, de belle mine, bien en chair et en couleur, grand, brun, barbu, découplé, plutôt robuste que gros, la poitrine bombée, actif de la tête aux pieds, les yeux étincelants derrière des lunettes, le chapeau à larges ailes sur l'oreille, grand hâbleur, grand marcheur, c'était Lireux. Peu d'hommes à Paris ont tenu plus de place et se sont donné plus de mouvement que ce Lireux, aujourd'hui si parfaitement inconnu de la génération actuelle. On devinait en lui une somme de vitalité considérable, qu'il dépensa au jour le jour sans compter.

Il était venu de Rouen à Paris avec une idée fixe (on dirait aujourd'hui un objectif) : être directeur de l'Odéon. Cela semble une chose toute naturelle aujourd'hui, mais alors c'était un désir qui ne pouvait éclore que dans un cerveau bizarrement équilibré. On avait sur l'Odéon toutes sortes de préjugés gothiques, entre autres celui de la distance qu'on s'exagérait à dessein ; il semblait que ce fût un autre Kamtschatka et Théophile Gautier a pu écrire :

On a fait là-dessus mille plaisanteries,
Je le sais ; il poussait de l'herbe aux galeries ;
Trente-six variétés de champignons malsains
Dans les loges tigraient la mousse des coussins...

Dix ans après, les mêmes préjugés existaient encore, et c'était au tour de Philoxène Boyer de rimer sur ce vieux thème :

L'Odéon, c'est toujours, pour l'esprit des journaux,
Le volcan dont le temps éteignit les fourneaux,
La Palmyre aux détours sonores,

(1) Le changement récemment survenu dans la direction du théâtre de l'Odéon donnera un intérêt d'actualité à cet amusant article.

Dont jamais un Volney ne trouble le repos,
Et le morne désert où ronflent les troupeaux
De buffles et d'onocentaures !

Onocentaures est dur; mais pouvait-on médire assez d'un théâtre qui, une fois, était demeuré vide ou à peu près pendant un spectacle gratis? Les vaudevillistes daubaient à qui mieux mieux sur l'Odéon. Odry disait : « C'est le théâtre le plus *plaint* de Paris. » A quoi Vernet ripostait : « Voilà pourquoi il demande à être *administré.* »

Tel était le théâtre dont Lireux briguait la direction. Notez qu'il n'avait jamais écrit de pièce, ni rêvé d'en faire une. Mais il avait collaboré à plusieurs gazettes dramatiques, et il croyait que cela lui constituait une sorte d'expérience. Surtout il comptait sur son étoile.

En 1841, il racheta le privilège de M. d'Epagny, qu'on avait d'abord proposé à Hippolyte Lucas; et de la même façon que, dans *Hernani*, don Carlos s'écrie :

Empereur !... au refus de Frédéric le Sage !

Lireux s'écria, avec la même pointe d'amertume :

Directeur !... au refus d'Hippolyte Lucas !

N'importe, il touchait à son rêve. Alors l'Odéon put voir, pendant trois ou quatre ans, un directeur comme il n'en avait jamais vu. La troupe était mal payée et manquait souvent de tout, comme l'armée d'Italie, mais son jeune général la menait à la victoire. Elle l'aimait pour sa belle humeur inaltérable, pour ses reparties pétillantes. Petit à petit le public des écoles fit comme les comédiennes et à son tour prit Lireux en affection; on faisait fréquemment du *boucan* à l'Odéon, tantôt à propos des pièces, d'autres fois, pour rien, pour le plaisir. Dans ces circonstances-là, on appelait Lireux à grands cris, et Lireux surgissait et haranguait les spectateurs. Il avait la langue bien pendue; il aurait mérité d'être méridional; insensiblement on en vint à désirer de le voir et de l'entendre. « Lireux parlera-t-il? » se demandait-on avant d'entrer.

Et puis c'était un homme d'égards. Un soir d'hiver et de tragédie, il fit apporter des chaufferettes aux rares personnes disséminées dans le parterre. Ces choses-là attachent.

Il avait des mots à revendre. L'acteur Machanette vint lui ré

clamer le rôle d'Alceste, en lui disant : « Vous n'avez personne pour jouer le *Misanthrope*. — J'ai mon caissier », répondit Lireux.

Le hasard mit Balzac sur sa route. Ce fut comme un choc électrique entre ces deux hommes, qui avaient tant de points de ressemblance. Balzac avait entendu parler de Lireux, de sa vaillance, de son esprit d'initiative et de son audace; il lui apporta les *Ressources de Quinola*. L'auteur et le directeur se comprirent sur-le-champ; Léon Gozlan a raconté dans une page devenue classique l'entretien qu'ils eurent tous deux pour déterminer la composition du public de l'Odéon lors de la première représentation de *Quinola*. Balzac ne voulait au parterre que des chevaliers de Saint-Louis.

Lireux s'étonna d'abord, mais il se remit promptement.

— Vous n'aurez au parterre que des chevaliers de Saint-Louis, répondit-il; seulement, vous vous chargez de les trouver.

— Je m'en charge, Continuez à me désigner les places, je vous prie.

— Orchestre... dit Lireux.

— A l'orchestre les pairs de France.

— Mais l'orchestre, monsieur de Balzac, ne les contiendra pas tous.

— Ils se tiendront debout dans les couloirs.

— Loges d'avant-scène.

— La cour aux loges d'avant-scène.

— Avant-scènes des premières, continua Lireux.

— Les ambassadeurs et les plénipotentiaires.

— Baignoires découvertes des premières.

— Les femmes des ambassadeurs.

— Secondes galeries! cria Lireux.

— Les députés et les grands fonctionnaires de l'État aux secondes galeries, répliqua Balzac,

— Troisièmes galeries!

— La haute finance.,. achevez, monsieur Lireux.

— Quatrièmes galeries!

— Une bourgeoisie riche et variée, acheva Balzac.

J'abrège la scène, qui a souvent été citée. Elle fait connaître Lireux autant que Balzac, — Lireux avec son ironie bonne enfant, et le jeu clignotant de ses lunettes vingt fois ôtées, vingt fois remises.

Lireux, qui n'avait pas inventé Balzac, inventa Ponsard; il

commença à battre monnaie avec *Lucrèce*, et finit par arracher au gouvernement une subvention de 60,000 francs, qui avait toujours été une des facettes de son rêve. Et cependant, ni *Lucrèce*, ni la subvention, ni une fièvre d'activité sans égale ne purent le maintenir dans sa direction. Il sombra en 1845.

Le journalisme reçut l'enfant prodigue, vaincu, mais non découragé. Comme il fallait vivre, il accepta de la Comédie-Française une place de lecteur-examinateur. Survint la Révolution de 1848. Il s'y retrempa et y trouva de nouvelles ressources à la façon de *Quinola*. De cette époque datent son *Assemblée nationale Comique* et la création de la *Revue Comique*. Sa collaboration au *Charivari* le conduisit, par un chemin imprévu, au feuilleton dramatique du *Constitutionnel*.

Ici est nécessaire de faire une halte pour caractériser le talent d'écrivain d'Auguste Lireux. Pamphlétaire politique ou critique de théâtre, il est un peu bourgeois; il a du gros bon sens et de la grosse gaieté; il suit la foule, il ne la guide pas. Nul essor vers un idéal quelconque. Je lui trouve beaucoup de rapports avec un homme de sa génération, Auguste Villemot, mais Auguste Villemot avait plus d'instruction première qu'Auguste Lireux.

L'article de genre florissait lorsque Lireux fit ses débuts dans les petits journaux. On l'y remarqua. Aujourd'hui, c'est une formule bien vieillie et même presque disparue. A ce titre, je veux reproduire cet article de Lireux intitulé : *De la Tyrannie des Lunettes*. On sait que les lunettes jouaient un grand rôle dans son existence, il traitait de son sujet *ex-professo :*

« C'est, dit-on, du milieu du XIVe siècle que le Pisan Alexandre Spina médita et accomplit les bésicles dans son fatal génie. L'Italie du moyen âge, qui fournissait l'Europe de poisons et d'astrologues, d'inquisiteurs et de bravi, devait en effet la doter du plus terrible auxiliaire de l'astuce et de l'hypocrisie.

« L'antiquité connaissait le verre. Moïse, Job et Aristote en parlent. Mais jamais l'idée de l'employer en lunettes ne pouvait venir à des hommes qui respectaient trop la ruse pour la matérialiser.

« La célèbre controverse sur les *nez antiques*, qui a eu lieu à l'Université de Gœttingue met en doute, il est vrai, le mérite des Grecs dans cette question de loyauté.

« Se fondant sur ce que, depuis l'Apollon jusqu'à la Vénus de

Milo, jamais une statue grecque ne nous est parvenue avec son nez (ce qui est parfaitement historique), la majorité des docteurs allemands pensent que le nez est d'invention romaine, et que jamais Grec n'en a porté. Cette assertion paraît très sensée, quand on songe aux effroyables nez que se mettaient les Césars. Tout inventeur aimant à voir exagérer son invention, on comprend alors combien cette inscription devait flatter le Sénat et le peuple romain : S. P. Q. R. »

Cet article assez incolore est tiré de la *Revue comique*, recherchée aujourd'hui plutôt pour ses illustrations (il y en a de Nadar, qui signait alors *Nadard*) que pour le texte de Lireux.

J'en dirai presque autant de ce gros volume illustré par Cham : l'*Assemblée nationale comique*. Chacun des articles qui raconte une séance est dramatisé comme un petit tableau. C'est tantôt une passe d'armes, tantôt une inondation, tantôt un incendie, tantôt un combat naval. Vous voyez d'ici le procédé :

« L'amiral Carry, ministre de la marine, a rencontré le Dahirel, à la hauteur du conseil d'amirauté. Ce Dahirel a lâché le premier une bordée d'interpellations que l'amiral a reçue dans ses hautes voiles, etc., etc. »

Une autre fois c'est à l'astronomie que Lireux emprunte ses images :

« Soudain, l'attention de l'Assemblée a été distraite par un spectacle imprévu : tous les yeux se sont levés en l'air pour regarder quelque chose qui semblait descendre vers la tribune. Ce quelque chose encore indistinct ressemblait à un orateur en baudruche qui flottait au gré du vent ; puis, on a reconnu que c'était un ballon avec sa nacelle, et qu'il y avait dans la nacelle un être animé. A mesure que l'aérostat se rapprochait, la forme du voyageur se rapprochait davantage; un instant, à la longueur des membres et à l'élégance de la silhouette qui se détachait sur le ciel, on l'a pris pour une grande levrette ; puis la levrette est devenue un homme, et enfin la poétique figure de M. de Lamartine est apparue.

« Le ballon s'est arrêté au-dessus de l'Assemblée, et, du haut de la nacelle qui le balançait, M. de Lamartine, avec sa grâce et son aisance accoutumées, s'est mis à agiter ses drapeaux tricolores. Sa voix, tombant de cette hauteur, était souvent emportée par le vent et ne nous arrivait que par bouffées ; mais les notes sonores qui vibraient à travers l'espace, semblaient sortir d'un

instrument plutôt que d'une bouche humaine. De là où il était placé, M. de Lamartine pouvait voir la question italienne de très haut, etc., etc. »

A la longue ce système devient monotone et finit par engendrer la fatigue. Aussi, malgré une incontestable bonne humeur, l'*Assemblée nationale comique* n'a-t-elle que la valeur d'un document historique. Les provinces l'achètent encore pour le grand nombre de noms propres qu'on y retrouve ; mais quel intérêt s'attache aujourd'hui à « l'*intrépide* Buvignier, au *beau* Xavier Durieu, au *petit père* Sarrans jeune, à *moussu* Baze ? » Vieilles lunes ! vieilles lunes !

Après une campagne, qui ne fut pas sans quelque éclat, Lireux dut quitter le feuilleton du *Constitutionnel* à la suite du coup d'État où il fut compromis. Arrêté au divan Lepelletier, il courut de graves périls qui l'éloignèrent pour toujours de la politique active.

Nous touchons à sa dernière incarnation. Dans ses courses en coup de vent à travers Paris, il découvrit la Bourse, comme il avait découvert Ponsard. Il s'y fixa. Le génie des affaires, qui n'avait jamais cessé de le hanter, se développa en lui d'une façon exclusive et dévorante. Je le vois encore escaladant, plutôt que montant cet escalier simili-grec. Une de ses dernières créations fut la *Semaine financière*, qu'il rédigeait avec Eugène Forcade. — Eugène Forcade ! encore un homme d'une génération disparue, d'un groupe particulier, écrivain de race, admirablement et diversement doué, et qui mériterait peut-être, lui aussi, une étude. Mais qui cela intéresserait-il ?...

Enfin, que dirai-je ? Auguste Lireux vécut ses dernières années dans la peau d'un millionnaire. Il l'avait bien mérité pour tout le mal qu'il s'était donné sa vie durant. Il avait une maison de campagne à Bougival où il recevait ses amis, qui lui restèrent constamment fidèles. On a gardé le souvenir de ces fêtes bruyantes, qui se répandaient de la maison jusque sur les rives de la Seine.

Comme Auguste Villemot, qui le précéda — ou le suivit — de peu de temps, Auguste Lireux mourut en 1870. Il était écrit que ces deux natures abandonneraient ensemble, sur le seuil de son écroulement, cette société dont elles avaient été deux des plus curieuses expressions.

Charles Monselet.

PASSÉ L'AMOUR[1]

(Suite et fin.)

Lida maintenant avait cinq ans. C'était presque une demoiselle. Sa cure d'air et de soleil faisait miracle; cela n'allait point à la rendre comparable à ce petit va-nu-pieds de Pietro, souple et patiné comme un bronze florentin; mais Lida aussi commençait à s'imbiber de la tiède lumière italienne. Elle était jolie et douce comme sa mère et, par aucun trait, ne rappelait M. d'Armont; le vieux docteur, chez qui je la menais parfois et qui habitait une des maisons en retrait sur la rade, se félicitait de cette petite vie qu'il avait réussi à sauver et n'était jamais si heureux que quand Lida lui sautait au cou pour l'embrasser. Cependant, il trouvait que l'enfant était trop réfléchie et trop concentrée pour son âge.

— Je ne vous fais point un reproche, me disait-il, de la mener avec vous sur la tombe de sa mère et d'élever dans sa petite âme un autel à la morte; mais ne craignez-vous point qu'à tant se répéter, ces pratiques ne finissent par la bien assombrir? Vous devriez lui trouver des distractions nouvelles, la laisser fréquenter plus souvent chez les petites filles et les garçonnets de son âge. Il n'y a guère ici que des enfants de marins et de paysans, mais j'imagine que la hiérarchie sociale ne gêne point encore la signoretta. Considérez, ajoutait-il, en me montrant un groupe de gamins qui dansaient sur la plage, considérez de quelle attention elle les regarde, mais dans cette attention ne pourriez-vous pas démêler un peu d'envie? Annunciata devrait l'introduire dans ce petit monde et, tout en la surveillant, l'y laisser prendre sa part de gâteaux et de jeux. La signoretta vous aime bien, mais vous êtes trop sérieux pour elle, mon cher monsieur.

Je me rendis à ces raisons, et Annunciata sortit plus souvent avec l'enfant qui perdit un peu de sa contrainte dans la société de ses petits camarades. Je les accompagnais jusqu'à la villa du docteur, et, s'il était de loisir, je demeurais volontiers sur la ter-

(1) Voir les numéros des 10 et 25 avril, 10 et 25 mai, 10 juin 1896.

rasse, d'où, par une éclaircie, nous pouvions surveiller la plage et les ébats de l'enfant.

— Savez-vous, me dit un jour l'excellent homme, que mon conseil n'était pas si mauvais? La signoretta montre, depuis quelque temps, une alacrité remarquable. Sa guérison est en bonne voie. Et pourtant je ne suis pas encore satisfait; il y a toujours du mystère dans cette petite âme, un je ne sais quoi qui m'inquiète. Il faut que cette espèce d'hypocondrie disparaisse entièrement. Tenez, voici le carnaval qui commence. Que n'allez-vous à Lucques le lui montrer? Le carnaval n'y vaut pas celui de Venise, mais il est d'une sorte pourtant qu'un enfant s'en peut amuser.

J'avais bien envie de décliner la proposition du docteur, ne me sentant qu'un goût des plus modérés pour de pareilles distractions. Mais il me pressa si vivement et par tant de raisons à la fois qu'il fut décidé, le jour même, que Lida et moi nous passerions la semaine du carnaval à Lucques. Je l'annonçai à Lida. Mais ce mot de carnaval ne lui présentait rien de fort clair, et il me fallut le lui expliquer :

— Tu verras comme c'est joli, lui dis-je. Il y a des fleurs partout et jusque dans les voitures. Et les gens! Il y en a qui se déguisent en bêtes, en gros oiseaux, en tigres, en ours. Les rues ressemblent à l'arche de Noé. C'est très drôle.

Elle secouait la tête, ne comprenant pas bien. Et, enfin, après un silence :

— Et les bêtes, petit père, est-ce qu'elles se déguisent aussi, ce jour-là?

— Non, lui dis-je en souriant, ma Lida, les bêtes sont, en ce point, plus raisonnables que les hommes. Elles gardent tout le temps de leur vie la figure que le bon Dieu leur a faite.

— Les bêtes ont raison, me dit-elle avec un sérieux tout à fait comique.

Quand je réfléchis aux joies innocentes de ces derniers jours qui précédèrent notre départ pour Lucques, à la sécurité où je me reposais, et comme le chagrin que m'avait causé la mort d'Adélaïde, ralenti par les années, s'était peu à peu tourné en un sentiment de mélancolie apaisée et douce, j'ai peine à retenir mes larmes et à ne pas accuser la destinée de m'avoir accordé ce répit d'un moment qu'afin de me faire éprouver avec plus de violence les malheurs qu'elle me préparait.

J'étais descendu avec Lida au *Globo*, une hôtellerie d'assez bonne apparence, discrète et retirée, où la compagnie n'était d'habitude que de petits bourgeois, d'ecclésiastiques et de fonctionnaires à la retraite. Les fêtes du carnaval s'ouvraient le lendemain. Je ne voulus point différer de faire à Lida les honneurs de la ville, qui avait perdu sa calme physionomie des jours ouvriers. Ces galeries gonflées de draperies écarlates, les mâts, les estrades, les oriflammes, la musique, le macaroni et les fritures en plein air, toute cette joie puérile et bruyante d'un peuple resté enfant confondait Lida et la ravissait. Nous avions pris une calèche découverte et nous parcourions la ville, quand, près de l'Orozza, à la descente, je remarquai un cabriolet de place qu'occupait un personnage dont l'attitude générale et la physionomie me frappèrent d'abord que je l'eus aperçu. La voiture venait en sens inverse de la nôtre et, comme la pente était assez raide, le cheval qui la traînait avait pris le petit pas. Mais au moment qu'elle allait nous croiser, soit à cause du soleil qui le frappait au visage, soit dans le dessein d'échapper à nos regards, l'inconnu se retourna pour baisser la capote et cela fit que je ne pus m'assurer de l'exactitude de ma première impression.

Si rapide qu'elle eût été cependant, elle avait suffi pour me jeter dans un trouble extraordinaire. Dans la personne que nous venions de croiser, je croyais avoir retrouvé M. d'Armont, vieilli, fané, plus pâle et plus triste que jamais, et n'ayant rien gardé que cette beauté des traits et cette singulière caresse impérieuse des yeux qui le distinguaient entre tous les hommes de son temps. « Si c'était lui, pensai-je, et s'il m'avait reconnu ! » Mon trouble était si grand que je coupai court brusquement à notre promenade et donnai l'ordre au cocher de nous ramener au *Globo*. Lida, qui s'amusait de la joie des rues, était toute chagrine de rentrer si tôt.

— C'est qu'on dîne de bonne heure chez le traiteur, lui dis-je, heureux de trouver une explication qui la satisfît à peu près.

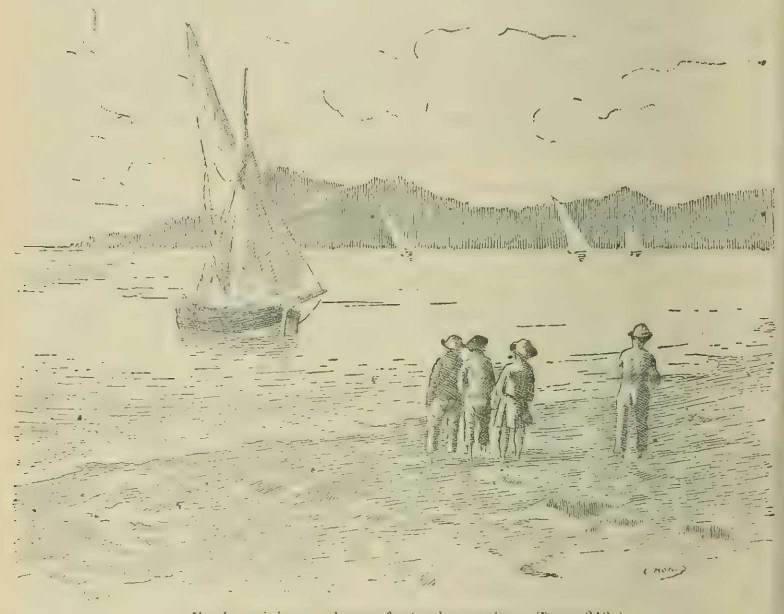
Mais je n'étais pas maître de mon trouble et la voiture ne nous avait pas plutôt déposés à l'hôtel, que j'entraînai l'enfant dans ma chambre et, m'y enfermant avec elle, je la serrai fiévreusement sur mon cœur.

— O Lida, ma petite Lida, m'écriai-je, si jamais tu m'étais ravie !

L'enfant me regarda de ses yeux de mystère et se tut. Je crai-

gnis d'avoir ébranlé trop rudement cette petite âme délicate. Je la pris sur mes genoux, la caressai et la rassurai en feignant une tranquillité qui était loin de moi.

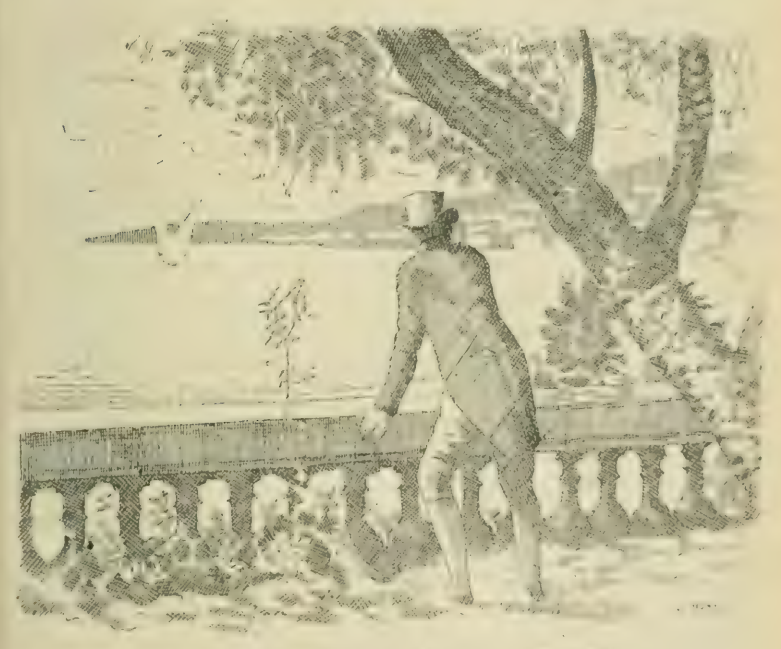
— Demain, lui dis-je, tu verras le carnaval. Nous reprendrons notre promenade par la ville ; ce sera charmant.



— Il n'y a ici que des enfants de marins. (Page 613.)

Elle sourit, mais d'un sourire un peu las, et je passai le reste de la soirée devant son berceau. Lida s'était assoupie et, penché sur elle, je commençais à réfléchir plus sainement à l'étrange rencontre qui m'arrivait. Ce dont je demeurais le plus frappé, c'est que la seule vue de M. d'Armont eût pu m'émouvoir à ce point. M. d'Armont n'avait aucune prise sur l'enfant. Lida m'appartenait ; elle m'était attachée par tant de liens, la volonté de sa mère, mon nom, mon amour et mes soins, que le sang n'en faisait plus un par comparaison. Il n'était pour le prouver qu'à mettre M. d'Armont et moi en face de l'enfant et qu'à lui demander de choisir entre nous, de décider où était son vrai père. L'hésitation n'aurait point été longue et d'avance je me représentais ses petits bras jetés autour de mon cou et la caresse passionnée dont elle m'eût répondu.

Et que craignais-je autrement, du reste ? N'y avait-il pas le serment de M. d'Armont, cette parole donnée et fidèlement tenue jusqu'alors qu'il ne tenterait rien pour nous retrouver ? J'étais toujours le maître de sa vie et, s'il fallait qu'il m'en fît souvenir, il y aurait toujours temps à lui en porter moi-même la nouvelle.



— Je demeurais volontiers sur la terrasse (Page 614).

Et, pour achever, ne m'abusais-je point ? Y avait-il aucun fondement à faire de l'impression que m'avait causée la prétendue rencontre de M. d'Armont ? Outre l'extraordinaire coïncidence qu'il eût fallu pour l'amener à Lucques au moment que je m'y trouvais, il n'était guère plus vraisemblable d'admettre qu'il eût à son âge des cheveux blancs et cette fatigue surprenante de la physionomie. Une vague ressemblance, moins encore, une façon de contraste, c'était pour expliquer ma méprise le plus sensément du monde : j'avais confondu M. d'Armont avec un étranger qui le rappelait.

N'importe ! Le coup avait été rude, et quelle profondeur d'affection il avait découverte en moi ! Comme j'aimais cette petite

Lida ! Je me trompais tout à l'heure, quand je disais qu'elle était ma prisonnière ; tant de liens tissus de mon cœur au sien avaient fait de moi le captif et d'elle la geôlière. Je le voyais bien maintenant et il ne me restait qu'un désir qui était de regagner au plus vite Fruginone et d'y abriter jalousement mon bonheur. Toutes les raisons dont je me payais ne suffisaient point à me rassurer et, sans me l'avouer à moi-même, j'avais l'obscur pressentiment d'un danger. Il fallait pourtant bien demeurer à Lucques : Lida n'eût point compris que je manquasse à ma promesse et elle se faisait une telle joie d'assister au carnaval qu'il y eût eu de la barbarie à lui refuser.

Cela me fit résoudre à paraître à la fête sous un déguisement. Je pensai qu'il me serait facile d'échapper de la sorte à la curiosité de M. d'Armont, si je le rencontrais encore et si vraiment c'était lui que j'avais rencontré une première fois, et, pour second bénéfice, j'y trouvais de pouvoir surveiller les figures et pousser mes recherches en pleine liberté. Quant à Lida, puisque M. d'Armont ne la connaissait point et n'avait fait que l'entrevoir à distance, sa présence ne pouvait point me trahir.

Ces dispositions me rassurèrent davantage que toutes les raisons dont je m'étais nourri la veille. La première journée ne présenta rien de singulier. Dans le temps que Lida, debout à la portière, bataillait de ses petites mains et prodiguait des confetti et des fleurs, j'examinais avec soin les visages des passants ; dans aucun je ne reconnus M. d'Armont ni quelque personnage qui le rappelât. Du Corso à l'Orozza, qui marquaient les deux extrémités de notre itinéraire, la distance n'était cependant point si grande, et nous l'avions parcourue jusqu'à cinq fois dans les deux sens. Si M. d'Armont avait vraiment été à Lucques, il n'eût point manqué d'assister au défilé et je l'aurais aperçu. Il fallait que je me fusse trompé et que j'eusse été dupe, la veille, d'une illusion de la vue, ou que M. d'Armont eût quitté Lucques incontinent. Je voulus néanmoins pousser la précaution à l'extrême, et je décidai que je ne quitterais point mon déguisement que la fête ne fût terminée.

Le troisième jour, qui était celui de la clôture, arriva ainsi et, quoique je ne me fusse point départi jusqu'au bout d'une attention scrupuleuse, je ne puis dire que je réussis durant ces trois jours à découvrir une figure qui présentât quelque rapport avec celle dont j'étais occupé. C'est à peine si je remarquai seulement,

vers la fin des réjouissances et comme nous longions les arcades du Grand-Amphithéâtre, un domino de couleur sombre qui à pied, sans corbeille, s'était arrêté pour regarder Lida. Il me serait si peu venu à l'esprit que M. d'Armont fût caché sous ce travestissement, que ce n'est que beaucoup plus tard, et quand j'étais déjà rentré à l'hôtel, que je m'avisai d'y réfléchir. Mais, Dieu merci, c'était le moment que nous avions fixé pour notre retour à Fruginone. Lida, toute chaude encore de la bataille, s'était endormie dans mes bras. Elle s'était amusée plus que je n'aurais pensé ces trois jours durant; le docteur se féliciterait. Il ne saurait jamais de quelles angoisses j'avais acheté ce plaisir.

Mon inquiétude finit par se dissiper pourtant, quand, huit jours écoulés après notre retour à Fruginone, rien ne fut venu déranger la calme existence que je menais aux côtés de ma petite Lida. Je respirais, mais l'alerte avait été vive, et s'il m'arrivait encore d'y penser, ce n'était jamais sans que le cœur me battît. Lida avait repris ses jeux sur la plage, au clair soleil des après-midi de mars. Les conseils du docteur achevaient de faire merveille, et, comme ses mouvements prenaient plus d'élasticité, je trouvais qu'elle devenait aussi plus ouverte et plus gaie à mesure.

Un soir, pourtant, Lida me revint toute soucieuse. J'interrogeai Annunciata, mais je n'en pus tirer autre chose si ce n'est que l'enfant avait joué comme d'habitude avec ses petits camarades. Il fallut me contenter de la réponse, mais, comme je lui vis pendant plusieurs jours le même air réfléchi et grave et que la nourrice me payait invariablement de la même antienne, je résolus d'en avoir le cœur net et de surveiller Lida tout le temps qu'elle serait au dehors.

La terrasse du docteur faisait pour cela un observatoire à souhait, n'y ayant pas un recoin de la grève qu'on n'en pût tenir sous ses yeux en écartant les branches, et, comme elle joignait à cet avantage celui de n'être point exposée, je demandai au docteur la permission d'y demeurer autant qu'il me serait nécessaire.

Lida venait d'arriver sur la plage, et l'animation était grande déjà parmi son petit groupe; les voix ne montaient point jusqu'à moi, mais aux gestes il était sensible qu'on débattait quelque projet d'importance. Je le connus bientôt; il s'agissait d'un jeu

bizarre et que je n'ai vu jouer qu'aux enfants de Fruginone. Cela s'appelle le jeu du *sartore*. Un des enfants, un garçon d'habitude, le plus grand et le plus déluré et qui fait office de capitaine, dispose sur une seule ligne ses petits camarades. Le dernier de la colonne se place dans un rond tracé à la craie sur le dallage, ou dans le sable par un sillon. Quand la colonne est au complet, le chef du jeu s'assied sur ses genoux à la façon des tailleurs et, sur un coup de sifflet qu'il donne, toute la bande l'imite à la queue-leu-leu. Dans le même temps, et sur un deuxième coup de sifflet, la bande, toujours accroupie, commence un mouvement de rotation autour du bambin placé dans le cercle et pris comme pivot. Cela dure trois ou quatre minutes, où ce sont des rires fous à toutes les pirouettes que font les moins habiles en essayant cette marche d'un nouveau genre. Puis un dernier coup de sifflet : toute la bande se redresse et, nouant la chaîne, s'emporte en un galop effréné qui met fin au divertissement.



— Un domino de couleur sombre. (Page 619.)

Le jeu avait commencé et j'y cherchais Lida, quand je m'aperçus qu'elle n'était pas de la partie. Elle se tenait un peu à l'écart, les mains derrière le dos, et regardait ses petits camarades, mais avec une préoccupation étrangère à ce qu'elle regardait. Annunciata, toujours placide, la taille libre dans son large corset à lacets rouges, tricotait insoucieusement sur un banc voisin. Lida sembla guetter le moment où elle tenait les yeux baissés et je la vis qui s'élançait au même instant vers un petit mamelon boisé qui fermait la plage sur la gauche et qu'on appelait la butte aux tamaris. Elle revint sans y avoir découvert ce qu'elle cherchait, sans doute, car à deux ou trois reprises encore elle refit le même voyage sans plus de succès. Elle parut enfin renoncer à des recherches qui la décevaient et, de ce moment jusqu'à son départ elle ne quitta plus sa nourrice.

Aucun des mouvements de Lida ne m'avait échappé. J'y trouvais un côté de mystère qui m'intriguait et que je me promis bien d'éclaircir le soir même. En attendant, et pour ne pas rompre avec une habitude déjà ancienne et quasi sacrée, je me dirigeai,

après avoir pris congé du docteur, vers le cimetière de Fruginone. La tombe d'Adélaïde était à l'extrémité d'une grande allée de platanes qui séparait le cimetière en deux moitiés. J'y avais, la veille, apporté des touffes de roses blanches nouvelles, les premières de la saison, et la tombe en était toute jonchée.

Au moment que je me penchais pour en prendre une et la baiser (il me semblait que par ces fleurs quelque chose de moi allait à la morte), je poussai un cri de surprise en découvrant parmi les roses un bouquet d'œillets blancs que leur couleur m'avait dérobés tout d'abord. Il n'y avait d'œillets dans notre jardin ni dans aucun autre de Fruginone et, comme j'y réfléchissais, je me souvins que c'était la fleur qu'Adélaïde préférait autrefois, quand nous habitions R..., et qu'elle en portait toujours sur elle en ce temps-là ; mais pour savoir cette préférence d'Adélaïde, il fallait l'avoir connue elle-même à R...



— Lida s'était endormie dans mes bras.

Tout de suite je pensai à M. d'Armont. J'embrassai le cimetière d'un coup d'œil : il était vide. Mais le bouquet était là toujours ; il témoignait que quelqu'un était venu et qui donc pouvait-ce être que lui, le misérable ? Le sang m'étouffait. J'étais incapable d'aucune réflexion. Enfin, je saisis ce bouquet odieux, je le froissai entre mes doigts, je le foulai sous mes pieds, j'en écrasai jusqu'aux moindres vestiges. Le nom de M. d'Armont ne venait sur ma bouche qu'accompagné des injures les plus grossières. Qu'il me laissât la morte, du moins, quand il m'avait volé la vivante ! Et ce premier moment donné à la passion : « C'est donc vrai ? me dis-je. Il était là ! Je ne m'étais pas trompé ; c'est bien lui que j'avais croisé à Lucques, près de l'Orozza. Il m'avait vu. Et c'était lui encore, j'en étais certain maintenant, le masque

arrêté près de l'amphithéâtre et qui, sous ce travestissement, en même temps qu'il échappait à mes recherches, poursuivait les siennes en sûreté. Mais qu'est-ce enfin qu'il voulait et qu'il espérait? J'avais sa parole qu'il n'aurait jamais tenté de revoir Adélaïde. Se croyait-il dégagé de sa promesse parce qu'elle n'était plus? Mais sa tombe était justement le dernier asile où il eût dû pénétrer. Ce bouquet qu'il y avait déposé, c'était moins un hommage à la morte qu'une insulte posthume à celle dont il avait lâchement abusé, vivante. »

D'où venait, pourtant, que, six ans écoulés après l'outrage, quand sur le moment l'indulgence m'avait paru si aisée, je ne trouvais plus que colère et que haine contre le même homme et pour une offense qui, par comparaison, n'avait aucune gravité? « Sans doute, pensais-je, c'est que je n'aimais point encore Adélaïde comme je l'avais aimée depuis. C'est qu'elle ne m'avait appartenu vraiment qu'au lendemain de sa faute. C'est que maintenant j'étais jaloux de sa mémoire et qu'il m'était insupportable de la partager avec un rival. » Mais cette explication que je voulais découvrir à ma fureur, j'avais beau faire, je sentais qu'elle ne me suffisait point.

« Pousse jusqu'au fond de toi-même, dis-je enfin. Il y a une autre raison que tu ne t'avoues pas ou que tu ne discernes pas assez. Si ta conscience était tranquille et qu'elle pouvait, comme autrefois, se reposer dans une entière sûreté, quoi que tu dises du changement qui s'est fait en toi, ce n'est du ressentiment, mais de la pitié encore que tu trouverais pour M. d'Armont. Non, il y a une autre raison à ta fureur, et tu le sens et tu le sais, et cette raison est que cette Lida, ta fille bien-aimée par le cœur et par l'esprit, tu ne peux empêcher qu'elle ne soit par le sang la fille de M. d'Armont. Il est son véritable père et c'est cette paternité, rivale de la tienne, supérieure à la tienne, que tu détestes en lui, contre laquelle tu t'élèves et qui te met aux yeux cette flamme soudaine de vengeance. Qui sait, demandes-tu, ce que vient faire ici M. d'Armont? Quoi que tu dises, il a tenu parole; il n'a jamais cherché à revoir Adélaïde. Mais t'avait-il pu jurer qu'il ne chercherait jamais à voir son enfant? Toi-même le lui aurais-tu osé demander et l'estimerais-tu seulement s'il y avait consenti? Remets les choses à leur point. Quel cœur de père n'eût été brisé à la pensée que son enfant, sa fille, était aux mains de celui qu'il avait grièvement offensé, qu'elle était malheureuse peut-être et

l'innocente victime de sa haine? Sait-il ce qui s'est passé au lit funèbre d'Adélaïde? A-t-il entendu le vœu de la moribonde? Connaît-il ce legs à toi fait et par toi accepté d'une enfant qui n'était pas à toi? Et enfin a-t-il pu deviner que cette enfant, non seulement tu ne lui tenais point rancune de sa naissance et ne voyais point en elle une intruse, mais qu'encore tu l'aimais d'une affection jalouse et renfermée, et que tes soins, ta tendresse, le don généreux de ta vie, c'était comme un placement que tu avais fait sur elle et qui te la rendait tous les jours plus chère? »

Ainsi parlait ma raison et je ne l'écoutais pas. « Non! répondais-je, assez de générosité. L'heure est passée des indulgences faciles. Cette morte et cette enfant, je les garde; elles sont à moi, et malheur à qui tenterait de me dérober un peu d'elles! » Je brûlai l'étape qui me séparait de la maison. J'avais hâte de retrouver l'enfant, de la confesser, d'apprendre si quelque tentative avait été faite auprès d'elle par M. d'Armont. Je la trouvai qui rêvait aux anges.

— Tu me caches quelque chose depuis trois ou quatre jours, lui dis-je. Qu'as-tu, ma Lida? Es-tu malade? As-tu du chagrin? Parle. J'ai tant de peine quand je te vois ainsi!

Je savais combien cette petite âme était affectueuse et franche, et je ne doutais point qu'elle ne me découvrît aussitôt la cause de son souci. Mais, à ma surprise, elle se tut. Ce silence même devenait une façon d'aveu. Je continuai :

— Pourquoi n'as-tu pas joué aujourd'hui avec tes petits camarades? Qu'allais-tu faire, quand Annunciata ne te regardait point, sur la butte aux tamaris? Qu'y cherchais-tu? Est-ce que tu attendais quelqu'un?

Il parut bien que cette fois j'avais frappé au bon endroit. L'enfant, qui n'était point préparée à une question si précise, se troubla, et, se jetant dans mes bras pour y cacher sa confusion :

— Oh! père chéri, tu sais tout, me dit-elle. Mais je n'ai pas fait de mal, n'est-ce pas, d'écouter ce monsieur?

J'imagine que, si Lida m'avait observé à ce moment, ma pâleur et mon frémissement lui eussent répondu pour moi. Je fis un violent effort pour me dominer.

— De quel monsieur parlez-vous? dis-je avec une sévérité affectée. Je veux que vous me racontiez tout, mademoiselle Lida, comme si je ne savais rien. Ce sera votre punition de ce soir.

— Eh bien, poursuivit Lida, ce n'est pas ma faute aussi, c'est

la faute de Domenico. Je disais bien, moi, que tu finirais par tout deviner et que ce n'était pas la peine de faire la cachotière. Mais Domenico roulait de gros yeux et me jurait que tu le chasserais, si tu savais à qui il m'avait menée. Tu ne le chasseras pas, dis, petit père ?

— Poursuis, dis-je, nous verrons après.

Cette intervention de Domenico ne me surprenait déjà qu'à moitié. Elle confirmait trop bien mon pressentiment; je ne m'étais jamais fié à cet œil fourbe et patelin qui n'était jamais si éveillé que quand il semblait attendri.

— Voilà donc qu'il y a trois jours, dit Lida, comme j'étais à jouer sur la terrasse avec Pietro, Domenico nous appela et nous dit tout bas de venir avec lui jusqu'à la loge, qu'il allait nous montrer quelque chose de gentil. Pietro battait des mains de joie et j'étais contente aussi. Mais nous fûmes bien attrapés d'abord, quand il nous fit entrer dans la chambre du fond et qu'il dit en me poussant vers un monsieur qui était là et que je n'avais jamais vu : « Voilà l'enfant, signor ». Le Monsieur tira alors de sa poche des images et des gâteaux qu'il donna à Pietro et à moi. Il me regardait tout le temps et, par moments, il avait l'air de pleurer. Il aurait bien voulu rester davantage avec nous, mais Domenico, qui était sur le seuil de la loge, lui dit je ne sais quel mot à l'oreille, qu'il était temps de partir, je crois. Le monsieur se leva et me demanda si je voudrais bien l'embrasser. Il n'avait pas l'air méchant, ce monsieur. Il nous avait donné beaucoup de gâteaux à Pietro et à moi. Et puis il me demandait cela si doucement! Enfin, il faut croire que je lui fis bien plaisir en acceptant de l'embrasser, car il se mit, cette fois, à pleurer pour tout de bon, mais à pleurer de joie. « O Lida, disait-il, Lida, ma fille chérie! » J'étais bien étonnée qu'il m'appelât ainsi. Je ne suis pourtant pas sa fille. On ne peut pas avoir deux papas, dis ?

— Non! non! répliquai-je, luttant contre une émotion grandissante. Non, ma Lida, on ne peut pas avoir deux papas puisqu'on n'a qu'un cœur et qu'on ne peut pas le partager.

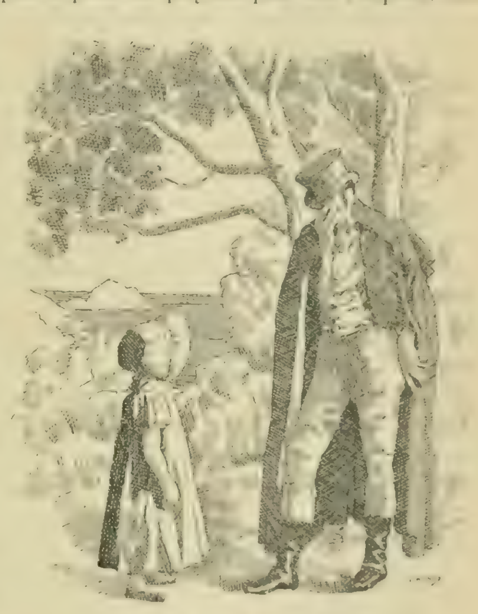
L'enfant réfléchit quelques instants, comme frappée de la raison. Et tout à coup :

— C'est vrai, dit-elle, aussi je comptais te demander ce que le monsieur avait voulu dire. Mais Domenico me répétait tout le temps : « Surtout, signoretta, ne dites rien au signor. Il me chasserait et chasserait avec moi Annunciata et Pietro. » Je

n'étais pas tranquille, tu penses bien. Puisque ce monsieur était si gentil pour moi, il n'avait pas besoin de se cacher, n'est-ce pas?

— Sans doute, fis-je. Mais tu l'as revu?

— Oh! pas dans la loge de Domenico, petit père. Domenico ne voulait plus: il disait qu'il y avait trop de danger, qu'il s'était déjà assez compromis, que le prix ne payait pas les risques, des choses que je n'entendais qu'à moitié. C'est à la promenade avec Annunciata. J'ai vu le monsieur qui était assis sur un banc de la butte aux tamaris et qui me regardait jouer. Il m'a appelée au moment où je passais près de lui; Annunciata ne faisait pas attention et je l'ai embrassé encore pour lui faire plaisir. Je lui ai demandé, cette fois, pourquoi il n'allait point te voir et pourquoi il se cachait de tout le monde, à la réserve de Domenico. Il est devenu tout rouge, il m'a dit que c'était un secret, qu'il me dirait cela le lendemain, si je voulais bien revenir, et, en partant, il m'a demandé si j'étais heureuse, si tu étais bon pour moi et si tu ne me faisais jamais de chagrin. — « Mon papa est très bon pour moi et je l'aime bien », lui ai-je dit. Il avait l'air tout surpris. — « Et moi, m'a-t-il dit alors, est-ce que vous voudriez bien m'aimer un peu aussi, mademoiselle Lida? » — « Je veux bien », lui ai-je répondu. Tu ne peux pas t'imaginer comme il était heureux! Et puis, il m'a dit son secret, le lendemain. Tu ne sais pas pourquoi il m'aimait tant? Il paraît qu'il avait eu une petite fille qui était de mon âge et que nous nous ressemblions, elle et moi, comme deux gouttes d'eau. Et elle s'appelait Lida aussi. Enfin, c'était tout mon portrait. Et quand il m'a vue, il a cru qu'il l'avait



Il sanglotait à fendre l'âme.

retrouvée; mais il comprenait bien maintenant que ce n'était pas moi puisque j'avais un autre papa. Il était redevenu tout triste en me disant cela. Il me demanda si je lui permettrais de venir quelquefois causer avec moi sur la butte aux tamaris, qu'il m'aimait bien tout de même et qu'il serait très malheureux s'il ne me voyait plus. Je lui ai dit que je le reverrais tant qu'il voudrait. — « Même si votre papa vous le défend ? » m'a-t-il demandé. — « Pourquoi me le défendrait-il ? lui ai-je dit. Mon papa n'est pas méchant. » — « Non, m'a-t-il dit, ma petite Lida, votre papa est même très bon, meilleur encore que vous ne pouvez penser. Mais peut-être a-t-il des raisons que vous ne savez point pour vous empêcher de me voir. » — « Je lui demanderai la permission, dis-je, et vous verrez que mon papa ne dira pas non. » — « Gardez-vous-en bien, me dit-il. Je sais d'avance ce qu'il vous répondrait. Vous lui feriez de la peine sans le savoir et il ne le mérite pas. » — « Ah ! répliquai-je, je ne veux pas faire de peine à mon papa. » — Pauvre monsieur ! j'aurais voulu que tu fusses là ! Il sanglotait à fendre l'âme. — « Vous avez raison, m'a-t-il dit quelques moments après. Le mieux peut-être est que je renonce à la seule joie qui me restait et que je ne vous revoie plus, ma petite Lida. C'est un parti qui me coûtera bien à prendre. Il le faut pourtant. Je ne vous demande plus qu'une chose : c'est d'oublier, comme il essaiera de vous oublier lui-même, le malheureux étranger que vous avez rencontré à Fruginone, qui avait une petite fille nommée Lida comme vous, qui n'avait plus qu'elle et qui l'a perdue. »

— Et il n'est pas revenu le lendemain ? dis-je avec plus de vivacité que je n'aurais voulu.

— Non, me dit Lida, j'ai regardé plusieurs fois sur la butte; il n'y avait personne.

— Ainsi, continuai-je, il ne reviendra plus. Mais t'a-t-il appris son nom en te quittant ?

— Son nom, répondit Lida, oh ! je l'ai deviné tout de suite, sans qu'il ait eu besoin de me l'apprendre.

— Comment ? fis-je étonné.

La petite folle mit un doigt sur sa bouche :

— C'est le prince Dolent, me dit-elle d'un ton de mystère.

— Je reconnais bien là ma Lida, dis-je, sans pouvoir m'empêcher de sourire. Toujours perdue de chimères ! Et Domenico, est-il aussi avancé que toi sur l'identité de l'étranger ?

— Je ne sais pas, dit Lida.

— Faites venir Domenico, dis-je à un domestique.

Et me tournant vers Lida :

— Je ne veux pas te gronder pour cette fois, ma petite Lida, lui dis-je. Mais tu as été bien imprudente et tu m'as fait, sans le savoir, courir un grand danger. La faute en est moins à toi qu'à Domenico. Mais rappelle-toi désormais que tu dois tout me dire et qu'il y a des occasions où c'est mentir encore que de garder le silence. Va, achevai-je. J'ai besoin de rester seul avec Domenico.

— Tu ne le chasseras pas au moins, père chéri ? dit Lida en joignant les mains.

— Il le mériterait bien, dis-je. La décision que je prendrai dépendra de sa sincérité.

Domenico, mandé en toute hâte, ne se fit point trop désirer. Le gaillard avait eu vent de quelque mécompte et il y paraissait à sa figure d'élégie et à la souplesse anticipée de son échine. Il fit trois grandes révérences en entrant, le bonnet à la main, qu'il roulait par façon de contenance.

— Domenico, lui dis-je dès que nous fûmes seuls, combien avez-vous reçu de cet étranger pour lui amener Lida dans votre loge ?

— Combien j'ai reçu ? balbutia le fourbe, la figure décomposée. Ah ! signor, s'écria-t-il tout à coup en se jetant à mes pieds, je suis un grand pécheur. Frappez-moi puisque je le mérite, mais épargnez Annunciata et mes enfants.

— Oui, dis-je, monsieur le faquin, pour qu'ils vous entretiennent à ne rien faire comme devant... Allons ! debout, traître, et gare à me répondre comme il faut ! Si tu me mens d'une virgule, toi, ton Annunciata et votre séquelle, vous viderez le plancher dès demain.

La menace eut tout l'effet que j'en espérais. Domenico se releva pâle et résolu.

— Interrogez, signor, dit-il ; je répondrai comme à l'official.

— Nous allons voir, répliquai-je. Et d'abord le nom de cet étranger ?

C'était un des points de mon interrogatoire à quoi j'attachais le plus d'importance. La discrétion qu'il avait observée près de l'enfant, M. d'Armont l'avait-il gardée près de Domenico ?

— Sur mon salut, me répondit aussitôt celui-ci, je ne le sais pas.

— Tu ne le sais pas, interrompis-je. Fais attention. A ta façon de reconnaître les bienfaits, j'imagine qu'on n'a pas besoin de t'apprendre comment se payent les services. Ce nom, si l'étranger ne te l'a point dit, ce qui est possible, tu te l'es procuré sans aucune faute à l'hôtel où il est descendu.

— Il n'avait point donné de nom à l'*osteria*, dit Domenico. Il venait en voiture de Lucques, faisait reposer ses chevaux et repartait le soir même.

— En ce cas, tu as fait causer son cocher?

— Le cocher changeait à chaque voyage et aucun ne connaissait l'étranger.

— Ainsi, dis-je, voilà qui est hors de débat, tu ne connaissais pas l'étranger? Tu savais au moins pourquoi il voulait voir Lida?

— Signor, dit Domenico, l'étranger m'a donné la raison qu'il a voulu.

— Laquelle? dis-je.

— Voici. L'étranger avait perdu une petite fille de l'âge de la signoretta et toute semblable à elle. Il avait rencontré la signoretta et vous au carnaval de Lucques. Il vous avait suivis et s'était renseigné à votre hôtel. On lui avait dit que vous habitiez ici et, comme il craignait d'être refusé de vous, il s'adressait à moi et me demandait de faire venir la signoretta dans ma loge.

— Et tu as consenti? dis-je.

— Ah! signor, j'ai juré d'être franc. C'est vrai que l'étranger s'était montré généreux; mais je ne savais pas que je faisais un si grand péché en lui amenant la signoretta.

— Joue donc l'innocent, dis-je avec dégoût. Misérable! Et si l'étranger avait volé Lida?

— Volé Lida, *corpo di Cristo!* Que dites-vous là, signor? L'étranger pouvait-il avoir des projets si abominables?

— Oui, dis-je, et tu t'en rendais complice.

Le coquin se mit à trembler et à se frapper la poitrine en poussant des *mea culpa* interminables.

— Cesse tes jérémiades, lui criai-je. Voici à quel prix je mets ton pardon.

— Ah! signor, soupira le traître, disposez de moi comme vous jugerez bon. Je vous appartiens.

— Écoute, dis-je. J'ai quelque raison de penser que l'étranger a quitté Fruginone et même Lucques. Cependant, il peut revenir d'un jour à l'autre. Ta loge est tournée vers la grande route. Ne

la quitte pas des yeux ; observe toutes les voitures qui passeront et s'il y en a une où tu soupçonnes l'étranger de se trouver, viens me prévenir de toute la vitesse de tes jambes. Est-ce dit ?

— C'est juré, s'écria hyperboliquement Domenico, en étendant la main avec un grand soupir qui m'annonçait sa joie d'en être quitte à si bon compte. Le signor peut être sûr que ses ordres seront exécutés à la lettre.

— Je verrai bien, fis-je.

Et, congédiant le fourbe, je demeurai seul, livré à mes réflexions.

Le danger le plus pressant semblait conjuré. Mon ressentiment contre M. d'Armont ne m'aveuglait pas jusqu'à m'empêcher de reconnaître qu'il avait mis à son enquête une réserve véritable et toute la délicatesse qui s'y pouvait supporter. Les questions mêmes qu'il avait adressées à Lida marquaient assez que le seul intérêt de l'enfant l'avait conduit à Fruginone. Rassuré maintenant sur son avenir et connaissant de quelle affection jalouse j'entourais sa jeune âme, il s'effaçait et il rentrait de lui-même dans l'oubli. Mieux eût valu, sans doute, qu'il n'en sortît point ; mais pouvait-il deviner que j'eusse aimé jusque-là une enfant qui n'était pas à moi et que l'éducation, à défaut du sang, m'eût donné cette illusion d'une véritable paternité? Et, l'excusant ainsi à moitié, l'étrange est que je ne laissais pas quand même de souffrir les pires tortures de la jalousie. C'est que cette paternité si profonde, je la sentais incomplète et voulue et que, justement pour cela, je n'étais plus le maître de moi à la pensée que quelqu'un pouvait élever des doutes sur sa légitimité. Toutes les raisons n'y étaient de rien. Je détestais M. d'Armont comme un avare le frère qu'il croyait mort et qui peut venir, d'un jour à l'autre, lui réclamer sa part d'héritage. Les solutions les plus criminelles ne m'épouvantaient plus. Qu'il parût encore à Fruginone et je n'osais répondre qu'il en sortirait vivant.

Dans ce désordre de mes sentiments, j'entendis qu'on montait précipitamment l'escalier et tout à coup, sans avoir frappé à la porte, Domenico tomba dans mon cabinet, la figure bouleversée.

— C'est lui, me dit-il tout hors d'haleine. Je viens de voir passer sa voiture et il est dedans.

— M. d'Armont! m'écriai-je, sans prendre garde que Domenico pouvait m'entendre et que je trahissais moi-même le secret dont j'étais le plus jaloux. C'est M. d'Armont. Ah! c'est sa fin

qu'il est venu chercher ici... Pars vite, dis-je au coquin. Prends le meilleur cheval de l'écurie, rattrape la voiture et tâche de savoir où elle a conduit l'étranger. Tu viendras me rejoindre sur la plage.

J'avais arraché d'une panoplie un pistolet tout armé, et, tandis que Domenico exécutait mes ordres, j'allai l'attendre au rendez-vous. Il pouvait être à ce moment six heures du soir, et je me souviens que les premières ombres se levaient sur la mer. Un vent assez vif bruissait dans les houppes des tamaris et, comme je regardais du côté de la plage, je vis qu'elle était couverte d'une quantité de petites méduses que l'agitation des flots y avait jetées. Cette vue ne laissa pas de me surprendre au milieu de mon transport. Et, fixant avec plus d'attention les objets dont j'étais entouré, je fus frappé pour la première fois de la ressemblance singulière qu'ils présentaient avec les côtes de mon pays. « Est-il donc vrai, pensai-je, que l'homme fuit en vain sa destinée et change le décor de sa vie ? Ce soir qui se lève est pareil aux aubes brumeuses de mon adolescence et il me semble obscurément que j'assiste à une scène du passé... » L'arrivée de Domenico suspendit cette étrange impression. Un étonnement mêlé d'effroi se peignait sur ses traits. Il me dit tout d'une haleine que l'étranger n'était pas descendu à son *osteria* habituelle, qu'il l'avait suivi et qu'il l'avait vu qui sortait de voiture et qui entrait au cimetière. J'avais l'esprit si troublé que je ne fis point réflexion que c'était le lieu du monde où ma vengeance avait le moins droit de pénétrer après lui.

— Reste ici, dis-je à Domenico.

Et je courus au cimetière.

A ce point de mon récit, je sens que la force me manque pour continuer et que c'est seulement par des pleurs et des soupirs que je pourrais rendre ce qui suit. Mais comment ne pas implorer ton pardon d'abord, à toi que je voulais frapper et qui devanças de plein gré la mort que je t'apportais ? Rassuré sur l'enfant que tu laissais derrière toi, prévenu qu'au lieu de lui être une sauvegarde tes jours ne seraient désormais pour elle qu'une menace et un danger, tu fis généreusement le sacrifice de tes jours. Puis-je t'en vouloir d'être venu, comme le chien blessé, expirer sur l'unique seuil qui t'était cher, sur cette tombe hier encore fleurie de tes douces fleurs de France et où tu ne retrouvais plus que des pétales souillés et des tiges froissées sous un pied tremblant de

fureur? Cette fin de tes fleurs, c'était le douloureux symbole de ta vie à venir. Ainsi, toi vivant, il arriverait de toutes tes affections et de tes pensées les plus saintes. Méconnues, froissées, elles deviendraient cette boue méprisable et te feraient dégoût à toi-même. Pauvre disparu, il n'y a plus en moi ni haine ni colère contre toi. Il ne survit plus qu'une immense pitié...

A peine touchais-je à la porte du cimetière qu'une détonation retentit. Un léger flocon de fumée grise indiquait l'endroit d'où le coup avait été tiré. Il me sembla que c'était sur la tombe même d'Adélaïde et, tout de suite, j'eus le pressentiment que M. d'Armont s'était tué. « Si c'était vrai? » pensai-je. En un instant, les tragiques résolutions que j'apportais au lieu saint furent bouleversées. Je lançai au loin le pistolet que je cachais sous mon habit et qui me faisait horreur. Au bruit de la détonation, le gardien du cimetière était accouru. Nous arrivâmes presque en même temps sur la tombe d'Adélaïde et là, comme mon pressentiment me l'avait fait craindre tout d'abord, nous trouvâmes M. d'Armont étendu à terre, la poitrine traversée d'une balle. A cette vue, je demeurai sans parole, tout hors de moi-même et si troublé que je ne songeais pas à lui porter secours. Le gardien s'était penché sur M. d'Armont et déchirait ses habits pour mettre à nu la blessure. Mais l'infortuné ne respirait plus. Le cocher, prévenu par les cris du gardien, était accouru à son tour. Ce fut lui qui nous fit remarquer deux plis déposés près de la tombe d'Adélaïde et que je ramassai. L'un était au nom de l'official de Fruginone, l'autre m'était adressé. Je tendis le premier pli au gardien et, dans le temps que les deux hommes transportaient le cadavre au dehors, je déchirai fébrilement le pli qui était à mon nom et qui renfermait ce qui suit :

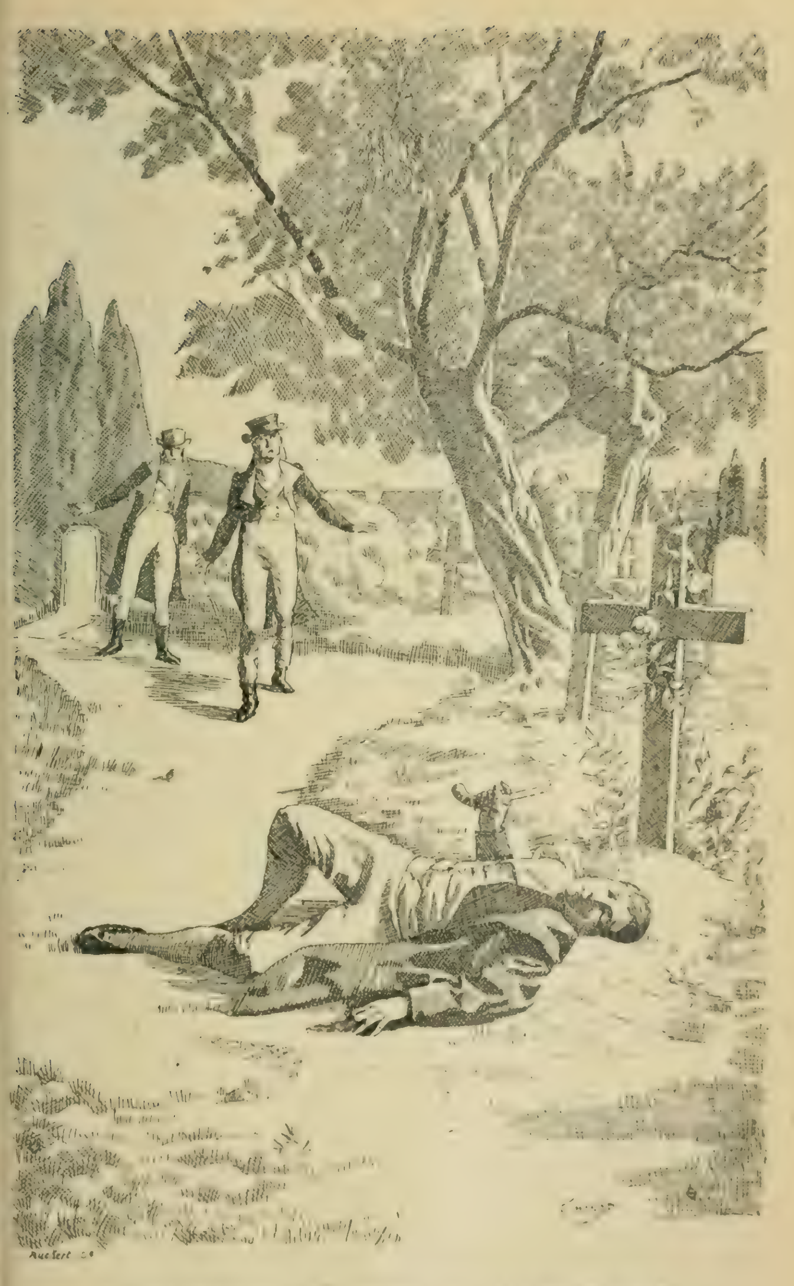
« Il est à penser, monsieur, que, quand vous prendrez connaissance de cette lettre, le bruit de ma mort vous sera déjà parvenu. C'est sans peine, sinon sans regret, que j'aurai quitté le monde. Ma faiblesse m'y a retenu un moment quand j'ai appris que Lida vivait ; je pouvais me demander si elle ne vous était point une gêne et si mon devoir n'était point de vous soustraire, en l'adoptant, aux charges d'une pénible tutelle. Je vous avouerai, monsieur, que cette idée n'était pas sans quelque douceur pour moi et que j'aurais repris goût à la vie, si j'avais pu la partager avec ce cher petit être dont, à votre insu, j'ai pénétré toute la déli-

cieuse bonté. Mais j'ai connu en même temps qu'au lieu de lui tenir rigueur de sa naissance vous la traitiez comme votre fille véritable et qu'il n'est point de père qui fût plus attaché à son enfant que vous l'étiez à Lida. Une telle générosité laisse si loin tout ce qu'on pouvait attendre, que je n'y aurais point cru tout le premier sans le hasard qui m'a permis de m'en assurer. J'ignorais jusqu'à ces derniers jours l'existence de Lida. Je l'ai vue à vos côtés dans les rues de Lucques et la force du sang m'a poussé aussitôt vers elle. Déjà je la nommais ma fille. J'avais tort. Elle est à vous, monsieur, et vous seul avez le droit de l'appeler de ce nom et de l'entendre vous répondre par celui de père. C'est un bonheur que je ne connaîtrai pas et que j'aurais payé cependant de tout mon sang. Mais elle vous aime et vous l'aimez. Il suffit, et je n'ai plus qu'à mourir, puisque je sens que la mort est la condition de votre repos et du sien. Lida ignorera toujours qui j'ai été pour elle. Pardonnez-moi cependant si, pour trouver un adoucissement à cette mort, je suis venu la chercher sur la tombe de celle que, vivante, j'aurais dû respecter comme une sainte et à qui j'apporte du moins en mourant le tribut de mes larmes et de mon repentir.

« d'Armont. »

J'achevai la lecture de cette lettre en soupirant : « Qu'est-ce, me disais-je, ma prétendue générosité auprès de celle de M. d'Armont, qui meurt pour assurer le bonheur de son enfant ? Pauvre âme égarée par un amour que moi aussi j'ai fini par connaître, tu ne demandes rien en t'en allant. Et moi, qui sais pourquoi tu t'en vas, je veux que dans la mort tu trouves un peu de ce bonheur que tu ne goûtas pas de ton vivant. Oui, tu dormiras auprès d'elle. Il y aura place à ses côtés pour toi, comme il y aura place pour moi quand j'irai vous rejoindre. Que la mort unisse et réconcilie ces destinées ennemies et cependant si étroitement mêlées les unes aux autres!... »

... C'est fait. Je l'ai couché là-bas, dans le calme cimetière de Fruginone, sous les roses, côte à côte près de celle que nous aimâmes tous les deux, et j'ai cru que j'étais quitte envers lui et que dans sa fosse j'avais enfermé tout le passé. Mais rien de nous ne descend avec les morts sous terre. Ce sont eux qui nous possèdent et il en est qui nous sont plus présents que s'ils vivaient.



— Nous trouvâmes M. d'Armont étendu à terre. (Page 631.

Celui-ci ne s'en va plus. Il est partout entre Lida et moi et, sans qu'il me parle, je le comprends. Cette enfant de mon cœur, cette Lida que m'a léguée sa mère et à qui le mort a renoncé pour moi, je ne puis faire qu'elle ne soit à lui quand même, comme un peu de la morte est à lui. Ai-je le droit de lui dénier plus longtemps cette paternité, de la cacher à Lida, d'empêcher qu'elle ne joigne dans ses prières le nom de M. d'Armont à celui de sa mère bien-aimée ? Que je recule ou que j'avance l'heure où je devrai tout apprendre à Lida, il faudra que cette heure arrive. Il n'est pas en moi de lui ravir éternellement la pensée de celui qui est son père par le sang et à qui sa mort volontaire a fait une part plus large encore, peut-être, de paternité. Misère de l'homme ! J'en suis là aujourd'hui d'être jaloux de cette fin ; elle ne m'a pas cédé Lida, elle me l'a prise. Une telle mort vaut et compense toutes mes veilles et tous mes soins. Que résoudre ? Il y a des moments où ma raison s'égare, où je repousse Lida de moi, où je la presse d'un regard soupçonneux et cruel. « Elle sait tout », me dis-je. Je l'appelle, je la supplie de parler, elle me regarde et se tait. C'est elle qui attend que je parle. Je ne puis pas. Et le silence, comme une mer, s'élargit tous les jours entre nous...

Ch. Le Goffic.

FIN

JOURNAL D'UN PHILOSOPHE[1]

(Suite.)

Mardi 4 avril.

Nous sommes toujours sans ministère, du moins, je le pense, car j'ai accompagné tantôt Rolande au Concours hippique, puis j'ai dîné en ville, et je n'ai lu aucun journal du soir.

Il n'y a pas de raison pour que cette crise finisse. M. Carnot, qui dirige lui-même toutes les négociations, ne s'inspire que de ses sympathies ou de ses antipathies personnelles et n'arrive à rien.

Encore un qui laissera une pauvre trace de son passage aux affaires! Une petite trace effacée et mesquine! Sans l'histoire du Panama qui marque son règne, qui sait si l'on se souviendrait seulement de son nom?

Mercredi 5 avril.

Nous avons un ministère!

On dit que M. Poincaré qui en fait partie (Instruction publique) est un garçon très intelligent.

Nous avons dîné chez les Lussac. Mme de Lussac est gentille, mais vraiment trop remuante. Elle ne laisse pas assez tranquilles ses invités. Il faut toujours qu'elle invente quelque chose pour les distraire. C'est ainsi que ce soir elle nous a fait jouer aux petits jeux, et cela m'est un supplice sans nom. L'incident de la soirée, c'est que, aux gages, Mme de Givray a refusé d'embrasser Tripoly, mais pas refusé en plaisantant, non, refusé « formellement ».

Elle était d'ailleurs insupportable ce soir, Mme de Givray.

Comme elle avait un gage et que c'était à moi d'ordonner la pénitence, je lui ai ordonné ce qui à moi me coûte le plus, de réciter quelque chose. Elle a d'abord dit non; puis, voyant qu'il n'y avait pas moyen, sans être ridicule, d'éviter la pénitence, elle

(1) Voir les numéros des 10 et 25 avril, 10 et 25 mai, 10 et 25 juin 1896

s'est mise à nous réciter une stupide « fumisterie » qui s'appelle : « *L'oraison funèbre du vieux conservateur* », et, dans laquelle, entre autres plaisanteries du meilleur goût, cette phrase idiote que d'aucuns trouvent drôle.

Le vieux conservateur va mourir et on raconte sa fin très douce, en l'accompagnant de réflexions saugrenues.

« Et, phénomène singulier mais bien touchant... plus s'af-
« faiblissaient ses facultés, plus s'affermissaient ses convictions
« politiques... »

Quand on a vingt-cinq ans ces choses font rire... peut-être ?... mais après ?...

Jeudi 6 avril.

M. Carnot est vraiment un pauvre sire ! Nul, entêté, et sortant, chaque fois qu'il en trouve l'occasion, de son rôle constitutionnel.

J'ai encore accompagné ma femme aujourd'hui au Concours hippique et j'ai manqué la séance d'entrée du ministère.

Ce Concours hippique devient de plus en plus assommant.

Tripoly, que j'y ai rencontré, m'a prévenu que je pouvais faire toucher à ses bureaux une somme de 12,500 francs qui me revient. C'est la première fois qu'il emploie ce mode de paiement. D'ordinaire, il m'apportait tout bonnement la somme en passant chez moi le matin. Cela me gêne d'aller toucher moi-même cette somme à un guichet, et cela me contrarierait de la faire toucher par un domestique ou par mon secrétaire. Pourquoi changer l'ordre de choses établi ?

Mme Tripoly est redevenue aimable pour moi, mais moi je ne puis plus à présent la voir. Si vraiment elle a commis envers ma femme l'infamie qu'on lui prête, elle est une perverse et dangereuse personne, qui ne mérite ni bienveillance, ni pitié. Ce que je ne puis croire, c'est que, si cela est réellement, Rolande conserve avec elle cette grâce et cette aménité souriantes dont je ne l'ai pas vue se départir un seul instant ?...

Je ne saurai donc jamais le fin mot de cette étrange histoire de laquelle il me semble — je vois cela à mille riens — que le monde continue à s'occuper beaucoup trop ?...

Vendredi 7 avril.

Comme il n'y avait pas de Parlement aujourd'hui, je n'ai pu me soutraire au Concours hippique.

J'y ai revu les mêmes figures, les mêmes exercices et entendu les mêmes stupidités. Le jargon des gens de cheval est vraiment inintelligible pour ceux qui ne sont pas initiés. Et puis aussi quel vilain monde bariolé et rasta! quelle inélégance! et surtout, par-dessus tout, quel ennui!

Barentin était aujourd'hui dans un de ces jours où il semble qu'il ait avalé une fourche. Il a été presque malhonnête pour Albert de Schlemmeirei qui a voulu — malgré nos conseils — se faire présenter à lui.

Je ne comprends pas l'enthousiasme qu'inspire (aux femmes principalement) « le monsieur qui monte bien à cheval ?... » Et, d'abord, personne n'est plus d'accord aujourd'hui sur ce qu'on entend par « monter bien à cheval »... Au temps de mon enfance, c'était Makensie Grieves que l'on considérait comme le premier cavalier de Paris. Aujourd'hui, j'entends citer des gens qui montent de façon diamétralement opposée à la sienne comme étant « le premier cavalier de Paris ». Ce qu'il y a de « premiers cavalier de Paris » est inimaginable.

Pour moi, l'homme dit « de cheval » m'agace considérablement.

J'ai dîné ce soir à l'ambassade d'Angleterre. A ma grande surprise Mme de Villiers-Neaufle n'était pas priée. C'est la première fois qu'elle n'est pas invitée à ces dîners qui l'amusent beaucoup.

Samedi 8 avril.

Rolande est très occupée de son costume pour le bal Lussac. Elle ne sera pas en Mme Scarron parce que toutes les femmes doivent être en fleurs et les hommes en légumes.

C'est même très ennuyeux! le manteau vénitien et le domino sont formellement exclus, et je ne me soucie pas beaucoup, étant donnée ma situation politique, de me déguiser en un légume quelconque ?... Il me semble que c'est un manque de tenue et je suis fort embarrassé, ma femme paraissant tenir infiniment à ce que je l'accompagne.

Lundi 9 avril.

C'était aujourd'hui « le jour des officiers » au Concours hippique, et il y avait une foule idolâtre et stupide venue pour voir franchir les obstacles à ces messieurs.

Pour moi, que ce soient des habits rouges ou des uniformes qui franchissent, cela m'ennuie à égal degré, mais je trouve d'une extrême inconvenance de voir dans un lieu *où l'on paye*

des officiers en tenue s'exhiber. C'est choquant et cela a tout à fait mauvaise façon.

Mardi 10 avril.

On a enfin mis Turpin en liberté ! Il est inouï que l'on n'ait pas accompli plus tôt cet acte de justice. Puisse un jour M. de Freycinet comprendre par expérience les souffrances que ce pauvre homme a dû, grâce à lui, endurer. Je le souhaite bien vivement, mais je ne l'espère point.

Mercredi 11 avril.

Joseph a encore été pour ma femme d'une incroyable insolence, et elle s'entête à ne pas vouloir me le laisser renvoyer. Elle prétend qu'il est bien meilleur cocher, bien plus adroit qu'un autre et qu'elle mourra de peur quand elle ne l'aura plus. Moi, je n'ose pas insister. Si, après cela, il lui arrivait la moindre chose, j'en aurais un remords terrible. Ce que je ne peux pas m'expliquer, c'est comment un tel défaut est venu à cet homme qui, jusqu'ici, était toujours d'une parfaite humeur et d'une extrême politesse.

Jeudi 13 avril.

Le livre de Loti, *Matelot*, vient de paraître. Certes, je reconnais que c'est une œuvre pleine de saveur, écrite dans une jolie langue, mais ce n'est point à ce genre que je voudrais voir un membre de l'Académie consacrer un aussi beau talent.

Vendredi 14 avril.

Travaillé tout le jour à mon livre sur *La Démoralisation de la France.*

Samedi 15 avril.

Nous avons dîné chez les Roncevaux avec les Givray, les Barentin, les Juilly, Luxeuil, Lagardie, et le beau Roland qui daignait ce soir honorer de sa présence le salon de sa mère. Tous ces Roncevaux sont ridiculement orgueilleux de leur situation, et je sens toujours, dans l'affection qu'ils me témoignent, une sorte de condescendance courtoise. Chez les parents de ma femme, j'éprouve déjà un peu cette sensation (très pénible). Chez son oncle et sa tante, je l'éprouve beaucoup plus, parce qu'ils dissimulent beaucoup moins. On m'a donné Rolande au temps où on me croyait un grand avenir politique ; aujourd'hui on ne me la donnerait certainement pas.

On a beaucoup parlé du coup d'État du petit roi Alexandre de Serbie, dont on loue outre mesure la décision.

Je suis — par principe et par tempérament — opposé à cette façon de faire.

J'ai donc protesté contre cette admiration et, comme je disais qu'un prince de seize ans était un peu jeune pour prendre une telle détermination et faire ainsi un coup d'État, Barentin a répondu de sa voix blagueuse et irritante :

— Moi, je ne suis pas comme vous !... j'aime mieux les princes de seize ans qui font un coup d'État pour tirer du pétrin leurs pays embêté, que les princes plus âgés qui regardent crever le leur sans faire ni coup d'État ni autre chose...

J'ai vu l'allusion et j'ai demandé :

— Mais quoi ?... quoi ?... qu'est-ce que vous voulez qu'on fasse ?...

Barentin s'est mis à rire :

— Est-ce que je sais, moi ?... je dis ça en l'air !... mais si j'avais un trône à prendre... et surtout à reprendre, je trouverais probablement quelque petite chose à essayer...

Et comme je semblais attristé de l'entendre parler ainsi de ce que je respecte le plus au monde, Barentin a repris, désirant être gentil pour moi, mais impertinent malgré tout :

— Voyons, mon bon Villiers-Neaufle, ne prenez pas ça mal ?... je ne voudrais pas vous faire de peine ni recommencer notre petit voyage au bal Leclerc, à la Grande-Jatte !... vrai, le jeu n'en vaudrait pas la chandelle !...

Je suis navré de voir Barentin penser aussi mal ! Avec sa réelle intelligence, son instruction, sa crânerie, son esprit de répartie, et surtout la popularité qu'il a tout de suite dans les endroits qu'il traverse, il eût été pour le parti un agent précieux.

Il a passé à peine trois mois cet automne dans l'arrondissement de Pont-sur-Dhuys, et s'il voulait se présenter aux élections il me battrait certainement. Heureusement, il n'y songe guère !

Dimanche 16 avril.

Nous sommes allés, Rolande et moi, rendre visite à S. M. la reine de Portugal.

A l'aller non plus qu'au retour dans le coupé, nous n'avons échangé une parole. Ma femme paraît absorbée et parle à présent rarement quand nous sommes ensemble.

Lundi 17 avril.

C'était aujourd'hui l'ouverture du *Grand Bazar de la Charité*, et comme Rolande vendait et que je devais aussi beaucoup de politesses à d'autres vendeuses, j'y suis allé faire un tour.

Ma femme était très belle et avait une jolie toilette. Une robe de velours saphir garnie de très larges bandes de renard bleu.



M. Hébrard, directeur du *Temps* et sénateur.

Il paraît que c'est une robe follement chère. Je n'en soupçonnais pas le vrai prix, Rolande m'ayant dit, quand je lui ai fait compliment de son costume :

— C'est joli, mais ça coûte bon !... c'est une robe qui, avec la fourrure, est de 2,500 francs...

Je trouvais déjà que c'était un assez joli chiffre, mais je viens d'entendre causer deux demoiselles de chez Laferrière, deux demoiselles que j'ai reconnues pour les avoir vues au magasin. Elles sont venues sans doute pour juger l'effet des toilettes de la maison, et l'une des deux a dit, en passant devant la boutique de Rolande :

— C'est Mme la marquise de Villiers-Neaufle qui en a une toilette !... rien que de renard bleu, il y en a déjà pour six mille francs !...

Pourquoi ma femme ne me dit-elle pas le prix réel de ses robes et de ses dépenses en général ?... Elle m'expose ainsi à dire ou à faire quelque maladresse.

Je suis sûr aussi qu'elle joue aux courses pour se procurer plus d'argent que je ne lui en peux donner, bien que je lui laisse absolument la jouissance de son revenu (40,000 francs) pour son entretien personnel.

J'ai eu encore l'ennui d'entendre parler (sans que cela m'apprenne rien de plus) de l'histoire du noyé.

Deux messieurs que je ne connais pas et qui certainement ne me connaissent pas non plus, — des épaves provinciales du Con-

cours hippique, à en juger par l'allure générale, — se sont arrêtés devant ma femme et l'un d'eux a dit :

— Tiens, tu voulais voir la marquise de Villiers-Neaufle?... Eh bien, la voilà !...

— Tu es sûr?...

— Absolument... c'est Jalon qui me l'a montrée l'autre soir aux Français...

— Elle est très belle !...

— Oui !... bien qu'elle commence à se piquer un tantinet...

J'ai remarqué que, souvent, les provinciaux donnent plus exactement aux femmes leur âge véritable que nous autres Parisiens. D'abord, ils ne sont pas habitués à les voir tous les ans changer peu à peu. L'ensemble les frappe d'un seul coup de telle ou de telle façon. Ensuite, ils ne sont pas comme nous sensibles aux raffinements de la véritable élégance, à ces mille riens qui constituent le « chic », souvent préférable à la jeunesse et à la beauté. Ces raffinements, ils ne les voient point, ou, s'ils les voient par hasard, ils n'en savent pas goûter ni comprendre le charme.



Joseph, cocher de Mme de Villiers-Neaufle.

— Se piquer, — a repris le plus « gobeur » des deux messieurs, — mais quel âge a-t-elle donc?...

— Une jolie pièce de 48... Ma tante de... (un nom que j'ai mal entendu) était à son mariage... elle sait son âge comme le mien... il paraît d'ailleurs qu'elle est restée tout à fait belle pendant fort longtemps, et qu'elle ne dégringole que depuis quelques mois... c'est peut-être son bain forcé dans les glaçons...

— Dame... ça se pourrait...

— Moi... je trouve Mme Tripoly autrement jolie qu'elle...

— Sûr !... moi aussi !...

— Et puis, elle doit être amusante, originale, la petite Tripoly... son idée le prouve...

— Oui!... bien qu'elle ne soit pas tout à fait neuve, son idée... elle a déjà servi... il y a quelques années...

— C'est vrai... je me disais aussi : C'est une idée bien... gauloise pour une étrangère!...

Comme ils avaient suffisamment vu Rolande, ils sont partis, et je suis resté un certain temps planté à la place qu'ils venaient de quitter, regardant, moi aussi, ma femme, et me demandant ce qu'ils entendaient par « l'idée *gauloise* de Mme Tripoly »?...

Si, comme je le pense, c'est à sa prétendue tentative de meurtre qu'ils faisaient allusion, je ne vois pas ce que cette infamie a de particulièrement « *gaulois* »? L'assassinat n'est, il me semble, le monopole d'aucun pays?...

Mardi 18 avril.

Les élections au Conseil municipal sont à peu près telles qu'on les attendait. Heureusement on a réélu Maurice Binder, Georges Berry, Riant, Froment-Meurice, Ferdinand Duval, et quelques autres encore, mais c'est toujours bien peu.

Mercredi 19 avril.

On annonce, dans les premiers jours de mai, une nouvelle encyclique du pape destinée à rappeler au clergé et aux catholiques leurs devoirs en présence des questions sociales.

Pourvu, mon Dieu! que la religion du Saint-Père n'ait point été surprise, que cette nouvelle encyclique ne vienne pas — quant aux questions qui m'intéressent — contrecarrer les bons effets de celle de l'an passé, qui apporta tant de calme dans les esprits inquiets, et aplanit tant de petites difficultés sociales.

Jeudi 20 avril.

J'en ai vraiment assez des mariages! Tous les jours, depuis quelque temps, je suis obligé d'aller à un mariage. Cela me change l'heure de mon déjeuner, me force à m'habiller dès le matin, m'empêche de dépouiller mon courrier à l'instant où j'ai l'habitude de le faire, et me dérange toute la journée.

Mais Rolande prétend que je ne peux pas me dispenser de ces cérémonies et j'ai coutume de croire en son jugement.

Vendredi 21 avril.

J'ai été tantôt faire une visite à Mme Tripoly. Je n'étais pas allé à son vendredi depuis une éternité et, ce matin en déjeunant, ma femme m'en a fait la remarque. Comme elle me parlait la première de Mme Tripoly, insistant sur sa susceptibilité et me

disant qu'elle comptait les visites, je lui ai demandé de l'air le plus indifférent que j'ai pu prendre :

— Est-ce que, à présent que vous la connaissez bien, vous la trouvez agréable, Mme Tripoly?...

Elle m'a répondu sans le moindre embarras :

— Mais je ne la connais pas mieux à présent que je ne la connaissais il y a trois ans... et je ne la connaîtrai pas davantage dans dix ans, si nous continuons à nous voir...

— Oui... c'est bien aussi de cette façon que je la comprends... mais je veux dire : maintenant que nous la connaissons autant que nous la connaîtrons jamais, que vous semble-t-il de son caractère?...

— Pas grand'chose! Mme Tripoly est une petite nature très fermée, très retorse, je crois, et assez courte d'intelligence...

J'ai interrompu Rolande, car ici je ne pensais pas comme elle.

— Je ne suis pas de votre avis quant à ce dernier point... Je la crois, au contraire, très intelligente et même d'une intelligence très subtile...

Rolande a rapproché la belle barre brune de ses sourcils. Elle loue volontiers, sans restrictions, la beauté des femmes, mais elle tolère mal qu'on admire leur intelligence et elle m'a répondu sèchement :

— Cela prouve que nous sommes d'avis différents...

Puis, très douce, câline presque, elle a repris, comme pour effacer ce que sa réponse pouvait avoir de brusque :

— Ce qui est bien rare, n'est-ce pas?...

Et, tout de suite :

— Moi, je trouve Mme Tripoly une tout à fait jolie petite femme, qui s'habille à miracle et qui a suffisamment de bagout pour que jamais on ne s'ennuie avec elle, et puis, un point, c'est tout! — comme dirait Rosette de Givray — mais c'est déjà bien quelque chose...

Je n'ai rien osé demander de plus à Rolande, et nous en sommes restés là.

Samedi 22 avril.

J'ai assisté tantôt à l'inauguration du Polo Club. C'est joli et bien arrangé. Nous avons été au Bois dans le mail-coach des Tripoly, qui est réellement un des mieux attelés qui soient. Il y a eu deux matchs très intéressants pour les initiés, car pour moi le polo est encore un des nombreux jeux auxquels je ne con-

prends rien... tels que le tennis, la paume, le croquet, le kabéko, etc.

Il est écrit que j'entendrai toujours et partout ce qui n'est pas destiné à mes oreilles! Tantôt encore, j'ai surpris une conversation entre les Givray, Lagardie, Luxeuil et Roland de Roncevaux.

Ils parlaient des femmes qui trompent leurs maris et des différentes façons de s'y prendre, et Lagardie expliquait les « manières » : la manière sournoise; la manière « va te faire fiche »; la manière austère; la manière bon enfant; la manière correcte...

— La manière correcte? — a demandé Mme de Givray — je ne vois pas bien ça?...

Alors Luxeuil a dit :

— Mais si!... Mme de Villiers-Neaufle, par exemple!... il n'est pas de mari plus correctement trompé que Villiers-Neaufle...

Roland, en sa qualité de cousin germain de ma femme, a protesté :

— Mais, permettez... il n'est pas trompé, Villiers-Neaufle...

Et Luxeuil :

— C'est vrai, au fait!... il n'est pas trompé... puisqu'il le sait!...

Mme de Givray est intervenue :

— Eh bien, non!... moi, je ne crois pas qu'il le sache..., c'est impossible!... ça serait vraiment vilain s'il le savait, de rester dans cette situation-là... et, si je trouve M. de Villiers-Neaufle un peu ridicule avec ses discours, ses mandements du prince, ses banquets et sa politique à l'orgeat, si je le crois très capable de faire des choses bêtes, je le crois incapable d'en faire de sales...

Luxeuil a répliqué, sans répondre à ce qu'elle disait :

— Et dire qu'on vous croit méchante, vous!...

Quant à Roland, il était venu saluer Mme Tripoly, à laquelle je donnais le bras, et qui, je veux l'espérer, n'a rien entendu de cette conversation...

Lundi 1er mai.

Une dépêche de Rolande m'a fait revenir de l'étranger où j'étais depuis huit jours, et m'a beaucoup effrayé par son laconisme : « Revenez vite... », et pas autre chose. J'ai fait un voyage atroce, supposant les pires malheurs, en sorte que j'ai accueilli

presque joyeusement — ou tout au moins comme une délivrance — l'annonce d'un malheur arrivé à des amis.

C'est des Tripoly qu'il s'agit, et voici ce qui s'est passé, dit-on.

Lagardie, qui joue énormément aux courses, était paisiblement à fumer au Club samedi — pas avant-hier, l'autre samedi — quand Tripoly vient à lui et lui annonce négligemment qu'il gagnera sûrement une course le lendemain, avec une jument appelée *La Guigne* (qui est, paraît-il, excellente et très connue comme telle), et qu'il vient, lui, Tripoly, de donner des ordres pour qu'on « lui ramasse tout ce qu'on « pourra de sa jument. » Je cite les termes tels que je les entends sans cesse (car depuis ce matin, je n'entends que cela) mais sans y comprendre grand' chose, étant totalement étranger au langage des courses.

Naturellement, Lagardie ne fait qu'un bond au salon de... je ne sais plus quoi ?... enfin, à l'endroit où l'on parie, et là il « ramasse » pour lui-même tout ce qu'il trouve de *La Guigne*, et il paraît qu'il en restait encore beaucoup, puisque, en la voyant arriver dernière, Lagardie perdait 70,000 francs ! Plusieurs de ses amis, auxquels il avait cédé quelques parts de *La Guigne*, perdaient aussi beaucoup d'argent. Quant à Tripoly il semblait consterné de cet insuccès et prêt à vendre son écurie. C'était attendrissant !

Chez des amis, chez des usuriers, et même dans sa propre famille, Lagardie parvint à trouver les 70,000 francs, mais, au moment de les payer, il apprit que Jalon avait tenu de très fortes sommes contre *La Guigne* en faisant l'opération précisément opposée à celle de Lagardie et de ses amis. Or, il est de notoriété que c'est Jalon qui fait les paris de l'écurie Tripoly pour le compte de Tripoly. La chose devenait donc extrêmement louche. Si louche que, samedi soir — à l'heure même où il s'était si bien fait rouler huit jours auparavant, — Lagardie, rouge comme un coq, est entré en trombe au Club, s'est rué sur Tripoly, et l'a mouché dans la liasse de billets de mille qu'il tenait à la main.

Tous les membres du Club qui étaient dans la salle se sont précipités pour le lui enlever ; mais il le tenait au collet de la main gauche et, de la main droite, il lui bouchonnait la figure avec les soixante-dix billets et les épingles qui les attachaient... Ça faisait peine à voir ! Barentin, lui, prétend qu'on a bien ébauché le geste de retirer Tripoly à Lagardie, mais qu'on l'a fait mollement, parce que Tripoly est détesté, et que, au fond,

on était enchanté d'assister à cette exécution sommaire. Toujours est-il que, après avoir ainsi malmené Tripoly, Lagardie lui a intimé l'ordre de donner illico sa démission du Club.

Maintenant, voici pourquoi ma femme m'a envoyé la dépêche qui m'a si fort effrayé : c'est que Tripoly est venu à plusieurs reprises me demander dans la journée d'hier, et qu'il m'a laissé un mot pour me dire qu'il a absolument besoin de moi. Rolande désirait m'envoyer, dès mon arrivée, chez les Tripoly, mais j'ai simplement averti Tripoly que je suis de retour. Il n'est pas venu aujourd'hui. Sans doute, il viendra demain matin à la première heure ?

Cette journée du 1er mai a été très calme dans nos quartiers. Vers la place du Château-d'Eau et du boulevard Magenta, il y a eu quelques bagarres et M. Baudin, député du Cher, a été arrêté.

Par exemple, ce qu'il y avait d'odieux c'est la poussière. Pour que les troupes pussent charger en cas de troubles, on n'avait pas arrosé et on était littéralement aveuglé.

Mardi 2 mai.

Ce matin, Mme Tripoly est arrivée chez moi à neuf heures. Elle m'a dit que son mari était couché avec une fièvre énorme et que, dans tous les cas, il ne pouvait se battre avec M. de Lagardie, attendu qu'il avait eu au genou, étant petit, un rhumatisme articulaire qui lui avait laissé une grande gêne. J'ai fait observer à Mme Tripoly qu'un rhumatisme, ou n'importe quel accident du genou, empêchait de se battre à l'épée mais pas au pistolet ; elle n'a rien voulu entendre. Elle n'admet pas que *Jacob* se batte, et il est probable que Jacob se rangera à son avis. Ou je me trompe fort, ou Jacob ne doit pas avoir des goûts belliqueux ?... Seulement, dans ce cas, je ne sais pas pourquoi il veut me voir, car il veut me voir, sa femme m'a prié d'aller chez lui demain. Aujourd'hui, dit-elle, il est trop malade pour recevoir personne.

J'ai reçu des nouvelles de la réunion de Toulouse. On m'annonce qu'elle a pleinement réussi.

Je suis allé chez Tripoly comme je l'avais promis. Il était étendu sur une chaise longue et pas plus malade que moi, je crois... Il m'a appris que l'affaire est en voie d'arrangement « sans duel. » Il donnera sa démission du Club et fera don aux pauvres d'une somme équivalente à celle perdue sur *La Guigne* par Lagardie et ses amis.

Mercredi 3 mai.

Je suis resté stupéfait devant un tel programme! Ainsi, voilà un homme qui a mis quinze ans à se faire — je ne dirai pas accepter — mais enfin tolérer dans ce qu'on appelle, peut-être à tort, le grand monde. Il a, pour obtenir ce résultat, avalé énormément de couleuvres, commis beaucoup de vilenies et quelques bonnes actions aussi, et il est resté, au milieu de ses prodigalités forcées, d'une avarice sordide, avarice découlant de la race et de l'éducation première que la prospérité ne saurait effacer jamais.

Eh bien, par couardise, par poltronnerie naïvement cynique, il renonce du même coup à la situation si durement acquise et à quelques-unes des sommes si laborieusement gagnées! Il abandonne tout cela parce qu'il n'a pas le courage nécessaire pour le conserver. Il avoue son insuffisance et sa misérable nature. Et pourtant, si Tripoly — même après avoir reçu la formidable bourrade du Club — l'avait pris de très haut, traitant Lagardie d'imposteur, de maître chanteur, etc., etc..., il y a cent à parier contre un que les sympathies lui fussent en partie revenues.

Quand Tripoly m'a eu expliqué qu'il démissionnait et qu'il rendait l'argent, j'ai voulu prendre congé de lui, mais il m'a retenu, me disant qu'il comptait sur moi pour remettre à qui de droit les six cent mille francs qu'il « offre » — c'est son mot — aux pauvres de Paris. Je me suis formellement récusé, mais je n'ai pas réussi à lui faire comprendre pourquoi je ne pouvais pas dans ma situation, moi, ami, presque représentant du prince, député, etc., me charger d'une commission de cette espèce. Tripoly a paru navré. Il m'a dit d'un air consterné et qui vraiment m'a fait de la peine :

— Vous ne voulez pas me rendre ce service?... Soit!... je chercherai quelqu'un qui consente à se charger de cette mission... mais mon titre?... ce titre duquel vous m'aviez promis de vous occuper, puisque vous êtes très bien vu en cour de Rome?...

Son titre?... c'est vrai pourtant!... je lui avais promis de m'en occuper et j'ai absolument oublié. Et puis, c'est si embarrassant pour moi de demander un titre pour Tripoly!... Si un autre réclamait de moi le même service, je n'hésiterais pas à le lui rendre, mais à lui, c'est délicat, et il devrait le comprendre.

J'entends déjà Barentin dire, en apprenant qu'à ma demande le pape a fait Tripoly comte.

— Comment?... il le fait titrer à cette heure?... il veut qu'il

n'y ait plus entre eux de distance... ni surtout aucune différence... l'un doit avoir ce que l'autre a... c'est touchant !

Jeudi 4 mai.

Il n'est bruit aujourd'hui que de la retraite précipitée de Tripoly.



— Lagardie s'est rué sur Tripoly et l'a mouché dans la liasse de billets de mille qu'il tenait à la main.

Le Comité a comme un seul homme accepté la démission que ce malheureux s'est, je crois, trop hâté de donner.

Rolande n'a fait là-dessus aucune observation, mais il est facile de voir qu'elle blâme la singulière attitude de Tripoly.

Les élèves des écoles ont fait du « chahut » au cours de M. Aulard, à la Sorbonne.

M. Aulard est le professeur qui fut chargé par le Conseil



Le vernissage au Champ de Mars.

municipal de faire un cours public sur la Révolution française, dans telles idées que le Conseil municipal lui dicterait. Et M. Aulard, ayant accepté de faire son cours dans ces singulières conditions, est très mal vu et des professeurs et des élèves. D'où ce « chahut », auquel on a cherché, naturellement, à donner l'apparence d'une manifestation cléricale.

Vendredi 5 mai.

J'ai pu aujourd'hui travailler un peu sans être dérangé.

Samedi 6 mai.

Je suis rentré ce soir à dix heures de Versailles où j'avais affaire, et j'ai trouvé sur mon bureau un mot de Rolande, me priant de « passer demain chez M. Tripoly, qui désire me voir. »

Ah ! mais !... je commence à la trouver un peu sans-gêne, cette façon de procéder ! Et si M. Tripoly désire me voir, eh ! bien, il prendra la peine de venir chez moi.

Dimanche 7 mai.

Je me suis tout de même décidé à passer chez Tripoly en sortant de la messe d'une heure. J'allais faire ma visite du dimanche à ma tante de Laubardemont et c'était sur mon chemin.

Tripoly était sorti, mais sa femme m'a fait prier d'entrer chez elle.

Elle m'a beaucoup parlé de cette déplorable affaire, qu'elle envisage néanmoins avec une étonnante impassibilité.

Tandis que nous causions, Luxeuil est arrivé. Puis, un instant après, Mme Faucher horriblement défaite, avec les yeux rouges, gros comme le poing et, malgré cela, très jolie.

Aussitôt, elle s'est mise à nous parler de son « chagrin » (?) J'ignorais, n'étant pas toujours très au courant des histoires mondaines, quel était ce « chagrin », mais j'ai vu tout de suite qu'il s'agissait d'une rupture avec Porchefontaine qui l'a quittée pour une cocotte quelconque. J'ai compris aussi que cette rupture, toute récente, a dû avoir lieu pendant mon dernier voyage, autrement j'en eusse entendu parler au Club. Mme Faucher racontait cela sans aucune gêne, avec un abandon, une confiance désolée et cynique qui m'a, je l'avoue, stupéfié. Je n'imaginais pas qu'une femme du monde osât aborder ainsi carrément un pareil sujet.

Je crois que Mme Tripoly était très vexée de voir dans son

salon, qu'elle s'applique à rendre avant tout correct, un tel laisser-aller de langage, un si complet manque de tenue. Elle avait pris sa mauvaise petite figure pincée et ne répondait pas un mot aux lamentations de son amie.

Quant à moi, je restais silencieux autant qu'elle et même embarrassé de me trouver là ; mais je dois reconnaître que si, à mesure qu'elle parlait, Mme Faucher perdait dans mon esprit au point de vue de l'éducation, elle gagnait au point de vue du cœur. Il est impossible d'être plus foncièrement passionnée, plus infiniment amoureuse que cette charmante femme trop maquillée, trop bien habillée, et qui donne si bien l'impression d'une très jolie poupée, de la poupée perfectionnée telle qu'elle sera au vingtième siècle probablement.

Personne mieux qu'elle ne mérite le signalement cher aux romanciers d'antan. Elle a réellement des cheveux d'or, des yeux de velours, des lèvres de corail, des dents de perles, un teint de lis et une taille de guêpe. Elle est peut-être trop parfaite, et cette beauté exagérée lui donne un aspect factice et inquiétant. Avec cela, la fixité sèche d'un regard qui ne se « mouille » jamais. Eh ! bien, aujourd'hui, la jolie poupée s'est révélée femme et très femme, et je me disais, — moi qui pourtant ai borné ma vie à la politique et à la littérature, — je me disais qu'il doit sembler doux d'être aimé d'une maîtresse comme celle-là.

Pendant que je faisais toutes ces réflexions, Mme Tripoly battait sans rien dire le tapis de son pied étroit, un peu plat, et Mme Faucher continuait à se plaindre.

— C'est déchirant de penser que tout est fini !... que je le rencontrerai comme un étranger... je l'aimais tant !... il m'avait si bien fait croire que j'étais tout pour lui comme il est tout pour moi !...

J'étais de plus en plus embarrassé de mon personnage. Et puis aussi, je pensais malgré moi à la tête de ce pauvre Faucher !

Quant à Luxeuil, il allait et venait dans le salon, bourru et bon garçon, un peu attendri par ce chagrin si sincère.

— Si vous saviez, — répétait Mme Faucher, — combien je comptais sur son affection, combien je la croyais solide et sûre... c'est une horrible déception !...

Alors Luxeuil, comprenant qu'il fallait absolument que quelqu'un dît quelque chose, a fait d'un ton à demi blagueur, à demi ému, cette réponse que je trouve admirable :

— Oui ! c'est une déception ! mais qu'est-ce que vous voulez ?... ça arrive à tout le monde, ces choses-là !... Faut jamais compter sur ce qui est sûr !... Ben, imaginez-vous que vous avez pris du Panama !...

Et c'était dit de si cocasse façon que Mme Faucher n'a pu s'empêcher de rire.

Je pensais, pendant ce temps-là, que Porchefontaine est un imbécile de n'avoir pas su apprécier comme il convient ce rare bibelot. Mais, tout de même, elles ont de singulières façons, les petites femmes d'aujourd'hui !...

Je suis heureux que Rolande n'ait pas assisté à cette scène. C'est maintenant qu'elle me reprocherait de lui avoir fait connaître Mme Faucher.

Lundi 8 mai.

On s'occupe beaucoup de la dissolution. On s'occupe toujours beaucoup des choses qui ne doivent pas avoir lieu.

Mardi 9 mai.

J'ai accompagné Rolande au Vernissage du Champ de Mars. Nous n'étions pas allés au Vernissage des Champs-Élysées. Il paraît que le monde select n'y va plus. Le fait est que le Vernissage de l'ancien Salon était devenu, depuis ces dernières années, une cohue parfaitement inélégante, où l'on rencontrait surtout un monde vulgaire et rasta analogue à celui du Concours hippique.

Je n'ai pas à apprécier la peinture du Champ de Mars qui déconcerte un peu, à mon sens, les idées reçues ; mais il est évident que l'organisation, le local, l'ensemble enfin, est ici infiniment supérieur. Il y a des fleurs, des tapis, et peu de toiles dans un grand espace. On n'a pas cette impression d'être étouffé entre beaucoup de tableaux, qu'on éprouvait à l'ancien Salon.

J'ai fait part de mon impression à Barentin qui m'a répondu :

— Oui... ici, c'est moins Julian !...

J'ignore ce que c'est qu'être « moins Julian », le jargon des ateliers m'étant aussi inconnu que le jargon des courses, — et j'ai pour principe de ne jamais demander d'explications — mais je constate que ce qui est « moins Julian » est beaucoup mieux.

On ne parle que de cette malheureuse affaire Lagardie-Tripoly. L'effet produit par l'attitude de Tripoly est désastreux. On dit aussi que l'arrêt de *La Guigne* a été notoire ; que tout le monde a vu le jockey « tirer la jument à pleins bras » — je répète tex-

tuellement — et que, là-dessus, il ne saurait y avoir une ombre de doute.

Quant au refus de se battre, bien qu'il n'ait au fond surpris personne, on prend néanmoins des airs abasourdis. On s'aborde en disant :

— Eh bien, Tripoly?... il « cane » !... Je croyais bien des choses de lui, mais pas ça... il est décidément complet !...

Somme toute, l'impression dominante est le contentement parce que Tripoly est peu sympathique, aussi bien dans son monde que dans le nôtre.

C'est heureux pour moi qu'il ait, comme on dit, « cané ». Il m'eût été parfaitement désagréable d'être son témoin et bien difficile de le lui refuser.



M. Achille Le Roy, candidat à l'Académie.

Mercredi 10 mai.

Un « fumiste », — je ne vois pas d'autre mot pour exprimer ma pensée, — M. Achille Le Roy, se présente aux trois fauteuils vacants à l'Académie comme candidat *révolutionnaire*, apportant, en fait de bagage académique, des ouvrages ornés de titres tels que :

Gare la bombe! ou *La Liberté de l'amour*...

Il a subi de nombreux mois de prison pour ses écrits.

Il est inouï qu'on ose ainsi bafouer les institutions les plus honorées jusqu'à ce jour.

Jeudi 11 mai.

On s'est encore battu au cours Aulard, et on a arrêté M. de Luppé, un tout jeune homme, qui avait — paraît-il — tapé sur quelques chauds partisans de l' « impartial » historien du Conseil municipal !

Ce matin, nouvelle insolence de Joseph. Et Rolande continue à intercéder pour lui. Elle prétend qu'il lui est très pénible de changer de cocher, qu'elle a peur. Et, depuis que je la connais, je ne lui ai jamais entendu dire qu'elle avait peur en voiture... Enfin ! comme elle se sert plus que moi des chevaux, je ne veux pas la contrarier.

Vendredi 12 mai.

On parle de l'abdication de la reine Victoria. Ce serait, à mon sens, un grand malheur à tous les points de vue.

Ce pauvre Tripoly n'a décidément pas ce que l'on appelle « une bonne presse ». Il est impossible d'être plus atrocement éreinté. Non seulement lui n'est pas sympathique, mais encore Lagardie est assez généralement aimé, de sorte que le blâme est d'autant plus vif en raison de la personnalité de l'adversaire.

Je sais que Rolande fait acheter tous les jours *La Libre Parole* et *L'Intransigeant*.

Samedi 13 mai.

Les Tripoly nous ont fait avertir ce matin qu'un accident arrivé à un de leurs chevaux les empêchait d'aller à La Marche (où ils nous emmènent habituellement). La vérité est que Tripoly ne veut pas se montrer. Depuis son... accident, il n'a pas reparu aux courses. Mme de Givray prétendait tantôt qu'il a eu tort, et qu'avec de l'aplomb il eût forcé les gens qui ont toujours été aimables pour lui à continuer de l'être. Ce n'est pas à moi qu'elle disait cela, mais je l'ai entendu et dans des circonstances qui m'ont été pénibles. Je causais avec le vieux d'Albray, qui me parlait politique, et je n'entendais guère que d'une oreille ce que je n'écoutais pas du tout. Très près de nous, dans un groupe (un groupe ami pourtant), on parlait de ma femme qui marchait sur la pelouse au bras d'Albert de Schlemmerei.

Depuis quelques mois Rolande a un peu engraissé. Certes, sa taille est toujours belle et ne s'est point alourdie à proprement

parler, mais les épaules, les hanches, le haut des bras et la gorge ont pris un réel développement.

— Mon Dieu! que M. de Schlemmerei est donc vilain! — a dit Mme de Givray — je ne sais pas pourquoi, mais je le trouve encore plus vilain aujourd'hui qu'à l'ordinaire...

Lagardie s'est retourné pour regarder Schlemmerei.

— C'est le voisinage de la belle Rolande qui vous fait cet effet-là!...

Barentin a regardé aussi :

— Tiens, oui!... c'est elle!... une drôle d'idée, quand elle est débarrassée de Tripoly... du moins en public, de se promener avec Albert de Schlemmerei!...

— Pourquoi, une drôle d'idée? — a demandé Mme de Barentin, qui n'est pas le moins du monde méchante.

— Mais, parce que moi, à sa place, j'aimerais mieux, pour me promener, ne pas choisir un type de la même espèce... je profiterais de ça pour me mettre un peu au vert... me reposer les yeux... C'est égal, mon petit Lagardie, c'est à vous que nous devons d'être débarrassés de Tripoly...

— Oh! débarrassés!...

— Débarrassés pour un temps, au moins... et ce que ça me fait plaisir!...

— Pas à moi!...

— Comment?... pas à vous?...

— Dame!... ça me coûte 70,000 francs... pour une expulsion momentanée, je trouve que c'est cher!...

Barentin continuait à examiner Rolande qui passait et repassait avec Schlemmerei.

— Elle prend du corps, la belle Mme de Villiers-Neaufle!...

— Oui, — a dit en riant la petite de Givray, — elle commence à avoir un peu ce que les paysans appellent en Lorraine : « une belle estomac... »

— Ben, elle en a pour deux!... car Tripoly en manque totalement, d'estomac!...

C'est alors que Mme de Givray a insisté :

— Parbleu, oui, il en manque!... il n'avait qu'à crier plus haut que M. de Lagardie et c'est lui qu'on aurait certainement écouté...

Elle a raison, Mme de Givray!... Tripoly a manqué « d'estomac. »

Mais que cette conversation m'a donc attristé! Il est — si

philosophe que l'on soit — impossible de rester insensible à de tels propos ; même quand on les croit faux ; même quand on ne s'en émeut point au fond de soi-même. Entendre accoler ainsi toujours, toujours, le nom de ma femme, mon nom, à celui de ce banquier étranger, de cet homme taré, notoirement lâche, et être forcé de subir cette humiliation imposée par des questions d'intérêt ou un scandale à éviter, c'est dur parfois plus que je ne l'aurais pensé ! Je me croyais au-dessus de ces petites souffrances !... Il est des jours tels qu'aujourd'hui où je reconnais que je me suis trompé...

Dimanche 14 mai.

Été à la messe d'une heure à la Madeleine en sortant de chez Durand, et travaillé ensuite à mon livre.

GYP.

(*A suivre.*)



SOUVENIRS DU QUATRE SEPTEMBRE

LE 31 OCTOBRE 1870

J'étais arrivé à onze heures à l'Hôtel-de-Ville, parce qu'il y avait réunion de la commission des subsistances, et je n'en sortis que le lendemain matin, à cinq heures. Lorsque j'entrai, après la séance de la commission, dans le cabinet du préfet, la rue de Rivoli, la place, les quais, et même le pont qui conduit dans la Cité, regorgeaient de monde. On voyait, à l'animation des groupes, que ce n'étaient pas de simples curieux. Un bataillon était rangé devant la porte de l'hôtel, mais il avait levé la crosse en l'air. Le péristyle, qui est très vaste, était envahi ; et il était à craindre que les envahisseurs n'en vinssent aux mains avec les trois compagnies de mobiles et la compagnie de gendarmerie qui gardaient la cour et les couloirs intérieurs. Le général Trochu, très sagement et très patriotiquement, avait donné l'ordre de résister avec fermeté et de ne pas faire usage des armes. M. Étienne Arago et ses adjoints, M. Floquet, M. Clamageran, haranguèrent la foule, qui recula, sans toutefois évacuer le péristyle entièrement. Le colonel Chevriaux, commandant de l'Hôtel-de-Ville, fut sans cesse en présence de l'émeute, et, pendant longtemps, parvint à la contenir.

On voyait à chaque instant arriver, ou des compagnies qui, en débouchant sur la place, mettaient la crosse en l'air pour avertir qu'elles venaient attaquer le gouvernement et non le défendre,

ou des hommes sans uniforme, marchant en files régulières, précédés de tambours, et portant au bout de perches et de fusils des papiers sur lesquels on avait écrit en gros caractères : *La Commune! Pas d'armistice!* De tous côtés, des orateurs, montés sur les bancs, haranguaient les citoyens qui les entouraient, et montraient avec des gestes de menace les fenêtres de l'Hôtel-de-Ville. Pendant que nous regardions ce spectacle, et que précisément un de mes voisins me disait : « C'est un mouvement d'opinion qui n'aura aucune suite », nous vîmes sortir d'un groupe une fumée jaunâtre, et nous entendîmes une détonation. Il y eut quelque agitation aux alentours; mais évidemment personne ne fut atteint. La foule était si grande que le bruit ne fut entendu que de peu de personnes. On laissait monter les députations auprès de nous; elles se succédaient de minute en minute, d'abord polies et même bienveillantes, puis impérieuses. Vers une heure et demie, on nous dit que M. Maurice Joly était dans la salle d'honneur, avec une députation tellement nombreuse que cette immense salle en était presque remplie. Nous y allâmes, M. Trochu, M. Pelletan et moi. M. Maurice Joly commença par parler du Bourget, qui n'avait pu être abandonné que par trahison. M. Jules Favre, qui avait passé la matinée avec M. Thiers, ne croyant pas à un mouvement sérieux, et qui venait d'arriver avec M. Picard, pour partager notre danger, d'heure en heure plus évident, étant alors entré dans la salle, M. Maurice Joly se tourna vers lui et lui reprocha amèrement ces projets d'armistice, qui, dans sa pensée, était un acheminement vers la capitulation. « Vous ne trahissez pas, je le veux bien, disait-il — et la foule autour de lui criait : *Si! si!* — non, vous ne trahissez pas, mais vous êtes insuffisants; vos temporisations perdent tout; le peuple ne vous destitue pas (*Voix nombreuses : Si! si! la Commune!*) mais il exige l'adjonction d'hommes plus résolus. » Le général Trochu répondit avec le calme le plus parfait. Il exposa la situation avec tant de netteté et de fermeté, il dit si bien ce que c'était que l'armistice, quel en était le but, quelles en seraient les conséquences, que tout autre auditoire aurait été convaincu et entraîné. Mais il n'y avait pas à s'y tromper : nous avions devant nous une haine implacable et un parti pris irrévocable. Les récriminations s'élevèrent de tous côtés; nous fendîmes violemment la foule pour retourner à la salle du conseil; quand la députation descendit par le grand escalier pour rendre

compte de ce qu'elle venait de dire et d'entendre, un bataillon de mobiles tout entier la suivit par ordre du général et prit position sur toutes les marches de l'escalier, qui se trouva ainsi transformé en muraille vivante. On réussit en même temps à fermer l'autre grande porte, la plus voisine du quai. Elle était en chêne massif et très épaisse. Le reste de nos mobiles se groupa derrière; c'étaient des Bretons, on pouvait compter sur eux! et nous nous trouvâmes enfin isolés. Nous ressemblions en ce moment à une garnison assiégée par des forces très supérieures; mais on avait envoyé prévenir le général Tamisier, et on attendait d'instants en instants sa venue.

Tout à coup, quelqu'un demanda : « Où est le gouverneur? » Il était aux prises avec la foule. Il avait appris que les mobiles qui garnissaient les dernières marches de l'escalier luttaient corps à corps contre les insurgés qui voulaient monter sous prétexte de députation, et, n'écoutant que son courage, il était descendu pour éviter un malheur. M. Hérold et M. Bibesco l'avaient suivi. Dans les premiers moments, sa parole à la fois énergique et cordiale avait produit sur les masses un très grand effet; mais les survenants poussaient des cris qui couvraient sa voix, et quand on ne l'entendit plus, sa situation devint critique. On nous dit cela à la salle Saint-Jean où nous étions, et tout le monde s'écria : « Il faut le dégager ». Je me fis jour, non sans peine, à travers les mobiles, dont les rangs étaient très serrés. C'étaient, je crois, les mobiles de l'Indre, commandés par M. Dauvergne, qui se montra dans cette journée très dévoué et très courageux. Je trouvai le général debout sur une chaise, et répondant aux mille questions qui s'entre-croisaient. Quand je parus, quelques voix prononcèrent mon nom. On cria : « Pas de discours! » D'autres dirent : « Ils sont fiers au milieu de leurs soldats. Ils n'oseraient pas sortir, venir au milieu de nous. — Vous allez voir, leur dis-je. Faites-moi place! » Les rangs s'ouvrirent. Quelques-uns, qui me saluèrent d'un air de connaissance, me dirent à l'oreille : « N'avancez pas! » et me repoussèrent vers l'escalier. D'autres dirent : « Il fait bien! on l'écoutera! » Je vis que ceux qui m'entouraient étaient pour moi. Ils me firent un passage en jouant énergiquement des coudes, et prirent une chaise dans le corps de garde pour me servir de tribune. Nous nous arrêtâmes au milieu de la place, et mes gardes du corps improvisés entourèrent la chaise sur laquelle je montai. On cria de toutes parts : « La Commune!

Pas d'armistice! » D'autres crièrent : « Écoutez! écoutez! » On me dit près de moi : « Promettez les élections! » — « Non, m'écriai-je, je ne puis rien promettre ; nous ne promettons que de délibérer quand nous serons libres! Je ne viens pas faire des promesses. Je viens vous dire ce que c'est que l'armistice. (*Explosion de murmures.* — C'est un traître! Pas d'armistice! Guerre aux Prussiens! La Commune!) » Pendant vingt minutes, j'essayai de dominer le tumulte. Plusieurs joignaient leurs efforts aux miens. Peine inutile. Une voix de stentor n'aurait pas été entendue. Les criards eux-mêmes étaient époumonnés. Ils ne parlaient plus, ils hurlaient, et faisaient venir de tous côtés les porteurs d'inscriptions : « La Commune! Pas d'armistice! » — « Descendez, me dit-on ; il n'est que temps » ; et je me trouvai au milieu de la foule, toujours défendu, soutenu et en quelque sorte porté par mes amis de rencontre. Je vis qu'ils m'entraînaient du côté de l'avenue Victoria ; mais je voulus, malgré leur avis, rentrer à l'Hôtel-de-Ville. J'avais tort ; je cédai à un sentiment irréfléchi ; j'aurais pu être plus utile à mes amis en profitant de la bonne volonté qu'on me montrait. Comme j'entrais sous la voûte, j'entendis qu'on disait : « C'est un otage ! » et quelqu'un me prit par le bras pour me rejeter en arrière ; mais une nouvelle poussée me jeta devant les mobiles, dont les rangs s'ouvrirent pour moi seul, et j'arrivai à la salle du conseil, où on essayait de délibérer.

Le général était de retour depuis longtemps et il présidait la séance.

C'est alors que M. Etienne Arago et ses adjoints se présentèrent à nous, et nous firent part de la résolution des maires. Plusieurs membres furent d'avis qu'on ne pouvait pas délibérer avant d'avoir débloqué l'Hôtel-de-Ville ; qu'annoncer des élections municipales quand au dehors on demandait la Commune, ce serait donner lieu à la plus détestable des équivoques. D'autres, en rappelant nos votes précédents, insistèrent sur l'imminence du péril. Je puis dire sans aucune forfanterie que personne ne songeait à soi ; mais personne n'oubliait non plus qu'une guerre civile serait le signal de la victoire des Prussiens. Cette considération entraîna le vote. On promit des élections municipales ; on refusa, par un vote spécial, d'en fixer le jour. M. Etienne Arago sortit aussitôt pour annoncer cette nouvelle. Il la cria du haut des fenêtres. Une acclamation formidable arriva d'en bas : « La Commune! — Non, non, répondit-il, pas de

Commune! Jamais! » Ceux qui l'entouraient crièrent comme lui : « Pas de Commune! »

A ce moment, M. Tamisier parut sur le quai à la tête d'une colonne de gardes nationaux. Il avait à côté de lui le colonel Montagut, le plus brave, le plus généreux, le plus noble des hommes, qui avait quitté sa maison de commerce au moment où elle avait le plus besoin de lui, pour s'enfermer avec nous : qui se livrait nuit et jour au travail le plus ingrat, avec un dévouement, une bonne humeur, un courage, une lucidité d'esprit qui ne se démentirent pas une minute. C'est lui qui, après avoir échappé à tous les périls du siège, est mort si misérablement, avec toute sa famille, dans le naufrage de la *Ville-du-Havre*. Leur vue ranimait déjà nos esprits quand, à notre profond étonnement et à notre plus grand désespoir, les bataillons qui les suivaient tournèrent la crosse en l'air en débouchant sur la place. M. Tamisier entra quelques minutes après dans la salle. « On dit dans toute la ville que vous avez donné votre démission. Beaucoup de bataillons sont contre vous. Les autres refusent de marcher. »

La vérité est qu'ils ne refusaient pas de marcher par indifférence ou par malveillance, comme le croyait le général Tamisier, et comme les membres du gouvernement retenus prisonniers à l'Hôtel-de-Ville le crurent pendant toute la journée. On avait un peu, dans ces derniers temps, abusé du rappel. Les bataillons se rassemblaient lentement, les gardes nationaux descendaient en petit nombre. Les événements qui venaient de se passer furent ignorés de tout le monde jusqu'à la nuit. A quelques pas de l'Hôtel-de-Ville, on ne savait rien. M. Hérold et M. Hérisson, qui étaient libres vers six heures du soir, constatèrent que la place n'était pas encombrée, que les passants allaient et venaient comme à l'ordinaire. Les voitures stationnaient sur le quai de Gesvres. Ils se firent conduire chez le général Trochu, où ils trouvèrent le général Schmitz, son chef d'état-major, fort mal renseigné, croyant tout au plus à une manifestation plus nombreuse et plus bruyante qu'à l'ordinaire. Il tomba de son haut quand ils lui dirent que le général était prisonnier. En le quittant, M. Hérold se rendit au ministère de la justice. Il y avait des bataillons rangés sur la place; il dit aux officiers que l'Hôtel-de-Ville était envahi, le gouvernement prisonnier, Flourens dictateur. Ils l'ignoraient absolument. Leur indignation fut égale à leur surprise.

Le premier bruit qui se répandit dans toute la ville, mais assez tard dans la soirée, fut que Dorian était président du gouvernement. Aussitôt que toute la vérité fut connue, la garde nationale accourut en foule. Elle était tout entière sur pied au milieu de la nuit. Quant à nous, nous étions nécessairement sous l'impression de ce fait, qui nous semblait décisif : les bataillons amenés par le général Tamisier avaient mis la crosse en l'air.

De grands cris partirent tout à coup de la place. C'était une bande armée de haches qui s'élançaient sur la porte de chêne, qu'on avait réussi à fermer, et commençait à la faire voler en éclats. La porte, malgré son épaisseur, ne résista pas longtemps. La foule, en entrant, se rua pour ainsi dire dans toutes les directions. La salle des séances du Conseil municipal était placée au fond de la cour d'honneur. Les maires de Paris y avaient tenu séance, quelques instants auparavant, sous la présidence de M. Etienne Arago. La séance était suspendue parce qu'on attendait la réponse du gouvernement au sujet des élections municipales. Une partie des assaillants se porta de ce côté et envahit la salle, où ne se trouvaient en ce moment que quatre personnes : MM. Henri Martin, Tirard, Carnot et Chaudey. « Ils opposèrent une vive résistance à l'envahissement, dit M. Claretie. Tirard, ceint de son écharpe, monte sur son banc, et, à plusieurs reprises, harangue la foule avec une grande véhémence. Menacé un instant par quelques forcenés, ses collègues l'entourent et plusieurs citoyens se joignent à eux pour faire évacuer la salle. Déjà les plus intrépides lâchent pied, et, avec cette mobilité particulière aux manifestations populaires, un décisif mouvement de recul ne tarde pas à se produire.

« Malheureusement, une nouvelle bande d'envahisseurs, à la tête de laquelle se trouvent Flourens, Félix Pyat, Delescluze et Blanqui, pénètre par les portes vitrées auxquelles donnent accès les deux rampes de l'escalier en fer à cheval de la cour d'honneur. Les banquettes sont escaladées, les pupitres brisés, les fenêtres volent en éclats, et c'est en vain que Flourens et ses amis réclament le silence pour lire les noms des membres d'un nouveau gouvernement.

« Toujours à leur place, faisant tête à l'orage, Chaudey, Henri Martin, Tirard et Carnot, entourés de quelques citoyens dévoués, parmi lesquels se trouve Cernuschi (M. Cernuschi était membre de la commission des subsistances, dont les séances se tenaient

tout à côté), protestent avec énergie contre ces nouvelles violences; mais leurs voix se perdent dans le tumulte et ils sont obligés d'abandonner une lutte désormais inutile. »

Pendant ce temps-là, d'autres scènes se passaient dans la partie de l'Hôtel-de-Ville où siégeait le gouvernement. Il fallait, pour arriver jusqu'à lui, traverser plusieurs salles où se trouvaient des officiers et des gardes nationaux. On ne tarda pas à entendre le bruit d'altercations violentes; puis la porte céda plutôt qu'elle ne s'ouvrit, et livra passage à huit ou dix commandants de bataillon, parlant tous à la fois, demandant des élections municipales, une sortie, pas d'armistice, nous avertissant qu'ils étaient pour nous, mais que nous n'avions pas d'autre moyen de salut que le parti qu'ils nous proposaient; que, d'ailleurs, l'Hôtel-de-Ville était forcé et que, dans une minute, nous allions nous voir face à face avec des ennemis. Nous entendions, en effet, le bruit des armes, un mouvement tumultueux, des acclamations et des cris de colère dans la salle la plus voisine. M. Étienne Arago entra, tenant son écharpe à la main : « Je n'en veux plus; ils l'ont souillée! ils ont porté la main sur moi! » Pendant qu'on essaie de le calmer, la porte cède une seconde fois, et une multitude de gens armés, se précipitant avec des hurlements, remplit la salle en un clin d'œil.

Telle était l'intensité de la foule, que nous nous trouvâmes serrés comme dans un étau devant la table où nous étions assis. Les plus violents avaient cherché des yeux, en entrant dans la salle, ceux d'entre nous qui leur inspiraient une rancune particulière, et s'étaient faufilés de manière à pouvoir les injurier et les railler en face. Un d'eux dit à M. Jules Ferry, en l'insultant : « Enfin, je te tiens, et tu ne m'échapperas pas! » M. Jules Ferry lui répondit : « C'est moi qui te tiens, et demain, entends-tu bien, tu seras dans la position où je suis aujourd'hui. » Un autre se précipita vers le général Trochu, l'écume à la bouche : « Je viens de Vanves; j'ai vu de mes yeux enlever les canons. » Le général fumait son cigare : « Mais, mon ami, lui dit-il, vous ne savez ce que vous dites; on a remplacé des pièces d'une portée ordinaire par d'autres d'une portée supérieure : voilà tout le mystère et toute la trahison. » J'aperçus de loin M. Garnier-Pagès, dont la bonté est aussi grande que le courage, et qui ne désespéra jamais de rien ni de personne, essayer de raisonner avec ces furieux, de leur démontrer le crime qu'ils commettaient en provoquant une

guerre civile dans un pareil moment. Quelques-uns s'efforçaient, mais en vain, d'obtenir pour lui un peu de silence. Le général, en voyant entrer les tirailleurs de Flourens avec leurs fusils, dit au commandant Bibesco, qui était derrière lui, appuyé au dossier de son fauteuil, poste qu'il ne quitta pas de toute la soirée : « Je puis être, par ces gredins, l'objet d'outrages que je ne subirai pas sous les insignes du commandement », et, retirant ses épaulettes et sa plaque de la Légion d'honneur, il les lui remit.

Tous parlaient ou criaient à la fois, avec des gestes d'énergumènes. Nous seuls restions calmes et immobiles, semblables à quelques hommes sensés qui se seraient égarés dans une bacchanale. Ils n'eurent pas la satisfaction de voir un seul d'entre nous baisser les yeux ou changer de visage. Jules Favre se leva, avec un dédain superbe, pour lancer une protestation. Mille cris redoublés couvrirent à l'instant cette voix dont on connaissait la toute-puissance sur les masses. Il y avait une lutte constante à la porte, parce que les survenants voulaient entrer et que la salle ne pouvait plus contenir personne. « Le flot montait toujours, dit M. Jules Favre, et menaçait de s'écraser lui-même. » Un des plus enragés, ayant un bonnet rouge sur la tête et portant un tambour de garde nationale, avait escaladé deux banquettes superposées contre la muraille, et, de là, il exécutait de temps en temps des roulements qu'il entremêlait de cris sinistres.

M. Rochefort parle aux nouveaux arrivants. On lui dit de monter sur la table. Il y monte. Je n'entends pas un mot de ses paroles. Il ne réussit pas à obtenir le silence. Un autre orateur lui succède. On dit autour de moi qu'il s'appelle Lefrançais. Il proclame la déchéance du gouvernement. On crie : « Bravo ! » Mais il est évident que la foule attend quelqu'un. C'est Flourens. Il arrive enfin. On lui crie de toutes parts : « Le Comité ! le Comité ! » Il paraît que le Comité (de salut public) n'est pas fait, et que les grands chefs délibèrent dans quelque coin du palais pour y mettre la dernière main. « Qu'ils se hâtent ! qu'ils se hâtent ! Vive Flourens ! A bas Trochu ! »

Millière et Flourens étaient montés sur la table du conseil, qu'ils ne cessaient de parcourir avec des gestes frénétiques. Flourens avait de grandes bottes à l'écuyère. Il marchait sur les encriers, dont le contenu inondait le tapis. On voyait qu'ils prononçaient des discours, qu'ils essayaient de donner des ordres. Les injures contre le gouvernement de la Défense, les quolibets

sur chacun de nous, les cris de : « Vive la Commune ! » partaient de toutes parts avec une telle unanimité qu'il aurait été impossible à la voix la plus puissante de dominer un pareil orage. La moitié des assaillants avaient la pipe ou le cigare à la bouche et remplissaient la salle d'une épaisse fumée. De guerre lasse, Millière descendit de la table, mais Flourens y demeura, en criant d'une voix qui devenait de plus en plus glapissante. Nous finîmes par comprendre qu'il nous demandait nos démissions. Des cris partirent de tous côtés. « Oui ! oui ! les démissions ! » On mit une feuille de papier devant le général. « Signez ! signez ! » Il la repoussa dédaigneusement. On fit la même demande à chacun de nous ; on n'eut partout que la même réponse. Ceux qui m'entouraient me dirent : « Vous tenez donc bien au pouvoir ! C'est donc bien bon, le pouvoir ! — Vous voyez, leur dis-je. »

Il devait être environ six heures quand M. Flourens proposa la liste du nouveau gouvernement. Il me semble qu'il s'y prit à plusieurs fois, et qu'il ne réussit qu'après diverses tentatives. Il obtint enfin, pour faire cette proclamation, une sorte de demi-silence. D'ailleurs, la salle, toujours très encombrée, était pourtant un peu moins remplie. Je pense que les simples curieux, — les amateurs, — étaient allés dîner, et que nous avions en grande majorité autour de nous les amis de M. Flourens. Il parla d'abord en termes assez ambigus d'une liste de gouvernement « qu'on avait faite en bas ». Il voulait dire, comme nous le sûmes plus tard dans la salle du conseil municipal ; mais il devait savoir que M. Delescluze et même M. Félix Pyat avaient protesté contre la création d'un Comité de salut public acclamé le lundi, quand il paraissait établi qu'on élirait une Commune le mardi. Il n'en tenait pas moins à faire sa promulgation ; et, s'éclaircissant la voix, il prononça à peu près cette harangue :

« Citoyens,

« Vous avez renversé un gouvernement qui vous trahissait. *(Acclamations unanimes.)* Il faut en constituer un autre *(Oui ! oui !)* On vous propose de nommer les citoyens : Flourens *(Réclamations nombreuses)*, Millière, Delescluze, Rochefort *(Non ! non ! pas de Rochefort ! — Si ! si ! nous voulons Rochefort !)* Dorian *(Applaudissements dans toute la salle)*, Blanqui, Félix Pyat. »

M. Flourens avait certainement d'autres noms sur sa liste ; mais le tumulte devint si grand qu'il y renonça. Il parvint pourtant à faire entendre qu'on devait préparer une salle à part pour le nouveau gouvernement. Mais les murmures éclatèrent à cette proposition. Plus d'escamotage ! Tout devait se passer en présence du peuple. « Eh bien, répliqua M. Flourens, qu'on nous laisse un peu de place, et qu'on ne nous étouffe pas. Le peuple doit s'éloigner ; les gardes nationaux resteront avec nous dans la salle. Quant aux membres du gouvernement déchu, nous les retenons comme otages, (Voix nombreuses : *Il faut les faire prisonniers !*) jusqu'à ce qu'ils nous aient donné leur démission de bonne grâce, sinon... (*Applaudissements répétés.*) »

M. Dorian demanda la parole. Je ne vis jamais triomphateur si embarrassé de sa gloire. Il était parfaitement résolu à ne pas nous quitter, et surtout à ne pas faire partie du gouvernement qui nous remplacerait. C'était, avant tout, un cœur fidèle, fidèle à sa foi républicaine et à ses amis. A la tête d'une grande industrie, il s'était fait adorer de ses ouvriers, dont il était réellement le maître. Au Corps législatif, malgré la solidité, et je puis même dire la rigidité de ses opinions, il n'avait fait que des amis, parce qu'il était, dans les relations privées, le plus doux, le plus bienveillant, le plus généreux des hommes. Depuis qu il dirigeait le ministère des travaux public, il y avait déployé une activité sans égale. Fabricant d'armes de son métier, il ne changea pas d'occupation en devenant ministre. Il fut bientôt notre grand fondeur de canons. C'est par là qu'il conquit si vite la popularité. La population ne voulait plus des généraux ; elle avait horreur du génie, de l'artillerie, de l'intendance ; du génie surtout, et par conséquent des canons que le génie faisait faire. Dorian, à lui seul, valait mieux que tout cela ; il n'y avait de bons canons que ceux qu'il avait faits. Pour lui, il ne demandait pas mieux que de continuer à en faire, mais avec nous. Il prit donc la parole pour refuser. « Citoyens, dit-il, je ne puis accepter. (*Vive Dorian ! Dorian ministre de la guerre !*) Précisément, je suis incapable de diriger la guerre. » (*On n'entend pas ! on n'entend pas !*) Dorian monte sur la table. (*Acclamations enthousiastes : Dorian ministre de la guerre ! Dorian président du gouvernement !*) « Je suis un fabricant, dit-il ; je ne suis et ne veux être que cela. (*Bravos. Applaudissements : Dorian président !*) Non, non, citoyens ! » Le bruit couvre sa voix. « Jamais je n'abandonnerai mes amis. » (*Vive Dorian !*

Dorian dictateur!) Il renonce à se faire entendre, et reprend sa place en faisant des gestes multipliés de refus.

Vers huit heures et demie, le général Trochu réussit à s'échapper des mains de ceux qui nous retenaient. Je veux le laisser raconter lui-même les détails de son évasion.

« Un homme qui portait les galons de sergent, dit-il dans son très curieux et très véridique ouvrage, intitulé : *la Politique et le Siège de Paris*, et qui paraissait avoir un rôle dans l'insurrection, avait été ou s'était chargé spécialement de ma garde. Il me dit qu'il avait longtemps servi dans les zouaves. L'arme au pied, plein de déférence pour moi, il me laissait librement communiquer avec quiconque se présentait au fauteuil où j'étais assis, m'avait donné du feu pour le cigare, et enfin il interpellait incessamment, en les accablant de lazzi, ses collègues montant et pérorant sur la table.

« Flourens y était depuis longtemps, à bout de lecture de décrets, accablé par les continuelles et violentes sommations de ses gens, assourdi, balbutiant, incapable de continuer son rôle.

« — Voyez-vous, mon général, me dit le sergent d'insurgés, voilà des b... qui nous ont fait prendre les armes au galop et qui nous ont menés ici sans savoir qu'y faire.

« Et mettant ses deux mains en porte-voix :

« — Flourens, ma vieille, tu faiblis, — lui cria-t-il avec une intonation si bruyante, si pleine de colère et de raillerie tout à la fois que, renversé dans mon fauteuil, j'en ris malgré moi et malgré la gravité des circonstances, pendant que Flourens, les yeux hagards, le regardait sans comprendre.

« Le commandant Ibos, du 106e bataillon, qui, dans cette nuit, fit preuve d'intelligence et de résolution, avait pris place un instant sur la table et n'avait pu se faire entendre. Il disparut, revint peu après, et s'approchant de moi : — Mon général, j'ai en bas une partie de mon bataillon et quelques hommes ici ; voulez-vous tenter la sortie ? — Combien d'hommes ici ? — Une vingtaine peut-être. — Ce n'est pas suffisant. Il faut qu'il y en ait assez pour nous envelopper en demi-cercle pendant notre retraite. Faites-les venir, je vais prévenir les membres du gouvernement.

« Me penchant à droite et à gauche, et aussi par MM. Ferry et Bibesco, je fis passer l'avis suivant : — Tout à l'heure, je me

lèverai brusquement ; dirigez-vous tous à ma suite vers le grand escalier.

« L'avis parvint-il exactement? ou, parvenu, fut-il mal compris? ou enfin ceux des membres du gouvernement qui étaient à ma gauche étaient-ils trop loin pour en profiter? Je n'en puis rien dire ; ce qui est sûr, c'est que, de nouveau prévenu que tout était prêt, je me levai vivement et marchai vers la porte, suivi de MM. Ferry, Arago et de mes officiers. Mon sergent d'insurgés parut s'en émouvoir médiocrement. Une demi-douzaine de mains, s'avançant pour me saisir, renversèrent sur moi mon fauteuil, que n'avait pas lâché le commandant Bibesco et qu'il releva brusquement en séparant de moi ceux qui tentaient de me reprendre. Puis le commandant Faivre et lui, se tenant derrière moi et couvrant ma retraite, nous pûmes gagner le haut du grand escalier et le descendre au milieu d'un désordre indescriptible, mais où aucun de nous ne fut l'objet de la moindre violence. J'eus aussi pour cette entreprise, qui s'exécuta avec plus de facilité et moins de péril qu'on ne l'a généralement dit, l'assistance dévouée d'un capitaine de la garde nationale, M. Alexandre Brette. Ce fut lui qui, dans le parcours tumultueux du grand escalier, me décoiffa brusquement pour ôter aux insurgés, qui, postés sur le palier du haut, auraient pu avoir l'idée d'envoyer une balle à mon képi brodé de général, la possibilité d'ajuster. »

Le mot d'ordre du général Trochu ne parvint pas jusqu'à moi. D'ailleurs j'étais trop éloigné et trop entouré pour le suivre. Je le vis se lever avec plusieurs autres personnes, j'aperçus un grand mouvement dans la partie de la salle opposée à celle où je me trouvais ; mais l'idée ne me vint pas qu'il avait pu sortir. Les sièges les plus rapprochés autour de la table étaient occupés par des insurgés ; j'apercevais seulement par-dessus leurs têtes M. Jules Favre, qui était resté à sa place. Je croyais que nos collègues n'étaient pas loin, tandis que plusieurs avaient réussi, soit à sortir de la salle, soit même à quitter l'Hôtel-de-Ville.

J'ai dit que M. Rochefort, au moment de l'envahissement, était monté sur la table pour parler à la foule. Je crois même qu'il y monta le premier. Il parla du décret pour l'élection des maires, qui venait d'être rendu, mais ceux qui l'entendaient lui criaient : « Est-ce pour demain? est-ce la Commune? » Il n'était pas en grande veine de popularité ce jour-là. Quand il vit qu'on ne l'écoutait pas, il descendit de sa tribune improvisée et se rendit

sous le vestibule, où il lutta encore quelques temp pour persuader à la foule de se retirer. Enfin, tous ses efforts étant inutiles, il jugea probablement la partie perdue et se faufila à travers les groupes pour gagner son domicile. Nous ne le revîmes que le lendemain.

M. Picard, en arrivant vers une heure et demie à l'Hôtel-de-Ville avec M. Jules Favre, et en voyant cet immense attroupement, avait été fortement d'avis de ne pas entrer. M. Jules Favre l'avait entraîné; mais dès qu'il vit la tournure que prenaient les choses, il pensa avec raison que nous allions être pris au piège, et que ce qu'il pouvait faire de plus utile était d'essayer de sortir pour mettre nos amis en mouvement. Il y réussit un peu avant cinq heures. Il se leva comme pour changer de place, gagna la porte de la salle où nous étions, et, tout de suite, enfila le grand escalier sans opposition, et même en recevant bon nombre de coups de chapeau. L'idée de sévir contre nous ne vint que plus tard; on se contentait alors de nous renvoyer. Il rencontra dans la rue de Rivoli deux ou trois personnes de sa connaissance : « Que fait-on dans Paris? » On ne faisait rien; on croyait le gouvernement renversé; on attendait paisiblement que quelqu'un voulût bien prendre la peine d'en faire un autre. « Vous prenez cela ainsi? Que voulez-vous? Il est renversé, il ne pouvait pas tenir longtemps; nous n'y pouvons rien. »

M. Picard, heureusement, pensa que tout le monde ne partageait pas cette égalité d'âme. Paris n'était ni si bien renseigné, ni aussi porté à l'indifférence. Il se rendit d'abord au ministère des finances, qu'il fallait mettre à l'abri d'un coup de main. Il télégraphia aussitôt à plusieurs généraux de venir le trouver. L'amiral de Challié, l'amiral la Roncière le Noury, l'amiral Dompierre d'Hornoy, le général de Lignières, qui commandait les mobiles, accoururent pour concerter avec lui les mesures nécessaires. Il appela aussi le général Ducrot, qui était à la porte Maillot, et qui ne put venir que beaucoup plus tard. M. Roger (du Nord), qui servait comme colonel dans la garde nationale, et qui déploya une grande intrépidité pendant le siège, vint lui dire : « Il y a un désordre absolu, on ne peut faire battre le rappel parce qu'on n'a pas donné l'ordre écrit. » M. Roger (du Nord) se trompait. M. Jules Favre avait donné, à une heure et quart, avant de se rendre à l'Hôtel-de-Ville, l'ordre de battre le rappel. Cet ordre avait été porté immédiatement par Charles Ferry, chef

du cabinet de l'intérieur, à M. Ferri-Pisani, qui le fit exécuter. Mais l'ignorance où on était de la gravité des événements fit que la garde nationale descendit très peu; il vint à peine quelques bataillons. C'est ce qui explique l'erreur de M. Roger (du Nord). M. Picard signa un ordre aussitôt, et il ajouta qu'on pouvait battre la générale, si cela devenait nécessaire. Il avait sous la main M. Camille Sée, qui remplissait les fonctions de secrétaire général de l'intérieur. Il l'envoya, avec le premier bataillon qu'on put réunir, protéger l'imprimerie du *Journal Officiel*. Il le chargea ensuite de surveiller l'exécution de ses ordres relativement au rappel, qui fut battu de nouveau dans tous les quartiers. Ayant appris sur les neuf heures que le général Trochu était libre, il lui dépêcha M. Camille Sée, qu'il suivit de très près. Le général, en arrivant, avait donné des ordres à la garde nationale. Il avait envoyé un aide de camp à la porte Maillot pour dire au général Ducrot de ne pas faire entrer ses troupes. Il pensait, avec raison, que la garde nationale suffirait, et il mettait une grande importance à ne pas engager une lutte entre la garde nationale et l'armée. Par la même raison, il arrèta les mobiles du général de Lignières, qui furent seulement massés en un lieu d'où ils auraient pu accourir en cas de nécessité. Quand M. Trochu vit M. Picard, il avait déjà chargé M. Jules Ferry de prendre le commandement de la garde nationale. La défaite des insurgés était plus que certaine. Toute la difficulté venait de ce qu'ils tenaient en otage M. Jules Favre et les autres membres du gouvernement.

Jules Simon.

(*A suivre.*)

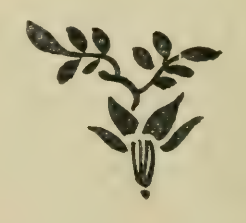


TABLE DES MATIÈRES

Du 1er volume (10 avril au 25 juin 1896).

ROMANS

NOUVELLES, CONTES ET RÉCITS

POÉSIES

ÉTUDES MORALES ET HISTORIQUES

FANTAISIES HUMORISTIQUES

MÉMOIRES ET SOUVENIRS

PORTRAITS LITTÉRAIRES

VARIÉTÉS ILLUSTRÉES

Gérant : F. JUVEN. Paris.-Imp. PAUL DUPONT, 67.6.96.

